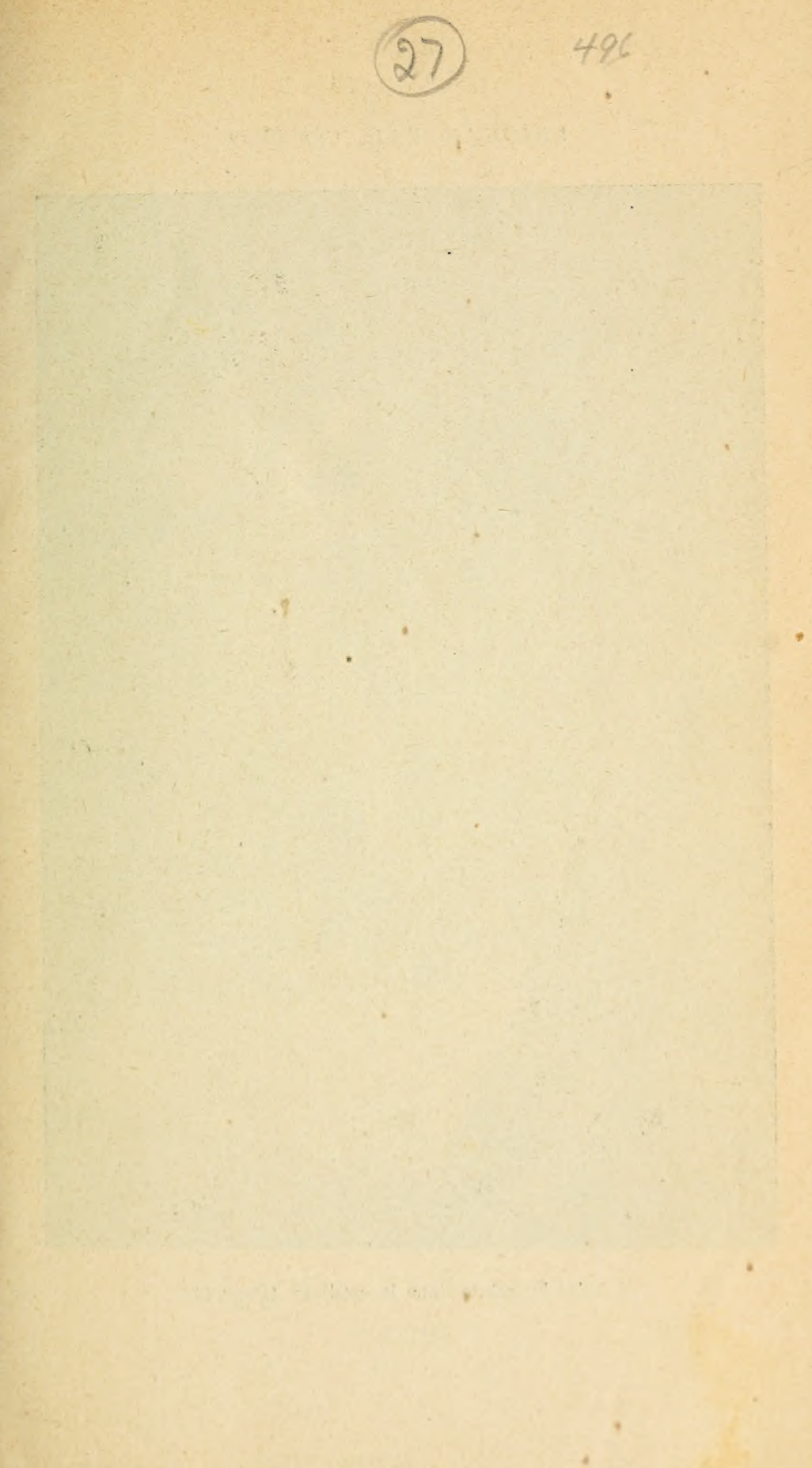




Il fallut le traîner dans la coulisse. (Page 48.)

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VOYAGES, MÉMOIRES ET SOUVENIRS, SCIENCES
BEAUX-ARTS, CRITIQUE, VARIÉTÉS
ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME CINQUIÈME

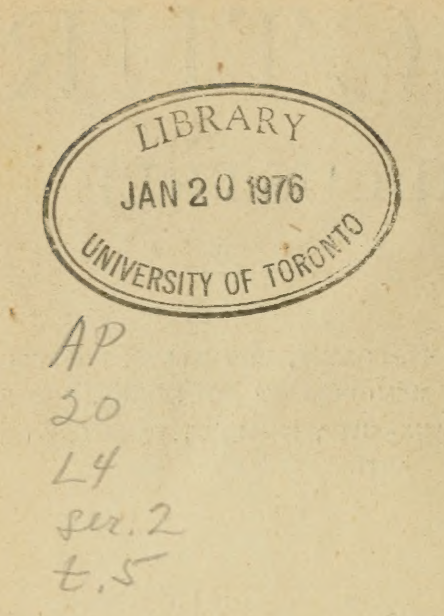
(Nos 25 à 30)

F. JUVEN ET Cie

ÉDITEURS

10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10

PARIS





Léon Tolstoï dans son cabinet de travail, à Yasnaïa-Polïana.

LES SPIRITES

— COMÉDIE EN QUATRE ACTES —

PERSONNAGES

LOÉNIDE FEODOROVITCH ZVESDINTZEV, un officier en retraite de la garde à cheval, grand propriétaire, possédant 21,000 dessiatines dans différentes provinces. Un sexagénaire très bien conservé, de manières distinguées, doux et agréable. Il croit au spiritisme et aime à impressionner les autres par ses récits.

ANNA PAVLOVNA ZVESDINTZEVA, sa femme, beaucoup d'embonpoint et cherchant à se rajeunir; très à cheval sur les convenances, méprise son mari, croit aveuglément au médecin; caractère très irascible.

BETSY, leur fille, vingt ans, très mondaine; des manières cavalières, porte un pince-nez, coquette et rieuse; parle vite et très distinctement en pinçant les lèvres.

WASSILI LEONIDOVITCH, leur fils, vingt-cinq ans, a terminé son droit; sans occupation déterminée, membre de la Société vélocipédique, de la

Société des courses et de la Société pour l'amélioration de la race des lévriers russes. Jeune homme jouissant d'une bonne santé et d'une imperturbable assurance ; voix haute, parole saccadée ; tantôt grave, presque sombre ; tantôt d'une gaieté folle, avec des éclats de rire bruyants.

ALEXEI WLADIMIROVITCH KROUGOSVETLOV, professeur ; un savant, cinquante ans, manières calmes, agréables et assurées ; parole lente et chantante ; parle volontiers, traite avec un dédain indulgent ceux qui ne pensent pas comme lui. Grand fumeur, homme maigre et remuant.

LE MÉDECIN. Quarante ans, gros, gras, rougeaud, a une voix forte et des manières brusques, un rire satisfait.

MARIE CONSTANTINOVNA, vingt ans, élève du Conservatoire, donne des leçons de musique ; une frange sur le front, toilette exagérée, obséquieuse et embarrassée.

PETRITCHEFF, vingt-huit ans, a étudié les lettres ; en quête d'une occupation, membre des mêmes sociétés que WASSILI LÉONIDOVITCH et en outre de la Société des bals de cretonne. Il est chauve, des mouvements agiles, parle avec volubilité et très poli.

LA BARONNE. Une grande dame, cinquante ans, très calme, parle sans intonation.

LA PRINCESSE MÈRE. Femme du monde, une visiteuse.

LA JEUNE PRINCESSE, minaudière.

LA COMTESSE, vieille dame surannée, marche avec difficulté, porte des boucles et des dents fausses.

GROSSMAN. Un brun, type sémite, très remuant, nerveux, parle très haut.

UNE GROSSE DAME, très riche et aimable, connaît les célébrités du jour et d'autrefois. Elle est très boulotte, parle vite en s'efforçant de devancer les autres et fume.

BARON KLINGEN (Coco), licencié de l'Université de Saint-Pétersbourg ; gentilhomme de la chambre, attaché d'ambassade, très correct, et, pour cette raison, a l'âme tranquille et une gaieté douce.

UNE DAME.

UNE BARINIA *(rôle muet)*.

SAKHATOV, SERGUEI IVANOVITCH, cinquante ans, ancien suppléant du ministre, homme élégant, instruction cosmopolite, sans occupation, mais s'intéressant à tout, manières dignes et même un peu sévères.

FÉODOR IVANITCH, 1er valet de chambre, soixante ans, instruit et aime l'instruction, abuse du pince-nez et du mouchoir qu'il déploie lentement ; est au courant des questions politiques, intelligent et bon.

GRIGORI, laquais, vingt-huit ans, beau garçon, débauché, envieux et entreprenant.

JACOFF, quarante ans, maître d'office, agité, bon cœur, et tout absorbé par les intérêts de sa famille qui est restée au village.

SÉMION, garçon de peine attaché à l'office, vingt ans, un blond robuste, air paysan, imberbe, calme et souriant.

LE COCHER, trente-cinq ans, un élégant, ne porte que la moustache, grossier et décidé.

LE VIEUX CHEF DE CUISINE, cinquante-cinq ans, cheveux en broussailles, pas rasé, boursouflé, jaune, tremblotant, porte un paletot d'été déchiré et un

pantalon sale, souliers éculés, la voix enrouée, les paroles ont l'air de traverser un obstacle.

LA CUISINIÈRE, bavarde, rageuse, trente ans.

LE SUISSE, un soldat en retraite.

TANIA, femme de chambre, dix-neuf ans, énergique, robuste, gaie, d'une bonne humeur communicative. Dans les moments de grande émotion et de joie, elle glapit.

LE 1er MOUJIK, soixante ans, croit savoir comment on doit parler aux maîtres, il aime à s'écouter parler.

LE 2e MOUJIK, quarante-cinq ans, paysan de race, grossier, caractère droit, n'aime pas à dire un mot de trop, père de Sémion.

LE 3e MOUJIK, soixante-dix ans, nerveux, inquiet, toujours pressé, timide, et cherche à dissimuler son embarras par sa volubilité; il porte des lapti (sandales en écorce de tilleul).

LE 1er VALET DE PIED de la comtesse, vieux domestique à l'ancienne mode, morgue de valet.

LE 2e VALET DE PIED, grand gaillard, robuste et grossier.

LE COMMISSIONNAIRE, en justaucorps bleu, à la russe, visage frais et vermeil; il parle clairement, d'un ton décidé et avec insistance.

L'action se passe à Moscou dans la maison de Zvesdintzev.

ACTE PREMIER

La scène représente l'antichambre d'une riche maison d'un gentilhomme russe à Moscou. Trois portes : l'entrée, celle de la chambre de Léonide Féodorovitch, et celle de la chambre de Vassili Léonidovitch. Un escalier conduisant au premier; derrière, un couloir conduisant à l'office.

SCÈNE I

GRIGORI, un jeune et beau valet de chambre, se mire devant une glace et prend des attitudes.

GRIGORI. — Mes pauvres moustaches! « Un valet ne doit pas porter des moustaches », a dit la barinia. Et pourquoi pas ? Pour qu'on voie tout de suite que tu es un valet... Puis je pourrais faire tort à son cher fils... Ce ne serait pas difficile... Bien que je n'aie pas mes moustaches, il a encore du chemin à faire pour me rattraper. (*Il s'admire dans la glace avec un sourire fat.*) Qui viendra à bout de compter toutes celles qui me courent

après ? Mais il n'y en a pas une qui m'aille comme cette petite Tania ! Une simple femme de chambre et je la préfère à toutes les demoiselles. (*Il sourit.*) Ce qu'elle est jolie ! (*Il écoute.*) La voici qui vient. (*Il sourit.*) Comme elle trotte menu avec ses petits talons.

SCÈNE II

GRIGORI et TANIA, portant sur le bras une pelisse de dame et des bottines à la main.

GRIGORI. — Tous mes respects à Tatiana Markovna.

TANIA. — Et vous êtes toujours planté devant la glace ; vous vous croyez donc très beau ?

GRIGORI. — Suis-je désagréable à voir ?

TANIA. — Peuh ! ni agréable, ni désagréable ; moitié figue, moitié raisin. Mais pourquoi n'avez-vous pas encore enlevé toutes ces pelisses ?

GRIGORI. — Nous allons les enlever tout de suite, Madame. (*Il prend une pelisse, la jette sur les épaules de Tania, qu'il embrasse.*) Oh ! Tania, si tu savais !...

TANIA. — Allez vous promener ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ? (*Elle se dégage, avec colère.*) Laissez-moi, vous dis-je.

GRIGORI *regarde autour de lui.* — Un petit baiser ?

TANIA. — Voulez-vous me laisser tranquille ? Je vous en donnerai, des baisers. (*Elle lève la main pour le souffleter.*)

WASSILI LÉONIDOVITCH. *On entend derrière la scène une sonnette électrique et l'appel.* — Grigori !

TANIA. — Allez vite ; le jeune maître vous appelle !

GRIGORI. — Il a tout le temps... Il vient seulement d'ouvrir les yeux. Dis-moi, Tania, pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

TANIA. — En voilà des idées ! Je n'aime personne.

GRIGORI. — Ce n'est pas vrai, tu aimes Sémion. Joli choix, je t'en félicite... Un grossier moujik d'office...

TANIA. — Ce qui ne vous empêche pas de lui porter envie.

WASSILI LÉONIDOVITCH, *dans les coulisses.* — Grigori, Grigori !

GRIGORI. — Patience, mon barine ! Je n'envie personne. Tu commences à peine à te déniaiser et tu vas te lier à ce moujik. Ah ! si tu m'aimais, moi, Tania.

TANIA, *sévère et en colère.* — Je vous ai déjà dit que vous n'auriez rien de moi.

WASSILI LÉONIDOVITCH, *dans les coulisses.* — Grigori!

GRIGORI. — Vous êtes trop prude, Mademoiselle.

WASSILI LÉONIDOVITCH, *dans les coulisses, crie avec insistance, d'une voix égale et de toutes ses forces.* — Grigori, Grigori, Grigori! (*Tania et Grigori rient.*)

GRIGORI. — Ah! si vous saviez quelles femmes m'ont aimé?

TANIA. — Eh bien! allez les rejoindre et laissez-moi tranquille. (*Coup de sonnette à la porte d'entrée.*)

GRIGORI. — Je vois que tu es une petite sotte, je ne suis pas Sémion, moi!

TANIA. — Sémion veut m'épouser... et vous, c'est pour la bagatelle...

SCÈNE III

GRIGORI, TANIA et un COMMISSIONNAIRE. Il porte un grand carton de couturière.

LE COMMISSIONNAIRE. — Bonjour, M'sieu et dame.

GRIGORI. — Bonjour; de la part de qui ce paquet?

LE COMMISSIONNAIRE. — De chez Mlle Bourdier, avec la robe, et voici la facture.

TANIA, *elle prend la facture et le carton.* — Vous pouvez vous asseoir; je vais remettre ce paquet à Madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

GRIGORI, le COMMISSIONNAIRE et WASSILI LÉONIDOVITCH, en manches de chemise et en pantoufles; il sort la tête de sa porte entre-bâillée.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Grigori!

GRIGORI. — Tout de suite, Monsieur.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Grigori, tu es sourd?

GRIGORI. — Je rentre à l'instant; Monsieur m'a-t-il appelé?

WASSILI LÉONIDOVITCH. — De l'eau chaude, du thé!

GRIGORI. — Sémion va vous le porter à la minute.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Eh! qui est là? De chez Bourdier?

LE COMMISSIONNAIRE. — De la part de Mlle Bourdier, Monsieur. (*Wassili Léonidovitch et Grigori sortent. Un coup de sonnette à la porte d'entrée.*)

SCÈNE V

Le Commissionnaire et TANIA. Elle entre en courant et ouvre la porte.

tania. — Madame vous fait dire d'attendre.

le commissionnaire. — Bon.

SCÈNE VI

Le Commissionnaire, TANIA et SAKHATOV. Il entre.

tania. — Je vous demande pardon, le valet vient de sortir. Entrez, je vous prie. (*Elle lui retire sa pelisse.*)

sakhatov. *Il s'ajuste.* — Léonide Féodorovitch est-il levé? (*Un coup de sonnette à la porte d'entrée.*)

tania. — Oui, Monsieur, il est levé depuis longtemps.

SCÈNE VII

Le Commissionnaire, TANIA, SAKHATOV et le Médecin. Il entre.

le médecin, *il cherche le valet de chambre; apercevant Sakhatov, très dégagé, lui dit.* — Ah!... bonjour, Monsieur.

sakhatov, *regarde interrogativement.* — Monsieur le Docteur, si je ne me trompe?

le médecin. — Et moi qui vous croyais en voyage, à Paris! Vous venez pour voir Léonide Féodorovitch?

sakhatov. — Oui. Et vous? Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade ici?

le médecin, *avec un sourire narquois.* — Malade? non. Mais vous savez bien que les dames ont toujours quelque chose. Toutes les nuits jusqu'à trois heures du matin au baccara, puis corsetée..., une taille de verre à pied... Et avec cela l'embonpoint de son âge... qui commence à compter.

sakhatov. — C'est le diagnostic que vous faites à votre malade? Elle doit vous en savoir gré?

le médecin, *riant.* — C'est pourtant la vérité même. Avec cette vie-là, les organes digestifs ne tiennent pas longtemps : pression

sur le foie, les nerfs et tout le tremblement. C'est à moi de réparer tout cela. (*Il rit.*) Et vous ? Si je ne me trompe vous êtes aussi spirite ?

SAKHATOV. — Moi ? Non, je ne suis pas *aussi spirite*... Eh bien, au revoir ! (*Il veut sortir, le médecin le retient.*)

LE MÉDECIN. — Non, moi non plus je ne nie pas d'une façon absolue, surtout lorsqu'un homme de la valeur de Krougosvetlov y croit ; un professeur, une célébrité européenne ! Sans doute, il y a là quelque chose de vrai... Je serais très curieux un jour de voir ça, mais je n'ai jamais le temps ; j'ai mes occupations.

SAKHATOV. — Oui, oui, au revoir. (*Il sort en s'inclinant légèrement.*)

LE MÉDECIN, *à Tania.* — Madame est levée ?

TANIA. — Madame est dans sa chambre à coucher, mais vous pouvez entrer. (*Sakhatov et le médecin sortent par deux portes différentes.*)

SCÈNE VIII

LE COMMISSIONNAIRE, TANIA et FÉODOR IVANITCH, entre, un journal à la main.

FÉODOR IVANITCH, *au commissionnaire.* — Qui demandez-vous ?

LE COMMISSIONNAIRE. — Je viens de la part de Mlle Bourdier avec une robe et la facture. On m'a dit d'attendre.

FÉODOR IVANITCH. — Ah ! de chez Bourdier. (*A Tania.*) Qui d'autre est venu ?

TANIA. — M. Sakhatov et le médecin. Ils sont restés ici un moment, et ils ont causé entre eux toujours des spiritueux...

FÉODOR IVANITCH, *la reprenant.* — Des spirites...

TANIA. — C'est ce que j'ai dit, des spiritiques... Vous a-t-on raconté, Féodor Ivanitch, comme cela a bien réussi l'autre jour ? (*Elle rit.*) On a entendu des coups, et des objets ont volé dans la chambre.

FÉODOR IVANITCH. — Comment le sais-tu ?

TANIA. — C'est Mademoiselle qui me l'a raconté.

SCÈNE IX

Le Commissionnaire, TANIA, FÉODOR IVANITCH. Coup de sonnette. Entre GRIGORI portant un plateau, suivi du Suisse.

LE SUISSE, *à Grigori.* — Annoncez au barine que des moujiks de son village demandent à lui parler.

GRIGORI, *indiquant Féodor Ivanitch.* — Adresse-toi au premier valet de chambre ; moi, je n'ai pas le temps. (*Il sort.*)

TANIA. — De quel village viennent-ils ?

LE SUISSE. — Je crois qu'ils viennent du gouvernement de Koursk.

TANIA, *elle glapit.* — Ah ! de Koursk ? C'est le père de Sémion qui vient pour les terrains. Oh ! je vais à leur rencontre. (*Elle sort en courant.*)

LE SUISSE. — Dois-je les laisser entrer ? Ils disent qu'ils viennent pour des terrains et que Monsieur sait ce dont il s'agit.

FÉODOR IVANITCH. — Je connais cette affaire ; mais monsieur a une visite... Dis leur d'attendre.

LE SUISSE. — Mais où dois-je les faire attendre ?

FÉODOR IVANITCH. — Qu'ils attendent dehors, je les ferai appeler. (*Le suisse sort.*)

SCÈNE X

FÉODOR IVANITCH, TANIA, suivie de trois Moujiks, GRIGORI, le Commissionnaire.

TANIA. — A droite, par ici, par ici.

FÉODOR IVANITCH. — J'ai dit de ne pas les laisser entrer ici.

GRIGORI. — C'est cette écervelée qui les a introduits.

TANIA. — Mais qu'est-ce que cela fait, Féodor Ivanitch, ils se tiendront là, dans un coin, et ne gêneront personne.

FÉODOR IVANITCH. — Ils saliront le tapis.

TANIA. — Ils se sont essuyé les pieds, et moi je balaierai après eux. (*Aux moujiks.*) Mettez-vous là.

(*Les moujiks entrent portant des présents enveloppés dans des mouchoirs : un pain doux, des œufs, et des broderies russes ; ils cherchent un icône pour se signer ; n'en voyant pas, ils se signent devant l'escalier ; ils saluent bas Féodor Ivanitch et restent comme cloués au parquet.*)

GRIGORI, *à Féodor Ivanitch, lui indiquant les socques de feutre du troisième paysan.* — Est-il besoin de faire venir des bottines de chez Pinet, quand on en a sous la main de pareilles ?

FÉODOR IVANITCH. — Vous, vous ne savez que blaguer. (*Grigori sort.*)

SCÈNE XI

Le COMMISSIONNAIRE, TANIA, FÉODOR IVANITCH, les TROIS MOUJIKS.

FÉODOR IVANITCH, *il se lève et s'approche des trois paysans.* — Alors, vous êtes de Koursk et vous venez pour les terrains ?

LE 1er MOUJIK. — Oui, je venions par rapport aux terrains. Vous ferez bien d'annoncer...

FÉODOR IVANITCH. — Oui, oui, je sais ; attendez ici... je vais vous annoncer. (*Il sort.*)

SCÈNE XII

Le COMMISSIONNAIRE, TANIA, les TROIS MOUJIKS, WASSILI LÉONIDOVITCH, dans les coulisses. Les MOUJIKS ne savent où poser leurs paquets.

LE 1er MOUJIK. — Comment ferons-nous pour offrir nos présents ; il faudrait un plat.

TANIA. — Donnez, donnez-moi, en attendant je vais les placer là. (*Elle pose les présents sur le divan.*)

LE 1er MOUJIK. — Dis donc, la belle, ce barine qui nous a parlé, qui qu'il est ?

TANIA. — C'est le premier valet de chambre.

LE 1er MOUJIK. — Ah ! le premier valet de chambre... (*A Tania.*) Et vous, ma belle ? Vous aussi vous êtes en service.

TANIA. — Je suis femme de chambre, et je suis votre payse. Je vous connais, je vous connais ; seulement cet oncle-là je ne le reconnais pas. (*Elle désigne le 3e moujik.*)

LE 3e MOUJIK. — Tu reconnais les autres, et moi, tu ne me reconnais pas ?...

TANIA. — Vous, vous êtes Effine Antonitch ?

LE 1er MOUJIK. — C'est vrai.

TANIA. — Et vous, vous êtes le père de Sémion, Zackar Trifonitch ?

LE 2e MOUJIK. — C'est bien moi.

LE 3e MOUJIK. — Et moi, disons que je suis Mitri Tchilikine... Maintenant, tu me connais ?

TANIA. — ...Maintenant je vous reconnaîtrai.

LE 2e MOUJIK. — Et toi, qui es-tu ?

TANIA. — Je suis la fille d'Aksinia, la veuve du soldat, l'orpheline.

LE 1er ET LE 3e MOUJIK. — C'est-y ben possible !

LE 2e MOUJIK. — C'est comme dit le proverbe, prends un cochon de deux copeks, nourris-le de seigle, et il deviendra beau.

LE 1er MOUJIK. — C'est vrai. On dirait une demoiselle.

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur !

WASSILI LÉONIDOVITCH, *dans les coulisses, sonne et appelle.* — Grigori ! Grigori !

LE 1er MOUJIK. — Qui est-ce qui se lamente là-bas ?

TANIA. — C'est le jeune barine.

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur, ne vous ai-je pas dit qu'il vaudrait mieux attendre dehors ? (*Un silence.*)

LE 2e MOUJIK. — C'est toi que mon Sémion veut prendre pour femme ?

TANIA. — Est-ce qu'il vous l'a écrit ? (*Se couvre le visage de son tablier.*)

LE 2e MOUJIK. — Puisque je le sais ! Seulement ce sont des imaginations..Je vois qu'il se gâte ici, mon garçon.

TANIA, *vivement.* — Il ne s'est pas gâté ; voulez-vous que je le fasse venir ?

LE 2e MOUJIK. — Rien qui presse ; j'ai le temps...

(*On entend les cris désespérés de* WASSILI LÉONIDOVITCH : Grigori ! Grigori, que le diable t'emporte !)

SCÈNE XIII

Les Mêmes et, dans l'entre-bâillement de la porte, WASSILI LÉONIDOVITCH. Il est en manches de chemise et ajuste son pince-nez.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Êtes-vous tous morts ?

TANIA. — Grigori n'est pas là, Wassili Léonidovitch, je vais vous l'envoyer. (*Elle se dirige vers la porte.*)

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Mais j'entends parler ici ! Et qui sont ces animaux-là ? Hein ? Quoi ?

TANIA. — Ce sont des moujiks du village de Koursk, Wassili Léonidovitch.

WASSILI LÉONIDOVITCH, *au commissionnaire.* — Et celui-là ? Ah ! oui, de chez Bourdier. (*Les moujiks saluent ; Wassili Léonidovitch ne répond pas. Grigori se heurte à la porte contre Tania, Tania reste.*)

SCÈNE XIV

Les Mêmes et GRIGORI.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Je t'ai dit de me donner les autres bottines, je ne peux pas porter celles-là.

GRIGORI. — Mais l'autre paire est là.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Mais où, là ?

GRIGORI. — Mais là.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Tu mens.

GRIGORI. — Vous allez voir. (*Wassili Léonidovitch et Grigori sortent.*)

SCÈNE XV

TANIA, les trois Moujiks, le Commissionnaire.

LE 3e MOUJIK. — Je vois, frères, que ce n'est pas un bon moment ; si nous revenions plus tard ?

TANIA. — Non, non, restez, n'ayez pas peur. Je vais vous apporter des assiettes pour vos cadeaux. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI

Les Mêmes, SAKHATOV, LÉONIDE FÉODOROVITCH, et derrière eux FÉODOR IVANITCH. Les Moujiks reprennent leurs présents et se préparent à les offrir.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *aux Moujiks.* — Un moment, un moment, je suis à vous. (*Au commissionnaire.*) Et célui-là, qu'est-ce qu'il veut ?

LE COMMISSIONNAIRE. — De chez Mlle Bourdier !

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Ah ! de chez Bourdier !

SAKHATOV, *avec un sourire.* — Mais je ne nie pas ; cependant vous conviendrez qu'un profane comme moi ne peut pas croire sans avoir vu ?...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Vous dites : « je ne peux pas croire » ; mais nous n'exigeons pas la foi, nous demandons l'investigation. Moi, je ne peux pas refuser de croire à cet anneau. Eh bien ! je l'ai reçu de *là-haut*...

SAKHATOV. — Comment de *là-haut* ? D'où ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — De l'autre monde. Oui...

SAKHATOV, *souriant.* — C'est très intéressant, c'est très intéressant...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Vous pouvez encore dire que je suis un exalté, que je me fais des imaginations ; mais Alexeï Wladimirovitch Krougosseteov est quelqu'un à ce qu'il me semble ! Un savant, un professeur, et il l'a vu comme moi. Et il n'est pas le seul ! Et Crooks et Wallace !...

SAKHATOV. — Mais je vous dis que je ne nie pas... Je dis même que c'est très intéressant... Je suis très curieux de connaître l'opinion du professeur.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Il a sa théorie à lui. Venez ce soir, il sera là, vous l'entendrez. Nous aurons pour commencer Grossman, le célèbre liseur de pensées, vous le connaissez bien...

SAKHATOV. — Oui, j'ai entendu parler de lui, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de le voir.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Alors, venez... Après Grossman nous aurons notre séance avec notre médium Kaptchitch. (*A Féodor Ivanitch.*) Vous avez envoyé chez Kaptchitch ?

FÉODOR IVANITCH. — Oui, monsieur, je n'ai pas encore la réponse.

SAKHATOV. — Comment pourrai-je savoir s'il vient ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — En tout cas, venez... si nous n'avons pas Kaptchitch, nous trouverons un autre médium. Marie Igna-



Les trois Moujiks. (Acte Ier, scène X.)

tievna est un médium, pas de la force de Kaptchitch, mais un bon médium quand même.

SCÈNE XVII

LES MÊMES et TANIA. Elle apporte des assiettes pour recevoir les présents des MOUJIKS; elle écoute la conversation sans en avoir l'air.

SAKHATOV, *souriant*. — Oui, oui, mais dites-moi pourquoi prenez-vous toujours vos médiums parmi les gens cultivés. Si le mé-

diumisme est une force naturelle, on doit la trouver dans toutes les classes de la société parmi le peuple, chez les moujiks.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mais vous avez parfaitement raison. Nous avons un seul moujik à notre service et il se trouve que c'est un médium. L'autre jour, nous l'avons appelé pendant la séance pour transporter un divan, et nous l'avons tout à fait oublié... il a dû sans doute s'endormir. Notre séance était terminée, Kaptchitch venait de se réveiller, lorsque tout à coup nous apercevons, dans le coin de la chambre où le moujik s'était endormi, des phénomènes de spiritisme : la table s'est soulevée et elle a marché.

TANIA, *à part.* — C'est quand je suis sortie de dessous la table.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Il est évident que ce moujik est un médium, d'autant plus qu'il ressemble à Hume... Vous vous souvenez de Hume, un blond, naïf...

SAKHATOV, *haussant les épaules.* — C'est très intéressant. Mais pourquoi ne prenez-vous pas ce moujik pour médium dans vos séances?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — C'est ce que nous avons l'intention de faire. Et il n'est pas seul de son espèce... il y a des médiums partout, seulement nous ne les connaissons pas tous. Tenez, hier encore, une pauvre vieille malade a déplacé un mur.

SAKHATOV. — Déplacé un mur?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Oui, oui ; elle était couchée dans son lit sans avoir la moindre idée qu'elle était un médium, lorsque subitement elle a posé la main contre le mur, et le mur s'est reculé.

SAKHATOV. — Il n'a pas croulé?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Du tout, il est encore debout.

SAKHATOV. — Eh bien, je viendrai ce soir.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Venez, venez, la séance aura lieu, quoi qu'il advienne. (*Sakhatov remet sa pelisse, Léonide Féodorovitch le reconduit.*)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, moins SAKHATOV.

LE COMMISSIONNAIRE, *à Tania.* — Prévenez Madame, s'il vous plaît ; on ne va pas me faire coucher ici, j'espère?

TANIA. — Attendez, Madame et Mademoiselle doivent bientôt sortir, vous les verrez. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, moins TANIA.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *il s'approche des Moujiks, qui saluent et lui présentent leurs cadeaux.* — Non, pas de ça, c'est inutile...

LE 1ᵉʳ MOUJIK, *souriant.* — C'est notre premier devoir... C'est la coutume qui le veut ainsi...

LE 2ᵉ MOUJIK. — C'est la coutume !

LE 3ᵉ MOUJIK. — Ne refuse pas, nous sommes très contents de te les offrir. Comme nos aïeux ont servi les tiens, nous te les offrons de tout notre cœur. (*Il salue.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Voyons, dites clairement ce que vous me voulez.

LE 1ᵉʳ MOUJIK. — Nous en appelons à ta Grâce...

SCÈNE XX

LES MÊMES et PÉTRITCHEFF. Il entre en courant, enveloppé d'un long manteau.

PÉTRITCHEFF. — Wassili Léonidovitch est-il déjà levé? (*Il aperçoit Léonide Féodorovitch et le salue de la tête.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Vous venez voir mon fils ?

PÉTRITCHEFF. — Moi? Oui... Je vais pour un moment chez Wovo...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Allez, allez...

(*Pétritcheff enlève son manteau et sort vivement.*)

SCÈNE XXI

LES MÊMES, sans PÉTRITCHEFF.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *aux Moujiks.* — Eh bien, qu'avez-vous à me demander ?

LE 2ᵉ MOUJIK. — Accepte nos offrandes.

LE 3e MOUJIK. — Ne les refuse pas... Nous venons vers toi comme vers un père, ne refuse pas !

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Eh bien, Féodor, prends tout cela.

FÉODOR IVANITCH. — Donnez-moi vos assiettes. (*Il prend les présents.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Enfin, de quoi s'agit-il ?

LE 1er MOUJIK. — C'est par rapport à l'acte de l'achat du terrain...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Eh bien, l'achetez-vous, ce terrain ?

LE 1er MOUJIK. — Que veux-tu, la commune nous a délégués pour faire l'acte selon la loi avec la banque et pour mettre les timbres... tout comme cela doit se faire d'après la loi...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — C'est-à-dire que vous voulez acheter le terrain par l'intermédiaire de la banque, à crédit ?

LE 1er MOUJIK. — Comme vous nous l'avez proposé cet été, toute la somme serait de 32,864 roubles et nous serions propriétaires...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mais comment s'effectuera le payement ?

LE 1er MOUJIK. — Pour le payement, la commune propose que tu nous fasses des termes...

LE 2e MOUJIK. — Nous te donnons quatre mille roubles tout de suite, et pour les autres tu attendras...

LE 3e MOUJIK, *il sort l'argent roulé dans un mouchoir.* — Sois sans crainte, nous nous engagerions nous-mêmes, plutôt que de ne pas te payer.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mais je vous ai donc écrit que je ne consentirai à ce marché que lorsque vous aurez réuni la somme tout entière.

LE 1er MOUJIK. — Sans doute, nous aimerions mieux ça, nous aussi, mais ce n'est pas possible. La commune te prie de te rappeler ta promesse de cet été.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — C'était l'année dernière... Maintenant c'est différent, je ne peux plus.

LE 2e MOUJIK. — Comment donc, tu nous as laissé espérer, nous avons fait faire les papiers, nous avons ramassé l'argent et maintenant tu ne veux plus ?

LE 3e MOUJIK. — Aie pitié de nous, notre père, nous n'avons, pour dire, point de terre ; c'est si petit, que non seulement une

vache mais même une poule ne pourrait s'y tourner... (*Il salue.*) Ne nous fais pas du mal, père !

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — C'est vrai, l'année dernière j'étais prêt à accepter vos conditions, mais un événement est survenu... et je ne peux plus...

LE 2e MOUJIK. — Mais si nous ne pouvons pas avoir ce terrain, mieux vaut nous aller noyer de ce pas...

LE 3e MOUJIK, *il salue.* — Père, il n'y a pas même de la place pour une poule... Aie pitié, père, prends l'argent...

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *il examine l'acte de vente.* — Je comprends... moi-même, de tout mon cœur, je voudrais vous être utile... Attendez, je vous donnerai une réponse dans une demi-heure... Féodor, je n'y suis pour personne...

FÉODOR IVANITCH. — Je ne laisserai entrer personne. (*Léonide Féodorovitch sort.*)

SCÈNE XXII

LES MÊMES, moins LÉONIDE FÉODOROVITCH. Les MOUJIKS ont l'air désolé.

LE 2e MOUJIK. — Donnez tout l'argent, a-t-il dit, comme si c'était facile ! Où le prendre ?

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur, moi qui sortais déjà l'argent. Qu'allons-nous devenir ?..

LE 2e MOUJIK. — Et cet été, il nous l'a promis...

FÉODOR IVANITCH. — Voyons, voyons, faites un effort et vous trouverez l'argent...

LE 1er MOUJIK. — Nous avons déjà gratté dans tous les coins de la commune, c'est tout ce que nous avons pu ramasser.

LE 2e MOUJIK. — Nous aurons beau gratter la terre avec les ongles, nous n'en ferons pas sortir de l'or.

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, WASSILI LÉONIDOVITCH et PETRITCHEFF. Les deux derniers sur le seuil de la porte, la cigarette à la bouche.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Sois tranquille, je ferai tout mon possible.

PETRITCHEFF. — Tu comprends, si tu ne me trouves pas cet argent, ce sera une crasse de premier ordre.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Je t'ai déjà dit que je ferai tout mon possible.

PETRITCHEFF. — Vois-tu, il me le faut coûte que coûte, je l'attends. *(Il rentre dans la chambre et ferme la porte.)*

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, moins PÉTRITCHEFF.

WASSILI LÉONIDOVITCH, *gesticulant.* Quelle tuile!

(Les Moujiks saluent.)

WASSILI LÉONIDOVITCH, *il regarde le commissionnaire et dit à Féodor Ivanitch.* — Mais pourquoi ne laissez-vous pas partir cet homme de chez Bourdier; est-ce qu'il couche ici? Regardez, il dort déjà...

FÉODOR IVANITCH. — J'ai fait remettre la facture. On a donné l'ordre d'attendre que Madame soit descendue.

WASSILI LÉONIDOVITCH, *il regarde les Moujiks et aperçoit l'argent que le 3e Moujik a sorti de son mouchoir.* — Qu'est-ce que c'est que ça? De l'argent? C'est pour nous? Pour qui cet argent? *(A Féodor Ivanitch.)* Qui sont ces gens?

FÉODOR IVANITCH. — Ce sont des moujiks de Koursk qui sont venus pour l'achat d'un terrain.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Et après? L'ont-ils acheté?

FÉODOR IVANITCH. — Mais non, ils ne peuvent pas se mettre d'accord sur le prix, ils lésinent...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Eh bien, il faut les convaincre. *(Aux Moujiks.)* Braves gens, est-ce que vous prenez ce terrain?

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, nous faisons des offres.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Mais il ne faut pas lésiner. Vous savez vous-mêmes combien la terre est nécessaire au moujik; il ne peut pas s'en passer, n'est-il pas vrai?

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, la terre est la première chose pour le moujik.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Et cela ne vous empêche pas de lésiner... La terre!... Mais vous allez semer du blé, et après vous le vendrez un rouble le poude; trois cents poudes, trois cents rou-

bles!... Je vous dirai encore, si vous plantez de la menthe, vous pouvez tirer mille roubles par dessiatine.

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, on peut planter toutes sortes de produits, si l'on a des idées.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Je vous conseille la menthe... J'ai fait des études, moi,... c'est écrit dans les livres, je vous le montrerai, hein?

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, vous savez mieux ce qui est dans les livres... Vous êtes savant...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Eh bien, achetez le terrain, ne lésinez pas et donnez l'argent. (*A Féodor Ivanitch.*) Où est papa?

FÉODOR IVANITCH. — Monsieur est dans sa chambre, il a dit qu'on ne le dérange pas...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Je comprends, il est allé interroger les esprits pour savoir s'il doit vendre le terrain ou non.

FÉODOR IVANITCH. — Je n'en sais rien, Monsieur; je sais seulement que le barine était indécis en sortant...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Sais-tu s'il a de l'argent; hein?

FÉODOR IVANITCH. — Je ne sais pas, j'en doute. La semaine dernière vous l'avez tapé d'une belle somme, est-ce qu'il vous en faut encore?

WASSILI IVANITCH. — Mais j'ai acheté des chiens, j'ai tout dépensé. Maintenant il y a cette nouvelle société, et moi j'ai emprunté de l'argent à Pétritcheff, et je dois payer nos deux cotisations. Hein?

FÉODOR IVANITCH. — Votre nouvelle société de vélocipédistes?

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Non, notre nouvelle société est très sérieuse, et sais-tu qui est le président, hein?

FÉODOR IVANITCH. — Mais qu'est-ce que c'est que cette nouvelle société?

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Une société pour l'amélioration de la vieille race des lévriers russes à longs poils, et aujourd'hui la première séance a lieu, suivie d'un banquet, et moi je n'ai pas un copek. Je veux faire une tentative auprès de papa. (*Il sort.*)

LÉON TOLSTOI.

Trad. inéd. de Michel Delines.

(*A suivre.*)



BRICHANTEAU

COMÉDIEN [1]

(*Suite.*)

X

ÉTOILES FILANTES

Shakespeare ?... Je ne mentais pas, lorsque je disais à lady Maud, sur la terrasse du château de Pau, que mon rêve était de jouer Shakespeare. C'est, du reste, une joie que je me suis donnée, entre deux mélodrames de Pixérécourt, de Bouchardy ou de d'Ennery. Mais je ne devais pas, tout romanesque que je suis, être injuste pour Molière ! Je suis moliériste aussi, monsieur ! Molière et Shakespeare, ce sont les deux pôles de notre art. Molière plus clair, Shakespeare plus grouillant. Je proclamerais volontiers que le grand Will et le grand Poquelin sont les deux grands-pères du théâtre : entre eux, Racine et Corneille dont je dirais encore, comme ce critique dont j'oublie le nom : Racine plus féminin, Corneille plus romain, Corneille c'est *papa* et Racine c'est *maman*. Est-ce clair ?

J'ai même un moment, je dois le reconnaître, sacrifié Shakespeare à Molière. J'ai eu une *moliérite* aiguë. Ce fut lorsque, sentant le terrain se dérober sous mes pieds dans ma patrie, je songeai à demander à l'étranger le pain de gloire. L'Américain Duncan m'avait dit : « Dans le Nord, le *mélo* français ne réussit

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février, et 10 et 25 mars 1897.

pas. Vous pourriez jouer votre répertoire au Brésil, au Pérou, dans l'Argentine. Le Nord aime le rire. Joueriez-vous Molière? »

La belle demande! Je jouerais tout. Les emplois sont des chaînes imposées aux tempéraments personnels par les médiocrités. Jouer Molière? Avec cela que je ne l'avais pas répété et joué au Conservatoire, du temps de M. Beauvallet! J'avais même *passé* dans Alceste aux examens semestriels. On peut tout aussi bien articuler et étonner dans le monologue de *l'Avare* que dans les *Stances* du *Cid*. Jouer Molière? M. Beauvallet, qui voulait sans doute se débarrasser de moi en me déversant dans la comédie, trouvait même que je le jouais bien. « Vous ne vous imaginez pas, me disait souvent sa grosse voix, combien vous êtes comique! Vous êtes un comique inconscient, Brichanteau! » Je me disais : « Il est jaloux. Il a peur. » Je me trompais peut-être. Je me demande parfois souvent si mon professeur n'avait pas raison.



Maurevel devant la tombe de Panazol. Page 650, t IV.

Toujours est-il que je répondis à M. Duncan que Molière, c'était aussi mon affaire. Il voulait un répertoire gai. Il aurait un répertoire gai.

— Oh! le plus gai possible, faisait mon Yankee.

— Vous n'espérez pourtant pas que je chante la chansonnette?

— Eh! eh! disait-il encore, ce ne serait pas si bête!

Je ne chantai pas la chansonnette, mais je me replongeai dans Molière. Je m'essayai d'abord dans *l'École des femmes* à Chartres. Éclatant succès. Je vous campai un Arnolphe qui avait du zinc comme un don Diègue. Du reste, le génie est un. Alceste est un Othello qu'Arsinoé rend jaloux comme le fait Yago. Ces Titans de même race savent tout. Un vieux maître d'armes ne m'a-t-il pas dit que la meilleure leçon d'escrime était celle que le maître de l'épée enseigne à M. Jourdain dans *le Bourgeois gentilhomme?* Et c'est vrai. Où ai-je lu que Shakespeare a étudié la démence aussi sûrement que l'a fait M. Charcot? Et ce doit être exact. Voyez encore les conseils donnés aux comédiens par Molière dans *l'Impromptu de Versailles* et par Shakespeare dans *Hamlet.* Quel dommage qu'ils n'aient pas été, l'un et l'autre, professeurs au Conservatoire!... Ils auraient bouleversé le vieil enseignement. Donc je fis un Arnolphe shakespearien. Mais je gardai à Molière son caractère gaulois. Je terrifiais en m'arrachant les cheveux devant Agnès, mais je faisais rire. Et ce grand Molière, il m'empoigna tellement que je devins, pour un temps, injuste pour Shakespeare. Je ne voyais plus que Molière. J'avais le chauvinisme de Poquelin.

Je disais aux jeunes actrices que je voyais courtisées par les godelureaux, autour de moi :

— N'ayez qu'un amour, mes enfants. Aimez Molière! Celui-là ne trompe pas!

Je lui dus, du moins, pour ma part, d'avoir été engagé par M. Duncan et d'avoir fait — joie que je n'avais pu me donner lorsque Rachel refusa de me prendre dans sa troupe — ma première tournée! O mes journées de voyages après mes années de province!

Des tournées? Oui, j'en ai fait, parbleu, comme tout le monde. La tournée, mais c'est la preuve de la popularité. Quand la patrie vous a donné la gloire, on lui demande son *exeat* et l'on va se faire plébisciter à l'étranger. Vous croyez peut-être que l'étranger ne s'y connaît pas? Il est souvent plus fin que nous, l'étranger, et j'ai eu, dans l'Amérique du Sud, des succès, je ne vous dis que ça, qui n'auraient pas été compris par les gommeux du boulevard. Non. J'ai fait vibrer l'âme latine de Mexico et l'âme saxonne de New-York. C'est même mon bon temps.

Que de fois je me disais :

— Quand on pense qu'en France ils ne m'ont pas toujours compris !

Tenez, j'ai été sifflé à Mont-de-Marsan dans *Marino Faliero*... Eh bien, ce même *Marino Faliero* a été un de mes triomphes à Valparaiso. On m'a rappelé dix-huit fois dans la soirée. Dix-huit fois. Et c'était du délire au *cinq*, quand je m'écriais, après la lecture de ma condamnation par Léoni, patricien, un des Dix :

Bords sacrés, ciel natal, palais que j'élevai,
Flots rougis de mon sang, où mon bras a sauvé
Ces fiers patriciens qui, sans moi, dans les chaînes,
Rameraient aujourd'hui sur les flottes de Gênes,
De ma voix qui s'éteint recueillez les accents!

Il faut dire que j'avais une façon à moi de montrer ces patriciens ramant, comme des forçats sur des galères génoises! Je me courbais, je peinais, je faisais le geste — ma pantomime valait ma diction. Et il faut de la pantomime à l'étranger.

Ah ! le bon temps !

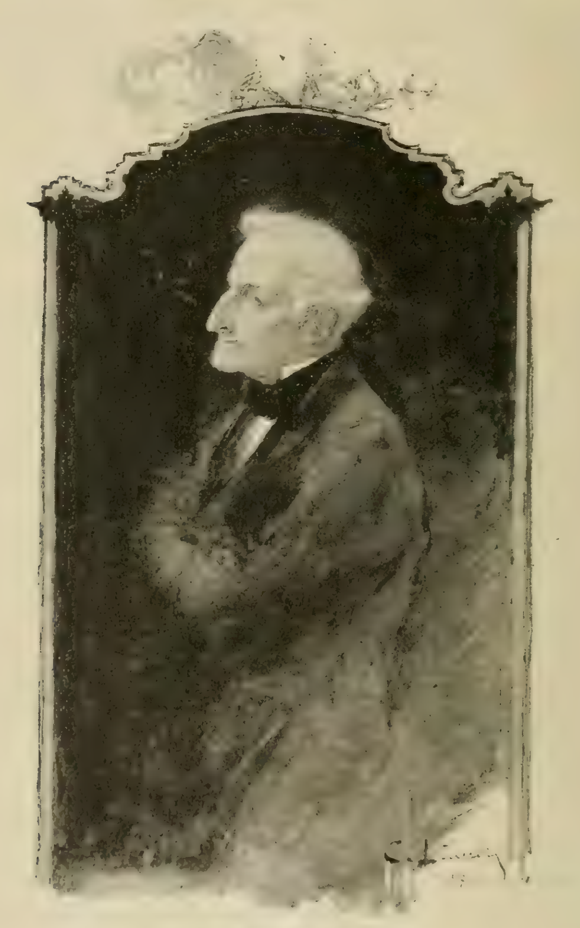
Quelle joie, les voyages ! C'est si tentant de changer d'air, de secouer la lourde chaîne de ses habitudes et de ses préjugés ! — Si j'étais jeune, je remonterais encore en steamer et j'en referais, des tournées !

Et puis, je ne suis ni superstitieux, ni sot, je vous prie de le croire, mais cependant je ne puis m'empêcher de remarquer, de noter un fait significatif et singulier, qui m'est personnel. Chaque fois que, partant pour l'Amérique ou revenant en France, j'ai dû prendre la mer, chaque fois, vous m'entendez bien, s'il y avait eu gros temps auparavant, mer démontée ou une tempête la veille, les flots se calmaient lorsque je montais à bord du paquebot. Pur hasard, je le reconnais, mais hasard étrange, vous l'avouerez. Et ce fait avait été si bien observé par d'autres que des passagers demandaient à la Compagnie transatlantique de s'embarquer avec moi, oui, je n'exagère pas, et que, l'ambassadeur de France prenant passage sur la *Champagne*, l'employé lui dit : « Ah ! Excellence, vous avez de la chance ; la traversée sera bonne, vous voyagez avec Brichanteau ! »

Et puis, ces tournées, voyez-vous, cela a encore un autre avantage. On oublie son ruisseau de la rue du Bac, on élargit son horizon. On pense à pleins poumons. C'est la vraie vie !

Les voyages ! Mais c'est ça qui fait connaître les hommes et

les choses, les voyages ! Voilà qui forme et, je dirai, qui trempe une intelligence ! J'en ai plus appris en deux ans de tournées qu'en vingt ans de Paris. Je ne parle pas de la mise en scène, un



Feu Panazol (Page 639, t. IV.)

peu bizarre. Ils crèvent des tubes de couleur rouge pour simuler du sang dans les duels, et j'ai vu dans la kermesse de *Faust* figurer un ours, un ours véritable, un ours muselé qui eût donné une crise de nerfs à M. Gounod. Je ne parle pas non plus de la géographie qu'on peut apprendre chez soi, je parle de la

politique, de la philosophie et, pour tout dire, de l'humanité.

Par exemple, tenez, j'étais bien républicain quand je suis parti. Mon Dieu, je le suis tout autant, mais j'ai comparé. Je ne porte pas aux rois la même haine, depuis que je les ai vus de



Valbousquet cherchant son discours. Page 652, t. IV.)

près. Il y en a qui sont fort bien. Non, je n'exagère pas. J'en ai rencontré plus d'un. J'ai pu juger de leur érudition et elle m'a même surpris plus d'une fois. En général, ils connaissent bien notre littérature. On sent qu'ils sont instruits. Plusieurs même m'ont consulté sur des œuvres de leur cru. Je leur ai répondu avec la franchise d'Alceste parlant à Oronte. Oh ! je ne suis pas un courtisan, ou, si je le suis, je suis le courtisan de l'Art.

En Ruthénie, tenez, sans aller plus loin, en Ruthénie, le roi qui, la veille, avait pu m'entendre et m'apprécier dans le répertoire — j'en étais à ma seconde manière, la manière moliéresque — le roi eut la politesse de m'inviter à déjeuner. Il voulait me voir de près. Je n'étais pas fâché de l'étudier à mon tour. J'acceptai l'invitation.

Je dois dire qu'il me reçut avec une amabilité toute particulière. Je n'aurais pas, conduit par un chambellan, traversé tant de salons, après avoir pénétré dans un palais gardé par des sentinelles, que je ne me serais pas cru dans une demeure souveraine et devant un roi. Déjeuner charmant, où l'on causa de tout, de Paris, du théâtre, de nos peintres, de nos poètes. J'aurais souhaité que la conversation inclinât vers la politique, voulant savoir ce que pouvait penser un roi de tous les points noirs européens ; mais, à chaque allusion que je faisais, mon hôte laissait tomber le propos, et je devinai que je l'inquiétais, le troublais. Il se dérobait, visiblement ; il se dérobait, affectant de ne parler que de questions littéraires.

Va donc pour la littérature ! A un moment donné, le roi me dit :

— Monsieur Brichanteau, il faut que je vous consulte !

Je risquai une dernière allusion :

— Sur le conflit russo-turc ?

Il y avait alors un conflit entre la Sublime-Porte et la Sainte-Russie.

Le roi me répondit :

— Non ; sur une traduction que j'ai commencée. Une traduction de Shakespeare !

Je le regardai un moment, avant de répondre. C'était à moi, Français, qu'il parlait de cet Anglais ! A moi qui venais, après tant de mélodrames joués çà et là, de me retremper tout à coup — ayant été engagé pour cela — dans l'art français par excellence, la comédie classique, le rire clair de Molière ! « Vais-je lui dire toute mon opinion ? » me demandai-je mentalement. Et mentalement je me répondis : « Pourquoi pas ? » Et je la dis, mon opinion, je l'exprimai avec une franchise toute républicaine qui eût peut-être choqué nos républicains.

— Sire, m'écriai-je, vous traduisez Shakespeare, vous avez tort !

— Oh ! monsieur Brichanteau, permettez...

— Savez-vous ce que c'est que Shakespeare ? Le savez-vous, Sire ?

— Mais, il me semble, monsieur Brichanteau !

— Mon Dieu, Sire, ayant fort admiré et admirant le grand Will, je n'irai pas jusqu'à rééditer le mot de Voltaire. Non, Shakespeare n'est pas un *sauvage ivre*, mais, avouons-le, entre nous, c'est un génie fumeux, exagéré, fantasque. Voilà le mot, il est fantasque. Il lui faut des changements de décors, des tableaux à l'infini, des spectres, des apparitions, une mise en scène extraordinaire. Je connais bien son répertoire, je l'ai joué ! Sans costumes et sans jeux de lumière à la rampe, que devient cet art-là ! Tandis que Molière ! Ah ! Molière ! Parlez-moi de Molière ! Molière fait tenir toute l'humanité, toute, vous entendez, dans une chambre de malade. Il n'a pas besoin de sorcières, de fantômes, de tempêtes ; non, un vieux fauteuil, Argan dedans, des hommes et des femmes autour, et c'est, sous son rire, la grande tragédie humaine qui se joue. C'est une découverte que j'ai faite. On n'a pas besoin de pourpoints ni d'épées pour l'interpréter, ce divin Molière. Une souquenille et une toque rayée et tout est dit. Je donnerais, à présent, Sire, tous les drames de Shakspeare, vous entendez, tous (et Dieu sait s'ils sont sublimes ! oui, sublimes !), je les donnerais en bloc pour la tirade de Gros-René ou le monologue d'Harpagon ! Vous le voyez : *la Moliérite !*

Le roi m'avait écouté, pensif. Il était, comme moi-même, ébranlé dans son culte de Shakspeare. Je le voyais bien. Et c'est vainement qu'il risqua une objection :

— Mais *Don Juan*, monsieur Brichanteau ?

— Quel *Don Juan* ?

— Le *Don Juan* de Molière ! Il y a bien des spectres dans *Don Juan*. La statue du Commandeur !

— C'est vrai, Sire ; mais, quand il écrit *Don Juan*, Molière n'est plus un génie français, il devient presque un génie castillan, comme Hugo. Et son Commandeur de marbre est en carton ! Ce n'est point par là qu'il est grand. Dans la scène du pauvre, à la bonne heure ; si je n'étais devant Votre Majesté, je dirais que la scène du pauvre, ça, c'est du bon socialisme. Et le socialisme, Sire…

Mais je sentais que j'irais trop loin et je m'arrêtai.

Cette fois, le roi ne répondit pas. Il demeura un moment songeur. Je le vois et le verrai toujours, son manuscrit à la main, le

manuscrit de sa traduction de Shakespeare, Il avait ouvert le cahier, il le referma, et savez-vous ce qu'il me dit ? Oui, lui, le roi, le roi de Ruthénie ! Le roi à qui j'avais parlé presque du ton de Saint-Vallier s'adressant au roi de Marignan !

Il me dit :

— Monsieur Brichanteau, vous avez raison. Je laisse là au-



Brichanteau accompagne Irène Gauthier. (Page 654, t. IV.)

jourd'hui la traduction de Shakespeare et demain, demain, monsieur Brichanteau, je commence la traduction de Molière !

Voilà qui m'a donné sur les rois des idées nouvelles et, entre nous, ce n'est pas un ministre républicain de l'Instruction publique qui, me consultant pendant une audience sur un de ses projets littéraires, m'eût répondu : « Monsieur Brichanteau, j'y renonce et je vais suivre vos conseils ! » Non, je le déplore pour notre patrie ; mais ce qu'a fait un roi d'une maison aussi vieille

et aussi noble que Bragance — m'écouter — un tribun de notre pays peut-être ne le ferait point, lui !... Et je ne croirais pas cela



Monsieur Brichanteau, il faut que je vous consulte... (Page 39.)

possible, voyez-vous, non, je ne le croirais pas, si je n'avais pas voyagé !

Malheureusement, engagé pour jouer le répertoire, le répertoire ne fit point d'argent et je me vis forcé de rejouer, en Amérique, les drames de ma jeunesse, sous les costumes adéquats

aux personnages. Tristes aventures ! J'ai interprété Triboulet en manteau de Mascarille. Mais qu'importait ? Les Américains du Sud n'en demandaient pas davantage et d'ailleurs l'âme était toujours là ; elle transformait tout, l'âme ! Elle se moquait des costumes, l'âme ! J'aurais joué Triboulet en habit noir que j'aurais été, jusqu'aux entrailles, jusqu'au tuf, le Triboulet du poète.

Donc, j'étais mûr pour l'Amérique et j'y allai. La première fois, je vous l'ai dit, avec l'Américain Duncan (plein succès), la dernière fois avec Marchandier. Le malheur voulut, en ce suprême voyage — j'ai toujours eu de la malchance — qu'au milieu de mes triomphes d'outre-Atlantique, la fièvre jaune vînt s'abattre sur moi. Oui, terrible. Et en plein théâtre. Sur la scène. Une attaque presque foudroyante de *vomito negro*. A la Havane. Je tombai raide sur les planches, le public eut peur, la salle se vida. Je n'en mourus pas, mais la compagnie Marchandier, à laquelle j'appartenais, étant forcée de continuer sa route, Marchandier me laissa à l'hôtel ma note réglée, mes appointements payés, et le prix de mon rapatriement convenu avec un capitaine dont le navire partait pour la France...

Ah ! l'écroulement de tous mes rêves ! Je me disais déjà : « Je plais à l'Amérique. Visiblement, je plais. Cette année, je ne gagne pas lourd, parce qu'après avoir été exploité par Duncan, je suis subalternisé par Marchandier ; mais je sème ! Je sème pour l'avenir ! Dans deux ou trois ans, je reviendrai ici, à mon compte, j'y reviendrai connu, classé, coté. J'aurai ma troupe. On affichera la *Tournée Brichanteau... Sébastien Brichanteau, de tous les théâtres de Paris et des départements !* — Et je ferai fortune.

Et voilà. La fièvre jaune me coupait sous le pied tous mes espoirs. En un jour, en une heure, elle changeait le triomphateur en valétudinaire. Les camarades continuaient la tournée, la chasse aux dollars (je dois avouer que Marchandier fit faillite en route). Moi, j'étais abandonné dans une chambre d'hôtel comme un colis laissé en gare. Aujourd'hui ces souvenirs de voyage me paraissent charmants. C'est la perspective. Mais de près, je n'étais pas joyeux. Peste, non ! Peste, c'est le cas de le dire. J'étais désolé, j'étais furieux.

Que faire ? Rattraper la troupe ? Marchandier était au diable. Jouer pour mon compte ? Mais jouer, quoi ? J'étais tout seul. Alors, dire des monologues, réciter des drôleries ? Chanter des

chansonnettes, comme le voulait Duncan ?... Me dégrader, moi, Brichanteau, qui n'abandonnais Hugo que pour aller à Molière et qui ne délaissais Molière que pour revenir à Hugo, m'abaisser jusqu'à la farce du café-concert ? Jamais ! Vous entendez, jamais !

Non. Puisque le sort avait prononcé, je me réembarquerais. Je reviendrais en France. J'attendrais une occasion meilleure de reprendre mes voyages, de causer littérature et esthétique avec les rois et de conquérir les dollars des Américains. L'occasion, parbleu, viendrait bien !

L'occasion ? Ventre-Saint-Gris, comme je disais en jouant *le Béarnais*, on a bien raison de dire qu'elle est chauve, l'occasion ! Elle ne m'offrit plus un seul de ses cheveux. Pas un. Oh ! calvitie complète, mon pauvre Brichanteau ! Ce satané *vomito negro* m'avait secoué, anémié, et je rentrai au pays, brebis au bercail, pour m'y soigner.

J'en avais besoin. Et puis, et puis, quoi ? il faut bien le dire, je vieillissais. Les chênes eux-mêmes vieillissent. Je me sentais ou croyais me sentir toujours aussi fort, aussi ardent et vigoureux, mesurant mes muscles à mon âme. Mais le miroir me disait la vérité quand je l'interrogeais, cherchant et trouvant dans mes cheveux épais, drus comme des herbes jadis, des éclaircies faites par la pensée, l'ébullition du cerveau ou par l'âge. J'avais des rides. Oui, je l'avoue, oui, j'avais des rides. Mes dents perdaient leur émail accoutumé et les dents sont les diamants des artistes mâles.

Je me disais alors, en hochant la tête :

— Brichanteau, mon ami, l'automne vient, les feuilles tombent, il faut songer à changer d'emploi, Brichanteau !

Changer d'emploi ? Eh, oui ! passer aux pères nobles. Être la basse après avoir été le ténor !... Devenir Ruy Gomez après avoir été Hernani ! Il n'y a ni à se rebeller ni à faire le malin contre la nature. C'est comme ça.

— Eh bien, me répondais-je, c'est convenu, Brichanteau, tu changeras d'emploi !

Mais, pour changer d'emploi, encore faut-il avoir un emploi, même quand on les a tous, et, pour jouer Ruy Gomez ou les autres vieilles barbes, avoir un théâtre. Et voilà. Je n'avais pas de théâtre. Je n'en avais plus. J'étais un errant, un déclassé, un aboli, un acteur du boulevard, un comédien vieux jeu. J'étais d'un autre bateau, comme ils disent, et mon bateau à moi, c'était une

barque déchiquetée et pourrie qui prenait l'eau. J'étais d'une autre époque. Une momie. Un romantique mâtiné de classique, pas naturaliste et ibsénien pour un sou, rococo, pendule, aussi usé que Malek-Adel !... L'opérette avait passé sur mon art, bafoué mes idoles, démoli mes dieux. Comment jouer *Marino Faliero* après *le Pont des Soupirs?* C'est plus gai, *le Pont des Soupirs!* Rien de plus gai. M. Ludovic Halévy a tant d'esprit ! « Lâchez les doges ! Hélas, ils étaient plus que lâchés, les doges, ils étaient étranglés, jetés au canal Orfano, finis, finis, finis !

Et avec eux mon répertoire, *Don Sébastien de Portugal, Guillaume Collmann, Perrinet Leclerc*, tout! A peine pouvais-je jouer mes vieilleries dans la banlieue, les dimanches! J'ai accepté les *utilités* à Montparnasse. J'ai figuré aux Bouffes du Nord. Moi qui dictais mes avis aux souverains, j'ai descendu, un à un, les degrés d'une échelle tenue par la guigne. Et les années passaient, les années dures, les années tristes, les années où les rhumatismes poussent et où les canines tombent sans que la faim s'apaise...

Je dis la faim d'idéal aussi, l'appétit des bravos, du triomphe! Je me faisais l'effet d'une épave parmi les nouveaux, ceux qui croient tout savoir en sortant du Conservatoire, les comédiens-banquiers qui vont dire des saynètes dans les maisons, les comiques pour noces, les réalistes qui se croient des artistes parce qu'ils jouent avec leurs gestes de tous les jours — il faut ennoblir, endimancher son geste, messeigneurs! — ou encore ceux qui disent : « L'art? Où loge-t-il? C'est par le café-concert qu'on arrive ! » — et qui y vont. Et je ne peux pas dire que je souffrais de tout ça. Non. Je me redressais dans ma fierté :

— Brichanteau, tu n'es pas semblable aux autres! Tu as la foi, Brichanteau! Tu n'as pas pactisé! Tu es irréductible! Même en figurant, tu figures sur les théâtres et dans des œuvres d'art. Tu mourras avec le drame, Brichanteau! Brichanteau, fier vaincu, tu as (et c'est quelque chose, tu sais)... tu as, tu gardes, immaculée, ta propre estime !

Seulement l'estime de soi-même, cela n'empêche pas de vieillir.

Alors, sentant le terrain me manquer et les années s'accumuler, n'ayant même pas, dans mon dégoût pour tout syndicat, dans mon humeur individualiste, eu la précaution de me faire recevoir autrefois de la Société des artistes dramatiques (j'aurais une

pension aujourd'hui, imbécile!), je me suis inquiété de ma vieillesse, et, ne pouvant obtenir justice des directeurs qui m'ignorent et me font faire antichambre, j'ai accepté la place dont, un jour, me parla un bicycliste enragé qui demeure sur le même palier que moi.

Une place? Quelle place? Je n'ose pas le dire. Faut-il vous l'avouer, monsieur? Je suis *starter* dans les courses de bicyclettes. C'est moi qui donne le signal du départ. Quelquefois c'est en tirant un coup de pistolet — *pan!* — d'autres fois c'est en criant : « Allez! » de cette belle voix que jalousait M. Beauvallet et qui est demeurée superbe. « Allez! » Vous entendez ce creux. « Allez! » Oui, la voix a toujours son cuivre.

Et voilà : je collabore — moi, le serviteur de l'idée — à la décadence de l'art par la bicyclette. Car c'est la fin du théâtre, la bicyclette. On rentre épuisé. Va-t-on s'habiller pour écouter Corneille? On passe ses journées sur la machine de fer, on n'a plus le temps de lire. Ou on lit des journaux de tourisme. Égalité des sexes. Hommes et femmes se ressemblent. Il est vrai que cela fait des muscles. Mais, vive Dieu, nous en avions, nous aussi, des muscles et, de plus, du cerveau, des enthousiasmes, des idées!

Et voulez-vous que je vous dise? La musique aussi, unie au cyclisme, tuera la littérature. On sent en musique, on ne pense pas. Richard Wagner, colosse d'ailleurs — les cloches de *Parsifal* m'ont fait pleurer tout comme un autre — Wagner a détrôné Hugo, Wagner est le Shakespeare vague et nébuleux des snobs qui n'ont pas lu Shakespeare et qui croient que tout date du géant de Bayreuth. Cet Allemand a conquis la Gaule par une infiltration lente et sûre. Plus de musique française, de la musique wagnérienne. Plus de cafés où l'on cause, des brasseries où l'on fume. La liqueur verte et le germanisme. Adieu la vendange et le sang de France! Je rabâche et je ne me pique pas d'être un connaisseur en musique, mais je mets la littérature au-dessus de tout et le théâtre, roi des lettres, c'est l'action, c'est la vie. Aux mythologies scandinaves, au Brocken et au Venusberg, je préfère le vin pur du vieux Pierre de Rouen, le cru de Gascogne du père Dumas, et le tonneau tourangeau de Balzac. Voulez-vous que je vous dise? Ce qui me semble prouver l'infériorité de l'Allemagne, c'est sa supériorité en musique. M. Hugo, oui, Victor Hugo, nous a dit ça un jour que nous lui présentions une liste de

souscription pour un canon à offrir à l'artillerie de la garde nationale. Ça ne m'a pas, en creusant, paru si bête que ça!

Et j'assiste à ces fêtes de la décadence. Concerts et vélodromes. Comment, si j'y assiste, à ces déliquescences? Je fais bien pis : je vous l'ai dit, je les dirige. *Starter*, moi! Starter de vélodromes. Voilà où j'en suis. Quelquefois, je ferme les yeux, quand je dis : *Allez!* et il me semble que je donne le signal non pas d'une course, mais d'un duel, d'un duel épique, comme dans *le Bossu* ou *la Dame de Monsoreau*. « Allez! » Et j'attends à la fois le cliquetis émouvant des épées et le bruit retentissant des bravos. Ou encore, lorsque le signal est un coup de pistolet, j'ai l'illusion d'être toujours Andrès et de jouer *les Pirates de la Savane* ou *le Gaucho*, comme à Perpignan!... Je respire encore la poudre d'autrefois. Autrefois!...

Autrefois, je tenais, comme ils disent, le record de l'espérance. J'étais à la fois, dans mes rêves, Bocage, Ligier... Talma... Talma II, comme disait M. Ingres! J'étais tout! Je m'endormais sur des matelas de lauriers, comme ces généraux qui couchaient sur les drapeaux conquis. J'étais glorieux, j'étais aimé! Les magistrats des villes où j'allais jouer seraient venus m'apporter sur un coussin de velours les clefs de leur cité que j'aurais trouvé cela tout simple. *Autrefois!* C'est étonnant tout ce qu'un mot, un seul mot, peut contenir de désillusions!

Elle s'est joliment moquée de moi, la vie, et je me demande parfois, vieux cabot devenu starter à l'usage des cyclewomen, si je ne suis pas un impuissant, un vaniteux et un raté. Eh bien! non, je sens en moi toute la fièvre de la jeunesse. J'ai la même foi, la même ardeur, le même talent qu'*autrefois*. Est-ce ma faute si l'on ne m'utilise pas? Est-ce ma faute? A ce compte, c'était un raté, Bélisaire, puisqu'il tendait son casque, et Lamartine, puisqu'il était pauvre? Et puis, qui n'est pas raté, dans ce siècle d'ambitions hautes? Ratée, notre pauvre France elle-même, quand elle se colletait, chevaleresque, avec les ingénieurs allemands!

Je pense souvent à cela. Je revois le passé. Je ne regrette rien. Je finis mal, mais j'ai bien vécu. Nulle concession. Je peux être starter comme je le suis, c'est un métier comme un autre, mais je ne consentirais pas pour un empire à paraître sur un café-concert... Ah! pardon, je l'ai fait. Oui, faubourg Saint-Martin. Mais je n'ai récité là que la tirade de Saint-Vallier et des vers de

Corneille. On m'y a même sifflé, ou plutôt on a sifflé Corneille, pas moi. On trouvait ça embêtant. On me criait : « Une chansonnette ! » Me demander une chansonnette, à moi, comme jadis le Yankee *impresario !*... J'ai démissionné ! Et je ne savais pas, le soir de cette démission, où je coucherais le lendemain.

Mais on ne transige pas avec l'art : on est starter, on est homme de peine, on est tout ce qu'on veut et tout ce qu'on peut, mais on n'est pas un pitre pour loustics de bas étage. Ah ! cela, non ! Non, non, non !

Et puis, quand j'y pense, à quoi tient la gloire ? A rien, monsieur, à la chance d'abord, au hasard ensuite. Tenez, écoutez cette histoire, elle est cruelle, mais amusante. — J'ai connu un homme, un camarade, qui avait la plus belle voix du monde, une voix égale pour l'opéra à celle que j'avais, moi, pour le drame, une voix, vous entendez, à renverser tous les autres chanteurs, les mieux doués, les plus renommés, à éclipser le souvenir des Duprez, des Roger, des Capoul... Toulousain, mon ami — des environs de Toulouse — comme Montescure, et ténor. Un brave garçon. Et pas laid du tout, qui plus est. Un peu ramassé, un peu courtaud, le cou gros, mais on fait aux chanteurs sur les qualités physiques un crédit qu'on nous refuse à nous, interprètes des poètes. On peut chanter *le Cid* en étant laid si la voix est belle, on ne saurait le jouer si la nature ne vous a pas doté d'un physique adapté au personnage. De là, à mon sens et quoique je sois orfèvre, comme M. Josse, la supériorité du tragédien sur le chanteur. Passons. C'est de l'esthétique.

Toutes les qualités donc, mon ami Cadenet les avait. Une voix incomparable ! Il pouvait, je vous le dis, mettre n'importe qui dans sa poche ! Ignorant la musique d'ailleurs, chantant d'instinct comme la cigale, mais mieux que la cigale nécessairement.

Nous lui disions :

— Cadenet, tu as huit cent mille francs dans le gosier, apprends à chanter !

— Mais comment apprendre ?

— Choisis un professeur. Seulement, défie-toi de lui. S'il est jaloux de ta voix, tu es perdu !

Et je me rappelais le mien, mon professeur, le Conservatoire, ces terribles leçons, où je sentais sourdre la rivalité du maître... Assez parlé de moi désormais ! Et puis je raconte l'histoire de Cadenet, non la mienne.

Ce bon Cadenet, qui était à Paris garçon de magasin chez un drapier de la rue du Mail, alla donc trouver M. Roger qui l'écouta



Brichanteau dans le rôle de Triboulet. (Page 34.)

et voilà, devant cette voix admirable, pure comme du cristal de roche, M. Roger qui s'écrie :

— Je tiens, ne pouvant plus jouer, à me donner un successeur au théâtre! Voulez-vous prendre des leçons avec moi?

Comment donc! Il était trop heureux, Cadenet! Étudier avec

M. Roger! Le grand artiste! Le créateur du *Prophète!* Cadenet n'avait pas le sou, mais, pour prix de ses leçons, M. Roger ne demandait rien. Le plaisir de révéler un chanteur, la joie d'enseigner. La gloire!



Cadenet, dans les *Huguenots*. Page 44.

Voilà donc Cadenet qui pioche les vocalises avec M. Roger. Il apprenait à chanter; mais il avait, ce pauvre Cadenet, un sacré défaut, un vice, ah! un vice rédhibitoire! Il n'avait pas de mémoire du tout. Mais de mémoire, je vous dis, pas la moindre. Il chantait, oui, mais quant à se mettre dans la tête un rôle, un

personnage, des vers, des scènes, impossible! Chose étrange, la mémoire. J'ai étudié, appris, établi peut-être huit cents rôles dans ma vie, en comptant malheureusement les *pannes*, je n'aurais qu'à les repasser aujourd'hui une fois avant de me coucher, puis à dormir dessus et je les jouerais demain matin. Voilà un don. La mémoire, c'est l'épée de chevet du comédien.

Il n'en avait pas, lui, Cadenet, et devant un opéra à apprendre, il reculait comme un chat devant la mer à avaler.

— Mais pourtant, Cadenet, lui disait M. Roger, il faudra bien que vous sachiez enfin un rôle, puisque vous voulez débuter.

— Oui, monsieur Roger. C'est convenu, j'apprendrai! Mais, Dieu de Dieu, que c'est donc difficile!

— Eh! répliquait le professeur, la vie ne se passe pas à déguster le *cassoulet*. Il faut lutter!

— Je lutterai, monsieur Roger!

M. Roger ne lui demandait pourtant pas de savoir beaucoup d'opéras. Deux seulement. *Robert le Diable* et *les Huguenots*. Apprendre Robert et Raoul, deux rôles — et deux beaux rôles — en vérité, ce n'était pas aussi dur qu'enlever Malakoff. Ce pauvre Cadenet les piochait donc, les tournait et les retournait dans sa tête, les deux rôles, les mâchait, remâchait, ruminait, les promenait avec lui, s'endormait en les relisant.

— Eh bien! Cadenet, cela va-t-il? demandait M. Roger.

— Ça va, monsieur Roger, ça va, je sais déjà trois actes de *Robert!*

Il y mit le temps, Cadenet, mais, enfin, il put arriver à dompter sa mémoire rétive, à savoir ces deux opéras, et M. Roger réussit à le faire engager au Havre.

Du Havre à Rouen, il n'y a pas loin; de Rouen à Paris, il n'y a qu'un pas. Si Cadenet réussissait au Havre, il pourrait fort bien, un beau jour, prendre le train de Paris. Sa merveilleuse voix le lui permettait!

Bref, il partit pour le Havre comme vers le port qui conduit à la vaste mer, à l'immortalité. J'étais précisément en tournée dans la patrie de Casimir Delavigne, lorsque je lus dans le *Journal du Havre* l'annonce des débuts de Cadenet. Ce bon Cadenet! Je jouais *Ruy Blas* — non pas Ruy Blas précisément, mais l'alguazil, vous savez, qui arrête don César. Il faut bien vivre. Et puis la scène est de la plus haute importance. Il y a drame, situation.

Si le rôle n'est pas tenu par quelqu'un de solide, l'acte est compromis. Je l'ai, je m'en vante, toujours sauvé, solidifié!

La veille du jour où Cadenet devait débuter, j'allai le prendre, après la répétition, au Grand-Théâtre. Il rayonnait. On venait d'achever *les Huguenots*, et la répétition avait admirablement marché.

Le directeur était enchanté, le régisseur se frottait les mains : on allait avoir un bon début !

— Pourvu, me disait Cadenet, que ma satanée mémoire ne me trahisse pas !

— Tu sais ton rôle?

— J'en sais deux. Comme l'a exigé M. Roger. Pas un de plus. Mais j'en sais deux imperturbablement : Robert et Raoul!

— Eh bien, si tu ne joues que *Robert le Diable* et *les Huguenots*, cela suffit. Tu auras, ensuite, le temps d'apprendre d'autres opéras. La mémoire se perfectionne mécaniquement. Je te donnerai une méthode !

Mais il ne l'écoutait pas. Il marmottait des paroles confuses : « *Les remparts d'Amboise... Oui, tu l'as dit, oui, tu l'as dit, tu m'aimes !* » Il repassait son rôle. Il avait raison.

— Tu seras là demain pour me soutenir? dit-il en faisant le geste du claqueur qui frappe ses mains l'une contre l'autre.

— Si j'y serai!... Pendant les deux premiers actes. Après quoi j'irai m'habiller pour mon alguazil, et je reviendrai ensuite au dernier acte, pour le rappel : *Cadenet! Cadenet!* Tu m'entendras crier *Cadenet*, va, je t'en réponds! Tu connais mon creux! L'obusier! Le tonnerre!

Il était ravi.

Toute la journée du lendemain, il se promena devant le Grand-Théâtre, lisant fièrement ces mots sur l'affiche : *Pour les débuts de M. Cadenet, premier ténor*, les Huguenots, *opéra de M. Scribe, musique de Meyerbeer*... Et, devant son nom imprimé, il redressait sa petite taille, comme si son front allait toucher les étoiles.

Le soir venu, j'étais à l'entrée de l'orchestre — près de la porte pour sortir plus vite — et j'entendais les habitués du théâtre, les abonnés demander qui était ce Cadenet que l'administration présentait là au public havrais pour la première fois. On lui avait arrangé une petite biographie. Cadenet, fils de bonne famille, neveu d'un officier supérieur, entraîné vers les planches par une vocation irrésistible. On racontait que M. Am-

broise Thomas, l'ayant entendu dans un concert, s'était arraché les cheveux, désespéré qu'un aussi beau sujet ne sortît pas du Conservatoire. Bref, le terrain était bien préparé. Bonne réclame, bien faite.

Le rideau se lève. J'étais ému comme s'il se fût agi d'une représentation donnée par moi-même. Nous sommes ainsi, nous autres artistes : ou nous nous haïssons mortellement, et c'est la guerre au couteau, ou nous comprenons mieux que personne les angoisses des camarades et, quand leur cœur bat comme une cloche d'alarme, à l'unisson, le nôtre bat de même. Leur émotion, c'est la nôtre. Leur *trac* — ah ! le mot fréquent dans les coulisses — c'est notre *trac*.

A vrai dire, j'étais persuadé que Cadenet allait gagner la partie haut la main. Une voix superbe, jeune, pas éraillée !... Un beau rôle, car on ne saura jamais ce que les beaux rôles font d'un homme ! Il n'avait qu'à se présenter.

— Je lui ferai son entrée, me disais-je. Je serai son *bienfaiteur* (on appelle ainsi le chef de claque). Apprêtons les battoirs !

La toile se lève. Vous connaissez *les Huguenots*. Le théâtre représente une salle du château du comte de Nevers, seigneur catholique (encore un beau rôle !) Au fond, des croisées, un jardin, une pelouse. Portes à droite et à gauche. De jeunes seigneurs jouent au ballon, aux dés, au bilboquet. Et Nevers chante :

Des beaux jours de la jeunesse,
Dans la plus riante ivresse,
Hâtons-nous, le temps nous presse,
Hâtons-nous, hâtons-nous, hâtons-nous de jouir !

Trois fois : *hâtons-nous*. Ils hâtent en perdant du temps. Puis le chœur de reprendre :

Hâtons-nous, le temps nous presse,
Hâtons-nons, hâtons-nous, hâtons-nous de jouir!

Toujours trois fois. Dans un drame, ce serait parfaitement ridicule. Dans un opéra, on répète trois fois les choses. Dans Shakespeare aussi, du reste!

Je vous passe le chœur :

Aux jeux, à la folie
Consacrons notre vie,
Et qu'ici tout s'oublie,
Excepté le plaisir!

Vous voyez, je sais la pièce. Je la sais. J'ai une mémoire! Je dois dire, pour tout expliquer, que j'ai chanté dans les chœurs, à Lons-le-Saunier et à Albi. Mon engagement m'y forçait. Impossible de refuser. On a de ces humiliations.

Bref, le chœur fini, c'est l'entrée de Raoul. Raoul de Nangis, gentilhomme protestant, arrive après le morceau d'ensemble et l'*allegretto moderato*. Il est annoncé par le dialogue entre Tavannes, gentilhomme catholique, et Nevers :

> De ces lieux enchanteurs, châtelain respectable,
> Pourquoi donc, cher Nevers, ne pas nous mettre à table ?

Et Nevers :

> — Nous attendons encore un convive!
> — Et lequel?
> — Un jeune gentilhomme, un nouveau camarade
> Qui, dans les lansquenets, vient d'acquérir un grade
> Par le crédit de l'Amiral!
> — Oh, ciel, c'est donc un huguenot?

Au milieu de leurs plaisirs, ils n'oublient pas leur haine, les jeunes seigneurs! Le huguenot, c'est l'ennemi! De Retz s'écrie : *Je veux m'en amuser!* Nevers répond : *Et moi, le convertir!*

> Au culte des vrais dieux, l'amour et le plaisir!

Très légers, ces jeunes seigneurs catholiques. C'est là-dessus que Raoul de Nangis fait son entrée. Accompagnement quasi-allegretto. Il apparaît, il s'avance, il regarde un à un les jeunes seigneurs, il sourit et il commence :

> Sous ce beau ciel de la Touraine,
> Parmi ce que la cour offre de plus brillant,
> Pour moi, simple soldat que l'on connaît à peine,
> Ah! quel honneur d'être admis!...

Et Cossé, gentillhomme catholique, répond : *Sur mon honneur, très bien!* tandis que Tavannes réplique avec mépris :

> Oui, l'air gauche et gêné d'un noble de province!

Notez que j'avais, dans une conversation préalable, conseillé à Cadenet de tirer parti de son entrée — au théâtre il faut tirer parti de tout — et de s'adresser moins aux jeunes seigneurs

catholiques qu'au public havrais pour dire, modestement, la main droite sur le pourpoint, côté du cœur, comme un débutant :

Pour moi, simple soldat que l'on connaît à peine,
Ah ! quel honneur d'être admis !

— Regarde le public, regarde les femmes, lui avais-je dit, sois à la fois souriant et ému, pris d'inquiétude et plein de certitude, ça fera très bien !

Le voilà donc qui entre, Cadenet, parmi les jeunes gentilshommes catholiques. Pas mal costumé. Une plume un peu trop grande au chapeau, l'air un peu chasseur tyrolien, mais la jambe bien prise dans le maillot et les bottes à créneaux. Vraiment pas mal. Pittoresque. Il s'avance. Il sourit. Il salue. Il regarde Cossé, Nevers, de Retz, Tavannes, il regarde le public et, tout à coup, il attaque de sa belle voix :

Oui, voilà mes seuls amours,
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà, voilà mes seuls amours !

Et il chantait de si bon cœur, avec une telle foi !

Le vin, le jeu, les belles !

Stupéfaction. Le malheureux perdait la tête. Il oubliait Raoul, il oublait *les Huguenots*, il chantait *Robert le Diable*. Des deux opéras, il piquait une tête dans celui qui venait là, tout naturellement à sa mémoire, sa pauvre, débile et hésitante mémoire. Il y eut, sur la scène et dans la salle, un tel étonnement que tout d'abord personne, mais personne, ne parut s'apercevoir de la stupéfiante erreur. Moi-même, j'étais muet, pétrifié. Parmi les artistes, seul, Berrouillet, qui jouait le rôle de Nevers, disait tout bas à l'infortuné Cadenet :

— Mais c'est *Robert* que vous chantez là ! Vous chantez *Robert*. C'est Raoul, ce n'est pas Robert que vous jouez ce soir ! Raoul ! Raoul ! Raoul !

Cadenet n'entendait pas, ne comprenait pas. Il continuait à chanter :

Le vin, le jeu, les belles,
Voilà mes seuls amours !

Mais, après tout, dans une fête de jeunes seigneurs catholiques, qui disaient tout à l'heure :

> Hâtons-nous, le temps presse,
> Hâtons-nous de jouir,

cela allait encore, le vin, le jeu, les belles ! Et les chanteurs et l'orchestre avaient pris le parti de continuer *les Huguenots*, se disant que le débutant allait brusquement s'apercevoir de son erreur. Et Berrouillet haussant la voix, se mettait à crier dans le rôle de Nevers :

> Que Bacchus me guide,
> Que lui seul préside
> A ce gai repas !

lorsque tout à coup — ah ! cette fois ce fut le comble ! — ce pauvre Cadenet, donnant de toute sa poitrine, de répondre avec colère par un formidable :

> C'en est trop ! Qu'on arrête un vassal insolent !

Il continuait *Robert*, il répondait à Nevers en faisant arrêter Raimbaud. Les jeunes seigneurs catholiques reculaient de terreur ou éclataient de rire. Le public criait :

— Oui ! oui ! c'en est trop ! On se moque de nous ! A la porte ! A bas le débutant ! Notre argent !

Et Cadenet, emporté par l'inspiration, de s'avancer vers Nevers et de hurler, en chantant toujours *Robert le Diable :*

> Une heure je t'accorde !
> Fais ta prière et puis... Qu'on le pende à l'instant !

Cette fois, il n'y eut plus moyen de continuer. Une tempête épouvantable s'était déchaînée dans la salle.

— La toile ! la toile ! Au poste ! Des sergents de ville !

On s'armait de petits bancs, on voulait les jeter à la tête de Cadenet ; on frappait déjà, à les briser, sur les banquettes. On allait chercher la police ; les sergents de ville apparaissaient... La voix du régisseur se fit entendre, commandant aux machinistes : « Au rideau ! »

Et Cadenet vit s'abaisser, entre lui et le public exaspéré, cette toile qui s'interposait ainsi, barrière sinistre bien que légère,

entre lui et la gloire. On l'emmena. Il voulait continuer. Sa voix puissante répétait :

— J'ai commencé mon rôle, je veux le finir !

— Mais on joue *les Huguenots*, malheureux, et vous chantez *Robert le Diable !*



Cadenet. (Il est sergent de ville ; page 50.)

— Cela ne fait rien ! J'ai commencé, je veux achever !...

Il fallut le traîner dans la coulisse. Le pourpoint déchiré, le chapeau bosselé, agitant la plume tombée et qu'il avait ramassée, il se débattait comme un véritable protestant dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Bientôt, il allait s'arracher les cheveux, se donner des coups de poing dans la poitrine et s'écrouler le long d'un portant, le pauvre garçon, désespéré et comprenant enfin — mais trop tard ! — sa mésaventure.

Vainement le régisseur vint-il réclamer l'indulgence du public, essayer d'expliquer *le déplorable malentendu*, le public n'admit aucune excuse :

— Pas de Cadenet ! Plus de Cadenet ! A la porte, Cadenet ! Qu'on nous rende notre argent !

L'administration fit offrir le remplacement immédiat du malheureux Cadenet par Fourgousse, également de Toulouse, qui était très aimé. Et Fourgousse, qu'on alla chercher dans la salle, apparut bientôt dans le costume de Raoul, sous un tonnerre d'applaudissements. Cette fois, Raoul disait bien aux seigneurs catholiques :

Sous ce beau ciel de la Touraine,
Parmi ce que la cour offre de plus brillant...

On lui fit un succès colossal.

Et je revins, moi, reconduisant Cadenet à sa chambre de l'hôtel Frascati, pendant qu'il hochait la tête et répétait d'un ton navré :

— Quelle mémoire ! quelle atroce mémoire ! Non, jamais, je n'oserai plus remonter sur les planches ! Jamais ! jamais !

Au loin, la mer mugissait, aussi agitée que la salle du Grand-Théâtre tout à l'heure.

— Si le *Transatlantique* n'était point parti, je prendrais passage pour l'Amérique, disait Cadenet, entre deux larmes, je m'engagerais n'importe où. Au moins, là-bas, je pourrais me tromper de rôle : ils ne savent pas le français !

— Ne t'y fie point ! lui répondis-je. Ils suivent les opéras sur le livret. C'est même, dit-on, le livret qui les intéresse le plus !

Tout à coup, Cadenet, essuyant ses pleurs, redressa la tête :

— Brichanteau, me dit-il, es-tu bien sûr de ce Fourgousse ?

— Pourquoi ?

— Aux répétitions, il venait m'écouter, il me guettait et il avait un rictus ! Oh ! un rictus ! N'est-il pas capable d'avoir monté contre moi une cabale ?

Je regardai Cadenet sans lui répondre. Une cabale ! Il croyait à une cabale maintenant !

— Mais, mon pauvre vieux, puisque c'est toi-même...

— Oui, oui, dit-il. Précisément. J'ai peur d'être tombé dans un piège !

Si vous rencontrez Cadenet, il vous racontera maintenant

comment la jalousie de Fourgousse, de Toulouse, l'a empêché de réussir au Havre. Et vous le rencontrerez. Il est sergent de ville. Il s'est fait gardien de la paix. C'est lui qui est chargé d'expulser les gens lorsque le public menace de casser les banquettes. De temps à autre, quand il est de garde à l'Opéra, il soupire, entendant, à travers une porte entr'ouverte, les bravos donnés à un ténor quelconque. Il songe que Fourgousse est un grand misérable ; puis, se redressant sous son uniforme, il se console en se répétant à lui-même (il me l'a dit) :

— Après tout, j'ai fait plus fort que ça ! J'ai donné une idée de deux opéras de Meyerbeer à la fois, le même soir, et, si l'on m'avait laissé continuer, j'aurais gagné la partie !... La mémoire ! Qu'est-ce que la mémoire ? En art, *il n'y que ça* (il me l'a entendu dire).

Et il se frappe violemment à l'endroit où, sous le drap de sa tunique de sergent de ville, bat son cœur — qui, comme le mien, est un cœur artiste !

A Cadenet, monsieur, il a manqué quoi ? La chance ! Moi aussi, elle m'a fait défaut. Je suis starter comme il est gardien de la paix. Et je lui dis souvent :

— Qui sait ? Nous étions peut-être nés pour galvaniser, toi la musique, moi le drame !

Ah ! les faillites de la vie !... Mais baste ! Elle donne bien aussi des acomptes à ses créanciers, et je serais diantrement heureux, vieux et fini, de recommencer à toucher les dividendes d'autrefois : les petits bonheurs, les chauds bravos et les chères amours !

Je vous demande pardon. Je m'attarde. Et c'est l'heure de la répétition. Deux heures pour le quart. La répétition ? Ah ! la voilà, l'ironie ! La répétition ?... Ce n'est pas du Hugo qu'on répète, ce n'est même pas du Bouchardy ! C'est la course de dimanche. A ta piste, starter ! « A ta piste ! » Au revoir, monsieur !

Jules Claretie,
de l'Académie Française.

(A suivre.)



MILIEU DE SIÈCLE

MÉMOIRES D'UN CRITIQUE [1]

(*Suite.*)

IV

LA SORBONNE ET LE COLLÈGE DE FRANCE (1848-1851). — UNE LEÇON INÉDITE DE MICHELET. — LE COUP D'ÉTAT.

Paris ! — « Quand je serai à Paris ! » — « Quand vous serez à Paris ! » Ces mots que je redisais à tout propos et que l'on répétait complaisamment autour de moi me semblaient avoir quelque analogie avec le *Sésame, ouvre-toi* des contes orientaux. Là évidemment mes désirs allaient être satisfaits, mes rêves réalisés. Restait à savoir au juste quels étaient ces rêves et ces désirs : c'est ce qui ne m'apparaissait pas très nettement. J'avais une confuse vision de musées où l'on contemplait indéfiniment des chefs-d'œuvre, de bibliothèques où l'on pouvait consulter tous les livres que l'esprit humain a produits, de cours à la Sorbonne et au Collège de France où du haut des chaires tombaient des paroles d'or et des enseignements merveilleux. Plus loin, plus vaguement encore, la perspective d'écrire dans les journaux, dans les revues, de composer quelque livre d'histoire,

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars 1897.

quelque recueil de pensées ou de poésies, en vue d'une élite qui m'apprécierait et me laisserait chercher, trouver ma place parmi les meilleurs d'entre les siens : voilà ce que j'entrevoyais, sans trop l'avouer à ma famille ni même à mes amis.

Je dois le déclarer tout de suite, ceux-ci n'ont été pour rien dans ma décision, si peu raisonnable en apparence, et si réellement périlleuse, d'affronter, sans expérience, avec les plus faibles ressources, les difficultés de la vie littéraire. Ils firent tout le possible pour m'en détourner. Mais je sentais en moi plus que ces velléités qui passent à la première déception, mieux que ces feux follets de gloriole qui s'éteignent au moindre souffle contraire : ma vocation s'emparait si impérieusement de mon être, que je ne songeais pas plus à la discuter qu'à la révoquer en doute. C'est seulement du reste au bout d'un an et demi que mon écriture commença de faire connaissance avec la lettre moulée. Jusque-là je m'en étais tenu fidèlement à la première partie de mon programme : regarder, lire, écouter, réfléchir.

La chronologie est une grande trompeuse ; elle nous enseigne que de février 1848 au mois d'octobre 1850 l'intervalle de temps n'est pas considérable. N'en croyez rien. Au bout de ces dix-huit mois, on aurait dit que des années avaient passé. Les abominables Journées de Juin étaient venues, troublant la foi, déconcertant l'espérance, aigrissant les âmes, glaçant l'enthousiasme. Je trouvai Paris très sombre, très préoccupé de l'avenir. A la Faculté des Lettres et au Collège de France, sauf pour deux ou trois cours que je vais citer, la jeunesse écoutait d'une oreille distraite des leçons qui ne répondaient ni à ses impatiences ni à ses aspirations.

Le « frugal » Damiron, comme l'a si bien surnommé Sainte-Beuve, ce saint qui vivait d'une méditation et d'une tasse de lait par jour, enseignait à la Sorbonne l'histoire de la philosophie du XVIIIe siècle. Il lisait gravement, lentement, d'une voix timide, qui semblait implorer l'indulgence de l'auditoire pour l'ennui qu'elle y répandait. Ce n'était pas un enseignement à mettre le feu aux poudres, et les plus hardis philosophes, Helvétius, La Mettrie, d'Holbach, nous arrivaient tout transis par cet apaisant et réfrigérant intermédiaire. J'ai dit que M. Damiron lisait. Délicatement il prenait chaque feuillet placé à sa droite, pour le poser non moins délicatement à sa gauche lorsqu'il en avait

achevé la lecture. Mais un jour il se trouva — c'était, je crois, dans une leçon sur Diderot — qu'un feuillet vint à manquer. Sans doute jamais la pensée d'une telle éventualité ne s'était offerte à l'esprit de l'estimable et méthodique professeur. Il demeura interdit devant cette lacune, essayant vainement de la combler et balbutiant quelques mots sans suite. Toute la fin de la leçon s'en ressentit, et ne fut qu'une déroute.



De Loménie.

A coup sûr, ce n'était ni par la réserve ni par la modestie que se caractérisait M. Saint-Marc Girardin. Je ne crois pas avoir rencontré d'homme plus parfaitement infatué. Il parlait facilement, élégamment, avec une pétulance singulière, descendant de sa chaire, se promenant autour, tout en continuant la leçon, puis remontant, traitant de haut son auditoire, l'agaçant, le provoquant plus qu'il ne le flattait, fécond en impertinences, parfois sifflé, souvent applaudi.

Je me souviens d'une leçon qui fut singulièrement orageuse. Il s'agissait de Jean-Jacques Rousseau, sur lequel Saint-Marc faisait un cours qui est devenu un excellent livre, bien qu'insuffisamment achevé. Le professeur avait choisi dans le *Contrat social*, dans les *Lettres de la Montagne*, quelques-unes de ces pages où le citoyen de Genève dit durement leurs vérités aux républiques et aux démocraties. Au moment où il terminait sa lecture, partit une formidable bordée de sifflets. Saint-Marc, sans perdre un instant son aplomb et son air suffisant, se contenta de dire. « Pardon, Messieurs, est-ce moi que vous sifflez ou Jean-Jacques Rousseau? » Il n'en fallut pas davantage pour retourner le public et rappeler les applaudissements.

Une faveur plus constante accueillait Jules Simon. Sa parole,

très écoutée déjà, était loin cependant du degré de perfection où elle est parvenue. Il aimait l'emphase, les longues périodes et les phrases sonores. Cela plaisait fort à la jeunesse. Vêtu d'un habit bleu barbeau, à boutons brillants, il se campait fièrement en chaire, et sa dernière leçon, à laquelle j'assistai, provoqua un véritable enthousiasme. Jules Simon collaborait alors à une revue philosophique, fondée par Amédée Jacques, par Eugène Despois, Émile Deschanel, Émile Saisset, et dans laquelle débutèrent, entre autres écrivains d'avenir, Alfred Dumesnil et Ernest Renan. La *Liberté de penser* disparut à la suite du coup d'État. Les principaux rédacteurs s'exilèrent ou furent proscrits ; le consciencieux et généreux Amédée Jacques alla mourir obscurément dans l'Amérique du Sud.

Au Collège de France, en dehors de M. Adolphe Franck, qui professait la philosophie ancienne avec beaucoup de talent, mais d'un si faible souffle qu'il fallait se placer tout contre la chaire pour l'entendre ; en dehors d'Ampère, le plus fin et le plus charmant causeur du monde, qui ouvrit son cours par ces mots : « Messieurs, j'arrive de Mexico pour vous parler de Corneille », il n'y avait guère d'intéressants que les cours de Dumesnil et de Michelet. Ampère était souvent suppléé par M. Louis de Loménie, le futur auteur de *Beaumarchais* et des *Mirabeau*, déjà le spirituel anonyme des *Contemporains illustres, par un homme de rien.*

J'ai eu plus tard de très agréables relations et une correspondance suivie avec ce laborieux et méritant écrivain. Pourtant je ne saurais dissimuler qu'il avait comme professeur peu d'action sur le public. A l'époque dont je parle, il se livra sur Balzac ou du moins sur quelques-uns de ses romans, notamment, *le Lys dans la Vallée*, à des digressions qui laissaient fort à désirer comme ton de critique et comme impartialité. Il devint titulaire de cette même chaire et, vingt ans après, pendant le siège de Paris, je l'y ai vu, en costume d'artilleur de la garde nationale à cheval, parlant sur les Mirabeau. L'orateur n'avait peut-être pas beaucoup gagné comme éloquence ; néanmoins il eût été difficile de ne pas lui savoir gré de ces leçons, débitées non sans crânerie, sous une pluie de fer et avec accompagnement d'obus qui venaient éclater jusque devant les grilles du Collège de France.

Des trois grandes voix qui avaient eu tant d'éclat et de reten-

tissement dans les dernières années, deux se taisaient en ce moment, Mickiewicz disparu, Edgar Quinet presque toujours muet à l'Assemblée nationale. Sur l'enseignement de Mickiewicz, sur sa valeur, je ne connais que quelques détails de tradition sans beaucoup d'importance. Il ne se séparait jamais de sa canne, laquelle naturellement l'accompagnait à son cours. Quand il était satisfait d'une démonstration, il frappait de ce bâton trois fois le parquet ; mais s'il se trouvait en présence de quelque doctrine hostile, de quelque souvenir douloureux, de quelque adversaire invisible pour tous et présent pour lui seul, il brandissait alors son gourdin de l'air le plus menaçant, comme pour défier et anéantir l'obstacle (1). On cite aussi de lui une phrase singulièrement énergique, qui remédie à une lacune de notre langue. Mickiewicz traitait un jour devant son auditoire des destinées de la Pologne, de ses multiples et soudaines résurrections, et faisant appel à l'espoir d'un relèvement définitif, il s'écriait : « La Pologne, elle *a mouru* trois fois, mais elle est toujours vivante ! » Je n'ai pas besoin d'y insister. *Elle est morte*, n'eût pas du tout donné la même impression ni indiqué la même possibilité.

Par un singulier hasard de circonstances, quoique je vécusse dans le monde de M. Quinet, je ne l'ai pas rencontré à cette date. Je ne devais entrer en relations personnelles avec lui que dans la modeste et hospitalière maison de Veytaux pendant son exil. Il écrivait ses leçons, les récitait de mémoire, ce qui fait que ses livres, — l'*Ultramontanisme*, le *Christianisme et la Révolution*, — nous en donnent une impression assez exacte. Quinet était célèbre par ses distractions. Elles faisaient trembler Michelet qui le sermonnait fréquemment à ce propos. Un jour que le sermon habituel s'était un peu prolongé, l'auteur d'*Ahasvérus*, après avoir écouté son ami avec beaucoup de déférence, lui serra tendrement la main en prononçant textuellement ces mots : « Ah ! Minna, vous ne m'aimez plus ! » Minna, c'était la première M[me] Quinet, une Allemande de Heidelberg, brave et digne femme à l'encolure massive, qui n'avait jamais pu se

(1) Il faut faire la part de la légende. « Mickiewicz, m'écrit un de ses auditeurs, restait appuyé sur sa canne, mais sans jamais la brandir, tout au plus la soulevait-il un peu ;... il était la dignité même, vieux gentilhomme polonais du XVIII[e] siècle. Œil inspiré, voix vibrante et maintien qui ne prêtait nullement à rire. »

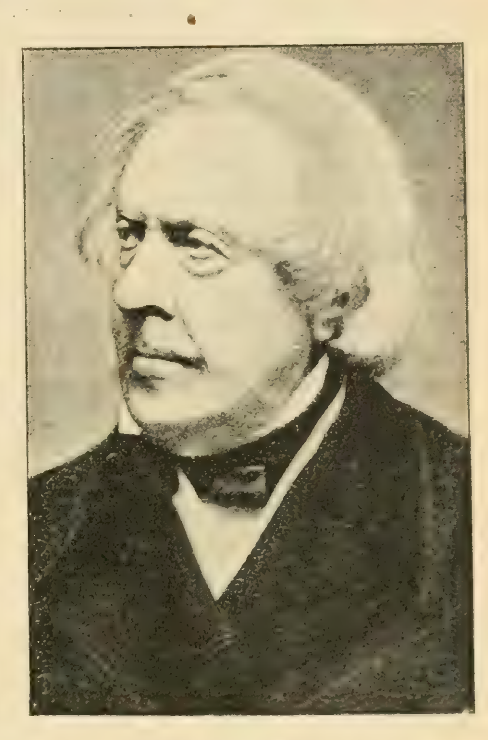
défaire de son accent germanique, ni d'une jalousie féroce en ce qui touchait à la fidélité d'*Etcar*. J'ignore si *Etcar* était volage, mais il devait être terriblement fugace, s'il lui arriva, comme le prétend la légende, étant professeur à la Faculté de Lyon, d'oublier son cours pour une promenade à cheval. On ferait un poème avec l'histoire de ses manuscrits, qu'il égarait à tous les coins, et qu'il redemandait ensuite aux imprimeurs effarés.

Élu représentant du peuple en 1848, colonel de la 11e légion de la garde nationale (quartier du Panthéon), Edgar Quinet ne devait plus remonter dans sa chaire. Il désigna pour l'y remplacer cet Alfred Dumesnil, dont Michelet avait dit dans son *Cours de 1848* : « Un jeune homme qui m'est cher et qui le sera un jour à la France. » Ce devait être un singulier colonel que Quinet. Il avait des origines quasi militaires et se présentait quelquefois avec bonhomie, comme un ancien enfant de troupe. Aussi avait-il visé, infructueusement d'ailleurs, à l'École polytechnique. C'est pour cela sans doute que dans son *1815* il s'est cru en droit de donner à Napoléon des conseils de tactique. Pourquoi pas, puisque Michelet et Littré ont bien indiqué à Bonaparte comment il aurait dû conduire la campagne d'Italie? Disons cependant, à la louange du colonel Quinet, qu'il montra dans les Journées de Juin beaucoup de bravoure et d'humanité.

Le cours d'Alfred Dumesnil tranchait nettement sur celui de son orageux prédécesseur. Point de recherche oratoire ; aucune intention polémique, une parole toujours égale, un peu monotone, mais constamment claire et, à la longue, très pénétrante. On y sentait la foi et on y reconnaissait la bonne foi. Le professeur disparaissait pour faire place à l'homme, et l'on éprouvait à l'entendre cette intime satisfaction dont parle Pascal. Les leçons auxquelles j'assistai avaient pour objet les rapports de la France avec l'Italie au XVIe siècle. L'éducation artistique de notre nation, les vicissitudes morales de l'Italie y étaient traitées avec beaucoup de sûreté et de largeur. C'est de là qu'est sorti en grande partie le beau livre intitulé *l'Art italien*, surtout l'Introduction magistrale, l'une des meilleures pages de notre critique d'art. Cet enseignement si calme, si pondéré, quoique si suggestif, n'avait pas le privilège d'attirer la foule. Une élite de penseurs, de littérateurs et d'artistes s'y donnait rendez-vous chaque semaine. Un des plus assidus et des plus enthousiastes parmi les auditeurs était le sculpteur Auguste Préault, qui venait là s'ap-

provisionner de nouvelles théories et se confirmer dans ses hardiesses (1).

Le bruit, l'émotion, la vogue et la lutte étaient au cours de Michelet. Depuis 1838, il professait au Collège de France, mais son enseignement n'était devenu réellement populaire qu'à partir de la campagne contre les Jésuites en 1843. Il serait bien intéressant de savoir quels furent ces premiers cours. Tout le monde ne les goûtait pas. Proudhon qui n'en a manqué aucun, les jugeait fort sévèrement en 1840. L'originalité des vues du professeur, l'imprévu de sa parole, le sans-gêne avec lequel il traitait les doctrines régnantes froissaient les gros bonnets universitaires et officiels ; en revanche, la jeunesse y applaudissait chaleureusement. Cette originalité ne datait pas de 1838. Elle s'était marquée dès le début, lorsqu'en 1834, Michelet fut choisi comme suppléant à la Sorbonne par M. Guizot. Celui-ci avait été très séduit par le jeune profes-



Michelet professeur.

(1) Retiré à la campagne, après le coup d'État, Alfred Dumesnil se livra très sérieusement à l'horticulture non seulement théorique, mais pratique, tout en dirigeant la réimpression des *Œuvres* de Lamartine dont il avait été le secrétaire, et en composant quelques ouvrages d'une philosophie secourable et humaine. Il a laissé un volume de pensées intitulé *Vivre*, que sa famille vient de publier. C'est le manuel du stoïcien moderne, mais il y a dans ce stoïcisme attendri et charitable quelque chose de profondément religieux.

seur. Cette séduction dura peu, et l'entente cessa promptement entre deux esprits également absolus, qui n'étaient pas faits pour se comprendre. On en a des preuves positives dans la *Correspondance* de Guizot (1).

Voici une anecdote que je tiens de bonne source et qui montre quel écart devait nécessairement se produire entre le suppléant et le titulaire. Guizot entrant un jour à la Bibliothèque de l'Institut trouva, en compagnie de l'éminent archéologue Auguste Le Prévost, Prosper Mérimée qui s'amusait à des dessins d'un naturalisme assez accentué. « Que diable faites-vous là? » — « J'illustre le cours de votre suppléant. » Mérimée se mit alors à raconter qu'il venait d'assister à une leçon dans laquelle Michelet s'était beaucoup étendu sur la signification symbolique des obélisques d'Egypte, des dolmens de Bretagne, des cavernes et des grottes qu'on rencontrait dans ces divers pays, obélisques et grottes qu'il considérait comme les emblèmes de la fécondation active et de la fécondité passive. Ce thème, illustré à la gauloise par Mérimée, ne devait pas beaucoup plaire à M. Guizot. Eh! mon Dieu, Senancour n'a-t-il pas dit qu'il faut admirer le sein de la femme « parce qu'il offre la forme des mondes »!

Sauf le commencement du cours de 48, les leçons de Michelet n'ont pas été recueillies. Elles ne le seront probablement jamais dans leur intégralité. Si fidèle que soit restée ma mémoire, je ne

(1) « Ne faites pas lire à Henriette l'*Histoire de la République Romaine* de M. Michelet. Ce n'est pas bon pour elle. Aucun ouvrage de M. Michelet ne convient à des enfants, même très avancés; et pas plus comme instruction que comme impression morale. Ce sont des livres d'une science douteuse et d'un jugement mal réglé, quoique honnête. » (A Mme Guizot mère, avril 1840.)

Le 23 février 1840, Proudhon écrivait au secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon :

« Je viens de lire, dans le *Journal des Écoles*, un article très vif contre le cours de M. Michelet, qui le mérite bien. Ces messieurs, j'en excepte les professeurs des sciences, font leurs cours par dessous la jambe. Le babil de salon a pris la place de l'enseignement. Cela a plu quelque temps; et puis voilà que cet intraitable public redemande du solide, et ne veut plus être amusé mais instruit, tellement que vous autres de la province, qui faites vos cours sérieusement c'est vous qui êtes maintenant la tête de colonne. J'ai suivi pendant un bon mois MM. Michelet, Rossi, Lenormant, Saint-Marc Girardin; je vous le répète, ils ont tous de l'esprit, mais ils semblent avoir le mot d'ordre pour vanter les bienfaits du régime constitutionnel et prêcher la centralisation la plus centralisante. Paris est tout, la tête et le cœur de la France; ajoutons l'estomac. »

pourrais donner qu'une idée imparfaite de celles que j'ai entendues. Heureusement, je possède un document bien précieux, c'est une lettre à moi adressée le 9 février 1849 par M. Eugène Noël, alors à Paris, et contenant l'analyse ou plutôt la très vivante reproduction d'une leçon de Michelet sur la réconciliation des races. Aujourd'hui, je me sais singulièrement gré d'avoir conservé cette lettre, qui a une double valeur par le talent de celui qui l'a écrite et par l'écho authentique du passé qu'elle nous apporte. Je la donne dans sa familiarité confiante, sans y rien retrancher que quelques détails personnels. Après avoir parlé du cours de Dumesnil, Noël continue :

« Le lendemain, ce fut le cours de M. Michelet. Lorsque nous entrâmes avec lui dans le cabinet du professeur, nous entendîmes que l'auditoire était fort orageux : cependant ce n'était dans cet océan de têtes qu'un flot d'étudiants qui chantaient comme de beaux diables une chanson nouvelle :

Léon Faucher avait promis
De faire faucher tout Paris.

« Exceptez-en quelques étourdis turbulents, il n'est pas possible d'imaginer un plus bel auditoire. Tous les peuples, toutes les races humaines y étaient représentés. Il y avait plusieurs nègres, des mulâtres, des étrangers de tous les pays. Et savez-vous quelle question traitait M. Michelet? Celle de la *réconciliation des races*. Je vous referai au Tôt cette admirable leçon; mais qui vous rendra, mon pauvre enfant, le frisson de la foule, l'émotion longtemps contenue par des scènes vivantes, grandioses, dignes de l'épopée, éclatant tout à coup en un tonnerre d'applaudissements! Au moment où M. Michelet parla du rôle de la France vis-à-vis des autres peuples, je me sentis près de fondre en larmes. Je vous redirai tout cela de vive voix, car ces choses-là ne s'oublient jamais. Je voyais à cette leçon mon ancien professeur de rhétorique, M. Magnier, qui prenait des notes avec une ardeur juvénile et, plus bas, dans le plus épais de la foule mon ancien professeur de philosophie, M. Vacherot. J'étais touché de voir devant cette chaire le maître à côté de ses élèves, puisant avec eux la science. Jamais M. Michelet n'avait été aussi savant. L'humanité tout entière dans son infinie diversité a passé sous nos yeux! Non, mais à travers nos cœurs en quelque sorte... »

J'assistais aux dernières leçons prononcées au Collège de France, et bien que j'en aie gardé une impression profonde, il me serait difficile de les reconstituer avec une entière fidélité. Ce que j'en ai retenu, c'est la vivante et unique physionomie; c'est aussi, puisque, malheureusement, ces leçons n'ont pas été recueillies, leur esprit, qui m'est toujours demeuré présent et respecté.

Si je ne me trompe, le cours avait lieu le jeudi à une heure. Il fallait faire queue dès le matin, car la salle ne contenait guère que huit à neuf cents personnes. Je ne pus donc m'empêcher de rire, lorsqu'un jour l'un de mes compagnons d'attente me dit confidemment à l'oreille : « Prenez garde à vos paroles, il y a ici trois mille mouchards. » Je pense au contraire qu'il n'y en avait guère, car Michelet ne cachait point ses sentiments, et l'on ne pouvait se méprendre sur ce que pensaient la plupart de ses auditeurs; la plupart, entendez-le bien, les cléricaux formant une minorité très turbulente et fort agressive.

La porte s'ouvrait, on se précipitait, on se bousculait pour s'assurer une bonne place. Je ne sais comment cela se faisait, mais en un clin d'œil l'amphitéâtre était rempli. Au sommet les étudiants hostiles — élèves des séminaires ou de quelques écoles ecclésiastiques — formaient ce que nous appelions la Montagne noire. En bas, au premier rang, des dames, pas très nombreuses, la bonne Mme *Edgar* Quinet et la jeune Mme Michelet, d'une distinction extrême, d'une pâleur qui faisait penser (pronostic heureusement démenti) au *pallidus morte futura* de Virgile. J'ai entendu Michelet se plaindre de cette salle en entonnoir, où, disait-il, l'auditoire surplombait, l'écrasait. Dans tous les cas c'était un fardeau qu'il avait l'air de porter allègrement.

A l'heure précise, il arrivait dans sa chaire et commençait tout de suite, d'une façon originale. Quelques-uns de ces débuts sont restés célèbres : « Le croiriez-vous, messieurs, il y a encore des capucins en France? » Suivait toute une petite histoire de capucins très bien appropriée à cet exorde. J'entendis la leçon où fut lancée la fameuse phrase : « Le grand siècle, messieurs... je parle du dix-huitième. » Les applaudissements ne se firent pas attendre. Ils redoublèrent à cette conclusion : « Sans ce siècle, messieurs, beaucoup d'entre vous seraient persécutés, et quelques-uns, ce qui est bien plus affreux, seraient persécuteurs. » J'abonderais ici en détails, je m'y perdrais, et encore ne réussi-

rais-je pas à faire sentir ce qu'il y avait d'imprévu, de charmant, d'enlevant, de captivant dans cette causerie qui durait une heure et plus, et nous semblait passer en dix minutes. C'est bien là qu'on éprouvait la vérité du mot de Pascal, que la longueur ou la brièveté du temps se mesure à notre plaisir ou à notre ennui.

Des gens pointilleux ou pointus, comme vous voudrez, — il s'en trouve partout, — m'ont souvent demandé avec un petit rire



Madame Michelet.

qu'ils croyaient malin, ce qu'on apprenait de positif à ces leçons de Michelet, à quoi elles servaient? J'aurais pu leur répliquer qu'on y recueillait une infinité de renseignements et de notions ; mais la vraie justification, s'il en était besoin, serait celle-ci : ce n'étaient pas des leçons, c'étaient des actions; ce n'était pas un enseignement, c'était un exemple ; c'était une personnalité s'adressant à des personnalités sympathiques, et leur faisant un devoir de vivre pour la liberté, pour la France. Aujourd'hui, nous dormons sur nos victoires ; mais à cette époque tout était péril, d'une part la réaction déchaînée, de l'autre la violence imminente : la foudre allait éclater. C'était une originalité bien courageuse que celle qui la bravait en face. « Enfin, monsieur, me disait un professeur aux lèvres pincées, vous avouerez que M. Michelet se pique de n'être jamais comme tout le monde.—

C'est d'autant plus vrai, lui répondis-je, que certainement tout le monde n'est pas M. Michelet. »

Le 6 janvier 1852, fête de l'Épiphanie, selon l'Église, vulgairement le jour des Rois, je me trouvais le soir dans un café de la rue des Grès, aujourd'hui rue Cujas, avec quelques-unes de mes nouvelles connaissances du quartier Latin, entre autres Melvil-Bloncourt et Alfred Delvau, lorsqu'on vint nous dire tout à coup : « La maison est cernée. » Le commissaire de police entra presque aussitôt. Voici textuellement le bref interrogatoire qu'il me fit subir : « Où demeurez-vous ? — Rue de la Victoire. — Comment êtes-vous ici ? — Parce que j'ai dîné rue Racine avec des amis. — Ah ! vous dînez rue Racine et vous demeurez rue de la Victoire ! Très bien ! » (Aux agents :) « Emmenez monsieur. » Melvil aussi fut arrêté. Delvau glissa quelques mots à l'oreille du commissaire et s'esquiva.

Ce fut sans doute un pur hasard si je fus compris dans cette rafle. J'étais profondément inconnu et ne me mêlais en aucune façon de politique, au moins militante. Quand je ne me trouvais pas à quelque cours, on était sûr de me rencontrer soit au Musée, soit à la Bibliothèque du Louvre, où des recommandations m'avaient fait admettre et qui offrait le plus agréable asile à des lecteurs réellement studieux. Il était difficile en fait de bibliothécaires de rencontrer un personnel plus bienveillant et plus distingué : M. Barbier, le fils du grand bibliographe, expert lui-même sur les anonymes, les homonymes et les synonymes ; M. Rathery, auteur d'un solide travail sur les États généraux et d'une bonne édition de Rabelais ; M. Vallery-Radot, très belle et très pure intelligence, homme de cœur, de droiture et de bon conseil ; enfin, M. Damas-Hinard, l'affabilité incarnée, une figure évoquée de quelque petite cour du XVIIIe siècle, né chambellan et qui devait le devenir ou à peu près, puisqu'il fut appelé auprès de l'impératrice Eugénie comme secrétaire des commandements. Cet homme doux, craintif et cérémonieux, peu fait pour la lutte, avait pourtant connu des jours d'orage. Désigné d'autorité pour remplacer Edgar Quinet au collège de France, il avait été tympanisé par les étudiants et l'on avait dit de lui, en jouant sur les mots :

Damas-Hinard qui n'est
Qu'un paltoquet
Et qu'un criquet.

On prétendait que sa traduction du *Théâtre espagnol* n'était qu'une série de contresens. Je n'ai pas qualité pour me prononcer à ce sujet : il me semble cependant que si M. Damas-Hinard avait ignoré l'espagnol, l'impératrice ne l'aurait point expressément choisi pour son secrétaire et un peu son truchement. Quoi qu'il en soit, M. Vallery et lui encouragèrent fort mon assiduité, me conseillant pour le choix des ouvrages, mettant à ma disposition bien des ressources précieuses. Cette tranquille Bibliothèque du Louvre, avec ses petites salles donnant sur le quai, son élite de visiteurs, ses trente mille volumes, où l'on pouvait puiser indéfiniment, cette honnête et modeste Bibliothèque brûlée, détruite par la fratricide Commune, que d'heures laborieuses et délicieuses j'y ai passées! Et combien j'en garde un cher souvenir (1) !

C'est au milieu de ces paisibles études que me surprit le coup d'État, qui d'ailleurs surprenait tout le monde. Le tableau de Paris pendant ces quelques jours a été trop souvent tracé pour que j'y revienne ici. Je me promenai par les rues et sur les boulevards sans qu'il m'arrivât grande mésaventure. Près du restaurant Bonvalet, où les représentants du peuple s'étaient, dit-on, réunis, je rencontrai une foule qui fuyait en proie à une panique indescriptible, devant quelques escouades de sergents de ville. Rue Bourbon-Villeneuve des coups de fusil furent tirés sur un rassemblement inoffensif, et j'entendis les balles siffler à mes oreilles. Cela ne m'empêcha pas de descendre jusqu'à la Porte Saint-Denis. Le boulevard était occupé par la troupe de ligne. Les soldats avaient bu, mais ils n'étaient pas ivres. Le plus grand nombre paraissait ennuyé, humilié. Un officier, auquel je m'adressai pour regagner cette rue de la Victoire, qui devait, peu de jours plus tard, m'être si malencontreuse, donna poliment l'ordre de me laisser passer. Le soir, j'assistai à la charge des lanciers sur le boulevard Montmartre. Cette effroyable bousculade de badauds ne constitue pas précisément un haut fait d'armes.

Il n'y avait nulle résistance sur ce point-là. Le mot qu'on entendait répéter partout était : « On ne se battra pas. » Les hommes du peuple, plus que les autres, s'opposaient à l'action. Devant Tortoni, j'aperçus un monsieur élégant, encore jeune, à ce

(1) M. Aurélien de Courson faisait aussi partie des conservateurs, mais je l'ai moins connu.

qu'il me sembla, et qui, monté sur une table, lisait tout haut un papier. On me dit que c'était M. de Peyronnet. Le papier contenait une proclamation proclamant la déchéance du Prince-Président. Des *blouses* entourèrent l'orateur, le contraignirent de descendre, le firent taire : on le traita de provocateur.

Ce n'est sans doute pas cette promenade solitaire du 2 décembre qui m'attira, cinq semaines après, le désagrément d'être appréhendé au corps, de passer la nuit au poste infect de la rue des Grès, avec un étudiant, un commis-voyageur, un charbonnier et Melvil-Bloncourt. La situation n'était pas gaie : on *fusillottait* encore un peu, on déportait en masse. Eh bien, il nous fut impossible de ne pas rire comme des fous une partie de la nuit des lamentations du charbonnier, qui ne comprenait rien à toute cette politique. On nous sépara de lui le lendemain matin, lorsqu'on nous conduisit au Dépôt, entre quatre baïonnettes précédées d'un caporal. Nous fûmes mis à la pistole (ayant, par bonheur, quelque argent sur nous), et le charbonnier fut envoyé à la salle commune. Mais trois jours après, quand nous fûmes relâchés, on nous le rendit, et nous prîmes avec lui un verre de vermouth chez Toitot, le restaurateur de *Vautrin*.

Au Dépôt, on nous plaça dans une grande chambre où il nous fut défendu d'avoir de la lumière, des cartes et du cognac, ce qui fit que nous n'en manquâmes point pendant notre captivité. Je ne pense pas que cette révélation puisse nuire aujourd'hui à la carrière de nos débonnaires geôliers. Le pain bis était de rigueur, mais nous achetions du pain blanc. A six heures du matin on nous faisait lever et les détenus de la salle commune venaient faire nos lits. Ce qui n'était pas rassurant, c'était la vue de la cour où l'on entassait par fournées, dans de sinistres paniers à salade, des prisonniers pour Clairvaux, Lambessa ou Cayenne. Le troisième jour, vers cinq ou six heures du soir, le gardien chef ouvrit notre porte et nous dit : « Vous êtes libres, filez. » Et nous filâmes sans demander notre reste. Quand nous fûmes dehors, charbonnier compris, nous trouvâmes que la rue de Jérusalem était la plus belle de Paris. Il me fut dès lors démontré, avec la dernière évidence, que je n'avais ni le tempérament ni les vertus d'un Silvio Pellico.

Jules Levallois.

(A suivre.)



— Je vous adore, je vous adore...

AMES TENDRES

JOUJOU (1)

(Suite.)

II

De grands portiques ajourés d'un vert harmonieux avaient donné au jardin l'aspect de cette salle des fraîcheurs où Marie-Antoinette aimait à recevoir ses amis les plus chers, à oublier qu'elle était reine.

Ils surgissaient piqués d'innombrables et merveilleuses roses, de larges massifs d'azalées, qu'on eût pris de loin, avec leurs milliers de corolles épanouies aux teintes de soufre, de lèvres fardées, de crépuscule automnal, de moire violette, de neige, de pourpre césarienne, pour d'énormes bouquets de fleurs artificielles.

(1) Voir les numéros des 25 février, 10 et 25 mars 1897.

Les pelouses et les allées avaient été couvertes de tapis.

L'une des charmilles était transformée, d'après une gouache de Debucourt, en guinguette de barrière, où, sous l'enseigne narquoise, se balance la traditionnelle branche de genévrier. Devant le comptoir que décoraient des médaillons burlesques, de prestes et jolies servantes, en courtes robes d'organdi, en bonnets de dentelles, le bas blanc bien tiré sur de fines chevilles, — et c'étaient ces servantes, Mlle Ursule de Romanin, miss Seraphita Hastings, Mlle Esther Niederwald, des amies de Liette et une mariée de la veille, la baronne Brienne, — distribuaient des pichets de champagne, des tranches de galette dorée, offraient des liqueurs de jadis, Crême des Barbades, Parfait Amour, Esprit d'angélique en de petits dés de cristal, et aussi des cahiers de chansons, de devinettes, épinglés aux tabliers, remerciaient d'une révérence et d'un sourire ceux qui payaient le plus généreusement leur écot.

A quelques pas de ces tables bruyantes, quatre musiciens travestis en queues rouges, ménétriers, cornemuseux, bassons, jouaient des valses sur une estrade composée de futailles vides. Des bottes de paille entouraient le plancher du bal, faisaient l'office de sièges, et M. de Saint-Ursanne, coiffé d'un tricorne élimé, qu'il avait découvert chez un fripier de la rue du Temple, méconnaissable sous sa perruque poudrée et son habit vert olive de courtaud, se démenait au milieu des nombreux couples qui dansaient, recommençait la quête entre chaque morceau, s'enrouait à dégoiser des lazzis gouailleurs, à répéter son boniment.

Raymond, qui s'était chargé de vendre des programmes avec la princesse Stradella, Mme de Luxeuil et la vicomtesse de Chantenay, avait réussi à s'évader de leurs robes, à enlever Liette sous le premier prétexte venu de la boutique fleurie où, aidée par Simone de Creuilley, la petite cousine de Mme de Trèbes, qui déconcertait et aguichait les hommes par sa verve audacieuse, ses fanfaronnades d'impudeur, et Sacha Borodine, la fille aînée de l'ambassadeur de Finlande, une froide et étrange créature du Nord, aux gestes lents et beaux, et qui semblait s'être endormie dans la neige d'une nuit d'hiver, continuer silencieusement un irréalisable rêve, elle distribuait de ravissants éventails selon le goût de l'autre siècle.

Et, en bostonnant, il lui chuchota :

— Je m'ennuie à mourir, je ne sais que faire de moi dès que je

reste quelques instants sans vous voir, ma chère Liette, et je devenais ridicule, je répondais à tort et à travers à tout ce que me disaient ces dames, j'aurais perdu vraiment la tête si cette minute de bonheur ne m'avait pas été accordée, s'il m'eût fallu passer toute la journée sans vous voir, sans vous entendre dire que vous m'aimez.

— Le temps me durait à moi aussi, répondit-elle, je n'ai de plaisir que lorsque nous sommes ensemble, et je vous aime, Raymond, chaque jour davantage.

— Et quand avouerons-nous cela à votre grand'mère et à mes parents?

— Oh! Raymond, pas encore, restons encore quelques jours heureux, ignorés, ne mêlons personne à notre amour, qui sait ce que sera demain?

La princesse Stradella interrompit leurs effusions de sa voix aigrelette :

— Je vous y prends, lâcheur, vous nous plantez là toutes les trois en plein coup de feu pour venir faire un tour de valse... Et Mlle Rameyls qui déserte aussi sa boutique... Voulez-vous bien vite retourner à vos éventails, ne pas débaucher ainsi notre vendeur?

Liette lâcha le bras de Raymond, s'enfuit toute morose.

Des coups de gong annonçaient la représentation, rassemblaient les invités de Mme de Trèbes autour du gracieux et pimpant petit théâtre grec qui se dressait au centre du portique et qu'ombrait un large velum de soie blanche.

Assise au premier rang avec les dames patronnesses de l'Œuvre de Saint-Nicolas, l'œuvre bienfaisante qui donnait des jouets à une centaine de pauvres enfants à Noël et leur assurait pendant l'été quelques semaines de vacances, de bien-être au bord de la mer, la comtesse exultait, disait à Mme de Véranges :

— Convenez enfin que j'ai eu une idée excellente de chercher du nouveau, de rompre avec nos éternelles ventes de charité dans une galerie ou un parloir de couvent... Est-elle assez réussie notre fête?... Je suis sûre que nous aurons au moins vingt-cinq mille francs de recettes, avec le chèque qu'on m'a remis de la part du baron Salomon... Et ce clou, ma chère, pour finir, le corps de ballet de l'Opéra ressuscitant les danses anciennes!

Les rideaux de soie s'étaient écartés, encadraient un décor de

concert galant. Des caillettes délicates et charmantes qui, avec leurs robes à paniers, leurs mules de satin, leurs éventails et les mouches qui pointillaient les fossettes et la poudre qui givrait les cheveux, paraissaient revenir d'une de ces parties de joie que peignit Watteau, chercher le plaisir imprévu qui n'aura pas de lendemain, des petits-maîtres aux habits de nuance tendre comme leurs âmes frêles, aux airs d'impertinence, aux perruques à catogan, se souriaient, s'invitaient, s'enlaçaient, dansaient la gavotte et le menuet.

Et l'on eût dit à ouïr cette musique sensuelle, frivole, moqueuse de Lully, d'une causerie d'amour par un soir rose et bleu de juin dans les allées solitaires d'un parc où les rossignols se répondent, où sanglotent des jets d'eau, où l'amant et la maîtresse s'écoutent parler, se disent les choses les plus douces du monde sans trop y croire ni l'un ni l'autre, se débitent des mensonges, se défendent contre leur cœur qu'émeut, que pénètre le charme dolent du crépuscule, marchent à petits pas, se regardent à la dérobée, ont des poses exquises en leurs folles escarmouches, se taisent tout à coup, songent, inquiets malgré eux, et se séparent enfin en éclatant de rire, en pirouettant sur leurs talons.

Les trilles des flûtes narguaient le rêve d'aimer. Dans la douceur des musettes d'églogue, les bras se tendaient vers les hanches qui se dérobaient, les mains imploraient.

Et c'étaient d'éphémères étreintes qu'interrompt un regard de fâcherie, des visages qui s'effleurent, qui s'interrogent, qui se défient, des sautillements d'une séduction infinie, la comédie tentatrice, décevante où la femme sait très bien qu'elle aura toujours le dernier mot, qu'elle est la plus forte, puis, tandis que s'alourdissaient les cadences de la pastorale, la gaieté des talons rouges, des pieds mignards qui heurtaient le plancher sonore, qui s'affolaient, qui évoquaient les rondes puériles, les bourrées joyeuses sous les tilleuls de Trianon, lorsque la plus belle des reines chantait des refrains ingénus de petite fille, trempait ses doigts fuselés dans les jarres de lait, jouait à la paysanne...

On applaudit et il y eut quelques instants d'entr'acte où les bavardages interrompus reprirent de plus belle.

Mme de Clairvaux, une blonde rieuse qui avait l'air si blanche, si svelte, si bourdonnante, d'une guêpe étourdie tombée dans une tasse de lait et décochait comme par mégarde et sans penser à mal les rosseries les plus venimeuses, s'était penchée sur l'épaule

de Mme de Chantenay à qui le docteur Maurice expliquait des cas étranges de neurasthénie :

— Quelle farce que notre vie! s'exclama-t-elle, et croyez-vous qu'il y ait rien d'aussi comique que cette femme qui se donne tant de mal, qui bat la grosse caisse pour alléger les misères et les tristesses d'un tas de mômes inconnus, et qui change toujours de conversation quand on lui demande des nouvelles de son cadet, parce qu'il a eu la déveine de naître infirme, qui aurait certainement décommandé sa kermesse si elle avait dû y montrer ce malheureux garçon dans sa voiturette... C'est très bien de jouer au bon ange, à la bienfaitrice, de répandre des jouets dans les souliers troués des petits pauvres, de les envoyer loin de leurs taudis faire des pâtés de sable sur les plages et ennuyer les crabes... Mais ne serait-ce pas mieux d'être charitable et pitoyable chez soi, d'aimer ceux qui vous doivent la vie, qui, après tout, n'ont pas demandé à naître?

— Le fait est, appuya Mme de Chantenay, que j'ai ignoré, jusqu'à l'année dernière, l'existence de ce second fils qu'a notre amie... La princesse aussi l'a vu, par hasard, et affirme qu'il est charmant... Et on aurait bien pu le promener un instant dans la fête, le caser dans un coin pendant le spectacle...

Le docteur hocha la tête.

— Je ne l'eusse pas conseillé à Mme de Trèbes; il est périlleux et cruel de surchauffer de tels cerveaux, de les initier à nos plaisirs.

M. de Trèbes, très ennuyé de la scène que venait de lui faire Mme de Montréjean, ce boulet que depuis tant d'années il traînait malgré lui, se demandait par quelles ruses elle était arrivée à découvrir sa nouvelle liaison, une danseuse du Moulin-Rouge, bizarre, laide, extravagante, qu'on avait baptisée Demi-Siphon dans les bouis-bouis de la Butte et qui le réchauffait comme un coulis saturé de cayenne.

Et prévoyant d'autres heurts, d'autres reproches, des crises de jalousie, il écoutait avec une lassitude non déguisée le vieux duc de Sauvegarde, un sénateur au masque voltairien plissé de rides comme l'eau morte d'une mare que cingle une rafale de bise, aux lèvres glabres et minces, qui critiquait vertement la politique du pape et les ralliés.

— Et je vais vous dire, mon ami, le résultat de ses courbettes à Marianne, ricanait-il, notre diocèse qui était une des meilleures

vaches à lait du Vatican, a envoyé cette année au denier de Saint-Pierre le quart de ce qu'il avait accoutumé de donner... Et comme le Pecci s'en éberluait, remarquait avec quelque amertume cette insolite diminution du tribut immémorial, notre archevèque, Mgr de Laurière, qui n'a pas sa langue dans sa poche, a riposté : « Sa Sainteté chargera le cardinal Rampolla de trouver ce qui nous manque! »

Il frotta l'une contre l'autre ses mains sèches et maigres et reprit :

— A ce propos, l'on m'a soutenu, dimanche dernier, au Club, que vous songiez sérieusement à être des nôtres, à vous présenter au Sénat, je ne sais plus dans quelles montagnes du Midi, et je suppose que vous n'imiterez pas ces couards et ces faux convertis, que vous déploierez votre drapeau.

M. de Trèbes bougonna :

— C'est un ballon d'essai, il n'y a encore rien de décidé et la victoire est si douteuse que j'hésite à me lancer, à faire un pas de clerc...

— Dommage, dommage, riposta avec une pointe d'ironie M. de Sauvegarde, il nous faudrait du renfort, des hommes très d'aplomb, intacts, toujours jeunes; — et tandis que son regard malicieux vaguait sur les retouches savantes de cette face de bellâtre, sur les cheveux et la barbe où ne luisait aucune mèche grise, il changea de sujet : Où est donc Mme de Trèbes que je la complimente; une idée lumineuse, ce retour vers le passé, ces tralalas de gavottes et avez-vous remarqué, mon ami, comme ce joli tendron de Sonyette porte à miracle le travesti?

Simonne de Creuilley avait répliqué à sa mère qui s'inquiétait de la voir flirter et se compromettre, qui essayait de la brider :

— Vous n'êtes pas chez vous, ici, maman, faites donc comme si vous ne me connaissiez pas!

Et placée entre miss Hastings et Mlle de Romanin, elle riait aux éclats, se moquait de tout le monde, pétrissait des boulettes de papier et les lançait adroitement dans le dos et la perruque de M. de Saint-Ursanne, ne cessait de jaser comme à la fin d'un souper où l'on a porté trop de toasts.

— La voilà bien ma chance, soupirait-elle, avoir été bloquée dans une baraque du jour de l'an avec qui, cette dinde de Borodine qui mène le diable en terre, qui sourit quatre fois par an, aux grandes fêtes, et notre amie Liette qui ne pensait qu'à

prendre le train, le joli train des amours, comme dans la romance, qu'à rejoindre son Raymond, oui, mes belles, son Raymond...

— Bien vrai, firent en même temps les deux jeunes filles effarées, tu crois que Liette et que ton cousin... Oh! racontenous ça...

— Je ne le crois pas, j'en suis absolument certaine... Elle en est tout simplement folle, et Raymond paraît lui reconnaître aussi toutes les perfections... Ma grand'mère appelle cette maladie, le coup de foudre... Et ça va en faire des histoires dans la maison; car, enfin, elle est tout ce que vous voudrez, Liette Rameyls, une belle fille pas sotte, élégante, instruite, distinguée, d'une famille honorable de vieux militaires, de l'article Saint-Denis premier choix, mais elle n'a pas le sou, la pauvrette : ma cousine lui paie ses toilettes et ses chapeaux, maman en a la preuve... Ces mariages-là, c'est bon au théâtre, et le pratique M. de Trèbes la trouvera mauvaise...

L'intermède continuait.

Sur des rythmes solennels, qui se mouraient, qui se traînaient en longs accords moroses, avec de beaux gestes d'orgueil, de hautaines coquetteries, comme pour obéir au caprice passager de quelque jeune roi qui s'étiole douloureusement dans l'attente vaine du bonheur, qui bâille sans trêve au creux de ses mains diaphanes et contemple d'un regard éteint l'envolée des boucles blondes et brunes autour des roses visages souriants, la souple minceur des tailles corsetées, la grâce des cous flexibles parmi les hautes guipures rigides et les frissons de lumière dans les cassures des soies magnifiques de nobles couples dont les châteaux se miraient peut-être là-bas en un fleuve majestueux et calme, dansaient la sarabande.

Ils se tenaient par le bout des doigts, et se fuyaient, se boudaient, se reprenaient et voltaient ainsi que devant des miroirs, soucieux de leurs attitudes, attentifs, superbes, tels que des poupées de cour qu'un sortilège aurait animées, s'inclinaient par instants en révérences éperdues, en saluts de dévotion.

Et dans l'éploiement brusque de leurs jupes qui palpitaient, qui luisaient comme des ailes, les Dames de Beauté semblaient alors de grands papillons nocturnes qui se posaient sur une treille de fleurs.

Et les flûtes, les violons se turent, de molles voix lointaines,

mourantes, des voix qui rêvaient tout haut leur peine et leur souci, s'élevèrent, s'épandirent, mêlées, assourdies à des batteries de tambourins, murmurèrent cette voluptueuse oraison :

Belle, qui tiens ma vie
Captive dans tes yeux,
Qui m'as l'âme ravie
D'un souris gracieux,
Viens tôt me secourir
Ou me faudra mourir.

Et les gestes d'orgueil se muèrent en gestes de désir, les yeux s'illuminèrent, s'alanguirent, les plumes qui empanachaient les feutres des galants cavaliers eurent tour à tour des apparences d'humble servage et de victorieuse conquête, ondulèrent comme de blanches banderoles, s'étendirent enfin comme une attirante jonchée nuptiale devant les pieds légers, farouches, des inhumaines prêtes à battre encore en retraite, les lèvres devinrent clémentes, prêtes aux promesses, aux aveux, aux baisers...

Raymond se laissait bercer par l'ineffable plainte que des chœurs invisibles soupiraient à bouche mi-close, cherchait avidement des yeux dans la mouvante tapisserie que faisaient ces toilettes printanières, ces visages attentifs, lumineux, changeants, de femmes et de jeunes filles, les blonds cheveux toujours décoiffés, le profil délicat et charmant, la robe rose de celle qu'il considérait comme sa fiancée.

Elles étaient l'écho de ses secrètes pensées, les douces strophes d'épithalame. Il avait l'illusion, en les écoutant, d'écouter son propre cœur.

Oui, il appartenait à Liette corps et âme, maintenant et pour toujours, et dans les grands yeux purs qui le subjuguaient, il avait vu poindre l'étoile tutélaire sur laquelle on s'oriente, on guide ses pas, ses efforts, ses rêves, jusqu'au déclin de la vie! Rien ne prévaudrait contre leur amour, rien ne les empêcherait de s'unir puisqu'il l'aimait et qu'elle l'aimait. Les craintes puériles qui la hantaient, la chère âme timide et soucieuse, se dissiperaient comme les brumes qui précèdent les belles journées, qui voilent, à l'aube, le ciel bleu.

Et il regrettait que Joujou ne fût pas devant lui, ainsi que le soir où, dans l'ombre de la loge, leurs doigts s'étaient entrelacés, avaient comme essayé le geste nuptial que bénit le prêtre



— Où est donc Joujou, ne l'apercevez-vous pas, miss Arabella ? (Page 75.)

à l'autel, répétait tout bas, comme pour elle, l'odelette délicieuse de jadis :

Belle qui tiens ma vie
Captive dans tes yeux,
Qui m'as l'âme ravie
D'un souris gracieux,
Viens tôt me secourir
Ou me faudra mourir.

A la fin de la kermesse, tandis que ce boute-en-train de Simone liquidait sur de folles enchères les derniers éventails qui leur restaient, effaraient la placide Sacha Borodine par ses boutades bruyantes, ses pitreries de foire de Neuilly, son air déluré de garçon manqué, criait : « Allons, les employés de la petite vitesse, nous vous avons réservé ce qu'il y a de plus beau et de plus cher... Des pièces uniques de vitrine, des Louis XVI tout neufs... Voyez l'objet, est-ce assez mignon, assez gentil... Monsieur désire-t-il que je l'évente cinq secondes, c'est un louis la seconde ; que je lui casse un éventail sur les doigts, s'il va trop loin, c'est dix louis... Décidez-vous... » Liette avait instinctivement levé les yeux vers la façade muette de l'hôtel.

Sa gaieté s'était alors soudainement éteinte, son cœur s'était empli de remords et de mélancolie lorsqu'elle avait reconnu, à une des fenêtres, la figure morne, désenchantée, spectrale de Guillaume, qui s'écrasait, se collait aux vitres, qui, dans l'entrebâillement des stores de Florence, que ses mains moites chiffonnaient, égratignaient, énervées, regardait avec des prunelles fixes de prisonnier que l'on torture cette foule élégante rire, danser, parader.

Il lui semblait qu'elle était plus que toute autre responsable du supplice qu'endurait l'abandonné, qu'elle venait de commettre une mauvaise action. Elle se reprochait de n'être pas montée encore dans la chambre silencieuse et triste où il l'attendait, de ne pas avoir eu la pensée d'y apporter un peu de la joie qui la grisait, de couper de tendres haltes la longueur de cette journée de Tantale. Que devait-il croire et dire en se voyant délaissé à ce point, oublié même par sa petite Liette, par son amie la meilleure, sa sœur adoptive ? Avait-il mérité ce surcroît de désillusion et d'amertume ?

Et elle avait profité du moment où chacun choisissait sa place pour l'intermède des danses, se préoccupait d'un voisinage

agréable et sympathique de chaise à chaise, allégué que le volant de sa robe était déchiré, couru d'un bond jusqu'au vestibule que dissimulaient des palmes de phœnix.

L'infirme avait résisté aux prières de miss Burnaby, qui eût voulu lui épargner le spectacle des plaisirs dont on le privait, décommandé le domestique qui poussait à la promenade la voiture devenue trop lourde pour les bras affaiblis de la vieille institutrice, s'était fait asseoir devant une des fenêtres d'où il pouvait distinguer à l'aise le cabaret avec son bal en plein air, les boutiques foraines, le théâtre.

La mascarade, les fantaisistes servantes qui papillonnaient entre les tables, qui essuyaient et remplissaient les verres, qui esquissaient de belles révérences, les musiciens juchés sur leurs tonneaux, les gestes de boniment, les valses qui entraînaient les couples enlacés, les boutiques enguirlandées, ce remuement de foule à travers le beau et paisible jardin où il était accoutumé à ne voir que les merles et les ramiers se poursuivre sur les pelouses et les branches, lustrer leurs plumes dans la buée des jets d'eau, l'avaient d'abord amusé.

Il riait.

Il interrogeait l'Irlandaise, lui désignait du doigt certaines toilettes, raillait de bouffonnes et prétentieuses laideurs, se faisait nommer une à une les invitées qui caquetaient et paonnaient autour de Mme de Trèbes, et raconter leurs petites histoires, leurs aventures.

— Où est donc Joujou, disait-il, ne l'apercevez-vous pas, miss Arabella..... Elle vend des éventails avec ma cousine Simone..... Vous vous rappelez bien sa robe, que diable, de la mousseline rose... Doit-elle s'en donner, la friponne ?

Il s'impatientait, fronçait les sourcils.

— A quoi vous servent vos lunettes, miss ? Trouvez-vous sa boutique, oui ou non ?... Je vous répète, des éventails, une robe rose... Et je suis de l'avis de Raymond, Liette n'a jamais été aussi jolie que dans cette nouvelle robe...

Et laissant retomber le rideau, fatigué déjà par cette légère dépense de forces, il reprit d'un ton anxieux :

— Parlez-moi franchement, ma bonne miss, ce serait très mal de me mentir, puisque j'ai confiance en vous, Dieu ne vous le pardonnerait pas !... Est-ce que Liette ne vous paraît pas bien changée depuis quelque temps ?... On dirait qu'elle craint de

trahir un secret qui l'étouffe, de ne jamais être assez jolie... Elle ne m'embrasse plus comme elle m'embrassait... Je vous assure qu'il y a quelqu'un entre nous, qu'elle tient à lui plaire, qu'elle l'aime, qu'elle tient de moins en moins à son ami d'autrefois, que je la gêne, que je l'ennuie!

L'institutrice maugréa comme s'il l'eût importunée de billevesées insanes.

— Auriez-vous complétement perdu la tête, mon cher Willy?

Ce ton bourru l'exaspéra, et la colère qui couvait au fond de son cœur jaillit en insultes et en rauques éclats de voix :

— Dans tous les cas, elle ne sonne pas le creux comme la vôtre, stupide que vous êtes. Vous avez juré de ne rien me dire, je le jurerais ; vous en savez long avec votre mine de sainte nitouche... Maman a arrangé un mariage pour Liette, avouez-le donc tout de suite, ne me forcez pas à vous arracher chaque mot comme des dents pourries... Dites-le moi, miss, dites-le moi, personne ne se doutera que vous avez été indiscrète, que je suis au courant de leurs intrigues...

Et avec un mauvais regard, des yeux de démoniaque que la vieille fille voyait pour la première fois flamber dans ce visage livide, méconnaissable, il sanglota :

— Vous êtes à mon service, je vous chasse si vous refusez de m'obéir, si vous persistez à vous taire. On a demandé la main de Liette à Mme Rameyls. Elles ont répondu : oui, bien vite, la grand'mère qui ne sait plus ce qu'elle fait et leur vieille invalide de bonne aussi, probablement, et ma mère qui commandera le trousseau... Ah ! ah ! ah !...

Des hoquets convulsifs secouaient sa maigre poitrine, crispaient sa bouche.

— Et moi, moi enfin, ne le verrai-je pas le voleur qui me prend ma seule amie, ma sœur Liette, qui l'emmènera loin d'ici, ne me le montrera-t-elle pas, le mari qu'a choisi son cœur, qu'elle aime... qu'elle aime...

L'Irlandaise tremblait de tous ses membres, atterrée, s'imaginant qu'il devenait fou, songeait avec une horrible angoisse qu'elle appellerait en vain au secours, que tous les domestiques étaient dans le jardin, et, ne sachant que lui répondre, murmurait des bouts de phrases câlines :

— Mon doux cœur... Mon Jésus... Mon petit Will bien aimé...

Les rumeurs croissantes de la kermesse secouaient la fenêtre

de vibrations joyeuses, les rires bruissaient, aigus, cristallins, dans la musique de noce villageoise, comme pour narguer la douleur, pour raviver la haine de l'infirme.

Ses poings se dressèrent, impuissants, vers les couples qui dansaient là-bas, et il glapit des jurons que les cochers s'étaient bêtement évertués à lui apprendre, comme à un perroquet, quand il se faisait traîner dans la cour et qu'il assistait au pansage des chevaux.

— Fermez les persiennes, nom de Dieu, que je n'entende plus leur sacrée bastringue, que je ne voie plus ces imbéciles qui sont gais... Et couchez-moi, couchez-moi bien vite... Je veux dormir comme lorsqu'on est mort !

L'institutrice se hâta de lui obéir et, dans les molles et vagues ténèbres qui avaient envahi la chambre, roula à tâtons le fauteuil de l'infirme jusqu'au lit bas et entièrement capitonné qui barrait le fond de l'alcôve.

Et dès qu'il fut étendu tout habillé sur le couvre-pied, Guillaume enfonça son visage baigné de larmes dans l'oreiller, se boucha les oreilles avec une sorte de frénésie, demeura immobile, muet.

Miss Burnaby n'osait plus faire un seul mouvement, somnolait sur une chaise, abrutie par la violence de cette scène que rien n'avait pu lui faire prévoir.

Et la porte s'ouvrit tout à coup sous une poussée impérieuse ; Liette qui haletait d'avoir monté trop vite les escaliers s'élança dans la chambre, s'écria surprise par ces volets clos, cette obscurité funèbre, ce silence torpide :

— Où se sont-ils cachés ? Ohé ! Willy, miss Bell, répondez, êtes-vous malades ?

L'institutrice saisit des deux mains le bras de la jeune fille, chuchota douloureusement :

— De grâce, ne réveillez pas Will... Il a eu tout à l'heure une grande crise et il est maintenant sur son lit, accablé, prostré...

— C'est peut-être grave, miss, murmura Liette d'un ton de reproche ; pourquoi n'avez-vous pas envoyé chercher le docteur ? Il est justement là et je vais au galop le prévenir...

Elle se hâtait vers la porte quand l'infirme dressa la tête, cria :

— Je ne veux pas de médecin, je ne suis pas malade... La vieille taupe ne sait ce qu'elle dit... Qu'on me laisse tranquille,

j'ai sommeil !... Allez-vous-en colporter plus loin vos commérages, allez-vous-en !

Liette s'approcha de lui, essaya de l'embrasser, de le calmer, mais il se dégagea aussitôt de la douce étreinte qui l'enveloppait, gouailla :

— Faites attention à votre jolie robe, mademoiselle, il y a beaucoup de poussière ici, vous ne seriez plus présentable pour retourner au spectacle... Et à quoi bon vous attarder, n'entendez-vous pas que les violons préludent, que l'on applaudit?... Que va-t-on penser si votre place reste vide... Partez donc, vous n'arriverez jamais au commencement, je vous tiens quitte de cette visite de charité !

Elle haussa les épaules, agacée.

— Tu es de bien méchante humeur, aujourd'hui, Willy !

Il riposta avec une aigreur croissante :

— Je suis comme il me convient d'être... Vous n'avez pas la prétention, je l'espère, de m'imposer votre gaieté...

Miss Burnaby faisait des signes désespérés à Joujou, la suppliait de ne pas répondre, de se dérober à la querelle que cherchait Guillaume.

— Ne prenez pas ce qu'il vous dit en mauvaise part... Il se figure un tas d'absurdités et aurait besoin de repos... Les temps d'orage le fatiguent, le tuent !

Il lui coupa sèchement la parole :

— Est-ce qu'on vous demande quelque chose, espèce de radoteuse incorrigible, et ne puis-je m'occuper moi-même de mes affaires ?

Liette brisa dans ses doigts raidis le frêle éventail qu'elle avait apporté, en jeta les morceaux au milieu de la cheminée, s'exclama :

— Franchement, Willy, tu ne nous récompenses guère de t'aimer et tu me ferais regretter d'avoir eu souci de toi, d'être venue !

Guillaume répliqua, hargneux, crissant des dents :

— Soit, ne m'aimez pas... Au reste, je ne voudrais plus d'une tendresse que vous avez l'air de me jeter comme un sou à un pauvre qui ne s'en va pas !

La lumière qui avait jailli comme d'une fontaine inondait l'alcôve, mettait cruellement en relief les contours de ce corps rabougri, flasque, desséché, pareil à un arbrisseau qui n'a pas eu

assez de sève pour grandir, qui grelotte et se meurt en une terre pierreuse et stérile avec quelques rares feuilles jaunies, quelques bourgeons avortés, éclairait ce masque dolent et beau d'homme jeune qui suggérait par ses luisances de cire, ses floches de barbe naissante, son large front ridé, ses paupières meurtries, la pensée d'un antique vitrail d'église où saint Sébastien se débat, pantèle sous des volées de flèches assassines, exhale son âme croyante par d'affreuses blessures.

Si elle avait vu l'infirme pleurer de nouveau, s'il lui avait tendu les bras, Liette eût oublié ces paroles de fiel et de révolte, ces reproches injustes qui l'atteignaient en plein cœur, qui empoisonnaient sa joie. Et afin de mieux le dorloter, de lui décrire la fête à mi-voix, elle se fût assise au bord du lit où il geignait, en affliction.

En narrant pêle-mêle les inconséquences de Simone de Creuilly, les bouffonneries de M. de Saint-Ursanne, les potins qui couraient la ville — et que l'un des camarades de collège de Raymond, M. de Chaunac, entrait dans les ordres, se faisait jésuite parce que Mlle de Ranteil avait obstinément refusé de l'épouser ; et que Sacha Borodine, la froide Sacha, hésitait aussi à se marier, quoiqu'elle eût presque promis sa main au prince Voronèze, l'attaché militaire de l'ambassade, et que Mme de Sauligny divorçait pour ne plus payer les dettes de jeu de son mari, — n'aurait-il pas été facile de lui révéler avec quelles recommandations d'être discret, de n'en souffler mot à personne que, dans quelques mois, elle serait sa sœur *pour de vrai*, s'il plaisait à Dieu, si rien n'entravait en chemin l'amour qui la possédait à présent tout entière et que lui rendait Raymond au centuple.

— Tu as entendu, Willy, eût-elle ajouté, je vais être ta grande sœur... On s'aimera plus encore qu'on ne s'aimait tous les deux... Des parents, c'est obligatoire... Et tu viendras chez nous continuellement, nous te garderons, nous t'emmènerons, nous partagerons avec toi notre bonheur... N'est-ce pas curieux que les deux personnes qui t'ont toujours le plus aimé se soient aimées à leur tour. Tu n'en convenais pas parce que tu as une tête dure comme une pioche, c'était ton idée fixe que j'avais l'âge de me marier, que je serais bien obligée de suivre l'exemple de mes amies, de ne pas rester vieille fille comme miss Arabella et comme Apollonie... Et avoue-le, cela te désâmait de songer que nous ne nous verrions peut-être plus qu'une pauvre petite

fois par-ci, par-là, qu'on nous séparerait, nous qui avons pris l'habitude depuis huit ans, — huit ans, je faisais le compte, encore ce matin, — de vivre l'un auprès de l'autre... Et voilà que tout s'arrange à ton gré, mon bon Willy... » Mais comme il s'apprêtait à lui décocher de nouvelles injures et la provoquait de sa bouche grimaçante, elle battit en retraite.

La chambre était retombée dans la nuit et le silence.

Il n'y demeurait de la radieuse et brève apparition de Liette qu'une indéfinissable odeur de poudre de riz et de mousseline qu'un bruissement d'agonisantes roses.

L'infirme effaré, regardait la porte par où s'était enfuie si vite son amie, se répétait tout bas la phrase de colère qu'elle avait prononcée :

— J'en ai assez, tu regretteras de m'avoir aussi mal reçue !

De quelles représailles inexorables avait-elle voulu le menacer ? Était-elle à jamais perdue pour son cœur ? Se détournerait-elle désormais de lui comme d'un fou dangereux pour quelques minutes d'égarement, de jalousie exacerbée ? Avait-elle pris au sérieux les sottises qu'il venait de vomir ? Leurs tendresses, les chères et divines tendresses qui l'avaient consolé, aidé à supporter la vie, leur belle amitié fraternelle qui datait de si loin, de huit années — ne l'avait-elle pas dit tout à l'heure ? — leur étroite amitié des jours d'enfance, des jours de jeunesse, était-elle condamnée, allait-elle se rompre ? Avait-il brisé soi-même de ses mains maladroites, découragées, le joujou adorable qui le ravissait, qui l'enchantait ? Ne l'aurait-il plus à ses côtés, à son chevet, maintenant que le bandeau qui lui cachait la réalité était tombé de son front, qu'il avait conscience de sa disgrâce, qu'il se voyait souffrir, qu'il se savait condamné à perpétuité et qu'il l'aimait, la rayonnante créature, aussi merveilleusement désirable, elle, que lui, l'infirme aux membres en loques, était repoussant, qu'il l'idolâtrait désespérément, follement, non plus comme le petit Guillaume avait aimé la petite Liette un jour de mai, sur une avenue fleurie, mais comme un garçon de vingt-deux ans aime une jeune fille qui l'attire, qui l'éblouit ?

Et son sang se figea dans un frisson de mortelle épouvante, ses lèvres glacées bégayèrent :

— Liette, Liette, pardonne-moi... Liette, ne t'en va pas... J'ai eu tort, pardon, pardon... Liette !

Du jardin s'élevait, incertaine, étouffée par les persiennes

closes, la plainte mélancolisante et passionnée qui rythmait les pavanes :

Belle qui tiens ma vie
Captive dans tes yeux,
Qui m'as l'âme ravie
D'un souris gracieux,
Viens tôt me secourir,
Ou me faudra mourir !

Guillaume s'interrompit, les mains sur son cœur, dont les battements rapides, inégaux, l'étouffaient, persuadé que la fugitive ne s'était pas éloignée, qu'elle répondrait aussitôt à la prière d'humble contrition qui la rappelait et au bout de quelques minutes d'attente vaine, poussa des cris d'une telle acuité qu'il en perdit le souffle, que les sons rauques qui sortirent de sa gorge saignante ressemblèrent au bruit énervant d'une bande de soie que l'on déchire.

— Liette, mon amie aimée, gémissait-il, tu ne m'entends donc pas.. Tu ne veux pas oublier ce que j'ai pu te dire malgré moi de méchant, d'offensant.... Ne me trouves-tu pas assez à plaindre d'être comme je suis, et aurais-tu le triste courage de me donner le coup de grâce... Liette, ne sois pas rancunière, épargne-moi... Reviens, reviens...

L'institutrice tamponnait ses paupières mouillées de larmes du revers de ses mitaines.

Elle promettait mentalement des cierges, des aumônes, des rosaires aux saints et aux Notre-Dames de miracles en qui elle avait une aveugle confiance, les conjurait de prendre le pauvre être en pitié, de détourner de lui cette épreuve nouvelle dont il pouvait mourir.

Et, silencieusement, elle se glissa à tâtons, dans l'alcôve, murmura d'une voix onctueuse :

— Que vous me faites de la peine en vous mettant dans un pareil état, en vous rendant malade et sans aucune raison sérieuse, permettez-moi de vous le dire, monsieur Willy... vous aviez vos nerfs, vous avez été brusque, taquin avec Mlle Liette... Elle avait renoncé à ces danses de l'Opéra pour vous tenir compagnie. Et en fin de compte, si elle ne vous aimait plus, si elle rêvait de se marier, comme vous vous l'imaginez, est-ce qu'elle aurait pensé que nous étions seuls, que le temps devait vous paraître long, est-ce qu'elle se serait résignée sans que personne

ne le lui suggérât, ne le lui imposât, à faire le sacrifice d'un si grand plaisir, à lâcher tout le monde ?

Il répondit accablé, comme en songe :

— C'est vrai... si elle ne m'aimait plus, elle ne serait pas venue se morfondre ici avec toi et avec moi qui sommes si ennuyeux, si peu à son diapason...

— Et au lieu d'être content et affectueux, vous l'avez reçue comme un chien dans un jeu de quilles, bousculée, malmenée — je le sais puisque j'en ai eu ma bonne part — mais Mlle Joujou n'a pas le caractère pacifique de votre vieille miss Arabella... Vous ne le connaissiez pas d'aujourd'hui, cependant, ce charmant petit caractère de poneyte ombrageuse qui se cabre tout de suite... Elle s'est sauvée furieuse, elle boude, et, quand elle aura fini de bouder, vous la reverrez telle qu'elle était, telle qu'elle sera toujours pour vous !

— Tu as raison, ce ne peut être qu'une bouderie passagère !... Je me suis ridiculement emballé ; mais, vois-tu, c'est plus fort que moi !... Quand il s'agit de Liette et qu'il me semble qu'elle m'aime moins, que notre amitié est en péril, je deviens comme un avare à qui l'on essaie de dérober son trésor, je ne sais plus ni ce que je fais, ni ce que je dis ; je souffre tant que je bénirais l'assassin qui me tuerait d'un seul coup, qui me délivrerait du mal de penser et d'aimer !

Il tressaillit comme si ce dernier mot lui avait brûlé les lèvres, s'étira avec des bâillements de lassitude et balbutia :

— Je n'en peux plus, je voudrais dormir jusqu'au dîner... Arrange mon oreiller et descends au jardin... Je n'ai plus besoin de toi... Cela t'amusera... Et tâche surtout de parler à Liette dans un coin, dis-lui que je serais bien triste, qu'elle nous ferait beaucoup de peine si elle ne venait pas m'embrasser, me pardonner avant qu'on la reconduise chez sa grand'mère... Dépêche-toi, ma bonne miss, je dors déjà... je dors...

L'institutrice le couvrit soigneusement d'un plaid.

— Dormez tranquille, monsieur Willy, fit-elle, je suis heureuse que vous soyez si raisonnable. Votre amie viendra vous réveiller avec moi, vous pouvez en être certain... Bon sommeil !

Et elle sortit sur la pointe des pieds.

Guillaume n'avait pas fermé les yeux, réfléchissait dans ces ténèbres où il se sentait plus seul, plus entièrement hors de la vie et en face de soi-même.

S'était-il, oui ou non, trompé, lui qui ne savait de la vie, de l'amour que ce qu'il en avait lu dans les livres sentimentaux et romanesques dont l'imprudente miss Burnaby se délectait et qu'elle négligeait d'enfermer, de cacher, que ce que les uns et les autres en disaient autour de lui, comme s'ils eussent cru qu'il n'écoutait pas, qu'il ne comprenait pas, que son cerveau et son cœur n'étaient pas encore sortis des limbes, prêts à recueillir toutes les semences d'idées ?

Pourquoi avait-il le pressentiment que l'heure fatale de son exécution approchait, l'heure où, avec un grand trouble peut-être, l'anxiété de le désoler, de lui faire du mal, peut-être aussi avec une bouche qui s'épanouit orgueilleuse et riante et des gaietés qui ne pensent plus à rien qu'au bonheur promis et désiré, qui ne comprennent pas qu'elles vous supplicient, qui, comme une rafale brûlante, ont balayé le passé, — tout le passé, — Liette lui apprendrait qu'elle avait choisi le compagnon de sa vie, qu'elle avait disposé de son amour, qu'elle avait exaucé les prières qui s'élevaient vers sa beauté comme une vapeur odorante d'encens, qui lui montraient la maison où l'on s'aimera, où l'on renaîtra dans ses enfants, où l'on vieillira sans se voir vieillir ?

La teinte de ses yeux, l'expression de son regard n'avaient-elles pas changé ?

Ne se métamorphosait-elle pas de jour en jour comme sous une mystérieuse et despotique influence ?

N'était-il pas évident qu'elle s'habillait, s'arrangeait non plus seulement à son caprice ou au gré de Mme de Trèbes, mais selon le désir et les conseils d'un ami nouveau ?

Il lui apparaissait à l'horizon, ce mariage inévitable, comme une croix noire où Liette le clouerait de ses petites mains blanches et roses, l'abandonnerait aux corbeaux voraces, aux larrons nocturnes.

Il détestait, avant même de l'avoir vu, de savoir son nom, l'homme qu'elle avait choisi pour fiancé, qui se parerait de ce cœur délicieux.

Il souhaitait qu'ils fussent malheureux, que Liette regrettât à chaque seconde ses années de jeune fille, ses illusions fauchées, l'amitié, l'adoration fidèle, soumise, extasiée de l'épave humaine qu'elle avait repoussée du pied dans son trou de tristesse.

Il rêvait qu'ils eussent des enfants à sa ressemblance, mons-

trueux, rachitiques, des infirmes, qui lui rappelleraient inexorablement l'autrefois.

O ce costume de mariée, ces voiles de tulle où elle serait si blonde, si jolie, cette robe toute blanche, tout enguirlandée, presque pareille à celle que portait la première communiante qui était accourue après les offices, un jour de Fête-Dieu, se montrer pour la première fois dans leur maison, que l'on avait accueillie à bras ouverts, qui leur avait jeté à tous comme un charme, avec quelle volupté profonde, cruelle, il les déchirerait de ses ongles, il les brûlerait comme on brûle les vêtements contaminés d'un malade !

O ce voile de tulle où, comme en un linceul, l'on jetterait les lambeaux du cœur imprudent et fou qui avait espéré l'impossible ! O ces noces joyeuses qu'il ne pourrait éviter, que la protectrice de Liette entourerait d'un cadre de fête et qui l'obséderaient plus encore que les rires et les violons de la kermesse ! O les adieux qu'il lui faudrait affronter sans faiblir !

René MAIZEROY.

(*A suivre.*)



— Liette, Liette, pardonne-moi ! Liette, ne t'en va pas ! (Page 80.



Vignette du *Scraps*.
(Londres.)

LES ŒUFS DE PAQUES



Vignette du *Scraps*.
(Londres.)

LES GRANDS HOMMES ET L'IMAGE : NANSEN

I

Les œufs de Pâques !

Les vrais et les faux. Je veux dire les œufs de poule que l'on teint, que l'on orne, que l'on illustre pour la circonstance, et les œufs qui, en carton, en ivoire, en sucre, en chocolat, sont destinés à recevoir des objets quelconques, bagatelles ou bijoux, à l'usage des petits et des grands enfants.

Les œufs de Pâques : jadis une figuration purement religieuse, aujourd'hui un prétexte à cadeaux. N'en est-il pas ainsi de la plupart de nos coutumes !

Pâques ou pas Pâques, l'œuf a eu, de tout temps, un caractère symbolique. Et ce caractère c'est à sa forme qu'il le doit. Image du monde — un monde qui serait quelque peu allongé, aplati. — Objet aux formes arrondies, destiné à rouler, à courir à travers l'espace.

L'œuf de Christophe Colomb !

En fait, l'origine, la naissance des choses, le germe des intellectualités futures. L'œuf contient tout en lui, et de sa coque s'échappe, au figuré comme au naturel, ce qui sera, quelque jour, la puissance et la vie.

Anciens ou modernes, classiques ou sauvages, des peuples en-

tiers ont respectueusement adoré l'œuf créateur : façon de s'incliner devant la Nature, devant la Divinité.

En tout et partout l'humanité a recherché, cultivé avec amour la forme de l'œuf; on la rencontre sans cesse, dans les ivoires, dans les bois sculptés, dans les métaux travaillés. Les premières montres établies à Nuremberg, ne furent-elles pas, elles aussi, en forme d'œufs et n'ont-elles pas conservé, dans l'histoire, la qualification d'*œufs de Nuremberg* ? Il y eut des gourdes, il y eut des poires à poudre, il y eut des bonbonnières, il y eut des tabatières à l'œuf.

« Œuf, œuf que me veux-tu ? » dit une vieille chanson germanique; « œuf, œuf, je t'ai, je te vois partout : combien doux à prendre, combien agréable à toucher. » Et effectivement l'œuf, comme toute surface ronde, comme toute boule, est bon à caresser, à patiner, à tenir dans le creux de la main.

II

Assez de symboles, assez d'images. Revenons à la réalité, soit à la vieille et toujours actuelle coutume des œufs de Pâques.

Autrefois, on allait les chercher, on les cachait, pour les enfants; aujourd'hui, on vous les apporte. Cependant, les esprits des forêts, les gnomes les cachent toujours conformément aux vieilles légendes germaniques. Écoutez ce que dit, à ce sujet, un Allemand, M. Émile Kœnig, dans une étude sur les coutumes de Pâques :

« L'idée de faire apporter ces œufs par le lièvre n'existe guère que dans les pays de Bade, de Wurtemberg et dans l'Alsace. Non contents de faire chercher les enfants dans les salons ou les jardins, selon qu'il fasse beau ou mauvais temps, un jour à Karlsruhe, nous sommes allés porter nos œufs et nos cadeaux dans la forêt, creusant des nids dans la mousse et faisant durer le plaisir des enfants jusqu'à la fin du soir. Dans la marche, les enfants prennent de jeunes rameaux de bouleau dont ils caressent la robe des parents, voire même des passants, en chantant : — *Stieb, stieb, bsterei. Bitte um ein Kakelei. Gebst du mir kein Kakelei. Stiebich dir den Kock entzwei* — paroles qui ne peuvent guère se traduire et qui signifient à peu près : « Frappe, frappe, œuf de Pâques.

« Je te demande un petit œuf. Si tu ne me donnes pas de petit « œuf, je déchire ton habit. »

Les œufs de Pâques! Plaisir, joie des jeunes années qui souvent nous charma et que, pour ma part, je ne saurais oublier. Suivant un vieil usage, chez mes parents, on les teignait, c'est-à-



TOUT DEHORS : le moment des œufs de Pâques. (*Scraps*, de Londres, 1896.)

dire que ma mère nous les enveloppait dans des morceaux de soie ou de rubans aux couleurs vives et éclatantes et, ainsi revêtus d'une robe, on les plongeait dans l'eau bouillante. Naturellement, les couleurs déteignaient sur la coque et l'on avait, ainsi, des œufs aux ornements bizarres, aux couleurs étranges. Les rubans écossais particulièrement recherchés donnaient des œufs aux amusants quadrillages et c'étaient ceux qui obtenaient auprès de nous le plus de succès.

Oh! la joyeuse chasse aux rubans, aux bouts d'étoffe, et combien, pour ce faire, l'on mettait à contribution la garde-robe de la maman et de ses amies!

« Madame, vous n'auriez pas des rubans pour teindre nos œufs! » dit un jeune enfant des *Contes* de Grimm. Et le fait est qu'on n'en trouvait pas toujours en nombre suffisant pour les douzaines d'œufs qui s'alignaient dans les saladiers.

Et alors, le rouge étant considéré comme trop vulgaire, trop *marchand de vin*, on se rabattait sur le marc de café qui nous donnait des œufs d'un coloris aussi agréable que distingué.

Les œufs ainsi ornés, ainsi mis en couleurs, qu'en faisait-on? Car ce n'était pas le tout de les faire passer par les différentes couleurs de l'arc-en-ciel, d'aller les voir bouillir dans la marmite, de jouir des surprises de leur déshabillage, de comparer les irradiations, les dessins bizarres que les matières colorantes traçaient sur les coquilles, il fallait s'en servir pour le jeu auquel ils étaient destinés : le *toquage*. Et alors, prenant l'œuf, dans la main fermée, le serrant entre le pouce et l'index de manière à laisser sortir légèrement la pointe, on allait « toquer » les derrières d'autres œufs que présentaient de même façon les mains des petits camarades. Pointe contre derrière, pointe contre pointe, puis derrière contre derrière; combats acharnés et des plus animés auxquels souvent prenaient part les grands parents. Je n'oublierai jamais combien riait mon père, lorsqu'il voulait bien jouer avec nous au « toquage ».

Vieux jeu, vieille coutume, qu'on retrouve encore dans certaines provinces de France, en Suisse, en Allemagne, en Belgique.

Jeu qui avait ses règles tout comme le noble art du duel — car il fallait d'abord viser la pointe même et l'on ne « toquait » sur les côtés que la pointe une fois endommagée, écaillée. Coutume qui a pris sa source dans le retour à l'alimentation des œufs défendus durant toute une période. Et c'est pourquoi, autrefois, on allait porter en offrande et faire bénir des œufs à l'église, le vendredi saint et le jour de Pâques, célébrant ainsi solennellement l'œuf source de toute vie.

Sur cette cérémonie, sur ces anciens usages, écoutons ce que dit Victor Fournel, le chroniqueur érudit des jeux et des coutumes, dans ses *Rues du vieux Paris*. Il s'agit ici de la procession des œufs.

« Les écoliers, les jeunes gens et les clercs des églises se réunissaient sur les places au son des trompettes, des sonnettes et des tambours, portant des étendards, armés de bâtons et de lances; ils allaient chanter laudes à la porte de la principale église, puis



ŒUFS DE PÂQUES : MODÈLES POUR CONFISEURS

Dans le bas, à gauche, Bismarck assis sur son œuf de Friedrichsruhe.
(*Wiener Caricaturen*, 1892.)

de là se répandaient par les rues pour quêter les œufs. Le même usage subsiste encore, au moins en partie, dans quelques paroisses des environs de Paris. A la cour, après la grand'messe du jour de Pâques, ou même dès la veille, on portait chez le roi des œufs peints et dorés, qu'il partageait entre les courtisans, et cet usage dura jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Toutes les métairies étaient mises à contribution, et leurs plus gros œufs réservés pour le monarque. Saint-Simon nous apprend dans ses « Mémoires » que le samedi saint on élevait, dans le cabinet de Louis XIV, des corbeilles de verdure contenant des pyramides d'œufs coloriés, qu'il faisait bénir par le chapelain et distribuait autour de lui, même aux gardes et aux laquais. »

Ce qui se faisait ainsi, autrefois, chez nous, à Pâques, dans un esprit religieux, se pratiquait également, paraît-il, à la cour de Perse, le jour du 1er janvier, pour rester fidèle à cet esprit symbolique que je mentionnais plus haut, l'œuf étant la source, le commencement de tout. Chardin, le voyageur, rapporte, en effet, dans ses Mémoires, que le shah de Perse distribuait particulièrement aux innombrables dames de son sérail, la veille ou le jour de l'équinoxe du printemps qui marque, comme jadis, chez nous, le renouvellement de l'année, des œufs peints et dorés qui coûtaient souvent des sommes fabuleuses.

Et maintenant, quoi qu'en dise Victor Fournel qui mentionne un nommé Solirène, établi à la descente du Pont-Neuf, près la Samaritaine, comme ayant le premier, à la fin du XVIIIe siècle, vendu des œufs de couleur, je crois que l'usage de les colorier remonte assez haut, du moins dans les pays germaniques.

Combien « adornés » n'ont-ils pas été les bons *codacs*, servant, — tels de nos jours, les galets — à toutes espèces de fantaisies, depuis les peintures grossières offrant la reproduction de quelque sujet pieux, de quelque scène populaire, de quelque type connu, jusqu'aux fantaisies à la mode de peintres célèbres ! La tradition ne veut-elle pas que Watteau, Lancret et autres aient, ainsi, illustré les coquilles d'œufs de passagères et curieuses bergeries?

Populaires œufs rouges, aristocratiques œufs dorés, pittoresques œufs teints : égales manifestations du besoin d'orner, de colorier ces boules ovales de tout temps si prisées ; — première et dernière nourriture de l'homme.

Est-ce tout ? Que non.

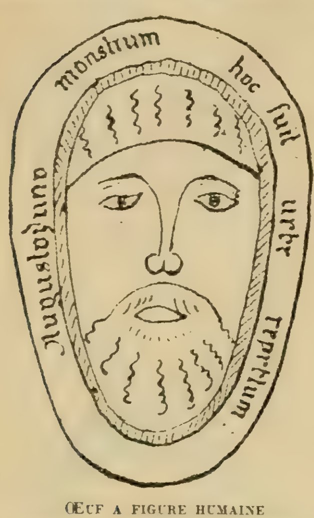
Anglais et Américains se sont mis de la partie, et ils ont



ŒUFS DE PAQUES

Fantaisie sur les œufs. Comme eux tout est rond : les formes de la femme, les ornements, bague, bracelets, etc. (*Wiener Caricaturen*, 1896.)

inventé, eux, les œufs à figure humaine que l'on habille comme des poupées, ou qui, simples têtes, émergeant d'une collerette, se couronnent de diverses coiffures. Amusante galerie de bonshommes comiques pour laquelle l'enfance se livre à toutes les fantaisies d'un graphique échevelé. La distraction en famille, telle qu'elle pouvait être conçue par des Anglo-Saxons. Les œufs, cette coquille blanche et crayeuse, cette surface monotone et laide, prenant vie, et se transformant en autant de physionomies : en des cervelles du Nord, seules, devait germer une pareille idée.



ŒUF A FIGURE HUMAINE
D'après la vignette d'un missel de 1569.

Et puis que voulez-vous? nous ne sommes plus en 1569, à Troyes, à l'époque et dans la ville où, suivant le dire d'un chroniqueur qui nous en laissa l'image dans un missel, une poule pondit un œuf sur lequel se voyait une figure humaine. Heureuse époque, heureux œuf!

III

Après les œufs de poule ainsi historiés *post fabricationem*, par la main de l'homme, les œufs fabriqués par l'industrie, qu'ils soient en carton, en métal précieux ou en sucre, en un mot qu'ils soient destinés à servir de boîte, de réceptacle ou que, plus simplement, ils doivent être, comme toute bonne sucrerie, la récompense des enfants sages.

Sur ceux-là tout a été dit, ce semble. Leur histoire est celle des objets de luxe, suivant les fantaisies de la mode et du goût : tantôt grands, tantôt petits, se complaisant sous Louis XV aux ornements rocailles, prenant avec la Révolution le caractère et les couleurs de l'époque, se couvrant de scènes guerrières sous

le premier Empire et affectionnant, sous la Restauration, les devises mirlitonesques. On vit, sous le bon roi Louis XVIII, l'œuf



OUVRANT SON OEUF DE PAQUES

Composition de Cham faisant allusion à l'attitude des Hongrois et des Polonais dans l'empire d'Autriche. (*Le Charivari*, 1864.)

à la rosière, disparaissant sous un amoncellement de feuilles de roses et flanqué, sur les côtés, d'amours voltigeant.

Vrai ou faux, l'œuf doit être plein : jamais à aucun sous-Musset ne viendrait l'idée, je crois, de nous donner le proverbe :

il faut qu'un œuf soit plein ou vide. Et c'est pourquoi, tant que faire se peut, on les bourre d'objets de toute sorte, les œufs destinés à être offerts en cadeau; de la bibelotaillerie, de l'article de Paris, ou des bijoux et des objets d'art. Un jour vint même — ceci se passait sous le second Empire — où ils servirent de réceptacle à des billets de banque, à des titres de rente. Et ils étaient devenus si énormes — tel l'œuf du fabuleux oiseau Roc des contes arabes — qu'on arrivait à y faire tenir des cachemires, ce châle dont raffola la société crinolinesque, et qui, si facilement, s'offrait en toute circonstance. Peut-être, écrivait alors Victor Fournel, verra-t-on se réaliser, un jour, le vœu d'une personne à qui l'on offrait un de ces œufs gigantesques porté par deux laquais, et qui déclara ne vouloir plus accepter, l'année suivante, qu'un œuf assez vaste pour contenir un équipage attelé de quatre chevaux.

Rêve téméraire, car l'œuf de Pâques est bien déchu de son antique splendeur. Quoi qu'il en soit, considérable est sa place dans l'histoire des coutumes populaires, riche est son iconographie.

L'image l'a fait apparaître sous toutes les formes, en allégories et en caricatures, même dans le domaine de la politique. *Les œufs de Pâques de la politique*, cela s'est vu souventes fois. Les ministres nommés ou dégommés en avril en savent quelque chose. A moins encore que notre œuf créateur ne se soit transformé en œuf destructeur. Je veux dire en obus. Ce dernier fut même l'œuf de Pâques du siège de Paris offert à M. Thiers par *le Charivari.*

Mais riche surtout, dans ce domaine, est l'esprit fantaisiste des dessinateurs étrangers et certains, à Londres et à Vienne, donnent, chaque année, dans le *Scraps* et dans les *Wiener Caricaturen*, des images *œuf de Pâques* dont les reproductions ici publiées permettront d'apprécier l'esprit.

L'actualité et les œufs de Pâques; curieux chapitre à écrire pour peu qu'on jette un coup d'œil sur les nombreuses productions graphiques de nos caricaturistes.

Pour peu que dure la période panamiste par laquelle nous passons en ce moment, on verra peut-être chez quelques confiseurs facétieux *l'œuf de Pâques Arton, l'œuf de Pâques chèque, l'œuf de Pâques député* et autres créations serrant également de près l'actualité.

IV

Comment ne pas être frappé de la place toujours plus considérable, prise en notre fin de siècle, par l'image. Hommes et choses, tout ce qui attire d'une façon quelconque, se voit ainsi popularisé.



Vignette publiée à propos des conférences de Nansen à Londres.

Auditeurs et conférenciers, tout le monde est en costume de pôle Nord.
(*Scraps*, de Londres.)

Combien loin nous sommes de la vulgaire gravure ou du simple portrait d'autrefois, car cette popularité s'étend aujourd'hui dans tous les domaines, allant — on l'a bien vu pour Gambetta, pour Thiers, pour Boulanger — du mouchoir au papier à lettres, au savon, à la pipe. A l'étranger, Bismarck et le Dr Lueger ont donné lieu à la création de véritables musées de bibelots, et tandis que l'empereur Guillaume II a une numismatique populaire déjà plus qu'encombrante, voici Guillaume Ier qui voit éclore pour le centenaire de sa naissance de multiples bibelots.

Saluons donc celui qui vient d'être notre hôte, celui qui a été l'objet de nombreuses caricatures partout où il a passé ; hier en Autriche et en Allemagne, aujourd'hui en Angleterre, celui qui

a donné son nom à des vêtements, à des coiffures, à des pipes; j'ai nommé Nansen.

Quand on récapitule tous les gens qui furent ainsi sacrés grands hommes par le pain d'épices et le savon, on se demande ce que peuvent devenir les multiples objets que fait surgir sans cesse l'actualité avec une persistance vraiment digne d'encouragement.

Heureusement pour les collectionneurs, les pains d'épices du pôle Nord et les nougats de l'alliance russe se chargent, eux-mêmes, de faire de la place aux autres.

JOHN GRAND-CARTERET.



Nansen dans son cabinet. (*Scraps*, de Londres.)



NOTES ET PENSÉES

Le progrès n'est possible qu'à la condition de n'être pas interrompu à chaque instant par des cataclysmes sociaux. C'est pour cela qu'il est moins avancé en France que chez les autres nations.

* * *

Il n'y a pas deux grandes lignes en histoire, et il y a une foule de chemins de traverse qui déroutent.

* * *

Partout où l'on travaille, l'on chante. Le chant fait passer agréablement les journées de travail. Les menuisiers, les blanchisseuses chantent, le rabot ou le fer à la main. L'homme de lettres ne peut pas chanter.

* * *

L'humanité est ainsi, qu'elle ne peut pas vous accorder un bienfait sans vous en demander une rémunération.

* * *

La mort est l'espérance et la consolation de la vie.

Jules Troubat.



LES VILAINES BÊTES (1)

L'ARAIGNÉE

> « Un monstre cent fois plus laid,
> Monstre femelle, aux bras longs et livides,
> Au ventre énorme, au noir corset,
> Dame Araignée en ces lieux tapissait. »
> (DE GUERLE).

Depuis le faucheux bizarre, aux longues pattes maigres que les enfants s'amusent à arracher pour les voir remuer dans leur main, jusqu'à l'horrible mygale qui atteint jusqu'à huit centimètres de longueur, nous trouvons une longue série de charmants animaux au ventre disproportionné, petit ou énorme, dur ou mou, ovalaire ou globuleux, souvent velus affreusement et n'inspirant, malgré des colorations quelquefois agréables, que le dégoût et la crainte aux personnes ultra-nerveuses.



Patte d'araignée.

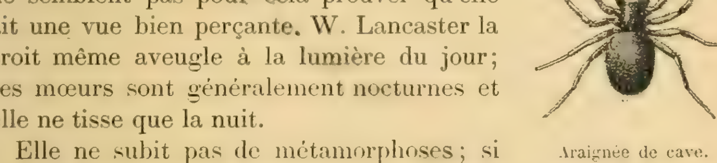
A la vérité, l'araignée est franchement laide, avec son abdomen qui ne tient au céphalothorax que par un fil, ses pattes dont la vue seule chatouille désagréablement, et les armatures menaçantes qui ornent sa bouche. Dire d'une pianiste qu'elle a des pattes d'araignée n'est décidément pas un joli compliment.

La difforme bête a été trouvée par M. Brongniart à l'état fossile dans les marnes tertiaires d'Aix en Provence : il y a donc

(1) La très intéressante étude que nous publions aujourd'hui, est extraite d'un volume qui vient de paraître : *Les Vilaines Bêtes*, par A. Leyritz. (F. Juven, éditeur.)

fort longtemps qu'elle a fait son apparition sur terre pour charmer nos repas sur l'herbe.

Elle possède huit pattes, toutes attachées sur le céphalothorax ; sa bouche est armée de mandibules à crochets mobiles et de mâchoires avec un grand palpe ; ses yeux, au nombre de sept à huit, ne semblent pas pour cela prouver qu'elle ait une vue bien perçante. W. Lancaster la croit même aveugle à la lumière du jour ; ses mœurs sont généralement nocturnes et elle ne tisse que la nuit.





Araignée de cave.

Elle ne subit pas de métamorphoses ; si sa vue et son ouïe ne sont pas bien développés, il en est autrement de ses organes du tact, favorisés pa un système nerveux excessivement ramifié. Grétry raconte dans ses mémoires qu'une araignée, sentant les vibrations, descendait du plafond sur son clavier quand il jouait, et remontait dès qu'il avait cessé ; et Walkenaer rapporte le fait suivant qui ne manque pas d'intérêt :

Une dame pinçait de la harpe dans un pavillon situé au milieu d'un jardin, quand, inspirée, levant les yeux vers le plafond, elle aperçut une grosse araignée fixée au-dessus d'elle. L'inspiration cessa aussitôt, et elle se transporta avec son instrument à l'autre extrémité de la chambre, mais à peine eut-elle fait de nouveau retentir l'air de ses accords harmonieux et vibrants, que l'araignée commença à se mouvoir et s'arrêta encore au-dessus d'elle, sans mouvement et comme pétrifiée au plafond. La dame, dont la curiosité est excitée par ce phénomène, change de nouveau de place et reste quelques moments sans jouer : l'araignée ne bouge pas et attend, immobile. Mais à peine les cordes ont-elles recommencé à résonner qu'elle accourt de nouveau se placer au-dessus de l'instrument. La dame répète plusieurs fois l'expérience, parvient à attirer l'araignée de chaque côté de la chambre, et, comme un autre Amphion, s'en fait suivre.

« Une de ces petites victimes qu'on fait virtuoses avant l'âge, Berthome, illustre en 1800, devait, dit Michelet, ses étonnants succès à la réclusion sauvage où on le faisait travailler. A huit ans, il étonnait, stupéfiait par son violon. Dans sa constante solitude, il avait un camarade dont on ne se doutait pas, une araignée. Elle était d'abord dans l'angle du mur, mais elle s'était

donné licence d'avancer de l'angle au pupitre, du pupitre sur l'enfant, et presque sur le bras si mobile qui tenait l'archet. Là elle écoutait de fort près, dilettante émue, palpitante. Elle était tout un auditoire. Il n'en faut pas plus à l'artiste pour lui renvoyer, lui doubler son âme. L'enfant malheureusement avait une mère adoptive, qui, un jour, introduisant un amateur au sanctuaire, vit le sensible animal à son poste. Un coup de pantoufle anéantit l'auditoire. L'enfant tomba à la renverse, en fut malade trois mois, et il faillit en mourir. »

Voici comment M. E. Blanchard comprend l'amour de la musique chez les araignées : « Bêtes silencieuses, les araignées, n'ayant jamais à répondre à un appel, doivent être inhabiles à discerner les sons. Des particularités de leur conformation achèvent d'en donner l'assurance. On s'étonnera de l'assertion : il a été si souvent question du penchant des araignées pour la musique ! Rien ne paraît plus charmant que d'attribuer ce goût délicat à de pauvres créatures fort dédaignées. Cependant, c'est pure illusion, et le vrai seul nous importe. Au bruit des violons et des pianos, on vit des araignées descendre des hauteurs et l'on crut qu'elles voulaient prendre leur part du concert. C'est loin sans doute de la réalité. Les toiles éprouvent des trépidations sous le choc des ondes sonores ; ces fileuses, remplies d'inquiétude, quittent la place et courent au hasard affolées par la peur. »

La repoussante araignée, qui nous prédit chagrin, souci ou espoir, suivant que nous la voyons le matin, à midi ou le soir, possède des filières, véritables merveilles : deux ou trois paires de petits mamelons charnus aboutissant à six tubes recourbés six à sept fois sur eux-mêmes, placés à la base d'une petite vessie transparente ; c'est là que se fabrique la soie qui sort par environ 10,000 petits trous pour former un seul fil ! Et ce fil est encore si fin qu'il en faut 90 pour égaler la grosseur de la soie du cocon et 18,000 pour la grosseur d'un fil à coudre ordinaire. Les astronomes se servent d'un seul de ces fils pour les micromètres de leurs télescopes.



Mamelons et filières de l'araignée.

Au XVIIIe siècle, on eut l'idée de fabriquer des tissus en toile d'araignée, mais après de nombreux essais, on reconnut qu'il fallait réunir 700,000 araignées pour produire une livre de soie qui revenait à 1,000 francs ! Jamais les bonnetiers et les fabricants de soieries ne craignirent d'être ruinés par cette industrie encore pratiquée, paraît-il, par les sauvages du Paraguay.

Bon de Saint-Hilaire, savant et magistrat, en fit une paire de bas qu'il envoya à l'Académie des sciences, et une paire de gants pour l'impératrice d'Allemagne, femme de Charles VI ; Alc. d'Orbigny se fit confectionner, avec des toiles d'araignées d'Amérique, un pantalon qu'il ne porta que très peu de temps, à cause de sa fragilité, et en 1762, l'abbé Ramond de Termeyer eut l'idée de dévider directement le fil sur des bobines à mesure que l'animal le produisait : il mit 34 ans pour en recueillir 673 grammes ! Quelle patience monacale !

L'araignée tire sa soie avec ses pattes de derrière quand elle sort tout agglutineuse des pertuis de ses mamelons ; cette soie sèche vite à l'air et la toile est rapidement construite ; on dit même qu'il est de ces impudentes bestioles tissant des toiles complètes entre le dos de paisibles pêcheurs à la ligne et les herbes folles qui leur servent de siège !

Quelle diversité dans la forme des toiles et quelle géométrie trancendante déployée quelquefois ! Elles mériteraient une étude spéciale; grandes et horizontales, lâches ou tendues, irrégulières, incohérentes, en tube ou en entonnoir, la plus jolie est la toile orbiculaire à cercles concentriques, qu'on trouve dans les jardins, les bois, les clairières, et dont la grosse Epeire, qui porte sur sa chasuble une belle croix d'argent, occupe le centre. On en voit bien la texture compliquée, quand elle est couverte, à l'aurore, de gouttelettes étincelantes de rosée.


Epeire.

Les terres labourées, les herbes, les tiges, les plantes sont sillonnées de fils et de toiles argentés ; ces fils innombrables, laissés au passage par les jeunes et par certaines petites espèces, se réunissent, se collent, et sont enlevés par la brise sous la forme de fils de la Vierge qui nous présagent le beau temps.

Dans les maisons, dans celle du riche comme dans celle du pauvre, dans les étables, les celliers, partout l'araignée s'intro-

duit ; mais elle préfère la maison du pauvre et la ferme du paysan, sûre d'y trouver toujours une nourriture plus abondante et une hospitalité beaucoup plus écossaise.

Ses toiles sales, poussiéreuses, repaires de germes et de microbes de toutes sortes, doivent être enlevées avec soin et ne servir dans aucun cas pour panser les coupures et les petites plaies, comme cela se pratique à la campagne, où les paysans ont même



Toile orbiculaire à cercles concentriques.

encore ce préjugé que nombre de maladies habituelles aux animaux qui pâturent sont causées par des araignées avalées par mégarde. Qui de nous n'en a mangé sans s'en apercevoir dans des grappes de raisin ?

« Un jour, dit Taschenberg, que je poussais des cris de terreur, comme font en pareil cas tous les enfants, parce qu'une grosse araignée se promenait sur mon vêtement, ma grand'mère me gronda fort et chercha à me montrer combien ma terreur était mal fondée. Pour me montrer leur innocuité, elle prit dans la main une des nombreuses araignées juchées dans la treille qui entourait la maison pastorale ; puis elle me fit admirer l'art avec

lequel elles construisaient leurs nids, la ruse qu'elles déployaient dans leur chasse et les services qu'elles rendaient aux raisins mûrs en les débarrassant des mouches ; après quoi elle reposa la bête à sa place. »

La pharmacopée ancienne nous apprend que « l'araignée est un insecte venimeux, assez connu, dont la morsure est nuisible et dont il y a beaucoup d'espèces. L'araignée arrête l'accès des fièvres intermittentes, et particulièrement de la fièvre quarte, étant écrasée et appliquée au poignet ou aux deux tempes, ou étant enfermée vivante dans une coquille de noix et pendue au col ou attachée au bras au commencement de l'accès. Sa toile est astringente, vulnéraire, consolidante ; elle arrête le sang étant appliquée sur les plaies et prévient l'inflammation ; on s'en sert pour les coupures ; il en faut mettre dans la plaie aussitôt qu'elle est faite, afin qu'elle n'enfle point. Les toiles d'araignée sont le remède ordinaire des femmes pour souder les plaies récentes, qu'elles appliquent dessus avec du pain mâché ».

On faisait également avec ces mêmes toiles des pilules fébrifuges d'un effet puissant, et Lemery nous assure gravement que « si on en fricasse la grosseur d'un œuf avec un peu de vinaigre et qu'on l'applique chaudement sur le nombril, elle provoque la sortie des vents ».

Il ne faut détruire les araignées que dans les maisons propres où les invasions de mouches ne sont pas à craindre et aux abords des ruches d'abeilles. Il faut les garder avec soin dans les étables, écuries, granges et bergeries, où elles rendent de grands services, tant aux grains qu'aux animaux. Une espèce détruit la pyrale de la vigne en entourant les grappes de ses fils. Celle-ci affectionne les bibliothèques, celle-là salit les monuments publics de ses toiles sordides, mais toutes sont carnassières de proie vivante, et le nombre des insectes nuisibles qu'elles détruisent chaque année l'emporte de beaucoup sur celui des insectes utiles.

Les Grecs ont poétisé ce charmant animal sous le nom d'Arachné. Minerve, furieuse d'avoir été vaincue par l'habile ouvrière de Colophon, qui l'avait défiée, la frappa de sa navette et la changea en araignée, ne lui laissant que son adresse à tisser la toile.

L'araignée reste des semaines entières les yeux fixés sur sa toile, attendant, patiente. Au moindre ébranlement qu'elle ressent sous ses pattes, elle se précipite : d'un coup, elle empoisonne sa

victime, l'entraîne dans sa loge, la saigne et suce tous les liquides de son corps; jamais elle n'avale une parcelle solide; les cadavres ne sont pas laissés sur la toile : elle les jette à terre par l'ouverture inférieure de sa chambrette. Si l'animal est trop gros, elle lui paralyse autant qu'elle peut les mouvements avec sa soie; si elle voit que la lutte est impossible, elle n'hésite pas à lui donner la liberté en déchirant sa toile.


Lycose.

Le Docteur Vinson, attaché à une mission française envoyée à Madagascar, a pu expliquer pourquoi une espèce d'araignée, semblable à celle de nos jardins, avait le soin d'établir au centre de sa toile un câble composé de nombreux fils argentés et posé négligemment en zig-zag. Une mouche ordinaire vient-elle donner de la tête dans le filet, elle est vite saisie et entraînée comme d'habitude; mais si on jette à l'industrieuse et vigilante bestiole une grosse sauterelle, par exemple, elle s'empresse de l'amarrer solidement en enroulant autour des pattes et des ailes son câble résistant.

Une fourmi lui fait peur : elle la sait suivie de toute une armée et abandonne sa demeure.

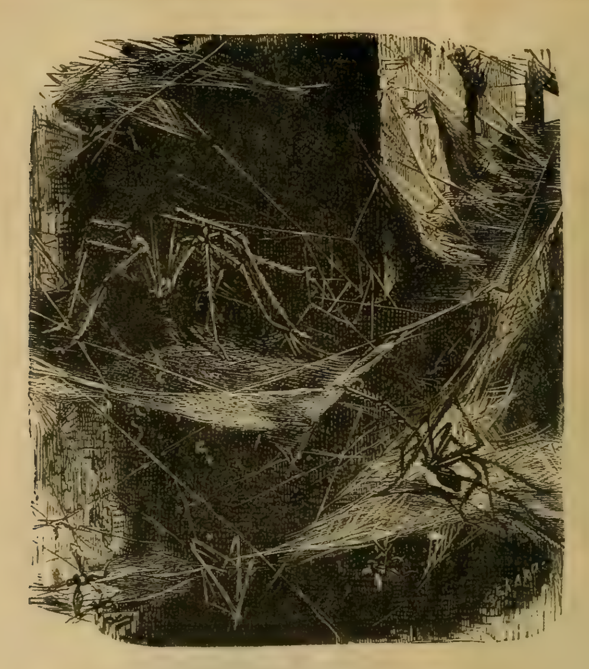
La femelle habite solitaire et mange souvent..... son mari. Le malheureux, poussé par le désir bien naturel de lui rendre visite, s'avance prudemment et voit à certains indices s'il sera bien reçu; souvent, même dans ce cas, la femelle le tue sans pitié et rejette sa dépouille avec un cynisme révoltant. L'harmonie ne règne dans le ménage que quand mâle et femelle sont de même taille, et encore, souvent, font-ils chambre à part.

« Je vis une grosse Epeire diadème, dit de Geer, se balancer voluptueusement au centre de sa toile. Un pauvre petit mâle s'approcha très lentement, avec toutes les précautions possibles, recula plusieurs fois et s'approcha de nouveau en posant ses pieds avec lenteur. Tout d'un coup, il sauta sur la femelle et voulut l'embrasser. Mais mal lui en prit. La grosse mégère le saisit avec ses pinces, le tua d'un coup de crocs, l'enveloppa d'un tissu en le tournant comme un ballot et le suça entièrement en ne lui laissant que sa peau. Ce spectacle me remplit réellement de



Une dame pinçait de la harpe..... quand, inspirée, levant les yeux vers le plafond, elle aperçut une grosse araignée. (Page 99.)

dégoût, de frayeur et de honte pour notre pauvre sexe, si avili parmi les insectes. »



Une demande en mariage.

La morsure de l'araignée, dans nos climats, est en général tout à fait bénigne pour l'homme ; cependant, une espèce venimeuse d'Italie et de Corse, la malmignatte, est assez répandue dans nos contrées méridionales, apportée dans les ballots et les cages à poulets.



Malmignatte.

Aucun malade n'est mort de sa piqûre, mais, en plein été surtout, elle est suivie d'accidents nerveux, de crampes, de frissons et d'un malaise général allant parfois jusqu'à la syncope. Plusieurs cas graves ont été signalés aux environs d'Avignon ; toutes les personnes piquées, après une longue convalescence, ont ressenti parfois des troubles pendant une et même deux années.

Le Docteur Guibert, de Montpellier, a donné ses soins à un cultivateur piqué au genou droit ; le malheureux, une heure après l'accident, était en proie à une angoisse considérable avec sueurs froides abondantes, pouls petit, tremblements et crampes dans les mollets. Après de violentes douleurs abdominales, le malade guérit progressivement en une huitaine de jours.



Tarentule.

La tarentule ou araignée-loup est une italienne vagabonde qui promène ses petits sur son dos ; son venin, nullement dangereux, fut pourtant la cause du tarentisme, terrible maladie qui excitait le rire, la danse et les extravagances de toutes sortes.

Les malades atteints, *les tarentiolati*, encore actuellement plus nombreux que les neurasthéniques, ne guérissaient que par la musique, et certains auteurs italiens ont cru devoir noter des airs à vertus curatives spéciales ; le venin est, du reste, expulsé avec la sueur engendrée par la danse !

Cette grande coureuse peut s'apprivoiser. M. Léon Dufour en a conservé une pendant plus de cinq mois, enfermée dans un bocal dans sa chambre à coucher. Il la nourrissait avec soin et a pu voir de près, lui donnant des mouches à la main, comment elle dévorait ses victimes et balayait ensuite les débris loin de sa sa cachette. Puis elle faisait soigneusement sa petite toilette et reprenait son immobilité.



Mygale aviculaire.

Plus dangereuse est l'horrible mygale, noire et velue, qui habite le Brésil, la Martinique, les îles d'Amérique, la Corse, et une

espèce un peu plus petite le midi de la France. Au Brésil, son désir d'interview la pousse souvent à visiter le lit des voyageurs... Brrrr !.....

Ed. André raconte en ces termes, dans le *Tour du Monde*, comment il fut mordu par un de ces repoussants petits monstres :

« A la Quebrada de Tulpas (Nouvelle-Grenade), la végétation des monocotylédones prend des allures désordonnées. De charmants oiseaux-mouches traversent l'air, jetant leurs petits cris aigus. En contournant le tronc d'un énorme ficus, je vois un de ces bijoux vivants se poser sur la branche sarmenteuse d'un piper, Son nid est là. Je me hisse doucement sur le tronc de l'arbre, mais, au moment où j'avance la main, une araignée monstrueuse, la mygale aviculaire, se précipite sur lui et le saisit à la gorge. En un clin d'œil, je me jette sur l'affreux insecte qui lâche sa proie, me saute au visage et me mord au côté gauche du cou. Je réussis cependant à le capturer, à le tuer, et il fait aujourd'hui partie de ma collection. Malgré une application presque immédiate d'eau phéniquée, il résulta de cette piqûre un abcès dont je garderai la marque toute ma vie. » L'auteur ajoute que la morsure est très douloureuse ; la fièvre consécutive dura vingt-quatre heures et une lassitude générale plusieurs jours.

La mygale se nourrit de blattes, de grillons et même de petits vertébrés, auxquels elle enfonce ses tenailles venimeuses entre la base du crâne et la première vertèbre. A la Réunion, des oiseaux de la Vierge, de la grosseur de notre rossignol, sont dévorés ; des crapauds, de gros lézards même, attaqués, enflent et meurent, et l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie nous apprend qu'un poisson pesant $3^{gr},96$ fut épuisé après une demi-heure de lutte et tiré sur le rivage par une petite mygale pesant $0^{gr},84$. A Batavia, un observateur a trouvé dans sa cave un serpent de $0^{m},22$ de long suspendu par la queue à des fils d'araignée, la gueule emprisonnée dans une muselière de soie.



Mygale maçonne.

Nous ne saurions passer sous silence deux petites mygales, la mygale pionnière de Corse et la mygale maçonne du midi de la

France, intéressantes au plus haut degré pour la façon ingénieuse dont elles construisent leur domicile.



Cours d'eau traversé par des toiles d'araignée.

Dans l'argile, elles creusent un nid qu'elles enduisent de mortier, tendent sur les parois de nombreux fils grossiers destinés à soutenir l'étoffe soyeuse dont elles le tapissent, puis elles fabriquent un opercule circulaire, véritable porte avec charnière à l'un des bords, se fermant hermétiquement sur un petit bourrelet fait de terre et de soie mélangés. Du côté opposé à la charnière elles percent en rond une trentaine de petits trous destinés à faciliter l'ouverture et la fermeture de leur retraite. Si la mygale industrieuse prévoit quelque danger, vite elle ferme sa porte et s'y cramponne, tirant de toutes ses forces avec ses pattes et ses mâchoires. L'oblige-t-on à quitter son trou, elle ne manifeste plus aucune énergie et paraît toute dépaysée. Elle n'aime pas la clarté du soleil et c'est la nuit qu'elle va visiter les pièges-filets qu'elle a tendus autour de son bastion.

« Plus nous trouvons de perfection dans l'ouvrage de cette araignée, dit V. Audouin, plus nous sommes forcés de reconnaître que tous ses actes dérivent exclusivement de l'instinct. Car, si on admettait que l'animal pût les exécuter avec quelque réflexion, il faudrait non seulement lui accorder un raisonnement très pa-

fait, mais encore des connaissances que l'homme n'acquiert que par un long travail d'esprit et parce qu'il a mis à profit l'expérience de ses devanciers. »

Certaines petites espèces exotiques sont également dangereuses. A Waiwera (Nouvelle-Zélande), un homme de 31 ans fut mordu au dos pendant son sommeil par une petite araignée grosse comme un pois qui répond dans le pays au doux nom de Katipo. Le jeune homme qui avait capturé l'araignée fut soigné sans retard. Pendant que sa mère suçait la blessure, son père courait chercher un médecin. Il ressentait une violente douleur qui se prolongeait jusque dans l'aine, puis bientôt l'épine dorsale, les bras, la poitrine furent le siège de souffrances intolérables. Un cataplasme appliqué sur la plaie provoqua la sortie d'un liquide noirâtre ; le jeune homme bien soigné guérit lentement ; du lundi au vendredi il avait maigri de six livres.

La morsure du Katipo est souvent mortelle aux indigènes ; s'ils veulent éviter ce fâcheux dénouement, il faut absolument qu'ils brûlent l'araignée : ils la cherchent partout et brûlent au besoin la maison dans laquelle ils croient qu'elle s'est réfugiée.

A Madagascar, à la Réunion, à l'île Maurice, aux Indes et dans les îles de la Polynésie on trouve de gigantesques toiles d'araignées tendues sur les cours d'eau entre les arbres des deux rives et produisant un effet très original ; enfin, à Buenos-Ayres, un observateur remarqua une toile tendue entre deux arbres distants de 3 mètres environ. De cette toile partait un fil à l'extrémité duquel était suspendue à $0^{m},60$ plus bas et à $1^{m},20$ du sol une petite pierre de la grosseur d'un pois destinée à assurer la stabilité de la toile contre le vent. Si on soulevait légèrement la pierre, la toile se détendait et était entraînée par le moindre souffle d'air.

Certaines petites espèces sont aéronautes : elles lancent de leur abdomen un faisceau de fils légers faisant office d'aérostat et sont transportées au loin par le vent. Darwin en a observé une pluie à vingt lieues de la côte, à bord du *Beagle*, au large de l'embouchure de la Plata.

Le père Babaz raconte qu'un jour, tandis qu'il lisait dans son jardin, une petite araignée tomba sur son livre. Il souffla pour la chasser ; au lieu de se sauver à toutes pattes, elle releva son abdomen d'une façon étrange, le pointa en haut, s'envola et alla gagner un brin d'herbe voisin. Cherchant à se rendre compte de

ce fait singulier, le religieux reprit la petite bête, la posa de nouveau sur son livre et après s'être assuré, d'un tour de main, qu'il n'existait pas de fil invisible dont l'araignée pût s'aider en guise de câble, il souffla de nouveau sur elle. Elle répéta aussitôt sa première manœuvre et s'envola une seconde fois. Il la reprit avec un redoublement de curiosité, et, pour mieux voir ce phénomène, il s'établit en plein soleil. Là, il posa une troisième fois l'araignée sur son livre, et celle-ci reprit sa position inclinée, lança, avec la promptitude de l'éclair, des fils d'une finesse et d'une ténuité extrêmes, s'éleva aussitôt dans l'air, et disparut (1).

L'araignée peut servir de baromètre d'un nouveau genre, à la portée de toutes les bourses, mais appelé, malgré cela, à peu de succès dans les appartements :

Pluie ou vent : l'araignée raccourcit ses fils ;

Beau temps : elle les allonge ;

Variable : elle cesse tout travail.

« Si ombrageuses et si timides qu'elles soient, les araignées, dit Taschenberg, ne se trouvent pourtant pas exclues de la liste des animaux qui ont été quelquefois apprivoisés par l'homme. Dans plus d'un cas, cette créature, rebutée presque toujours, s'est montrée sensible aux bons traitements. Le besoin d'aimer et d'être aimé par quelque chose, besoin qui se développe surtout dans la solitude, établit quelquefois un commerce de bons rapports entre elles et l'homme. » La fameuse araignée de Pélisson en est un exemple ; mais, hélas !

> Un geôlier au cœur dur, au regard sinistre,
> Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
> Foule aux pieds son amie et l'écrase à ses yeux. (Delille.)

Un gardien brutal tua également une araignée compagne d'infortune de Christian II, du Danemarck. Devenu vieux et n'ayant plus rien à souhaiter que la mort, le malheureux fut traité moins rigoureusement. Il parlait alors souvent avec attendrissement de son araignée, de la confiance qu'elle lui témoignait, de sa soumission, de sa sagesse, de la peine très grande que lui avait causée son geôlier sans cœur lorsqu'il la tua.

Dans certaines îles d'Amérique, l'onglet qui arme les mandibules d'une araignée de grande taille sert à confectionner des cure-dents qui ont la propriété d'empêcher la carie ; les naturels

(1) Brehm, édition française, t. VIII, p. 685.

de la Nouvelle-Hollande et de quelques îles de la mer du Sud mangent une espèce d'araignée à défaut d'autre aliment; les Hovas, enfin, font frire dans la graisse la grande araignée de Madagascar du genre Epeire, dont ils se régalent.

Lalande, le célèbre astronome, en mangeait aussi, dit-on, et leur trouvait un goût très agréable de noisette. Il en avait toujours sur lui dans une sorte de bonbonnière, et sortait de temps à autre une captive qu'il croquait à belles dents. Quelques méchantes langues assurent qu'elles étaient en chocolat...

Quoi qu'il en soit, nos Vatels modernes ont toujours hésité à introduire dans nos menus, même champêtres, la purée d'araignées.

MOYENS DE DESTRUCTION

En France, nous pouvons respecter les araignées : elles sont plus utiles que nuisibles. Ne poussons cependant pas ce respect au point de supporter leurs toiles sordides dans nos appartements, où une propreté méticuleuse est de rigueur. Nous devons donc enlever toutes les toiles dès leur apparition et en exterminer les entrepreneuses en les écrasant, ce qu'hésitent souvent à faire, même avec le pied, les personnes nerveuses. Pour celles-ci nous recommanderons les vapeurs d'acide sulfureux produites par quelques allumettes enflammées et promenées sous la bête ou bien encore une douche discrète avec le liquide qu'elles trouveront sous la main : éther, alcool, chloroforme, essence de térébenthine, eau de Javel, eau de cuivre, etc.

Gardons-nous bien de les détruire dans les étables, les écuries, les granges et les bergeries, où elles se nourrissent des nombreux insectes qui harcèlent pendant l'été nos animaux domestiques.

(A suivre.) Armand Leyritz.



Araignée des pierres.

Le Gérant : F. Juven.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 58 1 97.



Bal d'Asnières, d'après une lithographie de 1864.

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

QUESTIONS ÉCONOMIQUES D'AUTREFOIS
MODES ANCIENNES RENOUVELÉES — LES JARDINS D'ÉTÉ

I

« Longtemps nos yeux, dans le passé, n'ont aperçu que l'écorce des choses, les modifications toutes extérieures des royaumes, les têtes qui dépassaient le niveau des foules, les faits qui dérangeaient le cours ordinaire de la vie. Comme ces faits le plus souvent étaient tristes et que ces modifications étaient accompagnées de désastres, de luttes sanglantes, on a été amené à formuler cet axiome bête que les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

« Les mesquines affaires des grands de ce monde, le récit de leurs passions, de leurs intrigues, n'ont plus le don de nous intéresser uniquement. On se lasse d'admirer les stratagèmes des généraux, de compter les soldats sous les armes et les cadavres sur les champs de bataille. »

Ainsi s'exprime le vicomte G. d'Avenel dans un substantiel avant-propos à son remarquable travail : *La fortune privée à travers sept siècles*, qui nous fait pénétrer si avant l'intimité des petits foyers d'autrefois, et nous renseigne de façon si précise sur les conditions économiques des sociétés disparues. C'est à proprement parler, pour conserver le titre choisi par l'auteur lui-même, l'histoire de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1800.

L'histoire des riches et l'histoire des pauvres ; puisque la terre et l'argent représentent les gens qui peuvent vivre sans travailler, tandis que les salaires appartiennent aux pauvres.

Pareil travail, est-il besoin de le dire, ne s'était jamais fait, et c'est pour nous chose aussi nouvelle que curieuse. Un charme très particulier ne se dégage-t-il pas, en effet, de tout ce qui touche à la vie intime, à l'intérieur, au home, à ces murs appelés appartements qui constituent notre demeure terrestre ? Or, avec M. d'Avenel, nous apprenons qu'en 1600 la moyenne du loyer d'une maison parisienne était de 600 francs, qu'en 1675 ce prix avait presque triplé, puisqu'il nous donne pour cette date le chiffre de 1,675, qu'il était retombé à 1,140 francs en 1725 et qu'il avait atteint 3,700 francs aux approches de 1789.

Mêmes curieux détails sur la valeur vénale des maisons — en 1751, un grand et bel immeuble de la place Vendôme se vend 98,000 francs et d'après les récentes transactions dont ces propriétés ont été l'objet, nous savons qu'aujourd'hui il vaudrait un million au moins.

Mêmes précieux renseignements sur la composition des logements dans la première moitié du XVIIe siècle. « En 1633 », dit M. d'Avenel, « une maison neuve de la place Maubert, composée de six chambres, un pavillon avec « étude », deux caves, deux boutiques, une cour et un puits se louait 830 francs. Pour 3,300 francs, on avait un beau logis, près du Louvre, avec sept chambres, cabinets, grande salle, jardin et écurie pour onze chevaux. »

Bien des chambres de nos modernes demeures ne sont guère plus grandes que les *cabinets* d'autrefois, mais je ne pense pas qu'il existe à l'heure actuelle, dans Paris, nombre d'appartements de sept pièces pour le loyer desquels on ait payé, au 15 avril écoulé, 825 francs.

Ce sont vraiment choses captivantes ces restitutions du passé,

ces comparaisons entre ce qui fut et ce qui est, quelle que soit la nature du sujet. M. d'Avenel ne s'est pas borné, du reste, à la fortune privée, il a pénétré par d'autres études, dans toutes les parties du mécanisme de la vie moderne, ce mécanisme aujourd'hui si complet, jadis encore si restreint.

La vie privée d'autrefois! L'objet de nos constantes recherches : le but particulièrement visé par M. Alfred Franklin dans sa succession de monographies sur les arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens. Hommes et choses, tout défile en ces volumes où pas un métier, pas un objet, pas une habitude ne sont oubliés. Une encyclopédie très vivante ayant, pour elle, l'avantage de ne pas se présenter sous la forme toujours ennuyeuse du dictionnaire.

Et si l'on me demande de quelle façon se reconstitue cette vie intime du passé, je répondrai de la façon la plus simple : avec des images donnant l'aspect extérieur des choses ou retraçant les scènes intimes, et avec des documents, c'est-à-dire avec des contrats, avec des factures, avec des notes détaillées. Combien précieuses dans cet esprit les factures du XVIIIe siècle, aux ornements, aux encadrements si délicieusement gravés. Plus facilement et plus exactement que les mémoires, que les souvenirs personnels des uns et des autres, elles nous donnent les noms et les prix des objets — voire même les conditions de paiement, les formes du crédit, le chiffre des commandes suivant le rang social auquel on appartenait.

Une facture, aujourd'hui, c'est un mot, un chiffre, avec des abréviations, encore : autrefois, c'était l'énumération détaillée des objets, de leur usage, de leur prix. Pour la faire, on prenait son temps; et le mémoire triomphait dans toute l'éloquence de ses chiffres. Heureuse époque où cela s'apprenait, se transmettait, pour ainsi dire, de père en fils, où des volumes aux pittoresques écritures et gravés sur cuivre donnaient les modèles, les formules pour la rédaction des factures et des comptes de la vie quotidienne, ces comptes à l'usage desquels un éditeur fécond, Desnos, fabriqua des carnets et des tablettes spéciales.

C'est à un de ces curieux guides de la vie et des affaires commerciales que j'emprunte les deux pages ici reproduites : *Manière d'écrire le linge* et *Manière de dresser un mémoire de tailleur*, comme on pourrait y prendre la manière de dresser les mémoires de *traiteur*, de *serrurier* ou de *tapissier*. Si les pièces de la re

lette féminine ont peu varié dans leur libellé, il faut reconnaître qu'un tailleur moderne à 99 fr. 50 n'aurait que faire des draps de

Maniere de dresser un Memoire de Tailleur
du 5. Janvier 1765

Livré a Monsieur Mecontant, M.tre en fait d'armes
par le S.r Fidel M.tre et M.d Tailleur d'Habits a Paris
y demeurant Rue Sauvée

4 Aulnes et demie de Drap de Pagnon bleu pour
Habit Veste et Culotte a raison de 23.lt l'aune ... 103.lt 10.s
10. Aulnes de Raz de S.t Cyr a 5.lt 10.s ...... 55.
5. Douzaines de Boutons de trait a 4.lt 20
4. Douzaines de Petits Boutons idem a 2.lt .... 8.
1. Paire de Jartieres d'Argent .... 6.
1. Boucle houelle et Crin .... 5.
2 Peaux pour la Culotte .... 4.
Pour les Poches de l'habit et veste .... 3.
2. Aulnes de Droguet de Soye a 11.lt .... 22.
5 Aulnes de toille de Coton tres fine pour les
daffaut, et doubler la dite veste a 3.lt 10.s 17. 10
1. Aulne et demie de Velours Cramoisy pour
une Culotte a 26.lt 39
1. Aulne de Futaine pour doubler la dite Culotte .... 4 .. 10
Pour facon de l'Habit, des deux Vestes
et deux Culottes .... 30.

Total ... 317.lt 10.s

Reduit le present Memoire a la Somme de trois cent Livres
que je reconnois avoir reçu de mondit Sieur Mecontant, a
Paris ce 5. Janvier 1765.

Fidel, Maître et Marchand Tailleur

Modèle de mémoire, d'après *Le Livre nécessaire à toutes sortes de personnes.* (A Paris, chez Mondhare, 1776.)

pagnon bleu, de la futaine comme doublure de pantalon, ainsi que du droguet de soie.

Et cependant, puisque me voici une fois encore sur le terrain de la toilette, je note au passage cet éternel recommencement

des objets et des modes. Tenez, le petit paletot à la viennoise, décoré de tant d'épithètes pompeuses, le voici sur une caricature

Maniere d'Ecrire le Linge
que l'on donne a Blanchir
du 4 Fevrier 1765.

5. paires de Dras de Maitre	1 [#].	15 [s]
8. Chemises a Monsieur garnies; dont trois en Mousselines festonees, deux en baptiste et trois brodées	1	12
8. chemises garnies a Madame	1	10
8. Chemises a M[lles] garnies et Brodees	2	
4. Jupons de dessous garnies	1	4
6. Camisolles dont deux garnies	1	10
1. Toillette garnies en Dentelles	2	
4 Garnitures de Dentelle	1	4
6 Tabliers de Chambre		18
18 Mouchoires dont 6 des Indes		9
8 Coeffes de nuit garnies		8
4 Nappes fines		12
24 Serviettes de Maitres	1	4
4 Grands Rideaux de fil et coton	1	
8 chemises de nuit dont 4 de femme		16
4 paires de Draps de Domestique		12
8 Tabliers de Cuisine		8
6 Paquets de Torchons		9
4 Nappes et 12 Serviettes pour la Cuisine		16
8 paires de Chaussons et 4 de Chaussettes		12
Total	20 [#]	9

Modèle de mémoire, d'après *Le Livre nécessaire à toutes sortes de personnes.* (A Paris, chez Mondhare, 1776) (1).

(1) Cet amusant volume entièrement gravé, dont le débit dut être assez considérable si l'on juge par l'état des cuivres, contenait, en outre, des lettres de compliments, des modèles de lettres de change, des billets à ordre, des promesses, quittances, et l'usage des lois à observer, *le tout pour l'instruction de la jeunesse* (sic).

du second Empire, paletot sac ni homme ni femme, préparant ainsi, sans s'en douter, la grande révolution du costume que tous les jours nous voyons s'accomplir sous nos yeux. L'homme se féminisant et la femme se masculinisant.

Le paletot sac! hommes et femmes le portaient; il était ridicule et vilain, — pour le beau sexe, bien entendu, — quoique moins court que celui à la mode aujourd'hui!

La mode! une singulière personne tout de même, car, sans la formaliser, je dois encore lui apprendre que ses chapeaux rouges ne sont point une nouveauté, pas plus que ne l'étaient, il y a quelques années, ses robes rouges. Même les vives colorations des teintures actuelles, même la variété considérable des tons! En 1780, en fait de rouges, on était aussi riche que nous. Si vous en doutez, lisez cette nomenclature :



— Dis donc, Natole, j'ai un drôle de chic... hein!... avec mon nouveau paletot?

— Pas mal... ni homme ni femme, quoi!... et pourtant pas Auvergnate!...

(*Charivari*, 1867.)

Rouge amarante, — d'Andrinople, — d'Angleterre, — croisé, — enfumé, — des Indes, — levantin, — ponceau, — rose, — vermillon. — Et vifs, très vifs étaient les rouges des chapeaux, ces rouges appelés par un chroniqueur du moment : « idée sanguinaire, troublante ». Eux-mêmes, autrefois

Les chaperons d'honneste contenance

n'avaient-ils pas été

De beau drap noir ou rouge à leur plaisance.

c'est-à-dire à la plaisance des bourgeoises qui, sans cesse, « reviennent au rouge, comme le papillon à la lumière ».

II

Voici, ce semble, la saison où les jardins d'été vont s'ouvrir, jardins de promenade et d'amusement, comme les qualifiait, je crois, *l'Espion anglais* dans son étude sur les « Wauxhalls », pendant si longtemps célèbres et dont la mémoire devait se perpétuer avec le *Tivoli-Wauxhall*.

Wauxhall, terme générique à l'usage de ces promenoirs en plein air dont la spécialité ne varia jamais, Tivoli, lieu célèbre comme Frascati, qualificatifs que l'on retrouve sans cesse sur les estampes ou dans les volumes de l'époque. Frascati surtout. Le départ pour Frascati, c'était, sous le Directoire et le Consulat, chose aussi grave que le départ pour l'Opéra à l'époque de Moreau le Jeune. Et combien d'estampes ! *la Promenade à Frascati*, *les Délices de Frascati*, *les Rencontres à Frascati*. Il semble que ce fut pour tous le paradis sur terre. En 1848 on cherchera à établir des *phalanstères*, en 1800, c'étaient des Frascati... ou des Paphos, car l'amour triomphait aussi sur le mode grec. Les jardins de Paphos, cela sonnait bien.

Sait-on, — la chose est peu connue, — qu'un instant l'Élysée-Bourbon, celui que d'aucuns baptisent déjà *l'Élysée Félix Faure*, fut un de ces *bastringues* comme il s'en établissait, alors, partout. Décidément les fins de siècle se rapprochent par plus d'un côté. Le fait est pour le moins curieux et vaut une citation que nous demanderons à l'auteur de *Paris et ses modes* (1803) :

« Le jardin de la maison de Mme de Bourbon a pris le nom d'Élisée. On y a donné des fêtes qui n'ont jamais eu la vogue; on y a *élevé* des ballons, et le succès n'en a pas été plus grand; enfin, sous le nom de Hameau de Chantilly, on y offre maintenant des déjeuners villageois. Dans les appartements on y trouve, en été, un restaurateur et un glacier, qui prennent en payement, pour moitié de sa valeur, le billet d'entrée qu'on a acheté quinze, vingt ou trente sols à la porte.

« Les jours de fêtes, il y a des orchestres nombreux répandus dans tous les jardins pour faire danser gratis. Il y a joûte sur l'eau et souvent quelques joûteurs tombent dans le bassin. L'escarpolette, la balançoire, les chevaux de bois, les courses, les barres ont aussi des sectateurs. »

Magnifique Élysée-Bourbon : la foule le négligeait pour Frascati. Aujourd'hui c'est lui qui triomphe, avec les bals et les réceptions de la plus athénienne des Présidences, alors que Frascati-jardin a depuis longtemps disparu de l'horizon, malgré tous les rappels de nom et toutes les similitudes de fait. C'est qu'aussi Frascati avait la walse (*sic*), la valse venue d'Allemagne, un



DEPART POUR FRASCATI
D'après une gravure en couleurs de 1800.

enchantement, un tourbillonnement, dont tout un peuple raffolait :

Œil jaloux
Des époux,
Fermez-vous !

car il fallait danser de façon que le cœur de langueur pût mourir. Plus sage, plus modérée, la valse de nos jours. Elle y a perdu son double *w*, mais gagné en décence.

Valsez, valsez, valsez toujours !

Après l'embarquement pour Cythère, c'était le départ pour Frascati, que remplacera sous le second Empire, la promenade à Mabille ou au jardin d'Asnières et auquel répondra de nos jours, prosaïquement, le soir du Grand Prix au Jardin de Paris.

Voici, avec les jardins d'été, le renouveau, le mai de la vie. Et pour mesdames nos femmes, nos filles et nos sœurs, c'est un



Planches du « Costume Parisien ». *Journal des Dames et des Modes* 1797-98, D'après des originaux en couleurs.

éternel prétexte à toilette. A la quatrième page des journaux, ils sont là les gentils mannequins esquissant des sourires, sous la toilette des confectionneurs, faisant l'article pour les prix d'ex-

trême bon marché, de bon marché inoui, incomparable, sans précédent que termine invariablement une fraction alléchante.

Qu'il me soit donc permis, une fois encore, de donner aux abonnés de *la Lecture* quelques gravures de mode vieilles de cent ans.

Malgré plumes et panaches, on chercherait vainement les rapprochements; mais les figures sont gentilles, les toilettes fraîches et légères. Il n'en faut pas plus.

Sous la forme de cette gravure ancienne, c'est le Printemps qui passe. L'hiver lui-même, représenté par la femme au manchon, semble s'être fait clément et, déjà, à l'autre extrémité, la femme à l'ombrelle se gare contre les brûlures du soleil.

Gentilles, ces figurines de modes qui, seules, trônaient, à l'heureuse époque où la citoyenne Lisfrand insérait ses réclames dans *le Journal de Paris*, tout sec, comme s'il se fût agi de quelque tartine littéraire. Ah ! c'est qu'alors le public n'avait pas besoin de voir à domicile, à l'aide d'images concluantes; il allait voir sur place. On ne sollicitait pas : on se contentait d'être sollicité.

Autres temps, autres mœurs !

JOHN GRAND-CARTERET.



Salle de danse du jardin de Paphos (1812).



BRICHANTEAU

COMÉDIEN [1]

(*Suite et fin*).

XI

LA DERNIÈRE RENCONTRE

Sébastien Brichanteau avait l'air profondément navré lorsque je le rencontrai pour la dernière fois.

Il longeait, sans les regarder, les boutiques du boulevard de Clichy, superbe, malgré ses vêtements râpés, parmi les vulgarités des passants. Sous son large feutre romantique, ses cheveux longs me semblaient blanchis. Il redressait toujours sa haute taille maigre, mais les os des épaules se dessinaient plus durement sous le drap luisant. Il s'appuyait, par ce beau soleil printanier, sur un parapluie qui lui servait de canne ou plutôt, tant il le maniait avec une grâce cavalière, de rapière ou de colichemarde. Il portait, ce jour-là, des gants, des gants trop longs, béants aux extrémités des doigts, des gants de Suède aux tons de suie, et son pantalon gris trop large dessinait autour de ses tibias des courbes d'hélice ou de tire-bouchon.

Avec cela, dans les yeux fixes, une mélancolie lassée et, sur la moustache encore retroussée, la neige blanche des années. Sa belle tête de soldat mousquetaire, il l'agitait, de temps à autre, et ses lèvres un peu amères marmottaient des mots qu'on n'entendait pas, *entre cuir et chair*, comme ils disent.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février, 10 et 25 mars, et 10 avril 1897.

C'était devant le petit théâtre des Batignolles où, sur des affiches nouvelles, s'étalait le titre d'une bouffonnerie en vogue et je vis, lorsque Brichanteau frôla les marches et regarda les noms des comédiens en vedette, le hochement de tête s'accentuer, attristé, tandis que les paroles montaient de ton, comme une protestation à demi-voix qui ne demandait qu'à devenir tonnante.

— Eh ! monsieur Brichanteau, lui dis-je, je suis très heureux de vous rencontrer! Vous savez que j'aime en vous le brave homme que vous serez toujours et l'artiste convaincu que vous êtes encore. Que vous est-il arrivé? Vous me paraissez triste!

— Ah! monsieur, si je suis triste, c'est qu'il y a de quoi l'être! La statue? Vous savez bien, la statue de Montescure que je voulais inaugurer, cet automne, à Garigat-sur-Garonne? Eh bien, accrochée, la statue! En panne! Pas d'inauguration possible encore! Et mon fameux gala, le gala dont je vous parlais, il a échoué! Avez-vous un moment? Je vais vous conter la chose en marchant ou sur un banc du parc Monceau.

Et dans le bruit des fiacres, des omnibus, coupé par le cornet des tramways et les signaux des bicyclistes, promenant son rêve éternel dans l'assourdissant et féroce brouhaha, dans la brutale poussée de la foule, symbole ambulant du chasseur de chimères, Sébastien Brichanteau me conta sa dernière étape, étalant tristement le post-scriptum de la gloire, la suprême lettre de change tirée par lui sur la destinée et que le destin lui retournait, non acceptée :

— Oh! me dit-il, j'en ai assez du théâtre! Décidément mieux vaut être starter. Je viens de faire une ultime expérience. J'ai organisé une représentation à bénéfice, et après des efforts surhumains le rocher de la malchance me retombe sur les épaules, comme celui de Sisyphe, et c'est miracle si je n'ai pas les reins cassés !

Au bénéfice de qui, cette représentation ? Eh ! monsieur, vous le devineriez si je ne vous l'avais pas dit! Mon serment, je vous le répète, j'ai voulu le tenir. Le serment fait au Salon devant la statue de Montescure, n° 3773, vous savez. J'ai remué ciel et terre pour le *Romain passant sous le joug*. Et j'ai été d'autant plus actif, zélé, plein de flamme qu'au sentiment de justice et de réparation dont j'étais animé pour le sculpteur phtisique était venu — je vous le confie — se mêler un autre mobile plus intime

et plus douloureux peut-être : la volonté de venir en aide à une femme que j'ai beaucoup, mais beaucoup aimée. Des aventures féminines, j'en ai eu souventes fois!... Je ne vous parle pas de mes rôles. En quarante-cinq ans de théâtre j'ai peut-être séduit six cents jeunes filles sur la scène, sauvé sept à huit cents orphelines persécutées, épousé des milliers de jeunes premières et même violé des personnes de qualité. Mais ça, c'était entre la rampe et la toile de fond, ça ne compte que pour le cerveau. Je vous parle de la réalité.

Vous me rendrez cette justice, monsieur, que dans ces confessions sincères et, comme on dit aujourd'hui, ingénues, je n'ai pas abusé des confidences amoureuses. Discrétion pure. Je pourrais emplir des volumes avec le récit de bonnes fortunes souvent payées avec des larmes. Je n'ai été ni Lovelace (j'ai joué le rôle à Béziers pourtant) ni Casanova. Mais j'ai eu mes fièvres. Je vous en ai discrètement analysé quelques-unes. J'ai gardé le silence sur les autres.

Quand je pense que j'ai été empoisonné par une femme! Oui, moi, Brichanteau, intoxiqué comme dans la *Dolorida* du poète. Mme Patricio, ma directrice (j'ai toujours été au mieux, vous l'avez peut-être remarqué, avec mes directrices, c'était comme une fatalité ou plutôt c'était une vocation, c'était un don), Mme Patricio, se sentant mourir — elle était poitrinaire comme la *Dame aux Camélias*, la pauvre femme, et avec ça déséquilibrée, un peu folle, hystérique, avait dit M. Charcot — Mme Patricio donc m'appela un soir à son lit de mort et me dit :

— Bien-aimé, pardonne.... Je t'ai adoré, je suis jalouse, et, comme je ne veux pas qu'après m'avoir aimée tu en aimes une autre, pardonne-moi, te dis-je, je t'ai empoisonné!

— Empoisonné?

— Oui, le laudanum qu'on m'ordonnait, à moi, j'en ai versé une partie dans ton grog, tout à l'heure! Et tu as bu!

J'avais bu, c'était vrai, comme dans *Lucrèce Borgia*.

Fichtre! Vous devinez la secousse. Empoisonné! Empoisonné par amour! C'était crâne, romanesque, mais c'était embêtant, il n'y a pas d'autre mot, c'était embêtant. Je ne fis pas trop de reproches à Suzanne (Mme Patricio s'appelait Suzanne), mais je courus rapidement chez le pharmacien. En chemin il me semblait déjà voir ces *feux dans l'ombre* dont parle Victor Hugo dans *Hernani* et je notais même mes sensations pour mieux jouer

la scène du *cinq*, à l'occasion. Un vulgaire vomitif termina l'aventure et Mme Patricio mourut sans m'avoir entraîné dans sa tombe.

Je lui jurai sur le moment de lui demeurer fidèle, bien que je lui en voulusse un peu de sa passion égoïste. Mais, maintenant que le vomitif avait opéré, il ne me restait qu'un souvenir grandiose et presque touché, oui, touché, reconnaissant et flatteur, de cette situation originale et neuve. Vous voyez, monsieur, que j'ai le droit de dire que j'ai été aimé! J'ai failli être tué. J'ai été empoisonné par une femme!

Et, quand je dus conduire la malheureuse à sa dernière demeure, peu s'en fallut que je ne fisse imprimer en lettres d'or sur les rubans de la couronne mortuaire : *A ma chère directrice, sa victime reconnaissante!* J'y renonçai, on n'eût pas compris.

Et Virginie Gérard — celle pour qui j'ai en partie organisé le gala — elle aussi a été ma directrice, elle aussi m'a aimé, la pauvre femme — sans laudanum, je lui rends cette justice — et la malheureuse maintenant, après avoir joué les Déjazet en province, joue au naturel les Ophélie à l'Asile de Villejuif. J'en viens de l'Asile et c'est ce qui fait que vous ne me voyez pas la mine très folâtre.

Figurez-vous qu'on m'avait dit qu'un vieux camarade à moi, Canterive, était recueilli, là-bas, soigné comme il faut, mais isolé et dolent sans nul doute; et, me rappelant les années d'autrefois, j'avais sollicité l'autorisation d'aller le voir, lui serrer la main, lui porter du tabac. Un *pas-de-chance* encore, Canterive! Il jouait crânement *la Citerne d'Albi*. Il en valait bien d'autres. Et à Villejuif maintenant, le camarade! *Alas, poor Yorick!...*

Je me mis donc en route pour Villejuif, et je n'oublierai jamais cette visite. Ah! si j'avais à jouer *Hamlet*, à peindre un fou, j'en aurais pris des notes sur le vif — comment dites-vous? *in anima vili* — ce jour-là!

En attendant le tramway, place du Châtelet, près de ces deux théâtres où j'ai figuré quelquefois — sous des pseudonymes (j'ai même joué un samouraï japonais dans une *Matinée internationale* au Théâtre-Lyrique, alors Théâtre des Nations) — je me disais que la vie est ironique. J'avais vu Canterive sur la scène municipale du Châtelet, et j'allais le retrouver dans un asile départemental — ses Invalides!...

Et, du haut de l'impériale du tramway, je regardais ces larges

artères, éventrant depuis longtemps les quartiers populaires d'autrefois, ceux de ma jeunesse : l'avenue des Gobelins, la Bièvre, cette Venise naturaliste, le théâtre des Gobelins, où j'ai vu Bocage vieilli, l'avenue d'Italie, la chapelle Bréa et les fortifications, toutes pelées, le grand bâtiment de Bicêtre où tant de pauvres vieux usent leurs derniers jours, Villejuif où j'ai monté la garde en 1870, et le plateau balayé des vents d'hiver où, au loin, nous regardions Chevilly, l'Hay — peuplés de Prussiens!...

Puis, au bout d'une longue route, un grand bâtiment neuf, aux toits rouges, précédé d'une grille, avec des arcades comme certains couvents d'Italie, l'air d'une mairie plutôt que d'une maison d'aliénés. C'était l'Asile. Je demandai le docteur, très aimable, qui me fit entrer dans son cabinet et dit à un gardien d'aller chercher Canterive. Ce ne fut pas long. Canterive devait errer quelque part par là ! Il entra, gras comme un moine, sous le costume d'ordonnance de l'asile, veste et pantalon de drap brun, et tenant à la main sa casquette.

— Canterive, lui dit l'excellent docteur, voici un ami qui vous demande !

Le pauvre diable tourna les yeux vers moi, des yeux tout ronds, très vagues, hésita un moment à me reconnaître, puis, bégayant, balbutiant, presque aphasique :

— Bri... Bri... ch... chan... Brich... Brichanteau! prononça-t-il à la fin, difficilement.

Il me tendit une main qui tremblait. Ou plutôt cette main, je la saisis. La paralysie l'avait déjà touchée et je contemplais tristement cette ruine. Un si beau garçon! Fort comme un bœuf! Qui avait couru le taureau à Nîmes et *tombait* les lutteurs de profession dans les arènes du Midi, pour s'amuser. Bouffi maintenant, titubant, aboli. D'ailleurs très heureux.

— As-tu besoin de quelque chose, Canterive ?

— De rien..., de rien... On est très bien ici..., très... très... très bien... Bonne nour... nour... riture!... Très... très... Et à heure fi... fi... fi...

— A heure fixe! Oui, et quand on a tant de fois crevé de faim !

— Et où croyez-vous être ? interrompit le docteur en lui parlant. Vous savez, Canterive, que vous êtes ici dans une maison de fous ?

Le vieux camarade haussa les épaules, eut une expression de

sourire méprisant, comme un homme qui dédaigne une mauvaise plaisanterie, et laissa tomber :

— Non... non... non... Premier hô... hôtel de... Paris, ici... Bon... très bon hôtel... Très... très... Beau... beaucoup de vo... voya... voyageurs!...

Puis il retomba dans une sorte de béatitude graisseuse. Je parlais, j'interrogeais. Il ne me répondait plus. Son sourire heureux se figeait. Il saluait, de ses yeux gros comme des billes, des visions vagues. Ce pauvre garçon, qui avait trimé comme pas un, traîné la savate et la misère, rencontrait enfin le bonheur parfait et le calme — où ? — dans un asile d'aliénés.

— Oh! vous n'avez pas à vous inquiéter de lui, me dit le docteur. Il finira paisible et plus heureux que nous.

Je dois dire que Canterive me témoigna peu de chagrin lorsque je pris congé de lui. Il semblait même avoir hâte d'aller se reposer, tout seul, sur un banc, au soleil. Je lui repris la main, je lui dis au revoir, il balbutia un *: A... a... dieu!* et sortit.

— Et c'est peut-être ça le bonheur! songeais-je.

Le docteur voulut bien me faire visiter l'établissement et je sentais s'affirmer en moi cette impression que les fous sont plus intéressants que les imbéciles et pas beaucoup plus insensés que les gens d'esprit. J'en vis là de toutes les formes et, comme nous sortions, je fus frappé par la physionomie pensive d'un jeune homme à tête militaire qui marchait le long de la galerie, la tête penchée sur un in-octavo.

Nous lui parlâmes.

Il lisait, disait-il, un livre des plus intéressants pour lui, très captivant : — une *Théorie nouvelle du système orthogonal triplement isotherme et de son application aux coordonnées curvilignes.*

Je lui fis répéter ce titre, que je gravai dans ma mémoire (elle est toujours superbe) et je regardai le docteur — en disant tout bas : « Le système orthogonal triplement isotherme, pauvre fou ! »

Mais le médecin rectifia mon erreur :

— Non, non. Le livre est réel, le livre existe et c'est un beau livre. Il a pour auteur un vicomte de Salvert, docteur ès sciences et professeur à la Faculté libre des sciences de Lille. Vous le trouverez chez Gauthier-Villars!

Les coordonnées curvilignes! Le système orthogonal! Je perdais pied. Et j'avais hâte de m'éloigner d'une maison où les ma-

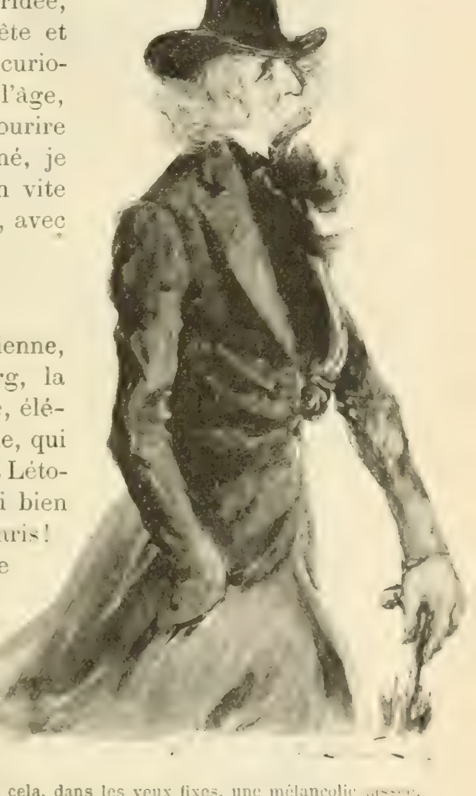
thématiciens me paraissaient des aliénés et où les fous comme Canterive me semblaient si parfaitement heureux. Je pris congé du docteur et je me disposai à regagner mon tramway.

Tout à coup, comme j'arrive près de la grille, je vois descendre d'un fiacre, soutenue par deux aides — un infirmier et une infirmière, — une vieille, vieille petite femme, toute ridée, toute cassée, dodelinant de la tête et regardant autour d'elle avec des curiosités de fillette étonnée et, malgré l'âge, les rides, les cheveux blancs, le sourire niais de ce pauvre visage ratatiné, je pousse un cri, reconnaissant bien vite une fleur de mon passé, et je dis, avec l'accent du cœur :

— Virginie!

Elle se tourna vers moi.

Virginie! la Déjazet de Saint-Étienne, de Lyon, de Dijon, de Strasbourg, la rivale de Scriwaneck, la jolie fille, élégante comme une statuette de Saxe, qui jouait Richelieu, Gentil-Bernard et Létorière aussi bien, oui, presque aussi bien vraiment que la Déjazet de Paris! Virginie Gérard, ma directrice d'autrefois, si gentille, si dévouée, si gaie, si folle, si bonne, si grisette! Virginie, là, Virginie descendant d'un fiacre pour entrer dans un asile d'aliénés, dans le *bon hôtel* tranquille où du moins Canterive affamé avait du pain pour ses vieux jours!



Avec cela, dans les yeux fixes, une mélancolie lasse.
(Page 123.)

Ça m'avait donné un coup, un coup violent dans le diaphragme. Ce qui me fit plus d'impression encore, c'est que Virginie, au contraire de Canterive, ne me reconnut pas. Oh! pas le moins du monde! Machinalement son nom, prononcé d'une voix dont le timbre ne s'éteint pas, lui avait fait tourner son regard vers moi. Mais, dans ce regard, rien. Aucune trace de vie. Les prunelles

ne voyaient pas, le cerveau ne se retraçait rien. Le rire, découvrant des dents usées, très jaunes (oh! les petits grains de riz des jolies dents blanches d'autrefois!), le rire était muet, et, après avoir été si spirituel, si malicieux, il était bête.

J'essayai de dire :

— C'est moi... Moi, Brichanteau... Sébastien... A Lyon... Lyon... les *Célestins*.

Elle ne m'écoutait pas, ne m'entendait pas et, Ophélie sexagénaire, elle chantait, d'une voix devenue éraillée, des bribes de refrains d'autrefois :

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu !

La Douairière de Brionne! Oui, son grand succès aux Célestins, précisément, à Lyon! Je jouais *Lazare le Pâtre* au Grand-Théâtre, dont M. Gérard, le mari, avait aussi le privilège et nous luttions de ruses aimables pour nous unir, elle, la Comédie, moi, le Drame, en des rendez-vous que notre mutuelle passion rendait peut-être plus ardents, mais assurément moins coupables!

D'ailleurs, ce mari, brutal, joueur, violent, alcoolique, méritait au centuple le sort que la fatalité lui avait réservé! C'est lui qui, par des spéculations idiotes, ruina la pauvre Virginie (elle aimait ce nom prédestiné qui était aussi celui de Déjazet). C'est Gérard qui précipita sa compagne dévouée — commercialement dévouée — dans la misère et lui fit descendre vers la folie le premier échelon. Paix à sa cendre! Il s'est tué ou il a été tué à Montevideo, dans un tripot! C'est une fin digne de sa vie.

Ah! Virginie. Quels souvenirs! Elle était si jolie, Virginie! Et si drôle! Brune, vive comme un oiseau, pimpante comme une Parisienne et passionnée comme une Andalouse. Ma chère directrice! Elle ajoutait largement à mes appointements une prime inappréciable : l'amour! Je dois dire qu'en bouquets, bracelets, souvenirs, tout ce que je gagnais allait à elle. J'eusse voulu être Monte-Cristo pour subventionner à la fois ses deux théâtres et la couvrir d'or. Mais elle se moquait des espèces sonnantes, comme moi! Elle eût volontiers quitté cet imbécile de Gérard pour vivre avec moi au sixième étage, buvant du cidre et grignotant des marrons! Mimi Pinson. Je l'appelais Mimi Pinson.

— Que veux-tu? Je joue Frétillon, me disait-elle. Il faut bien être dans le jupon du personnage!

D'ailleurs, à ce moment-là, les Célestins et le Grand-Théâtre gagnaient de l'argent gros comme eux et, sans le mari, Mimi Pinson eût fait fortune. Quels étonnants *scenarios* dans la vie!.. Je l'avais connue si charmante et je la retrouvais si délabrée Une vieille, une petite, toute petite vieille! Une vieille sans souvenirs, sans regard, presque sans vie! Une vieille femme abolie qui chantait vaguement un couplet demeuré dans un repli du cerveau comme une loque oubliée dans le coin d'une chambre vide :

Combien je regrette
Mon bras si dodu...

J'écoutais; j'avais la gorge serrée et, dans le torse, comme la sensation d'une angine de poitrine.

Ma pauvre Virginie! Ma petite Virginie! Frétillon! Tout mon passé! Ces cheveux d'un blanc sale, je me rappelais qu'autrefois cela l'amusait que je les aplatisse au fer chaud quand je lui mettais des papillotes! Si bruns, si fins, ces cheveux de Virginie! Je dois en avoir gardé quelques mèches, sous enveloppe, dans mes tiroirs. Et maintenant... Ah! maintenant!... Voilà ta jeunesse, pauvre homme! Brichanteau, voilà tes amours?

J'avais frissonné; mais je me remis de mon émotion et je suivis Virginie Gérard jusqu'à la porte du médecin en chef du quartier des femmes qui attendait pour l'interroger, l'étudier.

Mais on m'arrêta sur le seuil.

— Vous ne pouvez pas entrer, me dit-on. C'est une malade qu'on nous envoie de Sainte-Anne et qu'on interne!

C'est bon, je reviendrais. Oui, certainement, je reviendrais; je ferais une enquête, je n'oublierais plus Virginie, je la reverrais. On me laisserait bien la revoir.

Alors je m'informai de son sort. Elle était, de chute en chute, tombée dans la misère noire. Jadis, pour soutenir les directions successives, les entreprises folles de son mari, elle avait fait réellement des prodiges de vaillance. Elle avait joué les Déjazet dans les pampas, chantant et dansant pour des cow-boys qui l'applaudissaient en tirant des coups de revolver. Elle-même, un revolver à côté d'elle — oui, la fine grisette aux petites mains — couchait parfois dans la savane et ramassait des dollars dans les

granges. Puis, l'âge était venu et la déveine et la pauvreté. On relevait, un jour, sur un quai de Nantes, une pauvre errante qui se disait artiste dramatique, ex-directrice de plusieurs scènes subventionnées de province et qui avait sur elle, pour toute fortune, une pièce de dix sous n'ayant plus cours et un volume dépareillé des *Chansons* de Béranger. Ah! Frétillon! Cette fille qui frétille, Frétillon sans cotillon! C'était Virginie!

Les succès de théâtre et les amours de ce monde ont de ces lendemains. On rapatria Mme Gérard. Mais, à Paris, le gouffre était plus large, voilà tout. On peut plus obscurément, si l'on est fier, mourir de faim à Paris, c'est le seul avantage. Personne ne s'y inquiétait de Virginie et j'ignorais même qu'elle fût ici et qu'elle fût encore de ce monde. Elle allait, quêtait, quémandait, sollicitait, la pauvre vieille. Figurante ici, balayeuse là. Demandant la faveur de donner des petits bancs dans un caboulot avec autant d'ardeur qu'elle eût supplié pour devenir dogaresse. Et partout repoussée! Les pauvres pullulent, les places sont rares ou prises, les jeunes sont ardents, les vieux sont trop nombreux, la vie est dure. Quand je vois tant de jolies filles se bousculer pour entrer au théâtre, je voudrais les mener à l'Asile où, là-bas chantonne, fredonne, la voix brisée, la Déjazet des Célestins, ma pauvre directrice en démence!

Oh! monsieur, dussé-je vivre cent ans — ce que je serais bien capable d'accomplir, mais ce que je ne souhaite point — je n'oublierais pas les visites à Virginie, dans cet Asile où je l'ai vue une fois, après un accès furieux, mise en cellule, comme les plus agitées : — de pauvres femmes, vieilles ou jeunes, qu'on aperçoit à travers le carreau rayé de leurs ongles, couchées sur la paille qu'elles gâtent, hurlantes, toutes nues parfois, déchirant leurs vêtements, collant à la vitre leurs faces irritées, aux cheveux hérissés, terribles comme la Sachette à l'orifice du Trou aux Rats et appelant, dans leurs cris, les misérables damnées, appelant celle-ci un enfant perdu, celle-là une fortune dévorée, cette autre un amant en fuite — la maternité, l'amour, le rêve, tout ce qui déçoit, tout ce qui ment, tout ce qui tue! Ah! pouah! En voilà du drame!...

Virginie n'est pas toujours en fureur dans son Asile. Ses accès d'agitation sont même rares. Mais quant à me reconnaître jamais, à Dieu vat, comme disent les marins! Le souvenir est à vau-l'eau. N, i, ni, fini. C'est donc pour elle que je me suis fait

bénéficiaire. Pour elle et pour le *Romain* de Montescure. Double but, double aiguillon, double devoir.

Une femme qui m'avait tant aimé! Qui ne m'avait jamais trompé! Qui me disait — comme elles m'ont toutes dit, mais avec un accent que n'avaient pas les autres :

— Tu sais, je te jure sur la tête de mon père que je n'ai jamais aimé qu'un être au monde! toi!

Cela valait bien un peu de dévouement, n'est-ce pas?

A cheval donc, à cheval, messieurs, pour la représentation à bénéfice!...

Tout d'abord, je me heurtai à bien des objections. Une représentation à bénéfice, on en abuse! Des érections de statues, on en voit partout. C'est une mode, c'est une carrière, une carrière de marbre (pardon du jeu de mots, je déteste ce genre d'esprit).

Quand on veut se mettre en valeur ou en vue, on grimpe sur le piédestal d'un contemporain plus ou moins illustre. On fonde un Comité, on bat le rappel pour les souscriptions, on donne une matinée au Trocadéro et l'on devient un personnage payant sa gloire avec l'argent et le talent des autres. Ce n'était pas mon cas, ai-je besoin de vous le rappeler?... Il y avait bien, je le dis tout bas, une petite satisfaction d'amour-propre à la perspective de me voir en Romain sous le ciel du Midi, mais c'était si peu de chose comparativement à la joie d'accomplir ce devoir : la réhabilitation de Montescure, le sculpteur vaincu, sans compter la consolation de la démente. Pour la vieillesse de Frétillon, s'il vous plaît!

J'avais beaucoup compté pour le succès sur un journaliste maintenant arrivé et que j'avais jadis connu rue Cardinet, sous les toits, pauvre petit reporter battant la semelle en hiver et le pavé en toute saison. Je lui demandai un bout d'article, un coup de trompette dans les journaux où il écrit.

— Ah! mon brave Brichanteau, me dit-il, mais s'il fallait faire un boniment pour toutes les statues qu'on prépare, nos colonnes n'y suffiraient point, même avec les suppléments, et les abonnés ne renouvelleraient pas! Nous ne serions plus que des préfaciers pour Panthéons. Elles finiront par ruiner le public, toutes ces statues. Elles pullulent. J'ai déjà souscrit, pour ma part, à onze statues, cette année, et nous sommes au mois de mai. C'est comme les représentations à bénéfice! On nous demande tous les jours une réclame nouvelle et je vois sortir dolentes, du fond de

mon passé, et tendant la main, toutes les belles comédiennes applaudies d'autrefois. Elles sont ridées, fanées, misérables, et elles me quémandent l'aumône de quelques lignes, elles que je regardais jadis avec des yeux de collégien extasié, chargés d'admiration et de désirs, à travers la rampe! Et c'est par égoïsme que je leur fais l'article voulu; en les célébrant rétrospectivement, il me semble que je me célèbre moi-même. Leur vieillesse me rappelle ma jeunesse, et c'est ma jeunesse que je chante en les pleurant. Mais votre pauvre diable de Montescure, votre petit cornet à piston poitrinaire, votre statue de *Romain sous le joug* et votre *à-propos* du poète Cazenave, adjoint au maire de Garigat-sur-Garonne, qu'est-ce que vous voulez que cela intéresse notre public? Qu'est-ce que vous voulez que ça fasse aux Parisiens?

Il avait raison, à son point de vue. Les vaincus ont tort. Mais, dans mon âme et conscience, j'étais dans le vrai et ses objections n'ébranlaient pas mon activité résolue.

— Très bien, lui dis-je, gardez vos sympathies à vos admirations vieillies, je ne vous demande que d'annoncer la représentation au bénéfice de Montescure et de Virginie. Je me charge de tout, je préparerai tout, j'organiserai tout, j'obtiendrai tout! Et vous pourrez dire seulement qu'il s'agit de venir en aide à une femme folle.

Il se mit à rire :

— Ça ne serait pas une exception : elles le sont toutes!

Mais toutes ne m'ont pas aimé comme Virginie.

Ah! quel fardeau je m'étais mis sur les épaules! Quelle dure charrette à tirer! Un bénéfice, monsieur, un bénéfice, c'est l'enfer. Le bénéficiaire devient le solliciteur fâcheux de tout ce qui a un nom, une situation, une fortune. Jeune, je m'étais toujours refusé à colporter les billets de mes représentations à bénéfice, en province. Mes camarades allaient faire le pied de grue chez le préfet, chez le maire, chez le général de division, chez les dames influentes de la ville. Moi, pas. J'affichais mon bénéfice, je mettais mon nom en grosses capitales et j'attendais la location, très digne. Il faut être juste, je trouvais des collaboratrices parmi l'éternel féminin. Oui : je dois avouer que la plupart du temps mes diverses directrices, amies idéales ou charnelles, se chargeaient elles-mêmes de corriger ce qu'avait d'un peu sauvage mon attitude en allant elles-mêmes solliciter pour

moi les puissances et placer çà et là les loges et les orchestres. Je leur en savais gré.

Mais leurs sollicitations n'avaient rien de blessant pour mon caractère un peu hautain. Eh bien, ce que mes directrices variées et également aimables, à divers degrés, avaient été pour moi, timide, je le devins pour l'une d'elles, aliénée. Le bien fait à quelqu'un se retrouve, un jour ou l'autre.

Moi aussi, je promenai des billets à travers la ville. Moi aussi, je fis lithographier les circulaires pressantes où je mettais (le style, c'est le miroir de l'homme) le meilleur de mon cœur :

« M...,

« Celui qui signe ces lignes est un artiste combattant pour un artiste un dernier combat.

« Quand il dit un artiste, c'est deux artistes qu'il faut lire : une morte vivante, un mort oublié.

« Contre la folie qui étreint la première, le soussigné vous demande de l'or. Pour la gloire qui a fui le second, il vous réclame la lumière.

« Lumière, santé, tout se paye, tout s'achète. Une représentation à bénéfice, dont le programme, comprenant les plus grands noms du théâtre, sera publié plus tard, donnera la vie à celle qui souffre, consolera la mémoire de celui qui a disparu.

« Laissez-moi espérer,

« M...,
« (Monsieur ou Madame)

que vous voudrez bien concourir à cette double manifestation d'art et de bienfaisance, et que vous honorerez de votre souscription et de votre présence la représentation qui aura lieu au théâtre du Châtelet, le...

« Avec mes salutations respectueusement fraternelles,

« SÉBASTIEN BRICHANTEAU,

« *Comédien* des divers théâtres de France. »

Le Châtelet étant un théâtre municipal, M. Cazenave avait obtenu la salle grâce à des conseillers municipaux de ses amis que j'avais d'ailleurs conquis en leur contant mon aventure de 1871, mon projet de sauver la France et d'enlever Guillaume. Vous vous rappelez?... Ayant le théâtre, il ne me restait plus qu'à avoir les artistes. Je me mis à l'œuvre.

Avez-vous vu jouer *le Bénéficiaire*, monsieur? Non. Eh bien, lisez-le. Cette comédie, une charge, si l'on veut!... Mais si vraie! Éternelle. Elle fit fureur lorsque Potier la créa, aux Variétés, en avril 1825, pour la jouer vingt jours après à Saint-Cloud, devant Charles X et la cour. Le vieux souffleur *l'Essoufflé* y déploie, pour organiser son bénéfice, plus de diplomatie que M. de Talleyrand au Congrès de... de je ne sais quoi... et plus d'énergie que le père Pelissier devant Sébastopol. Il court après *M. de la Tirade, acteur tragique*, il supplie *M. du Bémol, célèbre chanteur* (je souris à la naïveté de ces noms choisis pour amuser nos pères), il séduit Mlle Zéphirine, *danseuse à réputation* — le ténor est enrhumé, la danseuse est fatiguée, le tragédien fait ses malles pour Lille, Strasbourg ou Marseille — ça ne fait rien, le bénéficiaire organise son bénéfice et tout va bien, lorsque, au moment du lever de rideau, patratas! tout manque, le père noble, la princesse, le raisonneur, le chanteur, et M. l'Essoufflé est forcé de jouer tout seul à son bénéfice!

Monsieur, le vaudeville peut être aussi dans la nature, comme le drame. Je l'ai expérimenté par moi-même. Il peut même devenir tragique, le vaudeville, et j'ai joué à la ville la comédie de MM. Théaulon et Étienne avec des alternatives cruelles d'illusions et de désespoir.

Je m'étais dit :

— La représentation extraordinaire sera donnée au bénéfice d'un ami mort et d'une amante vivante! Il faut qu'elle soit vraiment extraordinaire, cette représentation extraordinaire. Il faut qu'elle soit en date. Ce sera ma suprême incarnation et, après avoir reparu une dernière fois devant le public, moi, l'oublié, mêlé, une fois encore, aux glorieux, je disparaîtrai et avec la joie du devoir accompli je m'ensevelirai dans ce dernier souvenir comme le soleil couchant dans un manteau de pourpre. Très simple. Très digne.

Alors je commençai ce dur voyage à travers les escaliers des camarades arrivés. J'ai bon pied, bon œil heureusement et n'ai pas besoin d'ascenseur pour monter les étages. Et puis, à vrai dire, j'étais bien reçu à peu près partout. L'art élargit les cœurs et mes collègues sont de bonnes gens. Si l'on additionnait tout ce que les comédiens donnent, en une année, de leur vigueur, de leurs poumons, de leurs nerfs, de leur salive, de leur fièvre et de leur temps aux pauvres, on verrait qu'ils sont les grands pour-



Mme Patricio m'appela un soir à son lit de mort. (Page 125.)

voyeurs de la bienfaisance. On leur demande tout et toujours et ils donnent toujours et tout ce qu'ils peuvent. Je quémandais donc, comme les autres.

Je jouais, je vous dis, *le Bénéficiaire*, je devenais M. l'Essoufflé, pour le compte d'autrui. Je peignais de mon mieux la situation terrible, navrante et désespérée de Virginie et le but patriotique de cette représentation à double détente : d'un côté, des douceurs et du tabac, dernière caresse, à trouver pour une artiste tombée ; de l'autre, les derniers billets de banque pour une statue qui honorait à la fois la mémoire d'un sculpteur disparu — tenant au théâtre par l'orchestre des musiciens — et le dévouement d'une ville de France à l'idée de la protestation patriotique. Bref, ma circulaire, ma petite circulaire lithographiée, mais développée et expliquée.

Je faisais, refaisais, répétais, recommençais de mon mieux, avec une éloquence puisée dans ma conviction et sans cesse renouvelée, cette sorte de conférence et je dois dire que je me faisais l'effet d'être convaincant. J'enlevais les adhésions comme avec la main. J'éprouvais bien quelques refus, surtout de la part des chanteurs qui très souvent commençaient par me dire : « Si c'est au Trocadéro, vous savez, ne comptez pas sur moi ! » Mais, soyons juste : les chanteurs ont à veiller sur leur voix et leurs directeurs craignent pour eux les enrouements et les angines.

L'un d'eux me dit :

Je ne chante plus que dans les églises ! C'est une façon de racheter mon passé !

Il n'avait pas à le racheter, ce passé glorieux. Mais après tout chacun est libre de ses scrupules de conscience.

Les danseuses étaient plus aimables. J'avais des préjugés sur les danseuses, je n'en ai plus. Ce ne sont pas de simples acrobates comme je me l'imaginais autrefois. Elles font de la poésie avec leurs orteils. Elles sont des rêves muets. Et je dois dire qu'elles ont autant de cœur que de jarret. Pas une ne m'a dit non.

— Pour une camarade devenue folle ? Tout ce que vous voudrez !

— Pour la statue de votre sculpteur poitrinaire ? Tout ce qui vous plaira !

Bonnes filles ! Si dévouées ! Et je parle des plus célèbres, de celles dont vous rencontrez les photographies chez les papetiers

et les portraits au Salon. Généralement elles ont connu les journées dures, elles ne sortent pas de la cuisse de Jupiter et la misère, qui leur fait peur, leur fait pitié. Alors, elles dansent! Elles dansent gaiement, non plus pour les lorgnettes des riches, mais pour l'escarcelle vide des pauvres! Elles m'ont ému, les danseuses, ému et charmé. Ah! si j'avais eu vingt ans!

Ces visites, d'ailleurs, ces montées d'escalier, ces entrées chez des camarades qui ont des *noms* m'en ont appris joliment sur les artistes de mon temps. Études psychologiques et pratiques. Adieu la Bohème, monsieur. Nous n'en sommes plus aux braves cabotins du boulevard du Temple qui s'établissaient en commun, faisaient la *popote* ensemble, formaient une smala de célibataires, se partageaient la direction de la communauté, l'un d'entre eux, par exemple, étant chargé de la cuisine et cela pour arriver à vivre avec économie, à mettre, comme on dit, les deux bouts. Les comédiens d'aujourd'hui, fichtre!... Quelques-uns sont de bons négociants et savent compter comme des inspecteurs des finances.

Ils ont des galeries de tableaux, des collections de tabatières. Daltimare... Daltimare a chez lui des toiles de maîtres que les Américains viennent admirer comme des œuvres de musée et qu'ils sollicitent même d'acheter, à des prix fous, d'abord parce que les tableaux sont de choix, ensuite parce qu'ils proviennent de la collection Daltimare... Bon garçon, du reste, Daltimare, et obligeant, et m'ayant mis sur-le-champ à l'aise en me promettant son nom, son concours, son influence pour ma fameuse représentation...

— C'est bien le moins, me dit-il avec franchise, que les gros aident à tirer d'affaire les petits!...

Seulement, avec cela, des théories étonnantes sur l'art :

— On nous reproche nos tournées, on nous accuse de préférer aux bravos parisiens les dollars des Américains ou les piastres des rastaquouères. Il sont bons, ceux qui nous disent cela! Est-ce qu'ils ne vendent pas leurs denrées aussi cher qu'ils peuvent? Est-ce que, journalistes, ils ne demandent pas pour leurs articles les prix les plus élevés possibles? Mon dilemme d'existence est bien simple. Amérique? Tableaux! Paris? Pas tableaux! Voilà! Ce n'est pas difficile à comprendre! Et tout à vous de cœur et à vos pauvres protégés, mon cher Brichanteau!

Tout de même, en redescendant les escaliers de pierre, aux

maquettes douces à mes pieds, de ces rois de Paris — et dignes de leur royauté, je le reconnais (je n'ai point de basse envie) — je me rappelais les grands fous sublimes de mon temps, les échevelés, les romantiques, les courageux mangeurs de la dure vache enragée... Je m'oubliais moi-même, je vous jure... Je ne pensais qu'aux autres, à ceux que j'ai connus, aimés, admirés et qu'avec un peu de chance — ah! la chance, quelle gueuse! — j'eusse pu égaler peut-être !... Je me rappelais Beauvallet touchant du père Seveste des appointements dérisoires pour jouer la tragédie à Belleville en vendant de ses *croûtes* (car il était peintre) pour s'en acheter, comme il disait. Il nous les avait contés, ses débuts, M. Beauvallet, à qui je pardonne aujourd'hui toutes ses persécutions parce que c'était un artiste! C'est lui qui allait, en décembre, par les temps de neige, jouer Orosmane, là-haut, en pantalon de nankin! C'est lui qui, dans *Othello*, sortait de scène en sautant à saute-mouton par-dessus Iago et disait au public : « Par ordre du Conseil des Dix! » C'est lui qui lâchait dans la salle un sac de hannetons ramassés au Bois de Boulogne et égayait la tragédie des *Templiers* par le bourdonnement des élytres de ces insectes. Son fils m'a raconté cela souvent. « Les hannetons, disait Beauvallet, ont — détail ignoré de M. de Buffon — le goût de la tragédie. » Et ces gamineries épiques faisaient passer les jours de jeûne. On riait à ventre déboutonné, on n'avait donc plus à se serrer le ventre! La gaieté, c'est de l'hygiène...

Et Mélingue, fils d'un douanier, petit-fils d'un volontaire de la République, courant les chemins, jouant dans les granges, allant de village en village avec son ami Tisserant, le futur directeur de l'Odéon, par le froid, par la neige, pareil à un chemineau de l'art et gagnant son pain comme il pouvait, le grand et fier artiste! Mélingue arrivant après l'heure réglementaire devant Lille, ville fermée, et passant la nuit dans une guérite abandonnée à frictionner les membres de son compagnon, que gelait la bise. Mélingue vendant un maillot moyen âge pour payer, le lendemain, la tasse de café qui les réchauffe, Tisserant et lui! Mélingue battant du tambour à Armentières pour annoncer la représentation du soir, Mélingue allant à Paris en pêchant des grenouilles et en les faisant cuire chez les bons paysans à qui il dit des vers! Mélingue aussi brave contre la faim que d'Artagnan contre les balles et conquérant la gloire pied à pied, misère à misère, à l'assaut de la destinée comme un mousquetaire de notre art.

Et Bocage, échappé de son étude de notaire, las de son métier de petit clerc, passant ses nuits à réciter ses rôles, tenant ses voisins éveillés et voyant le succès lui venir sous la forme d'un portier qui signifie à Hamlet, à Othello, au Cid, à Horace d'avoir à laisser dormir les locataires. Bocage qui sera Buridan et qui intrigue pour figurer à Bobino! Tous ces grands noms, toutes ces grandes ombres — ma jeunesse et ses dieux — me revenaient tandis que je pénétrais dans ces appartements de mes jeunes camarades d'aujourd'hui, avec leurs salons blancs comme les boudoirs de Trianon ou leurs murailles et leurs cheminées encombrées d'aquarelles et de japonaiseries.

Ah! pour quelques-uns, c'est un bon métier, ce dur labeur du comédien qui se baratte la cervelle à chercher, à savoir, qui s'hypertrophie la mémoire, passe ses nuits à apprendre, à avaler des rôles qu'il faut bientôt oublier. Noter, je vous le répète, que je n'ai pas l'ombre d'envie. Pas l'ombre. Je ne suis pas heureux, non, mais j'en sais (et beaucoup) de plus malheureux que moi! Seulement je trouve que la vie, pour ces nouveaux, a manqué du petit grain de poivre. Ils sont arrivés trop vite par des chemins sans ornières. Ils ont été trop gâtés. Vache enragée, vache enragée qui m'a causé tant de tiraillements et de maux d'estomac, tu es peut-être le condiment de la vie d'artiste. Quand on t'a mâchée et remâchée, la moindre tartine de beurre prend ensuite des succulences d'ambroisie!

J'en rencontre aussi plus d'un qui me dit, en me promettant son concours :

— Ce sera une occasion toute trouvée de jouer une pièce de moi!

— De vous, mon cher maître?

Après tout? Pourquoi pas? Ceux qui savent traduire doivent savoir créer.

D'autres profitaient de l'occasion pour me dire :

— Je suis tout à vous, à la condition que je joue tel ou tel grand rôle que mon imbécile de directeur me refuse sous le prétexte qu'*il ne m'y voit pas*.

Les femmes disaient : Célimène ; les hommes : Ruy Blas ou Alceste. Mondidier demandait Rysoor, de *Patrie!* Je te crois, un chef-d'œuvre!

On s'étonne que nous voulions, à tout prix, jouer certains rôles qui nous fascinent, Célimène ou Sylvia, quand on est femme et

grande coquette, Alceste ou Hernani, quand on est homme et grand premier rôle. Mais c'est tout naturel, ça!... Quand on a été, fût-ce pour un soir, Célimène ou le Misanthrope, on l'est pour toute sa vie. Rien, rien au monde, rien ne vous empêchera d'*avoir été* cela. On a beau être tombé, on a, un soir, touché aux astres, décroché la timbale. Napoléon, oui, Napoléon, même lorsqu'il était captif sur le roc de Sainte-Hélène, n'en avait pas moins gagné la bataille de Friedland! On ne pouvait pas, ni Hudson Lowe, ni un autre, lui retirer ça. Célimène, Hernani, ce sont nos Friedland à nous. Et encore, les victoires de l'art ont cela de plus noble qu'elles ne coûtent de sang à personne. C'est bien notre avis?

Enfin, pour revenir à nos moutons, j'étais parvenu à composer une affiche, une belle affiche. Le théâtre municipal du Châtelet n'aurait pas eu souvent un spectacle comme ça. Danses, chants, comédies, monologues, un acte des *Burgraves* joué par moi, par Dorfeuil et par Richardet, l'Opéra, l'Opéra-Comique, la Comédie-Française, les Variétés, toute la lyre. J'avais surveillé de mon mieux les imprimeurs, connaissant la susceptibilité, toute naturelle des artistes. On leur reproche leur amour-propre. C'est que le moindre passe-droit leur fait perdre, un soir, le terrain conquis pendant des années.

J'étais donc bien sûr de n'avoir pas fait de boulettes dans le classement de mes collaborateurs. L'Opéra et la Comédie par rang de dates, années de leur fondation et leurs artistes par rang d'ancienneté. Très commode. Mais les autres! Voilà le chiendent. Trois heures après le premier affichage sur les colonnes Morris, je recevais des réclamations — des petits bleus, des télégrammes :

« Je n'ai pas l'habitude de passer derrière Mlle Stella, des Bouffes. Je vous prie de vouloir bien effacer mon nom. — Emma Roger, artiste des Folies-Dramatiques.

« Monsieur Brichanteau, je croyais que les artistes dramatiques avaient pour vous plus d'importance que les chanteurs. Il n'en est rien d'après votre affiche. Faites jouer le drame à vos ténors. Je ne vous donnerai pas la réplique dans *les Burgraves*. — Dorfeuil.

Les Burgraves! Je les avais affichés après *Mignon* d'Ambroise Thomas, parce que je jouais dedans, je l'avais fait par modestie. Dorfeuil ne comprenait pas. Adieu *les Burgraves!* Je n'avais pas le temps de trouver un autre Job. A l'eau mes *Burgraves*...

Je répondais petit bleu par petit bleu, poste par poste. J'essayais d'empêcher les défections, d'arrêter les fuyards. Mais les dépêches se succédaient avec une régularité inquiétante. Le ténor avait une angine. Il fallait enlever *Mignon*. Mon monologuiste s'excusait. Il était forcé d'aller jouer pour une œuvre de bienfaisance en province. La *Pavane*, la *Pavane*, qui était un *clou*, ratait comme *les Burgraves*. Angine chez le chanteur, entorse chez la danseuse. Une épidémie, monsieur, une véritable épidémie ravageait, démolissait, décimait, détruisait mon programme.

Alors, j'en faisais un autre, j'improvisais une affiche. J'avais, chaque matin, un gala différent. Et l'imprimeur me disait : « Mais, avec tous ces changements, vous allez vous ruiner en frais de composition typographique ! » Ces éternelles modifications, du reste, devenaient fatales à la location. Il y avait eu une poussée d'abord au bureau. La buraliste avait confiance. Les marchands de billets, hirondelles du succès, voltigeaient autour du Châtelet. Mais, à mesure que les petits bleus me forçaient à changer mon affiche, ces hirondelles battaient de l'aile, fuyaient, la location s'arrêtait et la buraliste devenait sceptique.

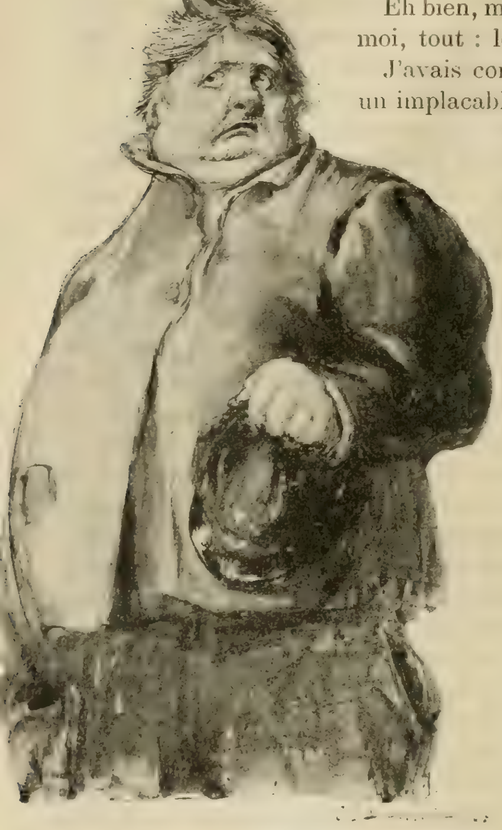
Que faire ? Remettre la représentation ? Attendre la fin de l'entorse pour la *Pavane* et de l'angine granuleuse pour *Mignon ? Remise par indisposition*. Soit. Mais quand retrouverai-je les quelques bonnes volontés qui me restaient fidèles ? Mon conseil municipal m'obtiendrait-il encore une fois le Châtelet ? La saison s'avançait, d'ailleurs. J'entendais les piaffements prochains du Grand-Prix. Après ce grand jour, Paris se vide. Et Cazenave m'écrivait que, si les gens de Garigat-sur-Garonne ne réunissaient pas l'appoint voulu pour l'inauguration du *Romain*, ils remettraient la cérémonie aux calendes grecques. Enfin, Virginie Gérard, là-bas, avait besoin des adoucissements que mon dévouement devait à ses souffrances. J'avais d'ailleurs dit qu'on jouerait à date fixe ! Je devais, je voulais énergiquement, absolument tenir ma parole. Brichanteau l'a toujours fait.

Et la date fixée arriva, monsieur. 31 mai !... Je ne l'oublierai jamais, celle-là ! Les journaux avaient annoncé la représentation avec bienveillance, je dois le reconnaître, mon ancien ami le reporter devenu un jeune maître trouvant même le moyen de me décerner des épithètes qui me touchaient à la fois et me *mélancolisaient : « un comédien vieilli mais éminent..., un champion non lassé du drame national, un glorieux méconnu...* » — j'en

passe et des moins bonnes; — les affiches étaient énormes, très voyantes, faites pour le succès et, en dépit des désertions volontaires ou — comment dire? — sanitaires, j'avais des *noms*, il me restait assez de *noms* pour faire une recette...

Eh bien, monsieur, tout se ligua contre moi, tout : les éléments et les hommes.

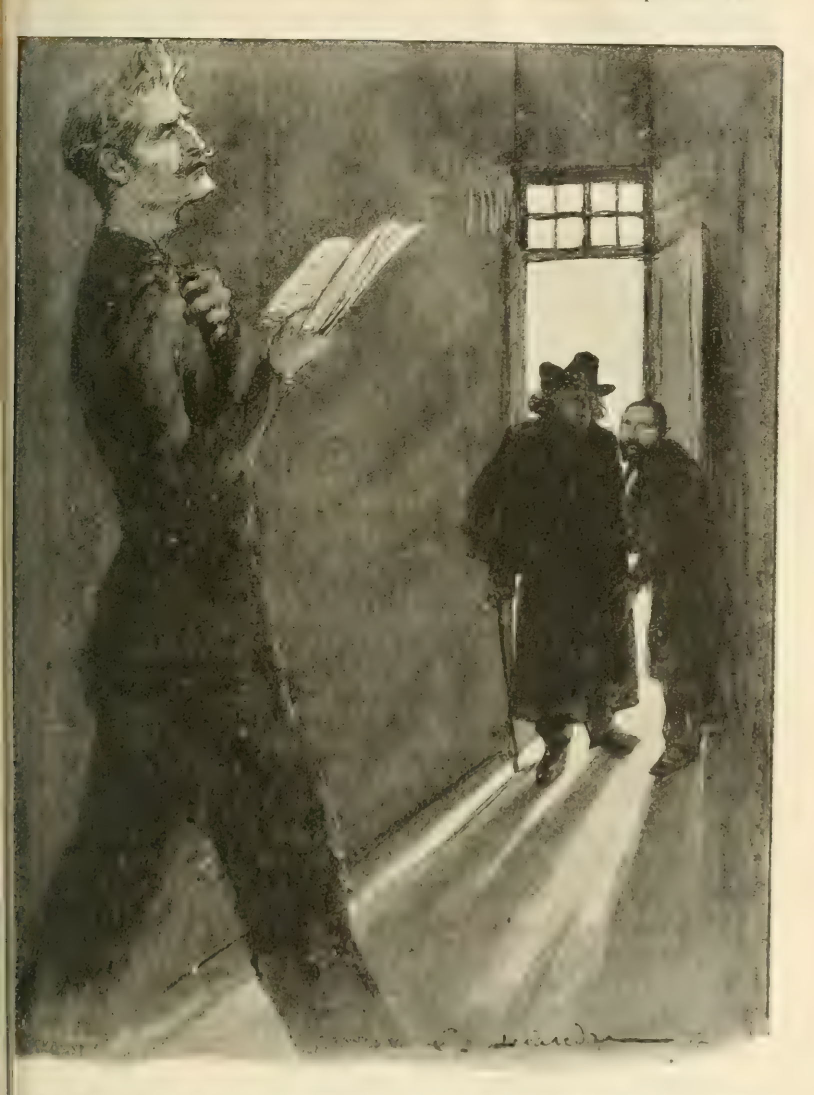
J'avais compté sur la pluie. Le soleil, un implacable soleil, le sacré soleil dont parle Phèdre, se leva, dévorant et magnifique. Le thermomètre grimpa, précisément ce jour-là, à des hauteurs caniculaires. On avait plutôt envie de prendre un bain que d'aller au théâtre. Les trottoirs flambaient comme des miroirs dépolis. Et toujours, tout naturellement, les petits bleus, les télégrammes de pleuvoir soit à la régie du Châtelet, soit à mon pauvre logis des Batignolles. C'était même la seule pluie qui tombât. Mais elle était drue. Les *noms* filaient comme des lapins. J'en avais douze le 29 au soir, je n'en avais plus que sept le 30. Le 31 au matin, il ne m'en restait que trois. J'examinai tristement mon programme, si laborieusement combiné. Neuf, il me manquait neuf noms! Le numéro des Muses!



Canterive. (Page 127.)

Et je n'étais pas encore désespéré. « Ils te font faux bond, Brichanteau? Ils manquent à la promesse faite à l'ombre de Montescure et au fantôme de Virginie? Mais tu es là, toi, solide au poste, fidèle au devoir! Multiplie-toi, Brichanteau, et montre au

public qu'un homme de volonté et de ressources peut, à lui



e fus frappé par la physionomie pensive d'un jeune homme à tête militaire.
(Page 128.)

seul, valoir une collectivité, surtout lorsqu'elle est absente !

Si le public me demeurait fidèle, le reste était peu de chose. *Moi, dis-je, et c'est assez!* Je dirais des vers, je jouerais des scènes détachées, je mimerais, au besoin, la scène du *Vieux Caporal*, puisque la pantomime redevient à la mode. Je savais les scènes réalistes de mon vieux camarade Henri Monnier, je les réciterais et l'auditoire verrait que la fameuse *rosserie* qu'on croit avoir inventée ne date pas d'aujourd'hui. Rosses, nous l'étions aussi, au besoin, mais nous étions rosses avec du cœur! — Bref, j'étais résolu à tout jouer, maître Jacques et Protée, à la la fois, pour Montescure et pour Virginie!

Et le public m'en saurait gré. Seulement, voilà, le public ne vint pas. Il ne vint pas, le public. Oh! pas du tout! Cette vaste salle du Châtelet, quand j'y pénétrai, avait l'air d'un grand vaisseau vide. Quelques loges garnies, des spectateurs clairsemés aux fauteuils, le balcon un peu fourni, les galeries désertes. Seul, le parterre était tout plein; mais qui l'occupait? C'était la claque.

On m'apporta le premier bulletin :

— 2,780!...

Avec les frais généraux, les voitures envoyées à domicile et les bouquets achetés d'avance pour les rares artistes (il fallait bien être décent, n'est-ce pas ?) 2,780 francs, ce n'était rien. Un désastre! Je me demandais même si je n'en serais pas de ma poche au bout du compte. Et ce que contient ma poche, ce n'est pas ce poids-là qui me ferait couler au fond de l'eau en temps de naufrage.

— 2,780 !

Pauvre Virginie! Pauvre Montescure!

Mais quoi! il fallait faire contre fortune bon cœur et jouer pour les braves gens qui avaient eu confiance en Sébastien Brichanteau et répondaient à son appel. Rares, mais choisis, ces nobles cœurs, ces fins connaisseurs, ces tenaces, ces fidèles. Ils avaient apporté leur argent — non pas à flots, non — qu'importe! On leur en devait pour leur argent! Et, à mesure que par un nouveau petit bleu m'arrivait une excuse nouvelle, je faisais vaillamment une annonce et je m'offrais, modeste mais résolu, à combler la lacune et à remplir le vide.

— Au lieu du *Corsetier*, le monologue annoncé, vous voudrez bien, mesdames et messsieurs, agréer *la Grève des Forgerons*, soliloque de François Coppée, dit par votre serviteur. Scène admirable, du reste.

On ne répliqua rien, à la première annonce. On applaudit même. On murmura un peu à la deuxième. A la troisième on se fâcha. Mais, à la quatrième, on prit le parti de rire et même on me couvrit d'applaudissements lorsque, prenant enfin le taureau par les cornes, je déclarai que, pour ne pas abuser de la bienveillance du public, je me déclarais prêt à remplacer toutes les défaillances, toutes les absences, *en bloc*.

— De telle sorte, messieurs, que, ce que la représentation perdra en variété, elle le gagnera en unité!

J'eus la présence d'esprit d'ajouter :

— Que n'en est-il de même, en politique, pour la pacification des partis!

Ce fut fini. Avec des traits on conquiert un auditoire. Je tenais ma salle dans ma main. Tous les *noms* pouvaient se défiler. La représentation était assurée. Quand on me voyait revenir, on ne prenait même pas la peine de chercher, sur le programme, le nom du manquant. Il y avait désormais un pacte tacite entre le public et moi. J'étais le grand Remplaçant, comme j'avais été le grand Gonfalonier dans *les Horreurs de Florence*, drame inédit que j'ai créé à Valparaiso.

Et, si je ne me suis pas enroué, dans l'après-midi du 31 mai, c'est que mon tonnerre n'est pas éteint. J'ai récité là, au Châtelet, la valeur de quatorze actes en vers de douze pieds. Satires, sonnets, élégies, récits, fragments de drames, j'ai tout dit. Tout ce que ma mémoire a gardé de nobles pensées, je l'ai jeté à la foule, j'entends l'élite qui m'apportait 2,780 francs! J'ai livré mon stock. J'étais fatigué, mais non épuisé. Je jouais, j'allais, j'arpentais la scène immense, je criais, je modulais, je pleurais!... Les 2,780 francs n'ont pas été volés, sur mon âme!

Hélas! à quoi bon tout ce courage? La représentation finie, le compte fait chez le caissier, j'étais en déficit. Je savais bien que les auteurs joués me feraient, pour les pauvres, remise de leurs droits. L'Assistance publique, elle aussi, réduirait le taux de sa dîme. Malgré tout, je le touchais du doigt, le hideux déficit. Ou, si je parvenais à sauver quelques centaines de francs, tous mes fiacres et mes bouquets payés, c'était le bout du monde, et le socle de Montescure n'y gagnerait pas un atome de pierre, et les narines jadis si roses de Virginie, pas douze cornets de tabac!

J'en étais là, les yeux sur ces diables de chiffres, dans le cabinet du régisseur — les retournant en tous sens, ces chiffres qui

ne badinent pas plus que l'amour et qui sont même moins élastiques que lui — oh ! l'Art forcé de compter avec l'Argent ! — lorsque, à la porte, des petits coups, discrètement frappés, me firent demander :

— Qui est là ?

— Entrez, ajouta le régisseur.

Et je vis apparaître dans l'encadrement de l'huis un vieux petit homme, tout mince, tout ridé, mais coquet, propret, qui s'avança vers moi en me tendant la main et me dit :

— Bravo !... Ah ! mon vieux Brichanteau, quel creux ! Quelle foi ! Quelle âme ! Il n'y a que nous, vois-tu, nous étions taillés en plein chêne !... Tu ne me reconnais pas ?

Je cherchais. C'était vague, mais il me semblait bien, en effet, retrouver, dans ce visage rapetissé, une figure de connaissance.

— Lanteclave !... Comment, Lanteclave, voilà comment tu l'oublies ?

Il ne m'eut pas plus tôt dit son nom que tout un passé me sauta au visage et que, moi, je lui sautai au cou. Lanteclave ! Comment donc ? Un camarade des Célestins justement !... Un compagnon des belles soirées de Lyon !...

— Je te croyais mort, mon pauvre vieux, lui dis-je.

— On meurt donc ? fit-il en riant. Oui, je l'ai entendu dire. N'en crois pas un mot. C'est des histoires de pessimistes !

Il avait toujours été gai. Il était membre du Caveau. Sec, maigre, mince, ce petit morceau de cep de vigne du Bordelais gardait, même desséché, un peu de sève.

Il venait d'assister à la représentation. Il avait payé sa place. Il m'avait applaudi, réapplaudi, rappelé. Oh ! bon public et bon camarade, Lanteclave !

— Mais, me dit-il, ce qui me taquine, c'est que tu n'as fait que demi-salle, té, mon pauvre ?

Je hochai la tête :

— Si encore j'avais fait demi-salle !

Et je lui tendis le bulletin :

— J'en suis de ma poche, mon vieux, et elle est trouée, ma poche !

— Ah ! bah ? fit le petit homme. Ah ! ce pauvre Brichanteau !... Et cette pauvre Virginie !...

— Oui, oui, répondis-je, tu peux la plaindre, elle, car moi... un maravédis de plus ou de moins... Mais, au fait, Lanteclave, Virginie ?

— Eh ! bé, Virginie ?

— Elle a été ta directrice ?

Il eut un sourire avec une paillette dans l'œil, Lanteclave.

— Oui, fit-il, elle a été ma directrice. Son imbécile de mari! Tu te rappelles, les Célestins ? Eh donc, si la pauvre femme manque de quelque chose et si tu n'as pas fait recette, Brichanteau, permets-moi d'ajouter pour elle le secours auquel j'ai droit de par l'article 34 des statuts de l'*Association des artistes!* Brave Association! brave homme de baron Taylor ! On peut faire partie de l'Association après un an d'exercice de la profession, on donne une cotisation d'un franc par mois et l'on a droit — tu entends, droit — à un secours régulier, une année après l'admission, sans compter la retraite de cinq cents francs ! Quand on ne peut payer la pension, on vous la passe en secours et tout est dit ! Le Potose, quoi !



Virginie Gérard. (Page 131.)

— Non, murmurai-je, pas le Potose, pas le Transvaal, mais le pain des vieux jours ! J'aurais dû être de l'Association ! Les réfractaires ont tort !

— Eh bien, conclut Lanteclave, mon droit au secours — cin-

quante francs — et ma pension de cette année, je les verse à ta représentation !... Je les verse à ton Montescure et... (la même paillette de lumière vivifia ses petits yeux gris) à Virginie..., notre Virginie...

Il avait, à n'en pas douter, prononcé ce *notre* avec *intention*, comme on dit au théâtre.

Notre Virginie ? Comment, notre Virginie ?... J'avais (est-ce bête à mon âge !) une sorte de terreur à l'interroger. Mais il ne me laissa pas le temps de poser le point d'interrogation.

— On peut bien te dire toute la vérité, Brichanteau ?

— Certainement.

— Tu ne te fâcheras pas ?

— Pourquoi me fâcherais-je ?

— D'ailleurs il y a prescription...

— Va, mais va donc !

Il m'agaçait, Lanteclave.

— Eh bien, à Lyon, tu te rappelles...

— Si je me rappelle !...

— Les *Célestins* ?

— Oui.

— *Gentil Bernard* ?

— Oui, oui, oui !

— Tu te souviens que la patronne, quelquefois, lorsque tu l'attendais du côté de Perrache, te disait qu'elle avait une dent à soigner et qu'elle avait été retenue chez son dentiste ?

— Si je m'en souviens !...

— Dis donc, Brichanteau, elle n'avait pas plus de dent à soigner que toi !... Le dentiste, mon cher..., le dentiste...

Et toujours la petite paille dans l'œil !

— Le dentiste, c'était toi ! m'écriai-je.

Il eut le bon goût, tout en avouant, de me déclarer que, du reste, Virginie passait ses séances à lui protester à lui-même qu'elle m'adorait et qu'elle ne savait pas pourquoi elle me trompait. Peut-être tout simplement parce que Lanteclave chantait très bien les chansons de Béranger !

Je ne me fâchai pas, monsieur. Il eût été ironique de dégainer la rapière pour une trahison posthume et de jouer don Gormas pour une infidèle enfermée à Villejuif, pauvre créature ! N'importe. Il me parut amer d'avoir monté tant d'escaliers et joué, sans bénéfice, *le Bénéficiaire*, pour arriver à ce résultat : décou-

vrir que même ce rêve passé, oui, ce dernier petit rêve rose, c'était une bulle de savon qui crevait comme les autres.

Virginie Frétillon ! la Frétillon qui me jurait qu'elle n'avait jamais aimé qu'un être au monde, moi, et qui me le jurait sur la tête de son père !... Il a dû en voir de grises, le crâne de son père !

Après ça, puisqu'il est dit qu'on doit toujours avoir été trompé, j'aimais mieux l'avoir été par Lanteclave que par un autre ! Propret, du moins, coquet, discret, le petit méridional devenu sécot et coco. Son dentiste !... Tout de même, quand je pense à ça !... Son dentiste !

Voilà ma dernière aventure, monsieur, et je m'en tiens là. On ne me reverra plus sur les planches. Place aux jeunes !... Virginie aura du tabac et des tablettes de chocolat ; mais du diable si jamais Garigat-sur-Garonne voit mon effigie, ma statue. Le fondeur n'est pas payé. Je reste à la consigne, accroché, mis aux débarras, relégué, oublié ! Et la municipalité nouvelle trouve qu'un Romain, c'est bien pompier, et que rappeler des idées de guerre, c'est attenter à la fraternelle idée de la fédération des peuples !

Eh bien, soit, fais tes paquets, Brichanteau ! Si tu clôtures sur une mauvaise recette, tu ne finiras pas du moins sur une mauvaise action !

Et comme je lui disais qu'il était, en effet, un cœur dévoué et un brave homme — passant du chevet de Montescure au cabanon de Virginie Gérard — Sébastien Brichanteau se leva, du banc où nous étions assis, et redressant la tête :

— Il est certain, dit-il, qu'on pourrait faire une descente de police dans ma conscience d'homme et d'artiste, on n'y trouverait rien de louche ; je ne crains pas les perquisitions des sbires. Mais n'allez pas vous imaginer de me donner ni un prix ni même un brevet de vertu ! Diable ! C'est cela qui serait ridicule. Il y a eu un acteur, du nom de Moessard, qui avait du talent. Je ne sais pas quelle noble action il eut le tort de commettre en dehors du théâtre. L'Académie lui décerna un prix de vertu et, patatras, le pauvre garçon ne devint plus que le *vertueux Moessard* et ne s'en releva pas, dans les feuilles. Allez donc jouer des rôles de séducteur ou de traître en étant le *vertueux Moessard !* Pas trop d'éloges, monsieur. Pour Montescure mourant comme pour Virginie démente, j'ai fait ce qu'eût fait tout homme de cœur. Le dévouement, c'est ma partie.

« Et maintenant, *addio !* Les rêves bleus sont envolés. Le théâtre m'a donné les illusions dans ma jeunesse ; sur mes vieux jours, le vélodrome me donnera du pain ! »

Il s'était mis à marcher, du côté de l'avenue Velasquez et le soleil couchant allongeait sur le sable de l'allée l'ombre agrandie du vieil acteur. Je regardais, autour de moi, le gai paysage de ce coin de terre, le parc Monceau, plein de cris d'enfants, de chants d'oiseaux, de luxe et de vie. L'or du couchant tombait par plaques sur les allées claires, par poignées dans la feuillée verte des arbres, par nappes sur le velours des pelouses poudrées, çà et là, de boutons d'or et de pâquerettes blanches.

Et Brichanteau s'arrêtait, de temps à autre, pour faire encore, par quelque observation pittoresque, un retour sur lui-même.

Me montrant, sur son socle, le Charmeur de serpents, avec la vipère enroulée autour de sa flûte et le bronze caressé, cuivré par le chaud soleil :

— Charmeur de serpents, charmeur d'hommes, crains le venin des reptiles ! dit-il, en hochant la tête.

Plus loin, étendant la main vers des vieux à moustaches blanches, assis sur les bancs de bois brun et qui — boutonnières rouges et cheveux gris — causaient, officiers retraités, des batailles anciennes, en traçant, du bout usé de leurs cannes, des *schémas* de chimériques mouvements de stratégie dans la poussière :

— Et ceux-là aussi sont des vaincus glorieux ! me dit-il.

Un vieux peintre au large chapeau de feutre, courbé en deux sur un pliant, copiait d'après un massif de fleurs une touffe de roses rouges, à l'aquarelle, et des gamins curieux le regardaient peindre, le lavis des fleurs coulant sur le papier comme de vives plaques saignantes.

— Et celui-là, fit Brichanteau, celui-là aussi croit peut-être encore qu'il décrochera les étoiles !

Il ajouta, essayant de rire :

— Ratés de l'armée, ratés de la peinture, ratés du théâtre ! On mobiliserait un corps d'armée avec les vaincus de la vie qui n'ont pas mérité leur défaite !

Mais il disait cela d'un ton plus amer que de coutume, dans le rayonnement, le poudroiement de ce beau soir de juin, il devenait triste dans le renouveau de jeunesse de ce parc de délices où les enfants couraient, fleurs mouvantes — chapeaux de paille et cols

bleus de marins, robes rouges ou jupes claires, — où les aubépines blanches, les azalées, les tulipes éclataient sur les fonds de verdure dans leurs caresses de couleurs.

Les yeux, brûlés par tant de rampes, du vieil acteur semblaient emmagasiner, avant de retourner à la pénombre du noir logis des Batignolles, toute cette lumière, toute cette gaieté des petits êtres riant à la vie parmi les floraisons nouvelles.

Avant de me quitter, il me dit encore, en caressant le parc d'un geste circulaire :

— Beau décor, monsieur, pour un drame Louis XV !... J'ai joué le Régent devant des toiles de fond qui ne valaient pas ces arbres-là ! Car, moi aussi, j'ai été talon rouge ! Ah ! le Régent, dans *Mademoiselle Aïssé*, de Bouilhet !... Louis Bouilhet, le dernier romantique ! Le dernier !... Avec moi !

Un triste sourire, une poignée de main, un suprême salut. Et — comme par un *praticable* — Brichanteau sortit par la grille de l'avenue Velasquez.

Je le suivais des yeux. Droit, marchant lentement, la tête haute, il longea le boulevard des Batignolles, hochant le front, s'arrêtant parfois pour contempler, de son grand air de dédain, la coulée des fiacres, des tramways, des bicyclettes qui assourdissaient ses oreilles sans étouffer sa pensée ; — puis, au loin, je le vis s'enfoncer vers son logis, ombre vivante disparue dans la foule, dévorée, avalée par le sort, et perdue, là-bas, dans le brouhaha indistinct et la cohue féroce du grand Paris...

Mais quoi ! Dans ce logis, ne retrouvait-il pas, au fond de ses tiroirs, quelque boucle de cheveux, quelque portrait-carte oublié — et sur les rayons de bois blanc de sa pauvre bibliothèque, sous de vieilles couronnes flétries, un vieux tome maculé de Hugo, même une brochure décousue de Bouchardy ?...

Toute sa jeunesse ! L'amour et la gloire, ses rêves !

Avec ces fantômes — qui sait ? — peut-être était-il heureux, Sébastien Brichanteau, comédien français, de tous les théâtres de France !

Jules CLARETIE,

de l'Académie Française.

(*Fin.*)



MILIEU DE SIÈCLE

MÉMOIRES D'UN CRITIQUE [1]

(*Suite.*)

V

AU PAYS DE BOHÈME. — LE CHATEAU DE LA FAIM. — L'ABBÉ CHATEL. GÉRARD DE NERVAL.

« Vous êtes libres ! » avait dit le geôlier en nous déposant sur le pavé de Paris. — Libres de quoi ? De ne rien dire, de ne rien écrire, de ne rien imprimer, et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'aucune manifestation indépendante, même purement littéraire, n'eût été tolérée ; la seconde, c'est qu'en grande partie journaux et revues avaient disparu. Ce qui subsistait, aussi bien la majestueuse *Revue des Deux Mondes* que les subtils et souples *Débats*, subissait la contrainte occulte du pouvoir et le régime arbitraire des avertissements. Quant à la liberté du livre, il sera permis de n'en point parler, si l'on se souvient, à quelques années de distance et lorsque le joug se faisait moins pesant, des procès intentés aux *Fleurs du Mal* et à *Madame Bovary*. Nous étions donc libres, nous autres hommes de lettres ou tout au moins littérateurs, de mourir de faim dans la plus parfaite obscurité.

Cela ne se comprend plus guère au moment où j'écris, dans le plein épanouissement d'une presse indépendante qui ne laisse en chômage aucun homme de talent. Ajouterai-je que les écrivains

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars, et 10 avril 1897.

contemporains, plus avisés que leurs devanciers, se précautionnent davantage contre les risques de la lutte, ayant presque toujours comme point de départ et comme point d'appui quelque honnête sinécure qui garantit le pain quotidien? « La littérature doit être le beau luxe de la vie, » a dit Michelet après Jean-Jacques. C'est ce qu'ils savent très bien voir et ce qui nous avait complètement échappé.

A vrai dire, nous tentions l'impossible, et ce *nous* n'exprime pas ici une collectivité consciente. De 1852 à 1855 — je précise nettement la date — il y eut bien quelques réunions amicales, quelques groupes, quelques cénacles; mais la plupart des efforts demeurèrent isolés, ne s'inspirant que d'une réelle passion pour les lettres, d'une ambition très chimérique mais très noble, ne relevant chez tous, fût-ce chez les moins dignes ou les moins vaillants, que d'une impérieuse vocation. Elle n'est pas toujours heureusement servie par nos facultés, cette vocation; cependant elle indique nettement l'invincible orientation de notre esprit. Quand le talent la couronne tout est pour le mieux, et si le talent fait défaut, elle reste encore respectable.

Ceci étant dit une fois pour toutes, je n'éprouverai aucun embarras à parler de cette bohème que j'ai traversée, dont les principaux représentants sont aujourd'hui très clairsemés, et envers laquelle les chroniqueurs se sont montrés encore plus sévères que les circonstances, ce qui n'est pas peu dire.

Erronée dans l'histoire politique, la doctrine du *bloc* est absolument fausse en histoire littéraire. Il y faut distinguer avec soin les moments et les nuances, sinon l'on s'expose à des bévues ou à des injustices.

En réalité, il y a eu presque coup sur coup trois bohèmes, caractérisées chacune par une allure différente : celle de Théophile Gautier, d'Arsène Houssaye, de Gérard de Nerval, de Nestor Roqueplan, de Camille Rogier, de Lassailly, d'Édouard Ourliac, bohème volontaire en quelque sorte, où l'on jouait à la pauvreté, où l'excentricité dominait, rejeton bâtard du vieux romantisme, qu'elle tâchait de réchauffer et de rajeunir à force d'extravagances; celle de 1848, de Mürger, de Champfleury, de Barbara, de Nadar, de Jean Wallon, de Schanne, réellement besogneuse celle-là, mais vite débrouillée, grâce à une camaraderie intelligente, à la sympathie des jeunes gens, à la complicité du public; celle enfin de 1852, la nôtre, pas volontaire du tout à son origine.

cruellement éprouvée par la détresse, décimée par la mort, résistante toutefois sous la mauvaise fortune, opiniâtre dans son espoir, ne comptant dans ses rangs ni désertions ni trahisons.

Les hommes de lettres, a-t-on prétendu, ne rédigent guère leurs Mémoires que pour se décerner des louanges, pour médire des contemporains, surtout de leurs confrères ; beaucoup plus volontiers, au contraire, je reviens sur ce milieu de siècle pour dire des gens que j'ai connus et que l'on a méconnus le bien que j'en pense et qu'ils me paraissent mériter. Je me garderai certes d'affirmer que tous mes camarades de bohème étaient des petits saints, des génies ou des héros. Littérateurs dans l'âme, ils avaient essentiellement les vices littéraires, une très bonne opinion d'eux-mêmes, la manie d'en parler, le *débinage* du voisin, une manière sarcastique de traiter les hommes et les choses. Accoutumé aux entretiens de la pure et haute amitié, j'étais choqué par les conversations où le moi s'étalait si naïvement. Mais ne fallait-il point passer quelque chose à des hommes d'un vrai mérite, étouffant sous une atmosphère de plomb, se débattant dans la nuit, heurtant du front un seuil inaccessible?



Leconte de Lisle.

Ces causeries étaient d'ailleurs le seul luxe que l'on pût se permettre. Souvent elles se prolongeaient bien avant dans la nuit. On se conduisait et reconduisait à satiété, de l'avenue d'Orléans, par exemple, à la rue du Caire et réciproquement. De quoi ne parlait-on pas? Toute la création y passait, et il semblait en se séparant que l'on n'eût rien dit encore. Quand l'un de nous avait quelque argent, on noctambulait jusqu'au divan Le Pelletier, où l'on rencontrait parmi les habitués les deux La Madelène,

Jules et Henry, Gérard de Nerval dissertant à perte de vue sur Gœthe, Baudelaire, Poulet-Malassis. En été, on faisait d'interminables courses à Meudon, à Fontenay-aux-Roses, à Châtenay, pédestrement, bien entendu, aller et retour, et, dans les repas, sous la tonnelle, on compensait la rareté des mets par l'abondance des lectures et des récitations.

Bladé, aujourd'hui retiré en province et correspondant de l'Institut, savait par cœur les poésies alors peu répandues de Leconte de Lisle. Il disait à merveille l'*Arc de Civa*, les *Hurleurs*, les *Ascètes*, et surtout ce beau poème de la *Fontaine aux lianes*.



Baudelaire.

Quelques-uns d'entre nous avaient avec Leconte de Lisle d'amicales relations, mais il n'était pas des nôtres. Placé dans des conditions d'existence assez pénibles, vivant fort retiré, déjà un peu oracle et pontife, il ne se manifestait que le soir aux simples mortels, qui pouvaient le contempler au café des Quatre-Vents, faisant sa partie d'échecs avec Louis Ménard, Bermudez de Castro ou Thalès Bernard. Son langage médité et mesuré manquait souvent de bienveillance à l'égard des confrères.

Baudelaire prenait rarement part à nos divertissements champêtres, trouvant le vert des arbres trop fade. « Je voudrais, disait-il avec son air de pince-sans-rire, les prairies teintes en rouge, les rivières jaune d'or et les arbres peints en bleu. La nature n'a pas d'imagination. » Quand il avait composé une nouvelle pièce de vers, il nous réunissait en petit cénacle, dans quelque crèmerie de la rue Saint-André-des-Arts ou dans quelque modeste café de la rue Dauphine, Melvil-Bloncourt, Malassis, Antonio Watripon, Gabriel Dantragues, Alfred Delvau ; je passais

par-dessus le marché en tout petit compagnon. Le poète commençait par commander un punch; puis, quand il nous voyait disposés à la bienveillance par suite de ce régal extra, il nous récitait d'une voix précieuse, douce, flûtée, onctueuse, et cependant mordante, une énormité quelconque, le *Vin de l'Assassin* ou la *Charogne*. Le contraste était réellement saisissant entre la violence des images et la placidité affectée, l'accentuation suave et pointue du débit.

Bien qu'il eût débuté dès 1846, par un *Salon* remarqué, bien qu'il eût continué de se produire comme critique d'art, Baudelaire n'était pas du tout connu du grand public. Il ne commença de l'être un peu que par le hasard d'une combinaison de librairie qui fit qu'on eut besoin, dans une livraison des *Romans illustrés* à vingt centimes, d'une feuille complémentaire à *Mademoiselle de Kérouare*, de Jules Sandeau. C'est ainsi que *la Fanfarlo* fit son apparition dans le monde. Je retrouvai plus tard Baudelaire chez Sainte-Beuve, envers lequel il se montrait très obséquieux. Son goût prononcé pour le grand critique datait de loin, et il l'avait manifesté devant moi en termes *baudelairiens :* « Ce Sainte-Beuve, disait-il, c'est mon vice. »

S'il y a eu une légende de Baudelaire et, en somme, une légende peu favorable, personne plus que lui, sachez-le bien, n'a, de parti pris et par un sot amour-propre, contribué à la créer. « Les hommes se font pires qu'ils ne peuvent » : cette parole de Montaigne s'applique merveilleusement à ce singulier personnage. La fameuse phrase : « Moi qui suis fils d'un prêtre », la joie qu'il était censé éprouver à manger des noix parce qu'il se figurait croquer des cervelles de petits enfants, l'histoire du vitrier que, sous une lourde charge de carreaux, par un jour accablant d'été, il faisait grimper jusqu'au sixième étage pour lui déclarer qu'il n'avait pas besoin de lui, autant d'insanités et probablement de mensonges qu'il se délectait à entasser, croyant se grandir aux yeux des profanes. On l'a pris au mot, et il en reste diminué malgré son incontestable talent. Même dans ce qu'il savait le mieux, il se calomniait à plaisir. Quand il travaillait à sa remarquable traduction d'Edgar Poë, quoiqu'il sût parfaitement l'anglais, il ne manquait jamais de dire : « Je vais faire travailler ma mère », voulant insinuer que le véritable traducteur était Mme Baudelaire.

Celle-ci avait épousé en secondes noces le général Aupick, an-

cien ambassadeur de France à Constantinople. Le général, que détestait Baudelaire (voir les transparentes allusions de la *Notice* sur Pierre Dupont) et auquel il se vantait d'avoir joué de mauvais tours, le fit embarquer pour l'Inde. Le poète a tiré parti de cet incident de sa vie pour autoriser quelques-uns des paysages de ses *Fleurs du Mal;* mais je l'ai entendu dire que, sauf une courte relâche à Bourbon, il n'avait rien vu dans ce voyage, et qu'à peine arrivé à Calcutta, il s'était rembarqué. « Néanmoins, poursuivait-il avec sa grimace habituelle, ce voyage me fut fort utile, car j'avais emporté les œuvres complètes de Balzac, et j'eus le loisir de les lire d'un bout à l'autre. »

A quel point finissait chez lui la vérité et commençait le mensonge? C'est ce qu'il était difficile de distinguer, ce que lui-même peut-être ne savait pas, ce qu'il sut de moins en moins. Son goût des paradoxes, la nécessité de les soutenir après les avoir lancés, donnaient à sa conversation un tour étrange et outrancier. C'est, du reste, une des particularités qui caractérisent les écrivains et les artistes de cette époque, que cette habitude, ce don de parler leur littérature ou leur art. Praticiens d'inégale valeur, ils se montraient excellents théoriciens. Rouvière parlait son théâtre, Préault sa sculpture, Paul Huet et Chenavard leur peinture, Marc Trapadoux et Castagnary leur esthétique. On pouvait beaucoup profiter près de ces incomparables virtuoses. Un des paradoxes favoris de Baudelaire consistait à prétendre que la littérature des femmes est toujours et quand même une littérature épistolaire, et, comme preuve à l'appui, il affirmait que Mme Sand écrivait ses romans sur du papier à lettres. Cette bizarre assertion se trouve dans un article sur Edgar Allan Poë inséré à la *Revue de Paris;* mais elle n'a pas été reproduite dans l'étude définitive placée en tête des œuvres du conteur américain.

Baudelaire savait fort bien se taire et surtout, au besoin, se contredire. Ses enthousiasmes étaient artificiels comme ses dégoûts. Qui ne connaît ses *salamalecs* à l'*impeccable* Théophile Gautier! Eh bien, il l'avait traité pendant longtemps de « banal enfileur de mots (1) ». Tout en lui était factice et prémédité, tout

(1) « Gros, paresseux, lymphatique, il n'a pas d'idées, et ne fait qu'enfiler et perler des mots en manière de colliers d'osages. »

(*Écho des théâtres* — 25 août 1846, cité par Charles de Lovenjoul dans *Un dernier chapitre de l'Histoire des Œuvres de Balzac*.)

en vue de la galerie, se composât-elle d'une seule personne. Je ne lui ai jamais pardonné son lâche reniement de Rouvière devant Sainte-Beuve. Et cela ne tenait nullement aux excitants extérieurs. Non seulement Baudelaire ne prenait ni du haschich ni de l'opium, comme il s'en est vanté, mais même il fuyait les spiritueux. A l'exemple des hommes de lettres du temps de Louis XIV, il ne buvait que du vin pur.

Il m'a quelquefois offert le vin de l'amitié sous l'espèce d'excellent bordeaux. La griserie chez lui était purement cérébrale; elle suffisait à en faire un parfait cabotin, car c'est là son vrai nom. Si le cabotinage n'était de toutes les époques, je dirais volontiers que Baudelaire est le père ou le grand'père du cabotinage contemporain. Sa pauvreté même sentait le cabotinage, car sa mère était fort riche et n'a jamais refusé de l'aider. C'est par cette attitude de comédien, dont il avait du reste l'aspect et le masque avec son menton glabre et rasé, qu'il tranchait sur sa génération et sur la nôtre, sur ces hommes de candeur, d'extrême sincérité, d'enthousiasme persistant qui supportaient courageusement la gêne et ne s'y drapaient pas.

Théophile Gautier dans le *Capitaine Fracasse*, son chef-d'œuvre, a décrit admirablement le manoir de Sigognac, et l'a baptisé de ce nom inoubliable, *le Château de la Faim*. J'ai vu un château de la faim qui n'était pas situé dans les landes de Gascogne, mais bien en plein Paris, rue Montmartre, à deux pas de la Bourse, sans doute par une ironie du destin. De ce radeau de la Méduse appelé le *Dictionnaire La Châtre*, je ne connais aujourd'hui que deux survivants, Maurice La Châtre lui-même et moi. « Il a les organes résistants », disait Sainte-Beuve. Et Michelet : « Vous avez l'élasticité celtique. » En effet, il fallait que je fusse résistant et surtout élastique pour n'être pas complètement aplati et pour avoir pu rebondir après une pareille épreuve. Tous mes camarades y ont reçu plus ou moins de plomb dans l'aile; plusieurs sont allés traînant dans la vie, ne pouvant se relever ni se ressaisir.

On devait être payé un centime la ligne; mais une ingénieuse combinaison de figures illustrées mangeait la *copie*, et c'était sur un demi-centime qu'il aurait fallu compter, si l'on avait pu compter sur quelque chose. Les fins de semaine étaient lugubres. On attendait impatiemment le samedi. Ce jour-là trop souvent le secrétaire de rédaction ne venait pas. Il nous faisait dire par le

garçon de bureau qu'une indisposition de son jeune fils Gontran le retenait au logis. Aussi pendant toute la semaine chacun n'avait sur les lèvres que ces mots : « Pourvu que Gontran ne soit pas malade ! » J'ai quelque raison de croire que cet enfant est venu à bien, qu'il est arrivé à une jolie situation et qu'il possède une très bonne santé, due évidemment à la vivacité et à la sincérité de nos vœux. De temps en temps, quand Gontran se portait mieux, on touchait quelque menu salaire, et cela conduisait tant bien que mal jusqu'au bout du mois, jusqu'au bout de l'année, grâce à des prodiges d'économie ou, pour parler franchement, de privations.

Si j'ai réussi à faire comprendre dans quel désarroi étaient tombées la presse et l'opinion publique, on sera moins surpris de voir des hommes laborieux, instruits, quelques-uns de grand mérite, comme Jules Duval et Buchet de Cublize, réduits à ce métier de compilateurs, à cette rétribution de manœuvres. On se disait et avec raison : « Ce qui est ne peut pas durer, du moins tel qu'il est. Il y aura forcément une détente. La presse renaitra. Nous y trouverons notre place. Le tout est de durer et d'attendre. » Dure était l'attente et longues parurent les journées d'épreuves ! Quand la détente annoncée se produisit, ceux qui auraient pu en profiter manquaient à l'appel ou se trouvaient à bout de forces.

Ce travail quotidien laissait peu de place pour les besognes supplémentaires. On tâchait cependant d'en découvrir. Je donnais quelques répétitions, mais je demeurais si loin, et quelles courses ! J'habitais au boulevard Pigalle, beaucoup moins fréquenté qu'il ne l'est aujourd'hui, au fond d'une cité, dans une chambrette que m'avait procurée un de nos collaborateurs. Il me fallait franchir une première grille, monter une longue allée, ouvrir une seconde grille pour arriver jusqu'à mon logement. Un soir (c'était peut-être bien une nuit) il se trouva que j'avais oublié la clef de la seconde grille. Descendre l'allée, réveiller le concierge, m'adresser à son obligeance, c'était peine perdue. J'avisai heureusement un fiacre, dételé, cela va de soi, qu'un loueur de voitures voisin laissait dans l'allée. Ce fut tout un de l'apercevoir, d'y monter, de m'y étendre et de m'y endormir profondément. Je rêvai que je roulais carrosse, et, en me réveillant, je vis que c'était une réalité. Mon fiacre descendait la rue Notre-Dame-de-Lorette. J'interpellai le cocher qui fut bien étonné d'avoir une

pratique si matinale et si clandestine. L'aventure le fit rire de bon cœur et moi aussi. J'avais encore la force de rire.

Tout finit en ce monde, même les plus gros dictionnaires (sauf celui de l'Académie). Le *Dictionnaire La Châtre* prit donc fin. En signe de réjouissance, le directeur-éditeur offrit à tout son personnel, car l'imprimerie, je crois, y fut aussi conviée, un splendide repas dans je ne sais quel grand hôtel qui venait de se fonder. Quoique je ne fisse plus partie de la rédaction, ayant trouvé une situation meilleure, je fus invité et je me rendis à ce banquet. Deux circonstances particulières ont contribué à m'en faire garder le souvenir.

Aux anciens rédacteurs, à la *vieille garde*, comme nous disions, de nouveaux collaborateurs s'étaient mêlés. Parmi les figures qui m'étaient inconnues se trouvait mon voisin de table. C'était un homme d'une soixantaine d'années, à l'air très fatigué, très accablé, s'exprimant avec une gravité douce, un peu pateline. Ce qui me frappa surtout en lui, ce fut son regard. Il avait les yeux très gros des myopes, et de ces yeux se dégageait une intensité de vision absolument fascinatrice. De nos jours où l'hypnotisme est tellement en honneur, il aurait fourni un excellent sujet d'observation ou fût lui-même devenu un grand opérateur. Impatienté de ne pouvoir soutenir l'éclat de son regard, je me tournai vers mon autre voisin et lui demandai : « Quel est donc ce magnétiseur ? — Quoi ! vous ne le connaissez pas ! me répondit-il : c'est l'abbé Châtel. »

Ce nom, qui ne sera pas complètement oublié parce qu'il se rattache à l'histoire des idées religieuses sous Louis Philippe, avait eu son retentissement, sa célébrité. L'abbé Châtel partait de cette conception assez raisonnable au fond, que si les fidèles parlaient au bon Dieu en français au lieu de s'adresser à lui en latin, la prière serait plus appropriée à son but d'édification sans être moins efficace, car le Saint-Esprit, qui a le don des langues, ne fait assurément pas acception de tel ou tel idiome. C'est de cette conception simpliste que s'autorisa l'abbé Châtel pour fonder l'*Église Française*. Malheureusement l'éloquence manquait à ce réformateur et aussi l'élévation du caractère, et enfin le nerf, sinon de la foi, au moins celui du culte, l'argent.

L'abbé Châtel possédait cependant au suprême degré l'art d'hypnotiser ses ouailles et de leur extraire le plus de monnaie possible : en cela, il était vraiment thaumaturge, et ses gros

yeux faisaient des miracles. Seulement il se trouva que le noyau des fidèles était restreint, et que leurs bourses n'étaient pas inépuisables comme celle de Fortunatus. L'*Église Française* mourut donc, non de persécution, comme on le croit généralement, mais d'inanition. Je connaissais justement une personne qui s'était à peu près dépouillée de tout pour venir en aide au réformateur, et cela ne m'inspirait pour lui aucune bienveillance. Il me raconta par quelle série de déceptions et de malechances il en était venu à travailler chez La Châtre; encore voyait-il avec douleur cette mince ressource lui échapper. Il mourut deux ans après dans un complet dénuement.



Gérard de Nerval.

Nous en étions au café, lorsque l'un des nôtres, Alfred Delvau, entra ou rentra fort pâle, très ému et nous dit : « Je viens d'apprendre une triste nouvelle : Gérard de Nerval est mort. » C'était le 25 janvier 1855. Le temps était affreux, la bise coupait le visage, et la neige amoncelée craquait sous les pas. Une tempête d'hiver déchaînée pendant deux jours et deux nuits. Je frissonne encore en y pensant. C'est au plus fort de ce cyclone, dans la ruelle la plus noire de ce Paris noir lui-même, car il était bien mal éclairé à cette époque, que Gérard s'était tué ou avait été tué. Camille Rogier, qui a eu l'obligeance de répondre à mes questions sur ce sujet, incline vers l'hypothèse de l'assassinat. Gérard noctambule ne trouvait guère pour s'y abriter que les restaurants de la Halle, non pas seulement Baratte ou Bordier, mais des endroits beaucoup moins bien fréquentés. A ce moment c'était une mode, un genre chez certains écrivains et chez certains artistes de souper chez Bordier ou chez Baratte.

Chez ce dernier nous avions, quelques jours ou plutot quelques nuits auparavant, Castagnary et moi, rencontré Gérard en train d'écrire son roman d'*Aurélia*. C'était merveille de le voir, au

milieu du brouhaha fantastique de ces grandes maisons qui semblaient en verre, écrire placidement, à main posée, cette belle prose si aimable et si lucide. Il s'interrompait et causait volontiers sans que la vivacité de l'inspiration en souffrît.

Il nous parla de son intention d'aller à Meaux pour s'assurer si « Monsieur le Maire » ressemblait au personnage typique des *Saltimbanques*. Nous montrant son manuscrit, dont le sous-titre était *le Rêve et la Vie*, il nous rappela qu'on l'avait pris pour fou, et se plaignit du docteur Blanche qui insidieusement l'avait fait mettre au bain pour mieux s'assurer de lui. A propos de cette scène chez le docteur Blanche, Gustave Planche m'a raconté que le célèbre aliéniste ayant demandé à Gérard ce qu'il pensait de l'*Orphée* de Ballanche, celui-ci répondit : « Ah ! docteur, vous me prenez trop à votre avantage ! »

Et pourquoi aurait-on tué Gérard ? Camille Rogier pense que la société très mêlée, pour ne pas dire plus, des taudis où il allait travailler, a fort bien pu le regarder comme un agent de police, et naturellement chercher à se débarrasser de lui. Dans tous les cas, ce n'est point la misère qui aurait poussé Gérard au suicide. Il gagnait honorablement sa vie à la *Presse* et à la *Revue des Deux Mondes*. D'ailleurs il n'était pas homme à se mettre martel en tête pour des gros sous, lui qui écrivait de Constantinople : « Le présent ne m'inquiète pas ; il me reste cinq francs : mais l'avenir me préoccupe. » J'allai comme tout le monde faire mon pèlerinage à la rue de la Vieille-Lanterne. Rien de plus sinistre, de plus répugnant à voir que cet escalier gluant où Gérard avait dû prendre son point d'appui afin de se suspendre aux barreaux de la maison voisine. Aujourd'hui la rue de la Vieille-Lanterne a disparu, et les personnes qui font queue place du Châtelet pour entrer à l'Opéra-Comique ne se doutent guère qu'elles piétinent sur l'endroit même où est mort Gérard de Nerval.

Qu'il y ait eu des bohèmes dans la Bohème, cela n'est pas étonnant ; ce qui, à la réflexion, surprend davantage, c'est qu'il y en ait eu si peu ! Ne préjugeons rien de ceux qui sont morts en pleine lutte, ni de la manière dont ils auraient tourné. Mais parmi ceux que j'ai fréquentés, combien rêvaient tout simplement de devenir d'estimables bourgeois, voire même d'honorables fonctionnaires, depuis Jean Wallon (Gustave Colline) jusqu'à Champfleury et Castagnary. La vérité est qu'il y a des tempéraments d'aventure qui se plaisent aux risques de la vie, qui

volontiers les susciteraient; des bohèmes d'instinct à côté des bohèmes de situation. Théodore de Banville m'écrivait un jour à propos d'un article sur certaines tribus de fourmis de gazon aux mœurs vagabondes : « Je savais bien qu'il devait y avoir des fourmis bohèmes. » Oui certes, et ce ne sont pas les moins intelligentes, de même que, par une anomalie singulière, parmi nos compagnons ce n'étaient point les plus pauvres qui accordaient davantage à l'imprévu et au caprice. Gérard de Nerval, je viens de le dire, aurait pu éviter la gène, connaître l'aisance; Privat d'Anglemont et Marc Trapadoux auraient pu également s'affranchir de toute inquiétude matérielle, appartenant l'un et l'autre à des familles aisées, qui ne demandaient pas mieux que de leur venir en aide. Une forfanterie malsaine, une dépravation d'esprit qui heureusement n'atteignait pas le cœur, les poussaient à exagérer des embarras momentanés, à créer autour d'eux la légende de l'indigence.

Privat s'était posé comme type de l'homme de lettres famélique, et, sauf un très petit nombre d'intimes qui savaient à quoi s'en tenir, tout le monde l'acceptait comme tel. Ne se plaisait-il pas à raconter que, passant un soir dans la plaine Montrouge, des voleurs l'avaient entouré en lui demandant la bourse ou la vie. « Je suis Privat », répondit-il avec une grandeur pleine de sérénité. A ces mots, les voleurs, honteux de leur bévue et frappés de respect, se confondirent en excuses. Ils lui représentèrent doucement que la nuit s'avançait, qu'il n'avait peut-être pas soupé et qu'ils seraient heureux de lui procurer, en gagnant une carrière voisine, un repas confortable et une retraite à l'abri des indiscrets. Refuser eût été honorable, mais périlleux. La bande pouvait se formaliser d'un manque d'égards, et d'ailleurs le souper de Privat était toujours si problématique, qu'une pareille aubaine n'était pas à dédaigner. Il accepta donc et les heures s'écoulèrent paisibles, autour de grasses victuailles, en sages discours et en réflexions morales sur l'humanité. A l'aurore, ses nouveaux amis voulurent retenir Privat. Il s'excusa sur un rendez-vous avec Barba, et l'on se sépara non sans attendrissement.

Je tiens l'histoire de Privat lui-même, ce qui fait que je n'en garantis pas rigoureusement l'authenticité. Pourquoi, après tout, serait-elle invraisemblable, étant donné le milieu où il cherchait ses sujets d'observation et d'étude? Il y a dans son *Paris inconnu*

des tableaux très vrais, des choses vues, des documents présentés avec esprit et bonne humeur. *Paris village*, la *Villa des Chiffonniers*, la *Childebert*, autant de souvenirs dispersés çà et là, dans des journaux, et qui avaient alors l'attrait de la découverte. Poète aussi à ses heures, il tournait joliment le vers. En voici pour preuve ce sonnet égaré dans la collection de l'*Artiste :*

A Madame du Barry.

Vous étiez du bon temps des robes à paniers:
Des bichons, des manchons, des abbés, des rocailles,
Des gens spirituels, polis et cancaniers,
Des filles, des marquis, des soupers, des ripailles.

Moutons poudrés à blanc, poètes familliers,
Vieux sèvres et biscuits, charmantes antiquailles,
Amours dodus, pompons de rubans printaniers,
Meubles en bois de rose et caprices d'écailles :

Le peuple a tout brisé dans sa juste fureur.
Vous seule avez pleuré, vous seule avez eu peur,
Vous seule avez trahi votre fraîche noblesse.

Les autres souriaient sur les noirs tombereaux,
Et tués sans colère, ils mouraient sans faiblesse,
Car vous seule étiez femme en ce temps de héros.

« Trop beau pour Privat, ce sonnet! me dit un des camarades survivants. Comment pouvez-vous le lui attribuer? Il est certainement de Baudelaire, qui en a réclamé la propriété. » — Tout ce que je puis dire c'est qu'en feuilletant un volume de l'*Artiste* (année 1846) j'y ai rencontré ce sonnet sous la signature de Privat d'Anglemont; que celui-ci en était très fier, et que Baudelaire n'était pas assez généreux pour faire de si beaux cadeaux. Privat est déjà si pauvre ! Allons-nous encore le dépouiller de son sonnet?

Si Baudelaire parlait de son père, le prêtre, Marc Trapadoux ne mettait pas moins d'ostentation à citer sa mère, la religieuse. Il oubliait seulement de dire que Mme Trapadoux, une Lyonnaise très pieuse, étant devenue veuve, avait groupé d'autres veuves autour d'elle et fondé une sorte de communauté dont elle s'était naturellement instituée la supérieure. Les Trapadoux étaient de très riches négociants. J'ai vu encore il y a quelques années l'enseigne de leur maison de commerce sur une des places de Lyon. Marc disait n'avoir point de patrie, étant né sur mer pendant une

traversée. « C'est pourquoi, lui disions-nous, vous avez le caractère flottant. » C'était un esthète consommé, raisonnant à merveille, et pris d'une indécision absolue dès qu'il s'agissait de réaliser. Personne assurément au même degré n'a, selon l'heureuse expression de Balzac, fumé les cigarettes enchantées de la composition. Sa dialectique comme critique d'art était supérieure à celle de Gustave Planche, et son ingéniosité ne se pouvait comparer qu'à celle de Paul Chenavard.



Champfleury.

De tous ces dons il ne faisait rien. Sa subtilité, qui n'était pas exempte de ruse, l'avait brouillé avec le cénacle du café Momus. Cet ancien élève de l'abbé Noirot, qui avait connu Laprade, Tisseur, le prenait de haut avec des artistes très spirituels, mais qui lui paraissaient insuffisamment cultivés. Il eut le mauvais goût et la maladresse d'humilier Champfleury, lequel se vengea d'abord en le faisant expulser du café Momus et, plus tard, à longues années de distance (il avait la rancune tenace), en lui donnant un assez vilain rôle dans la *Comédie de l'Apôtre*. Trapadoux, évincé, se replia sur notre « jeune garde », où sa facile parole et ses connaissances étendues le faisaient toujours bien accueillir.

Je m'intéressai vivement à lui, et lorsque je commençai d'avoir le pied à l'étrier, je fis tout mon possible pour lui procurer du travail dans les journaux et les revues. Il avait publié en 1857, dans la *Revue Française*, une très curieuse étude sur Mme Ristori. En 1859, à ma recommandation, mon ami Auguste Lacaussade, directeur de la *Revue Européenne*, voulut bien demander à Marc Trapadoux un article sur le sculpteur Rude. Ce ne fut pas une petite affaire, que de mettre ou remettre la plume dans la main de ce grand découragé. L'article enfin fut écrit, publié, très

remarqué. Hélas! c'était le dernier effort d'une énergie qui n'avait jamais été qu'intermittente ! Trapadoux disparut, reparut, disparut encore et pendant longtemps.

Je le croyais mort, lorsqu'il vint un jour nous prier, Ernest Chesneau et moi, de lui prêter assistance. Chesneau se donna beaucoup de mal pour le caser comme professeur de philosophie dans une excellente institution aux environs de Paris. Au bout de quelques mois, Marc revint nous solliciter, déclarant qu'il ne pouvait rester dans cette maison « car on ne savait pas y faire cuire le gigot ». Cette fois nous l'envoyâmes au diable, et je pense qu'il y est resté : je n'ai plus entendu parler de lui.

Et maintenant, adieu au pays de Bohème ! J'y ai beaucoup vu, beaucoup souffert et beaucoup appris ; appris surtout à ne mépriser personne, à aimer les faibles, les douloureux, à ne pas uniquement estimer le talent d'après le succès, à savoir enfin que les indignes furent rares, les méritants nombreux, et qu'ils ont droit à n'être ni méconnus ni oubliés.

VI

L'ÉCLAIRCIE. — PREMIÈRE VISITE CHEZ SAINTE-BEUVE. — GUSTAVE PLANCHE ET GEORGE SAND. — FERDINAND FABRE

Pendant quelques années, mes plaisirs consistèrent en ceci : voir le plus de tableaux possible, ne pas manquer une seule exposition de galerie célèbre, et justement, de 1852 à 1855, il y eut, plusieurs ventes très intéressantes : lire dans la *Revue des Deux Mondes* les articles de Gustave Planche et d'Émile Montégut ; suivre pendant les dimanches d'hiver les concerts classiques de la salle Sainte-Cécile (coût 2 fr.) ; acheter à mesure qu'elles paraissaient les *Causeries du Lundi* (coût 2 fr. 75). Le théâtre, on le comprend, m'était absolument interdit. En trois ans je ne crois pas y être allé deux fois. Avec une piété résignée, je lisais les affiches. J'emmagasinais dans ma jeune cervelle les noms des pièces, des auteurs et des acteurs dont je parlerais plus tard... quand je serais critique. Car il était décidé de par ma volonté que je le serais, et c'est dans cette persuasion que je multipliais les études, les termes de comparaison, avide d'apprendre, impatient d'être prêt quand sonnerait l'heure décisive.

Qui se souvient aujourd'hui de la Société Sainte-Cécile et des concerts de musique classique donnés sous la direction de Daniel Seghers? Bien peu de personnes, je le pense, car dans aucune série de souvenirs contemporains, ni même dans aucun des nombreux ouvrages consacrés aux annales musicales de ce siècle, je n'en ai rencontré la plus légère mention. Combien la vogue est chose capricieuse! Ce qui devait si bien réussir avec Pasdeloup passa presque inaperçu. C'était pourtant le même répertoire ou, à vrai dire, un répertoire de qualité supérieure; c'était un excellent orchestre, admirablement conduit par un maître. Pourtant la foule n'y mordait pas : il était encore trop tôt.

Pour moi je ne m'inquiétais guère de la mode ou du succès. Dès que j'avais vu annoncer que l'on pourrait entendre quelque part — pas trop cher — du Weber, de l'Haydn et du Beethoven, mon cœur s'était mis à battre et j'avais pris la résolution héroïque, étant donné l'état de mon budget, de m'accorder cette grande joie. Je n'eus pas à m'en repentir. Dans la solitude forcée où je vivais, dans la constante incertitude du lendemain, avec une très faible santé, qui résistait grâce à une extrême tension morale, sans autre point d'appui qu'une vocation invincible, sans apercevoir prochaine ou probable une issue heureuse, je sentais la nécessité impérieuse d'être calmé, consolé, guéri. Cette pure et bonne musique, qui me paraissait céleste (et qui l'était, en effet, pour un être endolori), me fit un bien immense et fut d'une efficacité merveilleuse.

Je connaissais le Beethoven du piano, le Beethoven des *Sonates* et un peu celui des *Quatuors* (ayant eu des billets pour la Société Maurin, à la salle Pleyel, où j'avais, comme fidèle voisin de stalle, l'illustre orateur Berryer), mais je ne me faisais aucune idée de la symphonie à grand orchestre. Ce fut pour moi une révélation, non seulement de la musique, mais de la vie même, avec sa variété, ses fluctuations, ses ressources infinies et ses splendeurs. En artiste philosophe (qu'il était), Seghers nous fit entendre les *Symphonies* dans leur ordre chronologique. Combien j'aimais les jeunes *Symphonies!* d'une si agréable fraîcheur, d'une simplicité si savante, l'aimable *Symphonie en ré*, l'*Ut majeur* et son incomparable scherzo, l'élégante *Si bémol!* Je ne comprenais pas très bien la *Symphonie en fa*, mais à écouter la *Pastorale*, l'*Héroïque*, la *Symphonie en la*, l'*Ut mineur*, j'éprouvais comme un ravissement paradisiaque. Cela ne me rendait

point exclusif et ne m'empêchait pas de goûter les œuvres des autres maîtres ; l'ouverture de *Manfred*, la *Grotte de Fingal*, le *Songe d'une nuit d'été*, les courtes et vives *Symphonies* d'Haydn, les ouvertures de Weber : *Jübel*, *Euryanthe*, *Obéron*, *Freyschütz*, *Preciosa*. Je me souviens surtout d'une mignonne *Symphonie* de Haydn, intitulée, je ne sais pourquoi, *Symphonie turque* et qui me causait une merveilleuse allégresse d'esprit. La divine *Preciosa*, que l'on nous donna d'un bout à l'autre, sans l'arranger ni la fragmenter, fut le plus haut degré d'enchantement. Je n'oublierai jamais la *Marche des Bohémiens*, que je comparais, un peu bizarrement, mais bien sincèrement, à un vol d'abeilles dans un rayon de soleil.

Il était revenu, le soleil. C'était à la fin de mars, et il éclairait joyeusement la longue allée qui conduit de la salle Sainte-Cécile à la rue de la Chaussée-d'Antin. Il y avait dans l'air des bouffées de printemps. C'est alors que me vint cette pensée : « Non, je ne mourrai pas. Je ne veux pas m'en aller de ce monde avant d'avoir produit ce que j'ai à produire. » Et, par une singulière association d'idées, poursuivant mon monologue intérieur, j'ajoutai : « Il faut que j'écrive à Sainte-Beuve. Il s'intéressera certainement à quelqu'un qui le lit et l'admire, à un jeune homme qui a le culte des Lettres, plus que le culte, la folie, — et qui aura peut-être un jour du talent. »

Je fus reçu un dimanche, à une heure, dans l'après-midi. Sainte-Beuve enveloppé dans sa robe de chambre fourrée, abritant sa calvitie sous une petite calotte ecclésiastique, me fit, avec son sourire malin, quelque peu narquois, l'impression d'un de ces gros chats immortalisés par La Fontaine, Rominagrobis, Grippeminaud, ou si vous préférez une comparaison plus noble, d'un de ces Monsignori, si bien décrits par Stendhal. Il m'interrogea très obligeamment, non pas tant sur ma situation, à laquelle je n'avais fait nulle allusion dans ma lettre, que sur mes goûts, mes études, mes antécédents intellectuels, mes dispositions présentes. Chose singulière et à noter, parce qu'elle se renouvela dans les conversations suivantes : la littérature tint peu de place dans cet entretien. Je parlai avec entrain, avec feu, de cette musique qui était alors ma passion dominante, de la galerie du maréchal Soult où je venais de recevoir l'impression très forte de l'école espagnole, de la vente Morny (la première),

illustrée par un Rembrandt immortel, *la Résurrection de Lazare*, par *l'Orage* de Ruysdaël et un paysage d'Hobbéma, tous deux aujourd'hui au Louvre ; de la collection toute moderne et si curieuse de M. Collot, qui avait su deviner les Jules Dupré, les Théodore Rousseau, les Troyon, les Tassaërt. Ce M. Collot, ancien fournisseur des armées d'Italie et l'un des bailleurs de fonds de Bonaparte pour l'entreprise du 18 Brumaire, donna lieu de la part du critique à une très intéressante digression. Michelet aussi me parla plus tard de ce singulier personnage, que M. Thiers ne devait pas dédaigner d'*interwiever*.



Sainte-Beuve dans son jardin.

Notre causerie se prolongea environ pendant trois quarts d'heure. Quand je me fus levé pour prendre congé, Sainte-Beuve me reconduisit avec quelques mots d'encouragement, faisant de vagues allusions à une collaboration possible dans un journal. J'arrivai ainsi sur le palier. « Nous verrons, me dit-il, à vous ouvrir une porte. » Et là-dessus il ferma la sienne.

En bas, dans la petite salle à manger, je trouvai la gouvernante, Mme de Vaquez. Elle me demanda très affectueusement comment j'avais été reçu. « Fort bien, lui dis-je, mais le maître ne m'a point engagé à revenir. — Revenez tout de même dans quelques jours, je saurai l'impression et je vous la dirai. »

Dès que j'eus mis le pied dans la rue, je me sentis accablé. Je n'avais rien dit de ce que je voulais dire, et il me semblait que

je n'avais débité que des niaiseries. Comment avais-je eu si peu de tact, moi qui prenais sur mes repas pour acheter les *Causeries du Lundi*, de n'en pas souffler mot à leur auteur ! moi littérateur en herbe, d'avoir exclusivement jasé de musique et de peinture ! Ma timidité stupide me causa un véritable accès de désespoir. Huit jours après, cependant, je retournai rue Montparnasse. Mme de Vaquez me reçut le sourire aux lèvres. « Tout va bien, me dit-elle, le patron est enchanté de vous. Voici ses propres paroles : « C'est un gentil garçon, d'une intelligence très « éveillée. Il parle de tout et il a eu le tact de ne pas me parler « de littérature. »

Tels ont été au juste mes premiers rapports avec Sainte-Beuve. J'ai tenu à les préciser parce que lui-même, treize ans plus tard, écrivant à la princesse Mathilde, qui lui demandait sur moi certains détails, a quelque peu brouillé les époques et confondu les impressions :

« Lorsque Levallois m'est venu pour secrétaire, il n'avait guère que vingt-deux ans, était pâle comme la mort, mince, fluet, il respirait la fièvre. Je le croyais incapable de suffire et je le lui dis. Il me répondit qu'il essayerait... »

En réalité, quand je montai pour la première fois l'escalier de la rue Montparnasse, j'avais vingt-trois ans ; lorsque j'entrai comme secrétaire, j'allais en avoir vingt-six. Ni dans cette entrevue ni dans les suivantes il ne fut question de moi comme secrétaire. La personne qui tenait alors cet emploi était un écrivain délié, spirituel, le très aimable poète Octave Lacroix. Nous devînmes amis. J'eus le double plaisir d'applaudir à la Comédie-Française sa jolie pièce, *l'Amour et son Train*, et d'annoncer dans le *Moniteur* son recueil de vers, les *Chansons d'avril*.

Si je ne devais être secrétaire que longtemps après, je devenais peu à peu l'un des familiers de la maison. Ma bonne protectrice, Mme de Vaquez, ne négligeait aucune occasion de me faire valoir, de me mettre en relief. Elle avait l'esprit prompt, décidé, fertile en rencontres heureuses, en mots à l'emporte-pièce. Son influence sur Sainte-Beuve était grande. Comme la plupart des phtisiques (elle l'était au dernier degré), elle avait en quelque sorte une hâte de vivre, de se sentir vivre, de s'exprimer, de s'affirmer. Sa fin fut longue et cruelle. « La pauvre dame, dont vous êtes venu si souvent savoir des nouvelles est morte ce matin », m'écrivait Sainte-Beuve en m'indiquant le jour des ob-

sèques. Il voulut lui-même conduire le deuil avec trois ou quatre amis intimes ; mais en rentrant à la maison, il fut pris d'une affreuse crise de nerfs. Il nous fallut bien du temps et des soins pour le raffermir.

Peut-être fut-il sensible à cet acte de reconnaissance, pourtant bien simple, de ma part ; peut-être aussi me sut-il gré de m'être trouvé auprès de lui lors de la déplorable algarade du Collège de France, où ses adversaires littéraires et ses ennemis politiques se donnèrent le féroce plaisir d'étouffer brutalement sa voix. Le gouvernement en cette occasion se montra bien peu secourable, et l'opinion bien indécise. C'est qu'il faut le dire franchement, le Sainte-Beuve de cette époque n'était plus l'interprète des salons, le portraitiste de la *Revue des Deux Mondes*, l'ami du comte Molé et de la duchesse de Rauzan, et il n'était pas encore le libéral du journal *le Temps*, l'orateur anticlérical du Sénat, acclamé de la jeunesse et des libres penseurs. Les sympathies se faisaient rares autour de lui, et il n'en appréciait que davantage les fidèles attachements. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il alla de jour en jour me témoignant une attention plus affectueuse.

« Il faut dater finement », aimait à répéter Michelet. Oui, certes, et c'est la seule précaution qui puisse empêcher à distance les impressions d'être troubles et fausses. En 1855, on disait couramment dans la bourgeoisie lettrée, en les mettant sur le pied d'égalité : Sainte-Beuve et Gustave Planche. Les Prudhommes et les Homais de ce temps-là ne manquaient même pas d'instituer à ce sujet, en l'honneur des deux critiques, un parallèle à la manière de Plutarque : Sainte-Beuve comparé à Philinte, Planche passé naturellement au rôle et à la dignité d'Alceste. Aujourd'hui le parallèle ne semblerait guère de saison, et l'équilibre est rompu, trop rompu même. En dehors de son grand talent, les circonstances ont merveilleusement servi la renommée de Sainte-Beuve. Il s'est trouvé d'accord avec la jeune école physiologique, et quand il eut prématurément disparu, celle-ci conserva son nom comme une garantie d'autorité, comme un titre de gloire et s'en fit un drapeau. Planche, au contraire, comme Nisard, gardait à la *Revue des Deux Mondes*, en face d'un romantisme agressif, la tradition classique et un certain puritanisme d'appréciation. On y revient maintenant, mais avec des procédés nouveaux et sans tenir suffisamment compte des services rendus dans le passé.

Si j'écrivais par humeur ou par rancune, le moment serait bon pour faire payer à Gustave Planche, sous l'espèce de sa mémoire, les mauvais procédés dont il n'a cessé de m'accabler. Non seulement il s'est toujours montré malveillant envers moi, mais dans un moment décisif pour ma carrière et mon avenir, il a été malfaisant. Les circonstances qui m'ont amené à le connaître et à le fréquenter n'ayant rien de commun avec la littérature, je n'ai pas à les mentionner ici ; mais de ce que m'ont appris sur lui-même et sur les contemporains, ses conversations et nos relations, je dirai ce qui est peu connu, ce qui me paraît essentiel pour combler une lacune de l'histoire littéraire. Je n'aurai pour cela qu'à me reporter aux notes prises au jour le jour, au vol même de la parole, et fidèlement conservées. Cela vaudra mieux qu'une dissertation aigre-douce ou une caricature posthume.

D'anciens camarades de Planche m'ont dit (et il n'en disconvenait pas lui-même) que s'il sortait de ses longs silences c'était pour s'étendre en d'interminables bavardages. Ce qui, d'ailleurs, est souvent le fait des taciturnes. A ces moments-là, il lui fallait à tout prix un confident, et bien que je n'eusse pas l'heur de lui plaire, comme j'ai toujours été un très bon *écouteur*, je faisais mon profit de ces involontaires épanchements.

Quoique dans la pleine maturité — il est mort avant cinquante ans — il était très fatigué, très usé, paraissait vieux. D'une pure beauté en sa vingtième année, avec le profil de Raphaël, ainsi que l'a écrit Balzac, et comme l'atteste le médaillon de David d'Angers, ses traits s'étaient promptement affaissés ; les joues pleines et molles abâtardissaient un visage d'où le regard, presque constamment voilé, semblait absent. L'esprit s'était réfugié dans le pli de la lèvre méprisante, sarcastique, ironique. Le corps qui aurait pu être celui d'un athlète, se courbait sous une lassitude précoce, travaillé d'un mal invisible. Il avait quelquefois, pour se relever, se réveiller, recours aux spiritueux, mais ce qu'on a raconté de son ivrognerie est pure imagination. Il en est de même des anecdotes sur ses mains crasseuses. Gustave Planche avait, au contraire, le plus grand soin de ses mains, qui étaient fort belles. Je dirais même qu'il en avait le respect, s'il n'avait, à son retour d'Italie, pris l'habitude de manger le macaroni avec ses doigts, comme un simple lazzarone. Malgré des restes de vigueur corporelle, son attitude et surtout sa parole appartenaient à un âge antérieur : il ne parlait jamais

de l'avenir, rarement du présent, très volontiers et très abondamment du passé.

Personne mieux que lui n'aurait pu fournir des renseignements authentiques sur les commencements laborieux de la *Revue des Deux Mondes*. Il y avait débuté, presque en même temps que Buloz, en 1831, par son article de la *Haine littéraire*, dirigé contre Henri de Latouche. Ce Latouche, connu seulement aujourd'hui de quelques littérateurs, avait été, sous la Restauration, une manière de personnage. Éditeur intelligent, mais peu scrupuleux, d'André Chénier, parrain équivoque et maussade de George Sand, sa compatriote, il s'était fait exécrer de tout le monde, sans avoir su se faire craindre. Son article, assez judicieux d'ailleurs, la *Camaraderie littéraire*, sorte de manifeste lancé contre le cénacle romantique, déchaîna toutes les colères, appela tous les ressentiments dont la *Haine littéraire* de Planche fut l'expression condensée et particulièrement amère. Pour mieux accentuer son mépris et celui de ses amis, le critique débutant affectait de ne pas nommer une seule fois Latouche : uniquement désigné, le long de ces pages vengeresses, par le mot *il* répété à satiété avec toutes les variantes du dédain.

Le lendemain de cet article à sensation, Gustave Planche se rendit dans un cabinet de lecture du passage des Panoramas où Latouche avait l'habitude de venir le matin. Dès qu'il y entra et qu'il vit son *éreinteur*, l'auteur de *Fragoletta* se dirigea vers Planche dans une intention visiblement agressive. « Pardon, monsieur, lui dit en se levant le grand, beau et fort jeune homme de vingt-trois ans, est-ce avant ou après déjeuner ? » Latouche, stupéfait, considéra un instant son interlocuteur, tourna sur ses talons et sortit sans prononcer une parole. Planche m'a bien souvent raconté cette scène et surtout cette phrase « foudroyante » dont il était très fier. Vous avouerai-je que je ne l'ai jamais parfaitement comprise ? Le déjeuner étant l'aboutissement presque inévitable des duels littéraires et même politiques, je pense que cela signifiait, allons-nous ou n'allons-nous pas sur le terrain ? Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut.

Du reste, Planche, à cette époque, avait l'humeur batailleuse. Un journaliste, Capo de Feuillide, ayant émis quelques doutes sur la vertu de Mme Sand, le critique lui envoya des témoins. Une rencontre fut décidée et, selon la formule déjà en usage, on échangea deux balles. Le malheur ou le bonheur voulut qu'une

de ces balles, celle de Planche, au lieu d'atteindre son adversaire, allât blesser ou tuer une vache, qui passait sans méfiance dans le fond du paysage. Je connaissais l'anecdote et croyais à une vache légendaire. Il n'en était rien. Cette vache, fort réelle, ne laissa pas que de coûter un bon prix à la *Revue des Deux Mondes*.

Un tel fait d'armes était assez compromettant pour « la brune et olivâtre Lélia », comme l'appelle Franz Liszt dans son livre sur Chopin. Le champ des conjectures est fermé depuis que l'on connaît la fameuse lettre qui commence par ces mots : « Planche n'est pas, n'a pas été et ne sera jamais mon amant. » Qu'il n'ait pas été son amant, soit, mais qu'il l'ait beaucoup et peut-être toujours aimée, je n'en saurais douter. Elle servait de thème favori à ses conversations et à ses souvenirs. Il revenait avec complaisance sur les premiers livres que Mme Sand avait publiés et qu'il avait annoncés dans la *Revue*. Le fait est qu'il n'a jamais été mieux inspiré qu'à son sujet. L'article sur *Lélia* restera une superbe page de prose, et plus tard, lorsque déjà l'engourdissement envahissait son cerveau, la représentation de *Claudie*, à la Porte-Saint-Martin, le tirait de sa somnolence et rendait à son style quelque chose de son ancien éclat.

S'il faut s'en rapporter à ses récits (et pourquoi pas) ? c'était une étrange personne que cette jeune Mme Dudevant. Un matin, elle vient frapper à la porte de Planche : « Levez-vous, habillez-vous vite et venez avec moi. » Quand ils sont dans la rue : « Eh ! bien, qu'y a-t-il ? — Nous allons rue du Bouloi. — Et quoi faire ? — Chercher Casimir. » La rue du Bouloi était alors le point d'arrivée de la plupart des diligences, et Casimir, qui descendait tout endormi et tout brisé de fatigue de la voiture de Châteauroux, n'était autre que M. Dudevant, le propre mari de la dame, de qui elle était séparée et contre lequel elle plaidait, une espèce de gentillâtre campagnard, enfoui sous une épaisse casquette à oreillettes que rien ne pouvait le décider à ôter. — « Ah çà ! vous ne nous quittez pas ? » Et Planche était confisqué pour toute la journée. Il fallait promener Casimir, le distraire, le mener déjeuner et dîner au Palais-Royal, le conduire au théâtre avec des billets demandés par la *Revue*. Et le lendemain, détail ineffable, le réintégrer dans sa patache, avec sa fidèle casquette.

Une autre fois, c'était, en compagnie d'une douzaine de Berrichons qu'elle appelait « mes camarades », des promenades insensées dans Paris, généralement terminées par une ascension aux

tours Notre-Dame. Le chocolatier Marquis ayant mis en vente des cigarettes au patchouli, George Sand voulut à toute force en fumer. Elle s'habilla en homme, ce qui, paraît-il, lui seyait fort bien, et vint prier Planche de l'accompagner dans le magasin de la rue Vivienne. Cette fois, l'aventure tourna mal, ou plutôt le patchouli tourna sur le cœur de la célèbre romancière, qui fut malade comme une simple mortelle. Le pauvre critique acceptait avec résignation toutes les corvées. Il jouait au naturel les *patito* et les sigisbées. C'est à ce titre que (contrairement à la version qui a cours) il donna le bras à l'auteur de *Valentine*, pour assister au dîner solennel offert par Buloz à ses rédacteurs. « Dîner funeste, disait Planche, puisque c'est là qu'elle a connu Alfred de Musset ! » Et il soupirait ! De quels soupirs, grand Dieu ! à transporter les montagnes.



George Sand.

Je dois remarquer, à ce sujet, que l'épithète de *soupirant* s'applique assez bien aux anciens amis de George Sand Jules Sandeau, quand on parlait devant lui de l'infidèle, soupirait aussi à fendre les rochers. Quant à Musset, lorsqu'il était gris, il sanglotait. Chez Gustave Planche, la douloureuse réminiscence prenait une autre forme. Lorsqu'on avait longtemps remué les cendres de ce passé, il se mettait à chanter avec conviction et mélancolie, conviction surtout, le *Lac* de Niedermeyer. Quelle voix ! Quel accent ! Quel enrouement ! C'était à pleurer de rire, et nous avions une peine infinie à garder notre sérieux. Je l'imitais, assurait-on, à ravir, et mes camarades ne me laissaient pas tranquille que je n'eusse modulé en trémolo : « O lac, t'en souvient il !... »

C'était une bien inoffensive et bien indirecte revanche des railleries dont il ne cessait de m'accabler sur mes velléités littéraires et mes enthousiasmes qu'il qualifiait de *Micheletteries*. Pourtant je ne lui en ai jamais voulu, d'abord parce qu'il m'a corrigé de beaucoup de défauts, donné des indications qui me sont devenues précieuses, ensuite parce que je respectais chez lui cette vertu si rare : un désintéressement absolu. Sans doute on était un peu déconcerté et froissé, quand on croyait avoir signalé un point de vue nouveau, de s'entendre dire : « Vous avez découvert la rue Saint-Honoré. » Ou bien encore : « C'est une idée (ici un temps), mais elle n'est pas bonne. » Et puis après, pourquoi se fâcher ? N'avait-il pas trop souvent raison ?

« J'ai dit à Buloz : Il faut avoir des chevaux et des voitures pour travailler chez vous. » Ainsi commençait-il ses lamentations, quand il revenait de la rue Saint-Benoît. On le payait alors deux cents francs la feuille. Mais dans les derniers temps, il était devenu si paresseux qu'on ne lui donnait d'argent que sur présentation de la copie. « Allons, murmurait-il tristement, les eaux sont basses. » Et il se mettait à dicter l'article. Quand la justification atteignait deux pages, on les portait à la *Revue*, et on recevait, en échange, vingt-cinq francs. Mais voici qui est merveilleux. Deux ou trois jours après, quand les vingt-cinq francs étaient épuisés, il recommençait à dicter, reprenant le discours où il l'avait laissé, sans une défaillance de mémoire, sans une incertitude de style.

Ce qui était épique, c'était chaque année, au moment du Salon, ce que nous appelions l'*affaire Dubufe*. Ce peintre de portraits, fort goûté d'un certain public, était apparenté avec la famille Buloz. Or, Gustave Planche avait la peinture de Dubufe en horreur. Donc, tous les ans, il rédigeait un éreintement magistral de deux pages, lesquelles, bien entendu, n'étaient pas insérées dans la *Revue*. « Vous voyez, me disait-il, c'est vingt-cinq francs que je perds, mais j'ai satisfait ma conscience. » Vers les derniers temps, ses yeux le faisaient beaucoup souffrir. Je l'accompagnai un soir jusqu'à son pauvre logis de la rue des Cordiers, dans la sinistre maison, aujourd'hui démolie, où Jean-Jacques avait demeuré avec Thérèse Levasseur, où passa Jules Sandeau, où était mort Chaudesaignes. Il sourit tristement en voyant ma mine un peu déconfite : « Oh ! ce n'est pas riche. Voilà ce que c'est que d'être honnête homme. » Et avec un indicible accent

d'ironie, il ajouta : « Vous verrez que j'aurai du monde à mon enterrement. »

Il y vint en effet, à cet enterrement, beaucoup plus de monde que l'on n'aurait pu s'y attendre, étant données la vie solitaire de l'écrivain et l'âpreté tranchante de ses jugements à l'égard des contemporains, même les plus célèbres. Le deuil était conduit par les deux frères de Planche, Charles et Augustin (ce dernier traducteur de quelques ouvrages anglais).



Jules Janin.

On pria Jules Janin, qui se trouvait dans le cortège, de dire quelques paroles sur la tombe. Il le fit avec beaucoup de bonne grâce, car il avait été, lui aussi, l'une des victimes de Planche. « Nous te pardonnons tes cruautés, » dit-il en guise de péroraison.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il faisait pour la seconde fois l'oraison funèbre du critique. Voici comment la chose s'était passée. Planche contait l'anecdote très gaiement et n'en avait gardé qu'un bon souvenir.

Buloz lui ayant demandé un article sur Manon Lescaut — lequel a longtemps figuré comme préface en tête de l'édition Charpentier — le jeune critique s'en alla chercher le recueillement à la campagne, et il s'y oublia si bien que, pendant plusieurs semaines, on ne le vit plus reparaître. Le bruit de sa mort, de son suicide courut. « Tant mieux, disait Léon Gozlan, c'est une vipère de moins. » Sur ces entrefaites, Planche ayant terminé son article et sans doute vidé sa bourse, revient à Paris, entre au théâtre des Variétés. La première personne qu'il rencontre au foyer c'est Janin. « Quoi ! lui dit celui-ci, vous n'êtes pas mort ! Eh ! bien me voilà gentil ! Je viens de faire sur vous trois colonnes de nécrologie qui doivent paraître demain matin. Un éloge superbe ! » — « Où imprimez-vous cela ? » — « A deux pas d'ici, chez Everat, rue du Cadran. » — « Alors il y a du remède. Allez vivement à l'imprimerie et remplacez les imparfaits par le présent de l'indicatif. » Ainsi fut fait, et la nécrologie se trouva transformée en une simple variété littéraire.

Étienne Lousteau, prononçant le suprême adieu sur la tombe de Claude Vignon, c'était un spectacle à réjouir l'ombre de

Balzac. Janin et Planche figurent en effet dans la *Comédie humaine* sous ces pseudonymes. Lorsque Balzac écrivit *Béatrix ou les Amours forcés*, il invita le critique à venir déjeuner avec lui chez Buisson, le grand tailleur, dont l'appartement faisait l'angle de la rue Richelieu et du boulevard. C'est là qu'il s'était réfugié pour échapper à ses créanciers, mais en même temps pour donner garantie au plus sérieux de tous, son tailleur. Buisson le logeait, le nourrissait et attendait impatiemment la publication de *Béatrix*, qui devait lui donner satisfaction. Le déjeuner fut fort bon, la lecture intéressante et le portrait de Claude Vignon n'avait rien qui fût de nature à blesser la susceptibilité, souvent ombrageuse, du critique.

Je ne sache pas qu'il ait jamais rien écrit sur Balzac (1), mais il a travaillé dans sa fameuse *Revue parisienne*. Il y a même donné sur les sculptures de l'Arc de Triomphe un très bel article, recueilli plus tard dans ses *Portraits d'artistes*. Sur les déguisements et les fugues de Balzac, Planche était intarissable. Le romancier se cachait si bien, qu'on désespérait parfois de le découvrir. Ainsi, quand il alla loger rue Cassini, dans une maison à jardin, qui existe encore, sous le nom de Mme Dupont, sage-femme, sa trace parut définitivement perdue. Ce fut Gozlan qui éventa le secret, et Balzac eut la mortification de recevoir un jour une lettre, avec cette suscription ironique : « Madame Dupont, sage-femme, née de Balzac. »

Gustave Planche avait été très bien reçu à l'Arsenal, et il a laissé quelques pages charmantes sur Nodier. A l'une des soirées du dimanche, dont le souvenir est resté si vivant, le critique se trouva auprès d'une dame de province très désireuse de voir des écrivains célèbres ; tous, pensait-elle, devaient être beaux. « Je lui donnai le bras, racontait Planche, et je la conduisis près d'une table de jeu, où se trouvaient Eugène Delacroix, qui ressemblait à une sorcière ; Sainte-Beuve, qui avait l'air d'une portière, et Balzac, véritable type du toucheur de bœufs. » La dame demeura interloquée. Il n'est pas sûr qu'elle se soit jamais remise d'une si funeste déception.

(1) L'article anonyme et très cruel de la *Revue des Deux-Mondes* (1832), sur les *Contes drolatiques*, était, à ce qu'il paraît, de Gustave Planche ; Balzac ne lui en garda pas rancune.

« Soixante lignes pour justifier le numéro. Votre article a-t-il soixante lignes ? — J'apporte une pièce de vers. — Est-elle longue, votre pièce ? Donnez-la-moi. Comptons. Soixante vers. C'est parfait. Nous vous imprimons sur-le-champ, et vous paraîtrez demain. » Ainsi me parlait Jules Rouquette, rédacteur en chef d'une Revue récemment fondée, *le Monde littéraire et artistique*. Ainsi je devins collaborateur pour la poésie d'abord, ensuite et surtout pour la critique. Il s'opérait alors une légère détente dans la pression administrative ; une éclaircie se produisait dont profitaient quelques jeunes gens pour organiser de petits cénacles et confier leurs impressions à la lettre moulée. Parmi les collaborateurs-fondateurs du *Monde littéraire*, se trouvait un vif et charmant écrivain, aussi absolument inconnu que moi, et qui, tout d'abord, me témoigna de la sympathie. Ce n'était rien moins que Ferdinand Fabre, le romancier auquel, entre tant de productions délicates ou fortes, nous devons trois œuvres maîtresses : *les Courbezon, l'Abbé Tigrane, Lucifer*. Incertain comme moi de sa véritable voie, Fabre cultivait aussi la Muse. Il composait un volume de vers : *les Feuilles de lierre*, dont la publication n'a pas, à ce que je crois, fait grand bruit dans le public lettré de l'époque. Nous nous aperçûmes promptement que la prose était bien mieux notre affaire, et Ferdinand Fabre entreprit, dans notre modeste recueil, un roman intitulé *Bénédict*, tandis que j'y commençais une série d'articles sous cette pompeuse rubrique : *les Libres Penseurs en Hollande*. « Lancez-vous sur l'idée, » m'avait recommandé notre rédacteur en chef. Et je me lançai si bien qu'il nous vint quelques lecteurs sérieux : le plus sérieux et le plus précieux de tous pour moi, ce fut Sainte-Beuve. Il suivait mes articles avec intérêt, m'encourageait à les continuer, en disait force bien dans son intimité. « Il a le tour, » répétait-il volontiers. Et dans sa bouche, c'était un grand éloge. C'est alors que, prenant décidément confiance, il me donna une



Ferdinand Fabre.

lettre d'introduction pour le directeur du *Moniteur universel*, Julien Turgan.

« Ce grand diable de Turgan », comme l'appelait le directeur de l'Hôtel-Dieu, où il avait été interne, était aussi un bon diable. Il lut très attentivement la lettre que je lui présentai, puis me regardant bien en face : « Ah çà ! êtes-vous le fils de Sainte-Beuve ? » Je n'eus pas de peine à l'assurer du contraire.

« C'est qu'il ne m'a jamais recommandé personne sur ce ton-là. En somme, que voulez-vous faire ? » J'avais grande envie de dire : « De la critique, » mais je n'osai. « Savez-vous l'anglais ? — Non, hélas ! » Turgan réfléchit un instant.

« Écoutez. Le *Constitutionnel* publie chaque semaine un article d'Édouard Fournier sur les quartiers de Paris qui sont en démolition. La semaine prochaine ce sera le tour du quartier Saint-Roch. Il faut gagner de vitesse notre cher confrère. Apportez-moi, avant trois jours, un *Historique* de ce quartier, aussi étendu que vous le voudrez. »

On peut juger de mon embarras. L'histoire des quartiers de Paris ne m'était guère connue. Heureusement, à la bibliothèque de l'Hôtel de Ville, où j'allais quelquefois, je m'étais fait un ami de l'un des bibliothécaires, M. Bailly. Je courus lui confier mes perplexités, et aussitôt l'excellent homme de m'apporter par brassées tous les historiens de Paris. Me voilà nageant dans une mer d'érudition, perdu entre Sauval, l'abbé Lebœuf, Jaillot, Félibien, Saint-Victor et Piganiol de la Force. Avec le courage du désespoir, et le père Bailly aidant, je finis par rédiger un article qui ne me semblait pas trop mauvais, et je m'empressai de le porter au *Moniteur*, dont les bureaux occupaient alors, rue des Poitevins, l'ancien hôtel de Thou. « Vous êtes ponctuel, me dit Turgan. C'est bien. Mais il faut que l'article, lui aussi, soit bien. Nous allons lire ça, et, si vous avez réussi, vous aurez demain le plaisir de vous voir imprimé tout vif sur les murs de Paris. »

Le *Moniteur*, en tant que journal officiel, était affiché à la porte des mairies. Dès le fin matin, je me levai, singulièrement anxieux de connaître mon sort. Je vais à la mairie qui se trouvait, qui se trouve encore rue de la Banque. Il faisait beau temps, et les désœuvrés, en quête de nouvelles, stationnaient sur le trottoir, formant groupe devant le journal du gouvernement

L'article avait-il plu? l'avait-on inséré? Je comptais beaucoup sur une péroraison à grand effet ; mais d'autre part, ce morceau oratoire, où j'avais mis un peu de philosophie, ne faisait-il pas disparate avec l'ensemble? J'approche, je me glisse, je me faufile, et j'aperçois mon nom, bien en vedette, au bas de trois belles colonnes. On avait pourtant coupé ma péroraison, mais je ne fus guère sensible à ce détail.

Le soir on me présenta au rédacteur en chef, M. Paul Dalloz, qui venait, le jour même, de remplacer dans ces fonctions délicates Louis de Cormenin. Ce jeune homme, très pâle, très distingué, auquel Turgan avait sans doute parlé de moi, m'accueillit de la manière la plus affable, me complimenta sur mon article et me pressa de poursuivre cette série. C'est ce que je fis, non sans succès, pendant assez longtemps, et je dois dire qu'après des années, après toutes sortes de changements, je trouvai toujours fidèle et loyale l'amitié de Paul Dalloz. « Souvenez-vous, lui disais-je parfois en riant, que nous sommes entrés le même jour au *Moniteur*. »

Quant à Turgan, que j'allai voir ensuite et remercier, il me salua par ces paroles cordiales et enjouées : « Mon jeune ami, vous êtes maintenant de la maison, et, croyez-m'en, vous avez le pied à l'étrier. Vous pouvez passer à la caisse. »

Dût-on me trouver bassement intéressé, j'avouerai qu'à mes oreilles peu accoutumées à en entendre de semblables, ces quatre mots, *passer à la caisse*, sonnèrent délicieusement. On me remit deux cents francs, et je ne crois pas que jamais gain m'ait causé une satisfaction plus vive. C'était une consécration. Il n'y avait pas à dire : j'étais homme de lettres.

Jules LEVALLOIS.

(*A suivre.*)



— Que vous me faites de la peine en vous mettant dans un pareil état... (Page 81.)

AMES TENDRES

JOUJOU [1]

(Suite.)

La Providence, la force obscure, mystérieuse, qu'invoquait à tout propos miss Burnaby, ne le gracierait-elle pas, ne lui épargnerait-elle pas la peine de vivre? Les anges qui planent dans l'invisible, qui recueillent les soupirs, les sanglots de ceux qui souffrent, comme le prétendait l'Irlandaise en sa foi puérile et ardente, ne viendraient-ils pas le secourir, ne l'envelopperaient-ils pas de leurs ailes, ne briseraient-ils pas le lien si frêle qui l'attachait à la terre? N'avait-il pas, d'ailleurs, cessé de croire à ces chimères de vieille dévote, aux béatitudes illusoires qu'on lui promettait, renié ce Dieu qui était demeuré sourd à ses suppliantes prières?

(1) Voir les numéros des 25 février, 10 et 25 mars, et 10 avril 1897.

Et il éclata de rire en regardant le bénitier et les reliques accumulées à côté de son lit, la chapelle de papier bleu où, entre des cierges menus, des lis dorés, des banderolles pascales luisaient dans l'ombre les statuettes en plâtre polychrome de saint Roch, patron des malades, de sainte Catherine, patronne des vieilles filles, et de l'Immaculée dont la ceinture semble avoir été découpée dans un ciel de printemps, dont les mains épandent des grâces et qu'époussetait, qu'entretenait si soigneusement l'institutrice.

Qu'ils étaient loin de son âme ulcérée les cantiques des mois de Marie que Liette lui apprenait, lui faisait chanter en battant la mesure avec une ombrelle, les reposoirs qu'elle préparait sous les charmilles du jardin et où ils se rendaient en procession, où de sa voiturette il vidait comme les enfants de chœur des corbeilles pleines de roses effeuillées, les crèches de Noël qu'elle arrangeait sans l'en avoir averti dans un coin de la chambre, les crêches où de l'ouate mêlée aux branches de gui et de sapin simulait la neige, où comme les bergers et les mages, ils saluaient d'oraisons ingénues le nouveau-né couché dans la paille et que l'âne et le bœuf réchauffent de leur haleine, les autels qu'ils illuminaient et qu'ils fleurissaient !

Et qu'il eût volontiers donné l'ordre aux domestiques de détruire ces vestiges de sa longue enfance, d'arracher ces morceaux de carton, d'empiler ces chandeliers, ces vases, ces icones dans l'armoire qui contenait ses jouets et ses livres de baby, de modifier l'aspect de cette chambre qui paraissait plutôt destinée à une pensionnaire de douze ans qu'à un homme s'il n'avait pas redouté d'affliger, de désillusionner la douce créature qui lui était si fidèle, qui aurait mieux aimé mourir que de lui causer la peine la plus légère !

Ah ! il savait trop par soi-même ce que c'est que de voir s'effondrer ses rêves, il n'aurait pas la cruauté de lui révéler que son œuvre était tombée en ruines, qu'elle avait prêché dans le désert, qu'il ne croyait plus à rien, qu'il maudissait ce qu'elle révérait à genoux ; il ne la repousserait pas, il remuerait les lèvres tant que, chaque matin et chaque soir, et le dimanche quand les cloches sonnaient la messe, elle réciterait à voix haute ses patenôtres et ses litanies, elle lirait les versets des évangiles, les psaumes des Saints Livres !

Des applaudissements retentirent au dehors et ce fut contre

les fenêtres comme un bruit de galets que ramène et qu'entre-choque une grande vague.

L'infirme murmura :

— Il lui a gardé une place à côté de la sienne et il aura été heureux qu'elle se soit si peu attardée auprès de moi, qu'elle en ait fini en une minute avec cette corvée... Ils se sourient, ils se parlent tout bas et elle se rassérène... Que je suis sot d'avoir renvoyé miss Arabella : elle eût ouvert les persiennes et je les aurais vus ; je saurais maintenant ce que Liette me cache, ne me dira qu'au dernier moment.

Il tordit le plaid dans ses doigts fiévreux, sanglota :

— Et dire que je n'ai pas assez de forces pour franchir cet espace de quelques mètres, que je ne puis même pas me traîner comme une limace jusqu'à cette fenêtre, que je suis, à vingt-deux ans, comme un enfant qui est à la mamelle, qui a besoin de sa nourrice !

Et ses parents étaient millionnaires, ô dérision ! Et ce père qui ne l'avait pas étranglé comme les bêtes difformes d'une mauvaise portée, ne s'était jamais dit qu'il devait dépenser sa fortune jusqu'au dernier sou, tout essayer pour le guérir, le tremper dans les piscines miraculeuses, le livrer aux expériences des médecins.

Et cette mère s'était résignée à ce qu'il endurât un tel martyre, n'avait consulté personne, ni les maîtres de la science, ni les empiriques, non parce qu'elle craignait qu'on ne le martyrisât inutilement, qu'on ne le conduisît plus vite au tombeau, mais parce qu'elle le considérait comme une quantité négligeable, parce qu'elle l'aimait moins qu'un pauvre que l'on a recueilli mourant dans la rue, que l'on héberge et que l'on soigne.

Et s'il l'eût fallu, il aurait facilement fait le compte des baisers qui étaient tombés comme à regret de ces lèvres froides, indifférentes sur ses joues et sur son front, des phrases douces qu'elle lui avait adressées, en vingt années.

Comme il les maudissait, comme il les abhorrait, comme il les vouait aux pires infortunes, comme il se serait réjoui de les savoir abattus, malheureux, ruinés !

C'était elle qui avait entrepris la première de lui dérober le cœur de Liette, qui avait éveillé dans cette âme d'enfant des coquetteries de femme.

Il ne s'en souvenait que trop, et des promenades, des visites de plus en plus écourtées, où ils avaient à peine le temps de jouer,

de s'embrasser, où on lui reprenait son amie comme une poupée d'étalage qui glisse de main en main pour la faire asseoir au salon, pour l'emmener au Bois et chez les sœurs Darcy, et de ce que lui répétait la fillette avec son exaltation accoutumée : « Tu as tort de si peu aimer ta maman... Il n'y a personne de plus gentil au monde et j'en suis folle. » Et de la joie qu'avait manifestée la protectrice le jour où elle avait appris que la vieille Mme Rameyls était devenue à la suite d'une attaque complètement impotente et hébétée, où elle avait pu enfin adopter Joujou, l'élever, lui donner une chambre dans l'hôtel, la posséder plus encore qu'à Paris lorsqu'ils allaient dans les Pyrénées.

Pauvre, modeste comme elle l'était, petite fille perdue dans le tumulte de la grande ville, qui n'a aucune relation, qui ne va nulle part, qui n'avait d'autre ami que lui dans la vie, n'eût-elle pas accepté, si elle n'avait pas rencontré Mme de Trèbes, — il se l'imaginait à tort ou à raison — de succéder à miss Burnaby, non en mercenaire que l'on a à ses gages et à qui l'on donne des ordres, mais en une sorte de mariage blanc.

Espérances déçues, mirages évanouis !

Après l'avoir adoptée, n'était-il pas logique qu'on travaillât à son bonheur, qu'on lui cherchât un époux, comme elle le méritait et le désirait ?

Et sa colère, sa haine se détournaient sur les deux êtres dont il était le fruit véreux, malsain, et qui semblaient destinés à lui servir toujours de bourreaux, à lui faire boire le calice jusqu'à la lie, et il eût aimé à leur rendre le mal pour le mal, à les tenir terrassés sous son joug, à avoir la puissance terrible des gnomes qui surgissent de quelque caverne dans les contes bleus, à jeter un sort à l'orgueilleux et à la coquette, et qu'elle se débattît malade, défigurée par la variole noire, enlaidie à jamais, rendue hideuse, et qu'il fût le miséreux honteux qui ne sait où se coucher, qui n'a pas de quoi se payer une croûte de pain, qui frappe à toutes les portes, que l'on rudoie et que l'on raille, et qu'une nuit, des agents de police ramassent sur un banc, traînent au Dépôt, obligent à dire son nom de déclassé.

Et des éclairs palpitaient dans ses prunelles lasses comme si cette hallucination de cerveau qui souffre l'avait enivré de joie.

Cependant, des frémissements de robe bruissaient derrière la porte, et la voix de Liette s'éleva fraîche et claire comme un gazouillis d'oiseau qui annonce l'aube :

— Alors, c'est bien vrai ce que me dit miss, tu ne veux plus me dévorer toute crue, me renvoyer à mes chères études... On aime encore sa petite sœur, méchant garçon que vous êtes ; dites tout de suite que oui, oui de toutes vos forces, ou je n'entre pas !

Il cria, soudainement apaisé :

— Oui, tu le sais bien, entre vite, ma chérie !

L'amie adorée était revenue, elle parlait et comme sous un geste d'enchantement les visions rouges et noires qui l'avaient hanté et affolé, les ténèbres sinistres où il avait appelé la mort à grands cris et blasphémé et maudit ce que les autres respectent, s'enfuyaient.

Il ne voulait rien savoir, sinon qu'elle le tenait dans ses bras, qu'elle pardonnait, qu'elle l'aimait, rien lui demander que des baisers et des baisers.

Il s'anéantissait sous les frôlements câlins de ses lèvres, écoutait, les paupières closes, le front blotti, caché dans la douce mousseline du corsage, battre ce cœur auquel il avait donné toute son âme.

Et quand elle le gronda tendrement, s'exclama : « Méchant, qu'avais-tu donc à me reprocher ? » il répondit tout bas, d'un ton suppliant :

— Tais-toi, tais-toi, je suis heureux, je ne m'en souviens plus !

Au bout de quelques minutes, la jeune fille soupira :

— Qu'il fait triste et noir dans votre chambre... En voilà une idée absurde de fermer les volets par une divine journée comme celle-ci... Est-ce que vous en avez souvent de ce tonneau-là, miss Arabella ? Ouvrez tout cela au large...

Et passionnément Guillaume reprit :

— Tu as bien raison, je ne te vois presque pas et tu dois être si jolie !

L'institutrice leur obéit et, dans la coulée d'or en fusion qui, à travers les petits carreaux, ruissela de ce ciel d'été où le soleil déclinait, les meubles blancs, la chapelle, le paravent, le lit devinrent peu à peu de la teinte merveilleuse des cheveux de Liette et aussi de la nuance indécise de sa robe.

— A la bonne heure, il n'y a que les chauves-souris qui peuvent vivre dans la nuit, mais je comprends, tu avais honte de me montrer cette figure de papier mâché, ces yeux rouges, ces vilaines rides, — et cessant de plaisanter, émue, Mlle Rameyls étreignit l'infirme avec elle ne savait quelle profonde pitié et

quelle sourde angoisse. — Tu avais donc de très gros chagrins, mon pauvre Willy, puisque tu as tant pleuré?...

Dans l'ombre tremblante des cils encore humides, les prunelles glauques, comme emplies d'une eau qui se fige sur un champ d'algues, les prunelles douloureuses de Guillaume où semblait s'approcher le crépuscule d'une âme, dilatées, agrandies, remerciaient l'orpheline, et en leur regard étrange se prolongeaient des adieux, agonisait de l'amour, brillait la flamme d'un sacrifice.

Et comme s'il acceptait l'inévitable et qu'il sentît l'inanité des révoltes, des colères contre la destinée, et que le bonheur de Liette lui parût une chose sacrée, avec ces inflexions calmes, résignées, qu'ont les malades qui viennent de recevoir, dans la plénitude de leur raison, les derniers sacrements, qui savent qu'ils sont perdus, il murmura :

— Ne te mets pas en peine de moi, j'ai été un peu fou... C'étaient ces musiques, ces rires, ces danses qui m'impatientaient, et, cependant, je devrais y être habitué, n'est-ce pas, depuis le temps que l'on me laisse à l'écart, que l'on s'amuse ici sans que j'aie la moindre miette de plaisir... L'orage est loin, je suis raisonnable ; tu m'as consolé, ma chère petite Joujou... Mais promets-moi, — c'est un caprice que j'ai, depuis que tu me tiens dans tes bras, — quoi qu'il survienne de grave dans ta vie, et quand même tu nous quitterais, cela peut arriver, que tu penseras quelquefois à ton ami, que tu l'aimeras comme tu l'aimais, comme tu l'aimes... Dis, répète ce que je te demande, répète-le avec tes lèvres, avec ton cœur !

Liette tressaillit, toute troublée par ces yeux qui la pénétraient, qui la brûlaient, qui lui rappelaient malgré leur mélancolie, leur tristesse désespérée et soumise, les yeux d'amour et de joie de Raymond, par les vibrations de cette voix qui la faisaient songer à la voix de *l'autre*, du désiré, du bien-aimé, la voix qui la délectait, qui la ravissait, qu'elle eût suivie n'importe où et toujours comme une hypnose.

Et elle répéta avec de l'épouvante, mot pour mot, le serment que lui dictait Guillaume :

— Quoi qu'il survienne dans ma vie et quand même je te quitterais, je penserais quelquefois à toi, je t'aimerais comme je t'aimais, comme je t'aime.

Miss Burnaby qui tricotait dans l'antichambre venait d'entrer de son pas glissant.

— Mademoiselle Liette, fit-elle, Mme la comtesse vous prie de descendre ; vous avez emporté la recette de votre boutique et ces demoiselles sont furieuses contre vous, cherchent dans tout le jardin ce porte-monnaie !

— Quelles faiseuses d'embarras, répliqua Joujou; répondez que j'y vais, miss !

Elle embrassa une dernière fois Guillaume, lui dit :

— Mais si je me mariais, je t'aimerais encore plus, mon pauvre chéri !

Et quand elle fut au bas de l'escalier, elle s'écria en haussant les épaules :

— Je crois que je suis toquée ; verrai-je maintenant de l'amour partout parce que je suis amoureuse ?

III

Après les coups de boutoir qu'elle avait d'abord distribués à Liette et à Apollonie, cette paire de complices, disait-elle, liguées contre son repos, — dans ses accès de mauvaise humeur, dans l'ennui que lui causaient ces relations avec Mme de Trèbes, qui l'obligeaient à se déranger, à modifier ses vieilles habitudes, à faire un peu de toilette, à sortir plus souvent de l'intérieur où toute sa vie présente et passée était enfermée, et aussi dans sa terreur jalouse de voir sa petite fille échapper à son influence, devenir moins simple, moins docile, s'éprendre de la femme superficielle qui jouait avec elle à la maman, lui prodiguait les marques d'affection les plus tendres, la comblait de plaisirs et de cadeaux, subir la contagion du luxe qu'entrevoyaient ses yeux d'enfant si faciles à éblouir, à émerveiller, comparer les chambres étroites, mal éclairées de leur cinquième, au somptueux hôtel de ces millionnaires, Mme Rameyls s'était montrée plus tolérante.

Les rapports élogieux que lui faisait miss Burnaby sur la tenue discrète et l'intelligence de la petite amie de Guillaume, les remerciements éperdus où l'infirme mettait tout son cœur lorsqu'elle permettait à sa chère Joujou de ne rentrer qu'à la fin de la journée, de déjeuner à la petite table qu'on dressait pour eux dans la chambre, les flatteries de l'ancien zouave de Charette qui lui racontait les progrès de l'armée, qui se désolait de l'inaction

où l'on restait et, avec des phrases sonores comme des appels de clairon, prédisait, chaque année, pour le printemps, la guerre où l'on reprendrait, à la baïonnette, Metz, Plappeville, les belles rives de la Moselle, tout ce qu'elle aimait, tout ce qu'elle regrettait, où l'on délivrerait les drapeaux qui sont prisonniers à Berlin, qui attendent la revanche, les visites de Raymond où il s'entretenait respectueusement avec elle de son existence de Saint-Cyrien, des brimades, des changements qui instauraient comme une école toute neuve dans la vieille maison militaire qu'avaient habitée Jean Severin et Michel, les bien-aimés disparus, la questionnait sur les garnisons si nombreuses qu'elle avait traversées, admirait les reliques du musée familial avec autant de piété que s'il eût marché parmi les trophées glorieux des Invalides, les billets d'apparence inquiète, les friandises délicates que la comtesse lui envoyait lorsqu'elle la savait de nouveau malade, torturée par quelque crise de goutte, étaient venus à bout de ses défiances, l'avaient attendrie, rendue moins insociable.

Liette s'écriait parfois lorsque Guillaume s'étonnait du changement qui s'était opéré dans le caractère de l'ombrageuse et rigide aïeule :

— Mémé est comme moi, ou plutôt je suis comme mémé, il faut nous prendre par les sentiments !

Et quoi qu'il lui en coûtât de se séparer pour plus d'une journée de l'enfant qu'elle idolâtrait, qui avait grandi comme dans son ombre, qui lui devait sa santé et son savoir, qui ne s'était encore jamais éloignée de ses jupes, la grand'mère avait fini par en arriver à la suprême concession, cédé aux assauts obsesseurs d'Apollonie, de l'institutrice et de Mme de Trèbes, accordé Liette à son malheureux camarade durant les mois qu'il passait dans les montagnes et au bord de la mer.

Un soir, tandis qu'elle s'exclamait en réglant ses comptes de ménage avec Apollonie : « Je me demande comment l'on pourra vivre et joindre les deux bouts si les choses vont de ce train ; on nous rogne nos revenus et tout augmente ; apprends à être économe, gamine, à ménager tes quatre sous, ou tu ne t'en sortiras pas », et que Liette lui répliquait : « Ne te mets pas en peine de moi, mémé ; miss Arabella m'a tiré les cartes avant-hier et elles m'ont prédit que j'aurais un mari très riche. » La septuagénaire, qui se plaignait depuis plusieurs semaines d'avoir les jambes plus lourdes, et comme un étau de fer autour des tempes et des

reins, qui ne parvenait à marcher que soutenue d'un côté par sa bonne, de l'autre par sa petite-fille, avait soudainement exhalé de rauques gémissements et, la face contractée, les lèvres impuissantes à articuler des sons intelligibles, pommettes ternies, les mains jointes, s'était abattue, cassée en deux sur la table en des éclaboussures d'encre.

Depuis lors, elle végétait, presque complètement paralysée, muette, passive, morte vivante qui sommeille les paupières ouvertes, qu'on étaye de coussins dans un large fauteuil, qui ne semble plus souffrir.

Cependant son intelligence n'était pas éteinte, se ranimait par instants comme une lampe où il y aurait encore quelques gouttes d'huile. Liette, à qui Apollonie laissait la bride sur le cou, ne refusait aucune permission, répétait : « Donnez-vous-en, Mademoiselle; vous aurez assez le temps de vous ennuyer plus tard! » l'avait constaté à plusieurs reprises.

Les yeux de la malade parlaient.

Ils reconnaissaient la fillette. Ils suivaient tous ses mouvements.

Ils s'éclairaient lorsqu'elle entrait dans la chambre. Ils lui rendaient doucement ses baisers lorsqu'elle l'embrassait sur le front et sur les doigts.

Ils s'angoissaient, se voilaient comme d'une brume épaisse si elle tardait à revenir de chez Mme de Trèbes.

Ils s'irritaient, ils l'accablaient de reproches, ils s'emplissaient de grosses larmes, si elle arrivait pomponnée par sa protectrice, avec une coiffure nouvelle, un chapeau de fleurs et de rubans, une de ces toilettes qui rendaient loquace la vieille servante, la transportaient d'admiration, lui faisaient dire : « Briguedon ma fi, que vous voilà damette! On vous prendrait dans ces beaux affiquets pour une petite noble! » Ils s'étaient même détournés d'elle comme pour la renier le jour où pour s'amuser dans leur salon de repos, chez les sœurs Darcy, Mme de Trèbes et la princesse Stradella lui avaient fait la figure et fardé les lèvres.

Et subtile, craignant de nouveaux chocs, encouragée par Apollonie qui grommelait : « Profitez des bons moments, un gentil brin comme vous, ça doit se récréer! » elle avait accepté d'avoir une chambre dans l'hôtel, gîte délicieux qu'empliraient les brimborions rapportés des bals blancs, qui était tendu d'une cretonne anglaise d'un bleu incertain, semé de grandes corolles d'iris, s'y



Elle avait accepté d'avoir une chambre dans l'hôtel… [illegible]

Page 193.

mirait, s'y habillait et y changeait de robe avant de subir l'examen silencieux et sévère de la paralytique.

IV

Le peu de ciel qui apparaissait entre les tuyaux de cheminée semblait un rideau de soie jaune dont s'effacèrent les broderie et des martinets s'y poursuivaient encore avec des sifflement aigus, le traversaient ainsi que des flèches noires qui ont dépass la cible.

Liette avait poussé sa chaise auprès du fauteuil où était assise comme en hébétude, Mme Rameyls.

Apollonie s'appuyait au rebord de la fenêtre, le menton dan les doigts, la face couturée de rides sous la cornette lorrain comme quelque pomme que l'on oublia sur la paille d'un cellier

— M'est avis, dit-elle, que vous n'avez pas pour des prunes c petit air miton-mitois, Mamselle, et que nous allons apprendre du nouveau... Du nouveau qui vous fera plaisir, bonne madame du bon Dieu... »

Elle cria plus fort encore pour enfoncer ces mots dans les oreilles de la paralytique :

— Vous entendez, quelque chose qui vous fera plaisir, — e d'un ton narquois — allons, ma fi, voulez-vous que je vous aide à commencer la chanson... C'est donc bien pénible à dire que votre fleur de cœur a parlé, que nous sommes là, nous, les vieilles et vous le tendron, quasiment pour décider des accordailles...

La jeune fille ne l'écoutait pas. Elle s'était penchée sur sa grand'mère, lui avait pris les mains comme pour les réchauffer, les ressusciter, leur transmettre la sève généreuse et ardente de ses vingt ans, murmurait d'une voix éperdue :

— Que je voudrais, ma chère mémé, que tu me comprennes, que tu m'entendes, et que tes yeux où je sais lire me répondent, me disent ta joie,.. Oui, j'aime, j'aime et je suis aimée... Ce sont tes prières d'autrefois, tes longues prières où tu demandais à Dieu d'être toujours la même chose, qui ont été exaucées... Tu te rappelles bien, quand nous avions remué ensemble les vieux papiers de gloire où j'ai appris à lire, les états de service de mon père, de mes oncles, de tous les nôtres, parlé pendant des heures

e ce qu'ils avaient fait de bon, de noble, d'héroïque, tu sou-
irais : « Promets-moi, Liette, que tu épouseras un jour, un
fficier ! » Sois donc heureuse, j'ai tenu ma promesse... C'est un
fficier qui vient te demander de nous bénir... Un officier que tu
onnais, qui s'est assis très souvent dans cette chambre, à côté
e toi, qui te vénère, un homme brave, bon, loyal, comme le fut
on père... Me comprends-tu, dis? je lui appartiens, je l'adore,
e mourrais de chagrin si je ne devenais pas sa femme, si l'on
ous séparait.

La paralytique oscillait comme un mannequin de bois dans les
ecousses que lui donnait Liette, mais son regard fixe, morne,
e se détachait pas du plancher, ne s'éveillait pas, ses yeux de-
eeuraient muets.

Liette continua, navrée :

— M. Raymond de Trèbes m'avait prié de te préparer à cette
motion... Lui permets-tu de te faire sa demande?

Apollonie se retenait pour ne pas étreindre la jeune fille dans
es bras, riait de toutes ses innombrables rides.

— Je m'en doutais, ça devait arriver, un beau garçon et une
elle fille, c'est fait pour se comprendre... Je n'ai jamais eu,
riguedon, autant de joie depuis que je suis de la famille... Et
a foi, l'on mettra les petits pots dans les grands, je vais me
ommander pour vos noces, Mamselle, une robe de satin...

Elle ajouta :

— Ne vous enrouez donc pas, et ne vous remuez pas la bile,
Madame est à bas aujourd'hui, et rien ne la ravigoterait!

Et comme elles se taisaient, un coup de sonnette retentit dans
'antichambre.

— C'est lui! s'exclama Liette, et elle courut ouvrir la porte.

Raymond avait obéi au désir de sa fiancée, s'était mis en
enue, et avec ses larges pantalons, ses manches galonnées, son
isage rayonnant et fier, il donnait l'illusion de quelque aven-
ureux soldat qui a bravé tous les dangers pour conquérir la
erre promise, pour poser sa bouche sur les lèvres frémissantes
le celle qui est son rêve.

Il se précipita vers Mme Rameyls et les doigts dans les doigts
le Joujou, à demi agenouillé, profondément ému, s'écria :

— Ma bien-aimée Liette vous a révélé notre amour, Madame,
vous a dit, n'est-ce pas, que je n'ai plus qu'un but, que je ne
forme plus qu'un souhait, et que c'est de lui confier mon nom et

mon cœur... — Et scandant les mots comme s'il eût parlé en fa de tout un régiment : — Madame, j'ai l'honneur de vous demand la main de la fille du commandant Rameyls !...

Et le miracle s'accomplit.

Devant les mains qui se tendaient unies vers elle, devant l fronts qui saluaient pieusement ses soixante ans d'honneu d'abnégation, de dévouement maternel, devant cet uniforme q lui suggérait ce qu'elle avait aimé le plus dans sa vie, la paral tique eut un instant de lucidité et en pleine conscience de s actes, reconnaissant sa petite-fille et M. de Trèbes, elle le accorda son consentement d'un long regard où palpitait s cœur, où vibraient comme les adieux résignés du cantique d Siméon...

V

Raymond avait salué miss Burnaby qui, au fond du jardi faisait la lecture à l'infirme : « Pardonnez-moi de vous inte rompre, s'écria-t-il, je désirerais rester seul quelques instan avec mon frère et je vous rappellerai tout à l'heure. »

L'institutrice devint livide, se leva brusquement comme quelque ressort se fût détendu en son buste anguleux de vieil marionnette, regarda M. de Trèbes en dessous et, les lèvres pi cées, répliqua :

— On ne m'a pas accoutumée, jusqu'ici, à être de trop quan il s'agit de M. Guillaume... ses secrets sont les miens et vous m permettrez de m'étonner...

L'officier l'interrompit d'un éclat de rire, l'embrassa gaieme sur les deux joues et gouailla :

— Étonnez-vous, ma bonne miss, je n'y vois aucun inconvé nient, mais laissez-nous tranquilles !

Elle semblait prête à défaillir et s'étant approchée de lu l'effleurant de son visage navré et inquiet, chuchota :

— Vous venez lui annoncer le mariage de Liette.

Il haussa les épaules.

— O l'insupportable curieuse ! Vous saurez cela plus tard...

L'Irlandaise n'insista pas, regagna piteusement la bibliothèqu la seule pièce de l'hôtel où personne ne la dérangeait quand ell avait, par hasard, une heure de loisir.

Guillaume ne s'était pas mêlé à cette brève querelle, regardait omme en pensant à d'autres choses les blancs papillons qui oletaient dans la lumière, pareils aux morceaux épars d'une ttre d'amour que l'on a déchirée par colère ou par prudence, ui se posaient de rose en rose, au seuil des charmilles.

Derrière les grands arbres dont les feuilles étaient déjà rouses, rongées par la poussière, contrastaient avec les pelouses un vert éclatant, velouté, et comme fraîchement repeintes — uoiqu'on ne fût que dans les derniers jours du mois de mai, la umeur monotone, ininterrompue des fiacres et des omnibus raînait, donnait l'illusion d'une mer apaisée qui montait, qui nvahissait peu à peu de lointaines et vastes grèves, qui se risait contre les murailles massives des falaises, et les bruits onfus qui montaient du fleuve et que charriait le vent, les coups e cloche des bateaux-mouches, les sifflets des remorqueurs, les auques sanglots des sirènes s'y fondaient, s'y perdaient, s'y miettaient en échos incertains.

De lourdes nuées voguaient dans le ciel, se poursuivaient, 'abordaient comme des nefs chimériques.

Un orgue de Barbarie, on ne savait où, jouait, avec des oquets de silence, une chanson bouffonne de café-concert, qui paraissait triste.

Raymond prit la place de l'institutrice, et alluma un cigare.

— Dis donc, frairot, elle n'a plus sa correction d'autrefois, notre Arabella... Est-ce qu'elle regretterait de ne pas avoir rouvé chaussure à son pied?... Pourtant depuis le temps qu'elle marque le pas, elle devrait être calmée !

Guillaume soupira :

— Tu as tort de la bousculer et de t'en moquer... Elle est si bonne, si affectueuse qu'il me serait impossible de ne pas l'aimer et, avoue-le, n'a-t-elle pas le droit de se croire des nôtres, d'être jalouse de moi?... Que serais-je, si je ne l'avais pas eue?

Et il reprit :

— Et qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'elle fût un peu aigrie? N'est-il pas des blessures que rien ne guérit, que le temps envenime au lieu de les cicatriser?

Raymond l'arrêta. « Nous reprendrons un autre jour, si tu le veux bien, cette élégie sur l'infortune de ta vieille fille d'institutrice, car ce n'est pas précisément pour philosopher avec toi sur un tel sujet que je l'ai expédiée peut-être d'une façon trop cava-

lière — mais je te promets, frairot, de lui accorder toutes l réparations qu'elle exigera et tu feras toi-même, parbleu! replâtrage sérieux. Je t'aime tant, mon Willy, et je ne voul pas que d'autres avant toi, en même temps que toi fussent moitié dans le bonheur qui me ravit, je tenais à ce que tu en s dans la maison le premier averti, à ce que tes baisers, ta joie r portent bonheur...

L'infirme s'enfonçait les ongles dans les paumes, s'épuisait retenir la faible espérance qu'il avait encore de s'être tromp égaré sur une fausse piste et que la première idée qui s'ét fichée ainsi qu'un clou dans son cerveau dès que Raymond l avait parlé de cette tendresse joyeuse, était insane.

Comme un blessé que l'on abandonne au moment de la d route, du sinistre sauve-qui-peut sur le champ de bataille et q saignant, à bout de forces, incapable de se défendre, de s relever, perçoit le tumulte tragique des victorieux qui s'appr chent, des cavaliers qui galopent à fond de train, des canons q bondissent dans les ornières, compte les minutes, les second qui lui restent à vivre, qui le séparent de l'instant où ces roue ces sabots, le broieront, le transformeront en une rouge bouilli l'emporteront à travers des champs avec des mottes de terre des lambeaux d'épis, il se raidissait pour recevoir ce coup d grâce, l'aveu de leur amour.

Raymond continua entre deux bouffées de cigare :

— Tu vois plus clair que ne se l'imagine cette brave Ara bella... Quand on aime, il est si difficile de se contenir, de res sembler à tout le monde, de ne pas commettre d'imprudence.. Sois franc avec ton aîné, Willy; tu te paies ma tête, en c moment, tu fais semblant de ne rien comprendre pour la frime tu te doutes de ce que je vais te dire...

Il parvint à desserrer les lèvres, à répondre avec une appa rente indifférence, une voix intelligible :

— Mais non, en vérité, je ne me doute de rien...

L'officier s'était levé, dominait la voiturette de l'infirme de se larges épaules :

— Alors, cherche, frairot, ce qui pourrait te faire le plus d plaisir, ce que tu as certainement désiré, ce qui enchanter même notre mère; commences-tu à deviner? ce n'est pourtan pas un rébus bien difficile, que celui-là!

Guillaume balbutia :

— Non !... non..., je ne comprends pas... je ne sais pas...

Des gouttes de sueur glacée coulaient de son front, de ses joues, comme si quelque bête sournoise lui eût lacéré la poitrine à coups de griffes et à coups de dents.

Raymond le remarqua et, de son mouchoir qui fleurait l'odeur préférée de Liette, essuya aussitôt le visage de l'infirme.

— Comme cela te donne chaud de chercher mon pauvre Willy !

Guillaume, les narines dilatées, aspirait cet arome délicieux d'ambre et de violettes qui évoquait celle dont ils n'avaient encore ni l'un ni l'autre prononcé le nom, se rappelait des gestes, des caresses, des causeries, des rêves.

— Tu as donc changé de parfum, Raymond, fit-il ?

— Ah ! enfin, frairot, tu brûles... Ne faut-il pas imiter dans tout ce qu'ils font ceux que l'on aime ?

Et soutenant la nuque de Guillaume, s'installant :

— Et j'aime notre petite Liette, notre Joujou, je l'aime à la folie, je ne vis plus que pour cet amour et elle m'aime aussi, tu m'entends, frairot, elle m'aime, ta jolie sœurette... Et je donnerais la moitié de ce que je possède pour que nous soyons déjà au jour où elle dira : « Oui » de tout son cœur, pour que nous en ayons fini avec toutes les formalités, les affichages, les publications et le reste...

Il se tut, glacé par la froideur avec laquelle l'infirme accueillait ses confidences, s'exclama :

— C'est tout ce que tu trouves à me dire, Willy ? Ce mariage qui te conserve l'amie, la sœur que tu avais toutes les chances de perdre irrémédiablement, ne te cause pas plus de joie que cela ?... n'aurais-tu pas de cœur, ne lui serais-tu pas reconnaissant de ce qu'elle a été pour toi, n'aimerais-tu pas Liette ?

Guillaume ferma les yeux et murmura :

— Je pense que tu as aimé déjà une autre femme, et que tu ne lui apporteras que les restes d'un cœur qui a déjà servi, qu'elle mérite mieux qu'un mari comme toi !

Raymond crut d'abord avoir mal entendu, tressaillit comme si quelque main lourde l'eût brusquement souffleté, puis les sourcils froncés, l'air impérieux, s'emporta, rudoya le téméraire qui le provoquait.

— Tu répètes sans savoir ce que tu dis les méchancetés que t'a soufflées cette pécore de malheur, cette institutrice qui se figure peut-être que tout lui est permis, et je vais la jeter moi-

même hors de la maison pour lui apprendre à se mêler seulement de ce qui la regarde, à ne pas raconter à l'enfant dont elle s'est chargée de malsaines histoires...

L'infirme, énervé, cria :

— Je ne suis plus un enfant, je suis un homme et j'ai le droit de juger comme il me plaît les actes des miens... Miss Arabella est au-dessus de tes menaces et de tes quolibets, elle ne se séparera de moi que si je le veux...

Raymond s'était ressaisi, rougissait d'avoir été si peu maître de soi-même.

— Allons, frairot, ne sois plus fâché. On pourrait croire, si l'on nous écoutait, que nous ne nous aimons pas... Et cependant, tu sais le contraire... J'ai eu tort de te répondre avec tant de violence... Ton cœur ne s'alarme ainsi que parce qu'il déborde de tendresse pour notre chère Liette, j'aurais dû être le dernier à t'en vouloir, à t'en blâmer... Rassure-toi... la souffrance purifie et j'ai bien souffert dans cette brève étape que tu viens d'évoquer... Liette le connaît ce passé odieux et n'en est pas jalouse, ne sois donc pas plus exigeant qu'elle ne l'a été !

Il avait des larmes dans les yeux, semblait se confesser à mi-voix, craintivement, attendre des paroles qui absolvent et réconfortent, étouffait Guillaume de ses bras musculeux.

Et celui-ci s'amollissait comme il s'était amolli sous les baisers de sa sœur adoptive, se répétait mentalement ce qu'elle lui avait juré : « Quoi qu'il survienne dans ma vie et quand même je te quitterais, je penserai quelquefois à toi, je t'aimerai comme je t'aimais, comme je t'aime », ce qu'elle avait ajouté : « Si je me marie, je t'aimerai encore plus que je ne t'aime », s'abandonnait, brisé, au courant qui l'entraînait.

L'officier revint à la charge, s'exalta.

— Ce cœur qui s'était laissé engluer, que retenaient des mains indignes de le posséder, est mort, est devenu de la poussière que le vent dispersa... Et ce ne sont pas des débris que j'offre à l'âme adorable de Liette, c'est comme une floraison nouvelle que son amour a fait éclore...

Guillaume eut le courage de sourire.

— Oublie ce que je t'ai dit, Raymond, fit-il, je ne sais ce qui m'avait passé par la tête... Votre bonheur me réjouit, vous le méritez autant l'un que l'autre, vous êtes dignes de vous aimer...

Et il songea amèrement :

— Qu'importe si j'en meurs ; ai-je le droit d'aimer ?

L'ombrelle blanche de Joujou vacillait entre les feuilles comme un drapeau de fête qu'agitent des mains impatientes, et, des premières marches du perron, la jeune fille qui venait de descendre de voiture avec Mme de Trèbes, les appela de sa voix de cristal :

— Vous devez avoir plutôt soif depuis le temps que vous bavardez, les deux frères... Faut-il vous faire envoyer des sodas ?

Raymond lui répondit :

— Arrivez vite, Liette, Willy est au courant de tout !

Elle s'empressa de les rejoindre, et se jeta au cou de l'infirme.

— Eh bien ! mon chéri, verras-tu maintenant la vie plus en rose, et es-tu enfin plus tranquille sur mon sort ?... Mais j'en veux à Raymond d'avoir pris les devants, j'aurais été contente de te faire cette bonne surprise, de te donner cette joie...

René Maizeroy.

(A suivre.)



Guillaume ferma les yeux et murmura :
— Je pense que tu as aimé déjà une autre femme...
Page 199



— Je recommande la prudence à mes hommes. (Page 203.)

LES POULES (1)

Piétinant une route beauceronne, longue et plate comme Yvette Guilbert, mais moins gaie, mon régiment traversait des plaines dont la monotonie, pour tous navrante, ravissait le seul capitaine de Camas, heureux de retrouver dans ces mornes solitudes un peu de son bien-aimé Soudan : « Et ces meules mon cher, voyez donc ! Tout à fait des cases de nègres ! »

Ces chers souvenirs d'Afrique ne l'empêchaient pas de veiller au grain : détaché sur la gauche avec sa compagnie vers un village entrevu au loin, le capitaine se constitua une avant-garde spéciale, sous mes ordres s'il vous plaît ; et nous voilà partis à travers les terres labourées, laissant derrière nous la division qui déjà diminue, s'imprécise, et, bientôt, ne semble plus qu'un

(1) Cette fantaisie est extraite de l'ARGONAUTE, désopilant volume illustré par L. Métivet et que Willy vient de publier dans la charmante petite *Collection du Rire*. (0 fr. 60 cent. F. Juven, éditeur.)

long serpent noir allongé sur la route où il soulève des nuages de poussière gris, lourds, laids.

Halte à trois cents mètres du village; je recommande la prudence à mes six hommes, car il ne s'agit pas de se faire pincer par les hussards (en grandes manœuvres, la crainte de la cavalerie est le commencement de la sagesse); puis nous repartons pour reconnaître les chemins, les issues... Tout à coup un galop sonore avec des cliquetis d'armes, un tourbillon de dolmans bleus, des sourires moqueurs; l'escadron, qui s'était caché dans un pli de terrain, nous enveloppe; nous sommes prisonniers.

On nous conserva deux jours, — mes hommes très indifférents, moi un peu vexé, — deux jours pendant lesquels, ne touchant pas de vivres, il nous fallut consommer le bœuf bouilli de Chicago et les tablettes de café qui fondent dans l'eau chaude comme du savon; puis le général, en sa clémence, ordonna de nous renvoyer à notre régiment, et je repartis avec ma demi-douzaine de libérés, sûr d'être blagué par le capitaine et vaguement inquiet de n'avoir plus de vivres de réserve. Mais, bah! trois étapes seulement...

Lugubre, l'arrivée au gîte, dans la brume. Sensation de fatigue et comme de défaite; il tombe sur nous une rosée d'ombres mouillées, cependant que l'écho régulier de nos pas se prolonge très loin, par delà des champs frais labourés jusqu'à l'horizon où agonise un restant de coucher de soleil. Quelques paysans, laissant ouvertes leurs portes qui découpent sur le sol des carrés de lumière, nous entourent, nous écoutent, la mine hostile, répondent à peine, avares même de leurs paroles, que le régiment passé la veille a tout pris, qu'il ne reste rien à manger, rien, rien! Mes hommes s'assombrissent. Alors quoi? dîner par cœur? Quel métier! Soudain, une voix rassurante me grasseye dans l'oreille, tout bas : « Ayez pas peur, mon lieutenant, y a du bon! » C'est Sallaux, un qui la connaît, intelligent, débrouillard et tire-au-flanc, *Feri ventrem* comme l'a surnommé son « double », qui a des lettres.

Aussitôt une appréhension me trouble. Que va-t-il inventer encore? Quelle subtile chaparderie? Je devrais m'interposer. Les paysans ne pardonnent pas la razzia, et s'empresseraient de faire passer devant le conseil de guerre ce pauvre diable au ventre creux s'il leur avait fait tort d'une miche. Mais le temps presse, il faut dîner, je remets à plus tard les discours morali

sateurs que je veux tenir à Sallaux, dit *Feri ventrem* pour éviter tout désagrément à cet enfant de la nature, doué d'instincts pareils aux miens, et supérieur à moi en ce qu'il ne tente pas de leur résister.

Dans la ferme à Gouron, où je m'installe, je reçois un accueil plutôt froid. Et toujours le même refrain : « Rien à manger; les



— Je reçois un accueil plutôt froid.

soldats d'hier n'ont rien laissé, rien. » Mon insistance ne peut vaincre la douceur obstinée et sournoise du propriétaire; pourtant, comme je parle de réquisitionner, j'obtiens à grand'peine du pain bis et du fromage blanc. Évidemment, j'aimerais mieux du pain blanc et du fromage bis, mais le dieu des armées (Sabaoth) ne m'a pas en sa sainte garde; je mange, de mauvaise humeur, tous mes mouvements suivis de l'œil par le fermier Gouron qui, sans doute, craint que je ne vole ses couverts d'étain. Sallaux a disparu ; son absence m'alarme.

Tout à coup, au dehors, éclatent des appels de volaille en détresse, des lamentations de poule égorgée. Mon hôte saute sur la porte, se précipite. Encore un coup de mon lascar, je le parie. Il finira à Biribi, ce Sallaux ! Justement, Gouron revient, entraînant le coupable avec des clameurs; il écume : « Je le tiens, voleur,

bandit ; voyons, mon lieutenant, il l'a sous sa tunique, ma poule, ce brigand-là ! » Très sec, j'ordonne : « Lâchez cet homme ». L'homme est lâché, je regarde l'homme avec inquiétude ; l'homme, qui a pourtant bien l'air de cacher quelque chose sous son vêtement, garde une mine assurée, réjouie même ; et quand le fermier, de ses mains tremblantes de colère, veut le déboutonner, le fouiller, « l'homme » se tord de rire :

— Finissez donc, vieux farceur, vous me chatouillez ! Quand je vous dis que je ne l'ai pas, votre poule !

En effet, Gouron n'a rien trouvé et reste stupéfait ; c'est de la sorcellerie, pour sûr :

— Mon lieutenant, il l'avait, ma poule. Quand je suis arrivé sur lui, il était en train de l'étrangler. Vous avez entendu comme moi, j'ai pas rêvé !

— Mais sacrée tête de boche, s'écrie Sallaux, tout illuminé de jubilation, c'est moi la poule ! Écoutez ça !

Et aussitôt, avec un art parfait, une sûreté d'exécution à tromper un coq, Sallaux imite la poule ;

— Tenez, la voilà qui se promène : *coo-ot coo-ot*... elle pond ; *cot, cot, cot, codek !*... quelqu'un entre, elle a peur : *cot, cot cot, cot, cot*... ; je la prends par le cou : *cooàk cooàk ;* maintenant je l'étouffe sous ma tunique : *oàk*..., *aàk*... Et on peut voir, j'ai les mains vides. Je vais pourtant pas passer au conseil rapport à ce que je sais imiter la poule ! Faut-i' te faire aussi le cochon d'Inde à présent ?

Et Sallaux imite le cochon d'Inde. Toute la ferme est sur pied. Il imite aussi l'âne, le veau, à ravir. Le fermier ne se tient plus de joie, rit à casser les vitres et connaisseur, déclare que rien ne vaut l'imitation de la poule. De sorte que Sallaux doit recommencer la poule pour la mère Gouron, puis pour la fille, puis pour le gendre qui revient des champs. Une grosse gaieté emplit la ferme, Gouron en liesse sort des victuailles insoupçonnées ; au dessert, il débouche une fine bouteille. Je me sens un peu humilié d'être, malgré mon galon de sous-lieutenant de réserve si inférieur à Sallaux qui, lui, sait imiter la poule, et dont les talents de société nous valent un dîner de choix.

Le lendemain, dès la pointe du jour, au moment où nous partions, le fermier Gouron, qui avait convoqué des voisins supplia Sallaux d'imiter encore une fois la poule. L'autre, après s'être fait prier (ces artistes !), finit par consentir. Il feignit d'entrer

dans le poulailler, de saisir un des plus beaux chapons, de le fourrer sous sa capote et de se sauver avec son butin vers ses camarades. C'était inouï de vérité; on entendait les râles étouffés, les battements d'ailes sous le vêtement. Les voisins pleuraient de rire, le fermier se tapait sur les cuisses : « C'est encore mieux qu'hier! Sacré farceur, va! »



Sallaux imite la poule.

On bissa, le triomphateur s'exécuta de bonne grâce, répéta la scène, rentra dans le poulailler, etc., etc. Et l'imitation était de plus en plus saisissante de vérité. Enfin, après un dernier coup de vin blanc, nous partîmes.

Or, le soir, à l'étape, Sallaux me servit une fricassée succulente.

— Où as-tu pris ça?

— Dans le poulailler du fermier Gouron, ce matin, vous savez bien.

— Comment! je sais bien? Tu as volé des poules?

— Jamais de la vie, mon lieutenant.

— Ah! à la bonne heure! Alors, tu les a achetées?

— Achetées? Vous ne voudriez pas, mon lieutenant! Mais rappelez-vous, au moment de partir, il m'a dit : « Fais-moi la poule ». J'y ai *fait*. J'y en ai même *fait* deux. Il n'a vu que du feu.

— Mais, sacré filou...

— Voyons, mon lieutenant, vous êtes témoin que c'est malgré moi. Mais il voulait, il voulait absolument; alors, pour ne pas le contrarier... »

J'éprouvais un vif mécontentement mélangé d'une furieuse envie de rire. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place? Moi, je ne fis rien du tout. Et Sallaux, dit *Feri ventrem*, resta impuni.

Plus tard, je crus devoir conter la chose au capitaine de Camas. Il m'écouta sans mot dire; puis :

— Mon Dieu, au Soudan, je ne dis pas; mais en France... Après tout, bah! nous figurions l'ennemi!

Willy et Andrée Cocotte.



LES SPIRITES [1]

— COMÉDIE EN QUATRE ACTES —

(*Suite.*)

SCÈNE XXV

LES MÊMES, moins VASSILI LÉONIDOVITCH

LE 1ER MOUJIK, *à Féodor Ivanitch.* — Qui est ce jeune homme?

FÉODOR IVANITCH, *souriant.* — C'est le jeune barine.

LE 3E MOUJIK. — L'héritier? Oh! Seigneur! (*Il rentre l'argent.*) Je vois qu'il vaut mieux le serrer en attendant.

LE 1ER MOUJIK. — Eh! l'on nous avait dit que le jeune barine est dans l'armée, dans la cavalerie, un officier supérieur.

FÉODOR IVANITCH. — Oh! non, notre jeune barine a été exempté du service militaire parce qu'il est fils unique.

LE 3E MOUJIK. — On l'a sans doute laissé pour qu'il nourrisse ses parents, cela, c'est juste!

LE 2E MOUJIK, *branlant la tête d'un air narquois.* — Ah! oui, celui-là nourrira bien son père!

LE 3E MOUJIK. — Oh! Seigneur!

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, WASSILI LÉONIDOVITCH et, sur le seuil de la porte, LÉONIDE FÉODOROVITCH

VASSILI LÉONIDOVITCH. — C'est toujours ainsi, c'est incroyable! On me reproche sans cesse de ne pas avoir d'occupation fixe, et

(1) Voir le numéro du 10 avril 1897.

quand j'en trouve une, quand je fonde une société dans un si noble but, on me refuse une misérable somme de trois cents roubles !

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — J'ai dit que je ne le peux pas, je ne le peux pas. Je n'ai pas d'argent...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Mais vous venez de vendre un terrain.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — D'abord je n'ai rien vendu, et surtout laisse-moi tranquille... (*Il sort en fermant la porte avec fracas.*)

FÉODOR IVANITCH. — Je vous ai prévenu que le moment n'était pas bien choisi.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Quel pétrin ! Je vais aller demander à maman, c'est ma dernière chance de salut. Depuis que papa s'est entiché de spiritisme, il oublie jusqu'à sa famille. (*Il monte au premier.*)

(*Féodor Ivanitch s'assied pour lire son journal.*)

SCÈNE XXVII

LES MÊMES. BETSY et MARIE CONSTANTINOVNA descendant l'escalier. Derrière elles GRIGORI.

BETSY. — La voiture est-elle avancée?

GRIGORI. — Elle sort de la remise, Mademoiselle !

BETSY, *à Marie Constantinovna.* — Entrons, entrons ; j'ai vu que c'est lui.

MARIE CONSTANTINOVNA. — Qui, lui?

BETSY. — Vous savez très bien qui, Pétritcheff !

MARIE CONSTANTINOVNA. — Mais où est-il.

BETSY. — Il est chez Wovo... Vous verrez...

MARIE CONSTANTINOVNA. — Et si ce n'était pas lui !

(*Les Moujiks et le Commissionnaire saluent.*)

BETSY, *au Commissionnaire.* — Ah ! vous venez de chez Bourdier avec ma robe?

LE COMMISSIONNAIRE. — Vous seriez bien aimable de me laisser partir.

BETSY. — Je n'y peux rien, c'est maman que cela regarde...

LE COMMISSIONNAIRE. — Je ne peux pas savoir, Mademoiselle ; on m'a dit de porter ce paquet et de recevoir l'argent.

BETSY. — Dans ce cas, attendez.

MARIE CONSTANTINOVNA. — C'est ce fameux costume pour la charade ?

BETSY. — Un costume délicieux, mais maman ne le veut pas et refuse de le payer...

MARIE CONSTANTINOVA. — Mais pourquoi?



Léon Tolstoi.

BETSY. — Demande-le lui. Cinq cents roubles à Wovo pour un chien ce n'est rien; cent roubles pour une robe pour moi, c'est trop cher. Je ne peux pourtant pas jouer la charade en toilette de ville? (*Elle regarde les Moujiks.*) Qui sont ces gens?

GRIGORI. — Des moujiks qui viennent pour une vente de terrain.

BETSY. — Je les prenais pour des chasseurs? Vous n'êtes pas chasseurs?

LE 1er MOUJIK. — Oh! non, Madame, nous sommes venus voir Léonide Féodorovitch pour signer un acte.

BETSY. — Je sais que Wovo attend des chasseurs; est-ce sûr que vous n'êtes pas des chasseurs? (*Les moujiks restent silencieux.*) Qu'ils sont bêtes! (*Elle s'approche de la porte.*) Wovo! (*Elle rit.*)

MARIE CONSTANTINOVNA. — Mais nous venons de le croiser sur l'escalier?

BETSY. — Nous ne sommes pas obligées de nous le rappeler. Wovo, Wovo, est-tu là?

SCÈNE XXVIII

LES MÊMES et PÉTRITCHEFF

PÉTRITCHEFF. — Wovo n'est pas là, mais moi je suis tout disposé à le remplacer. Bonjour, Mademoiselle! Bonjour Marie Constantinovna. (*Il secoue violemment la main des deux jeunes filles de haut en bas.*)

LE 2e MOUJIK. — On dirait qu'il pompe de l'eau!

BETSY. — Vous ne pouvez pas remplacer Wovo, mais c'est toujours mieux que rien! (*Elle rit aux éclats.*) Qu'y a-t-il entre vous et Wovo?

PÉTRITCHEFF. — Des affaires... des affaires financières... C'est-à-dire nos affaires sont *fi* et *nance* et encore de *finance.*

BETSY. — Que veut dire *nance?*

PÉTRITCHEFF. — Quelle question? Le sel consiste précisément en ce que cela ne veut rien dire.

BETSY. — Non, non, non... cela ne porte pas. (*Elle rit aux éclats.*)

PÉTRITCHEFF. — Cela ne peut pas toujours porter.

(*Féodor Ivanitch sort pour entrer dans la chambre de Léonide Féodorovitch.*)

BETSY. — Non, cela n'a pas porté. Avez-vous été hier chez les Mergasoff?

PÉTRICHEFF. — Pas autant chez *mère Gasoff* que chez *père Gasoff* ou plutôt chez *fils Gasoff.*

BETSY. — Vous ne pouvez pas parler sans calembours, c'est une maladie. Y avait-il des Tsiganes? (*Elle rit aux éclats.*)

PÉTRITCHEFF, *il chante en imitant le violon des Tsiganes.*

BETSY. — Sont-ils heureux! et nous nous sommes ennuyées à mort chez Fofo.

PÉTRITCHEFF, *continue à contrefaire les Tsiganes.* — N'est-ce pas, Marie Constantinovna, c'est comme ça?

BETSY. — Cessez, vous devenez impossible...

PÉTRITCHEFF. — J'ai *cessé*, j'ai *bébé*, j'ai *dédé*...

BETSY. — Je ne vois qu'un moyen d'échapper à vos calembours, c'est de vous obliger à chanter... Entrons chez Wovo, il a une guitare. Venez, Marie Constantinovna... Venez...

(*Betsy, Marie Constantinovna et Petritcheff sortent pour entrer dans la chambre de Wasili Léonidovitch.*)

SCÈNE XXIX

GRIGORI, LES TROIS MOUJIKS, LE COMMISSIONNAIRE

LE 1er MOUJIK. — Ceux-là, qui sont-ils?

GRIGORI. — L'une est notre demoiselle et l'autre sa maîtresse de musique.

LE 1er MOUJIK. — Une belle demoiselle, un vrai portrait.

LE 2e MOUJIK. — Pourquoi ne la marie-t-on pas? Il me semble qu'elle a déjà l'âge?

GRIGORI. — Oui, comme chez vous, à quinze ans?

LE 1er MOUJIK. — Et le jeune homme est un musicien?

GRIGORI. Un musicien!... Vous ne comprenez rien.

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, quand on est bête, sans instruction, on ne comprend pas.

LE 3e MOUJIK. — Oh! Seigneur! (*On entend des couplets avec accompagnement de guitare dans la chambre de Wassili Léonidovitch.*)

SCÈNE XXX

LES MÊMES et SEMION, suivi de TANIA. Elle observe la rencontre de Semion et de son père.

GRIGORI, *à Semion.* — Que fais-tu ici?

SEMION. — Je reviens de chez M. Kaptchitch.

GRÉGORI. — Eh bien!

SEMION. — Il m'a dit de dire qu'il ne peut pas venir ce soir.

GRÉGORI. —Bon, je vais le faire savoir à Monsieur. (*Il sort.*)

SEMION, *à son père.* — Père, cela va bien ! Mes compliments à l'oncle Effim et à l'oncle Mitri. Tout le monde va bien au village ?

LE 2e MOUJIK. — Bonjour, fils.

LE 1er MOUJIK. — Bonjour, petit frère.

LE 3e MOUJIK. — Eh bien ! petit, cela va bien ?

SEMION, *souriant.* — Père, viens, allons prendre du thé...

LE 2e MOUJIK. — Attends que nous ayons fini ; tu ne vois pas que nous n'avons pas le temps maintenant.

SEMION. — Bon, bon, je vous attendrai dehors (*Il fait mine de sortir.*)

TANIA, *elle lui court après.* — Pourquoi n'as-tu rien dit à ton père ?

SEMION. — Devant tout le monde ? Patience, pendant que nous prendrons le thé, je lui dirai mes intentions.

SCÈNE XXXI

LES MÊMES moins SEMION, FÉODOR IVANITCH entre et s'assied près de la fenêtre.

LE 1er MOUJIK. — Eh bien ! mon bon Monsieur, tu nous apportes des nouvelles de notre affaire ?

FÉODOR IVANITCH. — Encore un moment de patience, il ne tardera pas à sortir, il termine...

TANIA *à Féodore Ivanitch.* — Et comment savez-vous cela ?

FÉODOR IVANITCH. — J'ai remarqué que lorsqu'il a fini de poser les questions, il relit à haute voix les questions et les réponses.

TANIA. — Est-il possible de parler avec les esprits au moyen d'une soucoupe ?

FÉODOR IVANITCH. — Il faut croire qu'oui !

TANIA. — Et si les esprits lui disent de signer l'acte, il le signera ?

FÉODOR IVANITCH. — Il ne pourra pas faire autrement.

TANIA. — Mais ils ne disent pas des paroles ?

FÉODOR IVANITCH. — On communique avec l'esprit par l'alphabet... On remarque devant quelle lettre l'esprit s'arrête, et l'on épelle les mots.

TANIA. — Ah !... (*Elle s'arrête brusquement en apercevant Léonide Féodorovitch.*)

SCÈNE XXXII

LES MÊMES et LÉONIDE FÉODOROVITCH

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Eh bien, mes amis, je ne le peux pas. Je vous dis sincèrement que je le voudrais, mais je ne le peux pas... Je vous rends votre papier, je ne peux pas signer.

3e MOUJIK. — Oh! père, aie donc pitié de nous.

2e MOUJIK. — Mais pourquoi nous fais-tu ce chagrin?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Croyez-moi, mes petits frères, je n'aime pas à vous faire de la peine, mais je ne peux pas agir autrement. Vous vous rappelez que cet été j'étais disposé, et vous n'avez pas voulu. Maintenant je ne le peux plus...

3e MOUJIK. — Oh! père, pense à notre sort. Comment veux-tu que nous vivions? Pas de place, je ne dis pas pour une vache, mais même pour un petit poulet... (*Léonide Féodorovitch sort et s'arrête sur le seuil de la porte.*)

SCÈNE XXXIII

LES MÊMES, ANNA PAVLOVNA, LE MÉDECIN. Ils descendent du premier étage; derrière eux WASSILI LÉONIDOVITCH glisse des billets de banque dans son portefeuille.

ANNA PAVLOVNA *serrée dans son corset et en chapeau.* — Ainsi, vous me conseillez de reprendre ce remède?

LE MÉDECIN. — Si la crise se renouvelle, il faut le reprendre sans faute... Mais surtout plus d'hygiène... Un sirop épais ne peut pas passer par un capillaire, surtout si ce capillaire est comprimé; il en est de même du canal hépatique, quand on l'étrangle, c'est tout simple.

ANNA PAVLOVNA. — Bien, bien.

LE MÉDECIN. — Vous dites toujours « bien, bien, » et vous continuez vos errements... Vous avez tort. Adieu, Madame.

ANNA PAVLOVNA. — Pas adieu, mais au revoir, je vous attends ce soir, car sans vous je ne saurais prendre une décision.

LE MÉDECIN. — Bon, bon, je viendrai s'il y a possibilité. (*Il sort.*)

SCÈNE XXXIV

LES MÊMES, moins LE MÉDECIN

ANNA PAVLOVNA, *elle aperçoit les Moujiks.* — Qu'est-ce que c'est que ça; qui sont ces gens? (*Les Moujiks saluent.*)

FÉODOR IVANITCH. — Ce sont des paysans du gouvernement de Koursk pour l'achat d'un terrain.

ANNA PAVLOVNA. — Je vois bien que ce sont des paysans, mais qui les a laissés entrer?

FÉODOR IVANITCH. — Sur l'ordre de Monsieur. Il y a un instant, Monsieur a parlé avec eux de la vente du terrain.

ANNA PAVLOVNA. — Quelle vente ? Il ne faut rien vendre. Mais je vous le demande, comment peut-on laisser entrer ici les premiers venus? Savez-vous où ces gens ont passé la nuit? Et vous les laissez entrer dans ma maison ? (*Elle s'échauffe de plus en plus.*) Je suis certaine que chaque pli de leurs vêtements contient des myriades de microbes! Les microbes de la scarlatine, les microbes de la variole, les microbes de la diphtérie!... Ils viennent de Koursk, dites-vous? De Koursk! Je vous demande un peu! précisément de l'endroit où sévit une épidémie de diphtérie!... Le médecin, le médecin! Vite, courez, ramenez le médecin. (*Léonide Féodorovitch rentre dans sa chambre et ferme la porte; Grigori court dehors pour ramener le médecin.*)

SCÈNE XXXV

LES MÊMES, moins LÉONIDE FÉODOROVITCH et GRIGORI

WASSILI LÉONIDOVITCH, *il envoie la fumée de sa cigarette sur les Moujiks*). — Ne craignez rien, maman, je vais enfumer les moujiks et *caput* à tous les microbes, hein? (*Anna Pavlovna garde un silence sévère jusqu'au retour du médecin.*)

WASSILI LÉONIDOVITCH, *aux Moujiks.* — Vous élevez des cochons, n'est-ce pas? C'est ça qui rapporte!...

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, nous cultivons quelquefois la partie du cochon.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — De ceux qui font *gron, gron, gron* (*Il imite le grognement des porcs.*)

ANNA PAVLOVNA. — Wovo, Wovo, cesse donc !

WASSILI LÉONIDOVITCH, *aux Moujiks.* — Vous reconnaissez ?

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, ça me rappelle mon petit cochon.

ANNA PAVLOVNA. — Wovo, cesse donc, je te l'ai déjà dit.

LE 2e MOUJIK. — Qué que tout ça veut dire ?

LE 3e MOUJIK. — Je vous ai bien dit qu'il valait mieux rentrer chez nous.

SCÈNE XXXVI

LES MÊMES, LE MÉDECIN et GRIGORI

LE MÉDECIN. — Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

ANNA PAVLOVNA. — Vous voyez, vous me répétez toujours « surtout pas d'émotions ! » Pour vous obéir, je reste plus de deux mois sans voir ma sœur, j'évite toute visite douteuse,... et toutes ces précautions, pour trouver dans ma maison des gens de Koursk où sévit une épidémie de diphtérie !

LE MÉDECIN. — Ces gaillards-là ?

ANNA PAVLOVNA. Ils viennent directement du foyer de la contagion.

LE MÉDECIN. — S'ils viennent du foyer de la contagion, sans doute c'est imprudent... Mais enfin, il n'y a pas là de quoi se tourmenter.

ANNA PAVLOVNA. — Mais vous-même, vous ne faites que prêcher la prudence.

LE MÉDECIN. — Certainement, mais il n'y a pas de quoi s'effrayer...

ANNA PAVLOVNA. — Mais que faire ? Une désinfection complète ?

LE MÉDECIN. — Complète ? Non, ce n'est pas nécessaire, et cela vous coûterait trop cher, au moins trois cents roubles... Je vais vous la faire à bien meilleur compte. Prenez une grande bouteille d'eau...

ANNA PAVLOVNA. — Stérilisée ?

LE MÉDECIN. — C'est égal ; bouillie vaut mieux... et versez pour chaque bouteille une cuillère à bouche d'acide salycilique, et avec cette mixture faites laver tout ce qu'ils ont touché ; et quant à ces gaillards, à la porte, cela va sans dire... Après cela, il n'y a plus rien à craindre. Pour plus de sûreté, vous pouvez avec le

pulvérisateur désinfecter l'air. Cette fois il n'y aura plus ombre de danger.

ANNA PAVLOVNA. — Où est Tania ? Faites venir ici Tania.

SCÈNE XXXVII

LES MÊMES et TANIA

TANIA. — Madame désire ?...

ANNA PAVLOVNA. — Tu connais la grande bouteille dans mon cabinet de toilette.

TANIA. — Celle dont on s'est servi hier, pour asperger la blanchisseuse ?

ANNA PAVLOVNA. — Oui, il n'y en a pas d'autres. Prends cette bouteille, mais auparavant tu laveras d'abord avec du savon, puis avec le liquide, tout ce que ces gens auront touché ?

TANIA. — Je sais, Madame, comment il faut faire.

ANNA PAVLOVNA. — Ensuite tu prendras le pulvérisateur... Non, laisse cela, quand je rentrerai, je le ferai moi-même.

LE MÉDECIN. — Voici tout en ordre ; vous n'avez plus rien à craindre, au revoir, à ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE XXXVIII

LES MÊMES, moins LE MÉDECIN

ANNA PAVLOVNA. — Et ces gens-là, à la porte, à la porte, qu'on ne les voie plus. Allez ! Allez. — Qu'avez-vous à rester là ?

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, par bêtise... la commune...

GRIGORI, *mettant les Moujiks à la porte.* — Allez, allez, sans barguigner.

LE 2e MOUJIK. — Laisse-moi prendre mon mouchoir.

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur, j'ai dit qu'il valait mieux retourner et attendre au logis. (*Grigori les pousse dehors.*)

SCÈNE XXXIX

LES MÊMES, moins LES MOUJIKS

LE COMMISSIONNAIRE, *il a plusieurs fois essayé de parler.* — Y a-t-il une réponse pour moi ?

ANNA PAVLOVNA. — Ah ! de chez Bourdier ? (*Avec colère.*) Il n'y a pas de réponse, pas de réponse, emportez tout cela ! J'ai dit à Mlle Bourdier que je n'ai pas commandé un pareil costume et que je ne permettrai pas à ma fille de le porter.

LE COMMISSIONNAIRE. — Je ne pouvais pas le deviner, je fais ce qu'on me dit.

ANNA PAVLOVNA. — Allez, allez, et emportez tout ça, je passerai moi-même.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Monsieur l'envoyé spécial de chez Bourdier, vous pouvez partir.

LE COMMISSIONNAIRE. — Cela valait-il la peine de me faire attendre cinq heures ?

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Monsieur l'envoyé spécial de chez Bourdier, allez...

ANNA PAVLOVNA. — Wovo, cesse, je t'en prie... (*Le commissionnaire sort.*)

SCÈNE XL

LES MÊMES, sans LE COMMISSIONNAIRE, et plus tard PETRITCHEFF, BETSY et MARIE CONSTANTINOVNA

ANNA PAVLOVNA. — Betsy, où est Betsy ? Elle se fait toujours attendre...

WASSILI LÉONIDOVITCH, *il crie à gorge déployée.* — Betsy, Petritcheff, venez vite, vite, vite... hein ?

(*Betsy, Marie Constantinovna, Petritcheff entrent.*)

ANNA PAVLOVNA. — Tu te fais toujours attendre...

BETSY. — Au contraire, c'est moi, qui vous attends. (*Petritcheff salue d'une inclination de la tête et baise la main d'Anna Pavlovna.*)

ANNA PAVLOVNA. — Bonjour. (*A Betsy.*) Tu as toujours une réponse toute prête.

BETSY. — Si vous n'êtes pas de bonne humeur, maman, je préfère ne pas sortir avec vous.

ANNA PAVLOVNA. — Viens-tu, ou ne viens-tu pas ?

BETSY. — Eh bien ! partons, il n'y a rien à faire.

ANNA PAVLOVNA. — As-tu vu le costume de chez Bourdier ?

BETSY. — Je l'ai vu, il me plaît beaucoup ; il est comme je l'ai commandé et je le porterai si vous le payez.

ANNA PAVLOVNA. — Je ne le paierai pas, et je ne te permettrai pas de porter un costume aussi inconvenant.

BETSY. — Depuis quand est-il inconvenant? Vous l'avez d'abord trouvé bien, et maintenant qu'est-ce que cet accès de pruderie?

ANNA PAVLOVNA. — Ce n'est pas de la pruderie, mais quand tu auras fait refaire le corsage tu pourras le porter.

BETSY. — Je vous assure, maman, que ce n'est pas possible.

ANNA PAVLOVNA. — Eh bien, es-tu prête? (*Elles s'asseyent. Grigori leur met leurs bottines fourrées.*)

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Marie Constantinovna, vous remarquez ce vide?

MARIE CONSTANTINOVNA. — Quel vide? (*Elle rit d'avance.*)

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Mais l'employé de Bourdier est parti. (*Il rit aux éclats.*)

ANNA PAVLOVNA. — Eh bien, partons! (*Elle se dirige vers la porte et se retourne.*) Tania!

TANIA. — Madame?

ANNA PAVLOVNA. — Prends garde que Fifi ne prenne pas froid en mon absence? Lorsqu'il demandera à sortir, mets-lui son manteau jaune; il n'est pas tout à fait bien aujourd'hui...

TANIA. — Oui, madame. (*Anna Pavlovna, Betsy, Marie Constantinovna et Grigori sortent.*)

SCÈNE XLI

PETRITCHEFF, WASSILI LÉONIDOVITCH, TANIA et FÉODOR IVANITCH.

PETRITCHEFF. — Tu as trouvé l'argent?

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Avec beaucoup de peine. D'abord je suis allé chez mon auteur, il a rugi et m'a envoyé promener carrément. Puis je me suis adressé à maman et j'ai réussi. Ça y est! (*Il tape sa poche.*) Quand je veux quelque chose, je l'obtiens... je sais agripper... hein? C'est aujourd'hui qu'on m'amènera ma meute... (*Petritcheff et Wassili Léonidovitch mettent leurs pardessus et sortent. Tania les suit.*)

SCÈNE XLII

FÉODOR IVANITCH, seul.

FÉODOR IVANITCH. — Toujours des querelles ; je ne comprends pas comment ils font pour n'être jamais d'accord entre eux. Il est vrai que la jeune génération est toute différente des autres... Puis, ce sont les femmes qui règnent ici.. Léonide Féodorovitch aurait bien voulu intervenir, mais quand il a vu Madame en fureur, il s'est enfermé dans sa chambre. C'est un homme bon comme pas un... Mais qu'est-ce que je vois ? Voilà Tania qui ramène de nouveau ces moujiks ?

SCÈNE XLIII

LE MÊME, TANIA, LES TROIS MOUJIKS.

TANIA. — Venez, mes oncles, venez, n'ayez pas peur.

FÉODOR IVANITCH. — Pourquoi les ramènes-tu ?

TANIA. — Mais, petit père Féodor Ivanitch, il faut faire quelque chose pour ces gens, puis je profiterai de ce qu'ils sont là pour laver...

FÉODOR IVANITCH. — Mais l'affaire ne s'arrangera pas, je le vois bien...

LE 1er MOUJIK. — Aie pitié ! Fais tout ce que tu peux, et nous ferons que toute la commune te votera des remerciements.

LE 3e MOUJIK. — Viens nous en aide, car vois-tu notre terrain est si petit que non seulement il n'y a pas place pour une vache, mais pas même pour une poule. *(Ils saluent.)*

FÉODOR IVANITCH. — Je vous plains, petits frères, je comprends... Mais il a refusé... Et puis, Madame ne le veut pas non plus, il n'en sortira rien. Enfin, donnez-moi le papier, je veux faire encore une tentative, je plaiderai pour vous. *(Il sort.)*

SCÈNE XLIV

TANIA et LES TROIS MOUJIKS. Ils poussent des soupirs.

TANIA. — Dites-moi, mes oncles, de quoi s'agit-il ?

LE 1er MOUJIK. — Il s'agit que nous avons besoin que le barine signe.

TANIA. — Rien que ça ? Il ne vous faut que cela ?

LE 3e MOUJIK. — Il faut seulement que le barine écrive qu'il veut... disons... ce que les moujiks désirent... puis qu'il signe... et l'affaire est dans le sac.

TANIA. — Vous avez besoin que le barine vous signe un papier. *(Elle réfléchit.)*

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, rien que ça, il signe... et il n'y a plus à parler.

TANIA. — Nous allons attendre le retour de Féodor Ivanitch ; s'il ne réussit pas à persuader le barine, je ferai une tentative...

LE 1er MOUJIK. — Tu le retourneras ?

TANIA. — J'essaierai.

LE 3e MOUJIK. — Mais, fillette, si tu nous arranges cette affaire, la commune s'engagera à te nourrir toute ta vie...

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, si tu nous obtiens cela, tu mériteras qu'on te couvre d'or...

LE 2e MOUJIK. — Tu peux compter dessus... pour sûr et certain.

TANIA. — Je ne promets pas pour sûr, mais cela ne fait point de mal d'essayer.

LE 1er MOUJIK. — Effectivement.

SCÈNE XLV

LES MÊMES et FÉODOR IVANITCH.

FÉODOR IVANITCH. — Non, petits frères, votre affaire ne s'arrange pas ; j'ai eu beau plaider votre cause, il ne veut pas en entendre parler. Voici votre papier, et allez-vous-en vite.

LE 1er MOUJIK, *il prend le papier. A Tania.* — Il ne nous reste maintenant plus qu'un espoir : c'est que tu nous tires de là...

TANIA. — Pour le quart d'heure, laissons cela. Allez un moment dans la rue et attendez-moi ; j'irai vous parler. *(Les moujiks sortent.)*

SCÈNE XLVI

TANIA et FÉODOR IVANITCH.

TANIA. — Cher Féodor Ivanitch, priez le barine de permettre que je lui parle un instant ; j'ai quelque chose d'important à lui dire.

FÉODOR IVANITCH. — Encore une de tes lubies !

TANIA. — Je vous jure que ce n'est rien de mauvais, mais il faut que je lui parle...

FÉODOR IVANITCH. — Mais pour quelle affaire ?

TANIA. — C'est mon secret, je vous le confierai plus tard. Annoncez-moi, je vous en prie.

FÉODOR IVANITCH, *il sourit.* — Je ne comprends rien à ce que tu machines-là. Tout de même, je vais aller. *(Il sort.)*

SCÈNE XLVII

TANIA, seule, et ensuite LÉONIDE FÉODOROVITCH et FÉODOR IVANITCH.

TANIA. — Je le ferai, pourquoi pas ? Lui-même a dit que Sémion possède cette force, et je sais bien comment il faut s'y prendre... L'autre fois, ils n'y ont vu que du feu, et maintenant je vais faire la leçon à Sémion, puis, si ça manque... eh bien, tant pis... ce n'est pas un péché.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *il sourit.* — C'est toi la suppliante ? Qu'est-ce que tu as à me demander ?

TANIA. — C'est un petit secret, barine ; permettez-moi de vous le dire en particulier ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Pourquoi donc ? Enfin, Féodor, laisse-nous un instant. *(Féodor Ivanitch sort.)*

SCÈNE XLVIII

LÉONIDE FÉODOROVITCH et TANIA.

TANIA. — C'est dans votre maison, barine, que j'ai grandi, et je vous en suis si reconnaissante que je veux vous demander conseil comme à un père. Vous connaissez bien Sémion, le moujik de l'office ; il veut m'épouser.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Ah !

TANIA. — Je vous ouvre mon cœur, comme devant le Seigneur. A qui demanderais-je conseil, je suis orpheline !

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? Je crois que c'est un très brave garçon.

TANIA. — Oui, il est très bon, mais j'ai un doute et c'est à ce propos que j'ai voulu vous consulter. J'ai remarqué chez lui quelque chose que je ne peux pas comprendre ; qui sait si ce n'est pas mauvais ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Est-ce qu'il boit ?

TANIA. — Oh ! non, jamais... Mais comme je sais qu'il y a des spiritiques...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Tu sais ça ?

TANIA. — Je crois bien ! Je comprends très bien tout cela...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Et alors ?

TANIA. — Mais j'ai des craintes au sujet de Sémion, cela le prend quelquefois...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Qu'est-ce qui le prend ?

TANIA. — Mais comme chez les autres spiritiques... Demandez à vos gens... Dès que Sémion s'endort près de la table, la table immédiatement tremble, craque et frappe : toc, toc, toc... Tous les gens l'ont entendu.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — C'est ce que je disais ce matin à Sakhatof. Continue...

TANIA. — Une autre fois... quand est-ce que c'était ?.. oui, mercredi, nous nous sommes mis à table, et dès que Sémion s'est assis, la cuillère lui a sauté d'elle-même dans la main.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Ah ! voilà qui est intéressant. La cuillère lui a sauté dans la main ? Et lui ? Il s'est endormi, n'est-ce pas ?

TANIA. — Je n'ai pas fait attention ; oui, je crois qu'il s'est endormi.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Continue...

TANIA. — Voyez-vous, barine, c'est ce qui m'a fait peur... Je voulais savoir si c'est un mal... Le mariage, c'est pour toujours, et lui, il a ce mal étrange...

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *il sourit.* — Ne crains rien, ce n'est pas un mal... Sémion est un médium, tout simplement un médium ; je le savais d'ailleurs avant que tu me le dises...

TANIA. — Et moi, qui avais peur !

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Non, ne crains rien, ce n'est pas un mal. (*A part.*) Comme cela se rencontre bien ; puisque Kaptchitch ne vient pas, nous essaierons Sémion ce soir même... Et toi, ma chère, ne crains rien, il fera un excellent mari... La force qu'il

possède, tout le monde l'a ; seulement chez les uns elle se manifeste avec évidence et chez les autres elle ne se révèle pas.

TANIA. — Que je vous remercie, barine ! Maintenant je ne me ferai plus de souci... Moi, qui avais peur ! Voilà ce que c'est que d'être ignorante.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Non, ne crains rien. Féodor !

SCÈNE XLIX

LES MÊMES et FÉODOR IVANITCH.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Je sors maintenant ; quand je rentrerai, que je trouve tout prêt pour la séance de ce soir.

FÉODOR IVANITCH. — Mais Kaptchitch a fait dire qu'il ne pourrait pas venir.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Qu'est-ce que cela fait ? (*Il met son pardessus.*) Nous aurons une séance d'essai avec notre médium. (*Il sort. Féodore Ivanitch l'accompagne.*)

SCÈNE L

TANIA seule, puis FÉODOR IVANITCH.

TANIA. — Il l'a cru ! Il l'a cru ! (*Elle glapit et fait des bonds de joie.*) Oh ! oui, il l'a cru ! Que je suis contente ! (*Elle glapit.*) Maintenant je suis sûre de mon affaire, pourvu que Sémion ne se laisse pas intimider.

FÉODOR IVANITCH, *il rentre.* — Eh bien ! tu as dit ton secret ?

TANIA. — Je vous le dirai aussi, mais plus tard... Pour le moment j'ai un service à vous demander.

FÉODOR IVANITCH. — Voyons, en quoi consiste ce service ?

TANIA, *honteuse.* — Vous avez été pour moi un second père, et je vous parlerai comme à Dieu...

FÉODOR IVANITCH. — Voyons, sans détour, que veux-tu ?

TANIA. — Ce que je veux ? Sémion m'a fait une proposition...

FÉODOR IVANITCH. — Ah ! c'est ce que j'ai vu... Cela s'explique...

TANIA. — Pourquoi vous cacherais-je la vérité ? Je suis orpheline et vous connaissez les mœurs d'ici, tout le monde me court après : Grigori, puis l'autre... Je ne peux pas faire un pas sans

les avoir à mes trousses... ils croient que je n'ai pas une âme et que j'ai été créée pour leur amusement.

FÉODOR IVANITCH. — Tu es sage, toi ; aussi je t'aime bien.

TANIA. — Sémion a écrit à son père, mais quand celui-ci m'a vue aujourd'hui, il m'a dit : Mon fils a des idées !.. Féodor Ivanitch, (*Elle salue.*) rendez-moi ce service, parlez avec le vieux, le père de Sémion ; moi je le conduirai à la cuisine, et vous y viendrez aussi...

FÉODOR IVANITCH, *il sourit.* — C'est-à-dire tu veux que je sois ton marieur... Bon, je veux bien.

TANIA. — Oh ! cher Féodor Ivanitch, je prierai toute ma vie Dieu pour vous.

FÉODOR IVANITCH. — Bon, bon, je viendrai ; ce que je promets, je le tiens. (*Il reprend son journal.*)

TANIA. — Vous serez un père pour moi ?

FÉODOR IVANITCH. — Bon, bon...

TANIA. — Alors je peux espérer ! (*Elle sort.*)

SCÈNE LI

FÉODOR IVANITCH, seul.

FÉODOR IVANITCH, *branlant la tête.* — Une brave fille. Mais combien il y a de ces braves fillettes qui se perdent ! Il s'agit seulement de faiblir une fois, et alors elle passe des bras de l'un, dans les bras de l'autre, et après, qui la tirera de la boue ? (*Il reprend son journal.*) Eh bien ! nous allons voir ce que devient le roi Georges ? Comment il se retournera !

(*Rideau.*)

Léon TOLSTOÏ.

Trad. inéd. de Michel Delines.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. JUVEN.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 58.4.97.



La jument marchait au pas. Il déplia le billet..... (Page 231.)

LE MAITRE DE L'HEURE

I

LE CASSE-CROUTE DE MADAME SANTANA.

Le 28 février 1871, vers cinq heures du soir, quelques colons du Ravin-Rouge buvaient l'absinthe devant le Casse-Croûte Santana. Ils attendaient impatiemment l'apparition du voiturier Gonzalès qui, deux fois la semaine, reliait, par un service de diligence, le littoral de Bougie avec les villages perdus de l'Oued Sébaou.

Entre la forêt du Bou-Hini et le torrent, le Ravin-Rouge a été

construit sur le modèle de ces « fondouks » que l'armée sema par toute l'Algérie, à l'époque de la conquête. Au gîte d'étape on jetait les fondements d'un camp romain, à quatre portes, percées en courant d'air aux quatre extrémités d'une croix latine. Des murailles crénelées, trouées de meurtrières, flanquées de tourelles aux angles, enferment ces carrés parfaits. Au dedans les constructions se développent avec la symétrie des pavillons de caserne. Au Ravin-Rouge, le marché indigène se tient en dehors des murailles, et l'ancienne halle sert de caravansérail. Une fontaine pourvue d'un abreuvoir s'élève au carrefour des deux routes. Quatre monuments d'utilité publique s'y regardent par les baies trop larges de leurs fenêtres : ce sont la Maison Forestière, l'Église, la Mairie et le Casse-Croûte Santana. La Poste est un peu plus loin, près de la Gendarmerie et l'École des religieuses, en face du Dépôt de remonte.

Les eucalyptus, plantés sur les deux côtés des voies, ont poussé plus haut que les maisons. Ils assainissent à peine ce village fiévreux, trop voisin des boues du Sébaou. Si grêle que soit l'ombrage, les colons l'apprécient comme un paravent contre cette impalpable poussière d'Afrique qui couvre toute apparence de sa blancheur : les plaines, les villages, les toisons, les vêtements, les meubles; qui se mêle au sucre dans les tasses, qui craque entre les dents.

Ces cadres de caserne, cette hostilité des choses imposent aux colons algériens des mœurs en apparence merveilleusement égalitaires. Ici, comme au régiment, toute les nuances de castes semblent effacées. Le casque de liège, la flanelle, le treillis, les souliers à clous sont un uniforme sous lequel riches et pauvres se ressemblent. Ces mœurs démocratiques, imposées par la nécessité, ne diminuent ni la secrète envie ni le vertige de haine. Tous les instincts, bons et mauvais, se fortifient dans la solitude. Les colons ne veulent pas être classés selon les catégories de la richesse, ils se groupent, par penchant d'amitiés et d'antipathies, en Montaigus et Capulets, ou, comme on dit chez eux, en « çofs ».

Les derniers événements politiques avaient envenimé jusqu'aux injures ces conflits d'opinions et d'intérêts. Les gens de bon sens avaient accueilli avec douleur ce décret du 24 décembre 1870 qui était une véritable loi de sûreté générale contre les officiers des Bureaux arabes. On sentait que, si la juste indignation de ces officiers répondait par des démissions en masse à la provocation

de Bordeaux, l'Algérie était perdue pour la France. Les imaginations n'osaient s'arrêter sur les atrocités et les massacres qui suivraient la révolte générale des sujets musulmans. On ne pouvait mettre de telles folies sur le compte du fanatisme religieux ou politique; dans l'excès de leur stupeur, beaucoup croyaient à la trahison.

D'autre part les indigènes refusaient d'admettre qu'un homme appartenant à la race détestée se permît d'adresser une proclamation à des musulmans, qu'il leur fît la leçon comme un chef d'État. On contait qu'un « mercanti » gouvernait désormais la France, et les gens disaient :

— C'est un signe que Dieu aveugle nos ennemis. Le jour marqué pour leur défaite et pour le triomphe de l'Islam est enfin arrivé !

L'inquiétude répandue dans toute l'Algérie par ces mesures inopportunes et par la croissante arrogance des indigènes était vive chez les colons du Ravin-Rouge. La position de leur fondouk les isolait au cœur de tribus kabyles Aït-Fra-Oucen, Beni-Djennad, Beni-Flick, Beni-Idjeur, qui, entre les fortifications de leurs montagnes et les repaires de leurs forêts, n'ont jamais été soumises que de nom. En cas d'insurrection, les secours de Bougie, de Fort-National et de Tizi-Ouzou arriveraient trop tard.

Mais si les colons étaient d'accord pour craindre, ils ne s'entendaient point sur les moyens de parer au danger. Leurs divisions les séparaient en trois « çofs » qui, chacun, avait son chef et sa table d'absinthe à la terrasse du Casse-Croûte Santana.

A la première table s'asseyait chaque jour le maire du fondouk, Mazurier, un géant normand qui, après la Révolution de 1848, était venu planter des vignes sur les coteaux de Sébaou, au lieu dit Fontaine-Froide. Le garde général Pierantoni, le brigadier de gendarmerie Seguin faisaient la partie du maire. Tous trois, vieux algériens, indifférents à la politique, étaient pourtant des adversaires décidés du nouveau gouverneur civil, le journaliste Dubouzet. De ce chef, on les accusait de tendresse pour les « capitulards ». Eux disaient très haut leurs sympathies pour les Bureaux arabes, le gouvernement de l'indigène par le sabre.

Le deuxième « çof » vivait momentanément dans l'anarchie, c'est-à-dire que chacun des personnages dont il était composé se considérait *in petto* comme le chef des deux autres. Il assemblait trois individus disparates, n'ayant entre eux d'autre lien que la

passion des idées fausses. C'était le cordonnier Ducroc, un ancien zouave, rouge de barbe et de cheveux, père de cinq enfants, ouvrier modèle, que tous les partis estimaient pour sa loyauté et son courage. A la suite d'une insolation, le cordonnier s'était découvert pour le fédéralisme un penchant que l'abus de l'absinthe envenimait chaque jour.

Ducroc, homme d'action, regardait avec quelque pitié son collègue, l'ingénieur Bazire.

Échappé d'une école d'arts et métiers dont il était sorti fruit sec, Bazire appartenait à la confrérie odieuse des gens qui ont un calepin dans leur poche et qui l'en tirent à tout propos, pour figurer des coupes, des élévations. Les déboires que cet esprit incomplet, dévoré de la manie des inventions, éprouvait dans la gestion d'une distillerie d'eucalyptus l'avait jeté dans le radicalisme. Il enrageait de sa mine chétive, de ses yeux louches, de la beauté de sa femme, de sa calvitie précoce, d'une boiterie que lui avait causé l'éclatement dans ses jambes de quelque engin chimérique.

L'âme véritable de ce groupe était le « patriote Fabulé ». Nul ne savait quel service rendu, en quel lieu, à la chose publique, avait valu à celui-là le titre de « patriote » dont il s'affublait comme d'un feutre aux bords énormes — la coiffure historique des hommes à système et des révolutionnaires de race. Apôtre des idées sociales dont il trouvait le rêve au fond de son verre et la formule dans les journaux de désordre, le Patriote avait échoué au fondouk, après une campagne malheureuse dans une ville du littoral contre un candidat officiel. Il était le seul pensionnaire de Mme Santana. La rumeur publique l'accusait de vivre aux crochets de la cabaretière, hypnotisée par ses cheveux flottants, sa parole pâteuse et les battements d'ailes de son grand chapeau.

A la troisième table, plus silencieuse, s'asseyaient tous les gens qui, par admiration ou peur, tenaient à être vus dans la compagnie de Goupil, dit le Tueur-de-Panthères. Le maire du Ravin-Rouge reprochait à ce colon une des provocations qui incitent les plus sauvages rancunes dans les tribus : Goupil avait enlevé, chez les Beni-Flick, la fille du marabout Ben-Arbi, avec laquelle il vivait, depuis deux années, dans sa ferme de l'Irzer. D'autre part, le patriote Fabulé ne pardonnait point au colon son culte du « régime abhorré ». Goupil affichait « cyniquement » ses opi-

nions, en cirant sa barbiche et ses moustaches, dans la façon que l'empereur Napoléon III avait mise à la mode.

Un seul motif pouvait réunir dans un sentiment unique des hommes d'éducation et d'aspirations si différentes : l'impatience des nouvelles. Ainsi quand Goupil annonça l'approche de la diligence, que son œil de chasseur avait distinguée dans un nuage de poussière, le Patriote l'interpella par un : Vous en êtes sûr? » que la seule émotion pouvait arracher à l'intransigeance de ses principes.

Le voiturier Gonzalès eut à peine le temps de tirer entre ses genoux le sac de la poste que déjà il était entouré.

— Un instant! dit-il avec l'importance d'un homme qui se sent nécessaire. Monsieur le maire, voici tout d'abord une lettre pour vous. C'est un soldat qui me l'a apportée, après la fermeture de mon sac.

— Et les nouvelles?

— Les dernières nouvelles?...

— La dernière des dernières? demanda le voiturier escomptant son effet. C'est que le colonel Bonvalet vient d'avoir une entrevue avec le Bachagha Mokrani, à Bordj-Bou-Arréridj.

Un concert d'exclamations accueillit ce renseignement inattendu. Il fut dominé par le fausset de Fabulé. Le Patriote criait à tue-tête :

— C'est bien cela... l'armée trahit... Elle va réconcilier le Bachagha avec ses cousins Abdesselm afin de nous flanquer plus sûrement l'insurrection sur le dos et de se rendre, par là, indispensable!

Le maire Mazurier était retourné s'asseoir à la terrasse. Tout en parcourant sa lettre des yeux, il lança :

— Ne dites donc pas de bêtises, Fabulé!

Mais le Patriote n'entendit point la riposte qui vint blesser l'ingénieur Bazire :

— Est-ce que tout le monde, en Algérie, ne sait pas que les Bureaux arabes ont déjà inventé un faux émir, un fils d'Abd-el-Kader, un Mahieddine dont le fantôme n'effraye que le gouvernement de Bordeaux!

Mazurier avait repris la lecture de sa lettre. Il ne sourcilla pas. Exaspéré par ce dédain, Bazire se retourna vers le Tueur-de-Panthères comme s'il eût été un des fauves que Goupil mettait en joue dans la forêt d'Akfadou.

— Je voudrais, s'écria-t-il, posséder votre habileté de tireur. L'entrevue de Bou-Arréridj n'aurait pas eu lieu !

— Vous auriez fait feu sur un officier ?

— Parfaitement...

Goupil haussa les épaules.

— C'est logique, prononça-t-il. La chute de Napoléon devait être la fin de l'autorité. Après l'empereur, l'armée...

— Allez le redemander aux Prussiens, votre empereur !

— Les Prussiens ont fait moins de mal à la France que vous...

L'ingénieur fut si interloqué par le défi de cette réponse qu'il reste bouche béante. Ce fut le cordonnier Ducroc qui s'empara de la balle :

— La France, s'écria-t-il en ricanant, qui est-ce qui parle de la France, par ici ?... La France !... Mais il n'y en a plus de France !... Il n'y a plus...

—... que la République ! lança le Patriote en s'avançant entre les deux tables. Vive la République !

Fabulé avait découvert l'ébouriffement de ses cheveux gris, il agitait en l'air son large chapeau. Personne ne releva le vivat, mais le maire Mazurier dit dans le silence :

— Soit, la République, mais à une condition : c'est que nous sachions qui nous l'apporte et qui la fera vivre. Ce qu'on nous donne ici en Algérie ce n'est pas la République, c'est la tyrannie du citoyen Dubouzet. J'aimais mieux le règne des Bureaux arabes. Je me moque de la liberté, si je n'ose plus sortir de ma ferme, de peur d'être assassiné sur une route comme les colons de Souk-Ahras. Je me gare de la fraternité, quand je vois le pays parcouru par des gens qui prêchent ouvertement la guerre sainte. Quant à l'égalité, personne n'y croit ici, vous, Bazire, moins que les autres, puisque votre arabophobie va jusqu'à demander l'anéantissement des indigènes comme celui des Peaux-Rouges américains.

— Oui, l'Algérie aux Algériens, répondit l'ingénieur de sa voix têtue.

Le maire s'était levé, il prononça :

— J'en demande moins que vous, messieurs. Je voudrais seulement conserver ma tête sur mes épaules et je souhaite que la sottise de votre Dubouzet ne la fasse pas tomber.

II

LE « PETIT DOCTEUR »

Ayant dit, le maire jeta sur la table une pièce d'argent qui réglait la dépense de son « çof », puis, sans prendre d'autre congé, il remonta dans sa « sylphide ». Il était pressé de relire la lettre qu'il venait de parcourir.

La jument marchait au pas. Il déplia le billet et, d'après une habitude enfantine, importée du collège, lut, pour soi-même, à demi-voix :

« Mon vieux camarade,

« Si tu es encore colon à Fontaine-Froide, je te prie d'accueillir comme un parent mon neveu, Robert La Vendôme, lieutenant d'artillerie, que j'envoie dans tes environs avec une mission délicate. Il t'expliquera la chose entre quatre-z-yeux. Il te contera aussi que je sors du service avec une retraite de colonel, de bonnes paroles de mes chefs, mais qu'il me reste un seul bras pour te serrer sur ma poitrine, si jamais le destin nous remet en face l'un de l'autre... »

La lettre du « vieux camarade » trembla dans les mains du colon : elle éveillait en lui de chers souvenirs. Il revoyait le pays normand où s'était écoulée son enfance ; les hêtrées où, en compagnie de son ami de Saint-Aignan, il avait déniché des corneilles ; ce collège d'Yvetot, où tous les deux avaient appris à prononcer le latin avec un fort accent de terroir. Puis il y avait un vide au milieu de leur amitié. Saint-Aignan avait passé par une école militaire ; on l'avait poussé à la Cour ; il était devenu un officier à la mode, tandis que son condisciple, à sa façon épris d'aventures, franchissait la mer, attiré, comme les aïeux, par cette nostalgie du soleil, ce goût des pays bleus et blancs qui, jadis, fit de la Méditerranée un lac normand. Si loin l'un de l'autre, Mazurier et Saint-Aignan n'avaient jamais cessé de s'écrire. Mutuellement, depuis vingt ans, ils se tenaient au courant de leurs affaires, l'un parlant des progrès de son exploitation, l'autre de ses espoirs d'avancement. Et voilà que, pour l'un des deux au moins, la vie semblait finie : le colonel de Saint-Aignan restait pris sous ce pan du pays qui venait de s'écrouler.

Tout à ces réflexions, Mazurier songeait, les regards abaissés

sur la lettre, quand le brusque arrêt de la sylphide lui fit lever les yeux. En travers de la route, un jeune homme, ouvrant les bras tout grands, barrait la route au cheval.

Il dit gaîment :

— Je venais au-devant de vous, monsieur le maire. Voulez-vous passer chez moi... une seconde...

— Tiens, docteur...

Le froncement de sourcil du colon s'était détendu ; même il sourit à la plaisanterie de ce garçon vigoureux et vif, trapu dans sa petite taille, dont les yeux regardaient bien en face avec une franchise attrayante. Le docteur avait la belle humeur peinte sur le visage, comme un fruit naturel de sa jeunesse et de sa bonne santé. Déjà, sans attendre qu'on l'y invitât, le jeune homme avait mis le pied sur la roue. Il s'assit à côté du colon et lui touchant le coude :

— Un petit coup de guide à gauche, monsieur Mazurier. On me propose d'acheter un cheval nouveau, j'ai besoin d'un conseil.

L'ancien normand prétendait se connaître en chevaux. Il était flatté que l'on recourût à ses lumières ; par dignité il n'en laissa rien paraître et il demanda d'un air détaché :

— Vous vendez votre bête blanche ?

— Non, dit le jeune homme, je la garde comme fond d'écurie... pour les corvées... pour le brancard... Mais l'animal qu'on m'offre est une occasion unique... C'est un anglo-arabe...

Mazurier l'arrêta court :

— Mon cher garçon, dit-il, je n'ai pas vu votre bucéphale, je parierais pourtant qu'il n'a pas dans les veines plus de sang anglais que nous deux. C'est la marotte des gens d'ici de voir partout de l'anglo-arabe ! On ne m'en a pas encore montré un dont je donnerais vingt douros. Toutes les fois qu'un animal est plus haut du derrière que du devant, vous l'appelez anglo-arabe. Moi je dis que ce sont des rencontres de lièvres et de juments ruinées. Enfin, je n'ai pas de parti pris, nous allons examiner votre emplette.

La sylphide venait de s'arrêter devant la grille du docteur. Les deux hommes en descendirent, et sans passer par la maison ils entrèrent dans la cour.

Comme ils poussaient le battant, quelque chose se leva de la poussière qu'ils n'avaient point tout d'abord distingué du chemin ni de la muraille. En même temps, des plis d'un burnous, une

voix sortit qui geignait. Tout de suite, le docteur se fâcha :

— Comment, canaille!... tu n'es pas parti?...

Puis se tournant vers le maire :

— Croirez-vous, dit-il, que ce « bicot » a la prétention de me remmener avec lui dans la montagne, pour panser son frère ou son cousin qui s'est fait défoncer le crâne d'un coup de bâton? Il est déjà venu avant-hier me chercher au milieu de la nuit, avec deux camarades et un mulet. Ils m'ont hissé par des sentiers de casse-cou où bien sûr je ne me retrouverais pas. J'ai pansé leur mangeur de glands, je lui ai remis la cervelle dans sa boîte, et, après, quand j'ai demandé de l'argent, on m'a déclaré qu'on me payerait après la récolte! J'ai menacé du juge de paix. Ils ont eu le toupet de répondre : « Ton juge de paix, il ne jugera plus longtemps... » Je leur ai tourné le dos, mais le mulet avait disparu. Un voisin l'avait prêté afin qu'on allât me chercher plus vite. Il refusait de le fournir encore pour qu'on me ramenât dans mon lit. J'ai mis quatre heures à redescendre de mon pied léger, sans guide...

Et, se campant vers l'indigène, le jeune homme demanda :

— Ton cousin va-t-il me payer si je remonte?

L'homme ouvrit la main. Il recula pour indiquer qu'il se retirait des conséquences de l'affaire :

— *Marnaf* (1)!...

— Tu ne sais pas?... Eh bien, moi, je sais une chose : c'est que ton cousin, toi et toute votre smala, vous pouvez crever comme des chiens que vous êtes, sans qu'on me revoie dans votre douar!

Sous le hâle, le visage du docteur s'était coloré de cet éclat qui fait les teints des hommes sanguins éblouissants comme des visages de jeunes filles. Mais, cette fois, sa colère tourna bride. Il avait écouté sans se fâcher la conférence de Mazurier sur les anglo-arabes, ce n'était pas pour permettre que ce « mal blanchi » troublât son équilibre d'humeur.

Il avait quelque intérêt évident à se montrer, ce jour-là, particulièrement déférent, car il reçut sans broncher les remarques désobligeantes dont le colon ne manqua point de larder l'anglo-arabe. Le normand jura que c'était une bête de Sétif qui avait pris un peu de taille, parce que le pâturage est abondant « de ce côté-là ». Il affirma d'ailleurs que le cheval était bâti pour « tra-

(1) Je ne sais pas.

quenarder » toute sa vie, qu'il courait sur ses neuf ans, que ses jambes n'étaient point nettes. Il résuma cet ensemble de prédictions et de flétrissures dans un : « Maintenant, c'est mon avis... » dont la modération ne trompa pas le docteur sur les censures qu'il pourrait encourir, si, après cette consultation, il s'entêtait à l'achat.

Il n'y songeait point. Ayant remercié pour le conseil, il pria M. Mazurier d'entrer dans sa maison.

La pièce unique, qui servait tout ensemble de salle d'attente, de salon et de salle à manger, était, ce jour-là, particulièrement bien rangée. Le docteur ne put se défendre d'un regard complaisant pour ce logis dont l'arrangement, tout médiocre qu'il fût, représentait à ses yeux une suite de vaillants efforts. Sur la cheminée, un portrait de son défunt père, autrefois médecin comme lui-même, faisait pendant à une photographie de femme déjà grisonnante. Avec plus de finesse et de régularité dans les lignes, ce visage reproduisait les traits du médecin. Quatre fauteuils d'osier drapés d'étoffes pseudo orientales, achetées chez un revendeur d'Alger au départ de quelque Anglais, entouraient un guéridon dont le pied était recollé avec un art de chirurgien. Des peaux d'hyènes et de chacals, des pieds de sanglier, des dépouilles de chasse, pendaient le long des murailles, entouraient un trophée central où le docteur avait concentré tout son romanesque et sa philosophie de carabin, sous la figure d'une tête de mort, accrochée entre une mandoline et des fleurets en croix.

Mazurier contempla ces merveilles. Il lut le diplôme qui disait que le sieur Marc Henri avait brillamment passé son doctorat en médecine. Il donna un coup d'œil au registre, ouvert par hasard sur la table ; puis, comme conclusion de cet examen, de toutes les réflexions qu'il faisait naître dans son esprit de bon géant d'ordinaire un peu paresseux, Mazurier prononça :

— En somme, vous êtes satisfait de vos affaires ?

Le jeune homme répondit comme un écho :

— Il ne me manque plus qu'une femme.

— Vous n'aurez pas de peine à en découvrir une...

— C'est votre sentiment, monsieur le maire ? Eh bien, ce n'est pas l'opinion de Mme Mazurier...

— Vous lui avez parlé de vos projets ?

— J'en viens.

Les deux hommes se turent. Ils étaient assis aux bouts de la

table, et tous deux examinaient le registre aux honoraires pour éviter de se regarder. Enfin le docteur dit :

— Monsieur Mazurier, vous vous souvenez de votre fracture ?

Le maire frappa sur sa cuisse.

— Je vivrais cent ans, mon cher garçon, que je vous serais reconnaissant de m'avoir raccommodé cette jambe-là.

— Il n'est pas question de cela, monsieur Mazurier, mais, presque chaque jour, pendant l'hiver, les soins que j'avais à vous donner m'ont conduit dans votre maison. Tout le monde m'y faisait accueil, vous, votre femme... votre fille... Alors moi je me suis imaginé... Enfin c'est bien simple... vous me connaissez, monsieur Mazurier... votre fille, je l'épouserai...

— Ou... ?

— Ou je quitterai le pays.

L'honnête figure du jeune homme avait tout à fait perdu son reflet d'insouciance. Seule l'énergie s'y peignait maintenant, une décision si virile que Mazurier pensa :

« Je devais avoir cette mine, autrefois, quand j'ai annoncé à mon père que je n'étudierais pas mon droit à Caen et que j'allais partir en « Alger. »

Le maire tenait à passer pour un homme qui, d'un froncement de sourcils, faisait trembler toute sa maison. Il hérissa tragiquement leur broussaille grisonnante et demanda :

— Comment ma femme vous a-t-elle reçu ?

Le jeune homme dit avec chagrin :

— Comme un enfant qui vous apporte une idée folle. Lorsque j'ai osé lui affirmer que vous me preniez plus au sérieux, elle m'a fait cette réponse sans réplique : « Mon petit docteur, quand il s'agira de chasse, vous vous adresserez à mon mari. Mais ma fille, entendez-moi bien, c'est moi qui la marierai. »

Mazurier se leva si vivement que la blessure du guéridon se rouvrit sous le choc :

— Ma femme a dit cela ! s'écria-t-il, ma femme !

Il avait l'air de ne pas en revenir. Il saisit le médecin par l'épaule, l'approcha de sa large poitrine, en même temps qu'il se baissait vers lui, menaçant comme un ogre qui rompt le jeûne.

— Docteur Marc Henri, prononça-t-il d'une voix tonnante, vous êtes mon candidat... à dater d'aujourd'hui... mon candidat officiel... Entendez-vous bien ?

Il lâcha prise, mais pour le menacer du doigt, du hérissement

de son toupet gris, comme si le jeune homme eût incarné toutes les résistances liguées contre sa volonté souveraine.

III

CORONA

La colère de Mazurier trouva sur le chemin de Fontaine-Froide une occasion de s'accroître. Le maire croisa un parti de gens en burnous, montés sur des bourricots dans lesquels il crut reconnaître des « mesquins » qui avaient travaillé à son service. Contrairement à l'usage des grandes routes, ces manants passèrent à côté de la sylphide sans murmurer un de ces « bonjour » que les autorités communales, et généralement tous les colons français, exigent de l'indigène comme un privilège de conquérant.

Le maire du Ravin-Rouge était chatouilleux sur l'article. Il menaça les passants en arabe, en kabyle et en argot du marché, sans obtenir la satisfaction qu'un seul de ces déguenillés se retournât pour lui répondre.

Le maire ne revenait point de cette insolence. Il la rapprochait des paroles que le docteur avaient récoltées chez ses clients de la montagne. La pensée que le gouvernement du citoyen Dubouzet était la cause première de ces incorrections, accrut si violemment la mauvaise humeur du colon que, pour la première fois de sa vie, il parvint à ce point de la route d'où il découvrait « son exploitation » sans éprouver un mouvement d'orgueil.

Quand il était arrivé en Algérie, après la révolution de 1848, ce penchant de montagne où il avait assis sa ferme n'était qu'un maquis inextricable de myrtes, de lentisques et de palmiers nains. Le premier, il avait distingué les oliviers étouffés par cette vermine. Il avait débroussaillé, dépierré, greffé, foré des puits, drainé les eaux vers le Sébaou, mis la charrue dans ces terres, en friche depuis la conquête romaine. Une fertilité merveilleuse avait récompensé ses efforts. Les terrains d'alluvion, conquis sur le torrent, s'étaient tout d'abord changés en potagers dont le colon avait vécu. Le coteau débarrassé de la brousse, s'était lentement couvert de vignes. Au bout de cinq ans, les cailloux arrachés à la glèbe se dressaient partout, en si hauts tas qu'on avait pu élever la ferme, ou plutôt le « bordj » de Fontaine-Froide,

dans lequel Mazurier abritait ses récoltes, ses bestiaux et les vies qui lui étaient chères.

Dominant l'oued, les îlots de lauriers roses et les exhalaisons fiévreuses, les bâtiments de la ferme entouraient de leurs masses géométriques une cour carrée. L'habitation du colon, longue, à seul étage, élevée sur des caves hautes, fermait le fond du rectangle ; des écuries, des remises bâties en hangars, régnaient sur les autres côtés. Elles encadraient la porte charretière, pleine, lourde, soutenue de barres de fer, comme une entrée de donjon. L'absence de fenêtres extérieures, les meurtrières régulièrement percées pour livrer passage à l'air, et, le cas échéant, à des canons de fusil, achevaient de donner à Fontaine-Froide l'apparence d'un de ces blockhaus que le génie a élevés, ici et là, dans les provinces, pour servir de refuges aux heures d'insurrection.

Après la prise d'Icherridène, en 1858, et l'apparente pacification du pays kabyle, la ferme, rompant son enceinte militaire, put répandre sa prospérité au dehors. A mi-coteau le maire avait bâti des caves très fraîches où il laissait mûrir ses récoltes, brassait son vin d'orange, distillait un cognac de sa façon. Un bois d'eucalyptus entourait maintenant ces importantes constructions. Ils bordaient les chemins, soutenaient les talus. Même, à côté de la route carrossière qui grimpait du Ravin-Rouge à Fontaine-Froide, en sinueux lacets, le maire avait installé des rails, sur lesquels des chevaux pesants, venus de France, montaient dans des wagonnets la récolte de mandarines et de raisin.

De cette hauteur, au milieu des va-et-vient d'ouvriers, d'indigènes, de bestiaux et de juments, quand le colon contemplait les coteaux piqués d'échalas jusqu'à l'horizon, les quinconces admirables de ses orangers alignés sur toutes les faces, les vallons fleuris d'amandiers et de mimosas, la digue qu'il avait construite pour contenir et régler les violences du Sébaou, il avait la sensation d'une maîtrise de richesse, d'une royauté de force et de prévoyance, où, jusqu'à ce jour, il s'était habitué à ne rien craindre des caprices des éléments, des traîtrises de l'homme et des inconstances de la fortune.

La sylphide passa sous la porte charretière au moment où un valet ferrait à planche une bête blessée dans la fourbette. Mme Mazurier surveillait le travail. Elle tourna la tête et dit en élevant la voix :

— Monsieur le maire, venez donc donner un coup d'œil à ce sabot-là.

Mais Mazurier n'était pas d'humeur à fournir des consultations vétérinaires. Il grogna :

— Au diable le cheval ! Ces percherons sont toujours sur le flanc...

— Alors pourquoi vous obstinez-vous à en amener ici ?

C'était, entre le mari et la femme, un sujet ancien de controverse. Mais, comme l'accident du percheron mettait le colon dans son tort, il répondit avec une modération inattendue :

— Je vous ai dit cent fois mes raisons. Je ne les répéterai pas. D'ailleurs, j'ai à vous demander les vôtres sur un sujet plus grave. Où montons-nous ?

Mme Mazurier passa devant son mari en souriant.

Elle entrait dans la vingtième année de son mariage et les bourrasques du maire ne l'effrayaient plus. Fille de colons niçois installés dans l'oued Amizour, elle était venue très jeune sur cette plage africaine. Elle l'aimait comme sa vraie patrie. Toujours elle avait rêvé d'épouser un homme qu'elle jugerait de taille à se battre contre la terre. Son mariage avec Mazurier était une de ces unions solides où les espérances, les efforts communs, associent l'homme avec la femme, complètent l'un par l'autre. S'il avait l'audace pour entreprendre, elle représentait la prévoyance qui soutient les actes commencés, conduit toutes les semences au fruit. Mazurier rendait secrètement hommage à la sûreté de son conseil, à cette sagesse latine qui aperçoit clairement les conséquences dans le principe, qui apporte l'ordre dans la confusion. Surtout, il lui savait gré du tact qu'elle mettait à s'effacer dans le commandement, à lui faire sa place de maître, alors même qu'elle était l'instigatrice d'un projet. Une seule fois, elle lui avait résisté en face sans recourir aux finesses que lui suggéraient l'affection et l'instinct diplomatique de sa race : quand il s'était agi de faire instruire leur fille unique, Corona, Mazurier avait exprimé sa volonté d'envoyer l'enfant en France, afin qu'elle y reçût une éducation parfaite dans quelque couvent mondain.

— Si vous exigez qu'elle parte, avait déclaré la mère, je vous avertis que je la suivrai. Quel besoin avons-nous de faire de notre fille une demoiselle de roman ? Je vous ai bien plu telle que j'étais. Corona trouvera tout de même un honnête homme pour faire son bonheur à côté du nôtre. Au sortir de votre cou-

vent, un coureur de dot nous l'enlèverait. Nous ne l'aurions élevée que pour la perdre.

Certain que sa femme mettrait à exécution cette menace de départ, Mazurier s'était résigné. Donc les religieuses qui tenaient l'école du Ravin-Rouge étaient venues donner des leçons à Corona. Elles lui avaient appris ce qu'elles savaient elles-mêmes : à écrire avec des boucles aux grandes lettres, une orthographe un peu hésitante ; à soigner les pauvres de tout son cœur, et à prier Dieu sans distraction. Des arts d'agrément qui complètent l'éducation des demoiselles bien nées, Corona n'en possédait qu'un. Elle l'avait porté dans un degré de perfection extraordinaire. Elle montait à cheval de façon à effrayer son père, qui l'avait mise en selle quand elle s'habillait encore en jupes courtes. Les bêtes rétives cédaient à la douceur de sa main, les peureuses à sa décision. Si bien que Mazurier avait coutume de dire, quand il parlait de l'établissement de Corona :

— Ma femme m'a toujours cédé ; mais il faudra à notre fille un mari qui lui obéisse. Ah ! il n'en mènera pas large, le pauvre, entre la bride et le talon !

La mère de Corona avait, sur ce chapitre, des idées un peu différentes. Elle ne doutait pas que son mari n'eût rencontré le « petit docteur » le long du chemin. Elle devinait que l'amoureux évincé avait dû se plaindre de l'accueil ; mais elle se garda bien de mettre son adversaire à l'aise en posant des questions. Au contraire, afin de donner une marque de sa tranquillité d'âme, elle ouvrit le buffet de la salle et y rangea un chapelet d'œufs qu'elle venait de ramasser dans la paille des écuries.

— Alors, commença Mazurier, en frappant sur la table un coup de poing qui fit envoler les mouches, je ne suis plus le maître dans ma maison ?

La mère de Corona tourna vers son mari des yeux si malicieusement candides que celui-ci ne put supporter leur ironie.

— Pas de comédie ! fit-il. J'ai vu le docteur Marc Henri...

— Et il vous a rapporté notre entretien ?...

— Il m'a dit...

— Il vous a conté qu'il m'avait parlé comme un enfant, et que je lui avais répondu comme une mère prudente.

— Vous prétendez disposer toute seule de la main de Corona !

La fermière avait fini d'aligner ses œufs. Elle se rapprocha de la table et dit nettement :

— Il n'y a qu'une personne au monde qui ait le droit de disposer du cœur de Corona... et c'est elle-même...

Le géant étouffa un soupir. Il avait craint de trouver sa femme moins accommodante. Il dit d'un ton radouci :

— Nous, ses parents, nous n'avons pas voix au chapitre ?

— Oui, s'il s'agit d'empêcher une folie ! Non, si vous prétendez imposer à votre enfant un mari qu'elle n'aime point.

— Hé ! l'amour viendra ensuite...

— Qui peut répondre d'une femme dont on a disposé contre sa volonté ?

Mme Mazurier avait prononcé ces simples paroles avec une émotion si profonde que son mari en demeura stupéfait.

Il s'écria :

— C'est vous qui parlez de la sorte ?

La fermière s'approcha de son mari. Doucement, elle lui mit la main sur l'épaule :

— Mon cher ami, dit-elle, vous avez raison de rappeler que j'ai été une femme fidèle, mais vous pourriez ajouter en même temps que je vous aimais. C'est de mon plein gré que je vous ai épousé. C'est de tout mon cœur que je me suis associée à vos joies et à vos déceptions. Si, à cette heure, je me place entre votre volonté et la décision de Corona, c'est que je connais ses sentiments. Elle avait pressenti la démarche du docteur Marc Henri...

— Elle ne l'aime point ?...

— Elle va vous répondre elle-même.

Le bruit d'une voix très fraîche, un peu grave, s'élevait dans les marches. Presque aussitôt Corona entra. Elle traînait après soi un chien kabyle, rouge, avec des yeux sauvages, qui, tout de suite, fut se cacher sous la table. Sans prendre garde qu'elle interrompait un conciliabule, la jeune fille mit les bras au cou de son père. Mais Mazurier se dégagea et dit, d'une voix qu'il voulait faire paraître courroucée :

— D'où sors-tu encore ?

— Du coteau de Djédjiga... de chez Campasolo. J'allai panser son panari, mais il est guéri tout à fait et je suis redescendue en courant... Kebir allait plus vite que moi... Il me tirait au bout de sa corde... Je suis toute décoiffée !

Gracieusement, elle releva la torsade noire de ses cheveux. Il y avait de la joie de vivre dans son sourire que le ton doré de la peau faisait plus éclatant.



La jeune fille mit les bras au cou de son père. (Page [illegible])

Le père ne résista pas à ce charme de jeunesse. Il remit à une autre occasion l'ennui d'interroger Corona sur ses sentiments intimes, et dit, encore bourru, mais sans humeur, afin de ménager les transitions :

— Quel âge as-tu pour courir les routes à la remorque d'un chien échappé ? Puis, je te l'ai dit vingt fois, ton protégé ne me revient guère. On n'a jamais vu un chrétien vivre comme il fait dans un gourbi, et fraterniser avec tous ces burnous... Qu'est-il seulement ton Campasolo ? Français ? Italien ? Espagnol ? Maltais ou Corse ? Je le tiens, moi, pour un « métourné », et puisque son doigt est guéri, tu me feras le plaisir de ne pas retourner à Djédjiga...

La lettre du colonel de Saint-Aignan produisit sur les habitants de Fontaine-Froide des effets divers comme leurs âges et leurs caractères.

Le maire avait gardé une tendresse pour son pays normand et pour les gens qui en venaient. Il aimait à parler avec eux de chênaies, de pommiers en fleurs, de clochers d'ardoises. Puis, toute visite lui était une occasion de montrer la ferme, de conter les phases de sa création. Dans le cas particulier, ce neveu de Saint-Aignan rapportait au colon un peu de sa jeunesse. Il calcula que, sans doute, le jeune homme arriverait le lendemain par la route de Tizi-Ouzou. Il résolut de faire atteler la sylphide, afin de se porter à sa rencontre.

Le passage du capitaine La Vendôme à Fontaine-Froide laissait Mme Mazurier indifférente, comme tout ce qui ne touchait pas son mari, sa fille ou l'exploitation de la ferme. Elle avait décidé, une fois pour toutes, que Corona n'épouserait pas un militaire. Il n'y avait pas d'apparence que l'officier mondain dont on lui annonçait la visite renonçât à ses galons pour coloniser. La Vendôme n'était pour elle que passant. Il arrivait aujourd'hui, il s'en irait demain.

Corona prenait dans cette attente un intérêt plus vif. Elle n'était point romanesque au sens où l'entendent les lectrices de péripéties amoureuses qui, nourries de fiction, perdent le sens de la vie. Il ne traînait pas dans la ferme un livre où la jeune fille eût trouvé la peinture de sentiments et de mœurs qu'elle ne soupçonnait pas. Sa coquetterie était un instinct naturel, une grâce de race, aussi spontanée et souple que les mouvements de la gazelle qui circulait par la maison, en liberté.

Le seul homme de son âge et de son éducation qu'elle eût vu de près était ce jeune Marc Henri qui, depuis quatre années, s'était installé comme médecin de colonisation au Ravin-Rouge. Elle l'avait traité en camarade, quand elle l'avait vu si dévoué au chevet de son père. Mais si elle venait à frôler les doigts du médecin quand il l'aidait à tendre une corde de guitare, elle n'en éprouvait ni émotion ni vif plaisir. C'était elle qui lui avait trouvé ce sobriquet de « petit docteur » dont Marc Henri, très droit sur ses ergots, n'était qu'à demi flatté.

Si peu impatiente que la jeune fille fût de connaître ce qui se passait au delà de l'horizon qui bornait sa vie, elle avait le pressentiment de ce qui lui manquait. Elle voulait que l'homme auquel son destin serait remis eût une plus large expérience du monde. Il lui était arrivé d'éprouver de l'agacement quand elle entendait le « petit docteur » vanter la vie d'Alger avec enthousiasme. Alger ! il ne connaissait que cela. Il en parlait comme d'un univers dans l'univers, d'une ville qui, selon l'expression arabe, eût été « l'œil du monde » Il regrettait Alger au Ravin-Rouge. Les élucubrations du patriote Fabulé et le « calepin » de l'ingénieur Bazire ne lui faisaient point oublier le boulevard de la République, les galeries de la rue Bab-Azoun et les guinguettes du Jardin d'Essai.

Corona n'avait fait qu'entrevoir ces merveilles. Elle s'était sentie dépaysée et dédaignée dans cette foule cosmopolite, dont elle avait percé l'élégance un peu vulgaire. L'effort par où le docteur Marc Henri tentait de l'éblouir avec sa connaissance de la ville et des plaisirs qu'on y trouve avait desservi le jeune homme auprès de Corona plus que sa petite taille ou ce naïf contentement de soi-même qui, dans le fond, n'était que de la fougue de jeunesse et du plaisir de respirer.

Au contraire, vingt fois elle avait tenté de se former une idée de la Cour des Tuileries où les récits de son père lui faisaient voir un Saint-Aignan toujours jeune, traînant les cœurs après soi. Instruite par la Mère Saint-Léonard, supérieure des religieuses du Ravin-Rouge, Corona était plus renseignée sur les pompes du roi Josias que sur l'histoire de France. Elle n'imaginait guère à quoi pouvaient ressembler les fêtes de Saint-Cloud et de Compiègne.

Quand la guerre avec l'Allemagne fit s'écrouler ce décor heureux, la jeune fille avait continué d'apercevoir le colonel de Saint-Aignant esquissant, sur les champs de bataille, les gestes héroï-

ques de l'histoire. Fille d'Italienne, élevée en Algérie, Corona n'avait pas au cœur cet amour de la France qui passionna toute une génération d'enfants pour la patrie mutilée. De loin, les conflits d'armée lui étaient apparus moins comme des événements contemporains que sous la couleur de récits d'histoire. Elle lisait les journaux dans l'état d'esprit où elle avait appris autrefois l'histoire de Darius, avec une admiration juvénile pour le génie et les succès d'Alexandre et des larmes de pitié pour ces nobles Perses qui tombaient si bas, de si haut.

L'arrivée à Fontaine-Froide d'un homme qui venait de traverser ces tragiques épisodes les sortait tout d'un coup des grisailles de la narration historique. Dans la surprise de cette apparition, Corona ne distinguait pas très clairement le jeune capitaine La Vendôme du vieux colonel de Saint-Aignan. C'était le brillant officier qui allait venir vers lequel avaient volé parfois ses songes de solitude, non le vieux militaire retraité avec un bras de moins et un esprit morose. L'oncle et le neveu ne faisaient, dans l'esprit de Corona, qu'un seul et même héros qui, sans vieillir, avait traversé tous les succès de cour et toutes les aventures de guerre. La jeune fille s'avisa qu'un personnage si raffiné (elle oubliait la défaite, les journée dans la boue, les nuits dans la neige) se trouverait un peu bien dépaysé au milieu de la chambre blanchie à la chaux et sommairement meublée que sa mère avait fait préparer pour l'hôte de passage.

Certes Corona avait trop de race pour rougir devant personne de la rusticité de sa vie. Cette inquiétude était chez elle un effet de délicatesse instinctive et non une manifestation d'amour-propre. Elle se mit en paix en ajoutant aux préparatifs de sa mère un flacon de fleur d'oranger, et un bouquet d'iris pâles qu'elle disposa dans du sable mouillé au milieu du guéridon.

Ces préparatifs achevés, elle s'occupait à dresser la table quand un négrillon, qui avait mis ses sandales à ses mains pour courir plus vite, vint l'avertir qu'un capitaine à cheval, suivi de quelques spahis, demandait M. le maire près de la poterne.

— Mon Dieu ! songea-t-elle, c'est le capitaine La Vendôme. Il sera venu par la route de la forêt. Et papa qui est allé le chercher sur le chemin de Tizi-Ouzou !... Et maman qui est descendue aux orangers pour surveiller l'échenillage... Vite, Ali, va prévenir madame que le monsieur est arrivé et que mademoiselle le reçoit toute seule...

Vivement elle détacha le tablier qu'elle avait noué autour de sa taille, et, avant de sortir sur la terrasse couverte, elle donna, dans la glace, un coup d'œil à ses cheveux.

Au milieu de la cour, l'officier venait de descendre de cheval. Averti par les allées et venues des valets indigènes que son arrivée surprenait les hôtes de Fontaine-Froide à l'improviste, il s'attardait poliment dans des recommandations. Un des spahis l'écoutait la main à son turban, tenant deux chevaux par les brides. Il entendit sur la terrasse le pas léger de Corona, il se retourna comme par mégarde. Aussitôt il s'avança vers la jeune fille. Au pied de l'escalier, il souleva son képi et dit avec beaucoup de naturel :

— Mademoiselle Mazurier ?... Je suis le capitaine La Vendôme.

Elle répondit :

— Nous vous attendions, monsieur...

Comme il gravissait les degrés, toujours découvert, elle vit qu'il était élégant et souple, et qu'il avait vraiment les moustaches prêtées en rêve à son oncle Saint-Aignan, mousseuses et blondes, du même blond doré que les cheveux coupés en brosse.

Le capitaine avait encore des yeux francs et clairs qui regardaient un peu fixement, mais sans effronterie. Ils s'arrêtèrent avec un plaisir visible sur la charmante fille qui le recevait.

Le plus grand mérite de la robe de Corona était la souplesse de la taille qui tendait, à les rompre, les coutures de l'étoffe. Au-dessus du front bombé et haut, les cheveux noirs se relevaient en une vague souple, sans raie, qui se déployait, s'abaissait sur le sommet de la tête, puis fondait vers les oreilles, laissant échapper aux tempes des cheveux follets et rabattus en accroche-cœur. Cette sombre auréole faisait paraître la peau très mate. Elle affinait le bas du visage, un peu large, dessiné en lignes romaines qui disaient le calme et la volonté. Les grains d'or enfilés aux larges anneaux des oreilles étaient du même ton que les yeux fauves, naturellement langoureux. Les dents, entre les lèvres un peu brunes, avaient un éclat de porcelaine.

Certes, le capitaine avait l'habitude du monde ; il fut donc surpris de se trouver intimidé par ce tête-à-tête imprévu avec cette jeune fille si différente de celles qu'il avait eu l'occasion de faire valser. Il souhaitait lui adresser un compliment sur sa grâce, mais il sentit qu'il lui fallait se taire comme s'il eût parlé un langage incompréhensible.

Corona devina cet embarras, elle en fut charmée.

Elle avait craint de trouver chez ce Parisien un aplomb qui l'eût déconcertée. Sa réserve sans gaucherie était une nouveauté pour elle. Elle y démêla une supériorité d'éducation qui la mettait à l'aise. Elle l'interpréta comme un hommage muet qui l'encourageait à sourire, autant qu'un compliment de cet étranger l'eût effarouchée.

— Je suis sûre, dit-elle, que vous devez mourir de soif? Les sources manquent le long de la route. Il faudrait entrer en forêt pour boire, et sans doute, vous n'en avez pas eu le temps?

Sur la fenêtre entr'ouverte elle alla chercher une gargoulette poreuse qui se rafraîchissait au courant d'air, et, ayant sorti un verre du buffet, elle l'emplit jusqu'au ras du cristal.

Le capitaine venait de passer devant les caves débordantes de futailles d'où s'exhalait l'odeur grisante des alcools en distillation. Il avait craint de trouver alignés sur la table du colon tous les produits de ses vignes. Il fut ravi de ce verre d'eau pure qu'on lui tendait avec une candeur plus fraîche encore. Il se trouva, comme par magie, dans cet heureux état d'esprit où l'on oublie tout ce qui est à charge. Il ne songeait pas que l'arrivée des parents de Mlle Mazurier allait interrompre ce tête-à-tête ; il ne se souvenait plus qu'il était chargé d'une mission délicate ; il lui semblait qu'il avait passé la mer, franchi tant de lieues de pays et de forêt tout exprès pour recevoir des mains de cette jeune fille une gorgée d'eau de source où se désaltérait sa fatigue.

Comme il déposait le verre sur la table, il sentit sous son coude les cornes de la gazelle qui s'était faufilée par la porte entr'ouverte.

— Aïcha! s'écria la jeune fille en s'efforçant d'éloigner sa favorite.

Il sourit et demanda :

— Que veut-elle?

— Nous l'avons mal élevée, dit Corona. Elle demande à boire.

Toujours souriant, l'officier emplit le verre et le baissa jusqu'au niveau du museau effilé. Ses regards allaient de la gazelle à la jeune fille. Ils disaient si clairement : « Elle vous ressemble », que Corona se sentit rougir. Elle était gênée maintenant, elle souhaitait que sa mère remontât bien vite du verger pour interrompre ce tête-à-tête.

Son cœur se serra quand l'officier dit d'une voix mélancolique :

— Mademoiselle, demain à pareille heure je serai loin de cette

maison. Dieu sait si je reviendrai jamais. Gardez, je vous prie, un souvenir à un passant que vous avez rafraîchi de votre sourire...

Elle répondit avec une vivacité dont elle ne fut point maîtresse :

— Mais vous n'allez pas nous quitter sitôt?

— Il le faut, mademoiselle...

Son ton était si décidé que Corona en fut froissée :

— Au fait, pourquoi donc s'arrêterait-il ici? songea-t-elle. Ce n'est qu'un passant.

Hugues Le Roux.

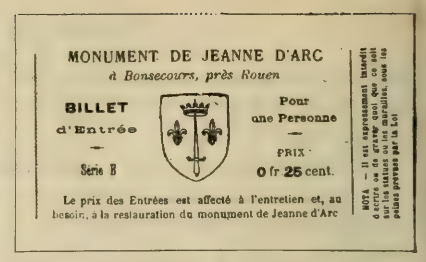
(A suivre.)



La taille emprisonnée dans une amazone.




Projet de timbre-poste, par Robida.


MONUMENT DE JEANNE D'ARC
à Bonsecours, près Rouen

BILLET
d'Entrée
—
Série B

Pour
une Personne
—
PRIX
0 fr 25 cent.

Le prix des Entrées est affecté à l'entretien et, au besoin, à la restauration du monument de Jeanne d'Arc

NOTA. — Il est expressément interdit d'écrire ou de graver quoi que ce soit sur les statues ou les murailles, sous les peines prévues par la Loi

Billet d'entrée au monument de Jeanne d'Arc.

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

LE CULTE DE JEANNE D'ARC — LA FOI ET LA RÉCLAME

I

Le culte de Jeanne d'Arc !

Voltaire, s'il revenait parmi nous, serait quelque peu surpris de voir au pinacle l'héroïne de sa *Pucelle*, « ce livre qu'on aurait dû brûler », disait tout récemment un enthousiaste de bonne foi, mais de peu de jugement.

Car, si nous n'avons point tort de mettre Jeanne d'Arc au pinacle, Voltaire, lui aussi, avait ses raisons pour écrire le pamphlet que d'aucuns lui reprochent si amèrement. D'abord, il était de son siècle, de ce dix-huitième sceptique et railleur qui ne s'en laissait point facilement imposer; ensuite, il poursuivait un but défini, la guerre aux superstitions religieuses.

Le dix-huitième siècle, en réalité, n'avait aucun motif plausible pour s'occuper de l'héroïne nationale : il n'avait eu à subir ni catastrophes ni désastres, et, vivant par l'esprit, il lui suffisait de voir triompher partout cet esprit français alors parvenu à son apogée. Que lui importait Jeanne d'Arc! Que pouvaient lui faire les luttes d'autrefois pour la conquête de l'indépendance nationale ! Combien loin tout cela !

Hélas ! bien différente est notre situation. De même que les naufragés implorent la bonne Vierge, les Notre-Dame de Pitié et de Miséricorde, de même, aux jours néfastes, aux époques trou-

blées, les peuples se tournent vers les héros du passé, vers ceux qui ne désespérèrent point de la patrie, qui contribuèrent à son indépendance, à son affranchissement.

Et ce fait est si vrai que la même tendance se remarque à toutes les périodes douloureuses de l'histoire.

Ainsi, chose assez peu connue, en 1815, lors de l'invasion, l'estampe invoqua Jeanne d'Arc. Des images populaires représentèrent les femmes venant implorer la Libératrice et faisant le serment de se lever, elles aussi, pour la défense de la patrie. Ailleurs, l'on voyait les vainqueurs des grandes journées de l'Empire venir prendre conseil de Jehanne et de Duguesclin. C'était, il faut bien le dire, l'esprit religieux de la Restauration qui avait donné naissance à ces représentations graphiques, à ces appels aux héros de la vieille France pour bien indiquer à quelles sources il fallait revenir. La tentative resta sans grand écho, mais le fait seul qu'elle ait pu se produire est concluant : c'était bien vers Jehanne que l'on songeait à se tourner.



REPRODUCTION DE LA COUVERTURE D'UNE HISTOIRE POPULAIRE DE JEANNE D'ARC, EN IMAGES.

Je vois d'Angleterre
Flotter le drapeau,
Et pauvre bergere
Je garde un troupeau

Et voilà pourquoi, depuis 1870, tout un culte a pris naissance, élevant monument sur monument à celle que les patriotes invoquent, à celle que les poètes n'appellent plus que la bonne Lorraine, la Française idéale, la grande Sainte populaire, la Vierge incarnant dans sa chair l'âme de la patrie.

Les monuments, ils sont déjà à Paris, à Rouen, à Nancy, à Domrémy, à Orléans, à Beaurevoir (dans l'Aisne), à Compiègne,

à Reims, à Poitiers ; ils seront, bientôt, dans toutes les villes.

Les statues, les œuvres de la sculpture, elles ne se comptent plus, depuis la *Jeanne d'Arc* de la princesse Marie, sous Louis-Philippe, cette bonne princesse qui taillait le marbre et gâchait le plâtre comme d'autres avaient filé ou fait de la tapisserie. A pied, à cheval, debout, agenouillée, écoutant les voix ou sur le bûcher, tête nue ou casquée, l'étendard fleurdelysé derrière elle ou dans ses bras, Jehanne est partout, candide, altière, énergique. Bustes et statuettes, en marbre, en plâtre, en bronze, depuis vingt ans ils apparaissent si nombreux aux Salons annuels que d'aucuns, parmi ces derniers, pourront prendre, dans l'histoire, le titre de « Salons Jeanne-d'Arc », — et que serait-ce si l'on parlait des tableaux, car jamais figure ne donna lieu à autant de compositions peintes !

Iconographie considérable à côté de laquelle l'iconographie napoléonienne, déjà pourtant si riche, apparaît bien mesquine. Et puis, dans quatre siècles, peut-être ne fera-t-on plus des Napoléon à la douzaine !

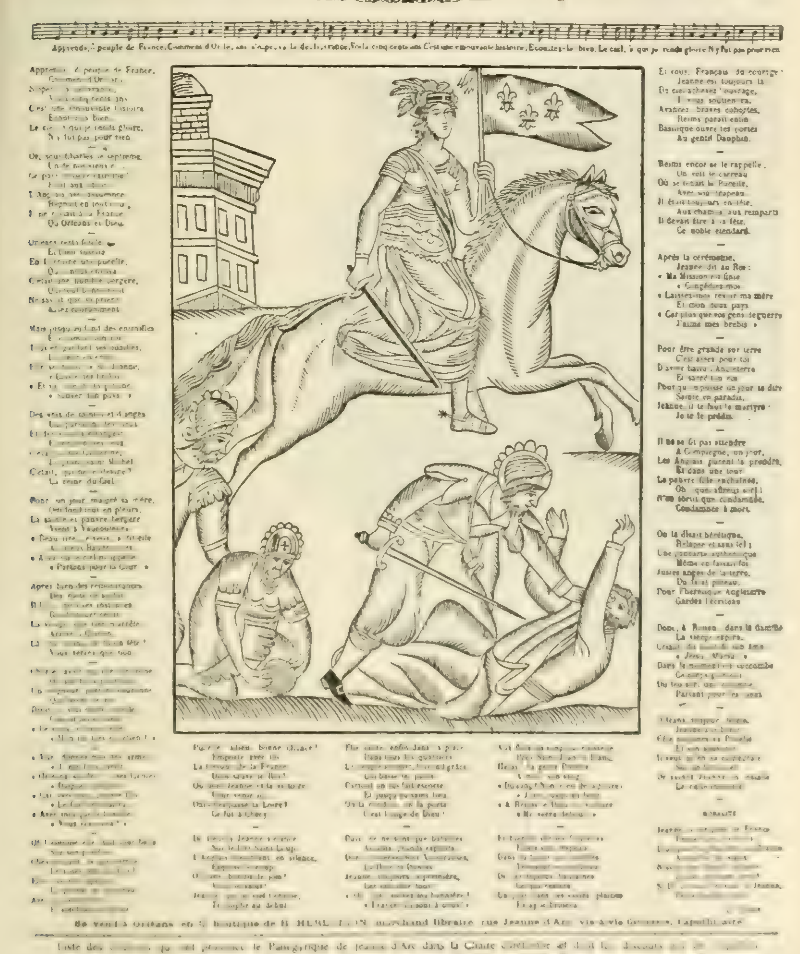
La France de 1869 ne pensait guère à Jeanne d'Arc, il est vrai, mais il a suffi des désastres de 1870 pour qu'un véritable culte prît aussitôt naissance, se développât, et à la veille de devenir un culte national, si bien que, quelque jour, notre pays se trouvera en possession de deux fêtes : la fête de la Patrie, personnifiée par Jeanne d'Arc ; la fête du gouvernement, personnifiée soit par un homme, soit par un événement politique particulier.

Il ne faudrait pourtant point croire que ce culte soit chose nouvelle ; mais, au lieu d'être national, il était local. Je veux dire qu'Orléans, en célébrant chaque année l'anniversaire de sa délivrance, fêtait Jeanne d'Arc comme Beauvais fête Jeanne Hachette. C'était l'héroïne locale et non la sainte nationale.

De quoi se composait cette fête, toujours appelée par les Orléanais *fête de la Pucelle*, les notices publiées sur la Vierge de Domrémy nous l'apprennent : d'un cortège et d'un panégyrique.

Le cortège, c'était, à vrai dire, une procession à laquelle prenait part, tantôt Jeanne d'Arc elle-même, représentée par une jeune fille, tantôt un tout jeune homme inscrit au registre officiel de la ville sous le titre de *Représentant de Jeanne d'Arc*, mais que le peuple appelait sans périphrases le *Puceau*. M. Vergnaud-Romanési, dans ses *Notes curieuses sur les fêtes dites de Jeanne d'Arc à Orléans*, explique ainsi le remplacement de la jeune fille

par un jeune homme : « Suivant un vieux conte populaire dont



COMPLAINTE

SUR

LA PUCELLE D'ORLÉANS

Et vous, Français du courage !
Jeanne est toujours là
Du ciel achevez l'ouvrage,
Il vous soutiendra.
Avancez braves cohortes,
Reims paraît enfin
Basilique ouvre tes portes
Au gentil Dauphin.

Reims encor se le rappelle,
On voit le carreau
Où se tenait la Pucelle,
Avec son drapeau.
Il était toujours en tête,
Aux champs, aux remparts
Il devait être à la fête,
Ce noble étendard.

Après la cérémonie,
Jeanne dit au Roi :
« Ma Mission est finie
« Congédiez-moi
« Laissez-moi revoir ma mère
Et mon doux pays
« Car plus que vos gens de guerre
J'aime mes brebis »

Pour être grande sur terre
C'est assez pour toi
D'avoir battu l'Angleterre
Et sacré ton roi
Pour qu'on puisse un jour te dire
Sainte en paradis,
Jeanne, il te faut le martyre :
Je te le prédis.

Il ne se fit pas attendre
A Compiègne, un jour,
Les Anglais furent la prendre,
Et dans une tour
La pauvre fille enchaînée,
Oh ! quel affreux sort !
N'en sortit que condamnée,
Condamnée à mort.

Reproduction d'une des nombreuses complaintes sur Jeanne d'Arc qui s'impriment et se vendent à Orléans depuis plus de deux siècles.

aucun auteur ne parle, une jeune fille s'étant trouvée dans un état tout différent de celui de la vierge de Vaucouleurs, on prit,

pour représenter Jeanne d'Arc, un fils du concierge de la ville ». Heureux jeune homme passé à l'état de petit saint, dont la postérité ingrate est bien capable d'avoir oublié le nom.

Heureuse corporation si souvent injustement attaquée! Jadis, lorsqu'apparut la *Jeanne d'Arc* de Mermet, Cham avait représenté madame Pipelet tout heureuse à la pensée de voir sa progéniture dans les chœurs — c'est toujours un honneur pour la maison, disait-elle — mais elle ignorait la brave dame qu'antérieurement les fils des concierges orléanais avaient vu leur vertu publiquement honorée. Les comptes de la ville d'Orléans donnent, il est vrai, le détail minutieux du costume officiel porté par le jeune garçon, et M. Vergnaud-Romanési nous fait part de certaines particularités concernant lesdits représentants honorifiques. En 1603 on donne au Jeanne d'Arc, en charge, une *père de gans*, des souliers et des bas, « qu'il peut garder » ajoute naïvement la note officielle. On le nourrissait également, et chaque repas coûtait six sous à la ville. Un festin de Balthazar!



JEANNE VENANT ANNONCER A CHARLES VII QU'ELLE EST ENVOYÉE DE DIEU POUR LE SAUVER

Couverture d'une histoire populaire à l'usage de la jeunesse éditée par la maison Pèlerin, à Épinal.

Mais le plus joli, c'est que le jeune garçon devait adresser aux autorités une lettre de remerciement pour avoir été choisi comme représentant de l'illustre héroïne, et cette lettre, — je copie textuellement la missive de 1817, — se terminait ainsi :

« Lorsque je tiens cet étendard qui, dans les mains de Jeanne d'Arc, sillonnait aussi prompt que l'éclair le chemin de la victoire, je me sens plein du courage de cette vertueuse guerrière, et me dis à moi-même : si, lorsque la force répondra à ton en-

thousiasme, ta Patrie et ton Roi réclamaient ton dévouement, tu t'écrieras que ce n'est pas vainement que dans ta jeunesse tu as été appelé à l'honneur de représenter l'illustre Jeanne d'Arc ; que tu as pris, alors, l'engagement solennel d'invoquer ses vertus et sa valeur, et de marcher au premier signal, à la défense de ta Patrie et de ton Roi. »

Si, en 1786, le duc d'Orléans et son épouse, Mlle de Penthièvre, avaient établi pour le 8 mai une rosière dotée par eux et par la ville, depuis lors l'on peut dire qu'Orléans célébrait, non plus la rosière, mais bien le rosier. A côté du rosier chanté par Rousseau, le rosier honoré, célébré par la cité orléanaise. Ainsi vont les choses.



JEANNE REVOIT SON PÈRE ET SON ONCLE.
Composition de Ramberg pour *l'Almanach de Gotha* 1822

A cette fête, Jeanne d'Arc avait eu aussi, dès l'origine, ses panégyristes. La liste des orateurs qui depuis 1460 ont fait, du haut de la chaire chrétienne, l'éloge de la Pucelle, a été publiée par un savant historien local, M. H. Herluison, lequel est en même temps l'éditeur de nombreuses et intéressantes plaquettes sur notre héroïne. A partir de quel moment la Pucelle fut-elle annuellement *prêchée*, on ne saurait le dire, mais il est positif que, de tout temps, il y eut un prédicateur du 8 mai, choisi parmi les Carmes, les Jacobins ou les Oratoriens. On sait aussi que la municipalité lui remettait une pièce d'argent de la valeur d'environ une livre tournois et l'invitait au banquet donné par la ville où était servi ce qu'on appelait *le plat du prédicateur*, c'est-à-dire un plat de poisson. De la sorte, au moins, le brave prédicateur pouvait se vanter de ne pas avoir parlé pour des prunes.

Fêtes locales, panégyriques, médailles, monuments, à Orléans et à Rouen, la bonne Lorraine avait donc eu, de tout temps, même malgré l'esprit frondeur et irrévérencieux du XVIIIe siècle, des marques de respectueuse sympathie.

II

M. Pierre Lanéry d'Arc, professeur à la Faculté d'Aix et descendant de Jeanne d'Arc, a, on le sait, publié sur notre héroïne une copieuse bibliographie, véritable œuvre de Bénédictin, véritable monument que je suis heureux de signaler ici, tout en souhaitant que le même travail soit entrepris au point de vue iconographique. Rien n'est, en effet, curieux comme de suivre sous le burin des graveurs, sous le pinceau des peintres, sous le marteau des sculpteurs, les tranformations successives, les interprétations diverses du type de la Vierge de Domrémy. Chaque époque, chaque siècle l'habille, la modèle à sa façon, pour tout dire, la sent de manière différente. Autant de conceptions, autant de productions typiques.



JEANNE D'ARC.

Portrait d'après une gravure ancienne (*Almanach de Gotha*, 1822.)

Du reste, Jeanne ne devait pas être honorée seulement par les générations à venir. Au cours de ses triomphes, comme pendant sa captivité, la reconnaissance et l'enthousiasme du peuple plaçaient sa représentation dans les églises, nous apprend un écrivain orléanais, M. F. Dupuis, et nombre de Français portaient sur eux, en guise d'images de saints, celle de l'héroïne. En 1429, à Ratisbonne, — c'est ce qui ressort, du moins, des comptes de la ville, — on montrait son portrait pour de l'argent.

Ces images de plomb, dont un ou deux types sont parvenus jusqu'à nous, se trouvent être les ancêtres directs des bagues, des broches, des épingles de cravate, des bracelets avec effigies de Jeanne d'Arc, dont il a été fait, en ces dernières années, un si grand commerce. On peut même en conclure que si le camelotage n'existait pas au xve siècle, déjà cependant l'art s'entendait à vulgariser les physionomies des personnages célèbres.

N'était-ce pas également l'imagination populaire qui faisait peindre ses exploits sur la façade de sa maison, à Domrémy, en une série de peintures dont la pittoresque naïveté devait évidemment constituer tout l'intérêt. Montaigne, qui passa par ce village lors de son voyage en Allemagne, les décrivait ainsi : « Le devant de la maisonnette où naquit Jeanne d'Arc est tout plein de ses gestes, mais l'âge en a fort corrompu la peinture. » Or, cinquante ans après le passage de Montaigne, les peintures n'étaient plus seulement corrompues, elles étaient entièrement effacées.

Le vrai portrait de Jeanne d'Arc, c'est comme le vrai portrait de saint François de Sales ou de Marat. Où est-il ? Nul ne saurait le dire, et il ne faut point s'en étonner puisque, à notre époque de documents précis, la photographie elle-même ne nous donne pas toujours avec l'exactitude désirée les traits des grands hommes. Si chaque âge a sa pensée et ses croyances, chaque âge, également, voit avec ses yeux. C'est ce qui ressort clairement de l'examen de toutes ces œuvres graphiques, statues, bustes, portraits, médailles, lorsqu'elles se trouvent, comme il y a quelques années, à Nancy, exposées dans une même salle. Pour le xve siècle, Jeanne d'Arc est un instrument aux mains du Dieu qui protège la France et tout l'honneur des figurations revient à la Vierge ; pour le xvie, c'est un lansquenet féminin qu'on empanachera volontiers à la Holbein ; pour le xviie siècle, c'est une figure de sainte extatique ou bien, comble du grotesque, c'est une précieuse de l'hôtel de Rambouillet ; pour le xviiie, ce n'est plus qu'une amazone qui combat et menace de l'épée, enlevant le drapeau comme un héros de Fontenoy. Landon, l'auteur des *Annales du Musée*, appréciant la statue de Gois, au Salon de 1804, celle-là même qui devait être, l'année suivante, inaugurée à Orléans, louait le sculpteur de lui avoir donné « cette attitude animée qui doit caractériser l'héroïne française ». Attitude animée, me plaît vraiment. Pour un peu on eût demandé les couleurs et les gestes de virago de l'école caricaturale anglaise. Une Jeanne d'Arc traitée à la façon de Rowlandson !



Carte d'invitation-réclame.

Assurément, ce n'étaient ni les hommes du siècle de Louis XV, ni les fils de la Révolution qui pouvaient comprendre et exprimer Jeanne d'Arc; l'écrivain orléanais F. Dupuis a, sur ce point, absolument raison. Il fallait donc une époque comme la nôtre, mélange singulier de mysticisme et de scepticisme, de patriotisme et d'esprit de réclame, pour populariser dans tous les domaines la vierge de Domrémy.

Car partout elle tient l'affiche, la bonne Lorraine, jadis portée sur la scène par Shakespeare et par Schiller; il y a trente ans mise en musique par Mermet, plus récemment, incarnée en Sarah Bernhardt ou chevauchant dans l'arène de l'Hippodrome, promenade équestre à grand spectacle.

En Allemagne, en Angleterre, tout comme en France, on se fait un honneur de retracer un des plus singuliers phénomènes qu'offre l'histoire, et les penseurs, les philosophes consacrent à la naïve enfant des champs des livres comme ils le feraient pour Voltaire ou pour Rousseau. Graveurs et dessinateurs les imitent à l'envie ainsi qu'on pourra le voir par les images ici reproduites.

Et comme elle tient l'affiche, comme elle se trouve être le personnage à la mode, tous les industriels se sont mis à fabriquer des Jeanne d'Arc, tous les objets se sont peu à peu inspirés de la Pucelle. Voici *l'eau Jehanne d'Arc pour la toilette, la Lorraine bière française, l'apéritif de la Revanche, le savon de Domrémy;* créations typiques, exemples précieux de la folie de la réclame dans le domaine de l'actualité politique ou historique.

Complaintes, chansons, musique brillante pour piano, albums en couleurs édités avec grand soin, — aux étrennes dernières, c'étaient des compositions de Boutet de Monvel et de Paul de Sémant — toutes les manifestations extérieures ont célébré la Pucelle devenue marque de papier à lettre, plume, crayon, que sais-je encore! A l'encre de la Petite Vertu on a opposé la *Cire vierge lorraine*, tandis que les « sardines Jeanne d'Arc » sont venues affirmer la popularité de notre héroïne sur le royaume des conserves.

Sur les murs, Jeanne d'Arc; sur les projets de timbres-poste, Jeanne d'Arc; sur les vitraux, Jeanne d'Arc; sur les couteaux, Jeanne d'Arc. Bougie, elle luit aussi, faisant concurrence à *l'Étoile*. Dans la fumerie même elle a pris place : il y a du papier à cigarettes Jeanne d'Arc.

Vraiment, quand on voit cela, on est en droit de se demander si notre respect ne touche pas à l'irrévérence et si nous sommes bien venus à critiquer ceux mêmes qui s'attaquaient à la vieille légende, qui, nouveaux Loriquet, prétendaient démontrer la non existence de Jeanne d'Arc, alors que nous, ses admirateurs, nous la traitons de si étrange façon.

Comment appeler un culte qui, poussant à l'extrême, la passion du cabotinage, le besoin de la réclame, laisse ainsi traîner sur toutes les boîtes et coller sur tous les murs le nom de la sainte, de l'héroïne qu'il a le désir d'honorer et qu'il invoque aux jours de détresse.

Hélas ! de quels singuliers contrastes se composent nos sentiments même les plus nobles, même les plus purs !

En avant la *Marche lorraine !*

John GRAND-CARTERET.



Lettre ornée, d'après un manuscrit ancien servant de marque à la maison Herluison.



MILIEU DE SIÈCLE

MÉMOIRES D'UN CRITIQUE (1)

(*Suite.*)

VII

AUTOUR DE SAINTE-BEUVE. — LES SECRÉTAIRES. — NICOLARDOT. — BARBEY D'AUREVILLY.

De bonnes âmes — il s'en rencontre partout et toujours — trouvèrent moyen de brouiller Octave Lacroix et Sainte-Beuve. Celui-ci s'aperçut plus tard qu'on l'avait trompé, et, de la meilleure grâce du monde, il en a fait l'aveu ; mais sur le moment il obéit à la vivacité de son humeur ; une séparation devint inévitable. C'est alors, et alors seulement, que Sainte-Beuve, pris au dépourvu, s'avisa de penser à moi comme secrétaire. Bien qu'il me connût depuis trois ans, il hésitait beaucoup, aimant peu ma tendance idéaliste, qu'il taxait de fanatisme, et ne me trouvant pas d'un caractère suffisamment maniable. Avec Lacaussade et Lacroix, il avait un terrain commun, où l'entente se faisait aisément entre eux : c'était la poésie, dont ils raffolaient également. De plus, Octave Lacroix avait à ses yeux le mérite, qu'eut aussi mon ami Troubat, d'imiter parfaitement son écriture, ce qui le soulageait d'autant pour sa correspondance. Je ne pus jamais, quel que fût mon désir, arriver à écrire aussi mal que lui. Il n'y a donc pas de ma main (excusez la singularité de l'expression) d'autographe de Sainte-Beuve, tandis que beaucoup de collec-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars, 10 et 25 avril 1897.

tionneurs peuvent contempler dans leurs archives des Lacroix et des Troubat de la plus belle qualité.

Il m'essaya d'abord et m'éplucha en détail ; une particularité significative dira dans quel sens. Nous traduisions un jour je ne sais plus quel texte latin où se rencontrait le mot *familia* dans l'acception où La Fontaine l'emploie en sa fable *Le Jardinier et son Seigneur* :

Il déjeune très bien : ainsi fait sa *famille*
Valets, chiens et chevaux, tous gens bien endentés.

Le problème consistait à ne pas se servir du mot *famille*, et naturellement à en découvrir un autre. Nous tâtonnions depuis quelques minutes quand je me hâsardai à suggérer notre vieux mot gaulois *maisonnée*. « C'est cela ! dit Sainte-Beuve, c'est très juste. » Et il paraissait enchanté.

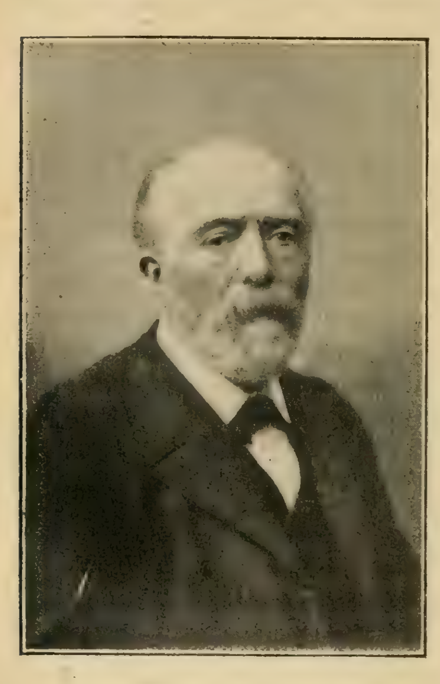
Ce qui me gagna surtout sa confiance et sa sympathie, c'est que, en ce qui touchait les matières d'histoire et d'érudition, en ce qui avait trait à la curiosité proprement dite, j'entrais bien plus volontiers que mon prédécesseur dans le mouvement et l'intimité de sa pensée. Je ne subissais pas le travail, je m'y intéressais, et à mesure que je me familiarisais avec les difficultés, je finissais par collaborer réellement. Il serait peut-être déplacé de ma part de m'exprimer de la sorte si Sainte-Beuve ne l'avait écrit et répété avec complaisance.

La première fois qu'il me rendit ce témoignage, je fus bien surpris et bien touché. Il m'avait demandé d'aller voir aux Estampes les divers portraits gravés du grand Arnauld et de lui rapporter mon impression écrite. Je m'acquittai fidèlement de ma commission (il m'en confiait souvent de pareilles), et je n'y pensai plus. Mais voici qu'un matin, à mon extrême ébahissement, Sainte-Beuve me dicte ma propre note, en ajoutant ces mots qu'on peut lire au tome cinquième de *Port-Royal* :

« Je dois ces indications précises sur les *Portraits* d'Arnauld à un jeune écrivain, M. Jules Levallois, qui unit le goût vif des arts au sentiment des Lettres et qu'il est juste que je nomme dans cet ouvrage de *Port-Royal*, puisqu'il m'a fort assisté pour les derniers volumes, et de ses recherches et de son esprit. »

Je voulais le remercier sur le champ ; il m'arrêta au premier mot, et me dit simplement : « N'interrompons pas la dictée. » Et ce fut tout.

Je n'ai point cherché l'occasion, mais, puisqu'elle se présente, j'en profiterai pour marquer nettement la nature de mes rapports avec Sainte-Beuve. Il s'est fait à ce sujet une légende aussi déplaisante que ridicule. On lui a prêté contre moi toutes sortes de mots blessants, méchants, dénigrants ; mais lorsque j'ai voulu serrer la réalité de près et savoir au juste à quoi m'en tenir, j'ai promptement reconnu que les menteurs, qui presque toujours sont en même temps des sots, appliquaient ces mêmes termes, ces mêmes injures aux autres secrétaires : en sorte que Sainte-Beuve aurait uniformément rabaissé et persiflé les hommes qui l'approchaient et dont il a si hautement proclamé le mérite. Qu'il ait eu contre moi et contre d'autres des accès d'humeur, cela est d'autant plus naturel que, par une rencontre singulière, il a eu à peu près constamment comme secrétaires des personnes de l'esprit le plus indépendant, orientées dans une toute autre direction que celle qu'il aurait aimé à leur imprimer.



Jules Troubat.

Et cependant que n'a-t-il pas dit avec une insistance bienveillante, élogieuse, et de Lacaussade, et de Troubat, et de moi ! Ne m'a-t-il pas fait l'honneur, plus qu'exagéré, à coup sûr, de me trouver quelque ressemblance avec Jésus-Christ ? Je n'invente pas. Cette comparaison inattendue se trouve dans une lettre à la princesse Mathilde, lettre dont j'ai parlé plus haut : « Levallois est très distingué, sa figure le dit. Il ressemble à Jésus-Christ avec finesse... » Trop de fleurs ! Après Jésus-Christ, il faut tirer l'échelle, et je vous fais grâce de dix autres passages moins voyants, plus flatteurs peut-être en leur précision. L'important

pour moi, on le comprend bien, n'est pas d'aller ramasser çà et là des miettes de louanges pour les servir au public, mais d'honorer Sainte-Beuve en montrant qu'il honorait chez ses auxiliaires et collaborateurs les qualités qui l'avaient fait lui-même : le travail, la culture, la probité.

Cette probité qu'il pratiquait scrupuleusement et qu'il était en droit d'attendre des autres, on ne l'a pas toujours, tant s'en faut, observée à son égard. S'il a eu des secrétaires fidèles et dévoués, des amis d'enfance et des camarades d'études dont l'attachement ne s'est jamais démenti, comme l'abbé Barbe, Moriès, le professeur Loudière, il a rencontré aussi le secrétaire hostile dans M. Pons, le visiteur indiscret de parti pris, bassement méchant, aussi perfide que le lui permettait son intelligence obtuse, dans Nicolardot.

Les prétendues révélations de Pons dans son livre intitulé *les Inconnues de Sainte-Beuve*, sont si misérables et d'une telle ineptie qu'elles ne valent même pas la peine d'être réfutées. Le titre seul dénote combien l'auteur, malgré son vif désir de paraître informé, est peu au courant du sujet qu'il traite. *Inconnu!* voilà un mot qui jure singulièrement avec les habitudes et la vie de Sainte-Beuve. C'était une maison de verre que cette petite maison de la rue Montparnasse où tout se passait au grand jour, décemment, avec une pointe de pruderie même; surtout très bourgeoisement. Dès que Sainte-Beuve cessait d'être un bénédictin, c'était pour devenir dans son intérieur le plus parfait émule de M. Prudhomme. Il avait conservé les goûts, les allures et les manies de sa mère, très méticuleuse, très prudente, et qui avait gardé de ses origines anglaises quelque rigidité avec beaucoup d'entêtement.

Rangé dans ses dépenses, s'adressant toujours aux mêmes maisons, aux mêmes fournisseurs, les conservant comme des institutions sacrées, timide dans ses placements, qu'il réservait à de modestes entreprises, les Quatre Canaux, etc., il touchait le moins possible à son argent. Je ne parle que de ce que j'ai vu, mais je puis garantir que, de mon temps, les flots d'or consacrés par Sainte-Beuve à la débauche, selon l'assertion de Nicolardot, ne coulaient certainement pas à vue d'œil. Dans ce budget si bien équilibré, ce n'est pas le chapitre *Amour* qui aurait amené un déficit.

Il faut tout d'abord couler à fond ce Nicolardot. C'est Barbey

d'Aurevilly qui l'avait introduit dans la maison. Il s'était offert pour faire des recherches, ce qui était une bonne manière de gagner la faveur du patron; seulement il avait oublié de dire que ces recherches seraient principalement dirigées contre l'entourage et la personne de l'écrivain. « C'est un lévrier biographe », me dit un jour Sainte-Beuve dans un moment de bienveillance. Non, ce n'était pas un lévrier, c'était un putois, tout au plus une fouine. Et qu'on ne dise pas que j'attaque un mort. Quand le pamphlet de Nicolardot, intitulé : *Confession de Sainte-Beuve*, parut en 1882, je fis dans le *Télégraphe*, où j'écrivais alors, un article qui eut un certain retentissement. Je ne crois pas que, dans toute ma carrière de critique, je me sois livré à une plus complète et plus légitime exécution. Oh! le monsieur n'était ni susceptible, ni rancunier. Quelques jours après, je le rencontrai dans la rue. Il vint à moi, et de l'air le plus aimable : « Vous m'avez un peu égratigné! » Et j'ajoute : « L'égratignure était bonne. Il en a gardé la marque. »

Et c'est ce personnage qui se vante d'avoir été l'intime de Sainte-Beuve, d'avoir reçu ses confidences, recueilli ses secrets, de « l'avoir confessé » ! On ne croirait pas à une telle outrecuidance. Je suis obligé de citer :

« Sainte-Beuve est l'homme de lettres que j'ai le plus tôt, le plus souvent et le plus longtemps cultivé. A la première entrevue *nous nous convînmes. Il m'avait beaucoup plu*, j'eus l'avantage de ne pas lui déplaire. Sa porte m'était ouverte, je profitai de l'accueil sans en abuser.

« Mes études sur Voltaire rendirent nos relations plus fréquentes et durables. *Jamais nous n'avons été brouillés*. Je l'ai recherché, seulement à de rares intervalles, sur la fin de sa carrière ; mais pendant une dizaine d'années notre intimité fut si grande qu'on m'a pris quelquefois pour son secrétaire honoraire. »

« Nous nous convînmes » est joli ; « il m'avait beaucoup plu » est adorable ; mais pour ceux qui, comme moi, ont vu, de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu non pas même le dessous, mais simplement le dessus très prosaïque et très brutal des choses, le « jamais nous n'avons été brouillés » est épique. Je ne sais pas si Nicolardot, qui faisait ostensiblement profession de christianisme pratiquant, a pardonné à Sainte-Beuve de l'avoir battu, chassé de son cabinet de travail à coups de pied quelque part, et

précipité dans le célèbre escalier aux tringlettes, où ce louche sacristain se serait tordu le cou s'il n'avait eu le col tors de naissance. Le hasard m'ayant rendu témoin de cette scène entre gens qui « n'ont jamais été brouillés », je la raconterai telle qu'elle s'est passée, quoique cela ne soit pas tout à fait facile. Il y a des aplombs qu'il faut abattre et des mensonges qu'il faut ruiner.

Un premier point très important à établir, malgré ce qu'il peut présenter d'élémentaire en apparence, c'est ce que, faute de mieux, j'appellerai la différence de *tenue* entre les deux personnages. Sainte-Beuve était de la plus rigoureuse, de la plus minutieuse propreté. Il multipliait les ablutions; il ne craignait pas de parfumer son linge, voire même son foulard avec quelques feuilles de lavande, quelques gouttes d'eau de Cologne. Nicolardot, au contraire, offrait le spectacle lamentable de la plus parfaite saleté. Saint Labre, de bienheureuse mémoire, aurait pu auprès de lui passer pour un élégant, un raffiné. J'ai toujours vu à Nicolardot la même redingote graisseuse, crasseuse, constellée de taches immondes, d'un jaune qui provoquait toutes les comparaisons malpropres. Encore n'était-ce rien que de la voir, cette redingote : il fallait la sentir, et les nez les plus paresseux ne pouvaient échapper à ce supplice.

Ce Nicolardot n'était pas un homme, c'était une pipe ambulante, mais la vieille pipe éteinte, sirotée, culottée, recuite. Tout en lui et chez lui était pipe. Il m'attira un jour dans son repaire pour me montrer des dessins, des gravures qu'il possédait sur les différentes résidences de Voltaire : Cirey, les Délices, Ferney, ce qu'il appelait pompeusement son musée. Il me fut impossible de rester plus de quelques minutes : il semblait que toutes les pipes de l'univers s'étaient fumées en ce lieu, et qu'elles eussent laissé après les meubles, le long des parois, sur le parquet, je ne sais quelle trace (ou crasse) indélébile. Ajouterai-je que les souliers de cet individu étaient absolument vierge de cirage, que ses mains comme son visage n'avaient jamais subi le contact de l'eau ?

On se demandera pourquoi Sainte-Beuve laissait quelquefois franchir le seuil de son cabinet à ce paquet fétide et sordide qui ne pouvait lui inspirer et ne lui inspirait en effet que de la répulsion. Cela tient à l'un des côtés de son caractère, à son goût, souvent exagéré, pour l'information de détail. Il espérait tou-

jours que Nicolardot lui apporterait quelque fait curieux, quelque anecdote inédite, dont il tirerait profit pour l'une de ses *Causeries du Lundi*. Il finit par s'apercevoir que son attente resterait vaine. Chacun quête et chasse selon sa nature. Nicolardot allait tout droit dans l'histoire aux carrefours encombrés d'ordures, et les renseignements qu'il en rapportait, souvent contestables d'ailleurs, n'auraient pu être pris qu'avec des pincettes, et fixés sur le papier qu'avec un balai. C'est ce goût pour les saletés qui finit par le déconsidérer dans l'esprit de Sainte-Beuve, et qui amena la scène dont je parlais tout à l'heure.

Un matin, nous étions au travail lorsque Nicolardot entra, tout riant et tout fier de quelque nouvelle trouvaille. Il s'agissait de je ne sais quel propos sur Louis XVI et son épée. Ce mot l'*épée* prononcé avec certaine accentuation fournissait une sorte d'équivoque qui réjouissait profondément Nicolardot, heureux de faire allusion aux habitudes malséantes, mal odorantes et très bruyantes que la chronique attribue à Louis XVI.

Voilà le mot lâché. Sainte-Beuve qui continuait d'écrire tout en écoutant, croit avoir mal entendu. Il relève la tête et regarde l'anecdotier imbécile poursuivant en *paix* sa plaisanterie. Par un mouvement soudain il se lève de son fauteuil, fait pirouetter Nicolardot sur les talons, et, par un geste savamment combiné, il lui applique en même temps ses poings sur les épaules et son pied dans une région inférieure, le dirigeant à grande vitesse du côté de la porte. Cela se passa si promptement que j'eus à peine le loisir de m'en rendre compte. C'est seulement en voyant le malencontreux biographe s'engouffrer dans l'escalier que je compris à quel point il avait blessé le patron dans ses fibres d'homme bien élevé et de délicat historien.

« Je l'ai peu recherché dans ses dernières années », dit naïvement le personnage. Je le crois sans peine. Cette gymnastique appliquée lui avait tenu lieu de démonstration suffisante, et quand il avait fait quelque découverte dans la hotte aux immondices, il s'abstenait soigneusement d'en venir triompher ru Montparnasse.

Pourquoi faut-il que le nom de Nicolardot devienne une transition obligée pour arriver à parler de Barbey d'Aurevilly? Hélas! c'est que pendant des années ils ont été inséparables. Qui voyait l'un voyait l'autre. Comment ce dandy, si pointilleux sur le cha-

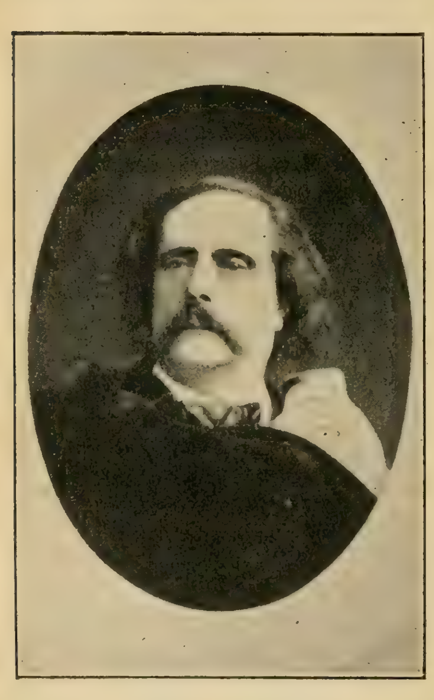
pitre des élégances, pouvait-il traîner à ses talons ce *famulus* d'aspect si chétif et si peu engageant ? Je me suis trouvé quelquefois en tiers avec eux, et j'ai pu constater que Barbey n'était pour son acolyte ni très bienveillant, ni très tolérant. Il le traitait en domestique, et l'autre se laissait faire avec une docilité surprenante. Quoique d'Aurevilly ait eu toutes les mauvaises réputations, sans trop les justifier d'ailleurs autrement qu'en paroles, je crois que sa relation avec Nicolardot peut s'expliquer par son goût inné de domination, servi à souhait par la subordination patiente de son compagnon.

J'ai vu Barbey assez souvent rue Montparnasse, mais ce n'est pas par Sainte-Beuve que je l'ai connu. En d'autres termes, et pour expliquer cette énigme, ce n'est point le hasard d'une fréquentation accidentelle qui a donné lieu à une relation fidèlement entretenue et toujours cordiale. C'est par un acte de pure spontanéité littéraire que j'entrai en rapports avec d'Aurevilly. J'avais lu et goûté au plus haut point dans la *Revue des Deux Mondes* un article de George Sand sur Maurice de Guérin, non pas tant l'article en lui-même, qui était assez faible ; mais une composition superbe, *le Centaure*, qui s'y trouvait encadrée, et surtout d'admirables fragments de lettres. A qui ces lettres étaient-elles adressées et pourquoi, les années écoulées, ne les livrait-on pas en entier à la publicité ? Dès que j'eus appris que le destinataire de cette correspondance était Barbey d'Aurevilly, rien ne put m'empêcher d'aller le trouver pour lui demander la cause de ce silence, et, au nom des vrais lettrés, le prier de le faire cesser.

Bien que Sainte-Beuve m'en eût dissuadé, me disant que le caractère du personnage était assez fantasque, j'allai lui rendre visite dans sa chambre froide et nue de la rue Rousselet, dont le seul ornement consistait en un crucifix placé au fond de l'alcôve. En deux mots je lui fis connaître le motif de ma démarche. Il m'accueillit fort bien, me mit au courant des misérables petites causes qui avaient empêché jusque-là (et devaient toujours empêcher) cette publication intégrale. C'était l'éternelle histoire des timidités de province et des pudeurs de famille, auxquelles s'ajoutaient ici les complications d'une dévotion timorée.

Ce nom de Maurice de Guérin, qui a eu son auréole de réputation et qui mérite de la garder, a été singulièrement compromis auprès des purs littérateurs par l'étalage de religiosité qu'on a fait

alentour. On l'a noyé dans l'ombre de sa sœur Eugénie, un écrivain de race assurément, mais d'essence strictement catholique. Celle-ci cependant, si elle eût vécu, n'aurait peut-être pas apporté d'entraves morales à la publication des lettres. Son esprit, plus généreux que large, moins cultivé que pieux, mais capable toutefois de discernement littéraire, s'ouvrait volontiers à la spontanéité des sentiments. Autant Maurice était beau (c'est d'Aurevilly qui parle), autant Eugénie était laide, mais d'une laideur intelligente. « Et, concluait-il avec sa présomption innée, je l'aurais certainement épousée s'il n'y avait eu l'autre sœur. Marie de Guérin, enfermée dans son manoir du Cayla, en Languedoc, et intraitable envers toute manifestation littéraire, ne connaissant d'autre imprimé que la *Journée du Chrétien* et le livre de messe. Elle n'a rien négligé pour faire disparaître Maurice, et dans l'œuvre de Maurice tout ce qui était de l'artiste païen, du Grec ressuscité. Quant aux lettres de Maurice, j'en possède les originaux, et de plus une très belle copie a été faite par les soins de mon ami Trébutien, le bibliothécaire de Caen. »



J. Barbey d'Aurevilly.

Des originaux et de la copie, je ne sais ce qu'il en est advenu, d'autant plus que cette antique amitié avec Trébutien se brisa un jour pour je ne sais quel motif futile, et d'Aurevilly devint aussi amer dans ses propos, aussi brutalement dédaigneux, qu'il avait été démesurément louangeur. De ce Trébutien dont il faisait presque une créature céleste, il ne vit plus et ne signala que les

petitesses morales et les misères physiques. Le pauvre bibliothécaire était fortement disloqué et ses membres faisaient l'effet de pièces d'anatomie mal attachées entre elles. En outre, il boitait d'une façon lamentable. Or son ami, qui semblait n'avoir jamais remarqué cette claudication, ne manquait pas de dire, après la brouille, quand on parlait de Trébutien : « Que voulez-vous ? qui boite du corps boite de l'âme ! » J'ai vu Trébutien avant et après la brouille, et je dois dire que son attitude était infiniment plus convenable que celle de d'Aurevilly. Si quelqu'un a cloché en cette affaire, ce n'est certes pas lui.

La conclusion de cette longue conversation fut tout à fait inattendue : d'Aurevilly m'invita à dîner pour l'un des jours de la semaine suivante. Il n'était pas très coutumier de pareilles invitations, ayant peu de fortune et touchant, je crois, de modiques appointements au *Pays*. Sainte-Beuve fut renversé quand il apprit cette nouvelle. « Vous apprivoisez, me dit-il, les plus fiers animaux, mais au moins n'allez pas le prendre chez lui (nous devions dîner au restaurant) : vous n'oserez jamais sortir avec un semblable carême-prenant. » Le mot me choqua. Je le trouvais vulgaire et injuste.

Pourtant lorsque, en arrivant rue Rousselet, je me vis en face d'un élégant de 1830, avec sa redingote serrée à la taille et son pantalon à sous-pieds, je commençai d'être inquiet. Le gilet, du plus beau jaune, n'était pas fait pour me rassurer, et ce qui acheva de me troubler, ce furent des gants bleus, la limousine rejetée sur un bras à la manière des rouliers, et le sombrero rappelant la coiffure de Frédérick Lemaître dans quelqu'un des anciens drames romantiques. Je me demandai si le trajet jusqu'à la place de l'Odéon, où devait avoir lieu notre festin, s'accomplirait sans encombre, sans émouvoir les populations. On était sans doute fait dans le quartier à cette tenue excentrique, car toute l'émotion se borna dans la rue de Sèvres à l'ébahissement de quelques gamins, qui, sans trop oser rien dire, nous suivirent pendant quelque temps.

Le restaurant du Commerce et le café Tabourey occupaient alors l'emplacement où se trouvent aujourd'hui les librairies Dentu et Flammarion. On se souvient que Jules Janin demeurait au quatrième étage dans cette même maison Tabourey, et que les cris de son fameux perroquet y entretenaient des heures durant une musique infernale. Dans ce petit coin de Paris, où se grou-

paient volontiers quelques lettrés, où l'on écoutait avec sympathie Émile Montégut, très en veine alors de libéralisme, d'Aurevilly était accepté sans qu'on fît attention à son costume. On le goûtait pour sa bonne humeur, très franche, sa connaissance des moindres anecdotes littéraires et l'esprit de sa causerie, qui aurait été réellement merveilleux si l'on n'y avait senti trop constamment le désir d'étonner l'auditoire.

En fait de parure
Dandy casse-cou,
De la bigarrure,
Je suis vraiment fou.
Mes gilets jonquille
Avec mes gants bleus
Au bourgeois tranquille
Font cligner les yeux!

Ainsi parle la chanson dans laquelle on a oublié le corset et où les gants roses auraient pu, sauf les exigences de la rime, alterner avec les gants bleus. La conversation comme la toilette était bariolée de mots à effet et de paradoxes ultramontains, lancés avec un air de défi, pour émoustiller la galerie, qui s'en réjouissait fort.

Outre notre commune admiration pour Maurice de Guérin, nous avions un autre terrain d'entente, étant Normands tous les deux. D'Aurevilly poussait très loin le patriotisme local. Natif de Saint-Sauveur-le-Vicomte, il exaltait surtout la basse Normandie, sans dédaigner la moyenne à cause de Malherbe, ni trop rabaisser les Rouennais, que défendait l'ombre victorieuse de Pierre Corneille. On a remarqué depuis longtemps que si la Normandie est le pays de sapience, le pays de Fontenelle, ce matois de génie, elle est riche aussi en esprits aventureux, cavaliers, amis de l'emphase espagnole à la Corneille, à la Brébeuf ou à la Louis Bouilhet. D'Aurevilly était un Castillan de la Manche.

Il aimait tout de sa province, n'en répudiait rien, pas même les longues *beuveries* ni les larges lampées de *calvados*. Les héros de Rabelais ne tenaient certes pas plus que lui à la réputation de buveurs émérites. « Je suis un Titan », répétait-il volontiers. Et comme preuve de sa vigoureuse organisation, il aimait à citer je ne sais quel repas de noces où l'on était resté huit heures d'affilée à table... sans se lever.

Un jour qu'il était venu me visiter à Sèvres avec quelques-uns

de mes amis, le dîner s'étant un peu trop prolongé, la voiture pour Paris et l'omnibus du chemin de fer partirent sans attendre les convives. « Eh bien ! prononça d'Aurevilly avec son autorité souveraine, nous allons souper pour attendre plus gaîment l'aurore. » Ce qui fut dit fut fait. Quand parut la lueur matinale (c'était pendant les courtes nuits de juin), elle nous trouva tous plus ou moins pâles et fatigués, excepté le gaillard critique en train comme un jeune homme et fort comme un chêne. Je le vois encore traversant de son pas ferme le parc de Saint-Cloud, tout guilleret et cependant très grave, car en ce saint jour de dimanche, il allait entendre la messe. « Je suis un Titan ! » le mot se vérifiait à la lettre et nous avions tous l'air de pygmées autour de lui. Je l'ai vu jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans passer des soirées et même des nuits dans le monde. On venait l'y regarder par curiosité, comme un ancêtre des âges préhistoriques, et lui, toujours fat, à chaque jolie femme qui entrait dans le salon, me disait : « La malheureuse ! en voilà encore une qui vient pour moi. »

Barbey était le nom de famille ; Aurevilly représente un lopin de terre, une petite métairie qui servit à déguiser et à décorer la roture primitive. Les Barbey avaient été, dit-on, les plus riches toucheurs de bœufs du Cotentin. Ils avaient dû bien déchoir, car lorsque, pendant la Commune, le hasard des circonstances me conduisit à Saint-Sauveur-le-Vicomte, je trouvai la maison patrimoniale, où s'était réfugié d'Aurevilly, d'aspect plus que modeste. L'abbé Léon d'Aurevilly, poète à ses heures, habitait là dans l'intervalle de ses séjours prolongés à la Trappe de Briquebec, toute voisine. Un troisième frère, négociant, résidait à Mortain.

Ce fut une grande affaire d'obtenir l'entrée de la maison. Je sonne. Après une longue attente, arrive une espèce de rustre, qui me demande ce que je veux. « Parler à M. d'Aurevilly. — Ah ! oui, M. Barbey ! Et comment vous nommez-vous ? » Je dis mon nom. Nouvelle attente plus prolongée. Retour du rustre. « I'dit comme ça qu'i n'connaît pas d'Langlois. » Je m'arme de patience et décline mon nom de nouveau, bien clairement. Troisième station, troisième apparition du villageois : « I'dit comme ça qu'i n'connait pas de Ledanois. »

Les négociations auraient pu s'éterniser si, au fond du petit jardin, sur un perron de trois marches, au seuil d'une porte enguirlandée de roses, ne s'était dressé un immense fantôme

blanc, faisant signe de me laisser entrer ainsi que mon hôte de La Haye-du-Puits, qui m'accompagnait. Le personnage extraordinaire que nous avions sous les yeux n'était autre que le critique du *Pays*, vêtu magistralement, ou plutôt ecclésiastiquement, d'une aube très belle évidemment empruntée à la garde-robe de l'abbé. Le temps était chaud, mais l'accueil fut un peu frais. Un malaise que je ne me suis jamais expliqué, et tel qu'il ne s'en est produit entre nous ni avant ni après, semblait paralyser le maître de la maison. A d'honnêtes voyageurs, que, dans leur carriole découverte, le soleil n'avait point épargnés, le cidre de l'hospitalité, le vrai cidre normand ne fut pas offert. Quelques paroles décousues et languissantes donnèrent à cette rapide entrevue l'apparence d'une situation fausse et interminable. La pièce où nous avions été reçus était fort délabrée et le mobilier plus que rustique. Je crois qu'il y avait tout simplement quelque grande gêne à la maison, et qu'en l'absence de Léon, son frère n'osa pas nous retenir à déjeuner (1).

Pauvre comme Gustave Planche et honnête comme lui, quoi que l'on ait pu dire, Barbey d'Aurevilly, par suite de je ne sais quel héritage, se trouva plus à l'aise dans ses dernières années. Comme je l'en félicitais un jour : « Oui, me dit-il, désormais je ne serai plus obligé de travailler sous les hallebardes de la nécessité. » Il continua vaillamment jusqu'au bout et ne cessa d'écrire que quand la plume lui tomba des mains.

Cette plume, s'il s'en servait rudement contre les adversaires de ses idées, il la mettait avec beaucoup de bonne grâce au service des écrivains qu'il estimait et qui lui étaient sympathiques. On connaît son très courageux article en faveur de Baudelaire lors du stupide procès dirigé contre les *Fleurs du Mal*, et quand ceux qui auraient dû patronner le poète, se taisaient prudemment. Il eut deux fois à parler de moi, à propos de l'*Année d'un Ermite*, du *Corneille inconnu*, et il le fit avec une véritable bienveillance.

J'ai dans ma bibliothèque presque tous ses ouvrages, avec des dédicaces autographes, de ces dédicaces flamboyantes comme il excellait à les faire en encre rouge, bleue, verte. En tête de *Ce*

(1) L'évêque de Coutances venait ce jour-là donner la confirmation. L'abbé devait avoir l'honneur d'être son porte-croix et sans doute de déjeuner avec lui. De là l'embarras et l'hésitation de d'Aurevilly.

qui ne meurt pas, d'abord une flèche dorée qui vient tomber sur les mots suivants, tracés à l'encre rouge :

« A Jules Levallois, le Normand, l'autre Jules Normand »

Puis une flèche. Et au-dessous :

« Il faut bien se lire quand on ne se voit pas. »

Les Œuvres et les Hommes (les Historiens) :

A mon ami Jules Levallois.

« Qui a écrit l'*Histoire de Corneille* peut écrire toutes les histoires et les juger. »

Sur le volume *les Critiques ou les Juges jugés* :

« A mon ami Jules Levallois.
« Même prénom, même patrie, même manière de *sentir* les choses.
« Est-ce assez ? »

Une réimpression des *Prophètes du passé* me fut adressée avec ces mots :

« Amis de cœur, — ennemis d'idées ! »

Ennemi — non, mais adversaire courtois et résolu comme j'eus plus d'une fois occasion de le lui prouver. La contradiction ne l'irritait nullement : il était de ceux qui aiment qu'on leur résiste et non qu'on se dérobe.

VIII

L'« OPINION NATIONALE. » — LA « REVUE MODERNE. » — LA « REVUE FRANÇAISE. » — LA « REVUE EUROPÉENNE. » — CASTAGNARY. — LACAUSSADE. — CARO. — ADOLPHE GUÉROULT. — AZEVEDO.

Le seul désir de reprendre ma liberté, de « m'établir à mon compte comme ouvrier de lettres, » me suggéra au bout de trois ans et quelques mois la pensée de quitter Sainte-Beuve. Les séparations se font rarement à l'amiable : il y eut de sa part un mécontentement assez vif, lequel cependant dura peu. Lorsque parut le dernier volume de *Port-Royal*, auquel j'avais tant tra-

vaillé, il me le fit parvenir avec ces mots : « Affectueux souvenir de trois ans et demi moins un jour. » Après cet envoi, je retournai le voir : je fus accueilli à bras ouverts, comme en fait foi la *Correspondance*, et il ne fut plus question de rien. J'étais désormais un grand garçon et traité comme tel. Ceux qui ont parlé de la méchanceté opiniâtre de Sainte-Beuve n'ont connu ni l'excessive mobilité de son humeur, ni la bonté qui faisait le fond de son caractère. De cette bonté, poussée parfois jusqu'à une crédulité naïve, j'en pourrais donner bien des preuves ; je veux citer au moins un fait très ignoré et particulièrement touchant.

Il y avait aux Quinze-Vingts un pauvre poète nommé Delahalle ; Sainte-Beuve l'avait connu, dans les premiers temps du Cénacle, chez Émile Deschamps : il en avait gardé un bon souvenir. Comment Delahalle était-il devenu aveugle? Un peu, m'a-t-on dit, comme le Passerat de la *Satire Ménippée* était devenu borgne, en fêtant trop la dive bouteille. Grâce à ses anciennes relations, il avait pu entrer aux Quinze-Vingts ; mais une passion lui restait qui le rendait bien malheureux : il aimait à fumer. Sainte-Beuve avait obtenu pour lui du ministère une indemnité éventuelle de cent francs par an « pour son tabac ». La misère de ces sortes de secours, c'est que périodiquement il en faut solliciter le renouvellement. Tous les ans donc, au mois de janvier, parmi les paquets de lettres et de cartes qui arrivaient en masse, nous étions sûrs de trouver la supplique officielle de Delahalle, avec prière instante de l'apostiller. Je n'ai jamais vu le patron, si nerveux d'habitude, manifester à ce sujet la moindre impatience. « Occupons-nous d'abord de ce brave Delahalle et de son tabac! » Et la pétition partait pour le ministère, avec une recommandation très pressante, qui en assurait toujours le succès.

En réalité je n'avais qu'un grief : c'était la confiscation pleine et entière de mon temps. J'avais dû cesser à peu près complètement ma collaboration au *Moniteur*, et, pendant près de quatre ans, je ne pus donner à des revues que deux fragments ; encore ceux-ci provenaient-ils de travaux antérieurs. Lorsque la *Revue Européenne* vint à se fonder, Auguste Lacaussade m'y offrit une situation très convenable ; mais il était impossible de combiner ce nouveau travail avec mes fonctions absorbantes de secrétaire. Je dus opter, et de là vint la rupture.

Tout à l'heure, je dirai ce qu'était la *Revue Européenne*, auparavant il faut que je touche un mot de deux revues qui ne sont

pas indignes de souvenirs : la *Revue Moderne* et la *Revue Française*.

La *Revue Moderne*, fondée par un groupe de phalanstériens, avait pour directeur un gros homme tout réjoui lorsqu'il n'était pas en colère, et il ne s'y mettait sérieusement que lorsqu'on prononçait devant lui le mot de *prêtre*. C'était Charles Sauvestre, bien connu depuis à *l'Opinion nationale* comme prêtrophobe. « Un curé par jour, disait-on, et un évêque le dimanche : voilà la ration de Sauvestre. » Il était Manceau et, comme les gens de son pays, d'humeur très *choquarde*. A la moindre polémique philosophique ou religieuse, sa large figure, trouée comme une écumoire par la petite vérole, se colorait rapidement ; ses petits yeux bridés par ses joues lançaient des éclairs. Cela s'apaisait vite, et le génie pacifique de Fourier planait sur nos réunions. On se donnait rendez-vous le soir, rue Jacob, dans un bel appartement situé au fond d'une cour, et faisant partie d'un hôtel dont le propriétaire était Laurent-Pichat, l'un des fondateurs de la *Revue de Paris*.

Il venait là des hommes de mérite et des originaux : Cyprien Spies, critique musical, surnommé l'Homme en bois ou encore l'Automate de Vaucanson, Antony Méray, distingué bibliophile, mais écrivain trop porté sur la métaphore. C'est lui qui, rendant compte du premier roman d'Hector Malot, *les Victimes d'amour*, a écrit cette phrase mémorable : « M. Malot chatouille avec une plume d'or les narines de la réalité. » Méray, joyeux Bourguignon, ami de la bonne chère comme son coreligionnaire Édouard de Pompery, était de plus un déiste convaincu, ce qui amenait des discussions interminables entre lui et Leblais, l'un de nos collaborateurs, associé par Littré à son grand travail du *Dictionnaire*, et positiviste jusque dans les moelles. De ces divers écrivains, celui qui devait jeter le plus d'éclat sur la courte carrière de la *Revue Moderne* est Jules Castagnary. Il y a publié son très beau *Salon* de 1857, une œuvre qui fit révolution dans la critique d'art, qu'il a peut-être égalée dans quelques-unes de ses productions ultérieures, jamais surpassée.

De cette modeste *Revue Moderne* partit donc l'un des premiers manifestes qui devaient orienter l'art et la littérature vers un retour à la sincérité. Dans cette tendance, je me rencontrais entièrement avec Castagnary. J'avais plaidé, non sans succès, auprès de Sainte-Beuve, la cause de ce que nous appelions le

sincérisme, en le forçant de lire *Mme Bovary* et, ce qui était plus sévère, d'accepter pour le *Moniteur* les *Amoureux de Sainte-Périne* de Champfleury. Un seul détail l'avait impatienté. Le romancier, dans ses portraits de vieillards, parle sans cesse de bonshommes qui ont la tête « comme un genou ». Sainte-Beuve, dont la calvitie était à peu près complète, tolérait difficilement cette expression : « Est-ce qu'il ne peut pas trouver autre chose que cet éternel genou? » L'auteur du *Professeur Delteil* passait encore, grâce à son exactitude scrupuleuse. Mais je ne pus jamais faire adopter ni comprendre Murger. Cette chasse continuelle et aventureuse à la pièce de cent sous exaspérait le placide rentier de la rue Montparnasse, le moins bohème des hommes. Il ne goûtait même pas ces jolis coins de nature et de paysage qui, dans *Adeline Protat* et *le Sabot rouge*, déguisent la faiblesse de l'invention. Tout au contraire nous raffolions de ces détails rustiques et positifs, persuadés que si la vérité trop longtemps méconnue par les néo-romantiques devait reprendre ses droits, ce serait uniquement par la probité du rendu et la conscience du procédé. Hector Malot était absolument dans les mêmes idées et travaillait à les appliquer dans ses romans en préparation. Nous devions, deux ans plus tard, nous retrouver ainsi que Sauvestre et Méray à *l'Opinion Nationale*, et mettre résolument nos théories en pratique.

L'œuvre écrite de Castagnary est peu considérable : deux *Salons*, — 1857 — 1861, un petit volume de *Libres Propos* et une très curieuse brochure intitulée : *Gustave Courbet et la Colonne Vendôme, plaidoyer pour un ami mort.* Des deux hommes qu'il y avait en lui, le politique a de bonne heure absorbé le littérateur. Nous avons droit, nous autres lettrés, d'en exprimer le regret, car le talent de l'écrivain était de premier ordre, et, ce qui ne doit pas être omis, ce talent était l'expression fidèle d'une même et forte pensée. Beaucoup de personnes se sont trompées sur Castagnary, et lui-même prêtait à l'erreur ; il y invitait en quelque sorte par l'ironie douce de sa conversation, la souplesse de son langage, la désinvolture avec laquelle il se jouait, non pas des idées, mais autour des idées. On était tenté de ranger ce charmeur exquis, ce dialecticien subtil, parmi les rhéteurs et les sophistes. Melvil-Bloncourt l'avait surnommé Gorgias et le citait comme un type de scepticisme. C'était se méprendre tout à fait, et la vie trop courte de Castagnary l'a prouvé. Au pouvoir comme

dans la critique, avec les dehors les plus engageants et les plus courtois, il est demeuré ce qu'il était au fond : *un inflexible;* il est resté le proudhonien de sa jeunesse, tel que nous l'avions connu quand il était simple clerc chez Me Boudin, avoué.

Ce sont ses théories proudhoniennes qui, s'ajoutant à son goût pour le naturisme (je n'ai pas dit le naturalisme), l'amenèrent à un véritable culte pour Courbet. Il se fit l'interprète de son œuvre, et plus tard, après les événements de la Commune, le défenseur de sa mémoire.

Une des dernières fois que je vis Castagnary, il faisait partie du Conseil d'État, et justement la *Société française des Amis de la Paix*, dont j'étais alors le secrétaire général, avait une affaire pendante devant cette haute juridiction. Après avoir examiné la difficulté en question, nous nous mîmes à parler « du bon vieux temps »; puis la causerie s'étendant davantage, le nom de Courbet vint à être prononcé. Castagnary me demanda si j'avais lu sa brochure en faveur du peintre condamné. Sur ma réponse négative, il alla chercher un exemplaire, et en me le remettant avec un mot de dédicace, il me le recommanda très vivement au double point de vue de la justice et de l'amitié. Cette brochure est très rare (je crois qu'elle n'a pas été mise en vente) : il serait à désirer qu'elle fût répandue. C'est un modèle de discussion, de raisonnement serré, de démonstration péremptoire. Quand on l'a lue, il est impossible de ne pas considérer les poursuites exercées contre Courbet non seulement comme odieusement injustes, mais comme parfaitement injustifiables.

La *Revue Française* de Jean Morel n'était pas une revue dogmatique comme la *Revue Moderne*, mais avec une teinte de spiritualisme très prononcée, un recueil fort ouvert, fort hospitalier. Peut-être Hippolyte Babou y écrivait-il trop souvent, mais on y lisait avec plaisir des articles de Charles Asselineau, de Baudelaire, d'Édouard Fournier, de Lacaussade, de Mme Blanchecotte. A côté de ces noms, si honorablement connus dans les Lettres, j'en dois rappeler deux qui n'ont pas eu la même notoriété : l'un est celui d'un philosophe catholique auquel on est en train de faire ou de refaire une réputation, Ernest Hello : il écrivait de belles pages, empreintes d'un mysticisme sombre et trop tranchantes de ton ; l'autre est celui d'un pauvre diable, complètement disparu au fond du gouffre, Ferdinand Fouque

Parmi tant de lectures que j'ai faites, celles-ci pour mon ins-

truction et mon plaisir, celles-là pour ma profession, je n'ai jamais rencontré rien d'aussi remarquable ni surtout d'aussi rigoureusement *unique* que les petites compositions de Fouque intitulées : *les Danses grecques*. Je me sers de ce mot « composition » faute de mieux, parce que ce genre de pièces ne correspond à rien de strictement délimité. Ce ne sont ni des pastiches comme *le Centaure*, ni des symboles comme dans *l'Antigone* de Ballanche. Cela tient de l'évocation, du rêve, de la fantaisie, et cependant de je ne sais quelle réalité mystérieuse qui vous pénètre. Le style est coupant et pur comme l'acier; il a du charme dans la profondeur et de la précision dans l'inexprimable.

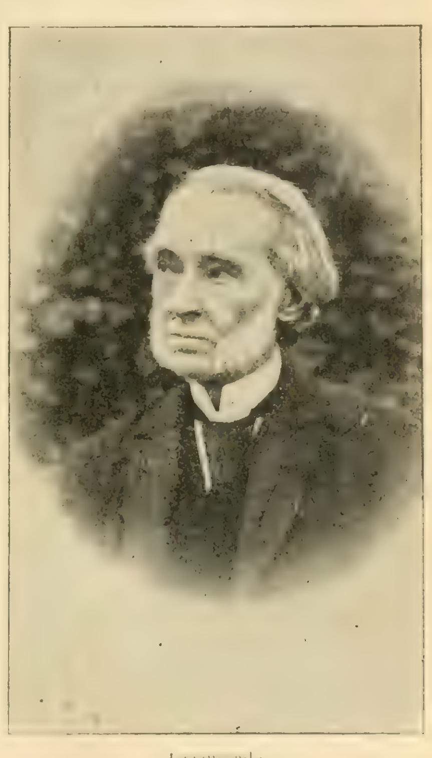
Je ne me souviens plus si l'on payait à la *Revue Française*, mais dans tous les cas on ne devait pas payer cher, car Fouque était l'image de la pauvreté, d'une pauvreté comme on n'en rencontre qu'en Angleterre. Un jour, je me trouvais à la *National Gallery*, dans le sous-sol où l'on expose les esquisses et les dessins de Turner. Un homme en redingote me précédait. Hélas! quelle redingote ! Elle donnait à la fois la sensation de la pelure d'oignon et de l'amadou. On se rendait très bien compte que ce vêtement ne protégeait rien et que si l'on y touchait du bout du doigt, tout s'en irait en charpie. Alors, « du fond de mon passé confus », un souvenir s'éveilla, obscur d'abord, puis se précisant peu à peu. « Où donc, pensai-je, ai-je vu une misère pareille ? » Et le nom de Fouque me revint subitement avec une sensation douloureuse. C'était, du reste, une misère dignement portée. Fouque n'empruntait jamais.

Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,

il grelottait dans sa mansarde de la rue Neuve-Richelieu, où, par une ironie du sort, s'acharnant à faire souffrir ce ventre vide, il habitait la maison du restaurateur Flicoteaux. Fouque disparut sans laisser de traces, et de lui rien ne subsiste, pas même son nom, ce qui est une grande injustice; pas même son œuvre, ce qui est une lacune littéraire. Je n'étais pourtant pas le seul à l'apprécier ; j'eus plus d'une fois l'occasion d'en parler avec Jules Vallès, qui ressentait pour son talent une admiration véritable. Un projet d'édition fut ébauché, des recherches commencées sur cette personnalité si fugace, si réservée : nous ne pûmes rien apprendre. Des événements survinrent et le projet d'édition fut abandonné. Toutefois je rencontrais rarement

Vallès sans échanger avec lui quelques mots de regret sur ce grand artisan du style si digne de mémoire et si lamentablement inconnu.

« Si l'on pouvait créer une revue plus littéraire que politique, ouverte à tous les écrivains indépendants, impartiaux, leur garantissant une pleine sécurité, une entière liberté dans l'expression de leurs sentiments et de leurs idées, ne serait-ce pas un point de départ, un essai d'évolution vers une ère d'apaisement et de libéralisme ? » C'est pour répondre à cette question, pour tâcher de résoudre cette difficulté que, vers 1859, fut fondée la *Revue Européenne*. Elle était destinée à servir en quelque sorte de dérivatif à ce que présentait de trop strictement gouvernemental la *Revue Contemporaine*, dirigée avec habileté d'ailleurs, par un écrivain de beaucoup d'esprit, Alphonse de Calonne.



Lacaussade.

Pour réaliser cette combinaison peu praticable, il fallait trouver un homme qui eût à la fois de l'imagination et du caractère. On eut la main heureuse en choisissant Auguste Lacaussade. Ce stoïcien de talent, qui a su nous donner parallèlement à Leconte de Lisle, et avec plus de finesse, la sensation de la nature tropicale, ce méditatif qui a interprété Leopardi avec une intensité si vigoureuse ; ce poète éminent qui s'est naïvement excusé d'avoir visé à l'Académie française ; cet idéaliste se montra le plus vigilant, le plus capable et le plus libéral des directeurs. Il poussa si loin l'indépendance, que l'on put à cer-

tains moments se demander si la *Revue Européenne* n'allait pas devenir un centre d'opposition. Une satire, dans laquelle il traitait avec peu de ménagements ce que l'on appelait par euphémisme « l'état de choses », scandalisa le clan des personnages officiels, des professeurs.

Il y en avait beaucoup à la *Revue Européenne* et des plus huppés : Monty, Gustave Merlet, Caro. Ce dernier, soit dit sans aucune intention d'épigramme, était le ténor de la troupe. Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Douai, il s'était fait connaître en réfutant dans les journaux et les revues les écrits de Victor Hugo en exil. Appelé à Paris, une belle prestance, une physionomie avantageuse, une voix bien timbrée, une grande facilité d'élocution, une plume abondante, brillante et rapide devaient lui valoir promptement et lui valurent en effet une situation très enviable dans les cours publics et dans les salons.

On l'a beaucoup discuté comme tous ceux qui réussissent, et même dénigré ; les moqueurs lui reprochaient de trop poser en Adonis, et déjà ses camarades à l'École normale l'avaient surnommé *Cuisse d'or*. Il est certain que son auditoire féminin et aristocratique lui fit en définitive plus de mal que de bien, en le signalant au grand public comme un professeur pour dames, et peut-être en l'accoutumant aussi à trop émousser les pointes et trop arrondir les phrases. Il serait injuste cependant que l'on restât sur cette impression. La plupart de ceux qui parlent des cours de Caro ne les ont pas suivis. Ils s'appuient sur une opinion légendaire et moutonnière. Pour moi, qui ai entendu plusieurs de ses leçons et qui les ai même analysées la plume à la main, je puis rendre ce témoignage qu'elles étaient fort remarquables, d'une lucidité parfaite et d'une élégance qui après tout n'est pas à dédaigner. Je sais qu'aujourd'hui, dans l'école documentaire, on manifeste un profond dédain pour les maîtres qui se permettent de parler et d'écrire élégamment. C'est toujours la fable de La Fontaine, *le Renard et les Raisins*. Au fond, Caro était dans la tradition française, dans la tradition qui nous a valu tant d'excellents orateurs et prosateurs philosophes, de Descartes et Malebranche à Cousin, Jouffroy et Fouillée. On a dit de ses articles et de ses livres que c'étaient des traités de vulgarisation ; mais n'est pas vulgarisateur qui veut. Avant de vulgariser, il faut avoir compris, et quand on a compris il faut faire

comprendre. Sous ce rapport, tel ouvrage de Caro, par exemple la *Philosophie de Gœthe*, peut être considéré comme d'une utilité persistante.

Pour en finir avec la *Revue Européenne*, il faut bien avouer que Caro, en tant que lecteur des manuscrits, ne s'y montra tout d'abord ni très encourageant pour les *jeunes*, ni très clairvoyant. Il refusa entre autres le charmant épisode de *Pascaline*, qui devait, quelques mois plus tard, contribuer au succès des *Victimes d'amour*. Il eut aussi quelque peine à se faire à moi, et l'un des reproches qu'il m'adressait était d'abuser des majuscules. Nous n'en devînmes pas moins très bons amis, et d'une amitié qui demeura inaltérée jusqu'à la fin. J'ai reçu de lui beaucoup de lettres affectueuses. On me pardonnera d'en donner une ici, malgré ce qu'elle contient de flatteur à mon égard. Elle a été écrite en 1877, après la mort de Mme Thérèse Bourdeau, sa fille, et elle emprunte à cette circonstance un intérêt particulier :

« Mon cher Levallois,

« Combien je vous remercie et de votre bon souvenir et de votre excellent article ! Vous m'avez procuré hier une heure bien agréable, et ces heures-là sont rares dans ma triste vie. Cet article m'avait échappé pendant notre douloureux exil de Paris, et j'aurais bien perdu à ne pas le connaître. Un plaisir littéraire et philosophique d'abord, puis un nouveau motif de vous remercier, ce qui m'est particulièrement agréable, car vous savez en quelle estime je tiens votre caractère et votre talent. Merci de tout cœur ! Ma vie est brisée comme mon cœur. Mais parmi ces débris subsiste le souvenir fidèle à ceux qui, comme vous, m'ont aimé et consolé.

« Cordialement. »

On voit à quelle profondeur l'avait atteinte cette irréparable perte. Dans le monde, où il fut si recherché jusqu'en ses années de recueillement et de tristesse, il lui arrivait de n'être parfois que l'ombre de lui-même. Il fallait pour le réveiller, pour piquer au jeu le causeur d'autrefois, un bon partner. Barbey d'Aurevilly avait ce privilège. C'était plaisir de les voir tous deux aux prises, et souvent l'ironie courtoise de l'universitaire mettait en déroute les paradoxes à tous crins du gentleman normand. Quelques impertinences de grandes dames et surtout la caricature de

Bellac dans le *Monde où l'on s'ennuie*, furent extrêmement pénibles à Caro. Il assistait à la première représentation et il tint bon jusqu'au bout sans laisser paraître son émotion, mais il s'en alla navré. Quelque temps après, je le rencontrai place Médicis, à l'une des entrées du Luxembourg. Nous fîmes quelques tours ensemble dans le jardin. En parlant de sa fille, il avait les larmes aux yeux. Il ajouta : « Je ne vais plus dans le monde. Croyez-m'en, mon cher ami, n'y allez pas trop. Il faut se faire désirer : qui se prodigue se perd ! »



Hector Malot.

Dans l'été de 1859, le journal *la Presse*, qui appartenait à M. Millaud, et que dirigeait M. Adolphe Guéroult, fut soudainement mis en vente, et du jour au lendemain changea de rédaction. Si cela devait être pénible pour M. Guéroult, c'était très contrariant pour Malot et moi, car Malot étant recommandé par un de nos camarades de collège, cousin du rédacteur en chef de *la Presse*, et se chargeant de me recommander à son tour, le pot au lait de Perrette se renversait pour nous d'une façon mortifiante. Malot toutefois ne se découragea point : il fit des visites, des démarches, et disposa si bien les personnes et les choses, qu'il put, vers la fin du mois d'août, m'annoncer, à notre mutuelle satisfaction, la création d'un nouveau journal, *l'Opinion Nationale*, dans lequel nous serions certainement engagés, lui comme romancier, moi comme critique. M. Guéroult, que nous allâmes voir et qui nous reçut de la manière la plus affable, me demanda en effet de lui remettre une *Variété* à titre d'essai. *L'Opinion* devait paraître le 1er septembre. Trois ou quatre jours auparavant, je portai un article sur la *Grammaire et les gram-*

mairiens de Charles Livet. Mes amis me blâmèrent d'avoir choisi un pareil sujet : on me prédit que très probablement je ne serais pas inséré, que, dans tous les cas, cette *Variété*, inévitablement ennuyeuse, serait la première et la dernière. Je ne fus pas ému de ces fâcheux pronostics. Mon système, qui m'a souvent réussi, aussi bien pour les articles que pour les conférences, a été de ne jamais rechercher les sujets à panache, de m'attaquer au contraire à ce qu'il y a de plus aride et de plus ingrat, me disant avec raison que, qui peut le plus peut le moins, et donne ainsi une juste idée de sa force. C'est ce qui arriva pour *l'Opinion Nationale*. Le journal date du 1er septembre : mon article parut dans le deuxième numéro. Il obtint un succès qui dépassa de beaucoup mon attente. Non seulement M. Guéroult me félicita vivement, mais il me pria de faire une *Revue littéraire* tous les quinze jours, et aussi de lire les manuscrits qui commençaient d'affluer au bureau de rédaction. J'acceptai ces fonctions délicates : je devais les remplir de mon mieux pendant treize ans.

Il n'est dans mon goût ni dans mes habitudes de rien exagérer. Je dois cependant rappeler que *l'Opinion Nationale* a été l'un des plus brillants succès du journalisme contemporain. Les éléments de la rédaction étaient fort variés. Le côté saint-simonien, phalanstérien, quelque peu socialiste autoritaire, quoique mélangé de tendances libérales, était représenté avec éclat par le rédacteur en chef autour duquel venaient se grouper nos amis de la *Revue Moderne*, Sauvestre, Castagnary, Méray. Rattachons-y le vieux Laurent (de l'Ardèche). Azevedo était chargé de la musique ; le père Babinet, puis Tavernier (de la Nièvre), de la science ; Alexandre Bonneau, du *Bulletin* ; Sarcey qui était encore de Suttières, du Théâtre ; Edmond About, de la partie mondaine et fantaisiste. Hector Malot n'allait pas tarder à publier *Jacques Chevalier*, devenu, dans la collection de ses œuvres, *les Amours de Jacques*. Plus tard, d'autres Normands vinrent s'adjoindre à nous : Georges Pouchet, Ernest Chesneau, qui remplaça Castagnary au bout de quelque temps ; Eugène Noël, dont les *Lettres rustiques*, suivies de tous avec beaucoup d'intérêt, formèrent plus tard le noyau de l'agréable volume intitulé : *la Campagne*. Plusieurs de ces noms méritent qu'on s'y arrête. Parlons d'abord de l'homme éminent qui, plus que tous les autres, fit la fortune du journal.

Adolphe Guéroult était de Fleury-sur-Andelle, dans la haute

Normandie, aimable et riante localité, située non loin de la célèbre côte des *Deux Amants*, et dont la très élégante église réjouit l'œil du voyageur. J'ai dit plus haut que Guéroult avait fait ses études au séminaire d'Écouis, où il connut mon père; mais pas plus que celui-ci il ne se sentit de vocation pour la prêtrise. Très bon musicien, il s'était fait par ses excellentes études spéciales un nom dans le journalisme. Comme philosophe il avait pris une part très active au mouvement saint-simonien. Comment, après avoir été consul au Mexique, à Mazatlan, s'était-il lancé dans la polémique et la haute politique, je n'en sais rien. Ce qui est incontestable c'est que, du jour où il prit pied sur ce terrain, il y occupa et il y garda l'une des premières places. Moins agité que Girardin, il avait plus de souplesse que Peyrat et plus de délicatesse que Nefftzer. Guéroult avait passé au *Journal des Débats*, et il en avait gardé le bon ton, la courtoisie de langage, en laissant de côté la raideur doctrinaire, — une raideur de surface. C'est à lui que Saint-Marc Girardin disait un jour : « Vous blâmez les abus, jeune homme : c'est très bien ! mais peut-être vaudrait-il mieux en profiter. »

Un semblable conseil n'était guère fait pour un homme d'une probité à toute épreuve et d'une droiture inaltérable. Le rédacteur en chef de l'*Opinion Nationale* appartenait à une race qui paraît s'être, depuis quelque temps, singulièrement clairsemée, la race des scrupuleux. En dépit des injures qu'on lui a prodiguées, des calomnies qu'on a semées sur son compte et qui ont abrégé sa vie, il faut bien reconnaître que ce grand journaliste n'avait pas les habiletés qui conduisent à la fortune durable. « Il est fin sans être adroit » : ainsi le caractérisait Sainte-Beuve. Michelet en portait à peu près le même jugement. Ces esprits d'élite ne l'en estimaient que davantage.

Comme écrivain, il a eu pendant longtemps, selon la vieille locution, l'oreille du public. Il plaisait par la clarté, l'honnêteté évidente, le sentiment de l'humanité, une émotion vraie. Ses articles sur le petit Mortara ont été, à leur époque, un événement européen. L'éducation saint-simonienne, en donnant à sa pensée la culture philosophique, l'avait accoutumé à considérer les choses et les gens avec plus de largeur et d'impartialité que ne le font ordinairement les polémistes. Rédacteur en chef, il était poli avec tout le monde, avec ses collaborateurs, avec les solliciteurs et les importuns, et même avec les garçons de bureau. L'œil

bleu, très clair, était bien celui du Normand, mais sans aucune dureté. Sa physionomie présentait le type des bourgeois de Louis-Philippe, quelque chose d'épanoui, de malin et de reposé. Rentré chez lui à son cinquième de la rue d'Amsterdam, il écoutait ses enfants faire de belle et bonne musique, il causait science avec son fils aîné, Georges Guéroult, le traducteur et le commentateur autorisé d'Helmholtz. Dans les polémiques, on est allé, à bout d'arguments, jusqu'à lui reprocher ce cinquième étage. « Nous savons bien, écrivait impertinemment un rédacteur des *Débats*, que la vertu loge toujours au cinquième, et l'exemple de M. Guéroult confirme la règle. » C'était d'autant plus maladroit que le principal rédacteur des *Débats*, M. John Lemoinne, logeait dans la même maison, au quatrième, et qu'ainsi la plaisanterie faisait coup double.

Parmi les anciens saint-simoniens qui concoururent à la fondation de l'*Opinion*, les plus zélés étaient Laurent (de l'Ardèche) et Azevedo. Laurent signait presque toujours ses articles d'un pseudonyme, Deleuze, je crois, — parce qu'il craignait que l'étiquette bonapartiste attachée à son nom ne nuisît à la réussite du journal auprès des lecteurs libéraux. Pour moi, j'étais tout enchanté de retrouver l'historien dont le *Napoléon illustré* avait tant amusé mon enfance. Il avait écrit aussi sur la Révolution et Sainte-Beuve, à ce propos, lui avait décerné cet éloge dont il était très fier : « M. Laurent (de l'Ardèche) a su marcher sans glisser sur la crête de la Montagne. » Laurent personnifiait cette nuance d'opinion qu'on a nommée le bonapartisme de 1815, celui des *Brigands* de la Loire, une sorte de bonapartisme national, républicain, respectueux de l'*Acte additionnel* et ne boudant pas devant un certain socialisme.

A l'égard d'un pouvoir qui n'était tendre ni pour les indépendants, ni pour les neutres, Laurent, dans l'occasion, devait servir de paratonnerre. Bibliothécaire à l'Arsenal, il y occupait le logement rendu célèbre par le séjour de Charles Nodier et de sa famille. Il me fit avec beaucoup de bonne grâce les honneurs de cet appartement historique ; j'étais, du reste, le seul de la jeune rédaction avec lequel il entretînt des rapports amicaux. Les autres lui témoignaient une froideur déplaisante ; Castagnary l'avait surnommé *Casse-Noisette*.

Azevedo donnait exactement la sensation d'un de ces pantins qui ont si longtemps amusé les enfants, d'un de ces diables que

l'on voyait sortir d'une boîte en roulant des yeux effarés et poussant des cris aigus. Avec son nez crochu, ses pommettes saillantes, son galbe de poupée, sa voix de castrat, ses mouvements automatiques et cependant désordonnés, il pouvait se flatter d'être un pantin de premier ordre. Cela ne l'empêchait pas de se connaître fort bien en musique et d'en écrire pertinemment. Il valait mieux le lire que l'entendre. Azevedo n'avait que deux sujets de conversation : la méthode Galin-Paris-Chevé, qu'il portait aux nues, ou bien le livre auquel il travaillait et qui devait s'intituler : *Les Doubles Croches malades.* Bien entendu, ce livre n'a pas paru, et peut-être est-ce regrettable. Quand une partition le laissait froid, il lui jetait cet anathème : « Ça manque de gendarmes ! Je ne me sens pas empoigné. »

Un jour, il me happa sur le boulevard des Italiens, au coin de la rue du Helder, et me demanda ce que je pensais de la *Symphonie héroïque* et de la manière dont l'interprétait l'orchestre de Pasdeloup : « Ils n'y comprennent rien ! Ainsi, par exemple, les flûtes... » Et le voilà qui arrondit les lèvres et imite la flûte. Puis ce fut le tour des violons. Avec son bras droit il passait sur son bras gauche un archet imaginaire. Quand il arriva aux cuivres, ce fut du délire. Il frappait ses mains les unes contre les autres et décrivait en même temps une pyrrhique. Le monde commençait à s'amasser autour de nous, et le vent qui soufflait de la rue du Helder me « rendait fou ». Je lui dis brusquement adieu et m'en allai à grande vitesse. Mais lui, courant après moi de toutes ses forces, sur ses petites jambes de dieu indien, me criait, à l'extrême stupéfaction des passants : « Arrêtez ! arrêtez ! Vous n'avez pas encore pu juger la grosse caisse ! »

Pour compléter cette esquisse de la rédaction, il me reste à parler d'un élément que j'ai à peine indiqué, de ces Normaliens qui n'avaient fait que traverser l'Université et que représentaient chez nous, avec un talent orignal, avec un esprit très dégagé et très ouvert, Villetard, Sarcey, About, Alfred Assolant.

Jules Levallois.

(A suivre.)



LES PERCE-NEIGE ROUGES

Le grand château de la marquise Colombine, qui était bâti en marbre rose et ajouré de sculptures, comme une châsse où une sainte coquette habiterait vivante, recevait la neige depuis deux jours. Nichée dans tous les creux des corniches, tassée entre les balustres, blottie dans les ciselures des encorbellements, la mousse blanche, qu'on croirait faite avec des rognures de fleurs, alourdissait le joli manoir et le rendait pareil à un joyau d'orfèvrerie à demi emballé dans l'ouate. La figure effacée, les membres à peine distincts sous l'enfouissement blanc, les statuettes, qui mimaient sur les frontons des histoires mignardes, semblaient, par suite d'un sortilège, rentrer lentement dans le bloc dont l'imagier les avait tirées.

Tout autour, le parc était blanc, sans taches de pas sur les pelouses ; les arbres du bois se dessinaient en arabesques pâles sur le ciel d'un gri uni : on eût dit un paysage en nacre appliqué sur du velours.

Dans la haute chambre, où les bonds éperdus des flammes communiquaient une vie un peu inquiétante aux personnages des tapisseries, Mme Colombine restait seule ; et elle s'ennuyait tant qu'elle avait presque envie de filer une quenouillée de lin ou de réciter son chapelet pour se distraire.

Les petites marquises très heureuses détestent la solitude, car elles ne savent pas penser leur bonheur. Comme les oiseaux, qui sont à peine plus sérieux qu'elles, il faut qu'elles le chantent. Mais elles ne peuvent chanter pour soi, parce que leur chanson ne se compose pas des notes, des cris harmonieux et vagues arrachés par les sensations joyeuses ; elle est faite de mots, et

ces mots, dans leur vanité d'avoir un sens, réclament un partenaire pour les entendre, et même pour y répondre quelquefois.

Or, Mme Colombine était très heureuse.

Tous les jours de sa vie de dix-neuf ans se succédaient sous une enfilade de bonnes étoiles ; vers sa dix-septième année elle épousait le vieux marquis Polichinelle, bossu, cagneux, ivrogne, bourru, et riche, riche comme les Mages, juste à temps pour devenir sa veuve au bout de six mois. Elle avait un château tel qu'en élèvent les architectes des légendes ; elle avait des milliers de serfs ; elle avait des bijoux autant qu'une Notre-Dame de pèlerinage ; elle avait une frimousse rose comme une fleur de balsamine, des fossettes qui riaient aux bords de ses joues, des yeux fureteurs toujours à la recherche de choses amusantes, un nez très commodément retroussé pour faire une large place aux baisers.

Rien ne manquait à son bonheur ; et sans arrêt elle le pépiait aux beaux chevaliers athlétiques, aux pages menus, aux blêmes poètes plaintifs qui tenaient cour galante en son castel. Aussi se sentait-elle fort mélancolique, et outrée de dépit contre cette maléficieuse neige qui l'assiégeait, qui cloîtrait dans des châteaux lointains les seigneurs courtois, et dans les hospices des moines les poètes, diseurs de radieuses paroles, belles comme des mensonges.

Le baron Pierrot lui-même n'avait pas paru de ces deux mortelles journées ; pourtant Colombine n'ignorait point qu'il l'aimait, celui-là. Si souvent elle lui avait égratigné le cœur avec ses ongles cruels qu'elle l'avait vu crier de souffrance. Et elle avait bien ri, presque autant qu'aux contorsions des serves fouaillées nues.

Elle eût eu Pierrot à ses côtés, sur l'escabelle basse réservée aux amoureux, qu'elle ne se fût pas ennuyée une minute.

D'abord il savait, tout comme un vagabond, murmurer des chansons rimées, avec des assonances qui faisaient doucement frissonner, comme des baisers qui seraient exprimés par des mots. Et sa viole pleurait... oui, elle pleurait toujours, la viole, même quand les couplets étaient gais, accordée sans doute à l'âme du musicien plutôt qu'à sa voix.

Puis, la marquise se lassait-elle des chants ? le baron lui contait des histoires merveilleuses qui prouvaient la toute puissance des fées ; ou des miracles très effrayants de damnés qui tourmen-

taient leurs amantes infidèles, et elle grelottait d'effroi comme si ces aventures sombres l'eussent concernée. La nuit suivante elle commandait à une chambrière de veiller près de son lit, pour avoir le plaisir de s'endormir tranquillement ayant peur.

Certains jours aussi elle imaginait de ne parler à Pierrot que du méchant page Arlequin, un dameret vicieux comme un singe, effronté comme un coq. Elle détaillait toutes ses gentillesses, s'extasiait sur son habileté aux jeux des jongleurs, sur sa grâce à cheval, sur son talent pour le dressage des faucons ; et, avec les petits rires d'une personne qui est heureuse d'admirer, elle redisait les plaisanteries polissonnes, les grossièretés de croquant dont le mauvais garçon la régalait. Rien ne la réjouissait tant alors que la mine de Pierrot. Tout droit et livide, les mains serrées, les lèvres closes, il regardait fixement devant lui, comme s'il avait eu une vision ; ses sourcils se rapprochaient, ses prunelles s'éteignaient, ternies par la buée de larmes intérieures ; sa figure devenait pareille à ces masques d'infinie désolation que les maîtres verriers donnent aux Christs des vitraux. Ensuite elle exigeait qu'il répliquât, elle lui lançait des questions directes ; et c'était nouveau sujet de rire que d'entendre Pierrot répondre d'une voix tremblottante et cassée de vieil homme, qui faussait aux fins de phrases sur des sanglots retenus.

Qu'il l'amusait donc, ce jouet, qui avait sur les pantins qu'on brise la supériorité de pouvoir resservir toujours, et de souffrir.

En songeant, Colombine était venue appuyer son front sur les plombs des vitres. Elle contemplait le ciel gris et la terre blanche avec des yeux pleins de rancune, quand, soudain, elle entrevit au bout de l'avenue déserte un point noir qui remuait. Un loup qui ne trouvait plus à boire dans les ravins glacés ? un chien las de dormir le nez sur les landiers ? un pèlerin transi se hâtant vers l'hospitalité du manoir ?

Le point grossissait, sa forme se précisait. La marquise apercevait un cheval à robe sombre, qui trottait lourdement à cause de la neige collée à ses sabots. L'allure de la bête paraissait réglée, et pourtant on ne voyait pas de cavalier.

Une rapide émotion frappa aux tempes de Colombine : ce cheval était-il quelque enchanteur expert en métamorphoses ? ou bien, animal vivant, se laissait-il, en soufflant de terreur, chevaucher par un spectre ? Quelques foulées rapprochèrent la bête. Colombine, que l'appréhension maintenait collée au vitrage,

respira à l'aise : elle distinguait le cavalier, et reconnaissait le baron Pierrot. Seulement, par caprice ou par vœu, il était habillé de blanc, comme un bachelier pour sa veillée d'armes ; et, de loin, la blancheur de son costume se fondait avec celle de la neige.

La petite marquise Colombine sourit, rose de plaisir aux idées agréables de n'être plus seule, et d'avoir un amoureux à tourmenter.

Quelques minutes écoulées, le baron, un genou sur les dalles, lui baisait dévotement les mains.

Un rire fluet sautilla :

— Vœu de pureté ? interrogeait-elle moqueuse en désignant le pourpoint de satin blanc.

— Non, dit Pierrot, harmonie. Les couleurs de la nature sont comme des caractères différents que, complexe et fantasque, elle s'amuserait à prendre suivant les saisons. Quelques-uns de ces caractères appellent les oppositions et les heurts, d'autres supportent les contradictions, certains exigent la soumission parfaite. Tel est son caractère blanc. La nature blanche, qui se repose de ses enfantements, est une vierge. Elle en a les mystères, la froideur, les cruautés ; elle en a aussi le despotisme ingénu. Sans le vouloir, et parce qu'elle est infiniment simplifiée, elle exècre les contrastes entre elle et les êtres. Pour les éviter, elle rend le moindre désaccord de couleur choquant aux yeux, pénible aux nerfs. Le froissement intime est identique à celui qu'on supporte à entendre grincer deux violes désaccordées. Je me suis vêtu de blanc pour vous épargner ce mal.

Colombine, qui ne comprenait à ces choses subtiles pas plus qu'à l'hébreu de son chapelain, pensait qu'elle n'eût guère pâti à regarder un pourpoint rouge ou bleu. Mais elle en garda l'observation pour elle, afin de ne point paraître une personne vulgaire, dont l'imagination bien portante ne s'endolorit pas facilement.

— Vous m'aimez toujours ? demanda-t-elle.

Son sourire se fit aigu, avec des menaces aux coins.

Pierrot eut peur de ce sourire. Il baissa la tête, et, à demi-voix, comme on dit les paroles tristes ou honteuses, il répéta :

— Toujours.

— Alors, parlons d'amour ; je veux que vous me disiez sur ce sujet des choses nouvelles, avec des mots qui n'aient jamais servi.

Au-dessus du sourire, entre les cils presque rejoints, les prunelles eurent une lueur perfide, pareille à celle d'une lame dissimulée sous des habits de fête.

— Non, dit Pierrot lentement, n'en parlons pas. L'amour, quand il est vrai, n'a qu'un mot : « Je t'aime » et ce mot a tant servi ! Des millions de lèvres se sont usées sur lui sans l'user. Si vous exigiez d'autres formules, c'est que vous ne savez point encore aimer. On ne définit pas l'amour, on le sent. Il est en nous comme une âme de surplus ; une âme mystérieusement née pendant notre vie, et qui peut mourir avant notre mort. Cette âme, nous ne l'avons pas voulue, elle s'est imposée ; nous ne la comprenons pas ; et, même lorsque sa présence est douce, nous avons parfois quelque épouvante à la savoir, elle, hôtesse nouvelle, si entièrement maîtresse de nous. Quand elle est douloureuse, hélas ! il n'est pas en notre pouvoir de la chasser ; et l'homme regarde son cœur souffrir, informé pourquoi il souffre, mais ignorant quelle est la puissance qui le force à garder sa souffrance, à redouter de la perdre.

La perverse marquise, qui avait espéré empêtrer Pierrot dans quelque déclaration inextricable, haussa les épaules, et mordit ses lèvres fraîches si brusquement qu'elles blêmirent. Elle se dépitait de n'avoir nulle occasion de railler, et de trouver son amoureux si triste qu'il ne lui serait pas facile de l'attrister davantage.

Elle essaya pourtant :

— Baron Pierrot, ne conte-t-on pas sur votre enfance d'incroyables histoires ? Ne prétend-on pas que la Notre-Dame-des-Lacs est votre marraine ?

— C'est la vérité. Ma mère avait une dévotion très tendre à la Notre-Dame-des-Lacs. Lorsque je fus baptisé, elle obtint qu'on descendît la statue de l'autel, qu'on l'habillât de ses plus somptueuses robes d'or, qu'on l'amenât près des fonts. Et la Vierge fut ma marraine. Elle me présenta au prêtre sur ses mains de bois aux bagues éblouissantes. Ma mère s'imagina que la figure peinte avait souri en abaissant sur moi ses yeux de pierreries ; aussi, en mourant, vers ma deuxième année, elle n'eut aucune angoisse, puisque j'étais le fils mystique de la Bonne Dame.

— Et votre marraine vous a donné des marques de sa protection ?

— Souvent.

— Comment, alors, ne m'oblige-t-elle pas à vous aimer ?

— Je n'en suis pas digne, sans doute.

— En quoi ?

— Je n'ai pas encore assez souffert ; je n'ai pas suffisamment mérité le bonheur.

— Ce ne serait pas le bonheur que de m'avoir pour femme.

— Je considère que oui.

— Je suis colère, coquette, menteuse, méchante.

Il éleva les yeux vers l'infini de son rêve, très loin au delà des petites misères habituelles, et répondit simplement :

— Je vous aime.

— Je suis impérieuse et veux commander.

— J'obéirai.

L'expression narquoise et cruelle d'une chatte, qui relève sa patte de sur un oiseau dont les ailes sont brisées, joua dans la physionomie de Colombine.

— Obéissez tout de suite. Il me faut des fleurs pour mon oratoire.

Pierrot la regarda, immobile. Il recherchait, sur les nerfs qui les portaient à sa pensée, l'écho des dernières paroles, pour s'assurer qu'il les avait bien comprises. En sa candeur d'amoureux, il s'étonnait que Colombine réclamât l'impossible.

Elle redit, et les mots sifflèrent comme une flèche lancée :

— Des fleurs.

Il s'inclina :

— Vous en aurez.

Et sortit.

L'air sentait les pierres mouillées et les feuilles flétries, une odeur de chapelle, morne et douce, qui engage à la mort comme des draps parfumés au sommeil.

Pierrot, que les cruautés de Colombine navraient chaque fois comme si elles eussent été inattendues, songea :

— Dans la mort on oublie l'amour. J'envie ceux qui dorment au cimetière.

Ses doigts machinalement allèrent à la poignée de l'épée.

— Oh ! je voudrais mourir !

Il prévit sa mort : la lame perçait difficilement le pourpoint; le satin s'éraillait, puis cédait fil à fil ; la pointe froide touchait sa poitrine, appuyait; la peau éclatait. Et, d'un seul élan, dans un jaillissement chaud qui lui mouillait les mains, il enfonçait l'arme dans son pauvre cœur souffrant. Un bruissement de cas-

cade dans les oreilles, des points d'or dansant devant les yeux, une brûlure rapide comme si un rayon de soleil glissait dans la blessure; enfin le froid, l'obscurité, la fin de son mal d'amour.

La fin ?...

Il avait tué son corps. Mais son âme, mais lui, — car il s'apercevait que le corps comptait peu — souffrait davantage. Sans entendre son acte de contrition, Dieu le condamnait à hanter la chambre de Colombine, et à voir la folle marquise baiser le page Arlequin, le chevalier Arthus, Gilles le troubadour, et tant, et tant d'autres !...

— Notre-Dame-des-Lacs, ma bonne marraine, pardonne ce mauvais désir que j'ai eu d'aller vers la mort. Éloigne de moi la tentation.

Elle avait commandé d'apporter des fleurs !

Dans ses mains, que le froid raidissait, et qui grelottaient d'angoisse, Pierrot prit une poignée de neige. Il s'appliqua à la façonner. Une tige s'effila, des feuilles grandirent, rigides, en forme de glaives ; des pétales s'ouvrirent; de mignonnes étamines se piquèrent au fond de la corolle. Pierrot avait créé un lis, une triomphante fleur de glace, pailletée de lueurs bleues sur les facettes des cristaux, pareille à un joyau dont les diamants auraient ce charme de n'être pas durables.

Il s'agenouilla devant son œuvre :

— Notre-Dame-des-Lacs, fais un miracle pour ton fils. Anime cette fleur. Donne-lui la couleur et le parfum, pour que Mlle Colombine l'agrée.

Il attendit.

Le lis restait de neige.

Déjà même ses parcelles remuaient, les lueurs bleues se déplaçaient lentement, la fleur redevenait de l'eau.

Pierrot, déçu, s'enfuit dans les bois.

Il marchait vite, comme s'il eût, en s'éloignant, espéré se sauver de sa souffrance ; et d'instinct, pour atténuer son mal, il en répétait le cri monotone et gémissait :

— J'aime ! j'aime ! oh ! que je souffre, mon Dieu, parce que j'aime !

Dans l'atmosphère tranquille, la plainte se propageait. Elle emplissait le bois, s'engouffrait aux profondeurs des avenues, rebondissait aux troncs sonores des chênes, frémissait entre les branches ; et, toujours montée, envolée au-dessus des cimes, elle

sanglotait par tout le ciel, voix désolée de l'universelle douleur clamant le martyre unique :

— J'aime ! j'aime ! je souffre parce que j'aime !

Cependant les nuages gris s'écartaient, violemment déchirés ; entre leur dentelures irrégulières des couleurs délicates paraissaient : des bleus de myosotis séchés, les roses des coquilles longtemps exposées à l'air, le vert limpide des mers apaisées. Puis un rayon de soleil vint hérisser la neige de milliers et de milliers de fines pointes d'or.

Pierrot s'arrêta, blessé par ce sourire des choses comme par une moquerie adressée à lui seul.

Mais aussitôt il s'exclama, ravi. Entre deux grosses racines s'abritaient des touffes de perce-neige fleuris. Il les cueillit brin à brin, avec des mouvements timides, craignant presque de voir les clochettes tremblantes se fondre et s'évanouir comme son lis de neige.

Mme Colombine, très intriguée, se demandait par quel prodige Pierrot tiendrait sa promesse ; ou à l'aide de quel ingénieux stratagème il ne la tiendrait pas. Elle attendait son retour avec de petits tressaillements d'impatience. Peut-être reviendrait-il tout uniment déconvenu et penaud, contraint d'avouer que l'amour d'un baron n'a pas le pouvoir de faire épanouir des fleurs sur la neige...

Un bruit de pas pressés, le battement d'une porte : Pierrot, aux pieds de la marquise, lui tendait les perce-neige. Elle les prit, les examina avec une moue désappointée, et les jeta sur le coin d'un bahut.

Elle soupira :

— Mon oratoire n'aura donc pas de fleurs ?

Pierrot sentit se suspendre le battement de son cœur.

— Vous n'acceptez pas les miennes ? implora-t-il tout dolent et humble.

— Mon oratoire, vous le savez, est rouge. Des trois personnes de la Trinité, de tous les bienheureux qu'on prie, je n'aime que Christ. A lui seul j'offre un logis dans ma demeure ; et sa chapelle — sa chambre, où je viens l'aimer — est rouge, couleur de sang, couleur d'amour. Je n'y veux mêler jamais d'autre nuance.

Pierrot, jaloux puisqu'elle parlait d'amour, jaloux de Dieu, demandait :

— Pourquoi l'aimez-vous ainsi ?

— Parce qu'on m'a enseigné qu'il était beau.

Il se fit un silence, pendant lequel ils entendirent pleurer dans le bois flambant un reste de vie.

Elle murmura :

— Celui qui me donnerait des fleurs rouges, je crois, sur mon âme, que je le baiserais aux lèvres.

Pierrot reprit le pauvre bouquet, qui s'affaissait tristement dans l'air de la pièce chauffée; il portait en lui la foi qui force les miracles.

— Si ces perce-neige deviennent rouges, vous me baiserez aux lèvres ?

Déjà Colombine ne promettait plus.

— Peut-être, dit-elle avec son méchant sourire.

Sur cette vague espérance, Pierrot, pareil à tous les amoureux, eût joué sa vie.

— Veuillez me mener en votre oratoire et m'y enfermer seul.

Elle le précéda.

Avec cette belle inconscience des martyrs qui prévoient le ciel et qui oublient que le supplice est entre leur rêve et la récompense, Pierrot marchait, le regard radieux.

La marquise ouvrit une porte en chêne, fouillée et semée de croix d'argent comme la très précieuse reliure d'un missel. Et Pierrot se trouva seul dans l'oratoire.

Les murs étaient en marbre rouge, avec de grosses veines luisantes qui semblaient des ruisseaux de sang frais ; l'unique verrière, placée au-dessus de l'autel, montrait un Christ aux yeux caressants, aux mains étrangement frêles, tout droit sur le nimbe énorme d'un soleil couchant, rouge comme une fournaise. Rouges aussi, avec de doux reflets de soie, les draperies tombées du dais, à droite et à gauche du tabernacle; rouges les tapis, et rouges les coussins. Car on ne voyait ni stalles, ni banquettes, mais seulement une profusion de coussins sur les dalles; et cette chapelle, ainsi que disait Colombine, ressemblait davantage à une chambre d'amour qu'à un sanctuaire.

Après un signe de croix, Pierrot dégrafa son pourpoint ; et, sans hésitation, se fit avec son poignard une large entaille à la poitrine, vers la place où il sentait son cœur. Dans sa blessure, il posa les blessures des tiges rompues, et pria :

— Notre-Dame-des-Lacs, le bonheur est mérité par la souffrance. Pour le baiser que j'espère, je donne de mon sang. Permets que de mes veines il coule dans celles des fleurs blanches ;

permets, ô sainte Notre-Dame, que leurs corolles pâles deviennent vermeilles.

La Vierge, cette fois, entendit son filleul.

Pas une goutte de sang ne coulait sur les vètements de Pierrot; les fleurs aspiraient cette sève chaude, elles prenaient les tiédeurs de corps vivants et le rouge de la chair.

Quand elles furent pourpres, pareilles à des découpures de derme sanglant, la plaie de Pierrot se referma, simplement, comme pourraient se joindre des lèvres.

Colombine était demeurée derrière le vantail, un peu craintive, redoutant quelque pratique de magie qui souillerait son oratoire. L'éperdue clameur de joie qui résonnait dans la chapelle lui apprit l'accomplissement du miracle.

Elle poussa la porte. Un carré de jour entré avec elle s'abattit sur Pierrot.

— Ha!... ha!... ha!... ha!... ha! seigneur Pierrot, que vous êtes donc risible à voir!

Elle reculait.

Et riant, riant, avec les soubresauts, les suffocations d'une gaîté qui tourne à la crise nerveuse, la marquise se sauva par les couloirs.

— ... Ha!... ha!... ha!... hi!... hi!...

Les petites notes décroissantes de son rire piquaient le cœur de Pierrot comme autant de fines fléchettes.

Sortant à son tour, il aperçut son image dans un grand miroir de métal qui rassemblait les clartés éparses dans le vestibule assombri. Il s'arrêta, terrifié.

Sa prière avait été exaucée; mais la Notre-Dame-des-Lacs l'avait prise à la lettre avec une cruelle précision. Toute la couleur de son sang avait passé dans les fleurs; et Pierrot restait blanc, blanc comme son costume, d'un blanc de lis, d'un blanc de neige.

Jamais Pierrot ne revit la marquise Colombine; jamais plus il ne connut le bonheur d'aimer.

Pourtant, comme il était baron et que sa noblesse l'obligeait à laisser des héritiers, il se maria. Et il fut père de la lignée des Pierrots, — poètes qu'on bafoue, amoureux qu'on n'aime pas, — éternellement pâles par la faute de l'aïeul fou qui donna son beau sang rouge pour une promesse de femme.

Léon de Saint-Valery.



LES SPIRITES[1]

— COMÉDIE EN QUATRE ACTES —

(*Suite.*)

ACTE II

La scène représente la cuisine des domestiques. Les trois Moujiks, sans pelisse, assis autour de la table, boivent du thé en s'épongeant la sueur du visage. Féodor Ivanitch, un cigare à la bouche, est à l'autre extrémité de la scène. Sur le grand poêle est étendu l'ancien chef de cuisine; on ne le voit qu'à la cinquième scène.

SCÈNE PREMIÈRE

LES TROIS MOUJIKS et FÉODOR IVANITCH.

FÉODOR IVANITCH. — Voici mon conseil; ne t'y oppose pas. Les jeunes gens désirent se marier, que Dieu bénisse leur union! Tania est une brave et honnête fille. Ne t'inquiète pas de ce qu'elle est bien attifée, en ville on ne peut pas faire autrement. Je te le répète, c'est une gentille et honnête fille.

LE 2e MOUJIK. — Puisque Sémion le veut, tant pis pour lui; c'est pas moi, c'est lui qui sera le mari, seulement je t'avoue que je la trouve trop propre... je ne sais pas même comment la recevoir

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril 1897.

dans mon isba avec tous ses colifichets... Elle aura peur pour sa robe quand sa belle-mère voudra l'embrasser!

FÉODOR IVANITCH. — Eh, mon vieux, ce n'est pas la propreté, c'est le caractère qu'il faut voir; elle a bon caractère, elle sera obéissante et respectueuse...

LE 2e MOUJIK. — Eh bien, je la prendrions puisque mon gars s'est mis dans la tête qu'il la lui faut. Somme toute, c'est pas drôle de vivre avec une femme qu'on n'aime pas. Je consulterai ma vieille... et ensuite avec l'aide de Dieu...

FÉODOR IVANITCH. — Ainsi, c'est entendu?

LE 2e MOUJIK. — Je le crois...

LE 1er MOUJIK. — Es-tu heureux, toi, Zackar! Tu es venu pour l'achat du terrain, et tu ramènes une si belle bru!... Seulement pour observer les formes faudrait arroser les fiançailles...

FÉODOR IVANITCH. — Ça, c'est tout à fait superflu... *(un silence embarrassé.)* Moi, je comprends très bien votre vie de paysan, et à vrai dire, je pense déjà moi-même à m'acheter un lopin, à me bâtir une isba et à avoir mon petit train... Peut-être irai-je dans votre pays...

LE 2e MOUJIK. — C'est une vie bien agréable...

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, avec de l'argent on peut avoir tous les plaisirs au village.

LE 3e MOUJIK. — Qui dira le contraire? Au village, en toutes choses, on est plus libre qu'à la ville.

FÉODOR IVANITCH. — Alors si je viens dans votre pays, vous m'accepterez dans votre commune ?

LE 2e MOUJIK. — Pourquoi pas? Tu offriras de l'eau-de-vie aux vieux, ils t'accepteront immédiatement.

LE 1er MOUJIK. — Venez ouvrir un cabaret ou quelque chose dans ce genre et vous serez si heureux que vous ne voudrez plus mourir. Voùs serez un tsar, et vous n'aurez qu'à commander.

FÉODOR IVANITCH. — Nous verrons... seulement je vous avoue que je voudrais bien finir mes vieux jours au village. Je ne suis point trop malheureux ici; je serai même fâché de quitter... Léonide Féodorovitch est un homme bon, comme on n'en trouve plus.

LE 1er MOUJIK. — Effectivement... mais pourquoi est-il si dur pour nous?

FÉODOR IVANITCH. — Il ne demanderait pas mieux que de vous obliger.

LE 2e MOUJIK. — Il a peur de sa femme.

FÉODOR IVANITCH. — Il n'a pas peur... mais ils ne s'entendent pas...

LE 3e MOUJIK. — Mais toi, père, tu devrais bien nous rendre ce service. Comment vivre avec si peu de terre?

FÉODOR IVANITCH. — Nous allons voir comment Tania arrangera les choses. Elle vous a promis de s'en occuper.

LE 3e MOUJIK, *il boit du thé.* — Aie pitié, père, le terrain est si petit, que non seulement une vache, mais un poulet ne peut pas s'y tourner!

FÉODOR IVANITCH. — Si cela ne dépendait que de moi! *(Au 2e moujik.)* Alors, petit frère, nous allons marier Tania et ton fils?

LE 2e MOUJIK. — Puisque je l'ai dit, je ne reviendrai pas en arrière, même si l'on ne m'offre point de vodka... Pourvu qu'elle nous arrange notre affaire!

SCÈNE II

LES MÊMES et LA CUISINIÈRE. Elle regarde le poêle en gesticulant, puis se tourne vers FÉODOR IVANITCH et lui parle avec volubilité.

LA CUISINIÈRE. — On a fait monter Sémion auprès des maîtres; le barine et l'autre, ce chauve qui évoque les diables, ont fait asseoir Sémion et lui ont dit d'agir à la place de Kaptchitch.

FÉODOR IVANITCH. — Qu'est-ce que tu inventes là?

LA CUISINIÈRE. — Je n'invente rien, Jacoff vient de le dire à Tania.

FÉODOR IVANITCH. — C'est bien étrange!

SCÈNE III

LES MÊMES et LE COCHER.

FÉODOR IVANITCH. — Qu'est-ce qu'il te faut?

LE COCHER, *à Féodor Ivanitch.* — Dites au barine que je ne me suis pas engagé à vivre avec des chiens; que d'autres le fassent si cela leur fait plaisir, moi je ne m'en soucie pas.

FÉODOR IVANITCH. — De quels chiens parles-tu?

LE COCHER. — Wassili Léonidovitch vient de nous envoyer dans notre chambre de cochers trois lévriers, ils ont sali partout.

ils ne cessent pas de hurler, et ne permettent pas qu'on les approche. Une peste qui nous dévorera... J'avais envie de leur casser les jambes à coups de trique !

FÉODOR IVANITCH. — Mais depuis quand avez-vous les chiens à garder ?

LE COCHER. — Aujourd'hui, on les a amenés de l'Exposition. Il paraît que ce sont des chiens de prix ; que le diable les emporte ! Dites au maître, je vous en prie, qu'il faut choisir, nous ou les chiens !

FÉODOR IVANITCH. — Oui, ce n'est pas correct, j'en parlerai au barine...

LE COCHER. — On pourrait les garder ici, chez Loukeria.

LA CUISINIÈRE, *avec vivacité.* — C'est ici que les gens viennent dîner, et toi tu veux y loger des chiens ?

LE COCHER. — Et moi j'ai dans ma chambre mes cafetans, les harnais, les tapis et les couvertures des voitures, et l'on exige de moi la propreté... Qu'on les garde chez le dvornik.

FÉODOR IVANITCH. — J'en parlerai à Wassili Léonidovitch.

LE COCHER, *avec colère.* — Qu'il les pende à son cou, ses chiens, et qu'il se promène avec. Il aime bien que je le mène en voiture. Krassavtchik était un beau cheval et dans quel état il me l'a mis... Ah ! la misérable vie qu'on mène dans cette maison ! (*Il sort en faisant claquer la porte.*)

FÉODOR IVANITCH. — Oui, c'est du désordre, c'est du désordre... (*Aux moujiks.*) En attendant, au revoir, petits frères.

LES TROIS MOUJIKS. — Que Dieu te garde ! (*Féodor Ivanitch sort.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins FÉODOR IVANITCH.

Dès que Féodor Ivanitch est sorti, on entend des gémissements qui viennent de dessus le poêle.

LE 2e MOUJIK. — Est-il propre cet homme ! On dirait un général !

LA CUISINIÈRE. — Allez, il est un homme heureux, il a une chambre à lui, et le thé, le sucre, le blanchissage lui sont donnés par les maîtres, et il a les restes de la table des maîtres.

L'ANCIEN CHEF. — Comment ne serait-il pas heureux, il a assez volé pour cela, ce vieux malin !

LE 2e MOUJIK. — Qui est-ce qui est là sur ce poêle ?

LA CUISINIÈRE. — Qui le sait... un homme ! (*Un silence.*)

LE 1er MOUJIK. — Mais chez vous aussi, à ce que je viens de voir, on ne se serre pas le ventre, on vous a servi un vrai capital.

LA CUISINIÈRE. — Ça, je le reconnais, nous n'avons pas à nous plaindre. Pour cela elle n'est pas avare ! Tous les dimanches, du pain riche; du poisson les jours de fête et de carême, et si tu veux, tu peux faire gras.

LE 2e MOUJIK. — Est-ce qu'ils bouffent pendant le carême ?

LA CUISINIÈRE. — Mais presque tous, il n'y a que le cocher, Sémion, l'économe et moi pour faire maigre, tous les autres bouffent gras.

LE 2e MOUJIK. — Et le maître ?

LA CUISINIÈRE. — En v'là encore une idée !... Mais il y a longtemps qu'il ne sait plus que le carême existe...

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur !

LE 1er MOUJIK. — Ils sont les maîtres, ce sont les livres qui veulent ça... l'instruction...

LE 3e MOUJIK. — Ils ont du pain blanc tous les jours, je croyons ?

LA CUISINIÈRE. — Du pain blanc ! je t'crois !... Si tu voyais tout ce qu'ils mangent !

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, la nourriture des maîtres est légère...

LA CUISINIÈRE. — Légère, si vous voulez, mais ils ne manquent pas d'estomac.

LE 1er MOUJIK. — Ils ont de l'appétit ?

LA CUISINIÈRE. — Parce qu'ils boivent pour faire descendre les morceaux... Ce qu'ils ont de vins, de vodka, de liqueurs, de mousseux, de vins doux !... Chaque plat a son vin !... Ils mangent et boivent, mangent et boivent...

LE 1er MOUJIK. — En proportion, pour que cela emporte la mangeaille...

LA CUISINIÈRE. — Ah ! ils savent bien bouffer ; chez eux ce n'est pas comme chez nous ; on s'assied, on a vite fini de manger, on se signe et l'on se lève de table : ils mangent toute la journée.

LE 2e MOUJIK. — Comme les cochons les pieds dans l'auge. (*Les Moujiks rient.*)

LA CUISINIÈRE. — Dès que Dieu leur permet d'ouvrir les yeux, vite le samovar, du thé, du café, du chocolat... à peine ont-ils vidé deux samovars que je dois préparer le troisième. Et voilà le

déjeuner, puis le dîner et de nouveau du café... A peine se sont-ils levés de table, que de nouveau du thé... et après des zakousski, des bonbons, des biscuits, cela ne finit plus ! Quand ils sont au lit, ils mangent encore !...

LE 3e MOUJIK. — Ça, c'est chouette ! (*Il rit.*)

LE 1er ET LE 2e MOUJIK. — Qu'as-tu ?

LE 3e MOUJIK. — Je voudrais passer au moins une journée comme ça...

LE 2e MOUJIK. — Et quand est-ce qu'ils travaillent ?

LA CUISINIÈRE. — A quoi veux-tu qu'ils travaillent ? Les cartes, le piano, ça c'est leur affaire. Dès que mademoiselle ouvre les yeux,—au piano, et le tapage commence... Et l'autre qui est avec elle, la maîtresse, elle attend que le piano soit libre ; dès que l'une s'arrête, l'autre recommence le vacarme !... Quelquefois, elles mettent deux pianos et à deux, ou même quatre à la fois, elles vous tapent dessus, qu'on les entend d'ici.

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur !

LA CUISINIÈRE. — Voici leur travail : le piano et les cartes ! Dès qu'ils sont ensemble, vite les cartes, le vin et le tabac, et comme ça, toute la nuit ; puis on se lève et l'on mange de nouveau.

SCÈNE V

LES MÊMES et SÉMION.

SÉMION. — Thé et sucre à la compagnie !

LE 1er MOUJIK. — Viens, prends aussi ta place.

SÉMION, *il s'approche de la table.* — Tous mes remerciements.

LE 2e MOUJIK. — Où étais-tu ?

SÉMION. — J'étais en haut, chez les maîtres.

LE 2e MOUJIK. — Eh bien, qu'est-ce qu'on y faisait ?

SÉMION. — Je n'y comprends rien, je ne sais même pas comment raconter ça...

LE 2e MOUJIK. — Voyons, voyons...

SÉMION. — Ils ont cherché chez moi une force... moi, je n'y ai rien compris, mais Tania m'a dit : « Va, nous arrangerons l'affaire des terrains pour nos moujiks. »

LE 2e MOUJIK. — Mais comment arrangera-t-elle cela ?

SÉMION. — Je ne le comprends pas ; elle ne m'a rien dit ; elle m'a seulement commandé de faire tout ce qu'elle me dira.

LE 2e MOUJIK. — Mais que t'a-t-elle fait faire ?

SÉMION. — Pour le moment, rien. On m'a dit de m'asseoir sur une chaise, on a éteint les bougies et l'on m'a dit de m'endormir. Tania s'est cachée, les maîtres ne voient rien, et moi je vois.

LE 2e MOUJIK. — Mais à quoi bon toutes ces grimaces ?

SÉMION. — Qui le sait ! Je n'y comprends rien...

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, pour passer le temps.

LE 2e MOUJIK. — Non, évidemment nous ne comprenons rien à toutes les affaires des maîtres. Mais dis-moi, as-tu mis de côté beaucoup d'argent ?

SÉMION. — Je n'ai rien, tout ce que j'ai gagné a été dépensé.

LE 2e MOUJIK. — Tu sais, Sémion, si l'affaire des terrains s'arrange, je te prends au village.

SÉMION. — Je ne demande pas mieux, moi !

LE 2e MOUJIK. — Tu t'es gâté ici, tu n'auras plus de goût pour la charrue ?

SÉMION. — Labourer ? Mais tout de suite ; semer, faucher, tout ce que vous voulez, mes bras sont bons pour ça...

LE 1er MOUJIK. — Pourtant après la ville, le village ne te fait pas envie?

SÉMION. — On peut être heureux au village.

LE 1er MOUJIK. — Voilà l'oncle Mitri qui convoite ta place ; il voudrait tâter de la vie délicate.

SÉMION. — Eh ! oncle Mitri, vous en aurez bientôt assez ; de loin c'est facile, y a pas mal à courir, on s'exténue...

LA CUISINIÈRE. — Si tu pouvais voir un de leurs bals, oncle Mitri, c'est ça qui t'épaterait !

LE 3e MOUJIK. — Eh ben quoi ! Ils mangent et ils boivent.

LA CUISINIÈRE. — Féodor Ivanitch m'a un jour fait monter pour voir. Ce qu'il y avait de barinias toutes parées, parées et nues jusqu'à la ceinture, et les bras nus aussi.

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur !

LE 2e MOUJIK, *crachant*. — Fi !... C'est pas honnête !

LE 1er MOUJIK. — C'est le climat qui demande qu'elles soient nues ?

LA CUISINIÈRE. — Oui, mes chers oncles, et j'étais toute sotte

de les voir montrer ainsi leurs corps... Et me croirez-vous, des vieilles comme notre barinia, qui a déjà des petits-fils, elles se sont aussi mises toutes nues !

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur !

LA CUISINIÈRE. — Et pis, dès que la musique jouait, tous ces messieurs viennent, chacun vers la sienne, la prend dans ses bras et puis tourne, tourne avec...

LE 2e MOUJIK. — Et les vieilles aussi ?

LA CUISINIÈRE. — Les vieilles aussi.

SÉMION. — Non, les vieilles restent assises.

LA CUISINIÈRE. — Qu'est-ce que tu chantes ? Je l'ai vu, moi-même !

SÉMION. — Mais non...

LE VIEUX CHEF, *sortant la tête du poêle et d'une voix enrouée.* — C'est la polka-mazurka, sotte que tu es, toutes les dames la dansent.

LA CUISINIÈRE. — Et toi, danseur, tiens-toi tranquille, v'là qu'on vient.

SCÈNE VI

LES MÊMES et GRIGORI. Le vieux chef se dissimule sur son poêle.

GRIGORI, *à la cuisinière.* — Donne de la choucroute.

LA CUISINIÈRE. — C'est à peine que je remonte de la cave et il faut de nouveau y descendre... Qui c'est qui veut de la choucroute ?

GRIGORI. — Les demoiselles... Un peu vite, allons, dépêche-toi, tu l'enverras par Sémion; moi, j'ai pas le temps...

LA CUISINIÈRE. — Eh ben voilà, quand ils ont mangé tant de douceurs que ça ne descend plus, ils ont envie de choucroute...

LE 1er MOUJIK. — C'est pour nettoyer ?...

LA CUISINIÈRE. — Certes, ils ont fait une place, il faut remplir le vide... (*Elle prend une assiette.*)

GRIGORI, *aux moujiks.* — Et vous ? Vous prenez vos aises ici ; méfiez-vous, si la barinia le sait vous en recevrez plus que ce matin... (*Il rit et sort.*)

SCÈNE VII

LES TROIS MOUJIKS, SÉMION et le VIEUX CHEF, sur le poêle

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, a-t-elle tempêté ce matin !

LE 2e MOUJIK. — Le barine aurait voulu prendre notre parti ; mais quand il l'a vue enragée comme ça, il est vite rentré dans sa chambre : « Va, que le diable t'emporte ! »

LE 3e MOUJIK. — C'est comme cheu moi, quand ma vieille s'enrage, je quitte l'isba, car voyez-vous, elle pourrait me tuer avec son balai, elle ne sait plus ce qu'elle fait. Oh ! Seigneur !

SCÈNE VIII

LES MÊMES et JACOFF. Il entre en courant, une ordonnance du médecin à la main.

JACOFF. — Cours vite, Sémion, à la pharmacie ; tu rapporteras ces poudres pour la barinia.

SÉMION. — Mais le barine m'a commandé de ne pas m'éloigner de la maison.

JACOFF. — Tu as tout le temps, on aura besoin de toi après le thé... Thé et sucre à la compagnie !

LE 1er MOUJIK. Soyez le bienvenu !... (*Sémion sort.*)

JACOFF. — N'ai pas le temps, suis trop pressé, tout de même versez-moi une tasse...

LE 1er MOUJIK. — Nous parlions de votre barinia, comme elle était enragée, ce matin...

JACOFF. — Oh !... C'est une poudre... Elle sait plus ce qu'elle fait, elle en pleure même quelquefois...

LE 1er MOUJIK. — Je voulais encore vous demander, elle a crié *macrobe, macrobe*, queu que ça veut dire ?

JACOFF. — Oh ! ces *macrobes*, ils disent que ce sont des petits vers qui sont cause de toutes les maladies et que vous en avez apporté... Après que vous êtes partis, on a lavé, lavé et aspergé tous les endroits où vous aviez passé, ça fait mourir les vers...

LE 2e MOUJIK. — Mais où qu'elle voit ces vers sur nous ?

JACOFF, *buvant le thé.* — Mais, il dit qu'ils sont si petits qu'on ne les voit pas même avec des verres très grossissants.

LE 2e MOUJIK. — Alors, comment sait-elle que ces vers sont sur moi; c'est peut-être elle qui en a ?

JACOFF. — Eh ben, va lui demander...

LE 2e MOUJIK. Et moi, je crois que tout ça, c'est des blagues !

JACOFF. — Je l'crois aussi; faut ben que les médecins inventent queuqu' chose... pourquoi qu'on les paierait ? Il y en a un qui vient chez nous tous les jours. Il vient, il blague un moment, et il emporte dix roubles...

LE 2e MOUJIK. — Tu mens !

JACOFF. — Il y en a un autre, on lui donne chaque fois cent roubles...

LE 1er MOUJIK. — C'est-y possible ?

JACOFF. — Ça t'étonne ? Mais y en a qui demandent mille roubles : « Donne mille roubles si tu veux que j'aille chez toi, si tu ne veux pas, crève... »

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur !

LE 2e MOUJIK. — Eh ben, ce docteur, sait-il une parole qui chasse le mal ?

JACOFF. — Faut le croire ! J'ai été autrefois chez un général, un homme fier, toujours en colère... Un jour, sa fille est tombée malade; il a aussitôt envoyé chercher le docteur... mille roubles... Le docteur est venu... Eh ben, le général l'a contrarié... Voilà que mon médecin lui tombe dessus : « Ah c'est comme ça que tu me respectes, eh ben, je m'en vais ». Alors le général a perdu toute sa fierté, il s'est fait tout petit, pour que cet homme ne s'en aille pas...

LE 1er MOUJIK. — Mais lui a-t-on donné les mille roubles?

JACOFF. — J'crois ben !...

LE 2e MOUJIK. — Voilà de l'argent jeté par la fenêtre... Ce qu'un moujik aurait pu avoir de terre avec cet argent !

LE 3e MOUJIK. Et moi je déclare que ce sont des blagues. Dans le temps quand ma jambe a suppuré, je l'ai fait soigner pour cinq roubles et ça n'allait pas mieux, alors j'ai planté là tous les remèdes et elle s'est guérie toute seule. (*Le vieux chef, sur le poêle, tousse.*)

JACOFF. — Il est de nouveau là, ce pauvre homme ?

LE 1er MOUJIK. — Qui qu'est cet homme ?

JACOFF. — C'était le chef de cuisine de notre barine, maintenant il vient voir Loukéria.

LE 1er MOUJIK. — Est-ce qu'il habite ici ?

JACOFF. — Non, on ne le lui permet pas... Quand il a deux ou trois copeks, il passe la nuit à l'asile... Quand il a bu tout son argent, il revient...



LE VIEUX CHEF. — Loukeria, un petit verre, je t'en prie. (ACTE II, Scène IX.

LE 2e MOUJIK. — Et comment est-il devenu si misérable ?

JACOFF. — Peu à peu ! Et quel homme important c'était, comme un barine ! Portait une montre d'or .. avait quarante roubles de gages par mois... Et maintenant, sans Loukéria, il serait depuis longtemps mort de faim.

SCÈNE IX

LES MÊMES et LA CUISINIÈRE. Elle apporte la choucroute.

JACOFF, *à la cuisinière*. — Paviel Pétrovitch est de nouveau ici, à ce que je vois ?

LA CUISINIÈRE. — Mais où serait-il ? On ne peut pas le laisser périr de froid dans la rue ?

LE 1er MOUJIK. — Voilà ce que produit le vin ! (*Il fait claquer sa langue en signe de regret.*)

LE 2e MOUJIK. — C'est connu, l'homme est plus fort que la pierre, ou plus mou que l'eau.

LE VIEUX CHEF, *descendant du poêle. Ses mains et ses pieds tremblent.* — Loukéria, un petit verre, je t'en prie.

LA CUISINIÈRE. — Je t'en donnerai des petits verres ; en v'là des fantaisies !

LE VIEUX CHEF. — Tu ne crains pas Dieu, je meurs... petits frères !

LA CUISINIÈRE. — Retourne sur ton poêle, te dis-je.

LE VIEUX CHEF. — Cuisinière, un demi-petit verre, pour l'amour du Christ, comprends-tu, je mendie pour l'amour du Christ.

LA CUISINIÈRE. — Va, va, je te donnerai du thé...

LE VIEUX CHEF. — Je me fiche de ton thé... ce n'est pas une boisson... Au moins une gorgée de vodka... Loukéria ?

LE 3e MOUJIK. — Oh ! le pauvre, comme il souffre !

LE 2e MOUJIK. — Tu pourrais bien lui en donner un peu.

LA CUISINIÈRE, *sortant une bouteille d'un placard et remplissant un petit verre.* — Voilà, c'est tout ce que tu auras.

LE VIEUX CHEF, *agrippe et boit en tremblant.* — Loukéria, cuisinière, je bois, je bois... compris... et toi, tais-toi.

LA CUISINIÈRE. — Retourne à ton poêle et qu'on ne t'entende plus souffler... (*Le vieux chef regagne le dessus du poêle en maugréant*).

LE 2e MOUJIK, *après un silence.* — Voilà ce que j'ai voulu encore te demander : cette jeune fille, notre payse, qui est ici en service, est-ce une honnête fille ?

JACOFF. — C'est une brave fille, on n'en peut pas dire de mal.

LA CUISINIÈRE. — Eh bien ! mon oncle, je te dirai toute la vérité, moi, qui connais bien la maison ici ; si tu veux prendre Tania pour bru, dépêche-toi, emmène-la vite, avant qu'elle ait fauté, car cela ne manquera pas...

JACOFF. — Oui, c'est la vérité. Cet été, nous avions chez nous une autre jeune fille, Nathalie, une brave fille. Eh bien ! elle s'est perdue, tout comme celui-là. (*Il indique le chef.*)

LA CUISINIÈRE. — Ce qu'il se perd ici de jeunes filles, mes vieux,

c'est à n'en pas croire ses yeux!... Elles sont attirées par le travail facile et la bonne nourriture ; mais avec cette bonne nourriture on est vite hors du bon chemin, et une fois sur cette route, cela ne dure pas longtemps! On en veut une nouvelle, plus fraîche, aucune ne fait pas long feu. Aussi cette pauvre Nathalie, dès qu'elle a fauté on l'a chassée, elle a accouché, elle est tombée malade, et le printemps dernier elle est morte à l'hôpital... Mais quelle brave fille c'était!

LE 3e MOUJIK. — Oh! Seigneur! Et personne n'a eu pitié d'elle.

LE VIEUX CHEF. — Eh oui, pitié! Est-ce qu'ils savent ce que c'est que la pitié? (*Il met les jambes hors du poêle.*) Moi, je me suis grillé trente ans devant leurs fourneaux, et quand on n'a plus eu besoin de moi, on m'a dit : « Va crever comme un chien. » V'là leur pitié!

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, c'est connu!

LE VIEUX CHEF. — Est-ce que tu comprends quelque chose? Est-ce que tu sais ce que c'est qu'un *sauté à la Beaumont*, et une *bavasari*, sais-tu ce que c'est? Ce que je savais faire, moi. Songez-y, l'empereur a mangé de ma cuisine, et maintenant on n'a plus besoin de moi. Mais je ne me laisserai pas marcher dessus...

LA CUISINIÈRE. — Oui, oui, assez blagué... Cache-toi vite, sinon Féodor Ivanitch ou quelqu'un d'autre entrera et l'on nous chassera tous les deux. (*Un silence.*)

JACOFF. — Ainsi vous connaissez mon village?

LE 2e MOUJIK. — Si je le connais, il n'est qu'à dix-sept verstes de chez nous et à gué encore plus près. Est-ce que tu as gardé ta terre?

JACOFF. — Mon frère y est resté, et moi je lui envoie de l'argent. Me voilà cloué ici, et comme je meurs d'envie d'y retourner!...

SCÈNE X

LES MÊMES et TANIA. Elle entre en courant.

TANIA. — Jacoff Ivanitch, vous restez à vous amuser ici. *Elle* vous appelle.

JACOFF. — J'y vais, qu'y a-t-il encore?

TANIA. — Fifka aboie, elle a faim et la barinia dit : quel méchant homme que ce Jacoff, il y a longtemps que Fifi a faim et il ne lui donne rien à manger. (*Elle rit.*)

JACOFF, *il se lève pour partir.* — Oh ! elle est en colère ; pourvu que cela lui passe...

LA CUISINIÈRE, *à Jacoff.* — N'oubliez pas la choucroute.

JACOFF. — Donnez, donnez... (*Il prend la choucroute et sort.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES moins JACOFF.

LE 1er MOUJIK. — Qui est-ce qui a faim ?

TANIA. — Le chien, le chien de Madame. (*Elle s'assied et prend la théière.*) Y a-t-il encore du thé ? Je vous en apporte. (*Elle met des feuilles de thé dans la théière.*)

LE 2e MOUJIK. — On prépare un dîner pour le chien ?

TANIA. — Je crois bien, on lui prépare une côtelette spéciale, pour qu'elle ne soit pas grasse, et moi je lave le linge du chien.

LE 3e MOUJIK. — Oh ! Seigneur ! Seigneur !

TANIA. — Comme ce barine qui a enterré son chien.

LE 2e MOUJIK. — Comment cela ?

TANIA. — Il y avait un barine dont le chien avait crevé. C'était en hiver, il partit avec son cocher pour l'enterrer. Au retour, le froid était très vif et le cocher ne faisait que s'essuyer le nez ; et le barine pleurait, pleurait... Voulez-vous encore du thé ? (*Elle remplit les tasses.*) Le cocher ne cessait pas de s'essuyer le nez, et le barine lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? » Et le cocher répondit : « Comment, barine, ne pas pleurer, un si bon chien... (*Elle rit.*)

LE 2e MOUJIK. — Et je crois qu'en réalité il se disait : si tu avais crevé toi-même, je n'aurais pas pleuré non plus ! (*Il rit.*)

LE VIEUX CHEF, *du haut du poêle.* — C'est juste !

TANIA. — Le barine revient à la maison et va tout de suite vers la barinia : « Quel brave homme que notre cocher, il a pleuré tout le temps notre chien ; qu'on lui dise de monter. » Voici, cocher, de la vodka et un rouble pour ton bon cœur. » (*Tous les Moujiks rient.*)

LE 3e MOUJIK. — Tu t'entends à faire rire le monde, ma belle ?

TANIA. — Prenez encore du thé... Eh oui, de loin la vie ici semble bonne, et moi je vous assure que cela me dégoûte d'enlever après eux toutes ces saletés... fi !... on est beaucoup mieux au village. (*Elle verse du thé dans les tasses que les Moujiks ont retournées.*) Prenez, prenez du thé.

LE 1er MOUJIK. — Et notre affaire, ma belle ?

TANIA. — Cela marche...

LE 1er MOUJIK. — Sémion nous a raconté...

TANIA, *avec vivacité.* — Il a raconté ?

LE 2e MOUJIK. — Mais on ne comprend pas ce qu'il veut dire.

TANIA. — Pour le moment, je n'ai rien à dire, je machine, je machine... Le voilà, votre papier. (*Elle montre l'acte qu'elle tient sous son tablier.*) Si je pouvais seulement mener à bien une seule chose... (*Elle glapit.*) Oh ! que je serais contente !

LE 2e MOUJIK. — Prends garde, ne perds pas notre papier, il a coûté de l'argent.

TANIA. — Soyez tranquilles, pourvu qu'il le signe !

LE 3e MOUJIK. — Qu'il le signe, c'est tout ce que nous demandons. (*Il retourne sa tasse à l'envers.*) J'ai assez...

TANIA, *à elle-même.* — Il signera, vous verrez, il signera !... Prenez encore du thé... (*Elle remplit les tasses.*)

LE 3e MOUJIK. — Si tu nous arranges cela, nous te marierons et je viendrai danser à ta noce ; je n'ai jamais dansé, mais cette fois je danserai. (*Un silence.*)

LE 2e MOUJIK, *examinant Tania.* — Seulement je te dirai la vérité, tu ne vaudras rien pour le travail du moujik...

TANIA. — Moi ! vous croyez peut-être que je n'ai pas de force ? Si vous voyiez comme je serre ma barinia, je suis sûre qu'aucun de vous n'en ferait pas autant.

LE 2e MOUJIK. — Mais où est-ce que tu la serres ?

TANIA. — Elle a une sorte de veste courte avec des baleines, et il y a des ficelles, et alors il faut serrer très fort cette veste, il arrive même que je crache dans mes mains pour pouvoir serrer plus fort.

LE 2e MOUJIK. — C'est comme lorsque j'attelle...

TANIA. — Oui, oui, seulement je ne peux pas, moi, appuyer le genou contre elle... (*Elle rit.*)

LE 2e MOUJIK. — Mais pourquoi la serres-tu comme ça ? Est-ce qu'elle fait pénitence ?

TANIA. — Pour être belle.

LE 1er MOUJIK. — Tu la serres pour lui arrondir le ventre, c'est plus joli ?...

TANIA. — Quelquefois je tire si fort que je lui vois jaillir les larmes des yeux et elle crie : « Encore ! » Vrai, mes mains me brûlent comme du feu après cela, et vous dites que je n'ai pas de force ! (*Les Moujiks rient et branlent la tête.*)

TANIA. — Mais je perds mon temps. (*Elle sort en courant et en riant aux éclats.*)

LE 3e MOUJIK. — Brave jeune fille, elle sait bien faire rire le monde.

SCÈNE XII

Les trois Moujiks, la Cuisinière, le vieux Chef, sur le poêle, SAKHATOV et WASSILI LÉONIDOVITCH. Le premier tient à la main une cuillère à thé.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Ce n'était pas tout à fait un dîner, un déjeuner dînatoire, mais un déjeuner chic... du jambon fumé de cochon de lait exquis ! Roulier fait les choses à merveille... J'en reviens maintenant. (*Il aperçoit les Moujiks.*) Ah ! ces Moujiks sont de nouveau là ?

SAKHATOV. — Oui, tout cela est très bien ; mais nous sommes venus pour cacher un objet ; où allons-nous le mettre ?

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Pardon, un instant, je suis à vous... (*A la cuisinière.*) Où sont mes chiens ?

LA CUISINIÈRE. — Les chiens sont chez les cochers. On ne peut pas les garder dans la cuisine des domestiques.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Bon, bon, ils sont avec les cochers...

SAKHATOV. — J'attends...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Pardon, pardon... Hein ? Il faut cacher la cuillère ? Eh bien ! nous allons la mettre dans la poche d'un de ces moujiks ; de celui-là. Hein ? hein ? Où est ta poche ?

LE 3e MOUJIK. — Ma poche ? Quel besoin as-tu de ma poche ? J'ai de l'argent dans ma poche.

SAKHATOV. — Eh bien ! où est ta bourse ?

LE 3e MOUJIK. — Et pourquoi faire ?

LA CUISINIÈRE. — Voyons, c'est le jeune barine.

WASSILI LÉONIDOVITCH, *il rit.* — Savez-vous pourquoi il a eu peur? Il a là tout un magot? Hein?

SAKHATOV. — Oui, je comprends, eh bien! parlez aux moujiks, et moi pendant ce temps, à leur insu, je cacherai la cuillère dans cette sacoche.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Très bien, très bien. Voyons, mes braves? Est-ce que vous achetez le terrain?

LE 1er MOUJIK. — Nous faisons des offres de tout notre cœur, mais l'affaire ne s'emmanche pas...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Ne faites pas les avares... La terre, c'est un trésor; je vous ai parlé de la culture de la menthe, mais on peut aussi planter du tabac?

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, on peut planter toutes sortes de produits.

LE 3e MOUJIK. — Mais tu ferais bien, jeune barine, de persuader ton père; car, vois-tu, notre terre est si petite que non seulement une vache, mais même un poulet ne peut pas s'y tourner...

SAKHATOV, *cachant la cuillère dans la sacoche du 3e Moujik.* — C'est fait, allons-nous-en... (*Il sort.*)

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Ne faites pas les avares. Eh bien! à tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII

LES TROIS MOUJIKS, la CUISINIÈRE, le VIEUX CHEF sur le poêle.

LE 3e MOUJIK. — J'ai dit que nous ne devions pas rester dans cette maison. Voilà qu'il est venu pour nous prendre notre argent... Qué que ça veut dire?

LE 2e MOUJIK. — Faut croire qu'il a bu un coup de trop. (*Les Moujiks se lèvent et se signent.*)

LE 1er MOUJIK. — Eh bien! la belle, où nous coucheras-tu?

LA CUISINIÈRE. — Un de vous dormira sur le poêle et les autres sur les bancs.

LE 3e MOUJIK. — Que le Christ soit avec moi! (*Il se signe.*)

LE 1er MOUJIK. — Si le bon Dieu permettait que l'affaire se fasse aujourd'hui (*Il s'étend sur le banc*), demain après-midi je cours à la machine, et demain je suis à la maison.

LE 2e MOUJIK. — Est-ce que vous éteignez la lumière?

LA CUISINIÈRE. — Comment peut-on éteindre ici, on vient sans cesse demander ceci ou ça... Couchez-vous, couchez-vous, moi, je veillerai...

LE 2e MOUJIK. — Faut prendre de la peine quand on vit sur une petite terre... depuis Noël j'achète du pain... la paille aussi est finie... Ah! si le barine voulait accepter l'offre!... Je prendrais tout de suite Sémion à la maison...

LE 3e MOUJIK. — Prions la Sainte Vierge au ciel; peut-être aura-t-elle pitié de nous.

SCÈNE XIV

Un silence, des soupirs. On entend ensuite des pas, un bruit de voix; les portes s'ouvrent toutes grandes et les personnages suivants entrent avec précipitation : GROSSMANN, il a les yeux bandés et il tient SAKHATOV par la main, le PROFESSEUR et le MÉDECIN, UNE GROSSE DAME et LÉONIDE FÉODOROVITCH, BETSY et PÉTRITCHEFF, WASSILI LÉONIDOVITCH et MARIE CONSTANTINOVNA, ANNA PAVLOVNA et la BARONNE, FÉODOR IVANITCH et TANIA. LES TROIS MOUJIKS, la CUISINIÈRE et le VIEUX CHEF invisible.

(*Les Moujiks se réveillent en sursaut, Grossmann entre à grands pas et s'arrête.*)

LA GROSSE DAME. — Soyez tranquilles, je ne le quitte pas des yeux; je me suis chargée de le surveiller et je fais mon devoir. Non, Monsieur Sakhatov, vous ne devez pas le diriger...

SAKHATOV. — Mais je ne le dirige pas...

LA GROSSE DAME. — Mais vous ne devez pas non plus le gêner... (*A Léonide Féodorovitch.*) Ces expériences me sont très familières, je les ai faites moi-même. Il y a des jours où je sens les fluides.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Je prie qu'on observe le silence.

LA GROSSE DAME. — Ah! je connais bien tout cela, je connais bien tout cela... dès que l'attention est distraite, je ne peux plus...

(*Léonide Féodorovitch, le doigt sur la bouche. Ils tournent tous autour du premier et second Moujiks et s'approchent du troisième. Grossmann se heurte contre le banc.*)

LA BARONNE. — Mais dites-moi, chère, il est payé pour cela?

ANNA PAVLOVNA. — Je ne saurais vous dire.

LA BARONNE. — Mais c'est un monsieur.

ANNA PAVLOVNA. — Oh! oui.

LA BARONNE. — Cela tient du miracle, n'est-ce pas? Comment peut-il deviner ainsi?

ANNA PAVLOVNA. — Je ne saurais le dire, mon mari vous l'expliquera. (*Elle aperçoit les Moujiks et les regarde fixement.*) Pardon, qui sont ces gens?

(*La Baronne s'approche du groupe.*)

ANNA PAVLOVNA, *à la cuisinière.* — Qui a laissé les Moujiks entrer?

LA CUISINIÈRE. — C'est Jacoff qui les a amenés.

ANNA PAVLOVNA. — Et qui en a donné l'ordre à Jacoff?

LA CUISINIÈRE. — Je n'en sais rien; Féodor Ivanitch a vu aussi les Moujiks...

ANNA PAVLOVNA. — Léonide!

(*Léonide Féodorovitch n'entend pas, absorbé par la recherche de la cuillère et le soin de faire observer le silence.*)

ANNA PAVLOVNA. — Qu'est-ce que cela signifie, Féodor Ivanitch? N'avez-vous pas vu que j'ai fait désinfecter l'antichambre, et maintenant vous laissez contaminer la cuisine?

FÉODOR IVANITCH. — J'ai pensé qu'il n'y avait pas de danger ici... Les hommes sont venus du village pour affaire...

ANNA PAVLOVNA. — Mais j'ai donné l'ordre qu'il n'y ait plus trace d'eux dans la maison... N'ai-je pas donné cet ordre? (*Elle s'approche du groupe qui entoure les Moujiks.*) Ne les touchez pas, ne les touchez pas, ils portent tous les germes de la diphtérie.

(*Personne ne l'entend; elle s'éloigne avec dignité et reste immobile à regarder les autres.*)

PÉTRITCHEFF. *Il flaire...* — Je ne sais pas si ce sont les germes de la diphtérie, mais je flaire des germes ici... sentez-vous?

BETSY. — Ne dites pas des sottises... Wovo! Dans quelle sacoche?...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Par là, par là, il est sur la piste...

PÉTRITCHEFF, *se bouchant le nez.* — Je me demande si des essences ne seraient pas plus nécessaires ici que des esprits?

BETSY. — C'est maintenant que vos cigarettes viendraient à propos, fumez, fumez plus vite et plus près de moi.

(*Pétritcheff se penche et fume autour de Betsy.*)

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Il brûle, il brûle... Hein!

GROSSMANN, *il tourne en cherchant avec agitation autour du 3e Moujik.* — C'est ici, c'est ici, je sens que c'est ici.

LA GROSSE DAME. — Vous sentez des fluides ? (*Grossmann se penche sur la sacoche et en retire la cuillère.*)

TOUS. — Bravo, bravo !

(*Enthousiasme général.*)

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Ah ! Ah ! C'est là qu'on trouve notre cuillère. (*Au 3e Moujik.*) C'est toi qui l'as volée.

LE 3e MOUJIK. — Je n'ai pas pris ta cuillère, qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai rien pris, je n'ai rien pris !... J'ai dit qu'il machinait quelque chose, ne m'a-t-il pas demandé ma bourse. Je n'ai rien pris, je prends à témoin le Christ que je n'ai rien pris.

Wassili Léonidovitch, Pétritcheff, Betsy et Marie Constantinovna l'entourent et rient.)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. *En colère, à son fils.* — Toujours tes bêtises... (*Au 3e Moujik.*) Ne te tourmentes pas, mon brave homme, nous savons bien que tu n'as rien pris, c'était une expérience.

GROSSMANN, *il enlève le bandeau de ses yeux et fait mine de se réveiller du sommeil somnambulique.* — Un verre d'eau, s'il vous plaît ?

(*Tout le monde l'entoure et s'occupe de lui.*)

WASSILI LÉONIDOVITCH. — J'invite les personnes que cela peut amuser à venir avec moi voir mes chiens, j'ai là un mâle épatant.

BETSY. — Fi ! quel vilain mot, ne peux-tu pas dire tout simplement : un chien ?

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Non, je ne peux pas dire de toi quel homme épatant que cette Betsy ! Il faut que je dise cette demoiselle ! N'est-ce pas, Marie Constantinovna, j'ai raison ? (*Il rit.*)

MARIE CONSTANTINOVNA. — Allons voir les chiens.

(*Marie Constantinovna, Betsy, Pétritcheff et Wassili Léonidovitch sortent.*)

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins MARIE CONSTANTINOVNA, BETSY, PÉTRITCHEFF, WASSILI LÉONIDOVITCH.

LA GROSSE DAME, *à Grossmann.* — Eh bien ! cela va mieux ? Vous êtes remis ? (*Grossmann ne répond pas. A Sakhatov.*) Vous avez senti le fluide, Monsieur Sakhatov ?

SAKHATOV. — Je n'ai rien senti du tout. C'est bien, c'est bien! C'est très réussi!

LA BARONNE. — Admirable! Il n'en souffre pas?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Pas le moins du monde.

LE PROFESSEUR, *à Grossmann.* — Veuillez prendre cela. (*Il lui tend un thermomètre.*) Avant l'expérience, il y avait 37 et 2. (*Au médecin.*) N'est-ce pas, Monsieur le docteur? Veuillez d'ailleurs vérifier son pouls, nous devons constater une perte de force, c'est inévitable.

LE MÉDECIN, *à Grossmann.* — Donnez-moi votre pouls, cher monsieur, nous allons compter... (*Il sort sa montre et tient le poignet de Grossmann.*)

LA GROSSE DAME, *à Grossmann.* — Permettez, mais l'état dans lequel vous vous trouviez ne peut pas être considéré comme un sommeil?

GROSSMANN, *fatigué.* — C'est de l'hypnose...

SAKHATOV. — Il faut donc admettre que vous vous êtes hypnotisé vous-même?

GROSSMANN. — Et pourquoi pas? L'hypnose peut se produire non seulement par association d'idées, au son du tam-tam, comme à la clinique de Charcot, mais dès qu'on entre dans une zone hypnogène.

SAKHATOV. — Oui, oui, mais j'aurais bien voulu avoir une définition plus nette de l'hypnose.

LE PROFESSEUR. — L'hypnose est le phénomène de la transformation d'une énergie en une autre.

GROSSMANN. — Ce n'est pas la définition de Charcot.

LE MÉDECIN, *lâchant le poignet de Grossmann.* — Maintenant nous allons voir la température...

SAKHATOV. — Permettez, permettez. Lébeau vient de me dire à moi-même...

LA GROSSE DAME, *l'interrompant.* — Permettez, je suis de l'avis du professeur et voulez-vous une preuve? Lorsqu'après ma maladie je suis restée sans connaissance, j'ai éprouvé tout à coup une envie irrésistible de parler. Je suis d'ordinaire très silencieuse, mais j'avais besoin de parler, et j'ai parlé, parlé!... que tout le monde en était émerveillé... (*A Sakhatov.*) Mais, il me semble que je vous ai interrompu?

SAKHATOV, *avec dignité.* — Point du tout, continuez, je vous prie...

LE MÉDECIN. — Le pouls 82, la température a augmenté de 0,3.

LE PROFESSEUR. — Voilà ma théorie confirmée, c'est ce que je disais : (*Il sort son calepin et note.*) 82 n'est-ce pas, et 37 et 5, n'est-ce pas? Dès que l'hypnose a été provoquée, l'activité du cœur a été aussitôt accélérée.

LE MÉDECIN. — En ma qualité de médecin, je peux attester que vos prévisions ont été complètement justifiées.

LE PROFESSEUR, *à Sakhatov.* — Vous disiez?

SAKHATOV. — J'ai voulu dire que Lébeau lui-même m'a déclaré que l'hypnose n'est qu'un état psychique particulier qui augmente la susceptilité de suggestion.

LE PROFESSEUR. — C'est ça, c'est ça, je ne dis pas non, mais avant tout, la loi des équivalences.

GROSSMANN. — Mais Lébeau est loin d'être une autorité, tandis que Charcot a étudié la question à fond et a prouvé que l'hypnose provoquée par traumatisme...

Tous ensemble.

SAKHATOV. — Mais je ne nie pas l'autorité de Charcot, je la reconnais aussi. Je vous répète seulement ce que m'a dit Lébeau.

GROSSMANN, *s'échauffant.* — Il y a trois mille malades à la Salpêtrière, j'y suis resté toute une année pour suivre la clinique.

LE PROFESSEUR. — Permettez, Monsieur, il ne s'agit pas de cela...

LA GROSSE DAME, *les interrompant.* — Je vais vous dire cela en deux mots; quand mon mari a été malade, tous les médecins l'avaient abandonné...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Rentrons au salon, Messieurs et Mesdames... Baronne?

(*Tous sortent en parlant à la fois et en se coupant mutuellement la parole.*)

SCÈNE XVI

LES TROIS MOUJIKS, la CUISINIÈRE, FÉODOR IVANITCH, TANIA, le VIEUX CHEF sur le poêle, LÉONIDE FÉODOROVITCH et ANNA PAVLOVNA.

ANNA PAVLOVNA. *Elle retient par le bras Léonide Féodorovitch.* — Combien de fois vous ai-je prié de ne pas donner des ordres dans ma maison? Vous ne pensez qu'à vos esprits, et c'est moi qui dois diriger la maison. Vous nous ferez tous contaminer.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mais quoi ? Comment ! Je ne vous comprends pas ?

ANNA PAVLOVNA. — Vous ne me comprenez pas ? Des hommes malades de diphtérie passent la nuit dans la cuisine qui est en contact perpétuel avec le reste de la maison !

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mais moi...

ANNA PAVLOVNA. — Eh bien ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mais je ne sais rien...

ANNA PAVLOVNA. — Vous devriez savoir, puisque vous êtes père de famille ? Est-il permis...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mais j'ai cru...

ANNA PAVLOVNA. — Vous me dégoûtez...

(*Léonide Féodorovitch garde le silence.*)

ANNA PAVLOVNA, *à Féodor Ivanitch.* — Qu'on les mette à la porte sur-le-champ. C'est horrible, personne ne m'obéit... tous me contrarient... je les renvoie de la maison, on les cache ici. (*Se monte de plus en plus, jusqu'aux larmes.*) Tous ligués contre moi... tous à me braver... et je suis malade... Le médecin, le médecin ! Lui aussi, il est parti ! (*Elle sanglote et sort suivie de Léonide Féodorovitch.*)

SCÈNE XVII

Les trois Moujiks, TANIA, FÉODOR IVANITCH, la Cuisinière et le vieux Chef sur le poêle.

(Tableau. Tous restent longtemps silencieux.)

LE 3e MOUJIK. — Que le diable les emporte ! Avec cela nous finirons encore par tomber entre les mains de la police. Et moi de toute ma vie je n'ai rien eu à faire avec le gendarme ! Allons, petits frères, chercher un autre logis.

FÉODOR IVANITCH, *à Tania.* — Qu'allons-nous faire ?

TANIA. — Mais ce n'est rien, Féodor Ivanitch, nous allons les coucher dans la chambre des cochers...

FÉODOR IVANITCH. — Impossible, le cocher est venu se plaindre que sa chambre est pleine de chiens.

TANIA. — Alors nous les conduirons chez le dvornik.

FÉODOR IVANITCH. — Et si Madame l'apprend ?

TANIA. — Personne ne le saura, soyez tranquille. Mais est-ce

qu'on peut les mettre à la rue, de nuit, ils ne sauront pas se retrouver dans la ville?

FÉODOR IVANITCH. — Fais à ta tête, mais il faut qu'ils décampent d'ici. *(Il sort.)*

SCÈNE XVIII

LES TROIS MOUJIKS, TANIA, la CUISINIÈRE et le VIEUX CHEF.

(Les Moujiks rassemblent leurs hardes.)

LE VIEUX CHEF. — Oh! les maudits, ils ont trop de graisse, ne savent plus quoi inventer pour s'amuser...

LA CUISINIÈRE. — Tais-toi, là-bas, t'as encore de la chance qu'on ne t'a pas vu...

TANIA. — Eh bien! Allons, mes oncles, je vous conduirai dans la chambre des dvorniks...

LE 1er MOUJIK. — Et notre affaire? Et la signature du barine? Y a-t-y queuqu'espoir?

TANIA. — Dans une heure nous saurons à quoi nous en tenir.

LE 2e MOUJIK. — Tu sauras les mettre dedans?

TANIA. *Elle rit.* — Avec l'aide de Dieu.

(Rideau.)

LÉON TOLSTOÏ.

Trad. inéd. de Michel Delines.

(A suivre.)





Miss Burnaby s'appuyait lourdement sur le bras de Joujou. (Page 319.)

AMES TENDRES

JOUJOU [1]

(Suite et fin.)

VI

Miss Burnaby marchait à petits pas gravides, s'appuyait lourdement sur le bras de Joujou, s'arrêtait comme pour reprendre haleine, s'évertuait à gagner du temps, eût voulu éterniser cette demi-heure de tête-à-tête, n'atteindre la rue de Chantemotte que lorsqu'elle aurait accompli son œuvre de destruction.

— Certes, la chance vous favorise, mademoiselle Liette, s'écria-t-elle mielleuse, maternelle, et les obstacles que chacun aurait pu prévoir ne se sont pas dressés contre votre amour. La comtesse de Trèbes, tout égoïste qu'elle est, n'a pas eu l'arrière-pensée que vous ne seriez plus comme à présent cousue à ses jupes, que vous lui manqueriez — dans ses promenades, dans ses essayages, ses villégiatures, a déclaré à son fils que, puisqu'il désirait se marier, il ne pouvait faire un meilleur choix ; le comte ne s'est pas préoccupé de votre dot insignifiante et que vous sortiez — oh ! cela n'a plus grande importance aujourd'hui où l'on achète un titre aussi facilement qu'un chapeau neuf en Allemagne ou à Rome — d'une famille de roture ; ce projet de mariage a passé comme une lettre à la poste...

(1) Voir les numéros des 25 février, 10 et 25 mars, 10 et [illegible] avril 1897

Liette, que l'institutrice commençait à importuner avec ses allures de processionnaire et ses interminables discours, l'interrompit :

— Cela vous étonne à ce point ?... Les amoureux n'ont-ils pas toujours raison, et je vous prie de croire que nous sommes plutôt faits pour nous entendre, monsieur mon fiancé et moi !

L'Irlandaise se mordit les lèvres :

— Je pourrais vous citer des cas où les amoureux perdirent la partie, lady Hersham, la marquise de Ginestol, bien d'autres encore ont dû renoncer à leur premier rêve ; mais là n'est pas la question. On n'avait pas à me demander mon avis, quoique, à tout prendre, je puisse me considérer comme la parente de M. Guillaume, et je suis à l'occasion comme toutes les personnes d'âge de bon conseil, et, je vais être franche avec vous parce que je vous ai aussi un peu élevée, parce que je vous porte le plus tendre intérêt, mademoiselle Liette, si Mme de Trèbes m'eût consultée, je me serais absolument opposée...

Liette ne lui laissa pas achever sa phrase.

— Charmant !... Et pour quelle raison, s'il vous plaît, vous seriez-vous opposée à notre mariage ?... Seriez-vous d'une confrérie où l'on recrute des prosélytes ?... Déplorable idée, miss Arabella, je ne me sens pas la moindre vocation pour l'état de vieille fille...

L'institutrice continua, mortifiée par ces inflexions de raillerie :

— Vous aviez tort de rire et je ne sais pourquoi je me mêle de vos affaires, j'essaie de vous crier casse-cou comme au Colin-Maillard quand on court vers quelque haie d'épines, de vous préserver de ces tristesses qui rendent la vie odieuse, qui enlaidissent en une année la femme la plus jeune et la plus jolie... Je me fais toute petite dans un coin, là-bas, mais je ne perds rien de ce qui se passe autour de moi... Et ce n'est pas à la légère, ce n'est pas comme vous le dites en plaisantant pour vous attirer dans une confrérie de vieilles filles, que je vous engage à reprendre adroitement une parole donnée avec trop d'étourderie, trop de précipitation, à ne pas épouser M. Raymond de Trèbes...

Liette s'imagina qu'elle déraisonnait, répéta stupéfiée :

— Reprendre ma parole, ne pas épouser Raymond ?... Je vous demande pardon, miss, mais êtes-vous bien sûre d'être dans votre bon sens en me disant cela ?... Ne seriez-vous pas souffrante ?... Le soleil de la journée vous aura peut-être fait mal...



— Vous vous moquiez de moi, naguère, quand je restais durant des heures entières à contempler les vagues. (Page 329.)

Miss Burnaby reprit plus obsesseuse :

— Je suis moins folle que vous, ma pauvre petite... N'est-ce pas de la démence, en effet, de se lancer dans une pareille aventure, d'abandonner une existence si tranquille, si douce, une maison où l'on vous aime, où l'on est à vos genoux, Mme de Trèbes qui vous considère, qui vous traite comme sa fille, notre cher Willy qui a un véritable culte pour vous, qui vous mettrait volontiers sur un autel, qui se désole de vous voir partir et que ce chagrin tuera, vous le verrez ? Vous êtes fière, et vous vous exposez cependant à ce que l'on clabaude contre votre pauvreté, à ce que l'on vous traite d'intrigante qui a imité la bête parasite du fabuliste, qui s'est installée dans une famille, qui a réussi à séduire le fils de la maison...

Liette protesta d'un geste de colère :

— On ne dira jamais cela de moi, vous pouvez en être certaine, miss Arabella !

— Ah ! j'aimerais à phonographier derrière une porte les conversations de vos amies, de cette satanée Mlle de Creuilley, le jour de la cérémonie, et vous seriez édifiée !

A bout de patience, Liette s'exclama :

— Où voulez-vous en venir ?

— A vous dire ceci, puisque vous vous entêtez dans votre dessein, qu'avant une année, avant un mois peut-être, vous regretterez la pure et tendre affection du pauvre grand enfant qui s'était donné à votre cœur, et que M. Raymond ne vous aime pas !

— Raymond ne m'aime pas ? Décidément, miss, vous êtes folle à lier !

Déconcertée par le rire triomphant de la jeune fille, ce rire où chantait la joie d'aimer et qui narguait les lendemains obscurs, qui évoquait les serments échangés, les lèvres rivées aux lèvres, inhabile aux mensonges, miss Burnaby cherchait ses mots, ne retrouvait plus les phrases qu'elle avait préparées.

Et, d'une voix hésitante :

— Et si je vous affirmais, dit-elle, qu'il n'a pas rompu avec son ancienne maîtresse, que leurs relations continuent, qu'il se désespère de sa froideur, qu'il ne vous prodigue toutes ses marques de tendresse que par dépit, qu'il ne se marie que pour l'aiguillonner, pour la rendre jalouse, qu'il se séparera de vous, qu'il bravera le scandale au gré de cette femme...

Elle s'attendait ingénument à voir Joujou se cabrer, s'indigner

contre une pareille accusation, exiger des preuves, panteler de douleur, et l'indifférence, l'ironique gaieté de ce visage radieux d'amoureuse l'effarèrent.

— Dans quel livre, miss Arabella, avez-vous lu cette vilaine histoire de trahison, ne pourriez-vous pas vous en souvenir? lui demanda Mlle Rameyls.

Et changeant de ton, elle ajouta, grave, hautaine :

— Ma grand'mère, qui est une sainte, m'a appris dès l'enfance qu'il n'est pas d'action plus vile, plus lâche, que de calomnier son prochain, d'écrire des lettres anonymes, de semer autour de soi la discorde, d'attenter au bonheur de ceux qui sont unis et qui se chérissent. Comment, vous qui priez, qui ne feriez de mal à personne, — vous qui m'aimiez, — êtes-vous descendue si bas, pouvez-vous jouer un rôle aussi odieux?... Et je vous mets au défi de jurer que vous n'avez pas altéré la vérité sciemment, perfidement, pour des raisons trop faciles à deviner et qui m'empêchent seules de vous mépriser, de vous tourner à jamais le dos...

— Mademoiselle Liette, balbutia désolément l'institutrice, qui baissait la tête et rougissait de honte, ne m'accablez pas!

— Soit! n'en parlons plus, et que tout cela reste entre nous; car Raymond serait moins indulgent que moi à votre égard, exigerait votre départ de la maison... Et Willy en serait trop malheureux, Willy, qui vous eût désapprouvée, ordonné de vous taire, s'il avait su de quelle façon vous comptiez le défendre, le protéger contre des tristesses, des périls qui n'existent que dans votre imagination romanesque... Interrogez-le, et vous apprendrez combien, au contraire, ce mariage, qui m'implante dans sa famille, le réjouit... Le ministre s'intéresse à Raymond... Il a promis de le caser dans je ne sais plus quel bureau de traductions, et, dès notre retour, nous nous installerons au second étage de l'hôtel... On vivra tous ensemble, comme autrefois... Et j'en connais une, au moins, qui ne le regrette pas, qui bénit le bon Dieu d'avoir exaucé ses souhaits!

Tout en se querellant, elles étaient arrivées devant la maison qu'habitait Mme Rameyls, et Joujou embrassa, sans la moindre rancune, la vieille dévouée, s'écria, avec des inflexions de moquerie :

— Ah! ma bonne miss, vous avez une façon de reconduire les gens que je retiens!

TROISIÈME PARTIE

I

La comtesse de Trèbes, Place des États-Unis, Paris.

Vous devez m'accuser de vous avoir oubliée au premier tournant du chemin, ma chère maman aimée, *màman* pour de vrai puisque j'ai maintenant le bonheur de porter votre nom, d'être votre fille, *maman* que je n'aimerai jamais assez, car ne lui dois-je pas le meilleur des maris !

Je n'ose me rappeler si je vous ai donné signe de vie depuis qu'avec tant de fleurs et de bonbons et de cadeaux et de baisers dans notre cabine de « sleeping » nous vous avons dit adieu, peut-être trop joyeusement, mais la pensée que l'on va enfin s'appartenir, que l'on ne se donne plus en spectacle, que les simagrées, les discours, les musiques, la messe et le reste sont finis, que l'on se sauve et que tous ces fâcheux ne vous rattraperont pas ne vous fait-elle pas perdre la tête ? Je ne veux pas faire le compte des jours de bonheur que nous avons déjà vécus, ce compte que vous avez sûrement fait dans votre solitude avec des réflexions attristées.

On ne sait jamais où découvrir le bureau de poste dans ces petites villes de province, on néglige dans les meilleurs hôtels de nous apporter un encrier et Raymond a autant que moi horreur d'imiter les Anglais, de demander tout le temps quelque chose.

Nous nous disions : « Tu écriras demain matin, sûrement ; » mais ni l'un ni l'autre ne songeait à la promesse de la veille, quand Raymond s'apercevait vers midi — midi ou deux heures — qu'il faisait jour et que nous avions encore à nous habiller, à déjeuner, à nous promener dans la montagne.

Dites, ma jolie maman, vous n'êtes pas fâchée contre vos enfants ?

Ah ! que c'est bon de se laisser aimer et d'aimer !

Je me regarde dans la glace par instants pour voir si c'est bien moi qui suis à pareille fête, si je ne rêve pas tout ce qui m'arrive de doux, de délicieux.

Et puis, j'ai peur d'être si éperdument heureuse, et qu'il y ait tout à coup des accrocs dans notre amour, que je ne plaise plus

autant à Raymond, que je ne sache pas m'y prendre pour que mon bien-aimé ne se lasse pas de mes tendresses, ne retourne pas la tête vers le passé, ne se détache pas de mon cœur.

Raymond prétend qu'il n'a vu aucune femme s'éventer avec autant de grâce langoureuse que moi, et, depuis lors, si je ne redoutais de lui paraître ridicule, je crois que je glisserais des éventails jusque sous mon oreiller.

Il raffole de ma coiffure et des trois chapeaux que vous m'avez choisis, surtout de celui où il y a des pensées de toutes les nuances qui s'enchevêtrent et s'épanouissent comme au-dessus d'un corbillon de jardinier.

Que vous noterai-je d'autre pendant que l'on selle nos chevaux ?

Nous vivons si complètement dans un rêve que nous avons manqué la messe, dimanche.

Des cloches sonnaient. Des femmes en mantes noires et en capulets blancs longeaient les prairies avec de gros livres dans leurs doigts noueux. Pendant le déjeuner, j'ai demandé au maître d'hôtel si l'on avait enterré quelqu'un et il m'a répondu tout éberlué que non, que toutes ces paysannes allaient simplement à l'église comme chaque dimanche.

Raymond a pris le péché pour lui ; un de plus, un de moins, cela n'est pas fait pour l'embarrasser.

A bientôt, maman, ne vous semble-t-il pas que ces lettres où je m'épanche à tort et à travers dans votre cœur indulgent et charmant, où flambe toute notre joie de jeunes mariés doivent rester *entre nous* et qu'il est inutile de les communiquer à notre cher Willy.

Il a déjà assez lu de romans?

Je lui écris d'ailleurs par ce courrier un petit billet très tendre et nous lui envoyons une boîte d'étonnants chocolats à la pistache que vend ici un confiseur.

Baisers. LIETTE.

Monsieur Guillaume de Trèbes. Place des États-Unis, Paris.

Ces quelques lignes, mon petit frère chéri, pour te dire que je pense bien souvent à toi, durant ce voyage, que nous t'associons, Raymond et moi à tous nos projets d'avenir et que tu me manques plus que tu ne saurais le croire.

Je ne sais plus du tout écrire, nous sommes continuellement en

route et j'ai été te choisir moi-même, cet après-midi, les bonbons que tu préfères.

Cette gourmande de miss Arabella t'aidera à les manger et, en vous régalant, vous parlerez de votre petite Liette qui t'embrasse de tout son cœur et qui t'aime plus qu'elle ne t'a jamais aimé.

LIETTE.

La comtesse de Trèbes. Place des États-Unis, Paris.

Vos lettres, ma jolie maman aimée, doivent s'être perdues au fond de quelque boîte ou vagabonder patiemment derrière nous, car je ne peux croire que vous soyez fâchée contre moi, que vous ayez résolu de me faire subir la peine du talion, de me laisser sans nouvelles de vous et de Willy.

Quoique notre vie ressemble à une course de fous, à une divine et galante aventure loin de tout, dans un pays chimérique de baisers et de rêve, j'ai bien souvent, sans le dire à Raymond, l'arrière-pensée que mon pauvre frère doit trouver le temps bien long, bien long, se languir de l'amie qui est partie, méditer douloureusement sa disgrâce, la comparer malgré lui au bonheur que nous goûtons, et qu'il ne tombe malade.

Et je voudrais savoir comment il supporte cette séparation, ce qu'il fait, ce qu'il dit à miss Arabella; j'ai sur le cœur comme un poids lorsque je m'imagine qu'il souffre, qu'il pleure silencieusement dans sa petite voiture, et quand je pense que chaque étape nous éloigne de plus en plus de lui.

Aujourd'hui surtout ces idées-là me hantent, me gâtent tout mon plaisir d'amour et je donnerais n'importe quoi pour ne plus être dans cette incertitude, pour savoir que personne n'est en péril dans la maison.

Elles étaient si lamentables, les modestes funérailles du malheureux petit pâtre qui, parce que sa promise l'avait repoussé et trompé, s'est noyé, il y a deux nuits, dans un des gouffres profonds où l'eau transparente nous attire, ces funérailles qui ont interrompu, tout à l'heure, notre promenade. Et j'ai encore dans les yeux la vision de ce drap blanc qui couvrait le cercueil, de ce bouquet de lis sauvages et de marguerites que l'infidèle peut-être y avait épinglé, de ces pleureuses qui abritaient de leurs vieilles mains crevassées la flamme jaune des cierges.

Vous me reconnaissez bien là, n'est-ce pas, ma chère maman, avec mon âme superstitieuse et inquiète ?

N'en parlons plus, mais écrivez-nous aussitôt et adressez la lettre à Saint-Jean-de-Luz, où notre appartement est déjà retenu.

Raymond me répète que j'y aurai une grande surprise et je brûle de savoir ce qu'il a machiné secrètement.

Des tendresses et des tendresses de votre grande LIETTE.

Monsieur Guillaume de Trèbes. Place des États-Unis, Paris.

Ce n'était pas la peine, mon Willy chéri, de tant me promettre que tu forcerais miss Arabella à m'écrire de véritables journaux, qu'ainsi nous continuerions à vivre de la même vie, à être en communauté de pensées.

Dans ce grand calme de la nature, le soir, quand on entend plus que le grésillement des insectes, le murmure lointain des feuilles et des gaves, et que sur un ciel d'étoiles et de lune, les montagnes apparaissent toutes noires, toutes dentelées, tout imprégnées de mystère, je me délecterais à me retrouver en contact avec toi, à lire lentement les pages emplies comme des vibrations de ton cœur.

M'aimerais-tu moins que je ne t'aime et voudrais-tu me rendre triste pour tout le reste du voyage ?

Que signifie ce silence ?

Je t'embrasse, quoique tu ne le mérites guère. LIETTE.

La vicomtesse de Trèbes. Saint-Jean-de-Luz.

Mais, ma chère petite mariée, je vous ai écrit au moins quatre fois et, quand ce paquet de lettres, les miennes et celles que Willy a dictées à miss Burnady, vous parviendra, il vous faudra toute une journée pour les lire jusqu'au bout.

C'est donc au galop — je dîne à Armenonville avec la princesse Stradella et M. de Saint-Ursanne et n'aurai jamais le temps de m'habiller — que je vous embrasse et que je vous rassure.

La maison est lugubre sans vous et j'ai hâte de l'abandonner, de fuir vers notre fraîche vallée de Tempé, de respirer l'odeur des regains.

J'ai invité au castelet un tas de monde amusant et vous nous retrouverez au saut du coche — car enfin vous n'avez pas l'intention de pérégriner jusqu'à l'année prochaine — à l'unisson de votre gaieté. Vous avez, je le suppose, suffisamment abusé du tête-à-tête et cette joyeuse et indulgente compagnie ne peut que vous plaire.

Je ne me doute nullement de la surprise que vous réserve Raymond et j'aime à croire que vous m'en aviserez.

Willy est très raisonnable et dans le même état de santé que lorsque vous l'avez quitté.

Que vous êtes bizarre, ma chérie, d'avoir en plein bonheur des cauchemars funèbres et quelle étrange chose que, dans vos deux lettres, vous me parliez d'enterrement !

A bientôt, madame Joujou, je suis heureuse de votre bonheur et je vous embrasse de tout mon cœur. CHARLOTTE.

Je mettrai ce soir la toilette de foulard que vous aimez et un amour de capote pailletée. Plaignez-moi d'entendre les Tziganes qui me rappellent les moustiques de Venise ; la princesse en raffole autant que de la foire de Neuilly.

La vicomtesse de Trèbes. Saint-Jean-de-Luz.

Est-il possible que tu aies douté de ma tendresse, ma chère Liette, et par quelle mauvaise chance ces *journaux* que je t'avais promis, et que cette bonne miss avait patiemment écrits et recopiés, ne te sont-ils pas parvenus ?

Je mentirais si je t'affirmais que je suis aussi heureux que toi et je n'oublierai jamais les premiers jours qui ont suivi ton départ, le silence qui m'étreignait, le vide affreux que je sentais dans tout mon être.

J'avais dans les oreilles le son de ta voix, le bruit léger que tu fais en marchant sur les tapis. Je t'entendais sans cesse inconsciemment, j'avais toujours envie de dire à mis Arabella que l'heure de notre promenade accoutumée approchait, qu'il fallait te prévenir, t'apporter ton ombrelle et ton chapeau. Je pleurais en me réveillant lorsque je n'avais pas rêvé de toi.

Et tes petits billets, ces feuillets de papier que tu avais touchés, que tu avais, j'en suis certain, embrassés, qui contenaient ta pensée toute chaude et où tu retournais la tête, tu te penchais doucement vers moi, m'ont ranimé, m'ont consolé comme si ç'avaient été tes lèvres mêmes qui se fussent appuyées sur mon front.

Je pourrais te les réciter mot par mot, je me les répète tout haut dans la nuit, je les serre en dormant dans mes doigts comme une chose précieuse, un talisman.

Et j'ai l'illusion que je ne suis plus seul, que ton âme rôde

autour de moi, je deviens de plus en plus raisonnable et philosophe.

Écris-moi, ma petite sœur adorée, toutes les fois que tu le pourras. N'y aurait-il qu'une page presque blanche avec ses simples mots : *« Je ne t'oublie pas, je t'aime, je t'embrasse, »* et ton nom, je serais au comble de mes vœux.

Es-tu au courant des projets de maman? Nous nous rapprocherons de toi dans une semaine, et tu penses si je me réjouis de ce départ précipité? Votre voyage durera-t-il longtemps, et quand serons-nous réunis au castelet?

Des milliers de baisers. WILLY.

La comtesse de Trèbes. Place des États-Unis, Paris.

Ce qu'était la surprise de mon cachottier de mari, vous ne le devineriez jamais, ma chère maman, et j'aime mieux ne pas vous donner cette peine.

En sortant de table, comme la rade ressemblait à un lac, il m'a offert de monter en canot et d'aller visiter un superbe yacht tout blanc qui semblait, de loin, dans l'éclatante lumière, un grand oiseau endormi.

— Je suis presque sûr, affirmait-il avec un flegme imperturbable, que c'est le bateau d'un de mes meilleurs amis, lord Abston, et j'en serais enchanté pour nous deux.

Vous savez combien j'aime passionnément la mer et combien j'ai toujours souhaité d'appareiller au gré du vent vers des côtes inconnues, de vivre entre le ciel et l'eau.

Vous vous moquiez de moi naguère quand je restais durant des heures entières silencieuse à contempler les vagues qui chevauchaient les vagues, la ligne mystérieuse de l'horizon où s'échevelaient des fumées violettes de steamers, les goélands qui planent avec des cris sauvages.

Dans les parlottes puériles où l'on se leurre de mirages, vous rappelez-vous que je disais : « Si je devenais millionnaire, je n'aurais ni chevaux, ni voitures, ni hôtel ; j'achèterais un beau yacht, et je naviguerais de pays en pays, à mon caprice. »

Raymond n'avait pas oublié ces souhaits nostalgiques de la petite Liette. Et, dès que nous avons été à bord, il m'a offert son bras, et s'est écrié :

— Madame Joujou me fera-t-elle l'honneur de descendre dans sa cabine? Nos bagages et nos gens seront ici dans une demi-heure, et le capitaine a l'ordre de partir aussitôt après qu'il les aura embarqués.

— Quelle farce! ai-je répondu.

— Soit, commençons le tour du propriétaire et tu verras si je blague!

Je le suivis et j'eus la sensation que je rêvais. O ce salon avec ses larges divans jonchés de coussins qui l'entouraient, les boiseries de peuplier d'une teinte harmonieuse et indécise qui encadraient des panneaux de velours anglais d'un bleu changeant où des algues et des chardons argentés se mêlaient, les frêles vases de verre irisé qui s'effilaient en tige de fleur et où d'admirables roses s'épanouissaient, la cheminée de marqueterie que dominait mon portrait, cette chambre avec son lit de cuivre, ses tentures en toile de Jouy qui représentent la légende de Psyché, ses larges glaces et les lampes électriques voilées de rideaux qui en adoucissent l'éclatante lueur, cette salle à manger avec ses arabesques de cuivre, sa petite table où nos chaises se toucheront, ses vieilles cartes marines aux armes de la reine Elisabeth, son ex-voto breton accroché au-dessus de la porte dans une branche de gui et le pont avec son plancher luisant où l'on se serait miré, sa large tente, ses fauteuils d'osier!

J'étais si contente, si émerveillée que je devais en avoir l'air bête, que je ne disais plus un mot comme les babies quand ils trouvent, le matin de Noël, leurs souliers pleins de poupées et de friandises.

Et j'embrassai mon cher mari à en perdre le souffle, sans me préoccuper des matelots, qui nous regardaient, qui paraissaient se dire narquoisement : « S'ils débutent ainsi, que sera-ce pendant la croisière? »

Est-ce assez gentil d'avoir songé à mes rêves de fillette, d'avoir ajouté cet intermède délicieux, imprévu, à notre voyage de noces? Et je vous certifie que Raymond n'aura pas à le regretter, que le menu d'amour ne laissera rien à désirer tout le long de la route.

Le seul point noir, c'est que j'ignore à présent quand nous serons de retour au gîte et ce que nous passerons de temps au castelet.

La mer est si grande et sait si bien fasciner, retenir ceux qui lui *confient* leur bonheur!

Mais notre absence ne vous semblera-t-elle pas trop longue, ne cesserez-vous pas de me chérir, ne vous déshabituerez-vous pas de moi alors que je serai loin ?

Et mon pauvre Willy ne nous maudira-t-il pas, ne sera-t-il pas trop malheureux, lui qui espérait me revoir en septembre ?

Pardonnez-nous tous les deux, maman jolie, il serait au-dessus de mes forces de résister à une telle tentation, de renoncer à cette croisière, et vous m'aimez trop pour l'exiger.

Et soyez certaine que partout, en pleine mer, en Espagne, en Provence, en Italie, je penserai à vous.

Des baisers très tendres de la plus heureuse des petites mariées.

LIETTE.

Je prie miss Burnaby d'aller, sans en rien dire à Willy, mettre pour Raymond et pour moi un cierge à Notre-Dame-des-Victoires afin qu'elle protège notre voyage.

Monsieur Guillaume de Trèbes, Place des États-Unis, Paris.

Je t'écris un petit mot sur le pont, en vue des côtes de Biscaye, mon cher Willy bien aimé, et je voudrais que tu sois de la croisière, que tu puisses respirer à pleins poumons ces âcres senteurs du large qui semblent émaner de quelque coquillage ballotté par les vagues, que tes yeux s'éblouissent comme les miens de tout ce bleu, de toute cette lumière qui m'enveloppent, qui m'extasient.

C'est un plaisir de plus que m'avait ménagé Raymond en catimini, comme ces bouquets de feu d'artifice qui éclatent au déclin d'une fête.

Et me voilà métamorphosée en « yacht-woman », un emploi où je suis vraiment de première force, même lorsqu'il y a un peu de roulis !

Tu m'aimes tant que tu me pardonneras d'allonger notre pretantaine, de ne pas arriver au castelet à la date que je t'avais fixée.

Je te rapporterai des souvenirs de toutes nos escales, des photographies où tu pourras suivre notre voyage, et un cœur qui aura battu bien fort et bien souvent lorsque mes pensées s'envolaient vers toi.

Ne songe qu'à notre retour, mon frère aimé, n'aie pas de souci

et de peine puisque je t'aime de toute mon âme, ne compte pas les jours. Le temps passe moins vite quand on le guette et qu'on regarde le calendrier.

A bientôt, mon Willy, je t'embrasse et je t'embrasse.

LIETTE.

II

— J'ai tout ce qu'il me faut, ma bonne miss, j'appellerai François d'un coup de sifflet lorsque j'aurai envie de rentrer... Allez sans crainte à vos dévotions et faites atteler si vous êtes fatiguée... Cette église est si loin!

Et Guillaume ajouta, de sa voix dolente :

— Ne vous semble-t-il pas bizarre que nous n'ayons pas reçu la moindre lettre, la moindre dépêche de mon frère ou de Liette depuis quinze jours au moins, qu'ils n'aient pas encore annoncé leur arrivée ?... Il y a tant de naufrages en mer, tant de désastres... Pourquoi ne reviennent-ils donc pas ?...

Des sonnailles de chevaux tintèrent joyeusement sur la route.

L'infirme s'exclama, le cou raidi, les mains tremblantes, les yeux comme hallucinés :

— Regardez vite, miss, ce sont eux, je vous affirme que ce sont eux... Ils arrivent à l'improviste... Raymond n'en fait jamais d'autres... Eh bien, les reconnaissez-vous ?

L'institutrice s'était penchée sur le rebord de la terrasse. Elle murmura avec un geste découragé :

— Non, monsieur Willy, c'est un landau de louage qui repart pour Luchon. N'ayez donc pas de pareilles idées en tête...

Guillaume grommela d'un ton furieux :

— Toujours ces maudites guimbardes qui me secouent jusqu'au cœur avec leur musique de grelots !... J'aimerais que quelque torrent ruisselât des montagnes, emportât tout un morceau de chemin... Allez, miss, le curé ne vous attendrait pas !

L'Irlandaise redressa les oreillers de cuir qui le soutenaient et l'étayaient dans sa voiture de malade et, un livre de prières sous le bras, de plus en plus vieille, de plus en plus anguleuse, se dirigea à grandes enjambées du côté de la grille.

Les feuilles rouillées se détachaient des branches, tantôt une à une, lentement, tristement, tantôt par paquets, tournoyaient

dans l'air léger, glissaient sur le sable de l'allée, se heurtaient avec un bruit vague de papier froissé, jonchaient comme des cadavres innombrables de papillons la terrasse toute dorée par ce pâle soleil automnal.

Ainsi qu'à travers un rideau jauni qui tombe en loques, que le vent morcelle et disperse, apparaissaient les pics neigeux, lourds piliers à demi effondrés, incrustés de gemmes étincelantes qui semblent soutenir la voûte du ciel, les forêts de ténèbres et de magies, les ravines herbeuses, où traîne la plainte monotone de l'eau, les granges solitaires, les cascades qui s'épandent, qui ondoient comme une chevelure dénouée.

Des vols de corneilles déchiraient le silence de leurs croassements rauques, se posaient, s'enfuyaient, avaient l'apparence d'une longue écharpe de crêpe qui flotte et s'éploie, traçaient à l'horizon comme des signes de mauvais présage.

Harcelés par les chiens, aiguillonnés par les bergers, de blancs troupeaux gravissaient les pentes rudes de la montagne de Néra, passaient, lente caravane qu'attire l'espoir des pâturages fertiles et embaumés du val d'Astau, dans la vallée d'Esquerras, tels qu'un chapelet qui se déroule sur un vieux mur de sanctuaire.

Et l'infirme songeait en face de cet exode aux lendemains inexpliqués, mystérieux de la mort, se demandait si, comme ces ouailles errantes, il trouverait enfin le bonheur, la paix, l'amour sur une autre planète, quand il aurait émigré du monde où sa chair et son âme n'avaient connu que la souffrance, s'il s'évaderait du moule monstrueux où le Destin l'avait emprisonné, s'il renaîtrait robuste et beau pour des tendresses infinies, pour des baisers délicieux, pour enchanter et posséder le cœur d'une qui ressemblerait à Liette, qui aurait ses cheveux de soie blonde et sa voix de cristal et ses yeux veloutés.

Le facteur, un vieux soldat à barbiche grise, qui, selon son habitude, entrait dans le parc par une brèche de la terrasse, l'arracha à ces mélancolisantes rêveries.

— Avez-vous des lettres, aujourd'hui, Cazaubon ? fit-il anxieux autant qu'un pauvre famélique qui attend quelque liste de loterie, qui est impatient de savoir si la chance l'a favorisé.

— Je crois bien que oui, monsieur Guillaume, — et ayant fouillé dans sa sacoche de cuir, — une avec un timbre étranger, qui est adressée à M[me] la comtesse.

L'infirme eut un afflux de sang aux joues, balbutia :

— Vous pouvez me la laisser, ma mère viendra tout à l'heure et je la lui remettrai.

— Comme il vous plaira, monsieur Guillaume. Et autrement, la santé ?

— Vous voyez, Cazaubon, je dois être aussi coloré qu'une pomme...

— Tant mieux, c'est une mauvaise affaire que d'enrichir le médecin ; et quelles nouvelles, dites-moi, de Mlle Joujou, pardon, excuse, de Mme la vicomtesse ?

— D'excellentes, d'excellentes... Arrêtez-vous à l'office, on vous débouchera une bouteille de vin blanc... Il y a tant de poussière ; je suis sûr que vous mourez de soif...

— Comme à l'ordinaire, vous êtes bien bon, monsieur Guillaume, salut !

Il porta la main à son béret et écrasant les feuilles mortes d'un pas cadencé et alerte d'ancien chasseur à pied, heurtant les branches du bâton de houx qui était sa sauvegarde, disparut au milieu des arbres et des buissons.

Guillaume pétrissait fiévreusement la lettre de Liette dans ses doigts comme un oiseau que l'on a pris au piège, que l'on craint de voir s'envoler, hésitait à décacheter l'enveloppe; s'imaginait la stupeur qu'aurait sa mère, les reproches dont elle l'accablerait ; mais n'était-ce pas à lui autant qu'à elle que Joujou avait écrit et commettait-il une faute bien grave en lisant le premier ces pages affectueuses, en se ruant sur cette joie qu'il avait si longtemps désirée ?

Il brisa le cachet d'un coup d'ongle et avec quelque chose d'avide, d'éperdu, comme un chemineau qui met les bouchées doubles, qui mange dans un coin d'ombre le morceau de pain qu'il a pu voler, qui tremble qu'on ne le pourchasse, qu'on ne l'empêche d'apaiser la faim qui le ronge, lut le feuillet qui lui était destiné.

« Nous revenons, mon Willy bien aimé. Toutes sortes d'aventures et de mésaventures que je te raconterai, au castelet, une par une, ont clôturé notre idéale croisière.

« Dans trois ou quatre jours, je serai auprès de toi et je ne cesse d'y penser, de m'en réjouir.

« Y a-t-il encore des fruits et des fleurs ?

« Que nous allons bavarder et rire et nous embrasser, mon frère chéri, qu'on se délectera, le soir, aux flambées des pommes

de pins et d'épis de maïs qui pétillent, qui font de la belle lumière rouge et bleue !

« Je t'embrasse comme je t'aime, et c'est de tout mon cœur. »

Il déplia ensuite les pages où la petite mariée causait avec Mme de Trèbes avec son abandon, sa tendresse, son étourderie accoutumés.

« Si par hasard des fâcheux — il en est dans les maisons les plus accueillantes, maman jolie, — critiquaient le long voyage que nous terminons aujourd'hui, l'estimaient inutile et dispendieux, vous pourriez leur répondre que cela forme la jeunesse, et que nous y avons employé notre temps à apprendre l'amour avec un tel entrain, qu'il nous reste à peine sept mois pour vous préparer au rôle de grand'mère.

« Une grand'mère aussi jeune et qui a l'air de ma sœur aînée, voilà qui n'est pas fréquent !

« Mais reparlons de moi, car enfin je puis certifier maintenant que je suis intéressante.

« J'avais douté au début, j'attribuais ces retards aux secousses du bateau, à l'influence de la mer, à un tas de bêtises, aux folies de mon époux et je n'en soufflais mot.

« Et il n'y a pas à dire « Mon bel ami », nous nous en retournons au castelet avec, comme le dit cet impertinent de Raymond qui ne respecte rien, de *l'excédent de bagages*.

« Je plaisante, ma chère maman aimée, parce que je suis folle de bonheur. Un garçon ou une fille, cela m'est égal, pourvu que l'un ou l'autre soit le reflet de mon mari adoré. Et nous cherchons déjà les noms que portera l'enfant de notre amour. Songez-y de votre côté, puisque vous serez sûrement la marraine.

« J'ai toujours peur de rencontrer des babies qui soient laids ou difformes, et Raymond m'a acheté pour la route des albums de cette Kate Greenway qui les dessine si bien, les tout petits, avec leurs boucles dorées, leur teint laiteux, leurs mines étonnées... »

Guillaume avait lâché la lettre.

Il soupira tout haut, le visage inondé de larmes : « J'ai peur de rencontrer des babies qui soient difformes. »

Sa poitrine se gonflait de sanglots et, soudain, il eut la sensation que des mains implacables martelaient son cœur, l'écrasaient comme une grappe de raisin, qu'un bâillon l'étouffait, qu'un voile noir s'alourdissait sur ses yeux.

Il cria en agonie : « Je meurs... Je meurs... Au secours, miss... Je meurs... Liette ! » Et sa tête, inerte, blêmie, glissa dans les coussins.

Le crépuscule tombait avec des lenteurs d'adieu.

Les glaciers s'empourpraient des suprêmes lueurs du soleil. Des buées s'échevelaient au-dessus des ravines, et les croassements des corneilles se perdaient dans la lointaine lamentation des cascades.

Les feuilles sèches, humides, frôlaient le visage apaisé du mort.

Et dans l'Infini, scintillaient les premières étoiles, comme les cierges que jadis, avec son amie des dimanches, son joujou, Guillaume allumait pieusement, ingénument devant les crèches de Noël et les blancs autels des mois de Marie.

René Maizeroy.

(Fin.)



Le Gérant : F. Juven

Paris.-Imp.Paul Dupont (Cl.) 58.4.97.



TITE ET BÉRÉNICE

Lorsque le marquis Amoretti entra dans la salle à manger de l'hôtel Taran, il assuma aussitôt les regards de tous les dîneurs; mais il n'eut point l'air d'apercevoir les curiosités qu'il soulevait et, les prunelles vagues comme s'il suivait les indications d'un Génie invisible, il gagna sa place, sans s'arrêter à d'oiseuses salutations. Il ne sembla pas remarquer le sourire esquissé par Mme Fass, l'invite évidente que lui adressaient les yeux de la belle Hollandaise, le léger salut de la générale Abanoff; tant d'autres appels discrets que l'on prodiguait sur son passage, il ne les vit pas ou les dédaigna.

Seulement, lorsqu'il s'assit, il ajusta un long, long regard sur les petites Philidopoulo.

Ce fut tout; il avait amorcé. Dès lors, il ne s'occupa plus que de manger, choisit les mets qui n'encombrent pas l'assiette, but une eau ferrugineuse de nom compliqué; entre temps, il fixait en souriant l'invisible Génie, et s'affirmait, pour la table d'hôte, distingué, mélancolique et narquois. Excellente attitude d'expectative.

Les petites Philido le détaillaient à leur aise. Elles avaient coutume d'accrocher certain sobriquet à chaque convive; il y avait ainsi : le Pompon de Corbillard (dame à panaches); Roméo et Juliette (deux fiancés); la Momie (un Brésilien parcheminé); la Garniture de Cheminée (une grosse femme et ses deux filles étiques); enfin, au gré des analogies, le Presse-Papier, le Digni-

taire, Jules Simon, le Revenant, etc., etc. Depuis deux jours qu'elles guettaient Amoretti, elles l'avaient surnommé l'Épagneul, parce qu'avec ses beaux cheveux noirs ondulés et partagés d'une raie, ses beaux yeux noirs si vifs, sa fine moustache en fumée rousse et sa jolie figure gouailleuse, il rappelait quelque chien de race précieuse. Par l'entremise de leur femme de chambre, elles avaient mené une enquête minutieuse. Au dire des garçons de l'hôtel Taran, l'Épagneul venait soigner des maux de gorge à Médor-les-Bains; il en était à sa troisième année de traitement. Il avait loué l'appartement de la reine de Hongrie : huit malles et un valet de chambre. Très chic et très généreux, lié avec les membres du High-Médor et reçu chez la comtesse de Béthulie; ne jouant pas; aucun engagement connu.

Certes, les jeunes Philido étaient particulièrement informées; elles avaient vu tant d'exotiques, et de toutes les nations! Dès leur prime enfance, on les avait traînées dans les principales villes d'eaux : Cannes et Nice, l'hiver; Biarritz et Dax, au printemps; Aix, Vichy, Médor, Étretat, l'été; Spa, Aberdeen, l'automne. Avec l'intelligence précoce des rastas, elles avaient amassé un fonds d'observations qui leur permettait de jauger et juger leurs contemporains presque à coup sûr. Le marquis leur parut de manières correctes, assez hautaines, mais un peu étriquées; son élégance était plutôt *plaquée*. Puis il avait les cheveux trop noirs, des habits trop frais dépliés; quelle insaisissable nuance! Peut-être aussi la boutonnière de bleuets, au revers du smoking, s'étalait-elle trop volumineuse; mais, en somme, l'exotisme du marquis ne se trahissait que par ces menus détails, perçus des seuls connaisseurs.

Au dessert, le marquis se leva et gagna la porte, avec l'indifférence aisée des hommes accoutumés d'être regardés; au moment de sortir, il rencontra le regard de Zia Philido qui s'était retournée.

Tel fut le premier engagement. Peu après, le marquis vint au Parc, sorte de place carrée où les baigneurs promènent leur digestion, de long en large. Cette fois, il salua plusieurs madames de choix et finit par associer à sa promenade un adolescent portugais, M. de Cadavero; causerie.

— Le personnel s'est renouvelé, trouvez-vous?

— Je ne sais pas encore, j'arrive, riposta M. Amoretti.

— Il y a de la belle créature, pas des masses, moins que les

autres années; tout de même, on se contenterait de la moyenne : Mme Squale, Mme Anteporcoz et sa fille Margherita, Mme Defert (de Berlin), Mme Caskow, la générale Abanoff, Mme Fass et Mlle Servejo; enfin, et surtout, les petites Philido... vous savez?

— Je les ignore.

— Par exemple! Elles sont presque en face de vous, à table d'hôte.

— ...Ai pas remarqué.

— Au moins vous connaissez le nom : leur père, l'armateur Alcibiade Philidopoulo, un Grec d'Ajaccio archi-millionnaire, propriétaire de la ligne Stamboul-Ajaccio, Transports maritimes.

— Vous êtes renseigné, vous!

— Oui, j'ai voulu m'informer, avant d'entrer en relations. Il y a tant de rastas, ici! (Brave Cadavero, il fallait entendre avec quel accent espagnol il s'exprimait!)

— Philido est avec sa femme, une belle madame qui commence à s'empâter, et les deux filles, l'aînée Zia, et Marika. Ces deux menues personnes mettent Médor sens dessus dessous; elles ne sortent qu'entourées de gentlemen de tous les âges et de tous les pays; pratiquent les sports, équitation, cyclisme, tennis, tambourin, cricket... oui, cricket, le jeu qui se joue avec une énorme batte. Élevées librement, *à l'Américaine*...

— Comme le vol?

— Oui, comme le vol. Toujours livrées à elles-mêmes; madame mère évite le voisinage de ses filles qui la vieillissent, et miss passe son temps à lire des romans français. Les petites ne sont pas sottes : un entrain d'enfer et des toilettes qui désolent Mme Fass; en vingt jours, elles n'ont pas montré deux fois la même robe; tout le magasin Liberty y passe. Jolies comme des petits cœurs...

— Tiens, tiens, mais on jurerait que vous avez des intentions, Cadavero?

— Ah! ouiche! Elles sont trop fines et trop pratiques pour épouser le comte de Cadavero : elles veulent mieux qu'un titre; vous pensez bien qu'on a déjà fait des travaux d'approche; pas moi, d'autres, et des plus avisés. Basta! rien de fait. Flirt, camaraderie, tant qu'on veut; mais dès que l'amateur s'égare, elles rétablissent vite les distances. Aucun des gentilshommes de sa suite ne conduira Zia à l'autel; quant à Marika, elle débute à peine. Tenez, les voici.

Au bout du parc, les petites Philido apparurent menant une farandole que jalonnaient de longues perches garnies de lanternes japonaises; la farandole passa tout près, et Zia appela de la main Cadavero; le marquis donna congé à son Portugais; d'ailleurs il avait obtenu, sans les demander, toutes les informations qu'il cherchait.

Il examina de loin l'héritière de la ligne Stamboul-Ajaccio et conclut à part lui : « Une petite figure malicieuse, moqueuse; de jolis yeux bleus très prompts, des sourcils sans cesse en émoi; donc elle est de premier mouvement et fort observatrice; les narines délicates, signe de finesse, très mobiles, signe d'enthousiasme; menton net, volonté; les cheveux châtains, ondulés, instabilité; gestes précis, décision; beaucoup de souplesse dans la démarche. En résumé, une spontanée et une volontaire, un peu fuyante. Faudra voir, faudra voir.

Cadavero, qui parlementait avec Zia, se détacha de la farandole et revint vers le marquis : « Vous avez de la chance; vous produisez votre effet. Les petites Philido, très intriguées, grillent d'envie de vous connaître. Je me suis offert pour vous présenter. Venez.

— Non, vraiment.

— C'est de la coquetterie, voyons. Puisqu'on m'envoie vous chercher...

Le marquis lui signifia : « Merci, je vous assure, je ne veux pas abuser de votre complaisance. » Un geste de dépit, lorsque Zia vit Cadavero revenir sans l'Épagneul; la farandole s'éloigna.

Or, peu après, au hasard d'une causerie, Amoretti était présenté à M. Philidopoulo, par le prince de Bourbon-Larchambault. Ils échangèrent quelques compliments, des cigares et des vues sur les laryngites, se découvrirent des relations communes. M. Philido souhaita faire plus ample connaissance avec le marquis. Rentré dans sa chambre, M. Amoretti écrivit *à M. Amoretti, Palazzo Amoretti, Vérone*, une lettre qui finissait ainsi :

« ... Cadavero m'a confirmé les détails que vous m'aviez donnés. J'ose espérer, mon cher père, que je pourrai prochainement justifier au delà de vos désirs la bonne opinion que vous avez de ma diplomatie; vos sacrifices n'auront pas été inutiles, et je compte vous en dédommager, comme il sied.

« Votre fils affectionné,

« VALÈRE-GIANNI A. »

Donc, le marquis Amoretti était un ordinaire coureur de dot.

Le lendemain, M. Philido procéda aux présentations officielles. Madame accueillit à merveille le bel Épagneul; mesdemoiselles laissèrent percer un peu de rancune; elles s'adoucirent, lorsque Valère eut avoué qu'il savait tenir une raquette. Néanmoins, il déjeuna encore sur ses positions de la veille. Après le repas, il revint en costume de tennis : flanelle blanche, chemise mauve pâle, régate mordorée avec ceinture et cap assorties, souliers de peau blanche; au *ground* le sort (était-ce bien le sort?) l'accoupla à Zia. Le marquis était de première force et n'abandonna pas un set au camp adverse.

Au retour, il ne quitta pas sa partenaire; le chemin était long pour rentrer à l'hôtel. Le marquis eut loisir de présenter les échantillons les plus variés de son érudition. Il effleura la musique, fit allusion aux sports qu'il pratiquait, esquissa une rapide incursion chez les Préraphaélites anglais, en passant par les Primitifs, obliqua sur l'éducation de la jeune fille moderne, ce qui l'amena à produire quelques aphorismes sur la psychologie des gens du monde; enfin il termina brillamment en rappelant un coucher de soleil sur l'Oural, extrait de ses souvenirs de voyage.

Bref, il présenta successivement toutes les verroteries de son miroir aux alouettes.

Il disait des choses ingénieuses, parfois jolies, mais toujours sur un ton d'ironie mesurée, comme s'il eût craint le moindre essai d'intimité avec cette jeune fille hardie. Zia s'était laissée prendre, elle écoutait avec intérêt. Quand elle s'aperçut qu'elle suivait l'entretien, au lieu de le dominer, comme elle avait coutume, elle s'irrita et voulut reprendre l'offensive par quelque raillerie; il était trop tard, le marquis l'avait devancée et se raillait lui-même avec tant d'habileté qu'il coupait tous les effets de riposte. Zia se sentit désorientée; d'ordinaire, elle prenait position en arrêtant net les premiers appels de sentimentalité et, dès lors, tenait à merci l'adversaire déconcerté; or, le marquis employait contre elle sa propre tactique, elle se trouvait déroutée, comme le serait, au jeu d'épée, un gaucher en face d'un autre gaucher. Un instant, elle crut trouver sa revanche; à propos de l'Oural, elle glissa une légère insolence

— Vous parlez presque aussi bien que le célèbre voyageur Bædeker.

— Non, je parle tout au plus comme ces ciceroni convaincus que j'ai vus dans nos musées; ils expliquent les tableaux de maîtres à leurs Anglais, sans se soucier que ceux-ci les comprennent; tandis que le Bædeker, tout le monde le comprend. » Touche.

La causerie poursuivie sur ce ton, Zia n'eut pas une fois le dessus. A nuit tombante, ils se turent. Pourtant, lorsqu'ils arrivèrent près de l'hôtel, elle lui demanda, soudain sérieuse :

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu m'être présenté? Cadavero vous avait dit que cela m'amusait de vous joindre à ma ménagerie; était-il gracieux à vous de refuser?

— C'est seulement dans la soirée que j'ai eu l'honneur d'entrer en relations avec M. Philidopoulo.

Pauvre petite Zia, décidément elle n'était pas de force.

Sur les instances de tous, le marquis consentit à faire placer son couvert entre celui des jeunes filles et celui de madame mère. A table, il tint tête à chacun; c'était vraiment l'homme-orchestre.

Pendant que ces dames faisaient leur correspondance, l'armateur emmena Valère, bras dessus, bras dessous. Amoretti s'aperçut bientôt qu'avec des ruses de trappeur, Philido cherchait à obtenir des détails sur ses affaires personnelles; il se prêta à l'enquête, eut l'air de se laisser subtiliser les renseignements désirés sur sa situation pécuniaire, ses goûts, ses antécédents, sur ses parents, leur âge, leur train de maison. A part lui, il pensait : « Tu as chaud, mais je brûle. » A son tour, le petit Palikare se répandit en confidences sur le tracas que donne une grande entreprise, sur le désir de repos incompatible avec la gestion d'une fortune, sur la vie de famille. Valère prit à tout cela un intérêt poli, puis rejoignit ces dames. M. Philido sifflota ensuite une marche guerrière sur ce thème : « Quarante mille francs de revenus fonciers, un palais à Vérone, un beau nom et des parents très avancés, tra la la, très avancés, tra la la... »

L'intrigue du marquis et de la petite Philido se développa suivant les plans de Valère; il s'était rapidement rendu nécessaire; les jeunes filles avaient une peur terrible de l'ennui, il leur fal-

lait chaque jour du nouveau. Valère leur en fournissait sans cesse; courses, matchs de bicyclettes, excursions, soirées; le marquis organisait toutes les fêtes, et, derrière lui, la troupe des prétendants emboîtait le pas; il commandait les montures, décidait de l'emploi du temps, fixait l'itinéraire; il conduisait tout sans faire montre de zèle. Zia s'accoutumait à le voir près d'elle, à chaque heure du jour; elle, si vite lassée, ne se lassait pas de lui.

D'abord elle avait eu un plaisir de vanité à enrôler dans son escorte le « zèbre » le plus demandé de Tout-Médor. Mme Fass, Mlle Servejo, Mme Defert (de Berlin) et les autres Belles Madames avaient tout fait pour le lui enlever; il était resté à ses côtés; elle en concluait qu'elle l'avait attaché à sa personne; bientôt, au contraire, elle dût reconnaître que c'était Valère qui l'avait attachée à lui. Elle se sentait entourée de mille soins discrets dont elle ne pouvait s'offenser; mais elle cédait toujours aux désirs du marquis. Elle lui avait peu à peu ouvert son intimité, tandis qu'il lui restait à peu près inconnu. Elle s'effraya, se révolta et médita de l'écarter, d'un mot brutal; elle n'en trouva jamais l'occasion; elle essaya de la provoquer et tendit le piège du flirt. Valère énonça son opinion : selon lui, le flirt était une vaine comédie, dangereuse et compromettante, qui ne seyait qu'aux cœurs médiocres et plaçait l'homme sous la dépendance de la femme. Afin de l'amener à une déclaration, elle essaya de la jalousie, et ne quitta plus Cadavero (du coup, ce dernier perdit le repos de sa belle âme, mais ceci n'est qu'un accessoire). Valère attendit, et ne s'affecta point; et ce fut elle qui se prit; le dépit la fit s'enferrer davantage; lorsque, fatiguée de tourmenter Cadavero, elle revint près du marquis, il lui fit entendre qu'il avait deviné ses intentions; dès lors, Zia se soumit, et il devint évident pour tous qu'elle en tenait pour l'Épagneul.

L'escorte s'en affligea; les prétendants se divisaient en trois camps : ceux qui voulaient épouser la ligne Stamboul-Ajaccio, ceux qui voulaient flirter et ceux qui, comme Cadavero, s'étaient laissés prendre sérieusement. Mais Valère les surpassait de beaucoup; et quel autre eût imaginé ces complets de piqué blanc, ces redingotes havanes, ces vestons carrés, et ces cravates d'une subtilité vraiment déconcertante? Ils finissaient par accepter sa supériorité et la proclamer; même ils insinuèrent que l'Épagneul était pris, lui aussi. Zia se récria. Au fond, elle soupçonnait que

Valère l'aimait, n'en était pas très sûre et se complaisait dans cette situation imprécise.

Au bout de trois semaines, la petite Philido était archicompromise ; elle s'était fait photographier en compagnie du marquis ; d'ailleurs elle marchait ordinairement à l'écart avec lui, partageait une foule de petits secrets et mystères. D'un accord tacite, on les laissait ensemble. Le Palikare manifestait par sa tolérance que cet état de choses ne lui semblait pas blâmable.

Aux soirées dansantes, en quelques scènes promptement menées, le marquis affirma son pouvoir sur la jeune fille et désormais mania sa pauvre volonté humiliée.

La crise approchait ; Tout-Médor guettait le dénouement ; déjà Valère dévoilait une sentimentalité inattendue ; Zia se montrait de plus en plus nerveuse ; un soir, durant un essai de charades, comme le marquis lui battait froid, elle éclata en sanglots et se sauva. Valère, ravi, décida : « Demain, déclaration durant la promenade aux Grottes salines. » Comme il rentrait chez lui, il aperçut de loin le petit Palikare qui discutait vivement avec Madame et Miss. Sans doute les difficultés de famille commençaient.

Le lendemain, la cavalcade attendit à la porte de l'hôtel le bon plaisir de Zia, mais Zia se fit attendre. Valère s'impatienta : il inaugurait le complet de la scène finale. On envoya Cadavero aux nouvelles. Il revint annoncer qu'il y avait une scène épouvantable chez les Philido : cris, colère, attaque de nerfs, enfin le grand jeu. La discussion, commencée en langue française et poursuivie, à mesure qu'un nouvel interlocuteur y prenait part, en anglais, puis en allemand, puis en espagnol, s'achevait en langue grecque. On ne distinguait pas bien, mais le petit Palikare devait être furieux.

Valère fut saisi d'inquiétude. Les choses se gâtaient. Au bout d'une demi-heure, Marika, bouleversée, accourut et dit qu'une violente migraine retenait sa sœur à la chambre. Elle priait qu'on ne les attendît pas plus longtemps.

On partit un peu triste. Valère considéra la situation et la jugea fâcheuse ; évidemment, Philido père avait dû apprendre une partie de la vérité ; de là, grande scène et défense à la jeune fille de suivre la cavalcade. C'était clair, il avait trop tardé à se déclarer ; voici que pour avoir voulu le décor romanesque des

Grottes de sel, il manquait son coup. Assurément il ne reverrait plus Zia, du moins en intimité. Après trois semaines de maîtresse diplomatie, il échouait sur une question de détail.

On se trouvait à quelques kilomètres de Médor, lorsque Valère perçut un bruit de galop qui se rapprochait de lui; un point noir tout au bout de la route ; puis apparut Zia, sur un cheval lancé à toute allure, Zia, éperdue, décoiffée, boucle deci, boucle delà ; elle était bien jolie tout de même, toute rouge et essoufflée qu'elle fût, son amazone mise à la diable, en un désordre qui annonçait la hâte de sa fugue. Elle s'excusa et vint se placer près de Valère. Dans le creux de sa main, parmi les rênes, elle tenait sa petite houppe de poudre de riz, dont elle avait dû user sans mesure, car elle s'était couverte de blanc, sans doute afin de cacher les traces des larmes.

Valère ne se tint pas de joie; non seulement Zia viendrait aux Grottes de la Déclaration, mais encore elle se trouvait préparée par un providentiel énervement : après ce coup d'éclat, que tout Médor apprendrait, Philido père aurait la main forcée. Il lui demanda d'un ton d'anxiété : « Vous allez mieux ? »

— Oui. Ce ne sera rien. On ne voulait pas me laisser partir. Je me suis rendue libre.

C'était le moment; il fallait tout risquer, cette fois. Donc, tandis que l'escorte s'arrêtait dans une ferme, il dit : « Les grottes sont près d'ici ; voulez-vous y aller ? Nous nous reposerons en attendant votre suite, petite princesse. »

Zia accepta ; un temps de galop. En quelques minutes, ils arrivèrent aux grottes, et mirent pied à terre. (Un silence.) Valère calcula : « L'endroit est désert, pas de gêneurs; j'ai un quart d'heure à moi ; je suis le dernier des niais si je manque l'affaire. » Et tout de suite il débuta : « Écoutez-moi, Zia ; je désire vous parler de choses sérieuses, graves même. Vous pensez que j'ai deviné quelle migraine vous retenait à l'hôtel. Grâce à votre décision, nous avons un dernier moment d'entretien. Je veux vous dire ce que je vous ai caché depuis... »

Zia l'interrompit : « Vous allez m'avouer : Zia, je vous aime de tout mon cœur, ou de toute mon âme, au choix, consentez-vous à être ma femme ? — C'est cela, ou quelque chose d'approchant, hein ? »

Valère interloqué : « Vous me défendez...

— Je ne vous défends pas, puisque je ne suis venue que pour

ça. Seulement, j'abrège. Je sais que vous m'aimez, pas autant que vous alliez le déclarer, mais autant que vous êtes capable d'aimer, et c'est déjà méritoire de votre part. Moi, je vous aime de tout mon cœur, je n'aimerai jamais que vous. Mais... je ne serai jamais votre femme. »

La figure du marquis prenait l'expression obligée de la supplication.

Zia reprit aussitôt : « Monsieur Amoretti, vous a-t-on prévenu que j'étais sans fortune? Non, n'est-ce pas? Vous avez cru que mon père était riche à millions, remuait l'or à la pelle, et que moi, sa fille, j'étais *un beau parti*. Avouez-le, puisque nous sommes en voie d'aveux. Eh bien, rien de tout cela n'est vrai : nous sommes quasipauvres, inquiets de demain, mangés de dettes; ma sœur et moi, nous n'aurons pas de dot. Mon père possède de gros bateaux; mais ces bateaux personne ne veut monter dessus. Pourquoi? Je ne sais pas, mais c'est comme ça; ils ne promènent que des hypothèques, de Stamboul à Ajaccio. La faillite nous menacerait si l'importance de nos dettes n'obligeait nos créanciers à nous ménager et à garder le secret de nos embarras : ils espèrent que papa leur sauvera la mise.

« Aussi, lorsqu'il a fallu songer à nous marier, papa, qui est un malin, s'est dit : « Mes filles sont jolies, point sottes; j'ai de « la surface; pour sûr il se trouvera un bon niais qui les épou- « sera sans y regarder à deux fois. » Et voilà notre vie depuis cinq ans; on nous a dressées à nous faire compromettre et à piper un mari; on nous traîne de plage en plage, et vous imaginez si j'en ai vu, des prétendants! Ah! Dieu oui! j'en ai de l'expérience, pour mon âge. Et ça n'est pas toujours drôle, allez; il y a des moments où je songe que j'aurais pu être une jeune fille comme les autres, les vraies, une jeune fille qui ne s'amuse pas, ne flirte pas et n'a pas de pensée de femme, et je vous assure que j'aurais été une jeune fille passable, parce que j'ai du cœur. Il m'aurait été permis d'aimer et de me marier comme j'aurais rêvé. Au lieu de ça... Enfin, tant pis. Pourtant, jusqu'ici, on se méfiait.

« Alors, vous êtes venu. Papa a mis près d'un mois pour obtenir votre bilan; moi, j'ai eu vite fait de le connaître. D'abord, entre nous autres, les dures-à-marier, il y a une sorte de franc-maçonnerie; on se signale les bonnes affaires et on s'avertit des mauvaises. Une de mes amies m'a envoyé votre fiche : « Marquis « Amoretti : réellement marquis, mais pas un sou; parents vi-

« vent de pois chiches pour permettre au fils de faire figure et de « se marier richement. »

« Hein ? c'était drôle, ça ? deux professionnels qui se trouvaient aux prises, sans le savoir ! Aussi bien, je n'avais pas besoin des avertissements de mon amie ; je vous avais deviné et reconnu pour un compatriote.

« Car nous sommes du même pays, monsieur Amoretti, nous sommes de la grande nation que l'on a surnommée la race Taquère : nous écorchons toutes les langues et nous n'en parlons aucune, nous n'avons pas de costume national, mais nous accommodons à notre goût les costumes des pays où nous passons : nous sommes tous plus ou moins nobles, princes, marquis, comtes ou barons ; toutes les exagérations nous séduisent, nous aimons les nuances violentes, les grosses pierreries, les grosses boutonnières (sans vous offenser) et comme nous avons une vie nomade, nous avons aussi une morale nomade, facile à suivre même en voyage, et fondée sur l'égoïsme. Nous sommes incapables d'un sentiment un peu fort ; et d'ailleurs on ne nous aime pas, parce que nous avons un je ne sais quoi de basané, de doux, de poli et d'équivoque qui nous rend aussi inquiétants que séduisants.

« Monsieur Amoretti, ne m'en veuillez pas si je dis que nous sommes des rastas ; ayons le courage de notre opinion ; c'est pour cela que je vous ai aimé, vous m'avez plu parce que je vous reconnaissais de même race que moi, de même habileté ; j'ai retrouvé chez vous tous mes chers défauts et j'ai comparé votre destinée à la mienne. Vous aussi, vous êtes condamné à ne pas aimer. Il vous faut jouer les princes Charmant et les jeunes rêveurs ; vous êtes au flirt à perpétuité.

« J'ai eu un moment de faiblesse, je me suis dit : « Tant pis, je « puis bien, pour une fois, m'offrir une passion sincère, un senti- « ment de luxe, et qui sait ? Je serai marquise Amoretti ? » Non, monsieur Valère, je ne serai pas marquise, quoique je vous aime très fort. Mon père a failli me tuer quand il a eu les renseignements de Vérone. Et, tandis qu'il me querellait, j'ai réfléchi et j'ai compris que ce n'était pas possible, mon projet. Sans doute, vous m'aimez, et vous êtes assez beau joueur pour accepter les conséquences de votre gaffe, quitte à ne jamais vous en consoler. Mais, encore, une fois, en nous mariant, nous irions contre l'ordre des choses établies qui nous interdit l'un à l'autre. Vous, vous épouserez quelque romanesque fille de marchand de porc salé ;

moi, j'attends le fils d'agent de change affolé d'américanisme. Rappelez-vous Titus et Bérénice : eux aussi s'aimaient et ne purent se marier parce que la raison d'État le leur défendait. »

Elle disait cela d'un ton posé, pas trop triste, et résignée à la nécessité ; Valère, les yeux baissés, attendait impatiemment que l'arrivée de l'escorte le tirât de cette fausse situation. Zia termina : « Nous venons de manquer un grand mois, pardonnez-moi de vous avoir fait perdre votre saison. Moi, je ne regrette rien ; au moins c'est toujours ça de gagné sur les peines à venir. Je ne vous reverrai probablement plus ; nous partons tantôt avec ma mère ; je suis trop compromise, et désormais *brûlée* à Médor ; nous allons à Dieppe finir l'été. Souhaitez-moi bonne chance, et quittons-nous bons amis. Tenez, embrassez-moi, nous l'avons bien mérité. » Elle tendit son front ; Valère l'embrassa, très doucement ; puis, il l'aida à monter en selle ; un geste d'adieu ; elle partit au galop ; quelque temps encore, il suivit des yeux sa silhouette qui diminuait, diminuait, déjà lointaine comme un souvenir.

Il ne lui restait d'elle que la petite houppe à poudre de riz. Tant d'autres, dont il reste moins encore.

Pierre Veber.



MILIEU DE SIÈCLE

MÉMOIRES D'UN CRITIQUE [1]

(Suite.)

IX

NORMALIENS ET RÉALISTES. — SARCEY. — ASSOLANT. — CHAMPFLEURY. — MARC-BAYEUX. — CHARLES BATAILLE. — HENRY MARET. — EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Les rédacteurs de l'*Opinion nationale* se réunissaient une fois par mois au restaurant Pestel, qui faisait le coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Frondeurs; cette dernière est aujourd'hui démolie. Ces modestes festins, auxquels Sardanapale n'aurait pas voulu s'asseoir, furent pour nous non seulement d'un agrément réel, mais d'une très grande utilité. Il y eut une fusion entre les divers éléments. On apprit à se connaître, à se tolérer. Les sympathies, hésitantes au début, s'établirent peu à peu : quelques-unes ont été durables. A l'heure présente, tout s'est si bien tassé, si bien fondu, et déjà nous sommes à une telle distance, qu'on ne se rend plus compte des divergences ni des disparates. Il y en avait cependant.

Nous n'étions pas ce qui s'appelle divisés en deux camps. Toutefois nous venions — je ne parle que des littérateurs — de trop de points éloignés et même opposés pour nous comprendre tout de suite. Les Normaliens étaient un peu portés à nous considérer en bloc comme des flâneurs de brasserie, et, de notre côté, nous leur trouvions l'air trop satisfait d'eux-mêmes et de

(1) Voir les numéros des 10-25 mars, 10-25 avril et 10 mai 1897.

leur science fraîchement acquise. Le heurt s'était produit au *Figaro*, où Alphonse Duchesne avait confondu à dessein la cause de la bohème et de la littérature indépendante, défendant celle-ci, que l'on n'attaquait pas, pour innocenter celle-là qu'au contraire Sarcey secouait rudement. Un malentendu n'en était pas moins résulté. Si les Normaliens ne nous traitaient pas précisément en bohèmes, ils avaient peine, avec leur bonne discipline classique, à digérer un réalisme où le romantisme avait laissé plus d'une trace. Le soir, après nos dîners mensuels, nous entrions quelquefois au café, Malot, Sarcey, Castagnary et moi. C'étaient alors d'interminables polémiques et d'amusantes discussions. Le père Hugo ne s'était point encore manifesté dans sa gloire sur le chemin de Damas aux yeux éblouis de Sarcey. Le théâtre du maître, surtout par ses côtés enfantins et burlesques, le choquait, et il ne se gênait point pour en faire des gorges chaudes. La soirée se terminait généralement par une de ces belles récitations des *Châtiments*, où Castagnary excellait. Cela mettait tout le monde d'accord, et l'on se séparait dans les meilleurs termes.



Francisque Sarcey.

Sarcey s'intéressait beaucoup à ce que j'écrivais. J'ai de lui, à cette époque, plusieurs lettres charmantes, dans lesquelles, mêlant l'approbation d'About à la sienne, il m'applaudit, m'encourage et me donne des conseils, d'ailleurs fort judicieux. Nos rapports sont toujours restés excellents, et s'il n'en a pas été de même avec About, cela n'a tenu qu'à un fâcheux concours de circonstances. Je m'en expliquerai plus tard, puisque ce désaccord a causé le seul dissentiment qui se soit élevé entre l'*Opinion Nationale* et moi.

Villetard ne m'a laissé qu'un souvenir vague. Je me souviens mieux d'Alfred Assolant, ce garçon de tant d'esprit, de vrai talent, prosateur clair et ferme, d'instruction solide, et qui, malgré toutes ces qualités, n'a jamais pu conquérir un premier rang dans les Lettres. Il ressemblait trop à Edmond About et pas assez : trop parce qu'il voulait se faire aussi léger que lui, pas assez parce que la gaîté de l'esprit lui avait été refusée. Sa

conversation n'avait rien de folâtre. Nous passâmes tout un déjeuner à l'entendre démontrer qu'il était le meilleur romancier de l'époque et déplorer la stupidité des lecteurs contemporains. En l'écoutant, je me disais : « Mon pauvre confrère, tu es venu au monde le lendemain du jour où le couvert d'About a été mis (l'image venait à propos), et jamais tu n'auras, même à table, une simple chaise à côté de lui. » En dehors de la question de chance, on peut dire d'Alfred Assolant qu'il a manqué sa destinée pour avoir violenté sa nature. A la rigueur, les tristes peuvent réussir dans le comique amer et mordant ; rire eux-mêmes et d'un rire communicatif, nullement.

Ce ne fut pas du tout des Normaliens, avec lesquels je faisais bon ménage, que me vinrent les attaques, mais d'anciens camarades de Bohème, étonnés et irrités de me voir une situation qui leur aurait parfaitement convenu. Je fus un peu piqué d'abord, inquiet surtout, craignant que ces méchancetés envenimées ne me fissent du tort auprès de notre rédacteur en chef, duquel je n'étais encore connu que par de simples recommandations. Bientôt je fus rassuré. M. Guéroult, qui devait tant souffrir de la calomnie et qui en avait déjà fait l'épreuve, savait ce que valaient ces colères de ratés et n'en tint aucun compte. Des inimitiés que put me valoir mon métier de critique je me garderai de parler ici : à peu d'exceptions près, le bien qu'on dit des hommes de lettres n'a dans leur opinion qu'une valeur relative, d'abord parce qu'il leur est dû, ensuite parce qu'il n'est jamais assez complet. En revanche ils n'oublient ni ne pardonnent, non seulement le blâme, mais même l'objection ou la discussion. Ce sont là misères humaines sur lesquelles il faut se taire et passer.

Les difficultés ne surgirent point de ma critique : elles tinrent plutôt à ma position de directeur littéraire. Je me trouvais aux prises avec des influences de toutes sortes. La pression des gros actionnaires s'exerçait très impérieusement. On en verra un exemple. Le gouvernement, qui se mêlait de tout, et principalement de ce qui ne le regardait pas, intervenait de temps à autre, exprimant un blâme ou fulminant une menace. Ajoutez à cela que j'avais mes vues personnelles très arrêtées, que j'apportais un grand désir de publier du *nouveau*, de produire des *nouveaux*, c'est-à-dire, autant que possible, des jeunes, des inconnus, des aventureux. Je n'y ai pas trop mal réussi, mais au prix de quelles

luttes quotidiennes, de quels efforts sans cesse renouvelés, de quelle diplomatie !

On aurait tort de s'imaginer que je fusse maître absolu. Notre rédacteur en chef avait ses inspirations et ses préférences. Il lui vint l'idée de demander un roman à Champfleury, mais là, tout de suite, sans respirer, sans débrider, du jour au lendemain. Bien que l'auteur des *Bourgeois de Molinchart* n'eût à ce moment rien de préparé, il accourut sur-le-champ, car on ne refuse pas une proposition qui vous arrive spontanément d'un grand journal, et d'un journal alors très en faveur. Après avoir donné un titre (je ne sais plus lequel) et une esquisse très sommaire, il dut sans désemparer écrire le premier feuilleton (1). Or, Champfleury avait le travail très lent, très difficile. Cette obligation de fournir chaque jour douze colonnes de *copie* le mettait au supplice ; son plan s'effondrait, son roman s'en allait en fumée. Il se jeta dans des exagérations comiques, décrivant le quartier Mouffetard, ne parlant que de chiffonniers, de marchands de peaux de lapin qui vendaient de la peau de chat.



Champfleury.

Les abonnés commençaient à trouver la plaisanterie mauvaise, quand on apprit tout à coup que des agents du gouvernement avaient fait une descente aux bureaux de l'*Opinion Nationale*, annonçant que l'Empereur se sentait offensé par ce roman immonde, et ordonnant de cesser à l'instant cette publication révolutionnaire. Quel rapport pouvait exister entre les marchands de peaux de chat et Napoléon III ? en quoi les chiffonniers menaçaient-ils le régime impérial ? pourquoi cet antagonisme entre la rue Mouffetard et les Tuileries ? C'est un mystère que

(1) Je donne ici très exactement mon impression et celle de plusieurs de mes collaborateurs encore vivants. Mon ami Jules Troubat qui travaillait alors avec Champfleury m'assure que ce roman, *la Mascarade de la vie parisienne*, était tout préparé pour la publication. Ce dont je me souviens fort bien et ce qui a pu me tromper, c'est que Champfleury, au lieu de livrer la totalité du manuscrit, l'apportait au jour le jour. C'est ce qui nous a fait croire à l'improvisation. — Il faut consulter sur ce curieux épisode de l'histoire littéraire sous Napoléon III le livre de Troubat : *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*.

l'on n'a jamais pu éclaircir. Quoi qu'il en soit, pour « déférer aux exigences du pouvoir », on fit appeler immédiatement Champfleury, et l'on s'arrangea pour colorer cette suppression subite par un prétexte quelconque. Le plus merveilleux de l'histoire est que Champfleury, regardant le souverain comme hors de portée, s'en prit de sa mésaventure à moi, qui n'avais fait qu'en rire comme tout le monde. « Je me vengerai de Levallois, dit-il ; je le mettrai dans une de mes nouvelles. » Et, de fait, il y a de lui une nouvelle où se rencontre un personnage nommé Levallois, affligé d'une manie singulière, celle de vouloir dresser un obélisque devant sa maison. Si c'est une vengeance, il faut convenir qu'elle était bien anodine, si anodine que Champfleury, revenu plus tard de ses préventions et à qui je la rappelai, l'avait complètement oubliée.



Champfleury à sa table de travail.

Le gouvernement ne nous ménageait ni les mauvais procédés ni les alertes.

Après l'algarade de Champfleury, nous eûmes la chaude alarme de Noël. Le pacifique et charmant causeur des *Lettres rustiques* avait eu la hardiesse de raconter qu'à la suite d'une crise cotonnière très dure, nos paysans de Normandie n'étaient pas précisément millionnaires. Cette fois la répression ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, ordre au sieur Noel de comparaître devant le juge d'instruction pour répondre du crime de fausses nouvelles (évidemment les ouvriers étaient très riches) et d'excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres ; même assignation au sieur Guéroult, coupable d'avoir inséré dans sa feuille ces odieuses calembredaines, et au sieur Dubuisson, assez pervers pour avoir mis les caractères de son imprimerie à la disposition du démagogue Noel. « Là-dessus, gendarmes de courir, comme dit Paul-Louis, prison de s'ouvrir ! »

Non pas tout à fait, mais il s'en fallut de peu. Le juge d'instruction se montrait féroce. Un ministre homme d'esprit, M. Delangle, apaisa l'affaire moyennant une lettre d'explications publiée dans le journal. Quant au juge, détail admirable, il refusa de rendre une ordonnance de non-lieu. Heureusement il y a prescription.

Ces tracasseries du pouvoir ne m'atteignaient point personnellement. En voici une d'ordre privé, comico-tragique, qui m'a touché de plus près. J'ai parlé de l'influence des actionnaires. L'un d'eux envoya un manuscrit à Guéroult avec instante recommandation de le publier. Il s'agissait d'un roman intitulé : *la Maîtresse de tout le monde*. De mémoire de critique et de lecteur, on n'a jamais vu un fouillis pareil. La maîtresse de tout le monde, c'était la Mort. L'écrivain, qui paraissait familier avec elle, la tutoyait et, d'un petit nom d'amitié, l'appelait Sapinette. Cette Mort prenait toutes sortes de costumes et, entre autres, ce qui est resté le plus présent à ma mémoire, celui de gendarme. La Mort en gendarme, on avouera que ce n'est pas une idée ordinaire. J'eus cependant la barbarie de rendre le manuscrit en déclarant qu'il n'était pas imprimable. Fureur de l'actionnaire ; lettre quasi comminatoire à Guéroult. Bref, celui-ci me renvoie le manuscrit, me priant de m'entendre pour les coupures avec l'auteur. Il arriva le lendemain, l'auteur, et des jours lugubres commencèrent pour moi.

Ce débutant de lettres se nommait Maurice Dechastelus. Il avait environ soixante-dix ans, plus peut-être. Grand, osseux, solide, bon marcheur, n'ayant aucune idée de la maladie, on concevait qu'il n'eût pas la moindre crainte de Sapinette. Bien que né sur les bords du Lignon, il n'avait rien des bergers de l'*Astrée* et ne descendait pas de Céladon, au moins pour la douceur du caractère. Ce vieil homme était irascible en diable. Il me déclara net que je ne ferais point de coupures dans sa forêt vierge. Je lui déclarai à mon tour que je l'enverrais promener lui et sa forêt, s'il ne me laissait pas y pratiquer des abatis. Refus. Fausse sortie, faux départ. Finalement Dechastelus cède. Nous convenons d'un jour pour entamer l'opération.

Ce furent des semaines, ce furent des mois. Je traînais en longueur, dans le vague espoir qu'un tremblement de terre se produirait, un cataclysme qui permettrait de ne pas publier cet affreux manuscrit. L'auteur prolongeait de son côté, espérant me

fatiguer, disputant le terrain pied à pied, à chaque page coupée soupirant ou me disant des choses désagréables. La lutte fut si opiniâtre et si longue qu'il eut le temps d'épouser une jeune femme et d'avoir un enfant. Tout se lasse, excepté la patience d'un auteur. Je dus à la fin envoyer à l'imprimerie *la Maîtresse de tout le monde*, considérablement émondée.

La publication commence. Deux jours après, je reçois de Guéroult une lettre foudroyante, m'appelant à Paris sur-le-champ. J'habitais alors Saint-Cloud. « Coupez-moi cela, » me dit-il en me tendant le manuscrit. Je lui fis observer que j'en avais déjà coupé la moitié : « Eh bien! reprit Guéroult, coupez encore la moitié de la moitié. — Et l'auteur? — L'auteur dira ce qu'il voudra. Les abonnés avant tout! »

Quelques jours se passent : je retourne à l'*Opinion Nationale*. Le garçon de bureau me regarde avec saisissement : « Vite, monsieur Levallois, entrez dans le cabinet de l'administrateur et enfermez-vous. — Et pourquoi? — M. Dechastelus est là. Il sait que c'est votre jour de feuilleton, et il vous attend pour vous tuer. » Pendant ce temps-là, c'était une vraie terreur dans la rédaction : le bonhomme (pas si bonhomme!) fouillait partout, ouvrait toutes les portes, regardait sous les tables, demandant ma tête au secrétaire de rédaction et le menaçant de Sapinette. Mon refuge même fut en péril, et ce fut une poursuite à la Molière. Le colérique romancier finit par s'en aller, en assurant qu'il ne survivrait pas à un pareil coup et qu'il mourrait d'une congestion cérébrale. Ce qui ne l'a point empêché de vivre pendant de longues années encore, en digne émule du père Chevreul, ne manquant pas un des dîners de la Société des Gens de lettres, dont il était l'une des singularités, et recueillant pieusement les débris de Sapinette, dont les éditeurs ne se souciaient pas, même en gendarme.

Résister aux œuvres faibles ou défectueuses qu'on voulait m'imposer n'offrait qu'une difficulté secondaire. Les véritables obstacles commençaient lorsque je proposais à mon tour des ouvrages qui blessaient le goût de notre rédacteur en chef — très libéral cependant — ou du conseil de surveillance. Il me fallut beaucoup de fermeté, quelquefois de l'adresse, surtout de la conviction pour faire admettre tels romans et supporter tels auteurs qui effarouchaient la timidité du goût ou la pureté des doctrines. C'est peut-être là que j'eus quelque mérite en produi-

sant et en soutenant des écrivains que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vus et dont quelques-uns m'étaient personnellement peu sympathiques. Partout où je rencontrais l'amour de la sincérité, l'horreur du convenu, le dédain des formules, la marque incontestable du talent, je me faisais un devoir d'ouvrir cette porte dont on m'avait confié les clés et qui conduisait souvent l'inconnu de la veille à la célébrité du lendemain. J'y insiste une dernière fois parce que, en définitive, ces *Mémoires* sont un témoignage, en quelque sorte une déposition devant le public qui s'occupe et s'occupera longtemps encore, je l'espère, des choses de l'esprit. Les littérateurs de l'*Opinion Nationale*, bien qu'ils fussent loin de former un groupe doctrinal, et malgré les diversités d'origine que j'ai indiquées plus haut, s'unissaient dans une même pensée : marcher en avant, sortir du poncif, faire du réel. Ce n'était pas un programme, c'était une tendance à laquelle les survivants d'entre nous, comme Malot et Sarcey peuvent l'affirmer et le prouvent, sont restés fidèles.

L'un des premiers qui me vinrent trouver et auxquels je fis accueil fut un garçon mal équilibré, nerveux jusqu'à la maladie, bizarre, sombre ou bien s'échappant en plaisanteries de mauvais goût. Il se nommait Auguste Mac-Bayeux. La nouvelle qu'il m'apporta s'appelait, autant que je m'en souviens : *Une histoire de petite fille*. Elle déplut autour de moi, mais je m'obstinai. Je donnai encore une autre nouvelle, *le Dernier Louis d'un homme de lettres*, et enfin un roman, *Une femme de cœur*, qui contenait des parties remarquables et des pages très émouvantes. Certainement il y a là en germe, et plus qu'en germe, un talent vigoureux, souple, brillant. Par malheur, Marc-Bayeux n'avait pas plus l'économie de son talent que celle de sa vie. Son existence allait à la dérive et sa production au hasard. Amitiés, inimitiés, il brouillait tout, ne sachant au juste lui-même ce qu'il devait penser et sentir. J'ai dit que, sans tenir compte des antipathies manifestées, j'avais fait insérer ses deux nouvelles à l'*Opinion Nationale*. En les réimprimant, il me les dédia. Mais quelle singulière dédicace !

« Mon cher Levallois,

« Voici un petit volume, composé de deux nouvelles, dont vous fûtes ennemi déclaré, autrefois, à l'*Opinion Nationale*.

« Aujourd'hui la paix est faite. Je pense, en vous présentant

vos anciens ennemis, ratifier ce traité d'une amitié que je m'efforcerai de rendre bonne et durable. »

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire littéraire... et l'autre aussi.

Je fis tous mes efforts pour remettre à flot cet esprit désemparé. Peut-être y aurais-je réussi, quoique la tâche fût laborieuse, si à de lourds ennuis d'argent n'étaient venus s'ajouter dans son intérieur de cruels déchirements. Sa femme, créature douce et distinguée, avait été prise en mauvais gré par sa mère et sa sœur. Au lieu de trouver la paix et le réconfort au foyer, il y trouvait la lutte, la discorde, un enfer. La pauvre femme mourut, et dès lors ce fut une vie d'aventure, d'expédients. Sa santé s'altéra, sa raison se troubla, sa dignité fléchit. Une nouvelle compagne l'aida cependant à porter le fardeau toujours plus accablant des dernières années; personne dévouée, mais très exaltée. Je ne l'ai vue qu'une fois, et c'était après la mort de son mari, à un grand enterrement politique. Quelqu'un me nomma devant elle : aussitôt elle se saisit de mon bras, me décora d'une immortelle rouge et m'entraîna en tête du cortège, répétant à chaque minute : « N'est-ce pas que c'est magnifique? N'est-ce pas que c'est sublime? » Nous devenions le point de mire de tous les regards. Place de la Bastille, un remous se produisit dans la foule, et j'en profitai pour me dégager. Le soir et le lendemain, je pus lire tout à mon aise, dans plusieurs journaux, que M. Jules Levallois s'était fait remarquer par ses manifestations révolutionnaires. Encore un détail historique à rectifier! Cette seconde et mean-



Aug. Marc-Bayeux.

descente Mme Bayeux a laissé une fille qu'on élève à Notre-Dame-des-Arts, et qui mérite bien qu'on s'intéresse à elle.

On m'avait à la longue pardonné les Nouvelles de Marc-Bayeux : il n'en fut pas de même pour *Antoine Quérard* de Charles Bataille. Les grandes colères furent déchaînées : mon intervention demeura impuissante. Cette fois la désapprobation s'étendit fort loin. A Genève, dînant chez M. de Candolle, le petit-fils du célèbre naturaliste, je fus vivement interpellé par plusieurs convives pour avoir osé prendre comme critique la défense de cette œuvre abominable. Une petite circonstance nuisit au succès de ce livre, qui rencontrait le scandale sans l'avoir cherché. Bataille n'était pas riche ; de plus, c'était un doux, un timide, que sa surdité très prononcée rendait plus timide encore. Il n'était pas homme à faire des démarches, à courir les éditeurs. Ernest Rasetti, qui avait été pendant quelque temps administrateur de l'*Opinion Nationale*, offrit au romancier de lui avancer les fonds nécessaires pour l'impression du volume, à condition que son nom figurerait comme celui d'un collaborateur sur la couverture. Cela jeta un froid dans le public lettré. Je n'en persiste pas moins à regarder *Antoine Quérard* comme un des plus forts romans de notre époque, le meilleur pendant à *Madame Bovary* que l'on puisse citer. Bataille, mort jeune, n'a pas pu récidiver. Au théâtre il s'était fait très honorablement connaître par plusieurs pièces en collaboration avec Amédée Rolland et Jean Duboys, entre autres *Usurier de village*, où l'acteur Vannoy créa le principal rôle d'une façon remarquable. C'est après cet *Usurier de village* que Victor Hugo écrivit à l'auteur : « Vous ne vous nommez pas Bataille, mais Victoire. » A quoi Bataille, prenant mal le compliment, répondit poste pour poste : « Vous vous trompez, cher maître : c'est ma cuisinière qui se nomme Victoire. »

Si les *Nouvelles anglaises* parurent à l'*Opinion Nationale*, où elles obtinrent auprès des lettrés un vif succès, ce n'est pas que l'auteur, Henry Maret, se fût dépensé en fréquentes démarches, en sollicitations réitérées. Je n'ai jamais vu demandeur plus tranquille, moins ému, d'une confiance plus absolue. Du premier jour il me traita en vieille connaissance, et cela me parut si naturel, que j'en fis autant de mon côté. Voilà de longues années de cela, et nous sommes toujours restés dans les mêmes termes. Au début, on pouvait croire que cette amitié ne serait pas si

longue, car je n'étais point très robuste, et Maret, souffrant, toussant, grelottant, était un personnage diaphane, une ombre, une transparence. « Il en a bien pour quinze jours », pensaient ceux qui le rencontraient chez moi, et les plus optimistes lui accordaient six mois, sans trop oser croire eux-mêmes à leur favorable pronostic. La mélancolie de sa figure semblait concorder avec nos fâcheux pressentiments. Hâtons-nous de dire que sa physionomie était essentiellement trompeuse, et que sous cette apparence grave se cachait une humeur gaie, facétieuse même à l'occasion, qui trouvait à s'épancher dans plus d'une page spirituelle, quelquefois dans ces badinages que nous improvisâmes plus tard et dont l'écho est venu au public par les chroniques bienveillantes de Claretie, *la Dernière Fugue de Cléopâtre*, *les Deux Vénus*. Cet esprit qui participait du Sterne de *Tristram Shandy*, et que le Nodier des *Sept Châteaux du roi de Bohême* aurait adoré, ne plut jamais complètement à Guéroult. Il ne put s'y habituer comme à quelque chose de normal et d'acceptable.



Henry Maret.

Cette ironie placide dans la raillerie le déroutait. Aussi Maret, malgré le sincère désir que nous en avions tous à l'*Opinion*, ne parvint-il pas à s'y faire une situation durable. On avait eu l'idée bizarre d'instituer pour la Chronique une sorte de concours, et son indépendance d'allure, sa verdeur de ton, le firent écarter. Maret, impatienté, alla porter à d'autres journaux, au *Charivari*, qui était encore une puissance, sa mordante finesse et sa causticité narquoise. Ce ne fut pas seulement une perte pour notre

journal, les Lettres aussi en pâtirent. Il est certain que ces premières résistances, si accidentelles qu'elles fussent, contribuèrent à tourner l'activité d'Henry Maret vers le champ plus ouvert de la politique. A l'époque dont je parle il n'y songeait guère. La simplicité de ses goûts, dont il ne s'est jamais départi, ne l'incitait nullement, selon le mot de Charles Bataille, à régir les potentats. Je crois que son ambition se fût plutôt dirigée vers le théâtre. Mais que parlé-je d'ambition à propos de l'homme à qui j'en ai le moins connu, et chez lequel, même au temps où il n'avait d'autre voie que la littérature, il eût été difficile de trouver un atome de la vanité professionnelle ?

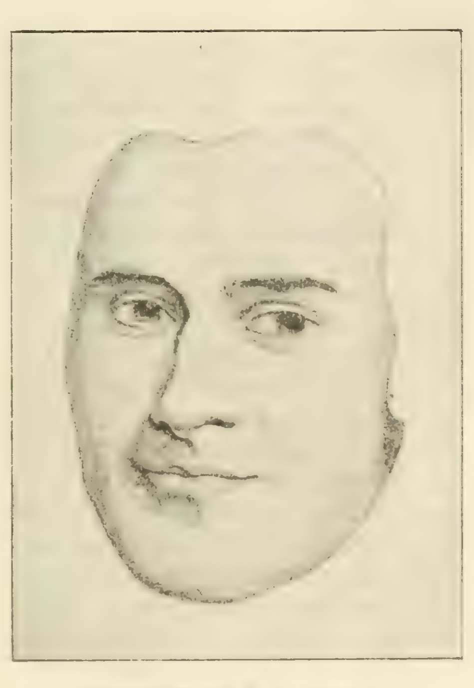


Voltaire, d'après G. de Goncourt.

On n'en saurait dire autant des frères de Goncourt. Il n'y a aucune malice à le constater, puisqu'ils ont répété eux-mêmes sur tous les tons que leur vie était en quelque façon concentrée et condensée en vue d'un but unique, la recherche du succès littéraire. J'ai été assez heureux, à leurs débuts, — qui ne furent pas toujours très aisés, — pour leur tendre une main amie et les mettre en communication avec le grand public, auquel, malgré quelques productions ingénieuses, leur nom était absolument inconnu. L'attrait que m'inspirait leur talent était si réel, que je n'avais nul besoin d'être sollicité en leur faveur. Ils le crurent pourtant et on le crut autour d'eux. Le 15 novembre 1861, M. Adolphe Guéroult me transmettait la lettre suivante, à lui adressée :

« Mon cher maître,

« M. Levallois a eu l'excellente idée d'annoncer dans un de ses comptes rendus un article sur le livre des frères Goncourt : *Sœur Philomèle* (sic). L'idée serait encore meilleure si la bonne promesse de M. Levallois pouvait être suivie d'exécution. Le livre des frères Goncourt mérite à tous égards une mention dans votre journal et vaut la peine de fixer sur lui l'attention de votre éminent critique. Un mot bienveillant de votre part rappellera à M. Levallois ses engagements, et justice sera faite.



Rousseau, d'après G. de Goncourt.

« Les lecteurs de l'*Opinion* y gagneront un excellent article, et les jeunes écrivains en question se verront dignement récompensés de leurs peines. Car, je dois le dire, le livre a été fait d'après nature, et non sans peine, attendu que pour décrire certaines plaies sociales, les deux auteurs ont dû eux-mêmes les toucher du doigt.

« Charles Edmond.. »

Cette gracieuse intervention était de luxe. L'article parut peu de temps après, très favorable, comme on peut s'en convaincre, car je l'ai réimprimé (1). Les Goncourt furent enchantés. Jules m'écrivit pour me remercier.

Ce n'était là qu'une entrée de jeu. Quelques semaines après, les deux frères arrivaient dans mon ermitage, apportant le

(1) *Critique militante*, 324.

manuscrit de *Renée Mauperin*, qui s'intitulait alors *la Jeune Bourgeoisie*. Jules me lut, en très habile virtuose, plusieurs passages de ce roman, entre autres le portrait de l'abbé Blampoix, le prêtre accommodant et mondain. J'achevai le manuscrit en un jour ou deux, et je courus le porter à Guéroult, à qui je le recommandai si vivement, que la publication fut, en principe, décidée séance tenante. Des engagements antérieurs pris par le journal amenèrent seuls un léger retard. MM. de Goncourt n'avaient encore rien donné en feuilleton ; ils trouvèrent à l'*Opinion Nationale* la notoriété et l'applaudissement.

Une liaison, qui ne fut jamais intime, mais qui jusqu'à la mort de Jules resta extrêmement courtoise, s'établit alors entre nous. C'est à cette époque que Jules me donna ces belles préparations de Latour, gravées à l'eau-forte et que j'ai précieusement conservées. Quoique notre monde ne fût pas tout à fait le même, nous avions des amis communs, Chesneau, Sainte-Beuve, Michelet. Je les vois encore chez ce dernier, à une soirée costumée où se trouvaient M. et Mme Renan, Flaubert, Dupont-White, Georges Pouchet, M. et Mme Émile Deschanel, Eugène Pelletan et l'une de ses filles en paysanne d'Alvito. On dansa, et Mme Renan, vêtue tout en blanc, avait pour vis-à-vis le bon géant Flaubert, peu agile et peu gracieux dans ses mouvements. Ce qui me frappa le plus, ce fut la contenance de Michelet : toujours au lit vers neuf heures, il errait mélancoliquement de pièce en pièce, se demandant ce que faisaient chez lui tant d'illustres pierrots et pourquoi il était condamné à se coucher si tard !

Jusqu'à *Germinie Lacerteux*, mes rapports avec les Goncourt demeurèrent excellents. Plusieurs fois ils vinrent me trouver à Saint-Cloud pour me consulter sur cette publication. Malheureusement je ne pouvais guère leur être utile en ce moment, m'étant séparé de l'*Opinion Nationale*. Après une de nos entrevues, je les reconduisis à la gare. Comme je demeurais sur la plateau de Montretout, il fallait passer devant le cimetière. C'est ici, dis-je à mes hôtes, que repose l'auteur d'*Oberman*. Si vous étiez moins pressés, je vous ferais voir sa tombe, avec cette simple inscription : « Éternité, soit mon asile ! » Ma proposition leur parut sans doute inopportune. Le lendemain, Jules disait à l'un de nos confrères : « M. Levallois est très gai : dès qu'on arrive chez lui, il vous propose d'aller voir la tombe de Senancour. » C'était une pauvre invention pour fabriquer une méchanceté assez plate.

Après l'article sur *Germinie Lacerteux* publié dans l'*Avenir National*, où je fis plusieurs mois la critique, il y eut non pas rupture, mais froideur. Mes réserves étaient fort honorables et la part de l'éloge restait grande. « Chez eux — telle était ma conclusion — le talent est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain, et, à ne considérer que la forme, *Germinie Lacerteux* n'est aucunement inférieure aux remarquables romans qui l'ont précédée. Les connaisseurs y goûteront une fois de plus cette richesse de vocabulaire, cette précision de termes, cette variété de tournures, cette étonnante ingéniosité de style qui, dans le monde lettré, ont valu à MM. de Goncourt une réputation rapide et méritée. »

Lors de la bataille d'*Henriette Maréchal*, les auteurs pensèrent à moi et m'envoyèrent un fauteuil d'orchestre. Je protestai de mon mieux avec quelques autres lettrés, contre la brutalité stupide d'une cabale qui ne savait même pas ce qu'elle voulait, et qui, affichant de hautes prétentions littéraires, sifflait de confiance *les Précieuses ridicules*, se figurant naïvement conspuer Goncourt.

En face de ce révoltant parti pris, il n'y avait qu'une chose à faire : applaudir quand même, et c'est ce que je fis sans hésiter.

L'interprétation était fort remarquable, et les comédiens Bressant, Delaunay, Got, Mme Arnould-Plessy, Mme Lafontaine, se montrèrent parfaits de tact, de tenue et de courage. Ils se heurtèrent contre un mot d'ordre, contre une de ces consignes féroces que donnent les malins et que les badauds accomplissent.

Moins éclatant, mais plus immérité, l'insuccès de *Madame Gervaisais*, une œuvre pénétrante par excellence et d'une vérité profonde, acheva de décourager et de blesser les deux frères. Quelques journaux, et en tête l'*Opinion Nationale*, où j'avais repris ma place, essayèrent de remonter le courant : ce fut en vain. On était en pleine effervescence politique (1869), et l'indifférence pour les ouvrages de pure littérature s'autorisait des préoccupations patriotiques. A cette époque, il s'étendit comme un voile sur la vie des Goncourt. On ne les rencontrait plus ; ils devenaient d'accès difficile ; bref, ils disparurent à peu près complètement. C'est à quoi faisait allusion une parole singulière que me dit George Sand, un jour que nous nous promenions ensemble dans son jardin de Palaiseau.

X

« L'AVENIR NATIONAL » DE PEYRAT. — VISITE CHEZ GEORGE SAND. — EDMOND ABOUT. — UNE LETTRE INÉDITE DE RENAN SUR « LA RELIGION DE JÉSUS ».

Pendant les dernières années du second Empire, George Sand, infidèle au classique et célèbre Nohant, était venue se fixer à Palaiseau. Elle habitait à l'extrémité du bourg, presque dans la campagne, une maison modeste, à laquelle attenait un petit jardin clos de murs. L'horizon avait quelque chose de resserré, d'étouffant. Mme Sand a décrit ce paysage et l'a transformé avec sa magie habituelle dans quelques-uns de ses romans de cette époque, notamment le *Dernier Amour* et *Monsieur Sylvestre*. Nous étions en rapports amicaux depuis plusieurs années, mais seulement par correspondance. Cette liaison intellectuelle avait pris un caractère particulièrement affectueux à dater du mois de mai 1861, où j'avais publié sur son œuvre et son caractère, à propos du grand prix proposé par l'Académie française, une étude étendue et sympathique dans l'*Opinion Nationale*. Elle me sut gré aussi d'avoir fait paraître en feuilleton *les Deux Orages*, un roman de son vieil ami Charles Duvernet, devenu aveugle. George Sand m'écrivait rarement pour son propre compte, elle savait n'en avoir pas besoin. En revanche, j'étais à peu près sûr, chaque fois que son fils Maurice donnait un nouveau roman, de recevoir une lettre de recommandation bien aimable et bien pressante.

J'ai dit à quel point, dans ma jeunesse, les *Lettres d'un Voyageur* avaient agi sur mon imagination. Pour moi et pour quelques-uns de mes camarades, les personnages dont le nom revient si souvent dans ces pages admirables, Rollinat, le Malgache, Everard, semblaient de vieilles connaissances, et Nohant nous paraissait de loin une petite patrie. Comment, malgré cette relation si bonne et si accueillante, n'ai-je pas fait le voyage du Berry? Comment appelé à Nohant, après un autre article, en 1865, ne suis-je point allé me promener sur le chemin des Couperies, aux ruines de Crozant, ou le long de la Gargilesse? Il y a dans notre conduite des choses absurdes, incompréhensibles, et que l'on ne se pardonne pas. Je puis bien ranger mon abstention

parmi ces choses-là. Pourquoi aussi, invité à dîner à Palaiseau, n'ai-je fait qu'y passer quelques heures de la journée? Au moins en ai-je gardé un vif et profond souvenir.

Après les compliments qu'elle crut devoir au critique et que j'abrégeai, George Sand me conduisit dans son jardinet. Elle me parut très préoccupée d'un ami, le graveur Manceau, qui l'aidait à supporter cette solitude, et dont la mauvaise santé l'inquiétait vivement. Il était dans sa destinée d'être garde-malade. Après Musset, Chopin; et comme ce dernier, Manceau se mourait de consomption. Sa figure était douce, résignée, bien que dans ses yeux gris passât parfois une légère flamme. Au bout de quelques instants, nous tombâmes dans un profond silence, car ce n'était point une petite affaire que d'entretenir une conversation avec George Sand. Elle écoutait avec attention, vous considérait de son beau regard fixe et vous laissait monologuer à votre aise. On était tenté de se dire : « Elle doit être en ce moment à cent lieues d'ici, en train de composer quelque roman, et mon bavardage l'importune. » Je parvins cependant à la dégourdir un peu et à la réveiller, à force de jeter des noms propres et des historiettes dans l'entretien. Mme Sand se mit alors à me parler très en détail de nos communes relations, prenant chaque nom à part, s'y arrêtant avec complaisance, pelotant, non sans malice, le tiers et le quart; très malicieuse quand elle le voulait, cette illustre bonne femme!

Elle se plaignit de ne plus voir Fromentin, qui « s'était laissé glisser dans un exquis petit pot-au-feu »; puis elle s'informa des Goncourt avec beaucoup d'intérêt, me questionnant sur leurs travaux, sur leur santé; et comme je répondais que je n'étais guère au courant, les deux frères étant assez mystérieux, George Sand reprit avec sa lenteur berrichonne, d'un ton passablement narquois: « Mystérieux? Dites clandestins! »

Cette clandestinité tenait — nous le savons maintenant par le *Journal*, et déjà l'on s'en doutait — à l'état de santé de plus en plus déplorable où se trouvait Jules. Peu de temps après ma visite à Palaiseau, je passai un matin chez les Goncourt. Edmond me reçut, très triste, quoique dissimulant de son mieux la fâcheuse situation de son frère. A la fin, pris d'impatience, il me quitta presque brusquement en me disant : « Excusez-moi, il faut que j'aille le lever. » Il le traitait dès lors en enfant sur lequel on doit veiller avec une sollicitude toute particulière. Une

fois à Saint-Gratien, à l'un des dîners chez la princesse Mathilde, Chesneau dut conduire à la salle à manger Jules de Goncourt, qui ne pouvait plus trouver son chemin.

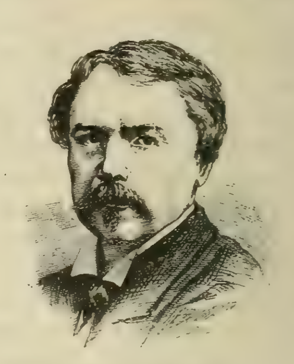
Le pauvre malade s'éteignit le 20 juin 1870. J'écrivis sur-le-champ quelques lignes de regrets et d'éloges également sincères Le 10 juillet — six jours après la déclaration de guerre — je reçus la lettre suivante, datée de Bar-sur-Seine :

« Cher monsieur,

« Réfugié à la campagne, dans ma famille, je reçois seulement ces jours-ci un paquet de journaux, parmi lesquels je trouve



Jules de Goncourt.



Edmond de Goncourt.

votre article. J'en suis tout touché, tout reconnaissant, en même temps qu'un peu consolé, dans ma douleur, de retrouver, cher monsieur, votre nom, dont l'autorité comme critique avait déjà tant fait pour les deux frères, au bas d'une nécrologie si bienveillante, si émue, si sympathique.

« Tout à vous tristement. »

Je m'en tiens à cette bonne parole, et je veux rester sur cette marque d'amitié.

Au mois de janvier 1865, un mauvais procédé d'Edmond About me fit abandonner l'*Opinion Nationale* pendant quelque temps. Je fus parfaitement accueilli à l'*Avenir National* par Alphonse Peyrat, avec lequel mes études sur la question religieuse m'avaient mis en rapport. Pourquoi j'ai quitté l'*Opinion* et comment, après un court passage à l'*Avenir*, j'y suis rentré, c'est ce que je voudrais expliquer brièvement.

J'y ai d'autant plus d'intérêt que la personnalité d'About est mêlée à cette affaire, et que, parmi ses amis et les miens, il en est peu qui aient su ou qui sachent au juste quelle mouche nous a piqués l'un et l'autre; comment, après avoir été en très bons termes, une froideur qui, chez About, dégénéra parfois en hostilité, succéda aux franches camaraderies du début.

Le très vif attrait qui, indépendamment de nos relations personnelles, me portait vers Edmond About tenait à diverses causes: en premier lieu, à son talent, que j'aimais beaucoup, que l'on goûtait alors avec une faveur marquée, et dont, à ce qu'il me semble, on ne fait plus aujourd'hui assez de cas. Cette forme si française, si alerte, cette prose si claire, si sobre, d'une verve soutenue et d'une correction admirable, m'enchantaient. Une autre raison plus intime et moins esthétique agissait aussi: j'avais eu, toutes proportions gardées, beaucoup à souffrir comme About, à mes débuts, de l'envie et de la méchanceté. Fils de veuve comme lui, boursier comme lui, arrivé comme lui à la force du poignet et de la plume, je m'étais trouvé en butte aux mêmes injures, et, chose singulière, aux mêmes adversaires que lui. Le Vaudin ne m'avait pas plus épargné, et les fureteurs de bas-fonds littéraires trouveraient encore mon nom accolé à celui d'About dans le même ramassis de turpitudes et de grossièretés. Le débordement des faux puritains de lettres au sujet de *Tolla* avait révolté ma conscience, ennemie de toute hypocrisie, et je ne m'étais privé ni de le dire ni de le répéter. Il en était résulté entre About et moi une affinité cordiale, sur laquelle je me dispenserais d'appuyer si je n'en pouvais produire ici un précieux témoignage. C'est une lettre datée de Saverne, 9 novembre 1863, en réponse à mon article sur *Madelon*. La valeur de ces documents, que je suis amené à faire connaître au fur et à mesure que s'étendent mes *Mémoires*, consiste moins dans la confirmation de ma véracité ou dans la fixation de tel détail que dans l'expansion familière d'écrivains qui ne posaient pas et se laissaient ainsi prendre sur le vif. Voici donc ce que m'écrivait Edmond About :

« Mon cher confrère,

« Je suis enfoncé jusqu'aux oreilles dans un grand, gros, énorme travail intitulé : *la Religion du Progrès*. Cela vous passera bientôt par les mains, car les trois premiers quarts du volume

sont sous presse. Je ne vous en parle donc que pour m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à l'article sérieux et vraiment amical que vous avez consacré à mon dernier roman. Soyez persuadé que vos conseils de haute critique ne sont pas tombés dans un sol ni dans un cœur ingrat. Vous êtes, sans le savoir, un des inspirateurs du livre que j'écris. C'est vous qui, un matin, rue de Boulogne, m'avez donné la première idée de résumer dans un livre tout ce que je pense en politique et en religion. Je vous ai dit alors, mais un peu en l'air, que je m'y mettrais plus tard, quand je serais assez riche. Ce n'est pas un gros lot de la loterie monténégrine (hélas ! non), mais un article de Mme Sand, qui m'a décidé tout à fait. J'étais déjà au milieu de ma nouvelle besogne quand vous êtes venu en Alsace recueillir les matériaux de ce charmant et si nouveau travail sur l'égoïsme olympien de Gœthe. J'ai su trop tard que vous étiez près de moi, et lorsque nous nous sommes rencontrés à Bade, vous n'étiez pas seul, à mon grand regret, car vous m'auriez donné de bons conseils. Nous servons dans la même armée, et malgré quelques divergences, nous allons au même but. Seulement vous êtes plus mûr que moi, quoique plus jeune, parce que vous avez plus vécu et plus pensé. Je ne vivrai plus guère de la vie du monde, car j'ai dit adieu à Paris sans esprit de retour, mais j'ai pris mes mesures pour penser beaucoup et vivre par le cerveau. Si vous revenez en Alsace, j'espère que vous vous arrêterez à mon ermitage, et que vous connaîtrez le petit monde intime qui m'entoure.

. . . .

« Merci donc et à bientôt. J'espère vous serrer la main à Paris dans les premiers jours de décembre.

« Tout à vous. »

Avais-je forcé la note en louant *Madelon* de manière à me couper la retraite, à m'interdire des réserves sur les œuvres suivantes ? Ces réserves exprimées d'avance, je les trouve non dans l'article de George Sand dont parle About, et que je ne connais pas, mais dans une très belle lettre d'elle précisément sur *Madelon*. Après avoir relevé ce qu'il y a d'amère et précoce expérience dans ce roman, Mme Sand, s'adressant au romancier, concluait ainsi : « Il ne vous est pas permis, avec cette magnifique puissance que vous avez, de ne pas faire du bien. Il faut en faire. Il faut vous venger ainsi de tout le mal qu'on vous a fait, faute de vous comprendre. »

Comment une critique très modérée du *Progrès*, évidemment inspirée de ce même esprit sympathique, put-elle blesser About à tel point qu'il ait cru devoir s'en venger à sa manière quelques mois après, et s'obstiner jusqu'à la fin dans sa rancune? C'est ce que je ne puis encore, à l'heure qu'il est, comprendre. Non seulement je n'ai pas réimprimé ce malencontreux article, mais je n'ai voulu ni le relire ni le conserver. Je me souviens seulement que ma discussion, toute théorique, roulait sur le différend entre la grande et la petite propriété. Je tenais pour cette dernière, étant fort épris à cette époque des idées de Paul-Louis et les développant de mon mieux. About inclinait vers la solution contraire. Entre nous il n'y avait que des nuances de théorie et une question de mesure. Quoi qu'il en soit, le coup était porté, la blessure faite.



Alphonse Feillet.

L'auteur mécontent, tout d'abord ne souffla mot. Mais lorsque, vers le commencement de 1865, il prit ou reprit la Chronique à l'*Opinion Nationale*, le premier feuilleton me fit sentir son mauvais vouloir. Ce feuilleton contenait une appréciation de tous les rédacteurs du journal, appréciation flatteuse, cela va sans dire. Tout le monde était couvert de fleurs, depuis le modeste Bonneau jusqu'à Pauchet, le secrétaire de rédaction. Seul je n'étais pas nommé, je n'existais pas : c'était l'extermination radicale par omission. Je me plaignis à Guéroult, qui répondit en levant les bras au ciel : « Que voulez-vous? About est comme cela! » A ce même moment, Peyrat venait de fonder l'*Avenir National*. J'allai le trouver sur-le-champ, et, à mon tour, sans crier gare, sans tambour ni trompette, dès le lendemain, je publiai dans

l'*Avenir* un article très étudié sur *la Cité antique* de Fustel de Coulanges. A distance, il me semble que je me suis montré bien susceptible et peut-être en jugera-t-on ainsi. Je dois dire cependant que de très sages, très sérieux esprits, approuvèrent ma conduite. Le consciencieux historien de la Fronde, Alphonse Feillet, et l'éminent théologien Félix Pécaut, m'écrivirent pour me féliciter.

Si ce fut un plaisir pour About de me voir quitter l'*Opinion*, il n'en jouit pas longtemps, car, avec sa mobilité habituelle, il la laissa bientôt pour aller au *Constitutionnel*. Je reprenais ma situation et j'assistai à son départ. J'entends encore Guéroult lui dire en souriant finement : « *Facilis descensus Averni...* »



Edmond About.

Cette instabilité d'allures fut le grand défaut d'About et finalement le réel obstacle à sa carrière. Lorsqu'il publiait au *Moniteur* les *Mariages de Paris*, il déjeunait tous les dimanches, je crois, avec Dalloz, Turgan, Paul de Saint-Victor, Théophile Gautier, Dumas fils et quelquefois Sainte-Beuve. Un jour que, plus qu'à son habitude, About s'était montré pétulant et sautillant, Dumas lui dit : « Toi, mon bonhomme, tu irais bien sur la corde raide, mais ce qui te manquera toujours c'est le balancier. »

Je n'ai revu About que plusieurs années après et dans une circonstance singulière. Une personne distinguée et d'esprit accueillant, Mme Eugène Klotz, la mère de notre jeune et brillant confrère Lucien Klotz, la sœur de l'éminent professeur Georges Hayem, avait invité à dîner, sans trop prévenir son monde, plusieurs hommes de lettres qui n'étaient pas tout à fait du même diocèse. Barbey d'Aurevilly se trouvait là, Louis Ulbach, Edmond About. L'ardeur des anciens combats était tombée, mais quelque fâcheux ressouvenir flottait encore dans l'air, et la conversation s'en ressentit. Elle ne fut pas aussi intéressante qu'elle aurait dû l'être. Ulbach pouvait-il avoir oublié ce mot cruel d'About : « C'est une burette d'huile dans laquelle on a versé du vinaigre. » On parla d'éducation, des enfants. C'était un sujet

auquel About se plaisait. Il me parut très père de famille. J'étais placé à côté de Mme About, un peu ma compatriote. Je lui exprimai tous mes regrets du malentendu qui s'était prolongé entre son mari et moi. Elle m'assura gracieusement qu'elle s'emploierait à le faire cesser. Des événements survinrent qui rendirent cette bonne volonté inutile. About mourut sans que le joint se fût présenté pour une réconciliation. J'en garde le regret, car s'il y a des inimitiés qui sont négligeables, il y a aussi des amitiés qu'on aurait désiré conserver. L'auteur du *Roi des Montagnes*, des *Mariages de Paris*, de *la Question romaine* ne saurait rester indifférent à qui aime les lettres, le talent et la verte fleur de l'esprit français.

L'*Avenir National* ne ressemblait nullement à l'*Opinion*. Je ne parle pas des idées, mais du personnel de la rédaction. A vrai dire, de rédaction en tant que groupe il n'y en avait pas. On se voyait peu, on causait rarement. Le secrétaire chargé de la cuisine du journal était un bon garçon nommé J. Mahias. Il pratiquait avec trop d'abandon le sans-gêne démocratique, et c'était souvant en bras de chemise qu'il recevait les visiteurs. Vous auriez juré qu'il sortait de l'estaminet et qu'il allait y retourner bientôt terminer sa partie de billard. Le Quatre-Septembre en a fait un préfet ; je crois même qu'il est mort dans l'exercice de cette haute fonction. J'aime à penser qu'il se débraillait moins volontiers et qu'il ne se mettait pas en bras de chemise pour haranguer ses administrés.

J'alternais pour la critique avec Frédéric Morin, homme de mérite, savant professeur, écrivant bien, mais offrant cette variété, à laquelle je n'ai jamais pu m'accoutumer, de jacobin catholique, de révolutionnaire religieux, à la manière de Buchez et Roux. Cela paraissait d'autant plus étrange, que Peyrat était un adversaire déterminé du christianisme et que sa crudité voltairienne s'accordait mal avec le fanatisme nuageux et trouble de Morin. J'ai rarement vu au même degré que chez celui-ci un cerveau rempli, bourré, farci de notions disparates. Ses idées se battaient entre elles, et ce manque d'harmonie nuisait singulièrement à la portée et à l'autorité de sa polémique. D'humeur atrabilaire, de caractère cassant, c'était un camarade incommode. Frédéric Morin répondait parfaitement au type de l'homme extrêmement estimable et encore plus désagréable.

Il était difficile de rencontrer un visage plus ingrat et moins

attirant que celui d'Elias Regnault, rédacteur du *Bulletin quotidien*. Chez lui, le masque était si chagrin et si dur, qu'on éprouvait à la fois un malaise physique et une oppression morale à lui parler. En réalité, c'était un homme très bon, très droit et d'une incontestable capacité. Il avait été avec Alfred Delvau secrétaire de Ledru-Rollin pendant le Gouvernement provisoire, mais un secrétaire autrement sérieux que l'irascible et maladif bohème. Son *Histoire de Huit Ans* est le complément indispensable de Louis Blanc, et son livre sur *la Province* révèle un penseur politique, observateur pénétrant et original. Ces très réelles qualités ne lui servirent guère. Il ne parvint pas, comme on dit, à mordre sur le public. L'*Avenir National* ayant cessé de paraître ou ayant dû réduire sa rédaction, Elias Regnault vint à l'*Opinion*. J'ai regret de dire que, sauf Guéroult, toujours bienveillant, la rédaction se montra peu aimable pour ce digne homme et demeura comme fermée à son égard.

Sans doute sa physionomie rébarbative entra pour quelque chose dans cette réserve demi-hostile. On lui eût témoigné plus de sympathie, on lui eût accordé une place plus large à la table de travail et une meilleure part à la répartition des articles si l'on avait connu la détresse à laquelle il était en proie et que sa fierté l'empêchait d'avouer. Il s'éloigna peu à peu, ne reparut plus. On m'a raconté sur sa mort des détails navrants. L'un de nous qui était allé le voir vers le Jour de l'An le trouva au lit, grelottant, dans une chambre sans feu. Il avait pourtant reçu quelque argent la veille. « Mais, dit-il tout bas et comme pris en faute, mes petits-enfants sont venus me voir, et je n'ai pas eu le courage de leur refuser des étrennes. »

Le docteur Véron, dans ses *Mémoires*, qualifie Peyrat de « grand écrivain ». L'éloge est peut-être excessif. Il manquait à Peyrat, pour être un écrivain hors ligne, la qualité française par excellence, la flexibilité, l'élasticité. Bien que d'un naturel très pacifique et très humain, il se montrait toujours, dès qu'il prenait la plume, rigide, cassant, absolu ; on aurait dit qu'il posait à la barre de fer. Sa polémique était trop élevée pour être blessante ; mais aussi elle était trop dogmatique pour devenir persuasive. Dans son parti, on le respectait, on le craignait même ; on le suivait peu. Il m'a fait comprendre le type du jacobin pur, dénué de tactique et incapable de concessions. Comme les Pelletan, comme les Reclus, Peyrat descendait d'une

de ces famillles réformées, de ces pasteurs du désert persécutés à outrance sous l'ancien régime. Les petits-fils, émancipés comme religion, ont gardé quelque chose de l'âpreté combative des ancêtres. Cette âpreté, Peyrat en avait fait preuve en deux circonstances marquantes : dans sa réponse à *la Révolution* de Quinet, où son orthodoxie jacobine s'était donné pleinement carrière, et dans son *Histoire élémentaire et critique de Jésus*, livre de vues un peu étroites, mais d'une rigoureuse dialectique et d'une netteté parfaite. Appelé à parler de cet ouvrage, j'avais pris plaisir à en faire ressortir les qualités. De là une disposition favorable de Peyrat à mon égard, disposition qui facilita mon entrée à l'*Avenir National* et qui persista même quand j'eus réintégré l'*Opinion*.

Si je quittai l'*Avenir*, ce ne fut nullement par mécontentement personnel. Je me trouvais dépaysé dans ce milieu trop puritain, trop ardent et, à ne rien celer, trop révolutionnaire pour moi, qui n'ai jamais été qu'un vil libéral. Afin de rester en accord avec mon entourage et en communion avec mon public, je sentais qu'il faudrait forcer la note, et cela me déplaisait. Je regrettais ma bonne et large tribune de l'*Opinion*, et l'on m'y regrettait aussi. Un excellent homme, souvent heureusement inspiré, et qui n'a jamais fait que du bien autour de lui, le pasteur Martin-Paschoud, me ménagea une surprise en m'invitant à dîner avec Guéroult et avec le respectable Arlès-Dufour, l'un de nos principaux actionnaires. Au dessert, la réconciliation était décidée, et de même que ma sortie, ma rentrée s'opéra le plus simplement du monde.

Comment avais-je connu M. Martin-Paschoud, et pourquoi avait-il mis tant de bonne grâce à me rapprocher de mon ancien rédacteur en chef? C'est que nous étions, comment dirai-je, non pas coreligionnaires, non pas davantage complices, mais un peu serviteurs de la même cause, et cette cause était celle du protestantisme libéral. Il y a eu là un très beau mouvement, qui sans doute n'a pas produit tout ce qu'on pouvait espérer, n'a pas donné tout ce qu'on était en droit de s'en promettre, mais qui cependant n'est point demeuré stérile et a eu ses conséquences heureuses. A cette tentative légitime et judicieuse dans sa hardiesse, nous avons dû des orateurs, des érudits, des penseurs, des éducateurs tels que Félix Pécaut, Albert Réville, Fontanès, Jules Steeg, Ferdinand Buisson, Emilien Paris, Auguste Dide,

et, pour ne pas oublier les morts, Coquerel et Colani. L'*Opinion Nationale*, où dominait le déisme du *Vicaire savoyard*, anticléricale autant qu'on voudra, aucunement antireligieuse, s'était franchement associée à ce mouvement, et, plus que personne, j'y avait pris une part active.

Beaucoup de personnes me croyaient protestant, et, parmi ceux-ci, parmi les libéraux bien entendu, je m'étais acquis quelque sympathie, quelque autorité. Mes articles sur la *Vie de Jésus* de Renan avaient précédé mes études sur *le Christ et la Conscience* de Pécaut, de même que l'émancipation philosophique s'était faite avant-courrière de la rénovation religieuse. Dans mon désir de parler dignement du livre de Renan, je m'étais jeté en pleine théologie, et il paraît que je ne m'en étais pas trop mal tiré, puisque Renan me fit l'honneur, en me remerciant, d'entrer dans le détail de mes appréciations.

Parmi les diverses lettres qu'il m'a écrites, je donnerai celle-ci de préférence, parce qu'elle me semble d'une importance particulière.

Jersey, 30 août 1863

« Monsieur,

« Je suis bien [en] retard pour vous remercier de vos beaux articles. Mes fréquents déplacements et les difficultés d'un voyage que je fais avec toute ma famille en sont la seule cause. Jusqu'à la fin, Monsieur, vous vous êtes tenu à une très grande hauteur. Vos articles forment un ensemble excellent, une étude approfondie de la question, avec des connaissances tout à fait solides et étendues. Certainement votre travail égale au moins celui de M. Scherer, qui cependant a passé des années à méditer le sujet et l'a presque traité pour son compte dans ses divers articles de la *Revue de Théologie*. Je suis très fier d'avoir inspiré ces remarquables articles et plus fier encore de l'approbation générale que vous me donnez. J'espère bien, après mon retour à Paris, avoir le plaisir de causer avec vous de ces graves et attachantes études.

« Vous m'avez prouvé que la conclusion du livre a besoin d'être un peu expliquée ; car la façon dont vous l'avez comprise n'est pas celle que j'avais en vue. La « religion de Jésus » que j'envisage comme la religion définitive n'est pas le culte hiératique de Jésus : c'est la religion comme Jésus, à certains moments du moins, l'a conçue, la religion pure, la religion en

esprit et en vérité, le culte du Père céleste, sans prêtres ni cérémonies. Voilà, en somme, ce qui a duré et ce qui durera dans l'ombre de Jésus. Cela est indubitablement dans l'Évangile, et cela y est à l'état de pensée dominante. Si l'Église a déplorablement manqué à ce programme du maître, il y a toujours eu des protestations, au sein du christianisme, dans le sens évangélique pur. Enfin la forme la plus avancée de l'Eglise de Jésus, qui est le protestantisme, aspire de plus en plus à ce culte pur. Un tel culte est donc le point de départ et l'aboutissant du christianisme. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que j'ai pu appeler le christianisme la religion définitive. Je croyais cela suffisamment expliqué par mes chapitres v et xiv et par mes pages 444 et suivantes.


Renan.

« Quant aux miracles, je crois aussi que notre malentendu n'est que superficiel. Page 260 et suivantes, j'explique dans votre sens les petits miracles, fruits de l'imagination ou de la naïveté. Quant aux miracles « impossible », certes il m'aurait été plus commode d'en faire des légendes inventées après la mort de Jésus. Mais cela n'est pas permis : j'aurais manqué à ma sincérité d'historien en escamotant le côté répulsif de mon sujet. Laissons de côté le quatrième Evangile, quoique pour ma part je le trouve authentique au même sens que les autres et, à un certain point de vue, plus historique. Mais l'Evangile de Marc, qui est à beaucoup d'égards le plus original des synoptiques, est la biographie d'un exorciste et d'un thaumaturge. Jésus a évidemment plus d'une fois accepté un rôle qui de nos jours ne conviendrait qu'à un charlatan. Quand cela arriva-t-il ? je n'en

sais rien, et en ce qui concerne Lazare je n'ai fait qu'entasser des *peut-être*. Mais il fallait laisser entrevoir la *possibilité* de tels incidents. Rien de grand dans l'humanité ne s'est fondé en politique et en religion qui n'implique à ses origines des taches qu'on voudrait effacer. Une des plus belles choses du monde, la France moderne, a été fondée par des siècles de crimes, de perfidies, de mensonges. Chicanerons-nous la royauté française sur la Sainte-Ampoule et la guérison des écrouelles ? Le XVIIIe siècle expliquait toute l'histoire religieuse par l'imposture : le mot était très impropre, et nous avons bien fait de le laisser tomber en désuétude. Mais sans contredit un peu de fraude (oh ! je dis mal, d'illusion consciente d'elle-même) est un élément essentiel de l'histoire religieuse.

« C'est la science seule qui pratique l'absolue sincérité, car seule elle n'a en vue que la vérité pure, seule elle porte une complète sévérité dans le choix des moyens de conviction. En ce sens, certainement, un caractère comme celui de M. Littré est très supérieur à celui de Jésus.

« Mais la science expie sa sévérité dialectique par son impuissance. Car, pour agir sur l'humanité, il faut, ou, pour mieux dire, il a fallu jusqu'ici la tromper un peu. Admirables sont ceux qui s'y refusent, et pour moi, dans ma faible mesure, je veux être de ceux-là. Mais ce serait briser toute critique que de juger sur ce mètre-là tous les grands hommes du passé.

« Ceci s'applique surtout à l'Orient. La passion chez ces races est si intense, l'absence de critique si complète, qu'elles ne reculent devant aucun moyen. Ce n'est pas là de la fourberie, car ils sont convaincus de l'idée qu'ils ont embrassée avec une énergie que nous pouvons à peine concevoir ; mais c'est justement cette condition qui éteint chez eux tout scrupule, car le but leur apparaît comme si absolument bon et vrai, que tout ce qui peut y servir est légitimé à leurs yeux.

« Je n'en finirais pas avec vous sur ce grand sujet. Nous reprendrons cela si vous le voulez bien. Croyez aux rares et tout particuliers sentiments, etc. »

Cette lettre si ferme et si lumineuse se passe de commentaire. Elle apporte un document de haute valeur à ceux qui voudront pénétrer plus avant dans les conceptions de l'esprit le plus délicat, le plus souple et probablement le plus étendu de ce temps-ci.

(A suivre.) Jules LEVALLOIS.



UNE SOIRÉE PERDUE[1]

Mon ami Henry Flan est représentant à Paris d'une maison anglaise. Ce n'est pas une entreprise de manille aux enchères, malgré ce que pourraient croire les nombreuses personnes qui voient Henry Flan assis de deux heures à sept heures et de neuf à minuit à une table du café Drouot.

Au fond, ce que cette maison, sise à Sheffield, vend et fabrique, M. Flan ne le sait pas au juste. C'est en tous cas un article anglais. Mais cette désignation n'est pas suffisante pour la clientèle, qui tient, quand elle achète, à être renseignée plus exactement.

Aussi, quand à la question : « Comment vont les affaires ? » Henry Flan répond dignement qu'elles « se maintiennent », on sait à peu près ce que cela veut dire.

Henri Flan, hier matin, reçut une lettre de Sheffield. Cette lettre était écrite en anglais, comme toutes celles que lui envoient ses patrons. M. Flan, qui ne connaissait de la langue anglaise que certaines expressions spéciales (telles que *dead heat*, *walk over*, *prince of Walles*), alla porter la lettre à un traducteur de ses amis.

M. Penpenny, de Sheffield, annonçait que le soir même, à sept heures, il serait sur le boulevard, à la terrasse d'un café qu'il désignait, et priait M. Flan de dîner en sa compagnie.

Un quart d'heure avant l'heure fixée, M. Flan se trouvait au rendez-vous. Il avait mis ce qu'il avait de plus élégant, à savoir mes bottines vernies, l'habit noir de l'ami traducteur, et un très beau haut de forme, fait sur mesure pour quelqu'un, et qui tenait

(1) Cette fantaisie est extraite du petit volume de Tristan Bernard *Contes de Pantruche et d'ailleurs*, illustré par Vallotton (PETITE COLLECTION DU RIRE, 1 vol. 60 centimes. F. Juven, éditeur, 10, rue Saint-Joseph, Paris).

très bien sur la tête de M. Flan, dès qu'il l'inclinait un peu sur l'oreille.

Trois heures se passèrent, pendant lesquelles M. Flan eut l'occasion de se lever une trentaine de fois et de demander à une trentaine de messieurs s'ils n'étaient pas M. Penpenny. Or, personne, décidément, ce soir-là, ne portait ce patronyme, à la vérité peu répandu.

A dix heures, M. Flan quitta tristement sa table. Un peu d'absinthe, au fond de son verre, avait pris l'air honteux d'un apéritif attardé.



M. Flan avait faim, et tous ses amis avaient déjà dîné. Il s'aperçut qu'il était en habit et dans une excellente tenue pour un bal de mariage. Il se rendit dans un bel hôtel et choisit le bal du premier étage qu'il pensa être le plus opulent.

Il fut salué à son entrée par un vieux monsieur bourbonnien et par la mère d'un des conjoints, une dame trapue, qui exposait un grand déploiement de velours noirs, une aigrette de diamants, un bel édifice de cheveux, et deux mamelles fécondes.

M. Flan était très réservé dans ses salamalecs, surtout avec ces gens qu'il ne connaissait pas et qu'il comptait bien ne jamais revoir, à moins que le hasard ne l'amenât précisément au mariage de leur seconde fille. Il se dirigea sans trop de hâte vers le buffet.

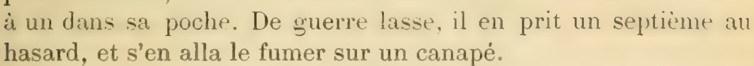
A l'une des extrémités de la longue table chargée de victuailles, il se fit servir un consommé, voire deux consommés, et deux

verres de champagne. Puis il se rendit à pas comptés à l'autre bout, où il but dignement trois autres coupes de champagne, tout en mangeant sept ou huit sandwiches.

Le dessert se prit au milieu, en un endroit non encore exploré, sous la forme de deux tartes et d'une petite fine.

M. Flan se rendit ensuite dans un fumoir oriental où des boîtes de longs cigares s'ouvraient innocemment.

M. Flan examina les cigares, en fit craquer six, qu'il ne jugea sans doute pas assez secs, car il les introduisit un à un dans sa poche. De guerre lasse, il en prit un septième au hasard, et s'en alla le fumer sur un canapé.



Son état d'esprit s'était singulièrement amélioré dans cette dernière demi-heure. « Ah! pensait-il, si le traducteur avait les épaules plus larges, la vie serait une chose parfaite! » Et du pouce il fit jouer ses entournures.

Puis, son cigare terminé, il se leva lentement et se dirigea vers la salle de bal.

La valse avait été très rude. Les polytechniciens tamponnaient leurs fronts boutonneux. Les civils, plus légèrement vêtus, avaient meilleure contenance. Quant aux demoiselles adversaires, elles avaient regagné leurs chaises d'expectative, sous l'œil tutélaire des mamans, attendri des grand'mères, et l'aile des éventails battait éperdument sur les corsages en fleur.

En somme M. Flan, ce soir-là, ne s'attendait pas à tomber amoureux. Transporté par une digestion nerveuse, il effleurait le parquet ciré de son corps impondérable. Il se rencontra dans une glace. Il vit qu'il avait les yeux brillants et le teint animé. Il se sourit avec bonne humeur et se tourna le dos.

Cependant, sans qu'il la réclamât, il manquait à sa soirée l'aventure d'amour, la belle dame que l'on souhaite au tournant du chemin.

Ce fut une jeune fille blonde, en robe vert Nil, que la Providence commit à ce rôle. Elle avait de blanches épaules minces, et un de ces profils un peu boudeurs que M. Flan avait toujours aimés. Tout naturellement il vint à elle et l'invita pour une valse.

Des procureuses invisibles étaient allées chercher ces âmes sœurs à travers le bal, et les avaient mises en présence, après les

avoir convenablement préparées. M. Flan était très échauffé par le champagne, et la demoiselle vert Nil, par quelques tournoiements en musique, et aussi peut-être par de petites libations (car les jeunes filles vont assez fréquemment au buffet, où les entraîne la générosité facile des valseurs).

Quand ils eurent dansé une valse, puis une autre encore, ils ne se quittèrent plus.

Ils allèrent s'asseoir ensemble dans un petit salon, que traversaient quelques rares danseurs. M. Flan prit la main de la demoiselle vert Nil. Ils restèrent sans mot dire à côté l'un de l'autre. Les minutes passaient silencieusement le long du mur.

Quand elle dut s'en aller, M. Flan, d'une voix altérée, balbutia qu'il n'oublierait pas cette soirée. Lucie (car c'était elle) voulut lui laisser un souvenir. Elle tenait à la main un petit mouchoir de dentelle, mais elle hésita à se dessaisir de cet objet de toilette de première nécessité. Elle détacha de son poignet gauche un fin bracelet d'or orné d'une perle. « C'est, dit-elle très vite et les yeux baissés, un bracelet qu'on m'a donné pour ma fête. J'y tenais beaucoup. Gardez-le en souvenir de moi. »



Le lendemain à onze heures, M. Flan me rapporta mes bottines vernies. « Eh bien, me dit-il après avoir achevé ce récit, que pensez-vous de cette soirée perdue? Le hasard m'a procuré là une heure vraiment exquise.

« Une heure exquise, répéta-t-il, et quatre-vingts francs. Car ce matin, à neuf heures tapant, j'ai porté ce petit bracelet au clou de la rue Milton. Je pouvais en tirer vingt-cinq ou trente francs tout au plus. Eh bien! le Mont-de-Piété m'en a donné quatre louis. Il faut croire que la perle était d'un bel orient.

« Sans compter, acheva-t-il, que je vais me faire encore une pièce de quinze à dix-huit francs avec la reconnaissance. »

Tristan Bernard.



Le marché du Ravin-Rouge.

LE MAITRE DE L'HEURE [1]

(Suite.)

V

LES DJOUADS

Pour fêter son hôte, le maire du Ravin-Rouge avait décidé que l'on dresserait la table du souper dans les jardins. A l'abri de la ferme, ils montaient sur le flanc du coteau jusqu'aux premiers plans des vignes. Au bout d'une allée de phénix-géants, le colon avait tracé un « salon de verdure ». Alignés au cordeau, les

(1) Voir le numéro du 10 mai 1897.

palmiers y conduisaient comme une colonnade. En ce début de mars, tous les amandiers étaient fleuris, et le jardin, avec ses parterres à la française, son ordonnance artificielle, son mélange d'arbres d'Europe et d'essences exotiques, ses végétations de terre vierge, ressemblait à quelqu'un de ces décors séduisants et factices où les peintres de théâtre, peu ferrés sur le classement des flores, accumulent tout « ce qui fait bien », sans autre souci du règne des saisons, ou des tyrannies de climat.

Sitôt le café servi, Mme Mazurier réclama sa liberté pour redescendre à la ferme.

— C'est demain jour de marché, avait-elle dit au capitaine; il faut que bêtes et gens se mettent en route de bonne heure. J'agis en fermière, monsieur La Vendôme.

Corona avait fait mine de se lever pour suivre cette retraite. Sa mère lui sourit et, d'un mouvement de tête, elle l'invita à se rasseoir.

Comme l'air, sur la fin du crépuscule, devenait vif, la jeune fille s'était enveloppée, dans une dentelle, les cheveux et le bas du visage. Le capitaine, qui parfois arrêtait sur elle ses yeux un peu fixes, distinguait seulement dans l'ombre montante, au-dessus de la flamme des prunelles, l'arc pur des sourcils. Certes il l'avait trouvée charmante quand, sous le toit de la terrasse, elle s'était avancée pour le saluer et l'accueillir. Mais elle lui plut encore davantage dans cette pose d'attention soutenue, où un petit châle noir modelait l'immobilité de ses épaules, puis s'enroulait chastement sur la poitrine, autour des bras croisés.

... Après qu'une fois de plus il eut feuilleté ses histoires de jeunesse, conté les dénichages de corneilles, les farces excellentes, que, en compagnie de son camarade Saint-Aignan, il avait jouées jadis aux abbés du séminaire, Mazurier dit à son hôte :

— Excusez, mon capitaine, la prolixité d'un vieil homme qui se laisse porter par le flot des souvenirs. Ce n'est pas pour causer de ces balivernes que vous avez passé la mer. Votre oncle m'a écrit qu'il vous plaît de recourir à mon expérience des affaires indigènes, en quoi puis-je vous servir?

Une seconde fois, un léger mouvement dans l'ombre indiqua que Corona songeait à se retirer; mais avant qu'elle se fût levée, La Vendôme l'arrêta du regard. Il y mit mieux qu'un avis qu'elle ne gênait point, une prière qu'elle restât. La jeune fille était

contente qu'on eût deviné son intention discrète; tout de même elle fut surprise d'avoir si vivement compris la réponse qu'on y faisait, et elle profita de l'obscurité pour rougir.

— Je suis chargé, commença le capitaine, d'une mission officieuse auprès du Bachagha Mohammed-ben-el-Hadj-Ahmed-Mokrani. Le colonel Bonvalet l'a rencontré, le trois février dernier, à Bordj-bou-Arréridj. Le Bachagha lui a dit, ou à peu près, que l'Algérie allait devenir une lourde charge pour la France. Il prétend que nous avons intérêt à nous cantonner sur le littoral, à abandonner les Hauts-Plateaux, le Sahara, aux Hommes de Grandes Tentes. Ces propos ont inquiété le gouvernement. On y a vu une menace. D'autre part, on savait que mon oncle de Saint-Aignan entretient depuis des années des relations de courtoisie avec le Bachagha. On a voulu le députer vers son ami. La blessure du colonel ne lui permet pas de se mettre en route. Je vais donc trouver Mokrani à sa place avec des instructions et des lettres.

Mazurier demanda avec surprise :

— Où donc Saint-Aignan a-t-il fait la connaissance du Bachagha... Jamais il n'est venu en Algérie?...

— Non, mais en 1862 Mokrani a été invité, avec quelques chefs indigènes, aux chasses de Compiègne. Mon oncle, alors commandant, avait été désigné pour assister le Bachagha pendant la durée de son séjour. Il a eu l'occasion de lui rendre un service auquel Mokrani s'est montré particulièrement sensible. Le cheval qu'il amenait d'Afrique venait de tomber boiteux. Le Bachagha craignait de faire mauvaise mine sur une selle anglaise. La monture qu'on avait tirée pour lui, un peu au hasard, de l'écurie des chasseurs de la garde, l'aurait mis en posture d'infériorité en face de ses compagnons, le Bachagha des Beni-Sliman et le caïd Ben-Ali-Chérif, invités comme lui par l'empereur. Il songeait à s'aliter pour ne pas se rendre à la chasse quand, au dernier moment, mon oncle lui découvrit un persan magnifique qui eut les honneurs de la journée. Vous connaissez mieux que moi l'âme d'un chef indigène : entre Mokrani et le commandant de Saint-Aignan, ce cheval noir a été la pierre angulaire d'une amitié solide.

La nuit était tout à fait venue, et, dans l'ombre du phénix, le maire ne répondait point. Seule, la braise d'un cigare annonçait sa présence.

Il dit enfin :

— Mon cher capitaine, je vais vous donner mon avis avec une franchise brutale. J'ai grand'peur qu'on ne vous ait chargé d'une commission fâcheuse. Il s'est passé bien des choses, de ce côté-ci de la mer et de l'autre, depuis le temps que, dans la forêt de Compiègne, l'empereur et l'impératrice faisaient à des chefs indigènes les honneurs du pied. Certainement ces souvenirs sont présents à la mémoire de Mokrani. J'en suis sûr, il vous accueillera en gentilhomme qu'il est; il vous dira que ses sentiments pour Saint-Aignan n'ont point varié : il ne mentira pas, mais vous n'en tirerez rien de plus. S'il a vraiment tenu au colonel Bonvalet les propos que vous me rapportiez tout à l'heure, c'est que sa résolution est prise. Les « Djouads » veulent la guerre ; Mokrani la fera pour ne pas se déconsidérer.

— Les Djouads?

Le colon profita de l'obscurité pour hausser les épaules.

— Depuis quand, demanda-t-il, êtes-vous en Algérie, mon capitaine?

— Depuis huit jours...

— Ce n'est guère, et pourtant, j'en ai la certitude, sur plus d'un point les idées que vous apportiez de France se sont déjà modifiées. Ç'a été la misère de ce pays-ci que les politiciens de Paris ou de Bordeaux aient toujours voulu le conduire du fond de leur ministère, comme un département français. Tant que la voix des militaires a été écoutée, il n'y a eu que demi-mal. Ils connaissaient l'indigène et la montagne. Mais depuis que le régime civil triomphe avec les Dubouzet, nous sommes sous le coup d'une insurrection. Savez-vous ce que Ben-Ali-Chérif, qui est pourtant un ami de la France, a dit, l'autre jour, en plein marché, à Bougie : *Rana boublique khelasse l'hakouma!* Traduisez : « Nous sommes en République, il n'y a plus d'autorité ! »

Corona aurait désiré savoir si les paroles de son père choquaient leur hôte dans ses convictions intimes, mais elle écarquilla vainement les yeux pour distinguer les traits du capitaine, les ténèbres les enveloppaient tous les trois.

Le maire, lui, n'était point travaillé de ces scrupules; il continua :

— Nous avons eu tort de dépouiller, comme nous l'avons fait, les chefs des grandes familles. On n'a pas compris qu'ils étaient entre nos mains de précieux otages. On a eu peur des patriotes

qui accusaient l'armée d'entretenir des rebelles en Algérie pour avoir l'occasion de les combattre. On a enlevé aux Mokrani et aux Mahieddine, à tous, leurs revenus et leur autorité. Et aujourd'hui qu'on les a réduits à rien, on vient leur demander de mettre au service de la République une influence dont ils ne disposent plus. A supposer qu'il veuille encore s'appuyer sur la France, Mokrani n'a plus le pouvoir de calmer son entourage.

La Vendôme allait risquer une observation timide, mais à la première syllabe, Mazurier l'arrêta.

— Pardon, mon capitaine, laissez-moi développer mon opinion jusqu'au bout. C'est, voyez-vous, l'expérience de vingt années d'Afrique que je vous donne, la philosophie d'un Normand qui a regardé tous ces maîtres de ruse finasser entre eux et avec nous sur leurs murs mitoyens. Il faut tout d'abord vous mettre dans l'esprit que ce que vous appelez, vous, patriotisme, est un sentiment tout à fait inconnu à ces sémites. Ils vivent de l'idée de race, des distinctions de castes et des préjugés qui en sortent. Je suis un peu brouillé avec l'histoire de France, mais enfin, je m'en souviens encore, il n'y a pas si longtemps que chez nous on a vu Monsieur de Condé — c'était, hein? au début du règne de Louis XIV? — se battre tour à tour sous les bannières d'Espagne contre le roi, et contre les Espagnols avec les fleurs de lis. Il en va de même dans ce monde musulman. Toutes les fois qu'une partie du pays se soulève contre nous, l'autre renouvelle ses protestations d'obéissance. La noblesse religieuse se met-elle en insurrection? Aussitôt, vous voyez les gens de noblesse militaire, les Djouads, remonter dans leurs montagnes, se retrancher dans leurs châteaux, observer la neutralité ou nous proposer leur assistance. Rappelez-vous avec quelle indifférence ces gens de noble race ont autrefois laissé écraser Abd-el-Kader. Le parti maraboutique aurait triomphé avec lui ; avec lui, la noblesse religieuse a été ruinée pour un demi-siècle, peut-être pour toujours. Ce qui se passe sous nos yeux, c'est, sous des costumes différents, voyez-vous, avec des rites étranges, un épisode d'une lutte qui emplit l'histoire et durera autant que les sociétés : le duel de la robe et de l'épée pour le gouvernement des hommes.

Ce n'était point la première fois que le maire exposait ces raisonnables théories. Elles faisaient le fond de toutes les parlotes qui changeaient en assemblées délibérantes les réunions du Casse-Croûte Santana. Mais Mazurier n'était pas habitué à s'ex-

primer si librement sans provoquer chez les « çofs » hostiles des exclamations, que l'entêtement de l'ingénieur Bazire et l'ignorance du patriote Fabulé faisaient plus passionnées. Il resta donc court, comme un cheval échappé qui s'étonne de ne point sentir la bride.

Soit que le capitaine prêtât à ces paroles une de ces attentions qui confinent à la rêverie, ou qu'il fût occupé d'écarquiller les prunelles pour voir si, dans l'obscurité, ses regards n'arrivaient point à toucher les regards de sa voisine, il laissa tomber la tirade dans le silence. Le maire s'y reposa un instant, puis repartit sans se faire prier :

— Comment nous avons récompensé les Djouads de leur hostilité pour Abd-el-Kader ? Mokrani vous l'expliquera, mon capitaine. Il insistera suffisamment sur notre ingratitude pour que je passe outre. Ce que vous devez retenir de ma conférence, c'est que, à cette heure, nous ne sommes pas placés en face du caprice d'un homme ambitieux, que l'on pourrait apaiser en l'élevant au-dessus de ses adversaires, mais que nous avons devant nous le mécontentement de toute une caste, la noblesse militaire qui avait cru asseoir sa suprématie sur l'écrasement des influences maraboutiques. Ces gens-là estiment que l'occasion est favorable pour reconquérir, par la force, des privilèges dant nous les avons dépouillés. Il leur faut un chef. Ils désignent Mokrani comme le nouveau Maître de l'Heure. Bon gré mal gré, ils l'obligeront de proclamer la guerre sainte. Et savez-vous quels seront les adversaires du nouvel Émir, les musulmans qui refuseront de reconnaître sa vocation et de marcher pour la cause d'Allah ? Les marabouts, mon capitaine, la vieille clientèle d'Abd-el-Kader, les gens de tapis et de prières, que, jadis, les Djouads ont laissés dans l'embarras. Que dis-je, refuseront ? Ils se sont déjà séparés de Mokrani, avant qu'il ait proclamé le « Djehad (1) ». Je prouve ce que j'avance.

Le maire s'était levé. La Vendôme et Corona l'imitèrent ; tous trois sentaient sur leurs épaules le frisson de la rosée. Comme les ténèbres étaient épaisses, le capitaine offrit à la jeune fille de prendre son bras pour regagner la ferme. Mais il connaissait le terrain moins bien qu'elle-même, et le pied lui glissa.

(1) La guerre sainte.

— Mon capitaine, dit le maire en riant, il me semble que c'est vous qui avez besoin d'un guide?

La Vendôme répondit de belle humeur :

— En effet, tout m'est nouveau ici...

Voulait-il remercier son hôte des renseignements qu'il venait de recueillir? Corona eut la sensation que, dans la réponse du capitaine, il y avait un compliment pour sa grâce.

— Il ferait bon voir, pensa-t-elle, que « le petit docteur » ait butté en ma présence et que mon père le taquinât. Ce n'est pas lui qui trouverait sur-le-champ une réponse si polie!

C'était la quatrième fois que, pour des raisons diverses, la jeune fille établissait entre le capitaine et le médecin des comparaisons qui toutes tournaient à l'avantage de La Vendôme. Elle se surprenait à éprouver pour la politique indigène un intérêt qu'elle n'avait pas connu jusque-là. Elle espérait que les explications de son père se continueraient encore un peu dans la salle. Elle fut déçue quand, sur le seuil, le maire prononça un « Bonsoir, petite... » qui lui donnait congé.

... Après avoir jeté autour de soi un regard circulaire pour s'assurer que personne n'était aux écoutes, le maire ouvrit un tiroir du bureau sur lequel journaux, registres et brochures s'empilaient en désordre :

— Parcourez cela, dit-il au capitaine, en lui tendant un papier.

La Vendôme lut :

« A notre cousin El-Tayeb-ben-Moktar, Salut! Que Dieu vous protège de tout malheur. Nous avons appris que notre fils Mahieddine avait paru dans le Sahara oriental et qu'il était en commerce de lettres avec ceux qui veulent troubler la paix. Gardez-vous de le suivre dans la voie où il est entré et conseillez à tous les amis de ne pas se joindre à lui. Nous sommes à Dieu et nous retournons à Dieu; mais, dans les jours d'épreuves, un voile s'abaisse sur les yeux de l'homme, il ne voit plus le bien. »

— Qui a écrit cette lettre? deman la l'officier.

Une lueur de triomphe éclaira le visage du maire:

— Abd-el-Kader, mon capitaine, le marabout des marabouts, le prisonnier de la France, qui préfère la domination des « roumis » au triomphe de ses anciens adversaires, de ses ennemis irréconciliables, les Djouads!

VI

LE CURÉ DU RAVIN-ROUGE

Le capitaine La Vendôme passa une nuit agitée. Les fâcheux renseignements que son hôte lui avait donnés sur la situation politique s'enchevêtraient bizarrement dans ses songes à l'heureuse impression produite sur sa jeunesse par les beaux yeux de Mlle Corona. Il traversa un rêve laborieux où Mokrani lui apparut sous les traits d'un Bartholo qui contrarie les penchants de sa pupille. Le bouillant capitaine s'efforçait vainement de convaincre ce tuteur en burnous par des paroles flatteuses, puis par des gestes menaçants; il se sentit pris lui-même aux quatre membres par des valets officieux qui devaient être des Djouads, à moins qu'ils ne fussent des Marabouts. Ces fanatiques se disposaient à torturer leur prisonnier quand l'officier ouvrit les yeux.

— Au diable les rêves! pensa-t-il en sautant à bas du lit. La causerie d'hier soir m'a inquiété plus que de raison. On ne devrait jamais écouter des histoires de revenants après que le soleil est couché. Au fond une seule chose est certaine : ce colon a une fille délicieuse, et il est bien fâcheux que l'on m'ait envoyé à Fontaine-Froide pour y faire toute autre chose que ma cour à une brune.

Le capitaine trouva Mazurier assis devant son grand bureau, tout hérissé de l'effort qu'il venait de tenter pour mettre la main sur quelques paperasses introuvables.

— Je voulais, dit le colon, vous confier un petit mémoire que le curé du Ravin-Rouge m'a donné en communication. Dieu sait où ces pages ont passé. Heureusement, l'auteur, qui me connaît, ne m'avait prêté qu'une copie de son travail. Vous pourrez d'ailleurs l'interroger lui-même, ce sont des sujets sur lesquels il cause plus volontiers que sur les matières de casuistique. Je ne m'en plains pas. Nous avons ici plus besoin d'hommes d'action que de papelards, et le curé du Ravin-Rouge est un luron. L'ingénieur Bazire l'accuse de faire de l'usure avec les Arabes : je n'ai jamais reçu de plainte. Le patriote Fabulé prétend qu'il a quitté une cure de Provence pour avoir pris dans ses pénitentes un intérêt trop vif. Certainement notre curé prêche peu, il brûle

sa messe, il oublie parfois de la dire, il ferait meilleure figure comme aumônier de zouaves que comme confesseur de nonnes; mais c'est un compagnon de voyage incomparable. Depuis tantôt vingt ans qu'il bat ce pays-ci, il s'est si bien familiarisé avec les mœurs et le patois des indigènes que les plus malins le prennent pour un des leurs quand il lui vient fantaisie d'endosser un burnous et d'aller s'accroupir dans un café maure. Et il en raconte alors des histoires! des salées, qui font tordre de rire tous ces bicots, qui excitent la confiance et les expansions. La fin de tout cela ce sont des rapports confidentiels que M. le curé adresse à son archevêque, et qui autrefois prenaient le chemin de Paris. Mais qui donc s'attarderait à lire les notes d'un prêtre algérien, suspect de désirer la croix et d'inventer des romans de conspirations pour l'honneur de les déjouer? Défiez-vous de ce scepticisme, mon capitaine; feuilletez le mémoire du curé, abondez dans le sens de ses conclusions, quitte à les critiquer, plus tard, quand vous aurez formé votre jugement personnel. Ou je me trompe fort, ou vous ne regretterez pas votre docilité.

Du bruit dans la cour fit tourner la tête au maire :

— Tenez, dit-il, voilà le compagnon. Il vient chercher ma fille pour l'accompagner au marché.

Par la fenêtre, le capitaine aperçut un homme corpulent qui entrait dans l'enceinte des bâtisses, monté sur une belle mule. Malgré son embonpoint, ce cavalier sauta à terre assez lestement, commença de s'éventer avec son chapeau tandis qu'il couvait sa monture d'un œil amoureux. D'un geste d'autorité il écarta le négrillon qui s'approchait pour prendre la bride et il se dirigea vers l'écurie, afin d'installer sa bête, lui-même, à l'abri des mouches. Le maire et le capitaine descendirent à sa rencontre.

Le curé du Ravin-Rouge approchait de la cinquantaine, pourtant le poil commençait à peine de grisonner sous sa barbe d'un noir d'ébène, qu'il portait étalée sur la poitrine, inculte sur les joues rebondies, à la façon des missionnaires. Il pesa La Vendôme d'un regard scrutateur qui tout de suite revint à son expression de crânerie et de belle humeur habituelle. Sans doute le curé s'était fait d'un coup d'œil cette opinion intime :

— En voici un avec lequel je puis me montrer tel que je suis.

Donc il salua l'officier d'un mouvement de buste sans ôter son large chapeau, et ayant relevé sur une culotte de cavalier sa courte soutane, il dit avec rondeur :

— Monsieur le maire, le soleil est déjà chaud et nous avons avalé de la poussière sur la route...

— Montez dans la salle, répondit Mazurier. Vous savez où sont les bouteilles. La gargoulette rafraîchit au nord sur la fenêtre. Laissez-y un peu d'eau pour moi. Quand vous aurez la langue humide, prêchez la bonne parole au néophyte que je vous confie. Ce sera votre faute si je ne le retrouve pas converti.

Suivi du capitaine, le curé gravit le perron. Il fit preuve d'une grande connaissance des lieux dans la découverte des verres et d'un discernement parfait dans le choix de la bouteille qu'il posa sur la table.

— C'est, dit-il, de l'absinthe rectifiée... En usez-vous?... Non? Vous avez tort... Ici c'est un tonique... Je la recommande même à mes religieuses quand elles sont en déplacement... Vous vous y mettrez, mon capitaine.

Et goutte à goutte, sans s'asseoir, avec l'attention d'un alchimiste distillant quelque drogue précieuse, il répandit la fraîcheur de l'eau sur la liqueur parfumée. La Vendôme le regardait verser. Quand le verre, lentement vidé, fut devenu la proie des mouches, le capitaine commença :

— Permettez-moi, monsieur le curé, de résumer tout d'abord une leçon nouvellement apprise. Je veux la soumettre à votre critique avant de l'imprimer toute vive dans ma mémoire.

Le prêtre ayant fait un geste d'assentiment, La Vendôme répéta avec beaucoup d'exactitude les explications que Mazurier lui avait fournies sur les différends de l'aristocratie militaire et du parti maraboutique. Le curé écoutait avec le sourire demi-ironique, un peu contraint qu'ont les gens très renseignés lorsque dans la bouche du premier venu ils rencontrent des vérités que volontiers ils considèrent comme leur propriété exclusive. Et aussi bien estimait-il qu'il était l'homme de la région, peut-être du pays, le plus au courant des dessous mystérieux de la politique indigène.

— Tout ce que vous venez de me dire là, mon capitaine, prononça-t-il avec lenteur quand La Vendôme eut fini de parler, tout ce que vous venez de me dire là est exact, mais c'est de l'histoire déjà un peu ancienne, surtout c'est un renseignement incomplet. Le maire du Ravin-Rouge lui-même n'est guère au courant des faits que je vais vous signaler et qui, certainement, vont peser d'un grand poids sur les décisions belliqueuses de

Mokrani. Le parti religieux, le parti des Marabouts, peut faire défection : son prestige est depuis longtemps usé dans l'est de l'Algérie, particulièrement dans les montagnes kabyles. L'adversaire que Mokrani trouve devant lui à cette heure, l'alliée, ou plutôt l'ennemie à laquelle il ne voudra pas laisser l'initiative d'une guerre sainte, ce n'est pas l'aristocratie des Marabouts, c'est une démocratie religieuse...

— Une démocratie?...

— C'est le mot propre, une démocratie qui, dans la société musulmane, comme dans toutes les autres, est en train de s'affranchir de la domination des castes religieuses ou militaires.

Un instant le curé s'arrêta pour jouir de l'effet que cette révélation produisait sur La Vendôme. Satisfait de son attitude curieuse, il continua :

— Comment ces gens d'en bas se sont-ils touché la main et entendus? C'est ici comme partout grâce à l'occulte propagande des ordres secrets. Il y en a six ou sept qui exercent leur influence sur l'Algérie. Pour la Kabylie et les territoires qui la cernent, ils sont à l'heure qu'il est inféodés à la confrérie d'un saint local, Sidi-Mohammed-ben-Abder-Rahman, l'homme aux deux tombeaux. Point de villages où vous n'ayez des hommes et des femmes affiliés à l'ordre, unis entre eux par des vœux solennels, des liens de prière et d'obéissance. Les dévots récitent cent, deux cents, jusqu'à trois mille fois par jour des formules d'invocation. Les plus tièdes ruminent quotidiennement ces conseils donnés par le saint à ses adeptes : « Faites la guerre à ceux qui ne regardent pas comme défendu ce que Dieu et son apôtre ont défendu » ; ou encore : « De jeunes vierges aux yeux noirs resplendiront pour ceux qui ont combattu dans le sentier de Dieu. » Mais, au fait, j'avais donné au maire un mémoire sur toutes ces questions. Mazurier ne vous l'a pas fait lire?

— Je me souviens, dit le capitaine, que mon hôte cherchait un document sur son bureau, ce matin, quand je suis entré pour le saluer.

Le curé se leva. Dans le tas des paperasses, il eut tôt fait de retrouver les pages qu'il avait couvertes d'une écriture d'érudit, minuscule et dense.

— Voici, dit-il, en se rapprochant de l'officier, la traduction littérale d'un petit manuel qui court les cafés maures et les zaouias. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, retenez que tous

les frères de l'ordre, les Khouans, comme ils se nomment entre eux, sont soumis à des « Cheikhs » qui eux-mêmes reçoivent les commandements d'un « Khalifat » unique, inconnu et invisible.

— Je vous écoute, dit La Vendôme.

Le curé lut :

« Mon enfant, que ton attitude en présence du Cheikh soit celle de l'esclave devant son roi. Le Cheikh est l'homme chéri de Dieu, il prend son rang au-dessus de toutes les créatures, après les Prophètes. Garde bien les secrets qu'il te confiera. Lui désobéir c'est encourir la colère de Dieu. Exécute sa volonté quand même les ordres qu'il te donne te paraîtraient injustes. Sois entre ses mains comme un mort est entre les mains du laveur, qui tourne et retourne le cadavre à son gré. »

La Vendôme ne put retenir une exclamation de surprise :

— Voilà, dit-il, une phrase que j'ai entendue quelque part! Y aurait-il parmi les maîtres de la Khouannerie un déserteur de la Compagnie de Jésus?

Le curé arrêta sur le jeune homme son regard pénétrant :

— Monsieur, dit-il, ceux qui ont aspiré au gouvernement des âmes en vue d'un idéal devaient se rencontrer dans le choix des moyens : recommander la passivité au fidèle et s'entourer de mystère. J'ajoute que les chefs de l'ordre ont trouvé en Kabylie un terrain tout préparé. L'esprit d'association y est la forme même de la vie sociale; l'instinct égalitaire y est naturel comme dans tous les pays montagnards. Un Kabyle sans naissance, qui jadis devait supporter les exactions des Marabouts et les insolences des Djouads, devient par le fait de son affiliation l'égal de ses anciens maîtres. S'il reste dans l'obscurité, il a du moins la satisfaction de se sentir un des ouvriers de la gloire musulmane; s'il a de l'ambition, il peut monter aux plus hautes dignités de l'ordre. Ainsi, l'homme dont le seul nom fait à cette heure grincer des dents le Bachagha Mokrani, l'ennemi qu'il déteste plus que vous et moi et tous les nôtres, est un ancien forgeron de Seddouk, un certain Cheikh-el-Haddad — retenez ce nom — que l'on désigne dans ce pays-ci comme le chef le plus vénéré des Khouans.

L'effet que cette révélation aurait dû produire sur le capitaine fut sensiblement atténué par l'entrée imprévue de Corona.

La taille emprisonnée dans une amazone assez courte, coiffée d'un chapeau de paille dont le bord un peu large noyait ses yeux

dans l'ombre, elle s'avança dans la salle avec la crânerie d'une personne décidée à rompre un entretien.

— Monsieur le curé, dit-elle, mon cheval s'impatiente et votre mule est déjà au milieu de la cour avec une nuée de mouches autour de ses oreilles.

Il parut que le curé du Ravin-Rouge avait oublié en un instant la Khouannerie et tous les périls que l'ordre faisait courir à la sécurité du pays.

— Je vous suis, dit-il, en se levant à la hâte.

Mais Corona lui tournait le dos et souriait à l'officier :

— Et vous, mon capitaine, demanda-t-elle, est-ce que vous ne nous accompagnerez pas au marché?

La Vendôme remercia de la voix et du regard :

— Je vais, dit-il, faire seller mon cheval.

Déjà Corona avait donné cet ordre au négrillon. Elle fut un peu troublée de son audace; aussi elle s'empressa de reposer la gargoulette sur la fenêtre, en même temps qu'elle disait, sans montrer son visage :

— C'est fait.

VII

BELKASSEM

Le marché du Ravin-Rouge est connu chez les Beni-Flick, les tribus du Sébaou, sous le nom de « Marché du Vendredi ». C'est un large espace découvert et appuyé à des hangars qui peuvent passer pour une halle. De fait, ces tuiles servent seulement d'abri aux visiteurs qui arrivent la veille du « souk » et qui s'étendent pêle-mêle sous les charpentes pour y passer la nuit. Des platanes et des eucalyptus entourent la place vide. Ils étendent la protection de leur ombre sur une fontaine assez pompeuse qui emplit deux abreuvoirs avant d'engloutir son eau.

Le « souk » du Ravin-Rouge a remplacé, par la volonté des colons, l'ancien marché des Beni-Flick. Ç'a été la cause d'une longue querelle entre les Européens et les Kabyles. Mais la nécessité de s'approvisionner a triomphé des résistances indigènes. Il n'y a point de boutiques dans les villages de forêt, et, d'autre part, à cause de l'insécurité des routes, les colporteurs ne circulent guère. C'est au marché que le Kabyle achète et qu'il vend

tous ses produits. C'est au marché qu'il a l'occasion d'entendre des Marabouts commenter quelque texte du Livre. C'est au marché qu'il recueille les nouvelles politiques et religieuses, les histoires scandaleuses dont il régalera, par la suite, la clientèle des cafés maures et les oisifs de son village.

Si courte que soit la distance qui le sépare du rendez-vous, l'indigène évite de la franchir à pied. Il n'y a guère que les manants, les gens qui ne possèdent qu'une matraque et une guenille, pour cheminer dans la poussière, le crâne au soleil. Le premier signe d'aisance est la possession d'un mulet, au moins d'un bourriquot. Quels que soient son poids et l'exiguïté de sa monture, le Kabyle s'asseoit sur la croupe de ce serviteur. Il attache devant lui quelques poules, au moins deux « couffins » d'œufs ou de charbon, et le voilà parti, au petit trot, pendant des lieues, poussant du fond de son gosier une exclamation gutturale qui a vertu d'exciter la bourrique, surtout avec accompagnement de coups de talons et de pointe de couteau. L'agglomération de tous ces baudets, mulets, bardots, juments bâtardées de race inclassable, dressant leurs oreilles longues, hérissant leurs poils d'ours, roulant leurs plaies dans la poussière, donne tout d'abord aux marchés d'Afrique l'aspect d'un vaste îlot bordé par une mer d'aliborons.

Abandonnant à leur destin toutes ces bêtes entravées, les clients du marché vont rôder du côté des tentes de toiles où des Mozabites à turbans multicolores, accroupis sur des nattes, vendent des ceintures de soie, des haïks de mousseline, des étoffes voyantes, des objets de toilette, du savon, des épices, du poivre rouge. Ils ne manquent point d'entrer dans la tente plus large où le cafetier maure fait bouillir, dans de petits vases de cuivre emmanchés à des queues de casseroles, le breuvage favori, épais comme du chocolat.

Il est bien rare que, sur la natte, le visiteur ne retrouve pas quelque parent, des camarades de « çof » avec lesquels il a des intérêts de commerce ou de vengeance. Si, après avoir lentement vidé leurs tasses, trois amis vont s'accroupir à l'écart, si on les aperçoit, serrés les uns contre les autres, et conversant à voix basse, c'est qu'une vieille haine vient d'être réchauffée, quelque intrigue ourdie. Il ne reste plus qu'à manger entre soi un plat de couscous pour que l'engagement de se soutenir devienne solennel.

La confusion de races ennemies, qui refusent de se sacrifier leurs mutuelles répugnances, favorise ici la croissance des inimitiés individuelles au sein des haines séculaires. Il n'est point question du Juif qui n'a pu prendre pied en Kabylie, repoussé par un manieur d'argent plus habile que lui-même. Mais l'Arabe est obligé de s'arrêter au pied de la montagne. Le Berbère kabyle, après avoir passé du temps de la conquête romaine par toutes les cultures religieuses, a fini par se fixer dans la foi musulmane ; il l'interprète à sa façon avec des licences que le sémite de la plaine considère comme hérésiarques. Tandis que l'un reste étroitement attaché à la lettre du Livre et se montre réfractaire aux innovations, l'autre imite volontiers des coutumes dont il reconnaît la supériorité pratique. C'est ainsi que le Kabyle nous emprunte petit à petit nos outils et nos procédés de culture. Il a adopté nos mesures. Il a reconnu la supériorité de la monogamie sur la vie polygamique. Il se moque de la pauvreté de l'Arabe et de son obstination à y croupir. Il l'appelle dédaigneusement : « Celui qui ne comprend rien. » Le chrétien, c'est : « L'homme au cœur dur. »

La haine naturelle du vaincu pour le vainqueur ne suffit pas à expliquer cette plainte dans la bouche d'un peuple si cruel, si prompt à verser le sang. Les Kabyles ont été plus douloureusement atteints par les rançons de guerre dont on les a frappés après la conquête, par les amendes qu'on leur inflige, par le spectre de la « responsabilité collective », par les impôts dont on les charge, que par l'écrasement de leurs forces militaires et par l'énergie de quelques exécutions sommaires. Ils saignent moins facilement au cœur qu'à la bourse. Ils continuent de côtoyer le « roumi » qui les dépouille avec des regards de haine.

Quand, d'une hauteur, on aperçoit un de ces marchés à vol d'oiseau, dans l'éclat du soleil, il faut quelque temps pour distinguer cette foule grouillante du nuage de poussière qu'elle soulève.

Burnous, bourriquots gris, petits bœufs kabyles, tous sont de la couleur du sol même. Sur le fond mouvant de ces blancheurs sales, malgré tout rayonnantes, les bruns visages se détachent avec un grand relief. Une veste bariolée de boucher marocain, un troupeau de chèvres rousses, un étal d'oranges font des taches indéfiniment vibrantes. Et la vie de cette cohue est un mouvement de toupie lente qui l'entraîne dans de perpétuels

changements de nuances, autour des gourbis du crieur et des écrivains publics.

... Lorsque, après une galopade où la mule montra des dispositions excellentes à soutenir la concurrence des chevaux, le curé, le capitaine et M[lle] Mazurier arrivèrent en vue du « souk », la jeune fille s'écria :

— Quelle foule et quel bruit! Ce n'est pourtant pas encore la clôture de Ramadhan ?

La rumeur des marchés indigènes est d'ordinaire assez musicale. A une faible distance, la rudesse des appels de gosier s'émousse, le murmure des voix chuchotantes prend un caractère très spécial, dont l'harmonie est chère à ceux qui considèrent les foules comme des orchestres naturels. Mais, ce jour-là, la langueur orientale qui fait le fond de toutes ces musiques était comme haussée de plusieurs tons, au diapason belliqueux.

— J'ai ouï dire, répondit le curé, que l'on vendait aujourd'hui, par autorité de justice, les meubles d'un colon qui est mort sans testament. Il laisse une belle collection d'armes et un mobilier à l'européenne. Il se peut que les émotions de l'enchère aient passionné ces oisifs. Approchons.

Les cavaliers laissèrent leurs montures à la garde d'un enfant et ils s'engagèrent dans la foule. Le curé marchait devant, ouvrant le passage avec ses larges épaules. Il s'arrêta devant le gourbi où l'huissier de Fort-National, flanqué de deux secrétaires, présidait à la criée :

— Je vends, annonçait l'homme de loi, une commode en pitchpin, une belle armoire à glace, et le lit qui les accompagne...

En face de l'huissier, hors de la foule qui lui faisait place avec un respect craintif, un homme se pavanait. A la mode des Berbères de Kabylie, il était vêtu d'une ample chemise de laine, dont les broderies, aperçues à travers son double burnous, disaient des prétentions à l'élégance. La calotte de drap rouge qui lui couvrait le crâne sortait toute neuve des mains du marchand. Ses pieds, luxe rare dans un pays où les riches se contentent de babouches, étaient chaussés de brodequins, à l'européenne. Un manteau tissé en laine d'agneau noir enveloppait dans des plis abondants toute cette recherche de costume.

Instinctivement le capitaine La Vendôme éprouva un mouvement de répulsion pour cet orgueilleux qui avait la fausseté écrite dans ses yeux de chacal, trop clairs et de regard oblique. Mais si

la débauche avait amaigri ce corps herculéen, des traces de la vigueur primitive apparaissaient encore dans les jambes, les bras et le cou nus. C'était la robustesse d'un parvenu de souche artisane, qui se surveille pour donner de la noblesse à sa démarche, et dont l'effort de vanité, dépassant le dédain, naturel aux hommes de race, monte tout de suite à l'insolence.

La Vendôme allait se retourner pour demander à ses compagnons le nom de ce chef, vers qui semblaient converger tous les hommages, quand la voix du curé murmura près de son oreille :

— Regardez devant vous un des principaux piliers de la Khouannerie, le neveu du forgeron de Seddouk, dont je vous parlais tout à l'heure, le cheikh Belkassem.

Seul, au milieu du cercle d'affiliés, le Khouan faisait la roue. Comme il promenait sur son entourage un regard de mépris, au premier rang des curieux il aperçut M[lle] Mazurier qui semblait fort intéressée par la vente de l'armoire à glace.

Belkassem était venu plus d'une fois chez le maire, quand il s'était agi de transporter au Ravin-Rouge le marché des Beni-Flick. Ces yeux fureteurs avaient aperçu Corona dans les jardins de Fontaine-Froide. Il la reconnut et s'approcha d'elle.

— Tu la voudrais, dit-il, cette armoire à glace ?

La jeune fille était trop habituée aux façons des indigènes pour se choquer de ce tutoiement, mais ses yeux surpris rencontrèrent le regard de Belkassem et elle recula sous leur injure.

— Monsieur le curé... murmura-t-elle.

Le Khouan avait continué de s'approcher. Il la dominait maintenant de sa grande taille, de sa barbe fauve.

— Et le lit ?... Il te plaît le lit ?... Je le donnerai à celle qui m'aimera...

— Insolent !

Écartant ses voisins, La Vendôme s'était placé entre le Khouan et la jeune fille. Son geste, à son côté, cherchait la poignée du sabre, mais il sentit qu'une main vigoureuse lui saisissait le bras.

— Vous êtes fou ! ma parole d'honneur !... Vous allez la faire massacrer !

Celui qui venait de s'avancer était un garçon de petite taille, d'allure robuste. La colère jaillissait de ses yeux ; La Vendôme lui rendit coup pour coup de ses regards hostiles.

— Qui êtes-vous ?

Le curé intervint :

— Le docteur Marc Henri a raison, mon capitaine... Belkassem est ici plus fort que nous trois... Aidez-nous à sortir Mlle Mazurier hors du marché avant que l'animosité de ces gens ne soit excitée contre elle.

Le prêtre tenait un des bras de Corona. La Vendôme aurait souhaité prendre l'autre, mais déjà le docteur s'en était emparé. L'officier se résigna donc à marcher devant le trio, la main sur son sabre, le regard si décidé que la foule s'écartait pour lui faire passage. D'ailleurs la curiosité était attirée vers un autre point du marché où l'ingénieur Bazire venait de se prendre de querelle avec un vendeur de poivre. En une seconde, l'altercation dégénéra en rixe, et la rixe en batterie. Les gens qui buvaient accroupis, autour du café maure, se jetèrent sur le bureau de l'huissier. Un parti de Beni-Flick enleva le lit et l'armoire à glace. D'autres assaillirent les marchands mozabites pour piller les étoffes et les ceintures de soie. Cependant, au milieu d'une nuée de matraques tournoyant au-dessus des crânes, Belkassem sortait du souk, avec l'arrogance d'un tribun qui vient d'ébranler l'autorité.

Mlle Mazurier tourna la tête pour éviter le regard que le Khouan lui jetait en s'éloignant. Encore pâle de l'alerte, elle s'efforçait de sourire. Au moment de mettre le pied à l'étrier elle dit à ses compagnons :

— Docteur, et vous monsieur La Vendôme, j'ai failli vous fâcher l'un contre l'autre avec ma sotte frayeur... Je vous en prie, donnez-vous la main... par amitié pour moi...

Les deux hommes obéirent, sans cordialité.

— C'est cela, dit Corona, comme si elle n'eût pas aperçu leur froideur. Et maintenant faites-moi une promesse. Il ne faut pas que mon père entende cette histoire de Belkassem. Il sera déjà bien assez inquiet d'apprendre qu'il y a eu une « néfra » un peu grave sur le marché.

Énervée, qu'elle était encore, la jeune fille attaqua si brusquement son cheval qu'il s'enleva au galop. La Vendôme eut tôt fait de la rejoindre et le docteur Marc Henri, qui n'était pas encore en selle, dut tenir compagnie au curé.

— Savez-vous, demanda-t-il, quel est ce galant chevalier qui nous arrive de France ?

Le prêtre avait apprécié dans le capitaine un homme qui écou-

tait avec politesse les conférences sur la Khouannerie. Il répondit assez sèchement :

— C'est un officier de mérite. Il vient ici pour remplir une mission diplomatique auprès d'un grand chef...

— Beau diplomate, ma foi ! reprit Marc Henri, incapable de cacher sa naissante jalousie. Je serais surpris s'il apportait dans sa poche le remède aux maux dont nous souffrons...

— Rédigez votre ordonnance, dit le prêtre, les yeux fixés sur les oreilles de sa mule.

Mais le docteur était piqué au vif.

Il riposta :

— Oh ! moi, monsieur le curé, vous savez bien, je mets toute ma confiance dans vos prières...

VIII

CAMPASOLO

Ce même jour, après le repas d'une heure, le maire du Ravin-Rouge interpella La Vendôme.

— Mon capitaine, dit-il, j'ai de mauvaises nouvelles à vous transmettre. On m'affirme que Mokrani s'apprête à quitter son château de la Médjana pour la forteresse héréditaire de sa famille. D'autre part, on prétend que les routes sont parcourues par des partis armés qui troublent la sécurité publique. Êtes-vous toujours décidé à rejoindre le Bachagha ?

La Vendôme répondit avec calme :

— Plus que jamais.

Le maire et le curé indiquèrent par des mouvements de tête qu'ils approuvaient cette résolution. En haut de la table, à l'ordinaire, Mme Mazurier ne laissait rien paraître de ses impressions. Corona, encore émue de l'alerte matinale, sentit son cœur se serrer.

— Dans ces conditions, dit le maire, je suis obligé de vous donner, mon capitaine, un conseil qui blesse la bouche d'un hôte. Il faut que vous nous quittiez le plus tôt possible. Demain au plus tard.

La Vendôme avait sur la langue :

« Pourquoi pas aujourd'hui ? »

Mais la phrase d'impatience ne lui jaillit pas des lèvres et, involontairement, il regarda du côté de Corona.

— Encore une question à vous poser, mon capitaine. Êtes-vous sûr de votre escorte ?

La Vendôme répondit d'un ton négligent :

— Ce sont des spahis que l'on m'a donnés à Bougie. Je ne les connaissais pas, il y a huit jours. Et, jusqu'à présent, je n'ai pas eu à me plaindre de leur obéissance. S'ils me trahissaient...

Mazurier ne laissa pas au jeune homme le temps d'achever.

— Mon capitaine, dit le maire, lorsque le moment sera venu de montrer de l'énergie, voire de vous sacrifier tout à fait, vous n'y manquerez pas, nous n'en doutons point. Mais vous n'avez pas été envoyé pour faire une trouée, sabre au poing, à travers le pays indigène. Vous êtes un courrier en voyage. Une mauvaise aventure où vous disparaîtriez serait fatale à la cause que vous voulez servir. Il vous faut arriver le plus tôt et le plus sûrement possible auprès de Mokrani. Pour cela je vous voudrais un guide qui parlât tous les patois de la montagne et qui y fût connu favorablement. Et je ne sais où prendre cet oiseau rare...

Corona avait écouté en silence. Elle dit de sa voix grave :

— Je puis vous procurer ce guide, mon père.

— Il s'appelle ?

— Campasolo...

Le maire croisa vivement les bras sur sa large poitrine.

— Voilà bien, grogna-t-il, le dernier des noms que je m'attendais à entendre produire en pareille occasion ! Que font, je vous prie, les petites filles dans les conciliabules de gens sérieux ?

Il s'arrêta court devant l'embarras où il avait mis la jeune fille.

— Ma chère enfant, dit-il, je ne soupçonne que la bonté de ton cœur. Mais vraiment les renseignements que tu pourrais me fournir sur ton protégé me semblent plus qu'incertains. D'où sort-il ? Comment s'appelle-t-il ? Est-il seulement Français ! Tu ne pourrais me le dire. Il avait un panaris au pouce, tu l'as guéri. Tu t'imagines qu'il t'est reconnaissant. C'est affaire entre toi et lui. Mais nous exigeons autre chose d'un chef d'escorte. Or, mes renseignements sur ton protégé sont plutôt mauvais. Il vit avec les indigènes dans une intimité suspecte. Le secrétaire de la mairie m'a affirmé qu'il s'était fait musulman.

Le curé haussa les épaules :

— Je ne suis pas de l'avis du secrétaire, monsieur le maire. Vous savez qu'on ne peut pas m'accuser de juger les gens sur leur assiduité à mes offices. D'ailleurs l'homme en question n'y



Elle lui mit la main sur le bras. (Page 409.)

paraît guère. Mais, une fois l'an, à la même date, depuis que j'habite le pays, il m'apporte deux beaux douros d'argent et il me prie de dire une messe avec mes ornements noirs dans une intention qu'il a.

— Quelque malheureux qu'il aura envoyé en purgatoire, sans lui laisser le loisir de la confession !

— Papa ! s'écria la jeune fille avec un accent de reproche...

Elle semblait si scandalisée que le capitaine La Vendôme et le curé lui-même ne purent s'empêcher de sourire. Mais le maire ne désarmait pas. L'intimité du charbonnier et de sa fille lui avait causé des inquiétudes dont il tirait vengeance.

— Monsieur le curé, votre histoire paraît prouver une seule chose : ledit Campasolo n'est pas le premier homme de sa lignée qui a été brouillé avec sa conscience et avec la gendarmerie. Personnellement je suis très mal disposé pour les gens qui, baptisés ou non, déboisent les cimes de montagnes, arrachent les souches, et qui sont cause que toutes nos espérances d'orge et de blé vont se perdre en marais à l'embouchure du Sébaou. Mais ce sont là des griefs de garde forestier. J'admets que votre Campasolo soit un chrétien exemplaire et qu'il faille encourager son commerce de charbonnage. Est-ce une raison pour se confier à lui ? Pourquoi saurait-il mieux qu'un autre se faire un chemin jusqu'au Mokrani ?

— C'est un renseignement qu'il est facile de lui demander dans tous les cas, reprit la jeune fille avec insistance ; je suis sûre qu'il est occupé à sa charbonnière, car, hier soir, j'ai aperçu dans la montagne la fumée de son feu. Si monsieur le curé a le loisir de m'accompagner jusqu'au pied de la côte et si monsieur La Vendôme veut nous faire compagnie, nous serons fixés, avant une heure, sur les vertus de mon protégé.

Le maire haussa les épaules pour bien établir qu'il n'attendait rien de cette combinaison. Sur quoi, en règle avec ses habitudes, lui-même donna l'ordre de seller la mule et les chevaux. Longtemps après le départ, il était encore debout sous la porte charretière, suivant des yeux le galop de Corona avec une fierté heureuse.

Avançant vivement, sur une seule ligne, les trois cavaliers arrivèrent à ce point du trajet où il fallait laisser les bêtes dans la route et gravir à pied la montagne.

— Tenez, dit Corona, en étendant son bras, c'est là-haut que

je monte. Vous pourrez me suivre des yeux, comme un mouflon, au mouvement des branches.

La Vendôme aurait désiré suivre la jeune fille de plus près. Il lui semblait que le curé aurait eu pendant ce temps-là une compagnie très suffisante dans la personne de sa mule. Mais Corona s'opposa à ce dessein avec beaucoup de fermeté.

— Mon protégé, dit-elle, est un homme un peu farouche, je ne veux point le blesser par cette marque de défiance.

Un sourire remercia le capitaine de sa résignation et, ayant retroussé sa courte amazone, la jeune fille s'engagea bravement dans la brousse.

Au-dessus de sa tête, dans une éclaircie de myrtes, elle apercevait le gourbi du charbonnier. Depuis le jour où, pour la première fois, elle était venue panser un des doigts de l'isolé, piqué par une épine de cactus, Campasolo avait hissé son logis encore plus haut dans la côte, sans doute pour se soustraire aux fièvres qui, pendant les mois d'été, montent du lit de la rivière. Le sentier était si raide, les jujubiers si élancés, si denses que bientôt la jeune fille eut perdu de vue tout à la fois les compagnons de sa promenade et le gourbi vers lequel elle s'élevait. La trace d'une ancienne charbonnière, encore couverte de cendres, l'avertit à propos qu'elle était dans la bonne piste.

Cette industrie du bois brûlé, puis porté à dos de bourriquot, dans des couffins, sur les marchés, est une des seules ressources des indigènes refoulés par la confiscation de leurs terres patrimoniales sur les sommets les plus arides. Par des sentiers de boues, ils s'élèvent le long de pentes presque verticales au-dessus des abîmes. Ils installent sur quelque balcon naturel le gourbi qui les abritera, eux et leurs outils. La charbonnière est dans le voisinage, sorte de cratère artificiel où se consument les souches. Seuls, parmi les colons européens, les Espagnols ont emprunté aux Kabyles ces audaces de vie aérienne. On rencontre parfois dans la montagne des gens de Murcie qui se sont bâti entre ciel et terre l'abri de feuillage et de boue. On en cite qui, après des années de cette existence périlleuse, sont retournés dans leur pays avec quelques milliers de francs d'économies. L'Arabe, incapable de ces besognes sédentaires et rudes, se venge de ces « roumis » industrieux avec une phrase de dédain : « Le Spagnoul quifquif une chèvre. »

Corona venait à peine d'atteindre le terre-plein qui faisait au

gourbi un seuil soigneusement nivelé, quand un homme surgit de la brousse.

Il eût été bien malaisé d'indiquer sa race ou son âge, tant le hâle et la vie de plein air avaient boucané ce visage. Sa barbe qu'il portait coupée à la façon des indigènes, ses cheveux qui sortaient de dessous un feutre de terrassier piémontais blanchissaient par touffes comme ceux des fous qui, dans les asiles, sont brisés en pleine jeunesse par quelque torture de pensée. Il semblait pourtant que sa veste de gros velours, son pantalon de treillis couvrissent un corps merveilleusement musclé et souple. L'homme avançait d'un pas circonspect de chasseur. A la vue de Corona il souleva son feutre sans qu'un mouvement de son visage énergique découvrît sa surprise ou ses sentiments.

— Campasolo, dit la jeune fille en saluant de la tête, je viens vous demander un service. Vous connaissez bien, n'est-ce pas, la montagne et les environs?

L'homme s'était arrêté à quelques pas de sa visiteuse.

Il répondit :

— Il n'y a peut-être pas un sommet du Djurjura sur lequel je n'aie allumé mon feu.

— Et vous avez des amitiés dans les tribus?

— Jamais je ne leur ai fait de mal; au contraire, j'ai pu leur rendre quelques services.

— Consentiriez-vous à accompagner quelqu'un qui va se mettre en route et qui n'est pas très sûr de son chemin?

— Jusqu'à la Mecque, si cela vous plaît, mademoiselle. Mais il ne fallait pas monter si haut, vous-même, pour une si petite affaire. Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé votre négrillon? Il s'agit sans doute d'un voyageur qui vous est particulièrement cher? Votre père?

Corona rougit légèrement et dit :

— Non, c'est un officier de nos amis que le gouvernement envoie auprès du Bachagha Mokrani. Il ne parle pas l'arabe ni le kabyle, et mon père n'a pas trop confiance dans les spahis qui l'accompagnent. Enfin, il lui faut un guide. On lui en cherchait un. J'ai pensé à vous.

Quelque chose qui ressemblait à de la joie passa dans les yeux de l'homme :

— Mademoiselle, dit-il, vous m'avez soulagé... Mon doigt blessé... je n'oublie pas... mais cette pensée-là, voyez-vous...

c'est quelque chose... Vous ne savez pas comme vous me faites du bien...

Il la regarda et jamais elle n'eût imaginé que sans amour l'œil d'un homme pût rayonner de tant de lumière. Elle répondit avec une fierté charmante :

— J'étais bien sûre que vous accepteriez. Mais il faudrait se mettre en route tout de suite. Demain, pouvez-vous partir?

Campasolo souleva ses larges épaules. Son visage avait repris son ordinaire expression de silence triste.

— Qu'est-ce que je quitte? demanda-t-il. Si, pourtant, j'ai, là autour, dans les broussailles, quelque chose de caché. Oh! ce n'est pas un trésor... une boîte avec des lettres... trois ou quatre souvenirs... et puis un récit par écrit... des choses qui sont arrivées autrefois... Si je ne reviens pas de notre excursion... car, vous savez, mademoiselle, ça va être la guerre, dites-le bien à votre père, pour qu'il ne vous garde pas à Fontaine-Froide... si je ne reviens pas, eh bien, vous ouvrirez la boîte... et alors, vous saurez tout...

Elle avait baissé les yeux pour ne point gêner cette confidence par l'interrogation ou l'émotion d'un regard. Il sentit cette délicatesse et il acheva, presque tout bas :

— Il y a des messes à dire pour quelqu'un et pour moi... Enfin, vous verrez... et vous ferez tout ce qu'il vous plaira... Tout est expliqué par écrit.

Ils étaient debout en face l'un de l'autre, séparés par ce secret qu'il ne voulait point dire, qu'elle ne souhaitait point connaître. Pourtant il fallait qu'elle obéît aux instructions de son père. Elle fit un effort et demanda :

— Campasolo... c'est votre nom?

— Non, mademoiselle, un sobriquet que m'ont donné les Italiens qui m'achètent mon charbon.

— Et...

Elle hésita :

— Vous êtes Français?

L'homme ôta son feutre. Il dit d'une voix tremblante :

— Vous m'avez demandé mon vrai nom, mademoiselle, je ne m'en connais plus d'autre que celui-là... Français... oui... Français... C'est ça que je suis... Vous pouvez dire à ceux qui vous envoient que tout ce que je sais, tout ce que je peux, ma vie avec, je le donnerais pour ce mot-là.

IX

JEUNES AMOURS

La Vendôme n'aimait point le chapeau de paille aux bords un peu trop larges dont Corona couvrait ses cheveux pour monter à cheval. Pourtant, jamais elle ne lui avait paru si charmante qu'à cette minute où, sortant de la brousse, elle dit avec un éclat de joie :

— C'est entendu ! Campasolo vous servira de guide. Il viendra vous trouver, demain matin, avant le départ.

Le capitaine sentait monter en lui une très folle envie de mettre son bras autour de cette taille si souple, et de remercier, comme elle le méritait, cette gracieuse messagère. Humilié de la timidité qui lui était venue, il se dit, pour la consolation de son amour-propre :

— Qui sait ? Si M. le curé n'était pas là, c'est un bon mouvement auquel peut-être j'aurais cédé. Les explications après cela eussent été plus faciles.

Le curé du Ravin-Rouge lut-il ce vœu-là et d'autres moins hardis dans la pensée de son compagnon ? C'était un homme discret. Au bas de la ferme, il arrêta le bon train de sa mule.

— Mon capitaine, dit-il avec courtoisie, je m'en remets à vous du soin de ramener Mlle Mazurier jusqu'à Fontaine-Froide. Il convient que j'aille porter quelques bonnes paroles à la Mère Saint-Léonard et à ses religieuses. Mais vous me reverrez demain dès la pointe du jour. Je veux vous donner ma bénédiction avant le départ. J'ai meilleure opinion de votre voyage depuis que je connais le nom de votre guide. Fiez-vous à lui comme à un chien de bonne race pour flairer la piste de l'amitié de celle de la trahison.

Le prêtre fit, à deux mains, le salut qui soulevait son chapeau par les ailes, puis il mit les talons dans les flancs de sa mule.

C'était la première fois que Corona et La Vendôme se trouvaient en tête à tête, avec un peu d'espace et de loisir devant eux. Tout de suite, la jeune fille songea :

— Il va me déclarer ses sentiments...

Elle souhaitait qu'il eût cette grosse audace et, tout ensemble, elle redoutait qu'il l'osât.

C'était la crainte de découvrir trop vivement elle-même l'émoi

que lui causeraient ses paroles. Elle se réjouissait pourtant que cette occasion de parler fût donnée au capitaine.

— Car je me connais bien, songeait Corona dans l'honnêteté de son cœur, je ne pouvais plus cacher mon secret. Je me serais trahie.

Les décisions de La Vendôme étaient avec les pensées de la jeune fille en harmonie aussi parfaite que les allures des deux chevaux qui, maintenant, gravissaient en s'ébrouant l'avenue d'eucalyptus. Comme à la tête de sa troupe, lorsqu'il se fixait à soi-même le point à partir duquel il voulait enlever ses hommes au pas de gymnastique, le capitaine marqua mentalement le tournant de l'allée où il desserrerait enfin les dents, pour parler d'autre chose que de l'alignement des vignes et de la belle ordonnance des mandariniers. Il se rendait compte que, même au pas, les chevaux ne mettraient point un quart d'heure à monter les lacets de la côte. Pourtant, il prit les choses de loin.

— Vous ne sauriez croire, mademoiselle, commença-t-il, les yeux attachés sur la crinière de sa monture, combien cette impression est singulière : on est un passant, devant soi, sur la route, on aperçoit une demeure inconnue. On hésite à venir heurter la porte. On a peur d'être fâcheux. Puis quelques jours s'écoulent, et le matin où il faut se mettre en route, où l'on sent derrière soi l'ombre de cette maison qui se rapetisse, s'efface, on s'arrête, on comprend que l'on laisse à cette étape un peu de soi-même et que, toute la vie, on sentira sur ses épaules le rafraîchissement de l'hospitalité.

Pourquoi avait-il dit : « un peu de soi-même », quand il était si simple de remplacer ce « peu »-là par « beaucoup » ? La Vendôme s'en mordit les lèvres de déplaisir.

Ces paroles causèrent pourtant à Corona une impression délicieuse. C'était comme une chanson dont on néglige les mots, pour se laisser bercer par la musique. Elle répondit, moins à ce qu'elle venait d'entendre qu'à sa pensée intérieure :

— Comme j'aurais aimé, si j'avais été un homme, cette carrière d'officier. Il vit pour le devoir et pour la gloire. Il n'a pas le temps de s'arrêter aux regrets qu'il laisse derrière lui. Il sent que la confiance de ses chefs, l'espoir de tant de gens, font son jugement plus sûr et son âme plus profonde. Mon père dit souvent que je suis un garçon manqué ; pour s'amuser, il m'appelle : « Mon cher fils ». Il a suspendu au-dessus de son bureau une image coloriée qui représente un petit soldat coiffé de son képi. Il

prétend que cela me ressemble. Avez-vous vu cette rare peinture?

Tandis que Corona prononçait ces paroles innocentes, elle en avait le cœur soulevé comme d'une hardiesse qui lui donnait de l'inquiétude. Mais à peine eût-elle accepté la main que l'officier lui tendait pour descendre de cheval qu'elle pensa :

— Je viens de laisser passer la dernière occasion que j'avais de lui prouver combien je suis sensible à sa cour. Le pauvre garçon! Il doit me tenir pour une sans cœur ou pour une sotte!

Et dans la crânerie de sa parfaite droiture, de son éducation un peu sauvage, Corona se demandait s'il eût été vraiment tout à fait contraire à la bienséance de tendre sa main au capitaine et de lui dire :

— J'ai compris que vous m'aimez et mon cœur en déborde de plaisir.

La Vendôme était rentré dans sa chambre. Devant ses « cantines » entr'ouvertes, tout le désordre d'armes et de vêtements qui déjà annonçait le départ, il faisait sur sa pusillanimité des réflexions pénibles.

— Comment, songea-t-il, m'y prendrai-je pour faire passer ce Mokrani de ses volontés aux miennes, si je n'ose aborder avec cette charmante Corona un chapitre sur lequel je me doute qu'elle et moi nous sommes d'accord?

Il se consola en se persuadant qu'en effet un homme de « Grandes Tentes », fût-il « le Maître de l'Heure », était beaucoup moins capable d'intimider un capitaine français qu'une jeune fille pour laquelle on avait de l'amour. D'ailleurs il se donna sa parole que la soirée ne finirait point sans qu'il eût enfin déclaré ses vrais sentiments. Toutes ces résolutions aboutirent à un remerciement assurément gracieux, mais que La Vendôme aurait pu adresser à peu près dans les mêmes termes au maire ou à Mme Mazurier.

Le capitaine avait profité du moment où l'on rentrait les tables de café dans la ferme, pour faire en compagnie de la jeune fille, le tour d'un plant de tabac.

— Comme je vous ai de la gratitude, dit-il, pour la pensée que vous avez eue de me fournir ce guide. Si l'on me dresse en chemin des embûches que je ne prévois pas, votre protégé les flairera; il saura me les éviter. Ainsi la protection affectueuse de cette maison s'étendra sur moi dans ma route; je lui devrai d'arriver sain et sauf au port, c'est-à-dire la meilleure moitié de mon succès.

Corona de son côté s'était juré qu'elle offrirait au voyageur une occasion d'aveu. Pourtant elle répondit sur le même ton :

— Je ne connais guère, mon capitaine, que des gens tout à fait simples, et il me semble que je suis née pour vivre avec eux. J'ai une vraie amitié pour ce brûleur de charbon. Je crois que je lui lis dans le cœur. J'y vois de la vaillance et de la droiture.

Sûrement elle pensait exactement ce qu'elle venait de dire : pourtant elle prononça cet éloge de Campasolo presque malgré soi. Elle entendait si clairement la voix du capitaine lui parler sous des phrases de politesse une langue plus douce, qu'elle aurait voulu répondre par le même subterfuge. Et les paroles qu'elle prononçait elle-même lui semblaient sans mystère ni sonorité. Ils se séparèrent donc, ce dernier soir, chacun d'eux désolé de sa timidité, inquiet du jugement de l'autre.

Vers sept heures du matin, ils se retrouvèrent dans l'allée de palmes où déjà le curé était installé au frais. En diplomate clairvoyant, le prêtre déclara qu'il lui fallait lire un peu de bréviaire. Il laissa la place aux deux jeunes gens et descendit pour se promener, son livre à la main, de long en large, dans la cour.

— Jamais je n'ai vu M. le curé si zélé pour ses prières, dit Corona avec un sourire.

La Vendôme n'avait plus que des secondes à soi. Il brûla ses vaisseaux : il dit sans regarder la jeune fille :

— Il a pressenti que je désirais passer ces dernières minutes, seul avec vous.

Elle ne feignit pas l'étonnement de la coquetterie, qui veut arrêter le cours de telles émotions, obliger un cœur à plaider. Elle dit loyalement :

— Vous savez que moi, de même, je souhaitais vous dire au revoir.

Cette noblesse d'âme le troubla si fort qu'il vit autour de soi le paysage tourner. Il pria :

— Ne parlons pas aujourd'hui de ce que je n'ai pas le droit de dire : je suis un officier en mission, je ne puis pas m'arrêter pour fixer mon destin... Mais si je reviens...

Elle lui mit la main sur le bras :

— Je vous attendrai, dit-elle, jusqu'au bout de la vie.

Ils s'assirent au milieu de l'allée sur le banc, à l'abri des palmes. Ils sentaient se consumer ces minutes uniques dans le feu du soleil, dans le murmure des vies cachées, comme une

bouffée d'encens qui brûle au chœur de l'église pendant la consécration. L'ombre d'un homme qui s'avançait devant eux les arracha à cet oubli du monde. C'était Campasolo. A sa vue, le curé se rapprocha. Le guide était venu à travers les plants de vigne. Ayant salué Corona, il dit en touchant du doigt un coffre cousu dans une toile qu'il serrait sous son bras.

— Voici, mademoiselle, le dépôt dont votre bonté veut se charger.

— Campasolo, répondit Corona, vous laissez ce souvenir dans des mains fidèles.

Comme l'homme murmurait une phrase indistincte, elle demanda :

— Avez-vous recueilli quelque renseignement utile depuis hier ?

Il répondit :

— A cette heure, mademoiselle, nous connaissons tout ce qu'il nous faut savoir.

Le curé n'était pas homme à se contenter de réticences sur un sujet qui l'intéressait si fort. Il suivit le guide et, quand ils furent à l'écart, il l'interrogea sans finasser :

— Vous savez où est Mokrani ?

Sûrement, il y avait entre le brûleur de souches et le curé du Ravin-Rouge une confiance plus profonde que le prêtre n'avait voulu la découvrir dans sa discussion avec le maire ; car l'homme qui semblait mystérieux, comme tous les gens de solitude répondit sans déguiser :

— Il vient de faire transporter ses grains, sa smala, ses effets mobiliers à la Qualâa des Beni-Abbès.

— C'est la demeure héréditaire de sa famille ?

— Une forteresse.

Campasolo était venu avec un bâton à la main. A la façon kabyle, ses pieds étaient enveloppés dans des morceaux de cuir dont les angles, repliés sur les orteils et derrière le talon, tenaient aux chevilles par des enchevêtrements de sparterie.

Le curé contemplait cet équipage. Il dit assez brusquement :

— Mon ami, vous êtes un homme prudent. Je peux vous confier ma mule...

Le guide hésita, puis dit :

— J'ai fait de plus longues routes sur mes jambes. Mais, cette fois, nous n'avons pas de temps à perdre : je vous remercie donc monsieur le curé.

Le maire, Mme Mazurier, Corona paraissaient sur la terrasse avec le capitaine. Campasolo se retira à l'écart. Au moment où les spahis montaient en selle le curé le chercha des yeux :

— Je ne vois point votre guide, mon capitaine ?

— Parbleu ! répondit le maire, il a pris les devants avec la mule, de peur qu'on la ne lui ôtât des genoux.

...Pendant les heures difficiles qu'il eut à traverser par la suite, le capitaine La Vendôme devait souvent évoquer les émotions du départ. Dans le miroir du souvenir il revoyait cette jeune fille, si pâle, déjà effacée dans l'éloignement, séparée de lui par des gesticulations de burnous, les bruyants adieux des négrillons et des khramès (1) de la ferme.

Puis, de nouveau, il sentait régner en soi-même ce grand silence, où, quand les toits de Fontaine-Froide disparaissaient au tournant du Sébaou, une voix intérieure avait dit dans sa poitrine :

« Espère et va de l'avant. Comment pourrais-tu ne pas réussir ? Tu portes, unies dans ton cœur, les trois puissances qui depuis l'origine des jours luttent victorieusement contre le destin : la jeunesse, l'amour, et la passion de la patrie ! »

(1) Métayers indigènes.

Hugues Le Roux.

(*A suivre.*)







Reproduction de titres de chansons d'actualité.

LES ACTUALITÉS

ET LA POLITIQUE EN CHANSONS

Ce n'est point d'aujourd'hui qu'elle date la chanson satirique et politique, la chanson, arme de rire et de combat, saisissant au vol toutes les actualités, poursuivant de ses sarcasmes les hommes en vue. Et ceux-ci ne furent pas toujours aussi bons princes, aussi habiles politiciens que Mazarin qui se contentait de répondre aux piqûres, en son français d'Italien : « ils cantent, eh bien, ils pagueront ».

Les *Mazarinades !* monceau de feuilles volantes, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale, en plus de trente volumes.

En un bien curieux article de la *Grande Encyclopédie* — le meilleur résumé qui ait été jamais écrit sur la question —



Reproduction de titres de chansons.

M. Eugène Asse remonte plus haut : — aux chansons des guerres contre les Anglais, aux chansons des guerres de Religion. *La complainte sur l'État de la France*, après la bataille d'Azincourt (1415), est peut-être le plus ancien document dans un ordre d'idées qui verra naître, par la suite, tant de complaintes, tant de chansons satiriques. De la complainte d'Azincourt à la complainte de Fualdès il y a un monde, ce n'est guère la même chose et, cependant, ce sont toujours les mêmes plaintes, les mêmes récits lamentables, les mêmes situations douloureuses, en un mot le même genre, qu'il s'agisse des malheurs du pays ou des malheurs des particuliers. Crimes et catastrophes, tout passe sous ce niveau égalitaire. Troppmann a eu ses chansonniers comme, en ce moment, les nobles victimes du terrible incendie qui vient de rendre la rue Jean-Goujon tristement célèbre.

Et quand on parcourt tous ces recueils, on acquiert la conviction que, de tout temps, les détenteurs du pouvoir suprême furent en butte aux satires et aux sarcasmes des chansonniers ; que jamais les rois ne furent ménagés, que le bon Roi *Loys le Unzième*, malgré ses cages de fer, ne fut pas plus à l'abri des traits mordants qu'un simple président de la troisième République et que si les guêtres blanches de Félix Faure ont été souvent chansonnées, les classiques petites vierges de plomb qui ornaient le chapel du cauteleux monarque ne furent pas plus épargnées.

Et ce pauvre cardinal La Balue, enfermé et chansonné ! Mis en cage et blagué, c'était vraiment de trop.

Maître Jean Balu
A perdu la veue
De ses eveschez.

Les bonnes âmes sont de toutes les époques et la *rosserie* ne me paraît pas être, uniquement, un vice fin-de-siècle.

Et comme si les combats acharnés ne suffisaient point pour s'entre-détruire, plus tard ce furent, entre catholiques et huguenots, de terribles batailles à coups de plume. Eux-mêmes les meurtres de Coligny, de Guise, de Henri III se terminèrent en chansons.

D'autre part, on trouvera déjà dans *le Testament des Reitres*, dans *le Cimetière des Reitres*, les traces non équivoques de la haine vouée par le peuple de France aux bandes pillardes d'outre-Rhin.

Quand reviendrez en ce pays,
Si voulez être ensevelis
Apportez draps et toile blanche.

Ainsi s'expriment les pièces célébrant la défaite des reîtres à Auneau (1587).

Mais, en principe, jadis comme aujourd'hui, la chanson n'a pas d'opinions bien arrêtées. Elle n'est pas seulement éclectique, elle se complait à « tomber » les malheureux, pour me servir d'une vieille expression française. Elle avait ridiculisé La Balue enfermé : immédiatement après son attaque inutile sur Dreux (1590), Henri IV se verra chansonné sous le nom de Jean « Sandreux », — allusion à Jean-Sans-Terre — tandis que Marie de Médicis et son favori Concini, le célèbre maréchal d'Ancre, essuieront une véritable grêle de pamphlets :

Si la reine allait avoir
Un enfant dans le ventre,
Il serait bien noir
Car il serait « d'encre ».

Puis ce fut le tour de la Fronde, aussi féconde en chansons que le sera plus tard la Révolution, la Fronde avec ses *noëls*, avec ses *lampons*, avec ses *guéridons*, avec ses *laridons*. Durement traitées souventes fois, les belles et galantes frondeuses ! Il est vrai que le Roi-Soleil lui-même fut chansonné en ses amours et que Marie-Antoinette et l'innocent Louis XVI ne furent guère plus épargnés.

Victorieux, au temps du grand Roi, l'on avait chansonné sans pitié, les ennemis malheureux succombant sous la supériorité des armes françaises : vaincus, quand vinrent les défaites de Namur, de Ramillies, de Hoschtaedt, d'Oudenarde, de Malplaquet, on se consola par des chansons en lesquelles Villeroy, Tallart, Villars ne furent point épargnés.

Sous la Régence ce fut Law — lenderirette, lenderira — Law et le Missisipi devenu le Missipipi, et quand on a lu tous les pamphlets, toutes les pièces volantes du temps de Louis XV, il n'est guère permis de conserver la moindre illusion sur l'irrévérente façon dont la chanson enterra celui qui, un instant, aux yeux du pays aveuglé, avait été le Bien-Aimé.

1789 vit renaître les grandes luttes d'autrefois : longtemps

durant, entre chansonniers royalistes et chansonniers républicains, également convaincus, également ardents, ce fut la guerre sans merci. La chanson entonna des chants de victoire et de liberté et, se coiffant du bonnet phrygien, porta partout les idées nouvelles. Et si, sous Napoléon Ier, elle dut mettre un frein aux licences frondeuses du Directoire, soyez certains que ce ne fut point par goût, de sa propre volonté. Le grand Roi avait pu se laisser chansonner : la police impériale qui avait l'œil sur tout n'admettait pas que gazetiers et plumitifs vinssent se mêler des affaires politiques.

Curieux moment, cette époque de 1814 à 1819, où, tandis que les uns réclamaient « notre père de Gand, » les autres faisaient rimer baïonnette et père la Violette ; où les uns chantaient à gorge déployée le bon Henri ou le retour des lys, tandis que les autres trouvaient mille façons de faire savoir que « petit bonhomme vivait encore ».

Ici, faisant appel aux soldats de M. de Buonaparte, on parodiait *la Marseillaise :*

Allez, soldats du brigandage,
Le jour du crime est arrivé.

Là, c'étaient des hottées d'injures déversées de toutes parts, sur Napoléon Ier, devenu *Lustucru*, *Nicolas* ou encore *le vilain Tondu*. En une chanson on le faisait ainsi mourir :

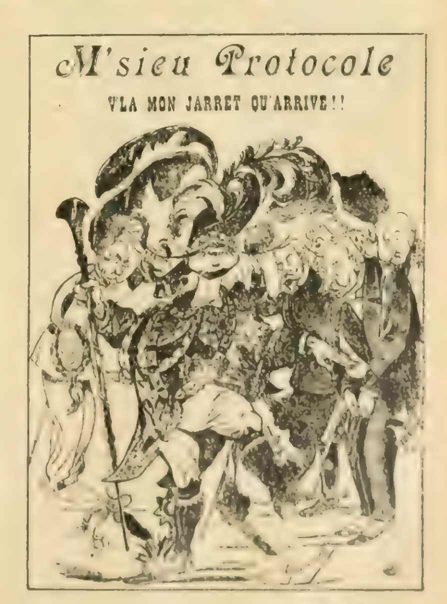
La Russie est la garde-malade ;
L'Angleterre fournit la médecine ;
L'Autriche donne l'extrême-onction ;
La Suède sonne l'agonie et la mort ;
Le Danemark porte la croix ;
L'Espagne creuse la fosse ;
La Prusse le met dedans ;
L'Italie donne de l'eau bénite ;
La France paiera l'enterrement
Et tout le monde est content.
Ainsi soit-il !

On avait tant et tant chanté les lys qu'il fallut bien, quelques années après, changer de corde. De là les chansons sur Charles X et les Jésuites, bravant la censure jusqu'au jour où 1830 enflamma à nouveau les cerveaux et remit à la mode les chants de Liberté que 1848 et 1870 devaient, eux aussi, populariser. Les grandes



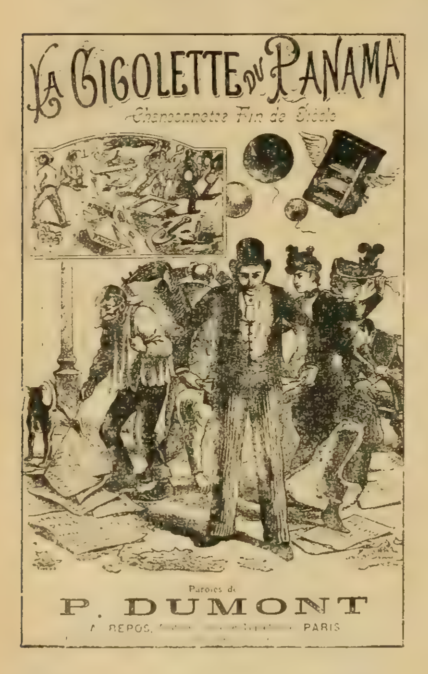
dates révolutionnaires nous laissèrent ainsi un stock d'odes et de cantates que l'on voit réapparaître à chaque occasion, lorsque quelque événement important se présente. Tels la visite des marins russes et le séjour du Tsar à Paris.

Pas plus que Louis XIV, Napoléon III ne devait être épargné par la satire chantée ; le mariage du souverain avec Mlle de Montijo nous valut le célèbre « avait pris femme le sire de Framboisy » que les étudiants se faisaient un malin plaisir de chanter, bravant interdictions administratives et casse-tête des sergents de ville. Mais vint un moment où, plus sévère, la censure éplucha tout, si bien que, comprimé, arrêté en ses élans, l'esprit public dut attendre 1870 pour donner libre cours à ses besoins d'expansion. Alors, tandis que les uns s'acharnaient après les Prussiens, « ces reitres du XIXe siècle », les autres bombardaient le monarque déchu d'injures rimées, au milieu desquelles surnagent, aujourd'hui encore, *le Décrotteur ou les Cireur* de Burani avec une image parlante, Na-



poléon III en décrotteur ayant sur sa boîte l'avis : *la maison ne cire pas à l'œil*, et surtout le *Sire de Fisch Ton Kan*, bouffonnerie créée par J. Arnaud au théâtre de l'Ambigu et due au même Burani, avec musique d'Antonin Louis, celui-là même qui devait, sous Boulanger, se rendre célèbre.

Comme sous Louis XIV, on se consolait des défaites par la chanson. Aux cruelles déceptions de l'année terrible répondit le refrain durant des mois, malheureusement trop populaire « Père et la mère Badingu' et le p'tit Badinguet ». Et voilà comment, après avoir ridiculisé *le Sire de Framboisy*, la chanson devait, quinze ans plus tard, couvrir de boue *le Sire de Fisch Ton Kan.*



Si pour être souverain on n'en est pas moins homme, il serait fort difficile d'être président de République et de ne pas ressembler au commun des mortels. C'est dire que les chefs d'État qui, depuis 1870, se succédèrent au pouvoir ne furent guère épargnés par la muse chansonnière. Thiers, Mac-Mahon, Jules Grévy, Carnot, Casimir-Perier, Félix Faure, tous y passèrent, mais dans des conditions différentes, il faut bien le reconnaître. Devant la chanson, comme devant la caricature, Thiers se trouve avoir, en France, la situation de Bismarck en Allemagne : on le chansonne, on le caricature, mais toujours dans un esprit bienveillant, toujours avec humour et sans aigreur. Et, d'autre part, la présidence de Carnot remettra en honneur le grand Carnot, l'organisateur de la victoire. Parmi les chansons de cette période, une surtout est restée célèbre : *I' D'mande rien*, créé à l'Eden-Concert et dû à la collaboration de MM. Jules Jouy et Tac-Coen.

C'est un amusant dialogue entre un roi fainéant et son premier ministre — lisez Jules Grévy et Jules Ferry.

Un roi des pays du soleil
A son président du conseil
Disait : Sur nous s'écroul' l'Empire;
Répondez! qu' est-c' que l'peupl' désire!
Sir' dit l'ministre, au grave maintien,
Si je l'sais je veux bien qu'on m'pende,
Mais j'peux dire qu'i mèn' un' vi' d'chien.

Eh bien! lui dit le roi, qu'est-ce que l'peup' demande?

I' d'mande rien!



Et, en effet, *i' d'mande rien* le peuple, parce qu'il sait que demander c'est passer son temps en pure perte, et un peu partout, aujourd'hui, il se contente, de mener *une vie de chien.*

A notre époque fiévreuse, si profondément agitée, il en est de la chanson comme de l'image; elle envahit, elle absorbe tout, hommes et choses. Événements politiques, personnages en vue, fait divers ou scandale du jour, politique intérieure ou politique étrangère, tout aboutit à une chanson et le bon peuple *qu'i n' demande plus rien*, continue à payer, comme sous Mazarin, que dis-je! plus que sous Mazarin. Ainsi vont les choses!

Sur les marins russes et sur le tsar ce fut un déluge — de quoi rendre jaloux feu Boulanger — des vivats, des saluts, des apothéoses, des hymnes, des chants patriotiques et nationaux — voir même des chansonnettes comiques, des monologues et des satires comme la *Russomanie*. Et chacun, à tour de rôle, vient

coller son nom à cette place, contribuant à constituer pour l'avenir, aux côtés du document-image, le document-chanson.

Ainsi défilent sous nos yeux les chansons de M. Bérenger *avec un É qui se fourre partout*, aux amusants refrains

> Faudra-t-il donc pour le désarmer, prendre
> Nos bains froids en pardessus et chapeaux?

les chansons sur le Panama, sur les voyages de Pé-Tchang-Li,



sur Félix Faure, sur les chinoiseries du protocole, sur le *nom qui se décline : mon jarret, son jarret, ton jarret,* — nouveauté de la langue française, — et sur ces mille petits faits, sur ces actualités de toutes sortes qui constituent la vie parisienne : le bâton des sergents de ville, le retrait des sous étrangers, l'enfant martyr, et autres choses *rigo.....lo* qu'enseignent si bien certaine princesse et son tzigane. *Qui est-ce qui n'a pas son*

tzigane? criait sur les boulevards un camelot plus particulièrement à la coule.

Rigolo, ce fut aussi sous ce titre que parut : *Allah ! Allah ! Encore un chaick à la Chambre. Toujours kif kif bourrico !* chanson dirigée, est-il besoin de le dire, contre le député musulman, Grenier.

Que d'encre il a fait noircir, le bâton des sergots.

On dit que c'est du peuplier...
Pour nous faire un *peu plier*,
A l'manier y s'rend habile,
L' sergent d' ville...
Avec sa couleur albine
Il tire l'œil des badauds
Moi, j'crois plutôt qu' c'est d'*Lépine*
L' bâton des sergots !

Que de satires, que de charges, que de bons mots il a déjà suscité notre président. L'autre, malheureuse victime de son patriotisme, c'était l'*homme en bois* : lui, pour l'histoire, ce sera l'*homme aux guêtres*.

C'est comme insigne distinctif
Marquant la race ;
Guêtré de blanc, soldat actif,
Digne d'Horace.
Plus tard, aux jeunes comme aux vieux,
Les récits traîtres
Diront : « Ce qu'il avait de mieux,
C'était ses guêtres. »

Tribulations dignes d'être chantées, qui nous valurent même des chansons *franco-rosses*.

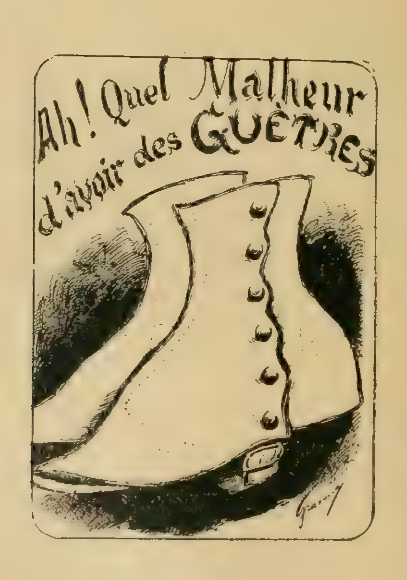
Et comme si cela ne suffisait pas à la verve populaire, voici, pour couronner le tout, les affaires de Grèce, quelquefois « expliquées par une concierge » qui trouve que « puisqu'on dit *Crète* il doit s'agir d'un *coq*, » et qui est tout heureuse d'apprendre qu'on voudrait partager la *macédoine* — de légumes — au pauvre peuple. Après cela il faut tirer l'échelle. Eh bien, non, puisqu'une autre chanson, *Crète et Liberté*, est en train de donner à l'histoire l'entorse la plus formidable qui se puisse voir :

Vous luttez pour l'indépendance
Depuis des siècles, sans espoir,
Mais aujourd'hui toute la France
Est avec vous, c'est son devoir.
Sa grande voix sur les Puissances
Avec sa mâle autorité,
En mettant fin à vos souffrances
Vous donnera la liberté.

Non, mais vraiment, même en vers libres, on n'est pas libre de se moquer ainsi d'un pauvre peuple.

Heureusement, on l'a dit, les chansons sont souvent nemteuses et autant en emporte le vent.

John Grand-Carteret.





LES SPIRITES[1]

— COMÉDIE EN QUATRE ACTES —

(*Suite.*)

ACTE III

Un petit salon dans l'hôtel de Léonide Féodorovitch ; le soir de la même journée.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONIDE FÉODOROVITCH et le PROFESSEUR.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Ainsi vous êtes d'avis de risquer une séance avec notre nouveau médium ?

LE PROFESSEUR. — Certainement ! le médium est incontestablement d'une puissance extraordinaire. Mais il est surtout désirable que la séance ait lieu tout de suite devant la même assistance. Grossmann vibrera sûrement à l'appel de l'énergie médiumnique, et alors l'unité et la corrélation des phénomènes seront encore plus évidentes. Vous verrez que si le médium est aussi fort qu'il y a un instant, Grossmann vibrera... il vi...bre...ra...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Dans ce cas je vais faire venir Sémion et inviter nos amis à prendre place autour de la table.

LE PROFESSEUR. — Bien, bien ; je veux seulement noter quelques observations...

SCÈNE II

Les MÊMES et SAKHATOV.

SAKHATOV. — Tout le monde joue aux cartes dans le salon d'Anna Pavlovna, moi, je n'ai pas pu trouver une place libre

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, et 10 mai 1897.

pour faire ma partie ; d'ailleurs je m'intéresse beaucoup à votre séance, et je viens vous offrir mes services... Eh bien ! aura-t-elle lieu cette séance ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — A l'instant, à l'instant !...

SAKHATOV. — Mais comment ferez-vous pour vous passer de la force médiumique de M. Kaptitch ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Vous avez la main heureuse, figurez-vous que le moujik dont je vous ai parlé ce matin s'est révélé un médium incomparable !

SAKHATOV. — Vraiment ? Oh ! c'est très intéressant.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Oui, oui ; après le dîner nous avons fait une petite expérience préliminaire.

SAKHATOV. — Et vous avez acquis la certitude...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — La certitude que nous avons découvert un médium d'une force extraordinaire.

SAKHATOV, *avec méfiance.* — Vraiment ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Ce qui est plus remarquable, c'est que mes gens l'ont remarqué depuis longtemps. A dîner, il n'a qu'à se mettre à table pour que la cuillère lui saute dans la main ! (*Au professeur.*) Vous l'ai-je déjà dit ?

LE PROFESSEUR. — Ce fait particulier m'était encore inconnu...

SAKHATOV, *au professeur.* — Cependant, vous aussi vous admettez la possibilité de ces phénomènes ?

LE PROFESSEUR. — De quels phénomènes ?

SAKHATOV. — En général, de tous ces phénomènes occultes... médiumiques, en un mot de tous ces phénomènes surnaturels ?

LE PROFESSEUR. — Il faut d'abord nous entendre sur ce que nous appelons surnaturel ? Quand ce n'est pas un être vivant mais un morceau de métal qui attire un clou, comment les observateurs appellent-ils ce phénomène ? Naturel ou surnaturel ?

SAKHATOV. — Oui, certainement, cependant les phénomènes comme l'attraction de l'aimant se répètent sans cesse.

LE PROFESSEUR. — Il en est de même dans le spiritisme, le phénomène se répète, et quand nous l'étudions, nous trouvons même à ces phénomènes des lois générales... D'ailleurs on ne les appelle surnaturels que parce qu'on attribue la cause de ces phénomènes au médium, ce qui n'est pas conforme à la vérité. Les phénomènes ne sont pas provoqués par le médium mais par l'énergie spirituelle par l'intermédiaire du médium, ce qui n'est

pas du tout la même chose... la différence est énorme... Tout s'explique par la loi des équivalences.

SAKHATOV. — Oui, certainement, mais...

SCÈNE III

Les MÊMES et TANIA. Elle entre et se cache derrière la portière.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Je dois seulement vous prévenir qu'il peut vous arriver avec ce médium, comme cela nous est déjà arrivé avec Hume et Kaptitch, que nous éprouvions un échec ou au contraire une matérialisation complète; on ne peut jamais rien savoir d'avance dans cet ordre de faits.

SAKHATOV. — Même la matérialisation? Mais en quoi consiste la matérialisation?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Elle consiste en ce que nous pouvons avoir la visite des morts; votre père, par exemple, ou votre grand-père, peut venir vous serrer la main ou vous remettre un objet... Ou tout à coup quelqu'un des assistants sera enlevé dans les airs, comme nous avons pu le constater la dernière fois avec le professeur.

LE PROFESSEUR. — Tout cela est hors de doute, hors de doute; la chose importante c'est d'expliquer les phénomènes et de leur trouver des lois générales.

SCÈNE IV

Les MÊMES et la GROSSE DAME.

LA GROSSE DAME. — Anna Pavlovna m'a permis de venir vous rejoindre.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Entrez, entrez... nous sommes très heureux...

LA GROSSE DAME. — Comme Grossmann est fatigué par cette expérience! Il n'a plus la force de tenir une tasse! Vous avez vu comme il a pâli (*Au professeur.*) au moment où il s'est approché de vous? Je l'ai remarqué la première et j'ai aussitôt attiré là-dessus l'attention d'Anna Pavlovna.

LE PROFESSEUR. — Il n'y a rien là d'extraordinaire, cela provient de la grande dépense de force vitale.

LA GROSSE DAME. — C'est pourquoi je dis qu'il ne faut pas abuser de ces expériences. Ainsi, un hypnotiseur a suggéré à une de mes

amies Vérotchka Cachine, vous la connaissez ? de ne plus fumer, et elle a ressenti des douleurs dans le dos.

LE PROFESSEUR, *veut parler et commence.* — La température et le pouls indiquent incontestablement...

LA GROSSE DAME, *l'interrompant.* — J'ai dit à mon amie qu'il vaut beaucoup mieux fumer que de souffrir des nerfs. Sans doute, c'est malsain de fumer et j'aurais bien voulu m'en déshabituer, mais je ne peux pas. Il m'est arrivé une fois de rester deux semaines sans fumer, mais cela n'a pas duré...

LE PROFESSEUR, *fait une nouvelle tentative pour prendre la parole.* — La température et le pouls indiquent certainement...

LA GROSSE DAME. — Permettez, permettez, je n'ai que deux mots à dire... Vous parlez de la dépense de force vitale, je voulais dire encore que lorsqu'il n'existait pas de chemins de fer,... Vous ne vous rappelez pas ce temps-là ?... Eh bien, je crois que notre nervosité vient des chemins de fer ; je ne dors jamais en route, vous pouvez me tuer, vous pouvez menacer de me tuer, si je ne dors pas, je n'en dormirai pas davantage...

LE PROFESSEUR. — La température et le pouls...

LA GROSSE DAME. — Je ne dormirai pas une première nuit, une seconde, une troisième, tant que dure le voyage...

SAKHATOV, *il sourit.* — Oui, oui.

(*Léonide Féodorovitch sonne.*)

SCÈNE V

Les MÊMES et GRIGORI.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *à Grigori.* — Dites à Féodor de venir préparer tout pour la séance et envoyez nous ici Sémion, le Moujik de l'offce, vous entendez ? Sémion !

GRIGORI. — Bien, Monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

Les MÊMES, moins GRIGORI.

LE PROFESSEUR, *à Sakhatov.* — La température et le pouls ont indiqué la dépense de force vitale. Nous constaterons la même loi en observant les phénomènes médiumniques. La loi de la conservation de l'énergie...

LA GROSSE DAME, *l'interrompt.* — Oui, oui, je voulais seulement

dire que je suis très heureuse de voir qu'un simple moujik peut servir de médium. C'est beau ! J'ai toujours dit que les slavophiles...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mesdames et Messieurs, je vous invite à passer, en attendant, au salon.

LA GROSSE DAME. — Permettez, je n'ai que deux mots à dire. Les slavophiles ont raison... mais j'ai toujours dit à mon mari qu'il ne faut rien exagérer, le juste milieu... Comment peut-on affirmer que dans le peuple tout est bon, tout est bien, lorsque j'ai vu moi-même...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Seriez-vous assez aimable pour passer au salon...

LA GROSSE DAME.—Un petit gamin, haut comme ça, buvait déjà de la vodka. Je lui ai fait un sermon... Eh bien, il m'en a été reconnaissant plus tard... Je dis toujours qu'il faut aimer les enfants, mais être sévère avec eux...

(*Ils sortent tous en causant.*)

SCÈNE VII

TANIA. Seule, elle sort de sa cachette.

TANIA. — Ah ! Si seulement cela pouvait réussir. (*Elle attache des fils.*)

SCÈNE VIII

TANIA et BETSY. Elle entre précipitamment.

BETSY. — Papa n'est pas là ? (*Elle regarde Tania.*) Qu'est-ce que tu fais ici ?

TANIA. — Moi, mademoiselle, je viens d'entrer... (*Elle est troublée.*)

BETSY. — Mais il va y avoir une séance ici ! (*Elle remarque que Tania ramasse des fils. Elle la regarde fixement et éclate de rire.*) Tania ! c'est toi qui fais tout cela ? Non, ne le nie pas ? L'autre fois aussi c'était toi, n'est-ce pas ?

TANIA. — Mademoiselle, chère Mademoiselle...

BETSY, *folle de joie.* — Non, ça, c'est délicieux ! Je ne m'attendais pas à cela... Pourquoi fais-tu cela ?

TANIA. — Mademoiselle, oh ! chère Mademoiselle, vous ne me trahirez pas ?

BETSY. — Mais non, mais non, pourquoi le ferais-je ? C'est beaucoup plus amusant ainsi. Comment t'y prends-tu ?

TANIA. — Tout simplement, je me cache, et quand les lumières sont éteintes, je sors de ma cachette et je fais les esprits...

BETSY, *montrant les fils.* — Et ces fils à quoi servent-ils ? Je sais, je sais... c'est pour tirer les gens...

TANIA. — Oh ! Mademoiselle, Mademoiselle, je vais tout vous avouer. Avant je faisais cela simplement pour m'amuser, par espièglerie, mais aujourd'hui c'est pour une raison très sérieuse.

BETSY. — Une raison très sérieuse, laquelle ?

TANIA. — Vous avez vu les trois moujiks qui sont venus pour acheter des terrains ?... Eh bien, notre barine ne veut pas les vendre et leur a rendu l'acte... Féodor Ivanitch m'a répété que les esprits lui ont défendu de vendre... alors j'ai décidé...

BETSY. — Que tu es intelligente, que tu es intelligente !... Mais comment vas-tu t'y prendre ?

TANIA. — Quand ils auront éteint les lumières, je commencerai aussitôt à frapper, à renverser des objets, puis je promènerai mes fils sur leur tête pour les chatouiller... et enfin je prendrai le papier que j'ai là et je le jetterai sur la table...

BETSY. — Et puis ?

TANIA. — Ils seront très surpris. Le papier était chez les moujiks et tout à coup le voilà au milieu de la table du salon. En même temps je dirai...

BETSY. — Ah ! oui, c'est Sémion qui est le médium aujourd'hui.

TANIA. — Je dirai à Sémion (*Elle ne peut parler à force de rire.*) Je dirai à Sémion de serrer fort les mains de ses voisins, mais pas celles du barine, parce qu'il n'oserait pas... mais de tous les autres et qu'il serre fort, fort, jusqu'à ce que le papier soit signé.

BETSY, *elle rit.* — Mais cela ne se passe jamais ainsi, le médium ne fait jamais rien lui-même.

TANIA. — Oh ! cela ne fait rien, espérons quand même que cela me réussira.

SCÈNE IX

TANIA et FÉODOR IVANITCH.

(*Betsy fait des signes à Tania et sort.*)

FÉODOR IVANITCH, *à Tania.* — Qu'est-ce que tu fais là ?

TANIA. — Je demande votre aide, petit père Féodor Ivanitch ?

FÉODOR IVANITCH. — Que te faut-il encore ?

TANIA. — Mais toujours à propos de l'affaire dont je vous ai parlé...

FÉODOR IVANITCH, *il rit.* — Je t'ai mariée, je t'ai mariée, il a consenti, nous nous sommes tapé dans les mains, seulement nous n'avons pas encore arrosé.

TANIA, *elle glapit.* — C'est vrai ?

FÉODOR IVANITCH. — C'est moi qui te le dis. Le vieux a seulement ajouté qu'il demandera conseil à la vieille, et après, la noce !

TANIA. — Il a dit cela ? (*Elle glapit.*) Ah ! cher Féodor Ivanitch ! je prierai éternellement Dieu pour vous...

FÉODOR IVANITCH. — Bon, bon, pour le moment je n'ai pas le temps, on m'a dit de préparer le salon pour la séance.

TANIA. — Je vais vous aider. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

FÉODOR IVANITCH. — Bien, j'accepte ton aide. La table au milieu de la chambre... les chaises comme ceci, la guitare, l'harmonica. Pas de lampes, des bougies.

TANIA, *elle aide Féodor Ivanitch à ranger les meubles.* — C'est bien comme ça, n'est-ce pas ? Par ici la guitare, là l'encrier, n'est-ce pas ? (*Elle pose l'encrier.*)

FÉODOR IVANITCH. — Est-ce vrai qu'ils emploient Sémion ce soir ?

TANIA. — Certainement, ils l'ont déjà employé.

FÉODOR IVANITCH. — Cela me renverse ! (*Il met son pince-nez.*) Est-il propre ?

TANIA. — Qu'est-ce que j'en sais ?

FÉODOR IVANITCH. — Écoute-moi bien : prends la brosse à ongle et du savon, là, dans ma chambre... puis tu lui couperas ses griffes et tu lui savonneras les mains à fond...

TANIA. — Il saura bien se laver tout seul...

FÉODOR IVANITCH. — Mais va le lui dire. Il faut que tu le lui ordonnes : dis-lui de changer de linge...

TANIA. — Bon, Féodor Ivanitch, j'y vais. (*Elle sort.*)

SCÈNE X

FÉODOR IVANITCH seul, il s'assied dans un fauteuil.

FÉODOR IVANITCH. — Des savants, par exemple, comme ce professeur, et tout de même je me demande souvent s'ils sont si savants que cela. Les superstitions du peuple, les superstitions gros-

sières disparaissent... on ne croit plus au malin, aux sorciers, aux sorcières !... Et pourtant cela n'est-ce pas aussi une superstition ? Est-il possible que les âmes des morts reviennent pour parler et jouer de la guitare ? Et cette histoire avec Sémion ? (*Il regarde l'album.*) Puis cet album spiritique ? Est-il possible qu'on puisse photographier les esprits ? On dirait un Turc quelconque et à côté de lui Léonide Féodorovitch ! Non, la faiblesse humaine est sans borne, à moins qu'il y ait quelqu'un qui les mette dedans, ou qu'ils en abusent volontairement.

SCÈNE XI

FÉODOR IVANITCH et LÉONIDE FÉODOROVITCH.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *il entre.* — Tu as tout préparé ?

FÉODOR IVANITCH, *il se lève posément.* — Tout est prêt, Monsieur. (*Il sourit.*) Seulement j'ai peur que votre médium vous compromette.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Non, oh ! non, nous l'avons éprouvé avec le professeur... C'est un médium de première force...

FÉODOR IVANITCH. — Je ne comprends rien à tout cela, seulement est-il propre ? Vous n'avez pas pensé à donner l'ordre de lui faire laver les mains ? Cela vaudrait toujours mieux...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Ses mains ? Ah ! oui, tu penses qu'elles ne sont pas propres ?

FÉODOR IVANITCH. — Sémion est un moujik, et il y aura des dames ici.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Bien, bien...

FÉODOR IVANITCH. — J'ai encore l'honneur de vous prévenir que le cocher Timothée est venu se plaindre qu'il ne peut pas tenir propre son logement à cause des chiens.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *il place des objets sur la table ; distraitement.* — Quels chiens ?

FÉODOR IVANITCH. — Trois lévriers que le jeune barine a dit de tenir dans la chambre des cochers.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *avec dépit.* — Parles-en à Anna Pavlovna ; moi, je n'ai pas le temps de m'en occuper.

FÉODOR IVANITCH. — Mais Madame est toujours prête à satisfaire tous les caprices du jeune barine.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Qu'ils fassent tout ce qu'ils veulent, je n'ai pas le temps, pas le temps !...

SCÈNE XII

Les Mêmes et SÉMION en justaucorps à la russe, il entre en souriant.

SÉMION. — Monsieur m'a fait appeler?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Oui, oui, montre tes mains, Bon, bon, elles sont propres… Eh bien! mon ami, tu vas faire comme l'autre fois, assieds-toi sur la chaise et laisse toi aller à tes sentiments, ne pense pas, ne pense pas…

SÉMION. — Pourquoi penserais-je? Il vaut toujours mieux ne penser à rien.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — C'est ça, c'est ça, moins tu seras conscient plus tu seras fort… laisse-toi aller complètement. Si tu as envie de dormir, dors ; si tu as envie de marcher, marche.

SÉMION. — Pourquoi ne comprendrais-je pas, c'est clair comme le jour!

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Et surtout ne te laisse pas troubler, car il peut se passer des choses très surprenantes… Sache qu'aussi sûrement que nous vivons, il y a autour de nous un monde invisible d'esprits qui vivent aussi, là tout près.

FÉODOR IVANITCH, *intervenant*. — Tu comprends, on voit des choses invisibles…

SÉMION, *il rit*. — Pourquoi ne comprendrais-je pas? Vous l'expliquez si bien.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Il peut arriver que tu sois soulevé dans les airs, ne te trouble pas non plus.

SÉMION. — De quoi aurais-je peur? Tout cela est possible.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — A la bonne heure! Je vais faire venir tout le monde. Tout est-il prêt?

FÉODOR IVANITCH. — Je crois qu'on n'a rien oublié.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Et les ardoises, les ardoises?

FÉODOR IVANITCH. — Les ardoises sont en bas, je vais les prendre.

SCÈNE XIII

LÉONIDE FÉODOROVITCH et SÉMION.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Alors courage! Ne te trouble pas et laisse-toi aller.

SÉMION. — Faudrait peut-être enlever ma veste, je me sentirais encore plus libre?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Ta veste? Non, non, garde la. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV

SÉMION seul.

SÉMION. — Puisque Tania le veut... Elle m'a dit de faire toutes ces grimaces et elle, elle lancera les objets... Comment n'a-t-elle pas peur ?

SCÈNE XV

SÉMION et TANIA déchaussée, une robe de la couleur des tentures, Sémion rit.

TANIA. — Chut, chut... On t'entendra... Tiens, voici les allumettes, je vais te les coller aux doigts... (*Elle les lui colle.*) Tu te rappelles tout ce que tu dois faire ?

SÉMION, *comptant sur ses doigts.* — D'abord mouiller ces allumettes, un... agiter les mains, deux,... claquer des dents, trois... et encore... Ah ! j'ai oublié ce qui vient après...

TANIA. — Mais c'est l'important ! Souviens-t'en bien ; dès que le papier tombera sur la table... j'agiterai exprès la clochette... Et toi, immédiatement ouvre tes bras tout grands, aussi grands que tu peux... et saisis quiconque se trouve près de toi et puis serre de toutes tes forces... (*Elle rit.*) Le barine, la barinia, c'est égal, serre, et serre de plus en plus fort, ne les laisse pas échapper, et pendant ce temps fait claquer tes dents, ou mets-toi à rugir (*Elle rugit.*) comme cela... comme si tu étais endormi... Mais quand je jouerai la guitare, tu feras semblant de te réveiller... tu t'étireras ; puis tu te mettras debout, comme ça... tu n'oublieras pas ?...

SÉMION. — Oh ! je n'oublierai rien... Seulement j'ai peur de rire ?

TANIA. — Ah ! non, ne ris pas... Enfin, si tu n'y peux pas tenir, le mal n'est pas encore grand, ils croiront que tu ris dans ton sommeil... Prends garde seulement de ne pas t'endormir pour de bon quand on soufflera les bougies...

SÉMION. — Ne crains pas, je me pincerai les oreilles...

TANIA. — Oui, sois raisonnable, mon cher, mon petit Sémion, tâche de ne pas faire manquer l'affaire... Tu verras qu'il signera... On vient... (*Elle se cache sous le divan.*)



Grossmann. — Il s'endort!..... il dort..... (Acte III, Scène xix.)

SCÈNE XVI

SÉMION près de la porte, TANIA, GROSSMANN, le PROFESSEUR, LÉONIDE FÉODOROVITCH, la GROSSE DAME, le MÉDECIN, SAKHATOV et ANNA PAVLOVNA

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Entrez, entrez, vous tous, les incrédules ! Bien que nous ayons un nouveau médium de rencontre, je m'attends aujourd'hui à des manifestations très importantes...

SAKHATOV. — C'est très, très intéressant...

LA GROSSE DAME, *elle regarde Sémion.* — Mais il est très bien.

ANNA PAVLOVNA. — Comme moujik d'office, oui, mais pas pour autre chose.

SAKHATOV. — Les femmes ne partagent jamais la foi de leur mari. Vous n'admettez rien ? Absolument rien ?

ANNA PAVLOVNA. — Certainement pas. Kaptchitch à la rigueur pouvait passer pour intéressant, mais celui-là !... fi, quelle vulgarité !

LA GROSSE DAME. — Non, permettez, Anna Pavlovna, on ne peut pas trancher ainsi la question ; lorsque j'étais encore jeune fille, j'ai eu un rêve extraordinaire ; il y a des rêves incohérents, on ne sait quand ils commencent ni quand ils finissent ; j'ai eu un rêve comme ça...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, WASSILI LÉONIDOVITCH et PÉTRITCHEFF.

LA GROSSE DAME. — Eh bien, ce rêve m'a révélé beaucoup de choses... Ces jeunes gens... (*Elle indique Wassili Léonidovitch et Pétritcheff*) nient tout...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Quant à moi, j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne nie rien. Hein !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, BETSY et MARIE CONSTANTINOVNA. Elles entament aussitôt une conversation avec Pétritcheff.

LA GROSSE DAME. — Est-il possible de nier le surnaturel ? On prétend que c'est contre la raison... Mais si la raison est bornée ? Alors ? Vous vous souvenez de la maison de la rue Sadovaia ? Tous les soirs on voyait des esprits... Tout le monde les a vus... Cepen-

dant le frère de mon mari y est allé trois nuits de suite et il n'a rien vu... C'est pourquoi je dis !...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Je prie toutes les personnes désireuses d'assister à la séance de bien vouloir dire leur nom.

LA GROSSE DAME. — Moi, moi... !

SAKHATOV. — Moi, moi !...

ANNA PAVLOVNA, *au médecin.* — Comment, vous aussi, vous vous amusez à cela ?

LE MÉDECIN. — Oui, il est bon que j'assiste une fois à une séance, quand ce ne serait que pour le professeur ; on ne peut pas toujours nier sans s'être rendu compte par soi-même.

ANNA PAVLOVNA. — Ainsi il faut que je les prenne ce soir ?...

LE MÉDECIN. — Que vous preniez ? Ah ! oui, les poudres, sans doute, sans doute, prenez-les, prenez-les. La séance terminée, j'irai vous voir.

ANNA PAVLOVNA. — Je vous en prie, n'y manquez pas. (*A haute voix.*) Après la séance, venez Messieurs et Mesdames vous remettre de vos émotions dans ma chambre... et nous finirons notre partie.

LA GROSSE DAME. — Volontiers, volontiers.

SAKHATOV. Nous n'y manquerons pas, Madame.

(*Anna Pavlovna sort.*)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, moins ANNA PAVLOVNA.

BETSY, *à Pètritcheff.* — Restez, restez, je vous y engage, je vous promets un spectacle extraordinaire. Voulez-vous parier ?

MARIE CONSTANTINOVNA. — Vous y croyez aussi ?

BETSY. — Ce soir, j'y crois.

MARIE CONSTANTINOVNA, *à Pètritcheff.* — Et vous, y croyez-vous ?

PÈTRITCHEFF, *déclamant.* — « Je ne crois pas aux promesses des femmes ! » Mais si Mlle Betsy l'exige, je croirai...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Restez, Maria Constantinovna. Hein ? J'inventerai quelque chose d'épatant.

MARIE CONSTANTINOVNA. — Oh ! je vous en prie, ne me faites pas rire, je ne pourrai pas me retenir.

WASSILI LÉONIDOVITCH *à haute voix.* — Moi, je reste.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *sévèrement.* — Je prierai les personnes qui restent de ne pas tourner la séance en plaisanteries ; nous nous occupons de choses sérieuses...

PÉTRITCHEFF. — Tu entends? Restons, Wovo, assieds-toi tout près de moi et ne tremble pas...

BETSY. — Moquez-vous! Vous verrez ce qui se passera ce soir...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Vrai? Alors ce sera tout à fait épatant, hein?

PÉTRITCHEFF, *il tremble de tous ses membres.* — Oh! j'ai peur, j'ai peur! Marie Constantinovna, j'ai froid dans le dos, regardez, mes jambes flagellent!

BETSY. — Finissez...

(Tout le monde s'assied.)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Viens, Sémion, assieds-toi...

SÉMION. — Me voici, Monsieur. (*Il s'assied sur le rebord de la chaise.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Assieds-toi bien.

LE PROFESSEUR. — Placez-vous au milieu de la chaise tout à fait à votre aise. (*Il fait asseoir Sémion.*)

(*Betsy, Maria Constantinovna et Wassili Léonidovitch rient.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *élevant la voix.* — Je prie les personnes qui restent d'observer le silence et d'être sérieuses, autrement elles nous gêneraient. Tu entends, Wovo? Si tu ne veux pas te tenir tranquille, tu peux t'en aller.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Sage comme une image. (*Il se cache derrière le dos de la grosse dame.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *au professeur.* — Vous allez l'endormir.

LE PROFESSEUR. — Oh! non pas moi, puisque nous avons ici M. Grossmann, il a beaucoup plus de pratique et plus de force... Voulez-vous, Monsieur?

GROSSMANM. — Messieurs, je ne suis pas en réalité un spirite, je n'ai fait qu'étudier l'hypnose, il est vraï que je l'ai étudiée sous toutes ses manifestations,... mais ce qu'on appelle le spiritisme est pour moi *terra incognita.* Lorsque j'endors un sujet, j'attends de lui les phénomènes connus de l'hypnose, la léthargie, l'aboulie, l'anesthésie, l'analgésie, la catalepsie et toutes sortes de suggestions; mais aujourd'hui nous sommes appelés à juger des phénomènes d'un tout autre genre, c'est pourquoi il serait désirable qu'on nous explique quels phénomènes nous verrons et quelle est leur portée scientifique.

SAKHATOV. — Je suis tout à fait de l'avis de M. Grossmann et je me joins à lui pour solliciter une conférence préliminaire.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *au professeur.* — J'espère, Alexeï Wla-

dimirovitch, que vous ne nous refuserez pas quelques mots d'explication ?

LE PROFESSEUR. — Puisque tout le monde le désire, je ne m'y refuserai pas. (*Au médecin.*) Auriez-vous la bonté pendant ce temps, mon cher docteur, de prendre la température du sujet et de lui tâter le pouls. Je serai bref et nécessairement superficiel :

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Oui, quelques mots, quelques mots seulement.

LE MÉDECIN, *il sort de sa poche le thermomètre et le remet à Sémion.* — Eh bien, mon brave ? (*Il le place sous l'aisselle.*)

LE PROFESSEUR, *il se lève et s'adresse à la grosse dame; au milieu de la conférence, il s'assied.* — Messieurs, le phénomène que nous allons observer est ordinairement présenté d'une part comme quelque chose de nouveau, et d'autre part comme se trouvant en dehors des conditions naturelles. Ni l'une, ni l'autre de ces interprétations ne supporte l'examen. Ce phénomène n'est pas nouveau, il est ancien comme le monde; il n'est pas non plus surnaturel, mais soumis aux mêmes lois naturelles auxquelles tout ce qui existe obéit. On a généralement vu dans ce phènomène une communication avec le monde spirituel. Cette définition n'est pas exacte. On prétend opposer au monde spirituel le monde matériel, mais une opposition semblable n'est pas possible; les deux mondes sont si étroitement liés, qu'il est impossible de tracer entre eux une ligne de démarcation. Nous disons : la matière se compose de molécules...

PÉTRITCHEFF. — Rasante, sa matière !... (*Chut, chut, et des rires étouffés.*)

LE PROFESSEUR, *il s'arrête, puis reprend.* — Les molécules se composent d'atomes, mais les atomes n'ayant pas de surface ne sont en réalité que les points d'appui des forces, c'est-à-dire les points d'appui de l'énergie, de cette énergie qui est aussi universelle et indestructible que la matière... De même que la matière se présente sous différentes formes, de même l'énergie. Nous n'avons connu jusqu'à ces derniers temps que quatre formes de l'énergie se transformant l'une dans l'autre. Nous connaissons les énergies dynamiques, thermiques, électriques et chimiques... Mais ces quatre formes de l'énergie n'épuisent pas toutes ses manifestations. Les formes de cette énergie sont multiples et une de ces formes encore peu connues est celle que nous allons étudier aujourd'hui. L'énergie du médiumnisme...

(*De nouveau des rires étouffés et des chut chut parmi la jeunesse.*)

LE PROFESSEUR, *il s'arrête et, après avoir jeté aux interrupteurs un regard sévère, reprend.* — L'humanité connait l'énergie médiumique de temps immémoriaux : les prophètes, les pressentiments, les visions etc., etc. ne sont qu'autant de manifestations de l'énergie médiumique, mais bien qu'elles aient été connues, cette énergie en elle-même n'a pu être constatée que, lorsqu'on est parvenu à étudier l'élément dont les vibrations produisent l'énergie médiumique. Et de même que les phénomènes de la lumière n'ont pas été expliqués tant qu'on n'a pas admis l'existence de l'éther, de même les phénomènes médiumiques ont semblé mystérieux, tant qu'on n'a pas admis la vérité, aujourd'hui incontestée, que dans les interstices des atomes de l'éther se trouve un élément encore plus subtil que l'éther et qui échappe à la loi des trois dimensions.

(*De nouveau des rires, de petits cris et des murmures.*)

LE PROFESSEUR, *regarde de nouveau sévèrement son auditoire.* — Et de même que les calculs mathématiques ont démontré l'exactitude de la théorie de l'éther, de même une série brillante d'expériences les plus précises du génial Hermann, de Schmidt et de Joseph Schmazoffen ont prouvé avec évidence l'existence de cet élément dont tout l'univers est rempli et qu'on peut appeler l'éther spirituel.

LA GROSSE DAME. — Oui, maintenant, je comprends! Que je vous suis reconnaissante !

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Oui, oui, mais vous serait-il possible d'abréger un peu, Alexeï Wladimirovitch?

LE PROFESSEUR, *sans tenir compte de cette remarque.* — Donc, une série d'expériences tout ce qu'on peut de plus scientifiques et d'études rigoureuses, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, nous ont révélé les lois des phénomènes médiumiques. Ces expériences nous ont appris que lorsqu'on jette certains sujets dans un état hypnotique — état qui ne se distingue du sommeil ordinaire que par une accélération de la vie physiologique — il se produit inévitablement des perturbations dans l'éther spirituel, perturbations semblables à celles que nous observons, quand nous jetons un corps dur dans un liquide. Ce sont ces perturbations que nous appelons des phénomènes médiumiques.

SAKHATOV. — C'est tout à fait juste et très clair ; seulement, Monsieur le professeur, vous me permettrez de vous poser une

question : Vous dites que, lorsqu'on endort un médium, il se produit des perturbations dans l'éther spirituel, mais pourquoi dans les séances des spirites, ces perturbations se manifestent-elles toujours par une activité des âmes de personnes décédées?

LE PROFESSEUR. — Parce que les atomes de cet éther spirituel ne sont pas autre chose que les âmes des vivants, des morts, et de ceux qui ne sont pas encore nés. Il est donc inévitable que toute perturbation de l'éther spirituel ait pour conséquence un mouvement des âmes et mette en communication les morts avec les vivants.

LA GROSSE DAME, *à Sakhatov*. — Y a t-il quelque chose de plus clair que cette exposition ! C'est si simple ! (*Au professeur.*) Vraiment je ne sais comment vous remercier.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Il me semble que maintenant tout est clair et la séance peut commencer.

LE MÉDECIN. — Ce gaillard se porte très bien, il est dans des conditions tout ce qu'on peut de plus normales, température 37 et 2; pouls, 74.

LE PROFESSEUR *notant ces chiffres dans son calepin*. — Vous verrez que la théorie que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer sera immédiatement confirmée. Dès que le médium sera endormi, la température et le pouls s'élèveront tout à fait comme dans l'hypnose.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Oui, je veux seulement dire un mot à Sergueï Ivanovitch en réponse à sa question : « Comment savons-nous que nous sommes en communication avec les âmes des morts? » Nous le savons parce que l'esprit qui apparaît nous parle, tout simplement comme je vous parle, et il nous raconte qui il est, pourquoi il est venu, où il habite et comment il se comporte. A la dernière séance nous avons eu l'apparition d'un Espagnol, Don Castillos, qui nous a raconté sa biographie, qui il est, quand il est mort, et qui nous a confié qu'il souffre des tourments affreux actuellement parce qu'il a fait partie du tribunal de l'Inquisition. Il nous a même raconté ce qu'il éprouvait en ce moment et n'a pas pu terminer la conversation, parce qu'il devait se réincarner sur la terre... Vous allez voir.

LA GROSSE DAME, *elle l'interrompt*. — Ah ! que c'est intéressant ! cet Espagnol s'est peut-être réincarné dans notre maison maintenant, nous avons un nouveau-né ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — C'est possible !

LE PROFESSEUR. — Je crois qu'on peut commencer.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — J'allais vous le proposer...

LE PROFESSEUR. — Il se fait tard...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Commençons, commençons, je vous prie, monsieur Grossmann, de bien vouloir endormir le médium.

GROSSMANN. — Il y a plusieurs procédés pour endormir le sujet, lequel choisissez-vous? Il y a le procédé de Bréda, le Symbole égyptien, la manière de Charcot?

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *au professeur.* — Il me semble que tous les procédés sont bons.

LE PROFESSEUR. — C'est indifférent.

GROSSMANN. — Dans ce cas, j'aurai recours à un procédé de mon invention que j'ai inauguré à Odessa.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Parfaitement!

(*Grossmann fait des passes sur la tête de Sémion. Sémion ferme les yeux et s'étire.*)

GROSSMANN, *il examine Sémion.* — Il s'endort... Il dort. Comme l'hypnose s'est vite manifestée, c'est étonnant! Le sujet est déjà entré dans l'état anesthésique. Ce sujet est remarquablement impressionnable et l'on pourrait faire sur lui des expériences bien intéressantes. (*Il s'assied, se lève, se rassied*) Si vous le désirez, je peux lui planter une épingle dans la main.

LE PROFESSEUR, *à Léonide Féodorovitch.* — Vous voyez comme le sommeil du médium agit déjà sur Grossmann, il commence à vibrer...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Oui, oui... Je peux faire l'obscurité, n'est-ce pas?

SAKHATOV. — Mais pourquoi l'obscurité est-elle indispensable?

LE PROFESSEUR. — Pourquoi l'obscurité est indispensable? Mais parce que l'obscurité est une des conditions sans laquelle l'énergie médiumique ne peut se manifester, de même qu'une certaine température est une condition indispensable de la manifestation de l'énergie chimique et dynamique.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — L'obscurité n'est pas toujours indispensable, beaucoup de personnes, et je suis de ce nombre, ont vu des apparitions à la lumière des bougies ou même de jour...

LE PROFESSEUR, *en l'interrompant.* — Je vais faire l'obscurité, Léonide Féodorovitch, oui, oui... Il éteint les bougies... Messieurs je réclame maintenant toute votre attention.

(*Tania sort de dessous le divan et prend un fil attaché à une applique.*)

PÉTRITCHEFF. — Moi, je trouve cette histoire d'inquisiteur réincarné impayable, et surtout avez vous remarqué qu'au milieu de l'entretien il a piqué une tête ?

BETSY. — Oh ! ce n'est rien encore, vous verrez ce qui va venir...

PÉTRITCHEFF. — Pourvu que Wovo ne se mette pas à grogner pour imiter le cochon...

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Voulez-vous que je le fasse ? Je suis tout prêt. Hein ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Messieurs, pas de conversations, je vous en prie...

(*Un silence. Sémion se mouille le doigt avec la langue et le passe sur ses mains, puis les agite en l'air.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Les fluides, vous voyez les fluides !

SAKHATOV. — C'est vrai, je les vois... Mais permettez...

LA GROSSE DAME. — Où, où ? Ah ! je n'ai pas vu .. Je les vois... Ah !...

LE PROFESSEUR, *à Léonide Féodorovitch, à voix basse, indiquant Grossmann qui se remue.* — Remarquez-vous comme Grossmann vibre ? Quelle intensité d'énergie !

(*Sémion passe de nouveau le phosphore sur ses mains.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *au professeur.* — Mais c'est lui.

LE PROFESSEUR. — Qui lui ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Nicolas le Byzantin ... C'est son rayonnement... ne le reconnaissez-vous pas ?

SAKHATOV. — Qui est-ce Nicolas ?

LE PROFESSEUR. — Un certain moine contemporain de Constantin le Grand et qui nous est apparu plusieurs fois ces derniers temps.

LA GROSSE DAME. — Où est-il ? où est-il ? Je ne le vois pas ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — On ne peut pas encore le voir... (*Au professeur.*) Alexïs Wladimirovitch, il a une préférence marquée pour vous... Interrogez-le ?...

LE PROFESSEUR, *d'une voix mystérieuse.* — Nicolas ! est-ce toi ?

(*Tania frappe deux coups contre le mur.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — C'est lui, c'est lui !

LA GROSSE DAME. — Aïe, aïe... j'ai peur, je me sauve... (*Elle reste.*)

SAKHATOV. — Mais comment savez-vous que c'est Nicolas?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Et les deux coups? C'est une réponse affirmative. Si ce n'était pas lui, il n'aurait pas répondu.

(*Un silence. Parmi la jeunesse, rires étouffés. Tania jette sur la table l'abat-jour, un crayon et un essuie-plume.*

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *à voix basse.* — Remarquez, Monsieur, l'abat-jour, voici encore quelque chose, un crayon, Alexïs Wladimirovitch, un crayon!

LE PROFESSEUR. — Bien, bien... J'observe Nicolas et Grossmann en même temps. Regardez, regardez...

(*Grossmann se lève et examine les objets tombés sur la table.*)

SAKHATOV. — Permettez, permettez... Je voudrais me convaincre que ce n'est pas le médium lui-même qui produit toutes ces manifestations...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Vous doutez encore? Vous pouvez vous asseoir à côté de lui, et tenez-lui la main; mais rassurez-vous, il dort.

SAKHATOV, *il s'approche de Sémion mais sa tête touche le fil que Tania lâche. Il se courbe effrayé.* — Ah! ah! c'est étrange!... (*Il est près de Sémion et lui prend le coude. Sémion rugit.*)

LE PROFESSEUR, *à Léonide Féodorovitch.* — Voyez-vous l'influence de Grossmann, un nouveau phénomène, il faut le noter. (*Il sort en courant de la chambre pour l'inscrire et revient.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Je vois! je vois... Pourtant il faut répondre à Nicolas, on ne peut pas le planter là, comme cela.

GROSSMANN, *il se lève, s'approche de Sémion dont il lève le bras pour le laisser retomber.* — Il serait intéressant maintenant de provoquer une contracture, le sujet est dans un état d'hypnose complet.

LE PROFESSEUR, *à Léonide Féodorovitch.* — Vous voyez, vous voyez?

GROSSMANN. — Voulez-vous la contracture?

LE MÉDECIN. — Vous ferez mieux ce soir de laisser le professeur diriger la séance.

LE PROFESSEUR. — Laissez-le faire, il parle dans son sommeil.

LA GROSSE DAME. — Que je suis contente d'être restée. J'ai eu peur, mais je suis contente quand même, j'ai toujours dit à mon mari...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Je demande le silence.

(*Tania passe un fil sur la tête de la grosse dame.*)

LA GROSSE DAME. — Aïe!... aïe!...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Qu'avez-vous?

LA GROSSE DAME. — Nicolas m'a tiré les cheveux.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *à voix basse*. — Ne craignez rien, tendez-lui la main, sa main est toujours froide, mais moi, j'aime cela...

LA GROSSE DAME, *cache ses mains*. — Lui donner la main, pour rien au monde!

SAKHATOV. — Oui, c'est étrange, c'est étrange!

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Il est parmi nous et cherche à entrer en conversation. Qui désire lui poser une question?

SAKHATOV. — Si vous le permettez, je lui adresserai la parole.

LE PROFESSEUR. — Volontiers, volontiers...

SAKHATOV. — Est-ce que je crois, ou est-ce que je ne crois pas?

(*Tania frappe deux coups.*)

LE PROFESSEUR. — La réponse est affirmative.

SAKHATOV. — Permettez-moi de lui poser encore une question? Ai-je dans ma poche un billet de banque de dix roubles?...

(*Tania frappe plusieurs fois et passe le fil sur la tête de Sakhatov.*)

SAKHATOV. — Ah!... (*Il saisit le fil et le casse.*)

LE PROFESSEUR. — Je prie les personnes présentes de ne pas poser des questions plaisantes ou vagues, il n'aime pas cela...

SAKHATOV. — Non, permettez, je tiens un fil...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Gardez-le précieusement, cela arrive souvent, et non seulement des fils, mais des cordons de soie et d'origine très anciennes.

SAKHATOV. — Non, permettez... d'où vient ce fil?

(*Tania lui jette un coussin à la tête.*)

SAKHATOV. — Permettez, permettez, quelque chose de mou vient de me tomber sur la tête. Je demande une lumière.

LE PROFESSEUR. — Nous vous prions de ne pas troubler les manifestations.

LA GROSSE DAME. — Je vous en prie, calmez-vous, n'empêchez pas les manifestations? Moi aussi, j'ai envie de poser une question. Vous permettez?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Demandez, demandez...

LA GROSSE DAME. — J'ai envie de consulter pour mon estomac. On peut poser des questions de ce genre, n'est-ce pas? Je voudrais savoir, si je dois prendre de l'aconit ou de la belladone ?

(*Au milieu du silence Wassili Léonidovitch se met à vagir comme un nouveau-né. Rires contenus des jeunes gens qui se couvrent le nez et la bouche et enfin Pétritcheff et les deux jeunes filles sortent de la chambre en riant.*)

LA GROSSE DAME. — Ah ! vous voyez le moine Nicolas s'est réincarné aussi.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *en colère et d'une voix basse courroucée.* — Tu n'es bon qu'à ça !... Si tu ne peux pas te tenir convenablement, va t'en.

(*Wassili Léonidovitch sort.*)

SCÈNE XX

LÉONIDE FÉODOROVITCH, le PROFESSEUR, la GROSSE DAME, SAKHATOV, GROSSMANN, le DOCTEUR, SÉMION et TANIA. Obscurité et silence.

LA GROSSE DAME. — C'est vraiment dommage, on ne peut plus le questionner, maintenant qu'il est réincarné.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mais non, mais non, ce sont les farces de Wovo. *Il* est encore ici, vous pouvez le questionner.

LE PROFESSEUR. — Cela arrive souvent, ces plaisanteries, ces moqueries sont l'accompagnement obligatoire de ces séances. Je crois qu'*Il* est encore parmi nous, d'ailleurs nous pouvons tout de suite nous en assurer. Léonide Féodorovitch voulez-vous demander?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Non, je vous en prie, questionnez-le vous-même, ces farces m'ont démonté... Manquer de tact à ce point...

LE PROFESSEUR. — Bon, bon, je vais demander... Nicolas, es-tu encore là ?

(*Tania frappe deux coups et agite la sonnette. Sémion commence à rugir et à remuer les bras, il saisit Sakhatov et le Professeur et les serre de toutes ses forces.*)

LE PROFESSEUR. — Quelle manifestation inattendue ; le medium lui-même opère. C'est la première fois que je vois cela. (*A Léonide Féodorovitch.*) Faites vous-même les observations, il me tient ferme ; je ne peux plus bouger. Ne perdez pas de vue Grossmann. Maintenant concentrez toute votre attention sur lui.

(*Tania jette l'acte de la vente des terrains sur la table.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Quelque chose vient de tomber sur la table.

LE PROFESSEUR. — Regardez ce que c'est...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Un papier... une feuille de papier pliée...

(*Tania jette un encrier de voyage sur la table.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Un encrier !

(*Tania jette une plume sur la table.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Une plume !

(*Sémion rugit et serre le professeur et Sakhatov.*)

LE PROFESSEUR, *étouffant.* — C'est étonnant ! Un phénomène tout à fait inattendu : ce n'est plus l'énergie médiumique qui opère, mais le médium lui-même. Cependant ouvrez l'encrier et mettez la plume sur le papier, l'esprit écrira.

(*Tania passe derrière Léonide Féodorovitch et lui tape sur la tête avec une guitare.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Il m'a donné un coup à la tête. (*Il regarde la table.*) La plume n'écrit pas encore et le papier reste plié...

LE PROFESSEUR. — Regardez ce qu'il y a dans ce papier, et hâtez-vous ; cette double force, la sienne et celle de Grossmann, se contrarient et amènent des perturbations.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *il prend l'acte et sort de la chambre pour rentrer aussitôt.* — Miraculeux ! Ce papier est l'acte que j'ai refusé de signer ce matin, et que j'ai rendu aux moujiks. Il veut sans doute que je le signe.

LE PROFESSEUR. — C'est mon opinion aussi, mais vous pouvez l'interroger...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Nicolas, veux-tu que je signe ?

(*Tania frappe deux coups.*)

LE PROFESSEUR. — Vous entendez, hâtez-vous, il n'y a plus de doute possible.

(*Léonide Féodorovitch prend le papier et la plume et sort. — Tania frappe des coups, joue de la guitare et de l'harmonica, puis rentre de nouveau sous le divan. Léonide Féodorovitch revient. Sémion s'étire et tousse.*)

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Il se réveille. Peut-on donner du jour ?

LE PROFESSEUR, *hâtivement.* — Docteur, cher docteur, vite la

température et le pouls, vous verrez que nous pourrons constater une élévation.

LÉONIDE FÉODOROVITCH, *il allume les bougies.* — Eh bien! Messieurs les incrédules?

LE MÉDECIN, *il s'approche de Sémion et lui place le thermomètre sous l'aisselle.* — Voyons, mon brave, tu as fait un bon somme? Tiens ça là, un petit moment et donne-moi ton poignet... (*Il regarde sa montre.*)

SAKHATOV, *il hausse les épaules.* — Je suis prêt à déclarer que le médium n'a pas pu faire ce que nous avons vu, ainsi ce fil?... Je demande qu'on m'explique la provenance de ce fil?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Le fil, le fil! Mais vous venez de constater des phénomènes plus sérieux.

SAKHATOV. — Je n'en sais rien. En tout cas je réserve mon opinion.

LA GROSSE DAME, *à Sakhatov.* — Comment pouvez-vous réserver encore votre opinion? Et l'enfant aux petites ailes? Ne l'avez-vous pas vu? Au premier abord il m'a semblé aussi que ce n'était qu'une apparence, mais au bout d'un moment je l'ai vu distinctement comme un vivant.

SAKHATOV. — Je ne peux parler que de ce que j'ai vu, je ne l'ai pas vu, non je n'ai pas vu d'enfant.

LA GROSSE DAME. — Mais comment donc?... Mais il n'y avait pas moyen de s'y méprendre. Le moine en froc noir à gauche s'est même penché sur lui.

SAKHATOV, *il s'éloigne d'elle.* — Quelle exagération!

LA GROSSE DAME, *elle s'adresse au médecin.* — Mais vous au moins vous l'avez-vu? Il a surgi de votre côté?

(*Le médecin ne paraît pas l'entendre et continue de compter les pulsations de Sémion.*)

LA GROSSE DAME, *à Grossmann.* — En cette lueur, surtout autour de son petit visage. Il avait une expression si tendre, si douce, quelque chose de céleste!

(*Elle sourit avec extase.*)

GROSSMANN. — J'ai vu une lueur phosphorescente, les objets changeaient de place, mais je n'ai rien vu d'autre.

LA GROSSE DAME. — Voyons, vous faites semblant de n'avoir rien vu. Parce que vous êtes de l'école de Charcot... vous ne croyez pas à la vie d'outre-tombe. Quant à moi, personne dorénavant ne pourra ébranler ma foi dans la vie future. (*Grossmann*

s'éloigne d'elle.) Non, non, vous pouvez nier tant que vous voudrez, moi, je déclarerai toujours que le plus heureux jour de ma vie, c'est aujourd'hui... Aujourd'hui le jour où j'ai entendu jouer Sarasate. Oui !... (*Personne ne l'écoute, elle s'approche de Sémion.*) Eh bien ! dis-moi, mon brave, toi, qu'est-ce que tu as senti ? Tu as été bien mal à ton aise.

SÉMION, *il rit.* — Oh ! oui, Madame.

LA GROSSE DAME. — Mais c'est supportable quand même.

SÉMION. — Oh ! oui, Madame. (*A Léonide Féodorovitch.*) Puis-je me retirer, Monsieur?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Va, va...

LE MÉDECIN, *au professeur.* — Le pouls n'a pas changé, la température a baissé.

LE PROFESSEUR. — La température a baissé ? (*Il réfléchit et tout à coup s'écrie.*) Il ne pouvait pas en être autrement, la température devait baisser ! Une double énergie s'entre-croisant devait produire quelque chose de semblable à une interférence... Oui, c'est ça...

Ils parlent tous ensemble en sortant.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Je regrette pourtant, que nous n'ayons pas eu une matérialisation complète. Tout de même, c'était une belle séance... Messieurs, veuillez passer au salon.

LA GROSSE DAME. — J'ai été frappée surtout de le voir agiter ses petites ailes et s'élever dans les airs...

GROSSMANN, *à Sakhatov.* — Si nous nous en étions tenus à l'hypnose on aurait pu provoquer une épilepsie complète... Le succès eût été foudroyant...

SAKHATOV. — C'est intéressant, mais je ne suis pas convaincu. C'est tout ce que je peux dire.

SCÈNE XXI

LÉONIDE FÉODOROVITCH l'acte à la main et FÉODOR IVANITCH

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Quelle belle séance nous avons eue, Féodor ! Figure-toi que je suis obligé de céder le terrain aux moujiks aux conditions qu'ils m'ont proposées ?

FÉODOR IVANITCH. — Comment ça ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH, Regarde. — *Il lui montre l'acte.* Cet acte

que je leur avais rendu ce matin est tombé sur la table et je l'ai signé.

FÉODOR IVANITCH. — Mais comment est-il venu sur cette table ?

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Que veux-tu que je te dise... il y était... c'est un fait... Je l'ai signé. (*Il sort.*)

(*Féodor Ivanitch le suit.*)

SCÈNE XXII

TANIA, seule, elle sort de dessous le divan et rit.

TANIA. — Oh ! Seigneur ! Ai-je eu peur quand il a cassé le fil ! (*Elle glapit.*) Tout de même cela a réussi, il a signé l'acte !

SCÈNE XXIII

TANIA et GRIGORI.

GRIGORI. — C'est toi qui fais toutes ces histoires ? C'est toi qui te moques ainsi du barine !

TANIA. — Et vous, est-ce que ça vous regarde ?

GRIGORI. — Tu penses peut-être que Madame te récompensera pour cela ? Maintenant, je te tiens... Et si tu ne fais pas tout ce que je te demande, je dévoilerai tes supercheries...

TANIA. — Je vous ai déjà dit que vous n'aurez jamais rien de moi, pas ça... Et je me moque de vos menaces.

(*Rideau.*)

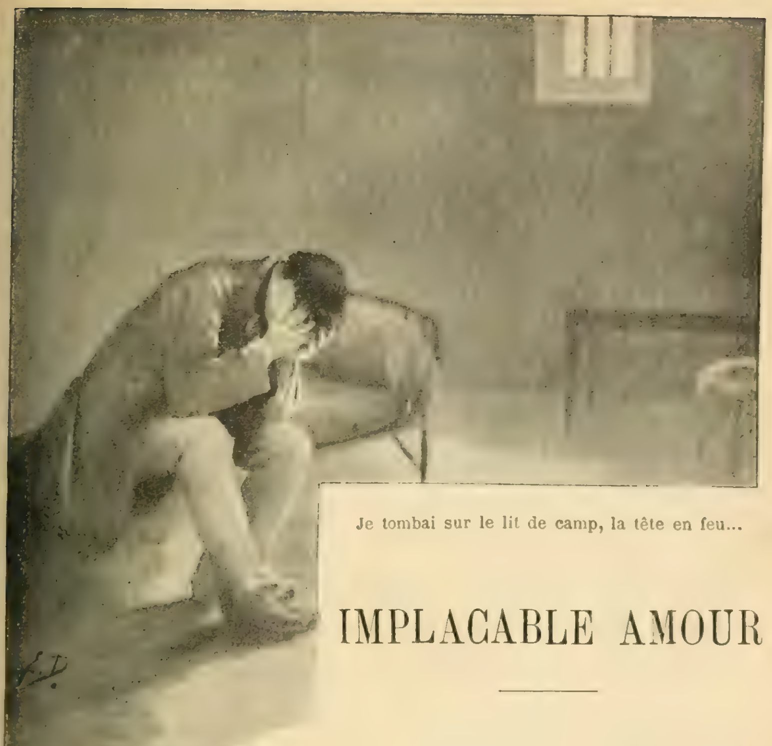
Léon TOLSTOÏ.

Trad. inéd. de Michel Delines.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. JUVEN.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 61.5 97.



Je tombai sur le lit de camp, la tête en feu...

IMPLACABLE AMOUR

Prison de N..., novembre 1879.

I

Mon procès était terminé, mon sort décidé : vingt années de réclusion. J'étais content — si ce mot peut s'appliquer à la triste situation dans laquelle je me trouvais — que la sentence fût en fin prononcée. Plutôt supporter mille morts que de souffrir de nouveau les tourments de l'instruction et des assises, du premier interrogatoire à l'énoncé de la peine. Après toutes les émotions accablantes des derniers temps, je considérais presque comme un bonheur d'aller me terrer dans un coin tranquille, même dans un cachot, et d'y périr en paix.

C'est par une claire et superbe journée de septembre, comme j'en ai peu vu, que je fus conduit à la gare dans une voiture cellulaire, entourée de gendarmes. Un compartiment spécial m'était réservé, dans le train qui devait me conduire à la prison.

Mon procès avait fait sensation à Vienne; il était encore le sujet de toutes les conversations. Bien qu'on eût pris grand soin, pour éviter des attroupements et des démonstations bruyantes, de cacher au public le jour et l'heure de mon départ, les voyageurs parvinrent, je ne sais comment, à deviner ma présence. A chaque station, des curieux, des dames surtout, se pressaient à la portière de mon compartiment pour tâcher de me voir, car j'étais devenu un homme extraordinairement intéressant le jour où j'avais pris place sur le banc des accusés. Ils étaient, d'ailleurs, déçus dans leur espérance : un rideau couvrait les vitres, les portières étaient fermées à clef. Arrivé au terme du voyage, je descendis de wagon, escorté de mes deux gardiens. La station était occupée par un poste de gendarmes et d'agents chargés d'éloigner le public; je marchai d'un pas rapide vers la sortie, en détournant les yeux. Je n'avais nullement envie de satisfaire une deuxième fois la curiosité des badauds; j'en avais été surabondamment écœuré aux assises. Mais les gens se pressaient, se poussaient pour m'approcher. Une dame, plus opiniâtre que les autres, y réussit et me lança un bouquet de roses lorsque je fus monté dans la voiture cellulaire.

La police ne se pique pas de galanterie : un agent saisit les fleurs et les jeta sur la chaussée, un autre ferma brusquement la portière. Les chevaux prirent le trot et le sombre véhicule aux fenêtres grillées, dont le seul aspect m'inspirait, dans mon enfance, une secrète horreur, se dirigea vers ma dernière demeure : le cachot.

Je me rappelle qu'un jour ma mère, irritée par quelque mauvais tour que je lui avais joué, me dit : « Toi, si tu continues, tu finiras en prison ». Je devins blême de colère. « Qui aurait jamais le droit », pensais-je, « de me priver du soleil et de la liberté, et de me jeter dans un trou noir? » Je le savais à présent. Des hommes s'étaient arrogé ce droit.

On arriva bientôt à la prison. La lourde porte de fer se referma sur moi; j'entendis pousser les pesants verrous. Ce qui m'était toujours apparu comme un rêve pénible et inquiétant devenait une terrible et irrévocable réalité; j'en eus nettement conscience à l'instant où je me vis entre ces quatre murs. Ces portes ne s'ouvriraient plus jamais pour moi, ces murailles ne s'écrouleraient point; elles se dresseraient constamment comme une barrière infranchissable, me séparant de mes semblables et m'enle-

vant ce bien qui seul fait l'homme ce qu'il est : la liberté. Mes yeux s'obscurcirent, le sol se déroba sous mes pieds, je cherchai en tremblant un appui. Personne ne vint à mon secours ; aucune main ne se tendit vers la mienne. Appuyés sur leur fusil, les soldats rangés autour de moi m'observaient silencieusement.

Quelqu'un m'adressa la parole. Je ne compris pas tout d'abord. Celui qui m'avait apostrophé et sur qui tombèrent mes yeux égarés, était un homme d'un certain âge, de haute stature, au visage froid, sans dureté toutefois.

« Je suis le directeur de la prison », me dit-il. Je m'inclinai, assez gauchement, j'en eus conscience. Il continua : « On va vous conduire dans une cellule où vous resterez jusqu'à nouvel ordre. Je vous engage à prendre, dès à présent, de bonnes résolutions. Si vous vous montrez souple, docile, laborieux, respectueux envers vos chefs, vous n'aurez rien à craindre de personne. Mais la moindre désobéissance attirera sur vous une sévérité inflexible. Tenez-vous-le pour dit ». Puis faisant de la main un signe au geôlier, « emmenez-le », ajouta-t-il. Et il s'éloigna. Je saluai de nouveau et je suivis machinalement le gardien.

— Ne puis-je avoir de la lumière ? lui demandai-je en entrant dans la cellule étroite et sombre. Je ne distinguais rien dans cette demi-obscurité et j'avais déjà trébuché en franchissant le seuil de la porte.

— Il faudra vous habituer à vous en passer, me répondit-il en me poussant brutalement au fond du cachot. Vous n'êtes pas ici pour émettre des vœux. D'ailleurs, pour dormir, vous n'avez pas besoin de lumière.

L'homme me quitta, ferma la porte et mit les verrous. J'étais seul.

C'était donc vrai ! J'étais un criminel au milieu de criminels. Je tombai sur le lit de camp, la tête en feu ; puis j'éclatai en sanglots nerveux. Comme un cri désespéré, comme un appel au secours, un nom — son nom — s'échappa de mes lèvres.

Rien n'y répondit. Je restais seul, exclu de la société humaine. La longue nuit du cachot allait commencer...

J'éprouve une sorte de soulagement à retracer tous ces détails ; c'est de tout ce qui se passe entre ces murs que se composera ma vie désormais : il faut bien que je m'y intéresse, que je m'occupe de moi-même, que j'analyse mon état d'esprit, si je ne veux pas m'abrutir complètement, devenir idiot. A l'œuvre

donc ! Je raconterai plus tard ce qui m'a amené ici, ce que fut ma vie d'autrefois, avant que je devienne un criminel.

II

Le matin du premier jour de cellule arriva ; j'avais extraordinairement bien dormi, tout d'un somme, dix heures durant. Le réveil fut d'autant plus amer. Me lever et commencer cette existence me paraissait plus terrible que la toilette qui précède l'exécution des condamnés à mort. Et cependant cette journée ne fut pas la plus cruelle ; elle avait au moins un certain attrait de nouveauté.

Je reçus d'abord la visite du directeur qui, pour la forme, constata mon identité, s'enquit de mon état civil, de ma situation de famille, de ma vie d'autrefois ; il m'ordonna de déposer entre les mains de l'inspecteur de l'habillement l'argent et les objets de valeur que j'avais sur moi. Puis on me fit couper la barbe et les cheveux, prendre un bain et endosser le costume de la *chiourme*. Le médecin, l'aumônier et quelques autres fonctionnaires vinrent aussi me voir, mais le directeur seul produisit sur moi une certaine impression.

Le lendemain à cinq heures la cloche m'éveilla. Un gardien me conduisit aussitôt au dortoir des prisonniers. Je les regardai se lever, nettoyer leurs chaussures et leurs habits, se laver, faire leur lit. Ensuite, ils joignirent les mains et récitèrent en commun la prière du matin ; comme eux, je fixai le plafond, les mains jointes, sans penser à rien.

La prière obligatoire terminée, deux hommes désignés apportèrent la soupe que tous, assis sur les lits, engloutirent avidement. Elle était cependant si fade que j'eus peine à en avaler quelques cuillerées. Après ce déjeuner les prisonniers se rendirent en rangs aux ateliers où ils se mirent à l'ouvrage. Je fus placé parmi ceux dont le travail était, paraît-il, le plus facile. On me mit entre les mains un morceau de grosse toile sur laquelle je jetai les yeux en me demandant ce que je pourrais bien en faire. Un homme fut chargé de m'apprendre à confectionner des sacs.

Jusqu'au soir je dus continuer ce stupide travail ; mais plus la journée s'avançait, plus le faible attrait de la nouveauté cédait

la place à une stupeur morne et désespérée. Il me semblait tout à fait impossible de supporter un pareille vie : ou je mourrais, ou je deviendrais fou au bout de quelques semaines. L'heure du coucher arrivée, je tombai sur mon grabat avec la vague idée qu'une éternité me séparait de la nuit précédente. Le second jour fut tout aussi long, ainsi que le troisième et le quatrième et tous ceux qui suivirent. Ils s'écoulaient dans le gris, se fondaient l'un dans l'autre, car, la nuit, je dormais lourdement, d'un sommeil ininterrompu et sans rêves, inerte comme un morceau de plomb.

Cependant le travail me paraissait moins insupportable que la société de mes compagnons. C'était un tas d'hommes débauchés, impudents, d'une bestialité repoussante, la plupart enfermés pour faux, brigandages, vols, effractions, etc. Ces hommes, et surtout les plus méprisables, s'attachaient à moi comme mon ombre. Pour eux c'était un bonheur sans pareil de compter dans leur bande un *Monsieur*, un docteur, et de rire à ses dépens. Ils ne pouvaient me pardonner mon éducation ; ils m'en voulaient d'avoir un jour porté des habits plus élégants que les leurs ; ils haïssaient en moi le représentant d'une société dans laquelle ils voyaient leur plus mortelle ennemie, d'une société que pourtant je haïssais comme eux. Mais ceci dépassait les bornes de leur intelligence. Dès la première heure, ils s'unirent contre moi et firent tout leur possible pour me rendre encore plus pénible cette odieuse existence. Pendant les repas, les promenades dans la cour, ils me poursuivaient de leurs quolibets, me tutoyaient et affectaient de me traiter comme un des leurs.

Pourtant, je n'ai pas toujours été un *Monsieur*. Le jargon grossier et obscène que j'entendais réveillait en moi les souvenirs à moitié effacés de mon enfance et de ma jeunesse. Un jour, je me trouvai même en face d'un de mes anciens compagnons de jeux, avec lequel je m'étais souvent battu dans la rue et qui, de son côté, reconnut très bien le petit bambin blond de la mère Holtz. Notre rencontre le toucha beaucoup ; peu s'en fallut qu'il ne pleurât. Il parla de notre jeune temps, de nos exploits d'écoliers et termina par cette réflexion : « Mon Dieu, pour venir ici, tu n'avais pas besoin de faire tes études ; on trouve bien le chemin sans diplômes. » Malgré moi, je dus rire et lui donner raison. Il me prit dès lors sous sa protection. D'ailleurs, je me rendis maître de la bande avec plus de facilité que si je n'eusse jamais subi le

contact de la lie de la société. Il me suffit pour cela d'affecter de prendre gaiement leurs grossières plaisanteries, d'agir en camarade, de provoquer leurs confidences. Bientôt même, ils se sentirent fiers de moi, car j'attirais beaucoup de visiteurs et ils s'en prévalaient. Quel honneur pour leur *maison* de renfermer un homme dont le monde s'occupait tant.

Mais cette affluence était justement ce qui me pesait le plus. Munis de lettres de recommandation pour le directeur, autorisés à visiter la prison, hommes et femmes parcouraient les ateliers et s'arrêtaient toujours auprès de moi; ils me regardaient comme une bête curieuse et m'interrogeaient. Je leur répondais en quelques mots, à contre-cœur, sans lever les yeux, sans cesser de travailler. Je serais resté muet si la présence du directeur ne m'eût forcé à ouvrir la bouche. Celui-ci avait, du reste, pitié de moi; il abrégeait autant que possible la visite des importuns.

Pourtant, ma situation parut s'améliorer. J'étais en prison depuis quatre semaines, lorsqu'un jour le directeur m'annonça qu'il m'avait trouvé une occupation plus conforme à mes goûts et à mes aptitudes : un poste de secrétaire dans un bureau. Mon chef était un vieux sous-officier renvoyé du service, dont les capacités étaient absolument nulles. Il touchait son traitement avec ponctualité et chargeait certains prisonniers de ses écritures. Il s'irritait de voir que j'avais en quelques instants expédié la besogne, que j'écrivais et calculais sans peine, tandis que les gouttes de sueur tombaient de son front chaque fois qu'il prenait la plume.

C'est pourquoi il me haïssait, quelque misérable que je fusse, et me tourmentait à plaisir. Il m'obligeait à lui servir de domestique, à balayer le bureau, à emplir le poêle de combustible, à nourrir ses canaris, à nettoyer leur cage, et quand je n'obéissais pas au premier signe, il m'infligeait aussitôt une punition pour insoumission.

Aussi, la nouvelle tâche qui m'avait été imposée sous les ordres de cette brute me devint bientôt insupportable. Ce que, pendant les premières semaines, je n'avais éprouvé que vaguement, encore trop étourdi pour mesurer la profondeur de ma misère, prenait chaque jour et à chaque instant une forme plus nette : c'était la nostalgie de ma vie passée. Je me rappelais avec douleur mon existence pleine d'efforts et de persévérance. Je me comparais à un arbre vigoureux et plein de sève qui eût pu long-

temps encore produire des fleurs et des fruits s'il n'avait été, un jour, frappé par la foudre ; cette idée m'obsédait parfois avec une telle violence que je m'interrompais subitement dans mon travail monotone ; je prenais à deux mains ma tête prête à éclater, et je me disais : « Que se passe-t-il dans ma clinique ? Qui me remplace ? » Ma pensée ne quittait pas mes collègues, mes chers étudiants, mes malades, mon métier qui me tenait tant au cœur et auquel j'avais autrefois fait honneur. Quand je recevais une visite, ce qui m'était permis une fois par mois et durant un quart d'heure seulement, quand mon assistant ou un de mes étudiants, ou un ami quelconque venaient me voir, je les assiégeais de questions, il fallait qu'ils me racontassent tout ; ma curiosité n'était jamais assouvie.

Et quand mes visiteurs me quittaient, le cœur serré, je me sentais doublement malheureux, quoiqu'alors je pusse encore espérer ma grâce. Et l'espérance me rendait lâche comme le devient tout être impuissant à se défendre par ses propres forces ; j'ai courbé la tête devant la bêtise, j'ai rampé devant la bassesse pour ménager mes intérêts ; j'ai tremblé devant une réprimande ou une légère punition comme tous ceux qui croient pouvoir encore adoucir leur sort. Je voulais contenter tout le monde, ne donner prise à aucun blâme, afin que personne ne me nuisît... Mais je me suis humilié en vain.

Toutefois, je ne puis me reprocher trop sévèrement cette faiblesse. Il y a un degré de misère qui brise la plus ferme volonté, qui incline le front le plus orgueilleux. Cette misère était la mienne.

Non seulement mon esprit souffrait de l'indigence et de la faim intellectuelles, mais mon corps se révoltait contre le genre de vie qui lui était imposé. L'air du cachot me consumait. Le matin, je me sentais aussi abattu que le soir, quand je quittais mon stupide travail ; j'éprouvais des malaises de toutes sortes et particulièrement des maux de tête ; ma figure prenait une teinte grisâtre et maladive, mes joues et mes yeux se creusaient ; je devais apporter une grande application dans mes écritures et dans mes calculs pour éviter des erreurs ; je n'avais pas la tête à ma besogne. A combien de choses étais-je contraint de m'habituer ! De combien d'autres devais-je me désaccoutumer ! Il fallait être toujours obéissant, bien disposé, sans jamais montrer le moindre mauvais vouloir, sans se permettre le plus léger accès

d'humeur, sans esquisser un geste de mécontentement. Autrefois, j'exigeais qu'on me servît avec promptitude et déférence ; je faisais maintenant les gros ouvrages des domestiques.

La nourriture me répugnait. J'éprouvais un violent dégoût à prendre mes repas en compagnie de tous ces criminels puants et grossiers ; même si j'avais eu faim, l'appétit aurait disparu à leur aspect. Comme il était horrible, atroce, de dormir ainsi au milieu de ces vagabonds, d'entendre leurs ronflements et de respirer l'air empesté de leurs émanations ! Je devais renoncer à toutes les douceurs de la vie, à toutes les satisfactions de confort et de luxe qui m'avaient semblés indispensables. J'étais privé surtout de ne pouvoir me procurer des excitants, tels que du tabac, du cognac, des cordiaux. Je n'obtenais que très rarement la permission de fumer, mais jamais en travaillant, et c'est précisément en écrivant qu'il m'eût été le plus agréable d'avoir un cigare à la bouche. Et, comme pour me narguer, le vieux sous-officier fumait sa pipe toute la journée ; il en avait le droit, lui, et ce droit m'était retiré. Combien de fois ai-je ardemment souhaité d'être seul, de méditer en paix ou de commander à mon tour ! J'étais un esclave révolté, je ne pouvais traîner avec résignation ma lourde chaîne : je souffrais les pires maux.

Cependant, et c'est vraiment singulier, je n'ai jamais songé sérieusement au suicide. Je ne voulais pas mourir, du moins pas ainsi. L'infâme société ne devait pas jouir de ce triomphe ; je voulais lui montrer que j'étais plus fort que ma destinée.

Au milieu de l'hiver, un événement vint m'affermir dans ma résolution de vivre encore et d'espérer. Un des chefs de la prison, M. Dreyer, l'ami intime du directeur et son bras droit, tomba malade. Le médecin se trompa totalement sur la nature de l'affection, qu'il traita d'une manière déplorable. Aussi l'état du malheureux empirait-il de jour en jour, et un matin, le sage docteur déclara que la jambe droite devait être amputée au-dessus du genou.

Le directeur m'avait entretenu plusieurs fois des souffrances de son ami, m'avait raconté comment la maladie avait pris naissance et s'était peu à peu aggravée. Je devinais le cas qui s'était présenté et j'appréciais tantôt avec rage, tantôt avec mépris, le traitement ordonné, sans toutefois dire mon opinion au directeur. Mais le jour où il me parla de l'ablation de la jambe, je ne pus contenir mon indignation. Je le priai de me confier le ma-

lade. Le danger était pressant, le pauvre homme pouvait mourir d'un moment à l'autre. Je priai et suppliai tant le directeur qu'il finit par céder, plus par sollicitude pour son ami que par déférence pour moi. J'eus bien vite reconnu le siège du mal, sa vraie nature, son degré d'acuité. Le docteur dut, bien malgré lui, consentir à ce que je fisse, en sa présence, une opération du genou, grâce à laquelle M. Dreyer put conserver sa jambe. Le directeur était sincèrement ému en me voyant à ce chevet. Certes, l'avilissante casaque du prisonnier contrastait avec l'habileté géniale du chirurgien qui, d'une main sûre, réparait le mal qu'un incapable avait causé.

L'opération réussit pleinement. Le directeur me tendit les deux mains ; l'émotion lui coupait la parole et de grosses larmes perlaient dans ses yeux. Il m'eût été à moi-même impossible d'articuler une seule syllabe, tant mon trouble était grand. Ce retour d'un instant à ma vie d'autrefois m'avait profondément remué le cœur.

M. Dreyer fut pendant quelques semaines l'objet de tous mes soins. Je lui servais d'infirmier, je lavais et je pansais sa plaie ; je me levais dix fois la nuit pour le soigner. Aussi la guérison fut-elle relativement prompte. Le jour où mes services devinrent inutiles, je ne pus me défendre d'un sentiment d'amère tristesse. Il me sembla qu'une étoile avait brillé un instant dans la nuit du cachot et qu'elle venait de s'éteindre.

Il m'importait peu que le directeur et M. Dreyer fussent aimables envers moi, me procurassent des livres, m'accordassent maints avantages pour adoucir ma misère. Plus qu'auparavant la nostalgie de mon métier me dévorait. L'impatience de sortir de cette geôle avant qu'il fût trop tard me consumait. Je me rouillais nécessairement, je n'étais plus au courant des progrès de mon art ; j'oubliais les connaissances si péniblement acquises ; je perdais, j'en avais la conviction, la sûreté de l'œil et de la main. M'avaient-ils donc tous abandonné ? Personne ne songeait-il à me délivrer ?

Oh ! cette fièvre ! cette fièvre de liberté et d'activité ! Quel supplice de se sentir plein d'une force exubérante et de se voir condamné à une inertie mortelle ! Je crus souvent en perdre la raison. D'autres pensées s'y joignaient, dont je n'ai point parlé encore. Dois-je les évoquer ? En ai-je la force ? Il le faut, malgré tout, car elles ne me laissent pas de repos.

Ce fut d'abord la musique qui raviva en moi certains souvenirs. Nous assistions, les dimanches et les jours de fête, dans la chapelle de la prison, à une messe suivie d'un sermon. Beaucoup de prisonniers chantaient, quelques-uns par dévotion, d'autres parce qu'ils y trouvaient une distraction, d'autres enfin pour se rendre désagréables en chantant faux ou à contre-temps. Je ne chantais pas et ne priais pas davantage ; mais j'étais ému par la voix puissante de l'orgue, et même les accents rauques des condamnés me procuraient une certaine jouissance. Quand, assis sur un banc, indifférent au sacrifice de la messe, j'entendais les sons de l'orgue, tantôt vibrants et mugissants, tantôt suaves et harmonieux, je pensais à celle dont je n'ai point encore parlé, à celle dont l'image me suivait partout. Quand on m'offensait, quand mon orgueil d'homme frémissait sous un traitement indigne, ses doux yeux de vierge m'apparaissaient, et jamais je ne me suis dit qu'elle serait contente de me voir honni et bafoué, qu'elle se complairait à railler ma honteuse et ignoble misère. Au contraire, il me semblait qu'elle aurait eu pitié de moi et que, versant des larmes de compassion, elle aurait voulu me consoler ; qui sait même si ma profonde détresse n'eût pas éveillé en elle un peu d'amour pour moi !

Durant le jour, mes occupations m'arrachaient souvent à mes pensées ; mais à l'église, et surtout dans le silence de la nuit, je pouvais rêver à loisir, évoquer plus exclusivement ma chère vision. Étendu sur mon lit, la tête appuyée sur la main, je me laissais aller à mes souvenirs ; c'est à *elle* que je pensais, toujours à elle, pendant de longues heures, jusqu'au point du jour. Au milieu d'angoisses poignantes, combien je désirais ardemment que mes yeux douloureux et fatigués par la veille, mon cœur malade et mon cerveau torturé pussent me tromper un instant, me suggérer un tableau que ne m'offrirait jamais la réalité ! Je m'efforçais de croire qu'elle entrait sans bruit, pâle et belle comme je la vis la dernière fois, qu'elle s'approchait de moi, s'asseyait sur mon grabat et y demeurait jusqu'au matin, et que tous deux, la main dans la main, en silence, nous pleurions notre vie perdue, notre amour brisé.

Ces jours, passés dans une agitation maladive ou dans une morne apathie, et ces nuits sans sommeil eurent bien vite raison de ma santé. Je devins malade. Le prêtre me visita et essaya de me consoler à sa façon, en me parlant des secours de la religion.

Quand il vit que je ne lui répondais pas, que j'étais absolument endurci, selon son expression, il cessa ses exhortations et sortit en me lançant ces mots : « Vous avez le temps de penser autrement, mon pauvre enfant ; le cachot brisera votre orgueil. Que Dieu ait pitié de vous ! » — « Je suis ici depuis une éternité, et je ne me suis pas converti, murmurai-je, je resterai bien fidèle à mes principes pendant le reste de ma captivité. »

A cette pensée, la fièvre me quitta subitement. Qu'avais-je dit? Je retombai sur l'oreiller en poussant un cri sourd de douleur. *Une éternité!* Hélas! oui, il me semblait que je pourrissais depuis des siècles sur la paille du cachot. Il m'était difficile de me figurer que j'avais vu dans ma vie autre chose que les quatre murs de cette prison. Je croyais avoir supporté tout ce qu'un être humain peut souffrir ; j'aurais juré que cette torture physique et morale ne durerait pas un jour, une heure de plus sans que j'en mourusse, sans que cette longue nuit prît fin, que j'étais dans cette fosse non seulement depuis vingt ans, mais depuis cent ans, mille ans... et cependant depuis que j'avais franchi le seuil de la prison... *six mois seulement s'étaient écoulés.*

III

Depuis que j'ai écrit les feuilles précédentes une année entière et une partie d'un nouvel hiver ont passé ; je crois même que le printemps approche : l'air s'attiédit, le soleil darde ses chauds rayons sur la terre pour la sécher et dissiper les dernières traces de l'inclémente saison. Il est si bon, le soleil ! L'arrivée du beau temps me cause une sorte de lassitude ; je me sens abattu, énervé ; je voudrais pouvoir me coucher et me reposer des jours et des nuits. A part cela, d'ailleurs, la saison dans laquelle nous vivons me laisse indifférent.

Aujourd'hui ces notes sont tombées sous ma main. Je les ai d'abord feuilletées, puis je les ai lues. Elles datent d'une époque qui appartient déjà au lointain passé ; je me souviens que j'ai été fort affecté en les écrivant, il y a plus d'un an. C'est pourquoi je n'ai pas voulu continuer ce « journal » ou ces « mémoires ». Il m'était nuisible de rappeler et de fixer mes premières impressions de cachot ; des blessures en partie cicatrisées se rouvraient ; j'en étais doublement malheureux. Je cessai donc d'écrire.

Cette année j'ai été très malade, ce qui m'a rendu plus calme. Je sens que je suis très près de la fin. Je mourrai entre ces quatre murs. Cette idée ne m'agite plus comme autrefois. Tout s'use... même la douleur. On apprend à la longue à se résigner à ce qui nous apparaissait tout d'abord absolument insupportable. Et quand on a pour jamais abdiqué toute espérance, on se désintéresse et du monde, et de soi-même.

Il y a eu sept ans, en septembre dernier, que je suis entré dans cette prison. La première année a été terrible et m'a semblé une éternité, la seconde fut moins dure et déjà plus courte, et j'ai reconnu depuis que le temps ne s'écoule nulle part aussi vite qu'au cachot. Suis-je arrivé l'année dernière? Il y a six mois? Ai-je toujours été ici? Je le sais à peine. Ma vie de prisonnier est telle aujourd'hui qu'elle était il y a deux, trois, sept ans... telle qu'elle sera dans un, deux, trois, dix ans... si je vis encore. Mais je ne vivrai plus.

Comme je suis aujourd'hui d'une autre humeur qu'il y a sept ans! Je me suis habitué à la captivité. Je ne m'occupe plus du monde extérieur et n'attends plus rien de lui : mes amis, mes étudiants m'ont tout à fait abandonné. Je ne leur en veux pas. Je traîne toujours la même vie, je travaille toujours au bureau, je suis chargé des comptes et de la correspondance commerciale, je soigne les malades quand il y en a. Le diable a enlevé mon vieux sous-officier l'automne dernier : c'est le seul événement agréable et intéressant que j'aie à signaler depuis mon arrivée. Quelques condamnés sont morts ; d'autres ont été libérés ; des nouveaux les ont remplacés, ont trouvé leur peine insupportable, puis s'y sont faits, comme leurs aînés, comme moi.

Le directeur et les employés sont bons pour moi. Ils causent avec moi, me racontent toutes leurs histoires de famille. L'un m'apporte des journaux, l'autre me glisse un cigare à la dérobée, le troisième me conte ses amours... Ils s'intéressent sincèrement à mon sort et seraient certes très heureux de me voir gracier, mais il est trop tard. Je sens que ma main s'est engourdie, que je n'aurais plus confiance en moi.

Dans mes heures de loisir, je lis, j'écris ou je m'occupe à des travaux de tourneur pour lesquels je possède quelque talent. C'est une distraction, mais combien insuffisante! Une telle existence laisse en mon âme un vide profond. L'avenir ne m'appartient plus, le présent ne mérite pas qu'on s'y arrête. Il ne me

reste que le passé, ma vie d'autrefois. Elle se présente nettement à mes yeux, comme distincte et détachée de moi-même... Et je la considère en silence... Dois-je la retracer ? Suis-je assez calme pour oser le tenter ? J'ai longtemps hésité et pourtant pas un jour ne s'est écoulé sans que j'y aie songé.

Oui, je veux le revivre encore, ce passé ; son évocation me rendra sans doute un peu d'apaisement. Tout est resté intact en moi, comme un trésor bien gardé duquel pas un centime n'a été distrait. Que je me revoie donc, vivant libre parmi les hommes, avant que ceux-ci aient jeté mon corps dans un cachot et foulé aux pieds mon individualité.

IV

J'ai toujours haï la société. Elle a été mon ennemie depuis ma naissance et je m'en suis aperçu dès ma première jeunesse. Je naquis le 1er mai de l'année 1841, le premier et, heureusement, le dernier rejeton d'une blanchisseuse. Mon arrivée en ce monde n'enchanta personne. Ma mère, alors âgée de dix-neuf ans, avait été séduite par un jeune homme qui la quitta au moment opportun. D'ailleurs il n'aurait pu l'épouser, trop pauvre lui-même. Il disparut donc un beau jour sans plus se soucier d'elle, la laissant se tirer d'affaire comme elle le pourrait.

Ma mère était ce qu'on appelle une « fille perdue ». Une société sensée l'eût remerciée de l'enrichir d'un solide bambin. Quelle chose plus précieuse qu'un enfant une femme peut-elle en effet donner à la société ? Hélas ! celle-ci ne l'entend pas ainsi. Elle a son mariage spécial, sa famille spéciale, organisée selon des règles étroites mais reconnues. Ce qui est considéré comme juste, comme honorable dans le mariage devient une honte hors de cette convention. Ma mère ne pouvait donc paraître respectable aux yeux du monde. Personne ne s'occupa d'elle, sauf toutefois quelques parents qui lui firent des reproches pour sa sottise. Mais, en femme énergique, elle dédaigna ces remontrances, me garda à la maison et pourvut à ses besoins et aux miens en travaillant.

De tendres rapports n'existèrent jamais entre nous deux. Elle s'occupait très peu de moi et de mes actions. Quand je la gênais, elle me jetait dans la rue ; si j'y séjournais trop longtemps, j'étais,

en rentrant, accueilli par des coups. Elle me battait dans ses jours de mauvaise humeur pour se détendre les nerfs ; elle me reprochait mon existence quand l'argent manquait à la maison. Si je me faisais mal et si, comme tous les enfants, j'accourais en pleurant lui confier ma peine, elle se moquait de moi. Et je n'en fus pas plus malheureux. Je perdis bien vite l'habitude de me plaindre. Les coups et les gifles me laissèrent indifférent. Je passais la plus grande partie de la journée hors de la maison : la rue était ma vraie demeure ; on m'y trouvait à toute heure du jour. Je m'y comportais comme tous les polissons de ma sorte, bruyant et insolent, toujours prêt à jouer quelque vilain tour, lançant des pierres aux chiens et aux oiseaux, taquinant les passants ; mais mon plus grand plaisir consistait à railler et à tourmenter les petits garçons bien habillés. Je les haïssais, ces bambins de *bonne maison*, et ils avaient peur de moi. J'étais très fort pour mon âge, agile, intrépide et violent. L'État, qui avait si paternellement pourvu à mes besoins commençait à recueillir de moi ce qu'il pouvait en attendre. Ces petits garnements échevelés qui se battent dans les rues, ne craignant ni Dieu ni maître, te causeront encore bien des ennuis, ô très sage État ! Il t'en coûterait moins de te charger de leur éducation et de t'en faire des auxiliaires utiles que de te défendre d'eux quand ils sont devenus des vagabonds.

Je crois voir encore ma mère, toujours belle et fraîche, avec ses fortes hanches, sa taille fine, son corsage opulent, habillée avec une coquette propreté : c'était une vraie lingère viennoise. Elle avait la langue bien pendue, la repartie vive et prompte, un naturel très gai, un besoin d'aimer toujours plus violent à mesure qu'elle mûrissait. Ses amants, jeunes pour la plupart, lui coûtaient beaucoup d'argent ; aussi ne possédait-elle jamais un sou en réserve, bien qu'elle eût une nombreuse et bonne clientèle. Les exemples qu'elle me donnait n'étaient pas fameux ; de plus ses jeunes amis éprouvaient un grand plaisir à m'apprendre et à me faire dire des monstruosités quand je n'étais encore qu'un bambin ; mais je n'avais pas une nature vicieuse ; ces gens m'inspiraient de l'horreur et du dégoût. Grâce à cet instinct salutaire, je ne fus pas corrompu jusqu'à la moelle ; je n'en suis nullement redevable à l'État, on en conviendra. J'ai eu beaucoup d'amourettes et même d'assez bonne heure ; mais je ne recherchai jamais que les femmes capables de donner à l'amour un certain parfum

de poésie. Les jouissances grossières ne me tentaient pas.

Toutefois ces liaisons, nouées au hasard, ne plaisaient pas à ma mère, et, lorsqu'elle mourut, dans sa quarantième année, je ne demeurais plus avec elle depuis longtemps. Si indulgente pour ses fautes personnelles, elle montrait une sévérité implacable pour les miennes, et, un beau jour, elle m'avait fermé sa porte en apprenant que je vivais avec une jeune ouvrière. Cependant, quand sa dernière heure approcha, elle me fit appeler. Elle s'empressa de me dire que j'étais une bête, que je ruinais mon avenir avec ces fâcheuses histoires de femmes ; elle m'assura — je possédais déjà le grade de docteur — que j'étais aussi ignorant que tous les médecins, pleura quelques minutes, exprima le désir d'avoir un bel enterrement, baptisa d'un nom épouvantable ma jeune amie, me donna, tout d'une haleine, un soufflet et sa bénédiction, et rendit le dernier soupir.

Elle ne laissait pas un centime. Son dernier amant, un garçon d'à peine vingt ans, avait pris soin de la dévaliser avant mon arrivée. Les quelques meubles qui restaient furent vendus et l'argent servit à payer les frais de l'enterrement. Un nombreux cortège d'hommes accompagna son cercueil. Elle avait tant aimé !

V

Je veux encore rappeler quelques souvenirs de mon enfance. J'étais un garçon éveillé, intelligent, studieux, et j'apprenais avec facilité ; on le disait souvent à ma mère. Comme elle avait de l'ambition pour moi, elle prit la résolution de me faire étudier, et à l'âge de dix ans, j'entrai au gymnase.

La vie me fut bien moins souriante ici que dans la rue où j'avais le rôle de boute-en-train, où mes camarades de jeux admiraient mon adresse et mon audace. Au gymnase les petits garçons bien habillés étaient les maîtres ; ils avaient partout le pas sur moi. Il s'agissait donc de livrer un rude combat pour conquérir le rang auquel je prétendais.

Mon entrée au collège mettait fin à mon enfance si négligée. Je devais dès lors travailler avec ardeur et contenter mes professeurs par une conduite parfaite et une entière soumission. Ah ! qu'il fallait prier et mendier pour obtenir le vivre et le couvert, la bourse d'études, de vieux habits et de vieux livres ! Qu'il fallait

se montrer reconnaissant, modeste et appliqué, pour ne déplaire à personne ! Je devais être un vrai modèle, et... je l'ai été, par ambition, par orgueil, par secrète rage ; je voulais surpasser tous mes camarades, pour leur prouver que je valais mieux qu'eux tous ensemble.

Les enfants adoptent en général les idées et les sentiments de leurs aînés, de leurs parents. Mes compagnons d'études me traitèrent donc tout naturellement avec dédain : j'étais le plus pauvre de la classe, je portais les plus mauvais habits. A la maison, je n'avais ni père, ni gouverneur, ni répétiteur, ni précepteur pour m'aider ; dans le cercle des connaissances de ma mère toute culture intellectuelle manquait. Sans ressources, sans livres, sans entourage, je me trouvais fort en retard pour mon âge; mes manières vulgaires, grossières même, faisaient de moi un triste camarade pour tous ces petits messieurs si bien élevés. Le pauvre garçon mal vêtu qui parlait un jargon viennois, qui ne fréquentait aucun théâtre, qui ne possédait même pas les œuvres de Schiller devait paraître à tous un objet de compassion dédaigneuse.

L'un d'eux cependant m'était plus particulièrement antipathique par ses manières arrogantes. Il s'appelait Paul Stradnitz. Véritable enfant gâté, petit, malingre, chétif, que j'aurais renversé d'une chiquenaude, il était insolent comme quatre et levait bien haut son petit nez camus, comme s'il eût découvert une sixième partie du monde. Quand de ses yeux myopes il examinait avec mépris ma culotte rapiécée, j'avais une tentation folle de le saisir à la gorge et de le jeter à terre. Il parlait beaucoup de ses parents, de leur grande et belle maison, des ordres et des décorations de toute sorte qu'avait reçus son père, de la célébrité qu'il s'était acquise. Les dimanches et les jours de fête, il invitait ses petits amis à aller le voir, et ceux-ci racontaient comment ils étaient reçus chez lui, s'extasiaient sur les bonnes choses qu'on y mangeait, sur les distractions variées qu'on y trouvait. M. Stradnitz les conduisait parfois au cirque, au théâtre... toutes choses merveilleuses pour moi qui ne les connaissais que par ouï-dire. Souvent une envie funeste et impuissante me dévorait. Je sanglotais de désespoir quand, le dimanche, je passais ma journée à la maison dans une chambre froide et nue où je grelottais, où je m'ennuyais. Naturellement je n'étais jamais invité chez personne, ni chez Paul Stradnitz, ni chez un autre. Et je trouvais



Tante Ellen, voilà un homme! s'écria-t-elle en montrant de sa petite main l'endroit où je me trouvais. (Page 171.)

cela abominable, révoltant, infâme. Il me semblait que j'eusse dû l'être avant tout autre puisque j'étais pauvre, que je n'avais pas d'amis, pas de famille, pas de douceurs d'aucune sorte. Mais non. Ils me tenaient à l'écart et ne partageaient leur superflu qu'avec ceux qui, comme eux, possédaient tout en abondance. Ils imitaient absolument l'État qui favorise surtout les riches et laisse les pauvres manquer du nécessaire, à moins qu'il ne le leur prenne pour augmenter la fortune des premiers.

Cependant ces humiliations avaient un avantage : la haine qu'elles faisaient germer en moi aiguillonnait mon zèle qui, sans ce continuel et puissant stimulant, se serait peut-être ralenti. Enfin je réussis, à force de travail et de persévérance, et j'entrai le premier dans les classes supérieures. Dès lors mes camarades commencèrent à me témoigner quelques égards, à me pardonner mes habits grossiers. Plusieurs d'entre eux me demandèrent des répétitions. Je recevais une petite rétribution et, en même temps, j'acquérais dans les « bonnes maisons » les premières notions du savoir-vivre. On m'invitait parfois à déjeuner ; je m'asseyais à de belles tables, bien servies, et j'observais attentivement, et j'écoutais de toutes mes oreilles. J'étais ébloui par le confort au milieu duquel je vivais quelques instants. « Qu'ils sont donc heureux, les riches ! » pensais-je. « Comme tout est beau chez eux ! Les mamans parlent avec douceur et amabilité, les sœurs sont jolies et élégantes. » Et je redoublais d'ardeur au travail ; je me disais que je combattrais sans relâche jusqu'au jour où je serais riche moi-même, où j'aurais acquis ce luxe à force de labeur, où j'en jouirais avec plus de satisfaction que mes camarades qui ne le devaient qu'à leur naissance.

VI

J'entrai à l'Université. La joyeuse vie d'étudiant commençait pour moi. Malgré ma pauvreté, je ne fus pas plus malheureux qu'un autre. Je me rencontrai encore avec le fameux Paul Stradnitz. Il tomba de surprise en apprenant que j'avais autant d'ambition que lui ; cela lui parut une grande hardiesse de ma part.

— Médecin ! me dit-il. Pourquoi veux-tu justement devenir médecin ?

— Probablement parce que cela me plaît, articulai-je.

— Si j'ai un conseil à te donner, choisis une autre carrière, car, pour réussir dans celle-ci, il faut beaucoup de temps, d'argent, de connaissances et de protections.

— C'est mon affaire, repartis-je d'un ton piqué. J'espère arriver, bien que le succès me soit moins facile qu'à toi et que je n'aie pas un père pour m'aplanir la voie, comme toi. J'ai confiance en ma destinée et en ma tête.

Il sourit ironiquement.

— Nous verrons.

— Oui, nous verrons, répétai-je après lui.

Je parlais d'un ton arrogant, je portais la tête haute ; personne ne m'en imposait, pas même le père de Paul, le célèbre professeur Stradnitz qui jouissait pourtant, comme chirurgien, d'une réputation universelle. C'était un homme de haute taille, à la physionomie intelligente, au visage encadré d'une forte barbe et d'une abondante chevelure ; il s'exprimait avec la simplicité aimable du grand homme qui connaît la valeur d'un mot sorti de sa bouche, d'une louange ou d'un blâme de sa part. Il avait ses préférés, pas toujours les jeunes gens les plus capables, mais ceux qui lui témoignaient l'admiration la plus profonde. Beaucoup de mes collègues ne se contentaient pas d'aduler le père, ils s'efforçaient aussi de plaire au fils. La faveur d'être invité chez Paul paraissait à tous un bonheur enviable. Le professeur n'eût pas manqué de m'inviter aussi si je m'étais donné la moindre peine de lui plaire. Il appréciait mes aptitudes et mon travail et j'aurais flatté sa vanité en me pâmant d'admiration devant son génie. Mais, en mauvais courtisan, je m'abstenais de tout cela. Je commettais même la sotte maladresse de regarder son fils par-dessus l'épaule. Aussi, ni l'un ni l'autre ne pouvaient me souffrir.

Un jour, j'entendis un de mes collègues demander à Paul pourquoi on ne me voyait pas chez lui, et s'il ne m'invitait pas.

— Inviter ce prolétaire! dit-il d'un ton méprisant, il ferait une singulière figure dans le salon de ma mère, lui qui ne sait pas même, j'en suis sûr, manger congrûment.

« Ah ! vraiment, mon ami, pensai-je. Eh bien, si ce prolétaire est peut-être moins adroit que toi à manier le couteau et la fourchette, il s'entend mieux à autre chose. Prends-y garde. Il pourra plus tard se trouver sur ton chemin et même sur celui de ton père. »

Que m'importait, d'ailleurs, de fréquenter ou non des gens si distingués! Cela m'eût été plutôt désagréable; j'ignorais le savoir-vivre, les bonnes manières et, je puis bien l'avouer maintenant, je me sentais mal à l'aise dans le monde; j'empruntais le manteau de l'insolence pour cacher ma gêne et mon inexpérience; je ne me trouvais bien qu'avec mes bons amis, les gens du peuple, dont les femmes et les filles me paraissaient autrement meilleures que les mondaines.

J'ai passé très gaiement mes cinq années d'études; la vie me souriait; mes amis m'estimaient; mes adversaires même reconnaissaient mon mérite. De plus j'étais jeune, bien bâti, bien portant; je réussissais auprès des femmes. Pendant une année surtout je ne cessai pas d'être amoureux; je me levais tristement le matin quand, par hasard, une tête blonde ou brune ne reposait pas à côté de la mienne, sur l'oreiller. J'aimais à danser, à boire, à bavarder; je travaillais le jour, je m'amusais la nuit; sûr de l'avenir, je n'aurais pas échangé ma destinée contre celle d'aucun de mes camarades. C'était le temps de la véritable amitié, de l'espérance hardie et des amours. Souvent, il est vrai, je n'avais à manger qu'un morceau de pain sec, qui manquait même parfois. Mais je supportais vaillamment ces misères. J'ai été l'étudiant le plus pauvre, mais peut-être le plus heureux du monde. Je le dis encore aujourd'hui, et pourtant ces années sont bien loin de moi; ma vie a pris un cours tout différent de celui que j'avais rêvé.

VII

Lorsque j'eus obtenu mon grade de docteur et qu'il fallut commencer ma carrière, je devins plus sérieux. Entre mes camarades, auxquels la fortune et les protections assuraient bien des avantages, et moi, la différence était trop marquée pour ne pas porter un coup sensible à mon assurance et à ma joie de vivre. Sans nom, sans relations, je végétais sans espoir; peu de malades s'adressaient à moi. J'acceptai un poste « d'aspirant », puis, quelques années plus tard, de médecin en second à l'Hôpital Général, où je menai une existence misérable, pauvre en joies, abondante en soucis et en contrariétés de toute sorte.

Mes collègues réussissaient mieux que moi, et mieux que tous,

Paul Stradnitz. Personne ne se fût pourtant avisé d'aller consulter ce médecin ignare et arrogant si son père ne l'eût recommandé partout et ne se le fût adjoint dans chaque opération importante. De nombreux malades, envoyés par le professeur, se pressaient à son heure unique de consultation ; il ne sortait, pour ses visites qu'en coupé à deux chevaux et nous répétait, à toute occasion, qu'il était surchargé de besogne, qu'il trouvait à peine le temps de dormir. Il menait la vie à grandes guides, jetait l'argent par les fenêtres, entretenait de coûteuses maîtresses qui se moquaient de lui, du reste. Il n'avait aucune délicatesse dans ses plaisirs et ne se complaisait qu'en de crapuleuses amours. Débauché dès sa première jeunesse, il s'éprit, après un grand nombre d'intrigues, d'une vulgaire cocotte, une certaine princesse Raschumin, avec laquelle il vécut publiquement. Trop perverti pour trouver quelque satisfaction dans des plaisirs naturels et sains, il se traînait dans le vice qui, seul, pouvait aiguiser encore ses sens émoussés.

Et cet homme occupait sans vergogne la place qui me revenait. Son père, qui eût pu si facilement m'aider, me laissait volontairement à l'écart. C'était bien naturel. Il pressentait en moi un concurrent dangereux aussi bien pour lui-même que pour son crétin de fils. Mon origine, plus que modeste, entravait aussi mon essor ; des relations avec des personnes influentes me faisaient défaut. Mes collègues me jalousaient parce qu'ils redoutaient ma supériorité. Ils s'unissaient pour me nuire...

Cependant l'heure de ma revanche devait sonner.

J'atteignais ma trentième année ; toujours obscur, inconnu, je voyais avec dépit Paul Stradnitz jouer déjà un certain rôle lorsque survint un événement aussi désagréable pour lui qu'inattendu. Il avait, malgré les conseils de son père, dit-on, entrepris, sur deux malades venus de loin pour le consulter, une opération dangereuse et délicate qui entraîna la mort. Ces deux accidents firent grand bruit, non seulement à Vienne, mais aussi à l'étranger, et la réputation du professeur en subit une rude atteinte. A la Faculté, tout le monde soutenait que ce triste dénouement eût pu être facilement évité. On blâmait sévèrement M. Stradnitz de sa condescendance outrée pour son fils ; on lui reprochait d'exposer trop légèrement la renommée de l'Université de Vienne et de la compromettre aux yeux des universités rivales. A son âge il ne possédait plus une sûreté de main suffi-

sante et n'osait se charger des opérations délicates ; mais les malades s'en remettaient toujours à lui du choix d'un chirurgien habile. Le plus souvent il recommandait son fils, non par conviction, mais par faiblesse, voulant satisfaire l'amour-propre de celui-ci et assurer son avenir.

Cependant, les deux maladresses de Paul l'inquiétèrent et le rendirent plus prudent ; il jugea nécessaire de laisser se dissiper la mauvaise impression produite avant de replacer Paul au premier plan, en dépit des protestations de celui-ci.

Un jour, à la clinique, nous fûmes même témoins, quelques-uns de mes collègues et moi, d'une violente altercation entre le père et le fils. Dominés par la colère, ils oublièrent que nous nous trouvions dans une salle voisine et que nous pouvions entendre chacune de leurs paroles. La scène nous parut si intéressante et si instructive, que, laissant de côté tout scrupule de délicatesse, nous nous empressâmes d'écouter de toutes nos oreilles.

Le professeur refusait de confier à son fils une opération que devait subir un grand personnage, et il lui donnait avec humeur les motifs de sa décision. Paul discuta longtemps, se défendant amèrement ; il ne se soumit que de fort mauvaise grâce, et en priant son père de désigner n'importe lequel de ses collègues, moi excepté.

— Confie l'opération à qui tu voudras, l'entendîmes-nous dire, pourvu que tu n'en charges pas le fameux Holtz, le noble rejeton de la blanchisseuse.

M. Stradnitz répondit que j'étais justement le seul en qui il eût entièrement confiance, qu'il ne saurait faire un meilleur choix et que, d'ailleurs, cela me revenait de droit.

Je jetai un regard sur mes collègues ; je remarquai sur leurs visages que leur susceptibilité aussi s'éveillait. L'un d'eux haussa les épaules. Et dans l'autre salle, Paul continuait avec une grande violence :

— Non, ce n'est pas possible ! Tu ne dois pas recommander cet homme. Que nous importe sa valeur ? Qu'il se tire d'affaire comme il pourra ! Est-ce à nous de mettre en lumière nos concurrents ? Pourquoi ne pas nous pendre tout de suite, afin de leur laisser le chemin libre ? La vie n'est pas un jeu d'enfants, mais une rude bataille ; on ne la gagne qu'en appliquant la maxime : « Tue, pour ne pas être tué ». Tu parles de justice, mais qui donc est juste en ce monde ?

— Il me semble que le combat n'a pas été trop rude pour toi jusqu'à présent, dit le professeur, coupant court à la discussion.

Et nous l'entendîmes en même temps s'approcher de la porte. Tous mes camarades s'éloignèrent au plus vite. Je ne me pressai pas, de sorte que le père et le fils, en sortant, me virent dans l'antichambre. Ils en furent consternés. Le vieux me regarda d'un œil perçant et interrogateur, l'autre rougit jusqu'aux oreilles, puis pâlit de colère. Je le fixai très tranquillement, saluai et sortis.

Ce n'est pas moi, mais un de mes collègues, que M. Stradnitz désigna. Je ne m'en étonnai pas. Pouvait-il réellement montrer une pareille sollicitude à mon égard ? Ne sommes-nous pas chacun à nous-même notre plus proche prochain ? D'ailleurs, qu'importait une injustice de plus ou de moins quand il s'agissait de moi ? Les malades ne s'en trouvaient pas mieux, sans doute ; ils subissaient les déplorables conséquences de ce système, mais ce n'était pas ma faute, ni, à tout bien considérer, celle du professeur. Le népotisme est une conséquence naturelle de notre organisation sociale.

Plus qu'aucun autre, isolé, sans famille, j'ai souffert de ces absurdes préjugés, et si j'ai réussi, si j'ai gravi la pente des honneurs, je ne l'ai dû qu'à mon propre mérite. Un plus faible n'y serait jamais parvenu.

Car j'ai réussi. Un vieux professeur de la Faculté, hors de mode depuis longtemps, me prit pour « assistant » dans sa petite clinique. Les clients étaient peu nombreux, tous les malades, et surtout les riches, se présentaient chez les Stradnitz. Peu à peu pourtant, la fortune changea.

Quelques opérations heureuses attirèrent sur moi l'attention de mes confrères et du public. De nombreux étudiants demandèrent à assister aux opérations, qu'ils suivirent avec beaucoup d'intérêt ; ils se prononcèrent nettement en ma faveur et abandonnèrent en partie le professeur Stradnitz. Au bout d'un an j'avais un nom. Notre clinique était aussi fréquentée que celle de nos rivaux. Je louai dans la Ringstrasse un appartement que je meublai avec un certain luxe ; je pris un domestique, mon brave Joseph, dont je parlerai encore maintes fois. Dès ce jour, j'eus mon heure de consultation, mon coupé à deux chevaux comme les Stradnitz. Je conformai ma vie, jusque-là quelque

peu déréglée, à ma nouvelle situation, lui donnant un caractère sérieux et rangé ; je m'astreignis à une correction parfaite avec mes clientes et commençai à fréquenter dans la bonne société. En un mot je me civilisai. On s'efforça bien de me marier, mais, devenu insensible au charme de la femme, je résistai à toutes les avances. Mon travail était mon seul plaisir, ma seule préoccupation. J'avais beaucoup à faire et l'ambition me dévorait. Je ne désirais pas seulement le succès, mais la célébrité, et je serais célèbre aujourd'hui sans le malheur qui s'abattit sur moi et me jeta, pour toujours, hors de la voie que je m'étais frayée.

VIII

Et cependant, comme les commencements furent calmes et paisibles ! Comme tout s'annonça sous les plus adorables et les plus riantes couleurs ! C'était en été ; je séjournais à la campagne. Après avoir gravi quelques montagnes et fatigué mes membres par de longues courses, j'arrivai à Aussée. Le site me plut, et je résolus d'y passer plusieurs jours. Je m'installai à Alt-Aussée, à l'hôtel du Lac. Les jours s'écoulaient dans une parfaite sérénité ; je parcourais les environs en tous sens, je me baignais, ou bien je louais une barque et m'en allais, côtoyant les rives ou traversant le lac, au hasard des rames. Si je découvrais un coin silencieux, j'amarrais mon embarcation et je m'étendais sur l'herbe, regardant le ciel, sans rien désirer, content d'exister et de vivre tranquille. Jamais je n'avais été d'humeur aussi gaie. Je ne fréquentais personne, je ne m'intéressais aucunement aux voyageurs de l'hôtel, je ne cherchais pas à nouer des relations ou à retrouver des connaissances. Seul et heureux, je souhaitais qu'aucun importun ne vînt troubler ma parfaite quiétude.

Un matin, je quittai de bonne heure l'hôtel. La journée s'annonçait splendide ; le ciel limpide, l'air frais, la campagne, les arbres, le lac souriaient et m'attiraient. Après avoir flâné à droite et à gauche, sans but, je détachai ma barque et me dirigeai vers la rive opposée où j'abordai bientôt. Personne à l'horizon. C'était un bonheur pour moi. Je m'enfonçai dans la forêt et je m'étendis commodément dans la mousse, la tête appuyée sur les mains. En

face de moi se dressait le Dachstein dont le haut sommet blanc scintillait sous les rayons du soleil; derrière moi le Loser et le Drisselwand, à droite et à gauche, de gros blocs de rochers détachés, sous mes yeux, le lac. Des vaches paissaient dans le lointain et le son rustique de leurs clochettes parvenait à mes oreilles, dans le profond silence de la matinée. Les insectes et les mouches susurraient et bourdonnaient; un souffle léger se glissait parfois à travers les arbres et secouait doucement leurs branches. On entendait au loin une fraîche voix de jeune fille et après chaque couplet, la brise m'apportait ce refrain :

Quitte ta belle et tu seras joyeux;
C'est le malheur que tu lis dans ses yeux.

A moitié inconscient, je fredonnai quelques instants cette chanson que je connaissais, puis mes yeux se fermèrent. C'est là, au sein de cette quiétude et de cette beauté estivales, dans une atmosphère de bonheur et de gaieté, au moment où mon cœur battait plus tranquillement que jamais, où pas l'ombre d'un pressentiment ne vînt troubler mon rêve, m'avertir de fuir, de fuir bien loin, que le malheur s'abattit sur moi.

IX

Combien de temps ai-je reposé dans l'herbe? Je ne m'en suis pas rendu compte. Je me rappelle seulement qu'un bruit insolite venu des broussailles qui formaient la lisière du bois me tira tout à coup de mon demi-sommeil. Ensuite j'entendis parler : d'abord s'éleva la voix douce et caressante d'une jeune fille, puis le babillage impatient et criard d'un enfant.

Je dressai la tête et cherchai du regard dans la direction des broussailles. Ce qui s'offrait à ma vue était bien fait pour me captiver. A travers les ronces et les épines entrelacées, une femme s'avançait à grand'peine, essayant de la main droite de se frayer un passage et portant sur le bras gauche une ravissante fillette de trois à quatre ans. La mignonne, suspendue à son cou, paraissait se plaindre, moins effrayée que contrariée; cette promenade un peu pénible ne lui plaisait probablement pas. La jeune fille, malgré tous ses efforts, ne pouvait plus avancer; sa

robe claire s'accrochait aux branches, ses pieds s'embarrassaient dans les racines et les herbes rampantes, enchevêtrées en un fouillis inextricable; elle était prisonnière. La mauvaise humeur de l'enfant arriva à son comble; déjà une contraction de ses yeux et de sa bouche annonçait les larmes quand, subitement, elle sembla se raviser. Elle m'avait aperçu.

— Tante Ellen, voilà un homme! s'écria-t-elle en montrant de sa petite main l'endroit où je me trouvais.

Tante Ellen s'arrêta aussitôt. Ses yeux suivirent la direction indiquée par l'enfant et se fixèrent sur mon visage... inquiets, étonnés et irrités, comme s'ils eussent voulu me dire : « Que fais-tu là? que cherches-tu? que veux-tu? »

Nous restâmes une minute au moins à nous considérer les yeux dans les yeux, sans sourciller. J'étais comme fasciné. De ma vie je n'avais rien vu d'aussi idéalement beau que cette jeune fille : un doux visage de vierge, d'une pâleur mate, encadré par une abondante chevelure brune, de longs cils et des sourcils bruns, des yeux lumineux et rêveurs, une bouche purpurine et fraîche, un ravissant petit nez légèrement retroussé... un corps superbe et florissant, aux lignes délicieuses; tout cet ensemble me séduisit.

Elle portait une robe élégamment simple, gracieusement drapée sur ses hanches rondes; une blouse marine, avec un large col rabattu dégageant bien le cou, faisait valoir les formes merveilleuses du buste. Je me sentis amoureux. Pour elle j'eusse donné, dès cet instant, toutes les femmes que j'avais aimées jusqu'alors et toutes celles que je pouvais rencontrer par la suite. J'aurais voulu voler vers elle, la prendre dans mes bras, couvrir de baisers sa bouche mutine et lui dire : « Tu es mienne. » J'aurais voulu me jeter à ses pieds, la supplier d'avoir pitié de moi, d'accueillir mon amour... Je me trouvais à la fois heureux et misérable, ravi et tourmenté. Quelques minutes auparavant, je reposais étendu dans l'herbe, sans penser à rien, sans rien désirer, et pourtant je ne connaissais pas encore la plus douce des ivresses, je n'avais point encore aperçu cette jeune fille.

Je ne pouvais guère cependant aller, sans préambule, lui déclarer mon amour. Je le comprenais, malgré le charme qui m'enveloppait. D'ailleurs, elle avait peur; mon regard étrange et peut-être aussi mon grossier vêtement de touriste ne lui inspiraient pas confiance. J'ai pensé plus tard que la première im-

pression que je dus faire sur elle fut la peur ou la défiance... comme si le destin avait voulu, dès l'origine, imprimer sa marque sur nos relations. Oui, c'est avec un sentiment de peur et de défiance qu'elle a jeté ses yeux sur moi la première fois... et la dernière aussi. Mais, je ne veux rien dire d'avance, je ne veux pas assombrir le délicieux tableau dont j'évoque le souvenir. Ils sont si peu nombreux mes souvenirs de bonheur!

J'eus pitié de son angoisse; je m'approchai lentement — elle semblait toujours terriblement effrayée — et je saluai.

— Puis-je vous offrir mes services, mademoiselle? commençai-je, en contenant autant que possible mon émotion, et en adoucissant, pour ne point l'épouvanter, l'expression ardente de mon regard. Je ne suis point un brigand, je suis médecin et je m'appelle Eugène Holtz. Voulez-vous me permettre de vous venir en aide?

L'air dont elle m'examina lorsque j'eus prononcé mon nom me prouva qu'il ne lui était pas inconnu. Elle rougit un peu, esquissa un sourire et me laissa dégager sa robe des branches auxquelles elle était prise.

— Merci, me dit-elle d'une voix à peine perceptible.

— Donnez-moi la petite, continuai-je, elle est trop lourde pour vous. Veux-tu que je te porte? demandai-je à la fillette en lui tendant les bras.

— Oh! non, fit vivement Ellen; elle a peur des personnes qu'elle ne connaît pas.

— Je vais toujours essayer, pensai-je.

Et je m'approchai de l'enfant en lui disant :

— As-tu vraiment peur de moi?

— Non, répondit-elle bravement. Prends-moi. Je veux que tu me portes.

— Ah! tant mieux! m'exclamai-je en riant et en soulevant ce léger et tendre fardeau.

Ellen était très embarrassée.

— Cette petite vous importune, balbutia-t-elle. Posez-la donc à terre, elle marchera bien à présent.

— Non, non, cria la belle et capricieuse enfant en brandillant les jambes. Je veux qu'il me porte. Alice est fatiguée, Alice ne veut pas marcher. Il faut me porter.

J'étais absolument ravi de l'entêtement de la petite qui forçait ainsi la jeune fille à ne pas me quitter si vite.

— As-tu envie de faire un tour dans ma barque? lui dis-je. Veux-tu que je te conduise de l'autre côté du lac?

— Oui, oui, s'écria-t-elle pleine de joie en battant des mains. Mais il faut que tante Ellen vienne aussi.

— Voulez-vous vous fier à moi pour traverser le lac, mademoiselle?

L'enfant, qui pressentait un refus, eut la précaution de pleurer.

— Je vous en prie, mademoiselle, accordez ce plaisir à votre mignonne nièce, insistai-je pour vaincre l'indécision d'Ellen. Considérez-moi comme un batelier ordinaire; payez-moi au besoin pour tranquilliser votre conscience... mais ne privez pas Alice de cette joie. Soyez sans inquiétude, ma barque ne chavirera pas. Allons, mademoiselle, ajoutai-je, en m'avançant vers l'eau.

Et elle me suivit en hésitant. Trop intimidée par toute son aventure, elle n'était plus, je crois, maîtresse d'elle-même. Je sautai dans le canot, y déposai l'enfant et me retournai vivement pour offrir la main à la jeune fille; mais elle avait déjà, sans mon aide, pris place à l'extrême pointe de l'embarcation. Elle me pria de lui donner sa nièce.

— Non, je veux rester près de lui, décida l'enfant. Tu rameras, tante Ellen.

— Savez-vous ramer, mademoiselle?

— Oui, dit-elle à voix basse, aussi réservée qu'auparavant.

— Est-ce un plaisir pour vous? Est-ce que cela ne vous fatigue pas trop?

Elle fit de la tête un signe négatif, saisit les rames et gagna le large. J'étais assis en face d'elle, l'enfant sur mes genoux.

Qu'elle était belle ainsi! Quelle force et quelle grâce dans ses mouvements! Le jeu des rames l'obligeait tantôt à s'incliner en allongeant les bras, tantôt à porter le haut du corps en arrière, le buste saillant, et alors son corps souple se dessinait sous la molle étoffe de la blouse, ses formes apparaissaient, plus séduisantes, ses épaules tombantes se profilaient plus gracieusement. Je la dévorai du regard, j'aurais voulu que la traversée durât autant que ma vie, afin de pouvoir rassasier mes yeux de la vue éblouissante de ce corps plein de sève, de fraîcheur et de beauté. Certes, à la longue, je ne me fusse point contenté de la contempler! Quel bonheur c'eût été de l'aimer, de l'embrasser, de se dire de douces choses, bercées par les vagues, dans ce frêle esquif!...

Heureusement la petite Alice ne me laissait aucun repos, s'agitait, me pressait de questions. Cela me rappelait à la réalité, me rendait ma raison, empèchait un coup de folie auquel je ne me serais que trop facilement prêté.

Ellen ne disait rien. Parfois elle me jetait, à la dérobée, un regard craintif. Et je me demandais comment une pareille timidité pouvait s'unir à tant de santé, de force et de beauté! Ses yeux clairs étaient rêveurs, perdus dans le bleu du ciel avec une vague expression de tristesse.

A l'examiner, je devins aussi mélancolique. Il me semblait que ces yeux étranges distinguaient des choses qui m'échappaient. Lisaient-ils dans le livre de l'avenir? Non, non, je ne veux pas le croire. Elle se fût plutôt jetée dans le lac, là, à cet endroit où l'eau est le plus profonde, et cela eût mieux valu pour elle et pour moi. Ce que l'avenir nous réservait, personne ne le savait; elle l'ignorait comme moi. Mais le sinistre pressentiment d'une destinée commune était écrit dans ces yeux, et je sentis comme une ombre glisser sur mon âme tandis que nous voguions si paisiblement assis l'un en face de l'autre...

Nous restâmes longtemps sans parler. L'enfant, il est vrai, ne cessait de bavarder. De sa main rondelette, elle me tapotait le visage, en me racontant une foule de choses que j'aurais eu peine à comprendre si j'avais essayé de le faire : son père, sa mère, son grand-père, son oncle, sa tante Ellen, un chat, un chien jouaient tour à tour et confusément un rôle dans ses histoires. Je l'écoutais d'une oreille distraite et je lui répondais au hasard; d'ailleurs, elle s'en inquiétait peu, son plus grand bonheur étant de babiller. Elle s'impatienta cependant plusieurs fois quand mes réponses lui parurent absurdes ; elle me frappait alors sur la main en criant :

— Mais non, ce n'est pas l'oncle, puisque c'est le grand-père, je t'ai bien dit que c'était le grand-père.

— Oui, oui, c'est vrai, c'est le grand-père, répondais-je, sans savoir de quoi il retournait.

Et l'enfant continuait ses obscures histoires avec un zèle nouveau.

— Tais-toi donc un peu, lui dit Ellen. Tu fatigues M. le docteur.

— Non pas, répliquai-je en relevant sur la tête d'Alice ses jolis cheveux blonds tombés sur son visage. J'aime beaucoup les

enfants vifs et familiers, mais pourtant je crains qu'elle ne s'enroue.

Mes paroles produisirent sur Alice un effet de quelques minutes au moins. Je profitai du silence pour adresser une question à la discrète jeune fille :

— Faites-vous d'habitude d'aussi longues promenades, mademoiselle?

— Oui, la plupart du temps. Je n'aime que les chemins perdus où je suis seule avec ma nièce. Ma famille connaît beaucoup de monde ici, et, si je ne cherche pas les endroits écartés, je ne puis aller à deux pas sans qu'on me salue ou qu'on m'adresse la parole.

— Êtes-vous donc d'humeur si farouche?

— Oh! non, bien qu'on me reproche de trop aimer la solitude et de causer trop peu en société. Mais je n'y puis rien. Quand je me tais, c'est que je ne trouve rien à dire. Voilà tout.

— Vous êtes Anglaise?

— Non, monsieur, pourquoi le supposez-vous?

— Votre nom, cependant...

— Je suis Viennoise et mon vrai nom est Hélène... mais j'avais pour gouvernante une Anglaise qui m'appelait toujours Ellen. J'ai gardé ce nom et trouverais étrange à présent de m'entendre dire « Hélène ». Je n'en ai plus l'habitude.

— Ellen est très joli, ajoutai-je, car j'avais un secret plaisir à prononcer son nom.

Elle ne répondit pas. Alice commençait à s'ennuyer. Elle me tira par l'habit pour éveiller mon attention et me demanda de sa voix aiguë :

— Monsieur, es-tu aussi un chevalier, toi?

La question était si drôle et si inattendue que nous partîmes tous deux d'un éclat de rire.

— Tu t'appelles bien Eugène? reprit la petite blessée.

— Ah! je comprends, s'écria Ellen. Elle pense au prince Eugène dont nous avons un portrait à la maison. Non, Alice, les messieurs qui s'appellent Eugène ne sont pas tous princes et chevaliers.

— Ah! soupira la fillette, rêveuse.

Puis elle répéta au moins dix fois en chantonnant et en contemplant les vagues : « Cet Eugène-là n'est pas un chevalier, pas un chevalier ; cet Eugène-là n'est pas un chevalier... »

— Non, cet... ce monsieur-là n'est pas un chevalier, nous avons compris, articula Ellen pour interrompre la litanie. Tais-toi, maintenant.

Je l'examinai du coin de l'œil. « Ce monsieur! » Il lui coûtait donc bien de répéter mon nom encore une fois! J'avais été secoué par un frisson quand, d'une façon si inattendue, elle l'avait prononcé d'une voix douce et moelleuse dont le son enchantait mon oreille. J'aurais voulu qu'elle parlât encore du prince pour entendre de nouveau mon nom dans sa bouche. Elle balançait les rames en silence, en baissant les yeux, ses longs cils noirs et soyeux se profilaient sur ses joues et en faisaient ressortir l'éclat. « S'il m'était permis de baiser ces yeux! » pensai-je en la dévorant du regard.

Elle devait sentir que je l'observais; son visage trahissait une certaine émotion; elle détournait la tête et ramait plus nerveusement. Alice, assise sur mes genoux avait appuyé sa tête blonde contre mon épaule et, se sachant en sûreté dans mes bras, s'était endormie.

« Elle est fatiguée », dis-je tout bas pour forcer Ellen à me parler. Elle jeta un rapide coup d'œil sur l'enfant, puis sur moi, inquiète, comme si elle avait eu à me faire une communication embarrassante... Ses lèvres s'entr'ouvrirent, son visage s'empourpra, puis se décolora... elle resta muette. Je voulus la tirer de peine.

— Il me semble que vous avez quelque chose à me dire, mademoiselle. Pourquoi hésitez-vous? lui demandai-je.

— Je voudrais bien... mais je ne sais pas... Elle ne put continuer.

— De quoi s'agit-il? Puis-je deviner?

— Non, se hâta-t-elle de répondre; vous ne trouverez pas. Un nouveau silence suivit. Puis brusquement : Je vous ai surpris sans doute en acceptant si facilement votre invitation? continua-t-elle.

— Pas du tout. L'enfant était lasse; à cause d'elle, vous ne pouviez refuser.

— Cela serait néanmoins étrange, car je ne vous connais pas... Je n'aurais jamais accepté si vous ne m'aviez pas appris votre nom. Or je tenais depuis longtemps à vous voir; j'ai donc vaincu mes scrupules et accepté votre proposition... Je suis un peu superstitieuse et j'ai cru voir dans cette rencontre autre chose

qu'un simple hasard. Je ne devais donc pas laisser échapper l'occasion qui, peut-être, ne s'offrira pas une seconde fois. Je ne me le serais jamais pardonné...

A mesure qu'elle parlait, je comprenais de moins en moins.

— Veuillez m'excuser si je dis une sottise, mademoiselle, repartis-je d'une voix mal assurée; mais comment m'expliquer vos paroles? Vous désiriez me connaître? Pourquoi donc?

— Je vous connais depuis longtemps... de nom, reprit-elle visiblement embarrassée. J'ai entendu souvent parler de vous à la maison, quand je n'étais encore qu'une enfant. Il y a quelques jours, mon père remarqua votre nom sur la liste des étrangers. Et alors la pensée me vint de vous adresser ma prière si le hasard voulait que je vous rencontrasse... Les miens ont ri et se sont moqués de moi, quand je leur ai fait part de mon idée. « Il n'y a pas de tels hasards », m'ont-ils répondu, « et même si celui-là se présentait tu serais la dernière à l'utiliser. » Il est vrai que d'ordinaire je ne sais guère nouer des intrigues, quelles qu'elles soient... mais, vous voyez qu'aujourd'hui, j'ose le tenter.

Je la regardais toujours étonné. Tout ce qu'elle me racontait me paraissait incompréhensible.

— Et quelle prière vouliez-vous m'adresser? Quel service puis-je vous rendre? demandai-je.

— Il s'agit de ma sœur, la mère d'Alice, murmura-t-elle avec un peu plus d'assurance. Vous êtes à la campagne pour vous reposer, sans doute... mais peut-être auriez-vous la bonté...

— Votre sœur est donc malade? insinuai-je pour l'aider, car je voyais que son courage commençait à faiblir. Qu'a-t-elle donc?

— Oh! si nous le savions! Nous l'avons conduite à Franzensbad, cela ne l'a pas guérie. Son état s'est plutôt aggravé. Nous séjournons ici depuis cinq semaines. Elle va bien mal, souffre beaucoup, ses forces déclinent tous les jours; quelqu'un qui ne l'aurait pas vue depuis un certain temps ne la reconnaîtrait pas. Elle se désespère.

J'essayai de la consoler.

— Ce n'est peut-être pas aussi grave que vous le supposez, mademoiselle. Avez-vous consulté un bon médecin?

— Oh! oui, nous en avons deux à la maison. Mais quand il s'agit d'une aussi proche parente, on perd toute assurance. Vous comprenez?

— Oui, je comprends. Alors vous voulez demander conseil à un autre médecin? Et vous avez pensé à moi?

— Oui, si j'ose vous en prier, dit-elle d'une voix à peine perceptible, en me jetant un timide regard. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Il n'est pas nécessaire de m'en prier, mademoiselle, car mon devoir me commande d'aller où l'on réclame mes soins.

— Vous n'êtes pas obligé de donner des consultations pendant vos vacances, reprit-elle.

— Pourquoi pas?... Mais puis-je m'informer... Vous habitez Vienne, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Alors pourquoi avez-vous attendu jusqu'à présent? Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé à Vienne?

— Si je vous en exposais les raisons, vous ne voudriez pas nous rendre service, dit-elle tristement.

— Vous avez ma parole d'honneur que je serai toujours aux ordres de votre sœur, protestai-je.

Elle regardait indécise et inquiète vers le rivage. Tout à coup elle s'écria :

— Voilà ma mère et ma sœur. Voyez-vous, là-bas, sur le banc? Il me semble qu'elles me reconnaissent. Voulez-vous que nous abordions là pour être tout de suite auprès d'elles? Elles doivent se demander où nous sommes si longtemps demeurées Alice et moi. Maman s'inquiète facilement.

Elle poussa la barque dans la direction indiquée.

— Mais vous me devez encore une réponse, remarquai-je, vous avez ma parole, soyez sûre que je la tiendrai.

— Eh bien! dit-elle en se faisant violence, à Vienne nous ne pouvions pas vous prier de venir parce que mon frère ne le permettait pas. Ici, il faut qu'il suppose qu'un simple hasard vous a conduit chez nous... autrement nous le blesserions. Il penserait que nous avons moins confiance en lui qu'en vous et... nous ne voulons pas lui causer cette peine.

Ce frère, un collègue probablement n'est qu'un fou, pensai-je. Puis, j'eus un trait de lumière. Deux médecins dans la famille, l'un d'eux jaloux de moi... Je suis aveugle si je ne devine pas qui j'ai devant moi.

— Alors, Paul Stradnitz est votre frère? repartis-je en souriant.

— Et maintenant que vous le savez, reprendrez-vous votre parole? murmura-t-elle en baissant la tête.

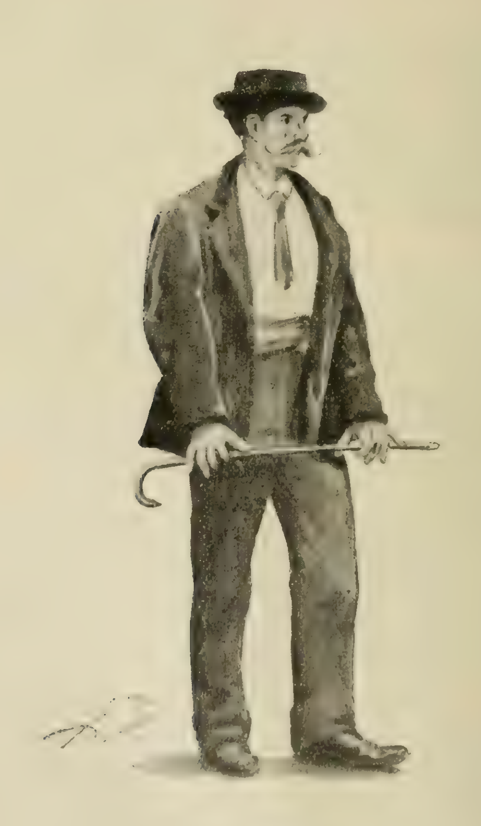
— Mais, mademoiselle, comment me jugez-vous? Je vous prie de vouloir bien me présenter à Mme Stradnitz et à madame votre sœur. Je vous en serai très reconnaissant.

Elle me regarda en rougissant, se mit à ramer avec une nouvelle ardeur et, au bout de quelques minutes, nous atteignions le bord.

MARIOTT.

Traduit de l'allemand par St. BEUQUE.

(A suivre.)





MILIEU DE SIECLE

MÉMOIRES D'UN CRITIQUE[1]

(*Suite.*)

XI

PENSEURS ET CROYANTS. — CHARLES FAUVETY. — JEAN WALLON. — AUGUSTE DESMOULINS. — HIPPOLYTE DESTREM. — FÉLIX PÉCAUT.

Un sénateur du second Empire, M. Blondel, disait naïvement après avoir lu *la Vie de Jésus* : « Je ne croyais pas du tout à l'existence de Jésus-Christ et maintenant j'y crois un peu. » Je ne répondrais pas que le livre de Renan ait produit le même effet sur ses nombreux lecteurs, mais il est certain qu'à partir de sa publication, le goût des recherches religieuses fut réveillé et qu'il se fit dans l'ordre de la psychologie historique un mouvement très accentué. A vrai dire, cette curiosité de l'au delà, que rien ne peut satisfaire ni décourager, n'avait point attendu l'apparition de tel ou tel ouvrage pour se donner carrière. Dès 1854, Jean Reynaud avait ouvert la voie par son beau livre de *Terre et Ciel*, par sa magistrale *Étude sur saint Paul* ; en 1855, Alfred Dumesnil, dans le *Livre de Consolation*, éclairait d'un jour nouveau les figures de Jésus, de saint Paul, de saint Augustin et préludait à l'*Immortalité*.

Les croyances indépendantes ou excentriques s'étaient produites avec plus d'intensité et de variété que jamais peu après le 2 Décembre. On a remarqué qu'à la suite des grandes secousses

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars, 10 et 25 avril et 10 et 25 mai 1897.

politiques, du désarroi qu'elles jettent dans les conditions de la vie, dans les consciences et aussi dans les espérances, les poussées de mysticisme ne sont pas rares. Une des plus curieuses qu'il m'ait été donné d'observer et qui eut lieu vers cette époque, fut la fureur des tables tournantes. C'est de cela seulement que je veux parler, non du spiritisme, que je n'ai point à juger, et qui d'ailleurs a renoncé depuis longtemps à ce mode de consultation, ni des spirites, parmi lesquels j'ai connu des esprits très distingués comme Charles Fauvety, et des hommes de haute bonne foi comme mon ami Bouvéry.

La folie des tables prit subitement, violemment, après une brochure de Victor Hennequin intitulée : *Sauvons le genre humain*. Ce Victor Hennequin, avocat de talent, s'exalta tout d'un coup en lisant les récits qui arrivaient d'Amérique sur les esprits frappeurs. A la longue, il devint fou et mourut après s'être coupé la langue avec ses dents. Mais on ignora cette mort, et l'impulsion donnée était trop forte pour que cet incident l'arrêtât.

Le sérieux danger de ces pratiques étranges c'était, en effet, la folie. J'en ai vu un exemple saisissant. On me conduisit un soir rue Montmartre, chez un médecin nommé Bonnard, où se passaient, disait-on, les plus étonnantes diableries. L'appartement était grand, très mal éclairé. Une lampe, placée au milieu d'une vaste table, laissait dans l'ombre les quatre coins de la pièce et ne jetait qu'une lueur douteuse sur les initiés assis tout autour.

Il y avait là une vingtaine de personnes, dont quelques-unes appartenaient au meilleur monde. Avant de procéder à l'interrogatoire de la table, on nous donna un spectacle assez récréatif et surtout assez troublant pour des gens nerveux. Le fils de la maison, un gamin de dix à douze ans, *medium* très remarquable, et qui, selon la légende, avait été dans une vie antérieure un roi nègre des plus puissants, se plaçait au milieu de la chambre et, d'un air avisé, ordonnait aux meubles de venir le trouver. Ce qu'il y a de plus curieux c'est qu'ils obéissaient. Quel truc, employait-on ? Je n'en sais rien, mais j'ai vu de lourds fauteuils se déplacer à la parole et rouler çà et là d'une manière insensée. L'énorme table se dressait de toute sa hauteur, comme un cheval qui se cabre.

Ceci n'était qu'une entrée de jeu. On s'asseyait autour de la

table calmée, quoique vibrante et frémissante encore. Les questions alors se croisaient, impatientes, désordonnées, souvent saugrenues. Je remarquai parmi les personnes qui prenaient le plus souvent la parole une jeune femme mise élégamment et de figure expressive. On me la nomma. C'était une artiste de haute distinction, peintre habile, miniaturiste de talent et qui a laissé un nom, Mme O'Connell. Les interrogations portaient généralement sur deux points : l'existence antérieure et l'avenir. Un monsieur, orné d'une superbe barbe rousse, ayant demandé quel personnage il avait rempli dans le drame de l'histoire, la table répondit : « Judas l'Iscariote. » Je pense que ce monsieur soupçonna Mme O'Connell d'avoir *impressionné* la table, et qu'il lui ménagea un tour de sa façon. Toujours est-il que l'artiste demandant avec insistance ce qu'elle deviendrait dans l'avenir, la table, nettement et brutalement écrivit : « Tu seras folle. » On m'a dit (je n'ai point vérifié le fait) que la prédiction s'était réalisée.

Les séances, dans d'autres milieux, n'étaient pas toujours si lugubres, et les tables avaient quelquefois des réponses très amusantes. Un soir — car c'était toujours le soir que s'accomplissaient ces sortilèges — je me rencontrai dans un cercle bourgeois avec le marchand de jouets, Alexandre Schanne, cet ancien compagnon de Murger, que le roman et le théâtre ont rendu célèbre sous le nom de Schaunard. Ce Schanne était un bon garçon, ayant le bagout parisien, modérément spirituel et très infatué de lui-même. Il a laissé des *Souvenirs* qui seraient plus intéressants s'il y parlait moins de son pantalon de nankin et de sa pipe. Assez bon exécutant en musique, — Champfleury l'a fait figurer dans les *Quatuors de l'île Saint-Louis*, — il se mêlait de composer, et la fameuse symphonie du *Bleu dans les arts* n'est pas un mythe. Enfin, il voulait peindre aussi, ne doutant de rien. Ce soir-là, Schanne avait fatigué la table de questions sur ses œuvres, et trouvant ses réponses un peu tièdes, il lui dit d'un ton impatienté : « Définitivement, qu'aimes-tu le mieux de ma peinture ou de ma musique? » Et la table, sans perdre une seconde : « Ni l'une ni l'autre. »

On n'a pas oublié le nom de Chavée, que ses recherches philologiques ont fait honorablement connaître. Ce que valait au juste l'érudition de Chavée, je n'en sais rien et ne m'en porte pas garant. C'était dans tous les cas un homme d'esprit. Il avait été

prêtre. Un jour, il convoqua deux de ses amis, anciens prêtres comme lui (du moins j'en suis sûr pour l'un d'eux), Héraudeau, l'un de nos collaborateurs au *Dictionnaire La Chatre*, et le maître de pension Deshoulières, à une séance de tables tournantes. Nos trois ex-curés s'installent autour du guéridon : « Y a-t-il quelqu'un ? — Oui. — Comment te nommes-tu ? — La Vierge Marie. » Stupéfaction profonde et protestations des défroqués. « — Allons, tu plaisantes, dis-nous ton vrai nom. — Je suis la Vierge Marie. — Prouve-le alors. — Soit, je vais vous apparaître. » Sur ce, voilà les trois anciens prêtres pris d'une peur folle. Ils lâchent le guéridon, dégringolent l'escalier, n'osant même pas retourner la tête. Héraudeau me conta l'histoire le soir même, encore tout courbé de frayeur, comme s'il avait senti la sainte Vierge sur ses épaules.

Cet Héraudeau était un drôle de corps. Il croyait à la métempsychose et prétendait tenir cette croyance de Mickiewicz. Passant avec celui-ci, par une chaude après-midi d'été, sur le Pont-Neuf, ils virent arriver en face d'eux un pesant omnibus qui montait péniblement vers le terre-plein, traîné par deux chevaux couverts de sueur, harassés de fatigue. « Regardez bien, dit Mickiewicz à son compagnon, que voyez-vous ? — Deux chevaux bien essoufflés. — Vous n'y connaissez rien. Ce sont deux papes qui ont commis sacrilèges sur sacrilèges et que Dieu a condamnés à revivre chevaux d'omnibus. »

Ce qui dégoûta beaucoup de croyants et fit perdre aux tables tournantes une grande partie de leur clientèle, c'est qu'il y avait des esprits non pas frappeurs, mais farceurs. Leur plus vif plaisir était de mystifier les néophytes en leur indiquant où gisaient des trésors que naturellement on ne trouvait jamais. Les gens de lettres — et non les moins malins — tombaient fréquemment dans ce panneau. Ce qui était amusant, c'est que les désignations topographiques étaient précises et correspondaient souvent à la réalité : « Allez, disait la table, rue de Denain, numéro 7, vous trouverez un marchand de bois et de charbons ; à droite, au fond de la cour, un hangar ; derrière ce hangar, un jardinet et, dans ce jardinet, un trésor. » Quelqu'un que je ne veux pas nommer, quoiqu'il ne soit plus de ce monde, vint me prier de l'accompagner par simple curiosité. Nous allons rue de Denain. Tout y était conforme à la description donnée. Chantier, hangar, jardinet. La conversation avec le marchand de bois fut

une vraie comédie. Ce charbonnier nous soupçonna des plus noirs desseins et nous interdit de pénétrer chez lui. Il y a longues années de cela et une belle maison s'élève à la place du chantier. Quant au trésor, on n'en a jamais entendu parler. Eh bien, le croiriez-vous, cette aventure ne découragea pas mon naïf ami ! Une autre table l'envoya dans une forêt près de Nantes, la forêt de Gâvre, vingtième allée à partir du rond-point, quinzième arbre à gauche ; et sous cet arbre, la fortune. « Nous n'avons rien trouvé », m'écrivit-il quelques jours après. Et il ajoutait philosophiquement : « Mais nous avons tué cent sept vipères en un jour. »

Que Charles Fauvety appartînt au spiritisme, on l'a nié, mais on a eu tort. Je donnerai tout à l'heure un document qui établit d'une manière incontestable ce qu'on pourrait appeler sa foi *immortaliste*. Comme philosophe cependant et comme écrivain, il ne relève pas de la littérature spirite au même titre que l'apôtre Allan Kardec. Son spiritualisme déiste qu'il a résumé dans un dernier ouvrage, *Théonomie*, avait pour organe dans la presse un recueil intitulé : *la Religion laïque*, estimable brochure de laquelle on aurait pu dire, comme Théodore de Banville de *l'Artiste* : « Journal paraissant quelquefois. » Cette *Religion laïque* ayant peu d'abonnés ou n'en ayant point, ne paraissait en effet que grâce à des sacrifices d'argent continuels, et bien qu'il eût une assez jolie fortune, Fauvety n'était pas toujours en mesure de les renouveler. Ses doctrines sont nobles d'intention, subtiles de dialectique, nuageuses de forme. Il semble aussi difficile de les réfuter que de les approuver pleinement. Notons pourtant à sa louange que, sans être expressément socialiste, il a beaucoup contribué, après Charles Fourier, à populariser la doctrine de la solidarité, — le nom, l'idée et l'application.

La conversation de Fauvety était non seulement agréable, mais remarquable. Il le savait ; aussi se faisait-il un plaisir d'inviter ses amis, de les recevoir dans sa maison et son jardin d'Asnières. Sans être celui d'Académus, ce jardin a entendu bien des discours intéressants, et les banquets offerts par le sage hospitalier avaient une petite couleur platonicienne tout à fait souriante. C'est peut-être là qu'a été prononcée pour la première fois, sur la nature, cette belle parole digne de mémoire : « La république des êtres. »

Non certes, le maître du logis n'eût pas été dépaysé parmi les

disciples de Platon. L'ironie socratique lui était familière. Il en usait souvent, en abusait quelquefois. Je l'avais défini « un esprit suave et pointu ». A un dîner chez notre regrettée amie Maria Deraismes, il avait tellement multiplié les nuances, les distinctions, les rétractations, les *si*, les *car*, les *mais*, que Maria, impatientée, lui dit tout à coup : « Écoutez, Fauvety, j'ai une grâce à vous demander, c'est, si je meurs avant vous, de ne pas prononcer mon oraison funèbre, de ne pas même me faire un article nécrologique. Vous seriez animé, je le sais, des meilleures intentions, votre début serait enthousiaste et la louange ne vous coûterait point. Seulement, la crainte d'exagérer, le désir de l'exactitude rigoureuse, la probité de votre conscience se reflétant dans votre langage, vous arriveriez, de nuance en nuance, de rectification en rectification, à tellement amincir le sujet, qu'il ne resterait plus rien de la pauvre Maria Deraismes. »



Maria Deraismes.

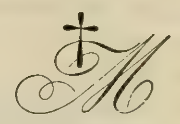
Par un contraste toujours frappant, quoiqu'il ne soit pas rare, ce fluet et mignon philosophe, cet éthéré dialecticien, avait pour femme une personne physiquement très forte, aux traits accentués, à la voix rude, prompte à l'exaltation, à l'indignation, d'une franchise sans pareille, la vérité sur les lèvres et, comme on dit, le cœur sur la main ; une vraie « paysanne du Danube ». Avant de porter, et très dignement, le nom d'un penseur original, cette personne s'était fait applaudir au théâtre sous le nom de Maxime, qui n'était pas le sien, comme on va le voir. La tragédie, lorsqu'elle est traitée avec talent, a quelque chance

encore d'intéresser le public; mais on ne se passionne plus pour ou contre les tragédiennes, comme on le faisait à une certaine époque, comme on le fit, notamment, lors des grands succès de Rachel, à qui l'on s'ingéniait à découvrir, à opposer des rivales. Maxime fut une de celles qui firent le plus de bruit et qui jetèrent le plus d'éclat. De ces temps de lutte ardente, de ces batailles héroïques, elle avait gardé un profond souvenir.

Chez cette femme très simple, très rangée au devoir et à la tranquillité de la vie domestique, la tragédienne ne voulait pas mourir. A la première occasion, au moindre prétexte, elle se réveillait, elle surgissait. Que ce fût à la réception du dimanche, dans sa charmante retraite d'Asnières, ou à Paris, chez des amis intimes, il ne fallait pas la prier longtemps pour qu'elle consentît à déclamer quelque scène d'*Horace* ou de *Phèdre*; et alors un phénomène singulier se produisait: cette personne qui, l'instant d'auparavant, paraissait lourde, vulgaire, essentiellement prosaïque, au bout de quelques minutes semblait absolument transfigurée. Sans l'illusion de la scène, de la rampe, du décor, du costume, par le seul prestige du talent elle nous faisait éprouver l'impression la plus profonde et, dans un cadre restreint, donnait le sentiment du grandiose. On comprenait alors son passé, ses succès et le regret qu'elle devait avoir conservé d'une carrière brusquement interrompue.

Un détail touchant et qui, cependant, pouvait faire sourire, c'était de voir le philosophe Fauvety tenant la brochure, attentif à la réplique comme un simple confident de tragédie. Contrairement au refrain populaire, ces époux, si peu assortis en apparence, s'entendaient parfaitement et l'on passait avec eux des moments fort agréables. Maxime, dans sa vie d'artiste, avait beaucoup vu, et comme aussi elle avait beaucoup retenu, elle savait sur toutes sortes de personnages des histoires curieuses. Si elle eût écrit ses *Mémoires* ils auraient certes été très piquants. Elle me demanda, en plaisantant, si je voulais l'aider à les rédiger. Je regrette de n'avoir pas accepté la proposition. Nous y avons perdu un recueil de très intéressantes anecdotes.

Mme Fauvety partageait les idées et les croyances de son mari. C'est donc d'accord avec elle, de son plein consentement et, en quelque sorte, d'après ses recommandations, que fut composé et envoyé le billet de faire part suivant. Il en dit plus long sur certains états d'esprit que tous les commentaires de la critique :



Monsieur CHARLES FAUVETY a l'honneur de vous faire part de la mort terrestre de Madame FAUVETY, son épouse, née FORTUNÉE GARIOT et vous prie de vous joindre à lui pour reconduire pieusement le corps à sa dernière demeure.

Son âme s'est envolée le 13 Mars 1887, à 4 heures et demie du matin.

Après s'être améliorée par une longue existence de travail et de devoir, elle est allée, avec toutes ses vertus et ses forces acquises, se recueillir et se préparer à une vie nouvelle.

N. B. — Elle a voulu n'appeler à son convoi qu'un petit nombre d'amis et de parents ; elle a recommandé qu'on évitât, dans ses funérailles, toute chose inutile ou de vanité, et qu'on donnât aux pauvres, sans acception d'opinion ou de croyance, ce qui se dépense ordinairement *en pompes funèbres.*

J'ai anticipé sur les années en transcrivant ce document caractéristique. Je ne crois pas que vers 1865 Charles Fauvety fût acquis d'une façon aussi absolue aux espérances spirites. Ce n'est pas du moins cet élément qu'il apporta dans une société où tout le monde s'honorait de l'avoir pour collègue : *l'Alliance religieuse universelle.*

Nous passions dans la rue Saint-Honoré, devant le café de Danemark, et j'allais y entrer. Antony Méray, qui m'accompagnait, me mit la main sur le bras en me disant : « Gardez-vous-en bien. Ce café est rempli de dieux. » C'était à peu près exact. Il y en avait bien quatre ou cinq, ayant chacun leur groupe de fidèles et leur culte. L'un d'eux, nommé Tourreil, avait hérité comme influence du célèbre Ma-Pa, que quelques braves gens avaient en grande vénération. En dehors de ces petites communautés excentriques, d'anciennes agglomérations subsistaient comme les Gallicans ; d'autres se formaient comme les Vieux-Catholiques.

Qui parle aujourd'hui des Gallicans ; qui se souvient de l'austère et laborieux Bordas-Demoulin ? Son *Éloge de Pascal*, couronné par l'Académie française, lui avait cependant donné la notoriété, et par sa vie rigide, par sa pauvreté volontaire, il avait su conquérir une véritable autorité morale. Aujourd'hui, la question des rapports entre l'Église et l'État a, sinon perdu de son importance, du moins changé d'aspect. Avant 1870, elle se posait encore pour plusieurs entre l'Église de Rome et l'Église de France. A l'ultramontanisme, on ne conservait d'autre réplique ou d'autre barrière que le gallicanisme. On évoquait ce fantôme, car c'en était un (et rien de plus), aux moindres incartades de la papauté. Quelques publicistes se réunissaient chez François Huet, le successeur et le continuateur de Bordas-Demoulin. Adolphe Guéroult m'y conduisit et j'assistai à de fort intéressantes conversations.

Ce François Huet était un écrivain de mérite, très compétent en philosophie, et qui a laissé deux ou trois volumes assez remarquables. Il nous quitta pour devenir précepteur d'un roi quelconque, devers les Carpathes ou les Balkans, et le cénacle improvisé se dispersa. J'avais fait dans ces réunions intimes la connaissance de Destrem, que je devais retrouver à *l'Alliance religieuse* et aux *Amis de la paix*.

En fait de Vieux-Catholiques, je n'en ai connu qu'un, mais

c'était un bel échantillon. Jean Wallon représentait le parti avec conviction, et je me suis même quelquefois demandé s'il ne constituait pas le parti à lui tout seul. Le hasard devait me faire rencontrer successivement les anciens compagnons de Murger. J'avais vu Champfleury à l'*Opinion*, Schaunard autour d'une table tournante, et Wallon m'apparut sous les traits d'un apôtre, très pacifique d'ailleurs, et très tolérant. Murger, pour mieux déguiser ce Wallon, en avait fait Gustave Colline, et c'est sous ce nom qu'il est connu des personnes qui lisent encore la *Vie de Bohème*. Le portrait que le romancier en a tracé est du reste assez ressemblant. Wallon resta jusqu'à la fin de sa vie un bouquiniste émérite et passionné. Ses poches étaient littéralement bondées de bouquins, et il m'a rarement fait visite sans que je visse pleuvoir autour de lui quelques vieux volumes qu'il venait d'acheter sur les quais. Il avait travaillé auprès d'Augustin Thierry, et M. Amédée Thierry se l'attacha quelque temps comme secrétaire.

Wallon était curieux à entendre sur les dernières années de l'illustre aveugle. Il savait plus de choses qu'il n'en disait, mais il en laissait assez deviner pour que l'on entrevît quelles obsessions avaient pesé sur la fin de cette glorieuse existence. A défaut d'une conversion déclarée, il s'agissait d'obtenir des adoucissements, des atténuations à certaines pages trop vives de la *Conquête de l'Angleterre*. Il paraît que le Père Gratry, qui n'était pas d'un esprit embarrassé, alla jusqu'à promettre au pauvre paralytique de lui rendre la santé, le mouvement, la vue, s'il consentait à modifier son texte primitif. La plupart de ces obsessions furent conjurées par la fermeté de M. Amédée Thierry, âme religieuse, conscience très droite, caractère incapable de se prêter à une fâcheuse transaction.

Il n'est jamais bon, quand on court la même carrière, d'être le frère d'un homme trop célèbre. Thomas Corneille, si ingénieux, Marie-Joseph Chénier, si brillant, Paul de Musset, si distingué, en ont fait la dure épreuve. Amédée Thierry compléterait aujourd'hui cette démonstration. Sa réputation s'est perdue dans la gloire de son frère. Peut-être, au point de vue de la science, ses recherches sur les origines gauloises ont-elles besoin d'être rectifiées en quelques points, mais ses belles études sur le monde romain, sur les premiers siècles de l'Eglise, son *Saint Jérôme*, son *Saint Jean Chrysostome*, son *Nestorius* offrent les plus hautes

qualités d'impartialité, de lumière ou pour mieux dire, de vivante couleur. Cet homme excellent m'a honoré de son amitié jusqu'au dernier jour, et c'est grâce à ses chaudes recommandations que j'ai trouvé en Suisse, particulièrement dans la famille de Candolle, l'accueil le plus bienveillant.

Amédée Thierry pensait avec raison qu'on ne lui rendait pas une entière justice, et il en souffrait, mais sans colère ni amertume. Wallon avait pour lui une juste vénération. Ces deux âmes droites étaient faites pour se comprendre. Ce très simple Colline eut pourtant son moment de *grandeur*. Sous le ministère Ollivier, il fut rédacteur en chef de l'*Étendard* et directeur de l'Imprimerie impériale. Il est vrai qu'il ne conserva ces hautes fonctions que trois jours. En philosophe pratique, il rentra dans son modeste appartement de l'île Saint-Louis où, lorsqu'il ne se plongeait pas dans ses bouquins, lorsqu'il ne composait point de solides ouvrages comme *Emmanuel* et *le Clergé de 89*, il faisait de la musique ; car les fameux quatuors de Champfleury se tenaient chez lui (1). Cet ancien bohème était le plus sobre des hommes. Je ne lui ai jamais vu absorber que des flots de tisane, dans la persuasion qu'il aurait raison de son asthme à force d'eau chaude. C'est l'asthme qui a triomphé et le digne Wallon est mort sans avoir pu m'expliquer ni peut-être s'expliquer à lui-même ce que c'est qu'un Vieux-Catholique.

« Qui trop embrasse mal étreint. » Cette expression proverbiale pourrait s'appliquer avec justesse à l'*Alliance religieuse universelle*. Assurément il y avait dans cette tentative de réconciliation, ou tout au moins de conciliation entre les diverses communions et même les diverses opinions religieuses, une haute et généreuse pensée. Ce que les fondateurs de l'œuvre ne savaient pas, ce qu'aucun de nous n'avait encore suffisamment observé, c'est que si les religions se rattachent pour ainsi dire les unes aux autres par leurs sommets, par leurs affirmations générales, elles ne se précisent et n'existent réellement que par les détails de leurs rites, les particularités de leurs traditions, la rigueur formaliste de dogmes essentiels. Au point de vue de la doctrine, l'*Alliance religieuse* ne pouvait donc aboutir qu'au déisme. Est-ce à dire que son action ait été complètement infruc-

(1) Un musicien aussi modeste que distingué, M. [illegible] de l'Opéra a composé sur un thème de Champfleury *le quatuor pittoresque*.

tueuse? En aucune façon. Des esprits distingués s'y sont formés et produits dont les enseignements n'ont point été perdus, dont la parole n'a pas été vaine.

Notre ami Durandeau, le professeur, le poète, l'érudit, cantonné aujourd'hui dans ses recherches bourguignonnes, toujours plein de verve et de feu, pourrait, aussi bien que moi, raconter l'histoire de cette association dont il fut l'un des membres les plus actifs, je pourrais dire les plus remuants, car il était singulièrement mouvementé. Se souvient-il au moins, dans sa champêtre retraite, de l'impatience que provoquait chez lui l'idée d'une présidence quelconque aux séances de notre comité? « Pourquoi, s'écriait-il avec un geste plein d'ardeur, un monsieur qui m'empêche de parler quand j'en ai envie et qui me somme de discourir quand je veux me taire? Point de président! Tout au plus un *Modérateur* comme chez les quakers américains. » Dieu sait cependant si notre président se montrait pacifique et peu autoritaire! C'était un modeste répétiteur pour le baccalauréat, abritant et enseignant quelques jeunes étrangers dans son appartement de la rue Claude-Bernard. Henri Carle possédait, je crois, un bagage littéraire et philosophique très mince. Il avait écrit quelques pages sur la théophilanthropie et se flattait de pouvoir la ressusciter. Du reste, parfaitement humble et doux, dénué de tout prestige à cause de sa voix et de sa démarche qui évoquaient invinciblement l'image du canard domestique, et n'usant de sa prépondérance présidentielle que pour supplier Charles Hayem de ne pas tourner constamment autour de l'assemblée, sous prétexte de délibérer.


Durandeau à l'âge de 30 ans.

Sur ce milieu un peu confus et assez neutre, deux personna-

lités originales se détachaient : Auguste Desmoulins et Hippolyte Destrem.

Desmoulins était un des gendres de Pierre Leroux. Sa femme, au bout de quelques années, devint folle. Il demeura pour elle très affectueux et supporta ce malheur avec une grande égalité d'âme. Quand elle mourut, il épousa une personne de mérite qui lui témoigna beaucoup de dévouement. Conseiller municipal de la ville de Paris, Desmoulins a fait preuve de connaissances étendues, et certainement il serait arrivé à la députation si sa santé, depuis longtemps ébranlée, ne l'avait forcé de se retirer en province. Il s'y éteignit doucement, toujours occupé, jusqu'à sa dernière heure, de la liberté politique et des réformes sociales.

Orateur, Auguste Desmoulins ne l'était pas, mais parleur incomparable, au plus haut degré. Je l'ai entendu à l'*Alliance* et aussi, plus tard, aux *Amis de la Paix* où il siégeait près de moi ainsi que Destrem. La lucidité de sa parole avait quelque chose de si séduisant et de si pénétrant que, même à ses plus résolus adversaires, il était difficile d'y résister. C'était un enchaînement calme, un tissu d'arguments se déroulant avec une force tranquille. Le sophisme ne l'effrayait pas, et il savait si bien le colorer, il le développait en si bons termes, qu'on ne pouvait point lui en savoir mauvais gré.

Auguste Desmoulins avait un désir, une idée fixe, très légitime d'ailleurs, c'était de faire réimprimer les œuvres de Pierre Leroux. Nous n'étions pas très riches à l'*Alliance*, et nous ne pûmes jamais réunir les fonds nécessaires à une publication qui s'annonçait comme devant être volumineuse. Quand on pense à l'influence longtemps exercée par Pierre Leroux, et quand on s'est rendu compte de tout ce que nos philosophes (je dis les plus illustres) lui ont *emprunté*, — pour employer un mot honnête, — on s'afflige d'un pareil abandon, d'un tel oubli, et l'on aime à croire que pour lui aussi le jour de la justice viendra.

Destrem paraissait taillé pour vivre cent ans. Il le croyait, le disait et avait établi sa vie, ses projets, ses travaux en conséquence. Dans sa quatre-vingtième année, il devait composer tel ouvrage ; tel autre dans sa quatre-vingt-dixième. On peut dire de lui, sans que cette fois la locution soit banale, que la mort l'a surpris. Dans les conversations privées, dans les réunions publiques, dans nos comités, Destrem apparaissait toujours comme

un être à l'état continu d'ébullition. Une fille du duc de Noailles raconte que quand Saint-Simon venait chez son père et qu'il s'animait (ce qui n'était pas rare), on voyait sa tête fumer. Il me semble qu'avec des organes plus affinés nous aurions vu fumer la tête de Destrem. Cette grosse tête, cette chaudière où bouillonnaient les idées et les systèmes, je la considérais avec un respect mêlé de crainte, redoutant toujours de la voir éclater et cherchant en vain la soupape.

Quoique ou parce que philosophe, il n'aimait pas la controverse. Son visage se congestionnait facilement à la moindre objection, mais cette contrariété n'allait jamais jusqu'à la colère. Disciple de Fourier, il avait gardé du maître le goût des séries détaillées. Par exemple il avait trouvé, à ce qu'il appelait notre décadence, trente deux causes positives, pas une de plus, pas une de moins. Métaphysicien de vieille roche, il a écrit un beau livre, *le Moi divin*. C'est là qu'il a émis cette pensée, que d'autres ont reprise en l'étendant : « Un Dieu libre ne peut avoir créé que des êtres libres. » Le seul tort de Destrem était d'être son propre tourbillon à lui-même, et de ne rien voir au delà. On en jugera par ce fait. Il nous invita un jour pour *concerter nos travaux*, en séance de comité. Tout d'abord il nous lut un très gros manuscrit de sa façon; ensuite il nous entretint des réponses qu'on pourrait lui faire et des répliques qu'il pourrait opposer à ces réponses. Cela dura deux heures. Aucun de nous n'avait encore ouvert la bouche. Alors Destrem se levant et prenant son chapeau : « Allons, Messieurs, nous pouvons nous séparer, nous avons fait aujourd'hui de la bonne besogne. »

Si l'*Alliance* n'avait pas réussi à fonder l'éclectisme religieux auquel nous visions innocemment, elle avait du moins contribué à répandre et à honorer l'esprit de tolérance. Mais de là à revenir au culte des théophilanthropes, comme l'insinuait timidement Henri Carle dans notre journal, *la Libre Conscience*, il y avait un abîme, et personne de nous ne s'avisa de le franchir. Notre plus sérieuse ou, pour mieux parler, notre unique manifestation publique fut un congrès présidé par Henri Martin, où nos théories furent exposées par divers orateurs. J'y lus un mémoire sur les églises unitaires d'Europe et d'Amérique, ce qui fit dire à un journaliste que j'avais porté « le coup du mémoire. » C'était dans tous les cas un bien petit coup et très peu efficace.

Il y a quelques années, me trouvant en Angleterre, je vis

annoncer que le dimanche, à Londres, dans la chapelle de Little Portland, l'église unitariste célébrerait son service hebdomadaire. Je ne manquai pas d'y assister et je fus profondément impressionné par le recueillement de l'auditoire, la simplicité du rite, la gravité passionnée du jeune pasteur, M. Janko. Son discours, autant qu'il me fut possible de le suivre, me parut très simple. Il insista sur l'ordre naturel et sur les bienfaits qui en résultent pour l'homme. Sa belle figure exprimait véritablement la joie évangélique. Quand il eut terminé, on chanta, non sans ferveur, quelques cantiques avant de se séparer. Point de cierges, point de mendiants, point de quête. En sortant, je vis Little Portland rempli de beaux équipages et l'on me dit que ces personnes riches pourvoyaient aux frais, d'ailleurs insignifiants, du culte. Il y avait d'autres églises unitairiennes à Londres, plus considérables et très suivies. A Boston, à Baltimore, les unitaires ont des cathédrales. Les déistes français n'ont même pas su fonder une chapelle.

Un seul homme, peut-être, lorsqu'il opéra sa conversion du protestantisme libéral au théisme chrétien, aurait pu donner une impulsion décisive et lancer le déisme dans une voie pratique, c'est M. Félix Pécaut. Ce nom n'éveille aujourd'hui, chez la plupart de nos contemporains, que l'idée d'un des meilleurs et des plus dévoués éducateurs de la jeunesse. Le Pécaut dont je parle avait trente ans de moins. D'origine béarnaise, ardent comme les gens de son pays, il avait passé une partie de sa vie dans le Midi et s'était établi à Salies-de-Béarn avec sa famille. C'est là que, pasteur protestant, il médita sur l'Évangile et en tira ce livre d'une importance capitale : *le Christ et la Conscience*. Comme Théodore Parker, il osa poser la thèse de l'humanité imparfaite du Christ, comblant ainsi la lacune qui sépare la créature du créateur en faisant, en quelque sorte, rentrer Jésus dans le rang de l'humanité.

Probablement à cette époque eut lieu sa démission de pasteur qui avait beaucoup frappé Scherer, et dont celui-ci m'a plusieurs fois parlé. Pour moi j'entrai en rapport avec Félix Pécaut, lorsqu'il publia l'*Avenir du théisme chrétien*, non seulement par des articles, mais par une correspondance suivie. Ces lettres si élevées, si pures, d'un souffle si généreux, je me suis fait un devoir de les garder. Il y a là le son et la candeur d'une conscience d'ivoire et une éloquence latente qui ne demandait qu'à se manifester.

Cette éloquence, j'en eus plus tard une preuve bien convain cante.

C'était au synode, où les orthodoxes et les libéraux se livrèren une dernière bataille. Coquerel avait très brillamment discouru M. Guizot avait répondu par un discours superbe et d'une flamm étrange chez un homme de quatre-vingts ans passés. Qui oserai parler après ce maître orateur? Quand je vis Pécaut se lever d son banc, j'eus un battement de cœur, mais je fus bien vit rassuré. Rarement un langage plus approprié, plus net, plu sobre et pourtant plein d'une chaleur concentrée, fut mis au ser vice d'une conception religieuse plus étendue et plus profonde Si les comparaisons bibliques sont permises quand il s'agit d théologie, je dirai en prenant M. Guizot comme Goliath qu Pécaut fut le David qui resta triomphant. Depuis, sa fronde es demeurée oisive. Le militant des grandes luttes s'est tourné ver la pratique de la haute éducation, il y a fait des merveilles. Mai le moment le plus glorieux de sa vie n'a-t-il pas été celui où i combattait le bon combat, même sans espoir de succès?

XII

ERNEST BERSOT. — LABOULAYE. — FRANCIS MAGNARD. — DES ESSARTS. — CLARETIE. — DUPONT-WHITE. — ALBERT CIM.

De 1860 à 1870, j'ai habité Sèvres, puis Saint-Cloud. Ce qui me fit choisir le séjour de Sèvres, c'était le voisinage de mon compatriote et ami Ernest Chesneau. Dès mes premiers articles à l'*Opinion Nationale* il m'avait écrit, me rappelant nos communes origines rouennaises et s'autorisant de l'amitié d'Eugène Noël. Nous fûmes promptement liés, et pendant des années nous travaillâmes fraternellement à côté l'un de l'autre. On nous appelait volontiers *Vieux Sèvres*, ce qui n'avait rien de blessant. Un jour que nous avions écrit à Sainte-Beuve pour le féliciter de ses articles sur Béranger, celui-ci nous répondait : « Je suis bien sensible à l'approbation de l'école de Sèvres. Elle compte beaucoup pour moi. Cœur et esprit, l'école de Sèvres ! »

Nos directions cependant étaient assez différentes. Il y avait en Chesneau un fonds de romantisme dont il ne s'est jamais départi, même quand il a donné la main aux impressionistes, japo-

nistes et autres prétendus sectateurs de la réalité absolue. En outre, il ne tarda pas à devenir bonapartiste. Comment ? je ne le sais trop. Peut-être à cause de son passage à la *Revue Européenne* (laquelle ne produisait pas semblable effet à tout le monde), peut-être en raison de ses fréquents rapports, comme critique, avec l'administrateur des Beaux-Arts. M. de Nieuwerkerke — celui à qui Préault disait : « Qu'est-ce que ça vous fait de n'avoir pas de talent puisque vous êtes le bel homme ! » — avait pris Chesneau en particulière faveur. Il fut son introducteur dans le salon de la princesse Mathilde et consentit même à tenir un de ses enfants sur les fonts de baptême. Ce qu'il y a de curieux c'est que cet impérialiste très sincère s'était brouillé avec son père, honorable avoué à la cour d'appel de Rouen, bourgeois conservateur, qui ne pouvait pardonner à son fils l'excès du républicanisme. Malgré nos divergences d'appréciation sur la vie et sur l'art, nous nous entendions par un même besoin de sincérité, par une même recherche de l'original et du nouveau.



Ernest Chesneau. 1865.

Au fond, Ernest Chesneau était un aventureux. Il l'était en matière de goût comme dans les premières résolutions de sa jeunesse, dans les premiers actes de sa carrière. Ne disons pas trop de mal des aventureux. Quand ils ne se cassent point le cou, ils ont des rencontres heureuses et des réussites brillantes. Chesneau a découvert plus d'un talent, stimulé plus d'un artiste, mis en relief et en lumière plus d'un nom qui, sans lui, serait resté obscur. Moins philosophe que Castagnary, il avait plus que lui l'instinct des choses de métier (ayant un peu pratiqué lui-même), le flair immédiat du critique. Atteint de bonne heure et peu à

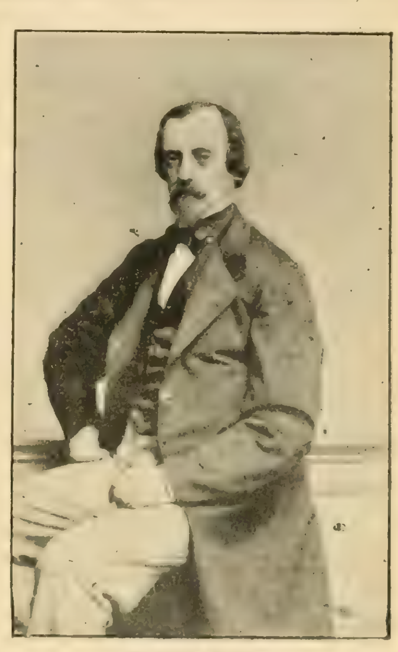
peu miné par la maladie, il ne lui a pas été accordé de donne
entièrement sa mesure. On peut cependant affirmer que ses tra
vaux sur la peinture anglaise doivent être considérés comme défi
nitifs et font autorité pour les plus fins connaisseurs. Le
Anglais ont traduit plusieurs de ses ouvrages ; ils estiment beau
coup l'ami, le correspondant et l'interprète de leur grand critiqu
Ruskin.

Chose singulière et pourtant pas aussi rare qu'elle le devrai
être, Chesneau, qui avait appris l'anglais assez tard, le lisait
l'écrivait fort bien, mais ne pouvait ni le parler ni le comprendr
oralement. Dans ses voyages en Angleterre, quand il n'avait pa
un truchement avec lui, il se sentait absolument isolé. Mêm
aventure était arrivée à Jean-Jacques, qui en perdit quelque peu
la tête. C'est qu'en effet la langue parlée a si peu de rapport ave
la langue écrite ! Je puis citer à ce propos un fait qui se pass
comme nous étions à Sèvres, histoire dont un de nos amis ne se
tira pas tout à fait à son honneur.

Après avoir longtemps professé les humanités, au lycée de
Versailles, Alfred de Sadous s'était établi dans cette ville. Sou-
vent il venait nous voir, ayant conservé avec son ancien élève
Chesneau d'excellentes relations. Il nous parlait de ses traduc-
tions qui faisaient l'occupation de sa retraite et l'empêchaien
d'en sentir le poids. Ce n'était point à de minces ouvrages ni à de
petits auteurs qu'il s'adressait. De prime-saut il s'était attaqué à
l'*Histoire de la Grèce* de Grote. Dix-neuf volumes, s'il vous plaît
du texte le plus compact qui se puisse imaginer ! M. Grote fut
enchanté. Une correspondance toute cordiale s'engage entre
l'auteur et le traducteur. Appelé à Paris par ses recherches,
l'illustre historien anglais, désireux de voir son fidèle interprète,
lui annonce sa prochaine visite. Rendez-vous est pris dans un
restaurant.

Nos deux augures se rencontrent, se serrent la main et après...
Une répétition en miniature de la Tour de Babel, chacun parlant
sa langue avec conviction et n'entendant point celle de l'interlo-
cuteur. Avec de l'encre et du papier on sortit d'embarras. Mais
il est dur de venir de Londres pour faire avec son traducteur un
dîner à la muette. Disons pourtant, afin de sauvegarder l'amour-
propre français, que M. Grote était le plus coupable, puisque notre
langue parlée s'écarte beaucoup moins que l'anglais de la langue
littéraire. Du moins c'est nous qui le prétendons.

Entre l'école de Sèvres et la colonie de Versailles de courtoises relations s'établirent et se maintinrent pendant plusieurs années, grâce à l'amicale et persévérante initiative d'Alfred de Sadous. Reçu sur le pied d'intimité chez Édouard Laboulaye, il m'y présenta et me fit aussi connaître Ernest Bersot. Par ce dernier je devais également faire connaissance avec Edmond Scherer et, ce qui me fut beaucoup plus agréable, avec l'aimable Charles Lévêque, professeur de philosophie grecque au Collège de France, qui était venu chercher près des bois de Bellevue liberté, calme et santé pour achever une œuvre longuement caressée, *la Science du Beau*.



Charles Levèque.

On ne saurait se dissimuler que le nom de Laboulaye a perdu aujourd'hui beaucoup de son éclat. Sa grande édition de Montesquieu n'a pas satisfait les esprits difficiles, et les recherches des contemporains sur Benjamin Constant amoureux ont momentanément rejeté dans l'ombre son Benjamin Constant politique. Tout cela n'est ni très juste, ni très définitif. Il n'en est pas moins vrai qu'une ombre s'est étendue sur cette figure, éclairée d'un jour si vif pendant les dernières années du second Empire. Lorsque je vis Laboulaye dans sa demi-solitude du parc de Clagny, la fameuse histoire de l'encrier n'avait pas encore eu lieu ; cependant sa popularité visiblement diminuait, et son humeur, qui, je crois, n'a jamais été très commode, s'en aigrissait. Il m'accueillit fort bien, mais non sans me reprocher, avec une insistance quelquefois déplaisante, ma sympathie pour Renan et le concours que je lui avais apporté dans l'*Opinion Nationale*. Sa conversation était plus instructive qu'intéressante, parce qu'elle était hachée de mille petites épigrammes contre les contemporains. Ce qui excuse

Laboulaye, c'est qu'il avait une maladie d'estomac, et que ce genre d'affection ne prédispose pas à l'égalité d'humeur. Bien que Mme Laboulaye, souffrante elle-même d'une maladie de cœur, fît avec bonne grâce les honneurs de cette maison, je ne m'y sentais pas à mon aise, et je n'y vins à la fin que par simple politesse.

Il n'en fut pas de même pour mes rapports avec Bersot. Sa bienveillance à mon égard ne se démentit jamais et j'en ai eu jusqu'au bout de sa carrière des preuves incontestables. De mon côté, je lui ai toujours gardé et témoigné la plus vive sympathie. Sa modeste chambre, rue de la Chancellerie, m'a souvent fait penser au logis de La Bruyère tel que nous le décrit Vigneul-Marville. C'était bien aussi le vrai philosophe, laborieux et souriant, que l'on trouvait à sa table de travail, en train d'écrire quelques chapitres de philosophie ou quelque article des *Débats*, et que l'on ne surprenait ni ne dérangeait jamais. « Je vous empêche de travailler, disait le visiteur un peu confus. — Quel service vous me rendez, au contraire ! Je suis horriblement paresseux et le tête-à-tête avec mon papier ne m'offre rien de réjouissant. Mettons-le de côté et causons tout à notre aise. »

Ce n'était assurément pas un révolutionnaire que Bersot, mais ce n'était point non plus un esprit pliant et mou. Professeur de philosophie à Bordeaux au moment où le père Lacordaire venait y prêcher une sorte de mission, il s'était si nettement expliqué sur la manière paradoxale et sophistique du célèbre dominicain, que ses très timides supérieurs universitaires en avaient pris peur et s'étaient scandalisés. On le mit à l'épreuve, et le recteur, qui n'était probablement pas un grand théologien, lui demanda : « N'admettez-vous point que Dieu ait enseigné à Adam le nom des choses dans le Paradis Terrestre ? » Plutôt que de répondre à de pareilles sottises et de faire des concessions, Bersot quitta sa chaire. Replacé bientôt à Dijon, grâce à l'intervention de Cousin, puis à Versailles, il avait donné sa démission le lendemain du 2 Décembre, et se serait trouvé presque sans ressources si les démarches de quelques personnes ne lui avaient procuré des répétitions. Le mobilier sommaire de son appartement indiquait avec évidence que, même depuis son entrée au *Journal des Débats*, la fortune n'était point venue le visiter. Je crois d'ailleurs que de ce qu'il pouvait gagner il disposait en faveur d'une sœur et d'une nièce auxquelles il portait le plus sérieux intérêt. Ces

dames habitaient Arcachon. Bersot allait y passer des mois entiers, et ce séjour lui a inspiré les plus ravissantes pages qu'il ait écrites.

Quand il était à Versailles, il venait quelquefois me chercher à Sèvres ; de là nous montions à Bellevue, chez les amis Lévêque, et après une halte plus ou moins longue, je le reconduisais à travers bois jusque chez lui. Nous étions de solides marcheurs devant l'Éternel, et surtout de fiers causeurs, car l'entretien ne languissait pas une minute. Ce qui me frappait dès lors et ce qui m'a frappé bien davantage plus tard, en y réfléchissant, c'est que le ton de la causerie chez Bersot était un enjouement constant, aussi loin de la plaisanterie mordante que de la grosse gaîté. Cette disposition lui était naturelle et rendait son commerce aussi agréable dans le monde, où il aurait été très fêté s'il l'avait voulu, que dans la vie intime. Dès cette époque il commençait à ressentir les atteintes du mal qui devait le ronger et l'emporter. Son teint était toujours fort échauffé, son visage couvert de rougeurs qui dénotaient l'âcreté du sang. Quoi qu'il en fût, il ne faisait jamais la moindre allusion à ses inquiétudes ou à ses malaises, et tel il est demeuré stoïquement jusqu'à la fin.

La dernière fois que je le vis, c'était à Paris, rue d'Ulm, dans son cabinet de directeur, à l'École normale. L'hiver approchait, cet hiver qu'il ne devait point passer. Les après-midi se faisaient noires. On apporta une lampe. Bersot, assis dans son fauteuil, appuyait le bras sur le bureau et sa main retenait un mouchoir sur la joue malade, sans cesse creusée, toujours saignante. J'avais un renseignement à lui demander, il s'empressa de me le donner, avec son obligeance habituelle. Nous causâmes ensuite de diverses personnes que nous avions connues et qui s'étaient éloignées ou dispersées. Il fit sur quelques-unes d'entre elles de ces remarques fines et spirituelles auxquelles il nous avait accoutumés. Quand je me levai pour prendre congé, il me serra la main un peu plus fort et un peu plus longuement que d'habitude. Peu de jours après, j'appris sa mort.

Mais à notre heureuse époque de Sèvres et de Versailles, nous étions loin d'entrevoir un si sombre avenir. Nous nous réunissions parfois pour des agapes très frugales, tantôt chez Bersot, tantôt chez un original de premier calibre nommé Langlacé. Ce brave et digne garçon, aussi estimable que peu équilibré, pous-

sait l'amour des philosophes et de la philosophie à un degré vraiment maladif. Charles Lévêque, malgré sa mansuétude, en était souvent excédé.

Langlacé se faisait un plaisir de nourrir et de désaltérer les philosophes. Je me rencontrai à dîner chez lui avec Émile Saisset, et j'assistai à une conversation très intéressante entre ce brillant causeur et Bersot, qui était bien de force à lui donner la réplique. Il s'agissait de Cousin. Saisset, avec sa pointe acérée de langage, emportait le morceau et disséquait le maître tout vivant. Bersot le défendit modérément, selon sa nature, et obstinément. Il ne laissa passer aucun reproche sans le réfuter ou du moins le discuter. J'avoue que je fus surpris, sachant à quoi m'en tenir sur la dureté de Cousin et son avarice envers ses secrétaires. Il fallait que cet homme étrange eût un bien grand don de fascination, puisque des personnes comme Bersot et Lévêque, qui n'avaient guère eu à se louer de lui, ne laissaient jamais échapper un mot de blâme à son égard. Tels de ses secrétaires furent moins résignés, par exemple le malheureux Lamm, de qui Taine m'a parlé avec une pitié profonde, et dont la fin tragique a inspiré à Sarcey l'un de ses meilleurs ouvrages.

Quant à Langlacé, nos relations cessèrent brusquement. Après quelques entrevues, il me glissa un article pour l'*Opinion Nationale*, me priant de l'appuyer auprès de Guéroult. Je n'eus qu'à jeter les yeux sur ce papier pour être persuadé que l'insertion au journal n'en serait pas possible. C'était une déclamation en dix ou douze paragraphes, commençant chacun par ses mots : « J'aime la philosophie ; » du reste un vide parfait. Je remis l'article à notre rédacteur en chef en le recommandant de mon mieux. Cela ne servit de rien. Au beau milieu de ce morceau d'éloquence, Guéroult plia les feuillets et me les rendit en me disant : « J'aime la philosophie, mais pas celle de ce monsieur. » A partir de ce jour mémorable les agapes cessèrent et l'amphitryon disparut.

Jules Levallois.

(A suivre.)



La fantasia. (Page 516.)

LE MAITRE DE L'HEURE [1]

(Suite.)

X

LE BACHAGHA.

Le 9 mars 1871, le Bachagha Mohammed-el-Mokrani ayant mis en sûreté ses récoltes, ses troupeaux et ses richesses, adressa, pour la troisième fois, au général Lallemand, sa démission ainsi motivée :

« Vous m'avez fait connaître que vos affaires étaient terminées et que vos ennemis disparaissaient avec une paix honorable. De cela il faut rendre grâces à Dieu! En ce qui me concerne, vous êtes témoin que j'ai tenu jusqu'au bout mes engagements. Mais,

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai 1897.

puisque la France a maintenant retrouvé la paix, moi, je reprends ma liberté. Le gouvernement continuant de rester aux mains des civils, je vous renouvelle pour la troisième fois ma démission de Bachagha. Je vous retourne avec cette lettre mon mandat de février. Je vous avais dit que jamais je ne combattrais la France étant à son service. Je tiens parole. »

Aux termes des nouveaux décrets, le général Lallemand n'avait plus qualité pour répondre au Bachagha. Il transmit cette lettre au commissaire extraordinaire, qui seul pouvait accepter ou refuser. Le résultat de cette intervention fut un télégramme où l'on avertissait le Bachagha qu'il eût à s'adresser officiellement à l'autorité civile. En attendant, « on le rendait responsable des désordres qui pouvaient survenir dans son commandement. »

Au reçu de cette dépêche, Mokrani fit avertir ses parents et ses amis qu'il leur demandait de se réunir à son château de la Medjana pour tenir conseil.

Protégé par les crêtes de Séra-el-Mraba, le bordj élevait sa silhouette blanche, ses volets vert pâle, au-dessus du village formé par les services et les habitations des clients. Une solide muraille portant bastions et créneaux, capable de résister longtemps aux légers obus des canons de montagne, entourait le corps de bâtiment, la cour et les jardins. Une source limpide, habilement distribuée, faisait circuler l'eau dans tout le village et surgir, au pied des murailles, un jardin planté d'arbres de France, décoré de fontaines et de faïences mauresques, frais comme une oasis.

L'état-major du Bachagha était formé de ses frères, des fils de ses deux oncles, Ben-Abdallah et Ahmed Abder-Rhaman tous les descendants des Ouled-el-Hadj et des Ouled-Bourenane qui, ralliés à l'héritier du khalifat, partageaient sa haine pour la branche dissidente de la famille, les Abdesselem.

Quand ceux que Mokrani avait mandés furent réunis dans une attitude respectueuse, le Bachagha prit la parole en ces termes :

— Je vous ai fait appeler, mes fidèles amis, pour vous mettre en garde contre ceux qui disent : « L'heure est venue, il faut proclamer le Djehad. » Les Français ont signé la paix avec leurs ennemis ; déjà des navires quittent leurs ports, tout chargés de soldats. On le sait, et nous sommes entourés de lâches qui refuseraient de nous suivre dans l'éclat de la poudre, pour se ménager par la suite des titres à la gratitude de l'ennemi. Nous servirons

cette fois la cause de Dieu en défendant nos propres intérêts. Il faut que les Français rendent aux Ouled-Morkane le khalifat dont ils ont dépouillé mon père. Il faut qu'ils apprennent à nous craindre puisqu'ils ont négligé de tenir leurs promesses, après qu'avec confiance nous nous sommes mis dans leurs mains. Voulez-vous qu'on vous rende tous les honneurs que vous avez perdus? Venez ravager avec moi le pays des traîtres, les tentes de nos cousins parjures, les Abdesselem. Montrez aux croyants et aux infidèles l'impuissance de ces gens-là. Refoulons derrière les murailles de Sétif les colons qui se sont confiés à eux. Isolons-les de Constantine et de Bou-Arreridj. Lorsque les tribus verront les goums de la Medjana maîtres de toute la plaine, l'insurrection s'étendra comme le feu en forêt, et la France, qui nous dédaigne, pour éviter des massacres, recourra une fois encore à l'intervention des Djouads. Telle est ma décision ! Elle sera salutaire avec l'aide de Dieu. Vous, cependant, restez groupés autour de mon bordj, et dites à ceux qui vous suivent : « Le maître ne veut ni incendies ni massacres. »

Mohammed-ben-el-Hadj-Ahmed-el-Mokrani était alors sur la fin de la quarantaine. Élevé par un officier français qui longtemps exerça sur lui une influence salutaire, il avait voyagé, visité deux fois la France, d'abord, en 1854, après un pèlerinage à la Mecque et un séjour en Turquie; la seconde fois, en 1862, pour remercier l'empereur Napoléon III, qui l'avait fait officier de la Légion d'honneur. Ceux qui l'ont connu de près affirment que sa noblesse de manières, la loyauté chevaleresque qui enveloppait toutes ses actions recouvraient cependant un fonds de dissimulation orientale, plus consciente chez lui que chez son père le Khalifat. Son admiration pour la France était sincère. Il l'aima tant qu'il ne vit pas clair dans la politique qui devait aboutir à la ruine de son parti. Entre cette minute de désenchantement et l'heure où il se décida à la rébellion ouverte, Mokrani répondit aux atteintes portées à ses privilèges, par une affectation d'impuissance qui fut mal interprétée. Les défiances dont il se vit l'objet à dater de ce jour gonflèrent son cœur d'amertume. On ne peut douter qu'il soit mort dans cette pensée que la France l'avait sacrifié et puis poussé à bout pour le perdre.

Le conseil de famille qui avait réuni les Ouled-Mokrane au bordj de la Medjana, venait de prendre fin, et le Bachagha se disposait à descendre dans ses jardins pour y goûter le frais, en

compagnie de ses frères, quand un de ses chouafs (1) qui, depuis plusieurs semaines, surveillaient les avenues de la Medjana, l'avertit qu'un capitaine français, suivi d'une faible escorte, approchait par la route de Teniet-el-Khamis.

— As-tu demandé, dit Mokrani, de quelle part il vient?

L'homme répondit ;

— De France. C'est un neveu du colonel de Saint-Aignan. Il apporte une lettre.

Un sourire passa sur le visage du Bachagha si fuyant que ses frères ne surent s'il fallait l'interpréter ainsi qu'un hommage mélancolique vers des souvenirs heureux, ou comme une ironie pour l'inutile démarche que cet ami lointain tentait à pareille heure. Pourtant Mokrani fit cette recommandation, qui à la minute présente était la plus haute marque de confiance et d'estime :

— Que nul de vous ne m'accompagne. De ma personne, j'irai au-devant du capitaine. Ce n'est pas un ambassadeur qu'on m'envoie, c'est un ami que je vais accueillir.

Pour compléter cette politesse, le Bachagha pria son frère Bou-Mezrag de veiller lui-même aux préparatifs d'un festin qu'il voulait offrir à son hôte dans la grande salle du bordj.

— Le Maître de l'Heure, dit-il, n'accordera au capitaine rien de ce qu'il lui demande. Ma résolution est prise. Mais je veux qu'il parte content de l'accueil de Mokrani, car les amitiés sont au-dessus de tout.

...Les deux escortes se joignirent dans un chemin raviné où La Vendôme marchait depuis plusieurs heures sous la conduite d'un chouaf. Chemin faisant le capitaine avait recueilli des nouvelles qui lui laissaient peu d'espoir. Le bruit courait chez les Beni-Abbès qu'un officier, dont on ne disait point le nom, avait été assassiné, au début de la semaine, sous les murs mêmes de la Medjana. Selon d'autres racontars, le Bachagha s'était avancé avec une centaine de cavaliers au-devant de cet émissaire, il l'avait enveloppé, sous prétexte de lui faire honneur, et, sans doute, il le gardait comme otage dans sa forteresse, car, ceux qui avaient croisé l'officier sur la route du bordj ne l'avaient point vu revenir.

Campasolo n'avait cessé de mettre le capitaine en garde contre

(1) Sentinelle, espion.

ces informations dont la source lui paraissait suspecte. Il s'était arrêté pour surveiller les derrières de la petite troupe, quand, soudain, La Vendôme le vit qui se rapprochait au trot allongé de sa mule.

— Vite, mon capitaine, descendez...

— Pourquoi ?

— Vous ne distinguez point, là-bas, au détour de la route... cinq cavaliers... précédés d'un burnous blanc... C'est le Bachagha en personne... il est descendu de cheval... il s'avance à votre rencontre.

La Vendôme sauta à bas de sa selle. Et, ayant ordonné à ses cavaliers de faire halte, il se porta à pied au-devant du Djouad.

De son côté Mokrani avançait, calme et souriant. Il aborda l'officier avec une grâce charmante. Dans un français très pur, sans autre accent qu'un zézaiement léger, il demanda :

— Vous n'êtes point fatigué de votre voyage ?... Comment se porte mon ami Saint-Aignan ?...

Pour abréger la formalité des salutations, il tendit la main au capitaine et, selon la mode arabe, il s'assit au bord du chemin.

Avant d'obéir à son invitation muette, La Vendôme lui remit la lettre que, depuis le départ de France, il portait sur sa poitrine. Puis tandis que le Bachagha lisait avec une réflexion attentive, il vint se placer en face du Maître de l'Heure, et il le considéra en silence.

D'une taille moyenne, Mokrani paraissait grand, étant svelte et d'une maigreur persistante de cavalier.

Les chevauchées au soleil n'avaient que légèrement doré sa carnation de Berbère blond. Ses mains, longues et fines, des mains de Targui, de comtesse andalouse, attiraient tout d'abord les regards. Ils étaient retenus par ce plaisir, toujours vif, que donne la suprême distinction de la race, jointe à une beauté vraiment virile. La Vendôme crut qu'il apercevait derrière le Bachagha toute une lignée d'hommes nobles, gens de poudre et de politique dont les âmes guerrières revivaient dans la fierté sans morgue, la réserve affable de ce dernier fils d'ancêtres illustres.

Malgré la différence des éducations et des races, en tête à tête au bord de ce ravin, le capitaine ressentait pour cet homme en burnous ce mouvement de respect qui, involontairement, incline les fronts au passage de ceux que le destin a marqués pour la domination des peuples.

La Vendôme en était là de ses observations, quand malgré soi il tressaillit.

Derrière son dos, deux coups de feu venaient de partir.

Lentement, de dessus la lettre où il était plongé, Mokrani leva les yeux.

Il vit la muette interrogation de La Vendôme et il prononça :

— Ce n'est rien. C'est un signal que l'on veille sur nous.

Ayant dit, il fit signe à ses cavaliers qui vinrent déposer à côté de l'officier leurs armes chargées. Après que, de nouveau, ils se furent éloignés, Mokrani demanda :

— Voulez-vous, mon capitaine, que nous remontions à cheval? Ce n'est pas ma faute si le pays que vous venez de traverser est rempli d'assassins, et si le Bachagha de la Medjana peut craindre pour son ami la balle d'argent que la trahison a fondue afin de le tuer lui-même. Acceptez pour une nuit l'hospitalité dans mon bordj. Là, je vous ouvrirai mon cœur.

Quand ils furent montés et botte à botte Mokrani soupira :

— Mon cher ami Saint-Aignan! Je revois le jour où Son Excellence le Maréchal, ministre de la guerre, nous présenta l'un à l'autre dans son cabinet. Il me dit alors : « Voilà votre frère d'armes! » Et ce cheval qu'il m'a donné quand le Beni-Sliman a jeté un sortilège au mien!... Votre oncle était à côté de moi à Compiègne le jour de la chasse. Dites-lui que je me rappelle la date : le 22 novembre 1862... Le cerf s'est bien défendu contre les chiens... à côté de la mare Hippolyte... J'ai retenu les noms... Et on nous a fait les honneurs du pied... sur l'ordre de l'impératrice. C'étaient des jours heureux... Qui donc prévoyait ce qu'il y avait pour nous tous derrière ces belles fêtes? Saint-Aignan ne pourra plus conduire ses soldats à la guerre... Vos sultans sont descendus du trône où ils étaient montés par la volonté de Dieu... Et moi, je suis pris entre votre injustice et les poignards de mes cousins!

Tandis que Mokrani parlait, la piste ravinée où les chevaux des deux escortes marchaient depuis une demi-heure s'ouvrit soudain. La Vendôme aperçut devant soi cette partie de la plaine que dominaient les blancheurs du bordj. Une sorte de camp retranché où étaient dressées des tentes innombrables s'adossait au pied de la forteresse. Le Bachagha en prit le chemin.

Devant lui, le poing levé, la bouche injurieuse, les chaouchs écartaient le flot de la clientèle, les gens de montagne, accourus

pour chercher un refuge à l'abri du seigneur et qui encombraient l'enceinte de leurs troupeaux, de leurs douars, de leurs bêtes de somme, de leurs chevaux d'armes.

XI

LES RANCUNES DES DJOUADS

Construit par le Génie militaire, pour servir de demeure au Bachagha, le bordj ressemblait tout ensemble à un château et à un fort. Le repas offert par Mokrani à son hôte y fut servi dans une vaste pièce du rez-de-chaussée, haute de plafond et dont les quatre fenêtres étaient grillées, dans le style des corps de garde. Les murs, blanchis à la chaux, avaient pour tout ornement des rideaux doubles, à l'italienne, ni ouverts, ni fermés et accrochés de travers, puis deux portraits, superbement encadrés, qui représentaient l'empereur Napoléon et l'impératrice. Un cartel qui ne marchait pas était placé sur la cheminée de marbre blanc, entre des étriers arabes, damasquinés en argent et en cuivre. Enfin, dans deux des angles de la pièce, des flèches de landaus soutenaient des colliers et des harnais français, vierges de tout contact de chevaux, mais déjà écaillés et défraîchis.

La table, entourée de sièges en cuir de Cordoue, était encombrée de cristaux de Baccarat, de coupes de Sèvres, de faïences de Sarreguemines; des couteaux à dessert en or et en vermeil voisinaient avec des lames à manches noirs, sortis de la boutique à treize sous.

Après le repas dont il avait fait les honneurs avec une politesse exquise, le Bachagha emmena son hôte dans les jardins. Il s'assit à côté de lui sur un banc de faïence et reprit l'entretien où il l'avait laissé en descendant de selle :

— Je n'ai pas attendu, dit-il, qu'il me vînt de meilleures nouvelles de France pour repousser les invitations de vos ennemis. Ils n'ont pas négligé de m'envoyer des espions et des émissaires. Ils m'ont amené ce Marocain de Constantine, qui, avec l'appui de leur argent, voulait se faire passer pour un neveu d'Abd-el-Kader. Quand je les ai menacés de les jeter à mes chiens s'ils approchaient de mon ombre, ils ont continué de me poursuivre

avec des lettres anonymes. J'estimais que mon honneur était engagé par les promesses que j'ai faites au général Durrieu. Je me rappelais que mon père s'est volontairement rallié à la France. Je ne voulais pas choisir la minute où vous étiez dans l'embarras pour vous réclamer mon dû. Mais sait-on bien, à Paris, que, le mois dernier, quand on a licencié les ouvriers qui travaillaient à la route nationale, sur le chantier des Bibane, l'argent a manqué pour régler les travailleurs? Il y avait là beaucoup d'étrangers, des Calabrais, des Marocains, des gens de partout. Les Ponts et Chaussées télégraphiaient : « On remboursera les avances qui seront faites. » On ne disait pas qui devait avancer l'argent. J'ai payé de mes deniers pour éviter que tout ce monde se révoltât contre vous. Je leur, ai donné mes mulets de corvée, mes charrettes, une escorte pour transporter leurs bagages...

Mokrani s'arrêta. Il regardait devant soi, dans le vide, avec un froncement de rancune :

— Ce que j'ai fait là, dit-il, je l'ai voulu. Je ne puis accuser que ma conscience; mais comment expliquer qu'après les engagements pris, ceux en qui j'avais mis mon amitié aient oublié leur parole? Les Français se souviennent-ils qu'au moment de l'année de misère, en 1867, quand le choléra, la sécheresse et les sauterelles ont fait du pays un champ de mort, j'ai volontairement répondu pour les dettes de vos sujets indigènes, qui ne pouvaient plus payer l'impôt? On m'avait avancé de l'argent dans ce temps-là, tant que j'en voulais, sur la signature de mon banquier, M. Mesmerine. Aujourd'hui, les prêteurs resserrent leur crédit. Ils demandent des garanties. Moi, j'en ai référé aux autorités militaires. On m'a répondu : « Nous savons que le Maréchal vous avait promis qu'on vous donnerait du temps, sans inquiétude, mais les pouvoirs publics sont désorganisés; les militaires ne sont plus les maîtres en Algérie. Adressez-vous au gouvernement civil. »

Le Bachagha leva sa main comme pour l'attestation d'un serment.

— A Dieu ne plaise! dit-il, que je me brouille avec la France pour des questions d'argent ou que je retienne quelque chose de la créance de Mesmerine, d'un homme qui a été généreux pour des créatures dans le besoin. De par Dieu! je le jure, ceux à qui je rappellerai ce qu'ils doivent s'acquitteront, même insurgés. En attendant, j'ai donné à M. Mesmerine une hypothèque générale

sur mes biens. Cependant, je vous le demande, comment m'avez-vous récompensé ?

La voix du Bachagha n'accusait point. Ce n'était pas la passion d'un avocat qui plaide, mais la déposition d'un témoin qui constate. La Vendôme sentait que ces griefs, ces amertumes, mille fois Mokrani les avait retournés en soi-même. S'il en parlait à cette heure avec tant de détachement, comme d'un lointain souvenir, c'est qu'après de longues incertitudes sa résolution était prise.

— Là-bas, reprit Mokrani, du côté de Seddouk, il y a de la foule qui grouille, un vieux forgeron fou qui se prend pour un émir, son fils et son neveu qui rêvent de provoquer le désordre pour assouvir leur avarice et leur folie de débauche. Mes ennemis, ces gens-là ! Mais les vôtres encore plus que les miens ! Pourtant vous m'avez obligé de leur tendre la main et de leur sourire. Il a fallu que l'homme de poudre allât rendre visite à l'homme de tapis ! Le Bachagha de la Medjana est venu à Seddouk s'entretenir avec le forgeron Chikh-el-Haddad, et à cette heure Belkassem se promène par les douars et par les villages en racontant que le prince des Djouads, le chef de la noblesse d'épée, est venu rendre hommage jusque dans sa zaouïa au grand maître des Khouans !

L'amertume de cette humiliation fit monter le sang au visage du Bachagha. Il se leva avec une violence brusque, et, de long en large, il parcourut l'allée à grands pas.

— Ah ! pourquoi ai-je cédé ? dit-il en croisant ses bras sur sa large poitrine. C'est qu'un homme que les destinées poursuivent passe le torrent sur une planche pourrie. Tout le monde sait que mes cousins, les Ouled-Abdesselem, ont juré ma perte. Ils parlent contre moi en secret et dans les assemblées. Ils me prêtent des propos que je n'ai jamais tenus, des desseins que je ne connais pas. Au moment où j'allais mettre l'épée à la main pour châtier leur insolence, le général Augeraud m'a supplié de ne pas troubler la paix. Par amitié pour lui, j'ai consenti à les voir, je leur ai touché la main, et, le lendemain de cette réconciliation, on m'enlève le général, on le remplace par un officier qui a toujours été mon ennemi, qui s'appuie sur les Abdesselem et sur les Khouans ! Croit-on vraiment que j'ignore les résolutions que l'on a prises contre moi dans cette visite que mon nouveau tuteur est allé faire à mes cousins quelques heures après que je

l'avais reçu sous ma tente, comme un hôte? Les Abdesselem se sont vantés qu'ils me feraient boire du café empoisonné. Ils ont indiqué le prix qu'ils demandaient pour leur trahison. On leur a promis devant des caïds qu'ils auraient ma place. Mon ennemi se trompe, s'il croit que je tomberai si facilement dans le piège. Je n'accepte ni la trahison ni la destitution sans la poudre. Il m'aura chaud, mais non pas froid !

La Vendôme se souvenait de la conversation qu'il avait eue avec le maire du Ravin-Rouge sur les maladresses et les injustices qui avaient exaspéré Mokrani, mais il ne put laisser passer cette accusation d'empoisonnement, sans que sa fierté se révoltât.

Il se leva à son tour et dit d'une voix ferme :

— Bachagha, regardez l'uniforme que je porte. Je ne connais point l'officier dont vous parlez, j'ignore la règle de sa politique, mais j'affirme qu'il n'y a pas dans toute l'armée française un soldat capable de s'allier, même contre un ennemi, avec des assassins !

Le visage de Mokrani revêtit une expression douloureuse. Évidemment, il souffrait d'avoir blessé un hôte. Il dit avec douceur :

— Pardonnez, mon capitaine, à un homme que les chagrins ont jeté hors de lui-même et qui, à cette heure, ne distingue plus l'arbre de son ombre. Il se peut que le nouveau commandant supérieur n'ait pas de haine particulière contre moi. C'est peut-être malgré lui qu'il me sacrifie aux civils de Sétif; mais il m'abandonnera à leurs rancunes, car d'eux, il a peur.

— Je n'en crois rien ! s'écria le capitaine.

— Voulez-vous, reprit le Bachagha, que je vous montre les journaux de Constantine où des gens ont demandé, dans des articles, que l'on fusillât avec moi le capitaine Olivier, l'homme qui, depuis des années, a été mon conseil, et qui, seul au monde, aurait pu m'empêcher d'en appeler à la poudre, si mon cœur, après tant d'humiliations, avait pu contenir encore une goutte d'amertume? Voulez-vous que je vous appelle mes neveux? Ils étaient à la gare de Constantine quand des hommes sans aveu ont insulté des officiers en uniforme qui sortaient des prisons d'Allemagne et qui venaient prendre du service en Algérie, aussitôt libérés. Non, non, vous autres militaires, vous n'avez plus d'autorité. N'ai-je point lu que le mercanti qui vous gouverne

accusait les officiers des bureaux arabes d'avoir mal servi la patrie? Il les menace du conseil de guerre au premier symptôme d'insurrection dans leur cercle!...

La Vendôme avait entendu dire par son oncle Saint-Aignan quelle triste impression avait produite dans l'armée le décret qui, s'attaquant aux Bureaux arabes, parlait de « rompre la politique antinationale que cette hiérarchie avait pour but de perpétuer ». Il crut pourtant que son devoir l'obligeait à défendre le gouvernement civil. Mokrani l'arrêta dès les premières paroles :

— Je sais, dit-il, ce que vous allez me dire. Ce que vous voulez est juste devant Dieu, car nous sommes tous fils d'Adam. Ce sera le bien dans l'histoire; mais vous nous sacrifiez, nous autres, les Djouads, qui vous avons aidés, qui pourrions vous aider encore à mettre de l'ordre dans le pays. Ainsi, si nous ne prenons pas les armes, malgré tous nos efforts, malgré le sang répandu, nous ne transmettrons pas à nos fils la considération, la heurma (1) que nous avaient laissée nos pères. Les Ouled-Mokrane, mon capitaine, ne sont point venus au monde pour faire des fabricants d'huile, ni des marchands. Nous autres, représentants des grandes familles, nous sommes, de par la volonté de Dieu, nés pour commander, pour faire la guerre, pour vivre respectés et honorés, comme nos nobles ancêtres. Vous autres, officiers français, nous vous aimions. Vous n'étiez pas de notre sang, mais nous vous savions braves. Votre parole ne trompait pas. Chacun de nous a fait pour vous ce qu'il a pu. Moi, je me serais mis pour vous sous des sabres — sous un mercanti, jamais!...

Le Bachagha cessa de parler. Il y avait sur son visage une telle majesté de décision que La Vendôme respecta sa rêverie.

La journée avait passé tout entière dans ces entretiens et maintenant approchait ce crépuscule rapide qui, dans tout le pays d'Afrique, précipite brusquement le jour dans la nuit. Des quatre coins de la plaine, des bergers ramenaient les troupeaux de moutons. Les femmes arrêtaient les brebis au passage pour les traire, des feux s'allumaient, incertains, dans la clarté défaillante du jour.

Des cercles de causeurs en burnous s'accroupissaient autour de ces broussailles enflammées. La Vendôme se demandait

(1) Considération, honneurs.

quelles histoires palpitantes pouvaient bien incliner les unes vers les autres toutes ces têtes coiffées de rouges chechias.

Ce n'était pas seulement l'eau dans les vases de cuivre, mais la haine séculaire du croyant pour le « roumi » qui bouillonnait au milieu de ces causeries. Et, pour la première fois de sa vie, La Vendôme, à qui l'amour faisait une âme nouvelle, songea avec mélancolie à ces haines de races qui n'ont de fin que dans les agonies des peuples.

Le Bachagha s'était rassis sur les coussins, les coudes aux genoux, la face levée vers le ciel. Et ses regards perdus suivaient la montée uniforme des ténèbres qui, vers le couchant, achevaient la déroute de quelques nuages dorés.

XII

LA FANTASIA

Un appel de muezzin annonçant que l'heure de la prière était venue pour les croyants mit fin à ce tête-à-tête.

Le Bachagha fit conduire son hôte à une tente désignée.

Depuis son arrivée en Algérie, La Vendôme avait eu, ici et là, l'exemple de la prière musulmane; mais ces cérémonies de mosquées, ces dévotions d'isolés, sur des chemins, ne l'avaient point préparé à la grandeur du spectacle qui se déploya sous ses yeux.

Tournés vers l'Orient, où s'épaississait la nuit, plusieurs milliers d'hommes étaient à genoux, sur des lignes si développées, que les extrémités s'en perdaient dans la brume. Le frisson de la prière, passant, tel un vent frais, sur ces têtes orgueilleuses, les courbait dans la poussière, faisant onduler comme des vagues les reins et les épaules de ces hommes agenouillés. Et soudain, priant pour tous, la voix du muezzin s'éleva en psalmodie :

« — Louange au Dieu unique, maître de l'Univers, le Clément, le Miséricordieux, Souverain au jour de la Rétribution. C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours. Dirige-nous dans le sentier droit de ceux que tu as comblés de tes bienfaits. Écarte-nous de la route de ceux qui s'égarent. »

Dans la paix dorée de la fin du jour, la prière s'étendait, planait jusqu'à l'horizon, ainsi qu'un soupir poussé par cette terre chaude vers la Route prodigieuse du ciel.

Il fallut toute l'inquiétude des desseins que ces hommes en burnous forgeaient contre ceux de sa race, particulièrement contre des êtres chers à son cœur, pour arracher le capitaine aux émotions de ce recueillement.

— Allons, secouons-nous ! pensa-t-il, on ne m'a point envoyé ici pour faire de la poésie. Dois-je oublier que le Dieu invoqué par ces croyants avec tant de solennelle grandeur leur conseillera demain de mettre tout le pays à feu et à sang et de couper la gorge aux roumis qui feront mine de se défendre ? Il ne s'agit point de savoir si Mokrani a tort ou a raison de se révolter, mais d'ouvrir les yeux pour voir si ce Maître de l'Heure est vraiment aussi fort à redouter qu'il se l'imagine.

Il entrait dans le plan du Bachagha de renvoyer le capitaine édifié sur ses ressources de résistance. Mais, par un artifice de politesse orientale, il voulut donner à ce déploiement de ses forces le caractère d'une galanterie envers son hôte. Après le repas du soir, qui de nouveau fut magnifiquement servi, à la mode indigène, mais dans un complet silence, Mokrani dit au capitaine :

— J'aurais voulu vous offrir le plaisir des danses que des femmes exécutent en chantant et en touchant des tambours. Ce sera pour des jours plus heureux. Du moins mes goums vont-ils, avant que la nuit tombe tout à fait, vous donner le divertissement d'une fantasia.

Ils sortirent du bordj, descendirent au bord des jardins, jusqu'à la plaine, et prirent place à l'abri d'un pavillon. Le Bachagha éleva sa main souveraine, tandis que le capitaine s'asseyait au bord de la tente sur des coussins de soie.

Aussitôt, au fond du paysage, éclatèrent les décharges de mille fusils ; en même temps une houle de chevaux traversait la plaine dans un galop effréné dont la tente du Bachagha paraissait le point de mire. Au moment où déjà les spectateurs sentaient sur leur visage le vent de la charge, Mokrani s'avança au dehors. Dans la nuit commençante, son burnous d'une éclatante blancheur faisait sa stature plus haute. Une fois encore il éleva la main pour apaiser cette tourmente qu'il avait déchaînée.

Court et cabrés, les chevaux s'arrêtèrent, et, à la lueur des feux, allumés par tout le camp, au-dessus des battements de sabots et des flottements de crinières qui soulevaient tous ces premiers rangs de la charge comme un mascaret, dans leurs vê-

tements de gala, chamarrés de broderies et de dorures, La Vendôme reconnut les parents qui faisaient au Bachagha une garde d'honneur. Quelques instants encore ces nobles Djouads maintinrent leurs chevaux cabrés dans la splendeur des caparaçons de parade, les réseaux rouges, jaunes, verts et bleus des longs djellals de soie; puis, ayant salué le chef de famille et son hôte, ils jetèrent derrière eux l'ordre qui commandait le défilé.

Bien que La Vendôme n'eût laissé percer aucune de ses pensées, le Bachagha ne douta point que la vue de cette cavalerie, si maniable et si nombreuse, n'eût fait sur l'esprit du capitaine une impression forte. Il rentra donc dans le fond de la tente et, ayant prié son hôte de s'asseoir avec lui, il dit d'une voix grave :

— Dieu m'est témoin, mon capitaine, que j'ai aimé la paix de tout mon cœur et que j'aurais voulu mourir en bonne amitié avec la France. A présent que je suis tout à fait délié de mes engagements envers elle, je veux encore lui rendre un service, en souvenir de l'affection qui m'unissait à votre oncle Saint-Aignan. Vous retournez à Bougie ? Dites bien au commandant supérieur qu'il a tort de mettre tant de confiance dans le fils de Cheikh-el-Haad. Cette lune ne sera pas tournée que les Khouans se jetteront entre Bougie et Fort-National pour vous couper les routes, et vos colons apprendront qu'il vaut mieux avoir affaire aux Djouads qu'au « çof » d'un forgeron. Il n'est plus en mon pouvoir d'empêcher le mal qui se prépare. Puisse-t-il retomber sur ceux qui le commettront !

La tente n'était plus éclairée que par la lueur mourante d'un feu allumé au dehors. Le Bachagha prit la main de son hôte ; il la porta à son front, puis à son cœur, en témoignage de sa sincérité.

— Mon capitaine, dit-il, je vous ferai porter à Bougie ma réponse à la lettre de mon ami Saint-Aignan. Quittons-nous avec Dieu, pour agir chacun selon notre cœur. Pour moi, je n'espère pas que nous nous reverrons jamais, car, à certaines heures, il me descend dans l'âme une grande tristesse, et, mon père me l'a répété souvent, c'est un signe que Dieu envoie à ceux qui vont bientôt mourir. Dites à votre oncle Saint-Aignan que j'emporterai de ce monde mes amitiés et mes haines. Et qu'il ne m'en veuille point, car tout ceci était écrit.

... Quand La Vendôme regagna sa tente après cette audience de congé, il trouva Campasolo qui l'attendait sur le seuil.

— Mon capitaine, dit l'homme, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Trois de vos spahis viennent de déserter, il y a une heure, et les autres sont hésitants. Il ne faudrait pas leur montrer beaucoup de revues comme celle de ce soir si vous ne voulez pas vous en retourner seul.

La Vendôme étouffa une exclamation de colère :

— Écoute, dit-il, voici mon plan. Nous partons demain au petit jour. Je veux rejoindre par le plus court chemin Tazmalt, Akbou et la grande route de Bougie, à travers les montagnes des Ouled-Dahman. Tu me quitteras à Tazmalt pour porter à Fontaine-Froide des lettres dont je te chargerai.

Il passa la nuit à écrire, énervé par la rumeur du camp, les aboiements et les « you! you! » dont les femmes kabyles continuaient de saluer dans la montagne les éclatements de coups de feu.

Il ne mentionna le nom de Corona dans sa lettre que pour prier le maire de saluer Mme Mazurier et la jeune fille de sa part. Ayant éprouvé la fidélité de Campasolo, il se proposait de le charger pour son amie d'un message verbal.

Il se mit en route à la pointe de l'aurore avec les restes de son escorte. Le déploiement des forces dont le Bachagha lui avait donné le spectacle le consolait sur l'échec de sa mission. Quelle éloquence aurait pu enchaîner dans le devoir un homme si prêt à la guerre? Toutes les angoisses du capitaine tournaient autour de l'avis que Mokrani lui avait donné sur les secrets desseins de Belkassem. Il se demandait avec horreur ce qu'il adviendrait des colons de Fontaine-Froide s'ils venaient à être surpris par l'insurrection des Khouans. Il revoyait cette scène du marché où Belkassem avait adressé à la fille du maire une insulte qui démasquait sa répugnante convoitise. Dans ces pensées l'officier ne vivait plus que du désir de joindre promptement Bougie, pour obtenir du commandant supérieur, l'autorisation d'aller mettre le Ravin-Rouge en état de défense. Comme il cherchait à se représenter par le souvenir l'état des remparts et les ressources en eau, Campasolo, qui s'était écarté par respect pour sa rêverie, l'aborda en hâte.

— Mon capitaine, dit-il, il y a des gens à nos trousses.

— Tu les as aperçus?

— Non, je les entends.

— Tu crois que le Bachagha me rappelle à son camp?

— Non, mon capitaine, mais ne vous a-t-il pas annoncé l'envoi d'une lettre?

— Il doit me la faire tenir à Bougie.

— Eh bien, il a changé d'avis, il l'aura écrite cette nuit et on vous l'apporte.

Un quart d'heure plus tard une vingtaine de cavaliers parurent dans la côte. Comme ils arrivaient à toute bride, le capitaine ordonna aux siens de mettre pied à terre, et lui-même s'assit sur une roche, au bord de la route.

Campasolo ne s'était pas trompé. Le goum apportait un message du Bachagha. Il était écrit sur ce papier qu'on nomme « tellière » et dont l'étiquette musulmane n'use qu'envers les personnes considérables. Le cachet du Bachagha, apposé au verso du pli annonçait une autre nuance de courtoisie, l'aveu que l'auteur de la lettre se plaçait au-dessous de son correspondant. Elle disait :

« A notre très honorable ami le commandant Saint-Aignan. Le salut soit avec vous avec la miséricorde de Dieu et sa bénédiction.

« Ce dont je vous informe sera du bien, s'il plaît à Dieu! Votre lettre bien-aimée nous est parvenue par les mains de votre neveu que Dieu protège. Je l'ai lue et comprise. J'en tiens compte dans mon cœur, mais, ce que je vais faire, ne pensez pas que ce soit une légèreté.

« Ce qui amène l'insurrection, c'est que ceux qui ont le pouvoir se sont alliés avec mes pires ennemis, avec la trahison de mes cousins contre moi. Ils leur ont promis mon commandement, mes biens et mes honneurs. Qu'ils me les enlèvent! Votre ami n'est pas une hyène qui reste dans son antre tant qu'on ne lui a pas lié les pattes et mis la corde au cou. Je ferai face jusqu'au jour où reparaitra le Sultan qui ramènera l'eau à sa source. D'ici là j'obéirai à mon cœur. Les consolations et les destinées sont dans la main de Dieu. »

Le capitaine continuait de tenir dans ses mains la lettre déployée. Il regardait devant soi, dans le vague. Enfin, il s'avisa que son guide était debout devant lui, et que, si la bouche de l'homme demeurait muette, ses yeux interrogeaient.

— Allons, dit-il, nous n'avons plus rien à attendre du Bachagha. Renvoie ce messager.

Campasolo s'approcha du cavalier qui avait remis la lettre et



Et Corona, suivie de sa mère, se rapprocha de l'autel.

qui se trouvait en avant de la petite troupe. Quelques minutes ils parlementèrent.

— Ce chaouch, dit Campasolo en revenant vers le capitaine, affirme qu'il a reçu l'ordre de vous faire escorte jusqu'à El-Kseur.

— Je refuse.

— Il dit qu'il vous suivra à distance tant que vous ne le repousserez pas à coups de fusil.

La Vendôme était perplexe.

— Mon capitaine, reprit Campasolo, ne vous révoltez pas contre le destin. Vous voulez que je vous quitte à Tazmalt et que j'aille porter vos lettres à leur adresse. Songez que, demain ou après-demain, vous serez en plein pays de Khouans. Leurs bandes occupent toute la banlieue de Seddouk. Si insolents que soient ces gens, le nom de Mokrani les tient encore en respect... Il leur en impose, hélas! plus que votre uniforme... Et il y a intérêt à ce que vous arriviez promptement à Bougie...

— Tu as raison, dit le capitaine. Dis à ces gens qu'ils agissent comme il leur plaira, mais je n'ai pas besoin d'eux, et je ne veux pas les apercevoir...

Il se leva, plia la lettre du Bachagha, la mit dans sa poitrine et dit avec un soupir :

— Le rebelle m'offre un sauf conduit... Il m'impose sa protection parmi nos alliés!... En sommes-nous là?

XIII

ET CORONA?

Quelques jours avant que Campasolo apportât à la ferme de Fontaine-Froide le récit de l'entrevue et le message du capitaine La Vendôme, le maire du Ravin-Rouge reçut dans son courrier de Bougie des nouvelles alarmantes.

On l'avertissait officiellement que des entreprises criminelles étaient tentées un peu partout. Dans la banlieue de Dellys, la conduite d'eau, dite Aïn-Kandok, avait été coupée par les insurgés. Remise en état par des compagnies de marins que la frégate *Armide* venait de débarquer en Afrique, elle avait été détruite de nouveau, la nuit suivante, et l'on ne pouvait plus songer à la réparer sans bataille. Presque en même temps d'autres rebelles avaient mis hors d'état la conduite d'El-Assoua. A Bouabada on avait enfoncé les portes du château d'eau; enfin,

les matelots, sortis de la ville en corvée de bois, avaient été attendus par les indigènes et reçus à coups de fusil.

Sur un autre point, le marché des Aït-Itourar venait d'être le théâtre d'une démonstration sérieuse. Les Mokaddems du village de Taourirt avaient lu, au nom des Khouans, une proclamation où la France était insultée. L'appel à la guerre sainte avait excité l'universel enthousiasme. Les meneurs, profitant de la surexcitation, avaient compromis les tribus par un acte positif. Ils leur avaient proposé de se rendre à la maison cantonnière où le Génie faisait entretenir par un seul mokhazni les outils du beylik (1). Ce gardien avait pactisé avec les pillards. Il s'était mis à leur tête pour dévaliser la maison.

Une note, jointe à ces dépêches, avertissait les colons de se mettre sur leurs gardes. On leur recommandait d'accompagner les convois avec des fusils et d'organiser des patrouilles nocturnes dans l'intérêt de la sécurité publique.

Mazurier jeta ces télégrammes sur la table de la mairie, avec colère :

— Comment veut-on, s'écria-t-il, que j'obtienne quelque discipline d'un ramassis de braillards, Ducros, Bazires et Fabulés, qui discuteront tous mes ordres?

Avant de rentrer à Fontaine-Froide, il passa par le presbytère pour avertir son ami. Mais l'indigène qui gardait la maison l'avertit que M. le curé venait tout justement de monter à la ferme. Le colon l'y trouva installé dans la salle. Mme Mazurier lui faisait compagnie.

Le maire ne songeait point à cacher la vérité à sa femme. Il jeta son chapeau sur la table et dit tout d'abord :

— Vous savez les nouvelles?

Son récit s'acheva dans le silence. Puis, le curé dit :

— Je vous apporte, malheureusement, de mon côté, des renseignements qui aggravent les vôtres. A Aïn-Guettar, une trentaine de spahis viennent de déserter avec armes et bagages, juste au moment de l'appel. Ils se sont installés à quelques kilomètres du Bordj, ils ont réuni autour d'eux leurs parents, leurs amis, des mécontents, ils ont tué un brigadier français qui passait sous leur feu. Le lendemain, ils ont été rejoints par un caïd révoqué, un certain Ahmed-Resqui, qui prêche ouvertement l'insurrection dans les villages. Cette canaille affirme que l'occasion

(1) L'État.

est unique pour se débarrasser de nous. Seuls des chiens, fils de chiens, peuvent hésiter. On l'a cru sur parole. Pendant que les colons de Souk-Ahras étaient au marché, des bandits ont cerné les fermes isolées. Ils ont fait le coup de feu contre les Européens qui les gardaient. Ils en ont tué neuf. Les autres ont été sauvés par leurs khramès. On les a ramenés en convoi jusqu'au village. Aux portes de Bou-Areridj...

Mazurier interrompit le prêtre :

— Comment! dit-il, Mokrani passe ouvertement à l'insurrection?...

Le curé ouvrit les mains :

— Il se peut que l'on ait seulement à faire à des malfaiteurs qui profitent de la désorganisation pour couper les routes. Toujours est-il que vendredi dernier trois charretiers et un muletier maltais ont été égorgés aux portes du Bordj. Les goums soi-disant fidèles ont tranquillement assisté au pillage des marchandises. D'autres assassins ont tué quatre ouvriers européens qui travaillaient à la route nationale près du chantier des Bibane. Ces malheureux étaient allés couper du bois dans la forêt. On les a retrouvés sans tête et personne n'a poursuivi les meurtriers. Mais il y a pis.

— Et quoi donc, mon Dieu?

— Le Djehad va être déclaré!

— Par Mokrani?

— Par les Khouans. Le vieux Cheikh-el-Haddad, qui depuis des années ne s'est pas montré hors de sa cellule, va sortir sur les marchés. C'est son fils Aziz et son neveu Belkassem qui préparent l'apparition de ce revenant. Le vieux forgeron priera publiquement selon son rite. Il fera lire par Belkassem une proclamation qui appelle les affiliés à la guerre sainte. Il leur remettra le drapeau de sa zaouïa et il inventera bien quelque charlatanerie pour persuader à tous ces dévots que c'est Dieu qui l'inspire. Le lendemain vous aurez le feu aux quatre coins du pays.

Mazurier regarda sa femme, mais ni l'un ni l'autre ne prononcèrent les mots qui leur montaient aux lèvres. Ils n'avaient point besoin de parler pour reconnaître qu'à cette minute la même inquiétude occupait leurs cœurs. Leur rude vie les avait trop façonnés à la lutte, pour que ce fût une stupéfaction d'apprendre qu'il fallût poser les pioches et prendre les fusils. Ils avaient confiance dans la loyauté de ces murailles bâties de leurs mains.

Il ne leur venait pas à l'esprit d'abandonner cette ferme au destin de laquelle leur énergie se sentait attachée comme l'âme est liée à un corps; mais la pensée de l'un et de l'autre se porta en même temps sur une chère vie qu'ils ne voulaient point risquer dans cette partie où sa beauté et sa jeunesse exposaient un autre enjeu que le sang.

Mme Mazurier savait qu'une dignité d'homme empêcherait son mari de formuler cette angoisse. Son amour maternel ne connaissait pas ces scrupules. Comme si ces deux mots étaient la seule conclusion logique que tant d'inquiétants présages imposaient à son esprit, elle demanda :

— Et Corona?

— Madame Mazurier, dit le curé, vous n'êtes pas de ces femmes auxquelles, sous prétexte de ménagements, on cache la vérité. Vous devez prendre au sujet de votre fille une résolution immédiate. Belkassem ne pardonne pas à votre mari d'avoir fait déplacer le marché des Beni-Flicks où il avait des intérêts. Il a renouvelé devant témoins les menaces qu'il a déjà prononcées contre votre maison sur le marché du Ravin-Rouge. Il a dit publiquement : « Si on se bat au Fondouk, je défends que l'on tue la fille du maire. Je la prends pour moi! »

— Il faut, dit le colon, que Corona parte avec sa mère, dès demain, pour Bougie.

— Il faut, reprit Mme Mazurier, qu'elle parte seule.

— Vous dites?

— Ce qui sera...

Le sang monta si vite au visage du géant que le curé intervint :

— Voyons, mon vieil ami...

Mais déjà Mme Mazurier avait pris la main de son mari à travers la table :

— Ce n'est pas contre moi que vous vous fâchez, dit-elle, car j'ai décidé ce qui est juste : vous vous emportez contre le destin! A quoi bon, mon pauvre ami? Vous restez au Ravin-Rouge parce que vous êtes le maire et que vous ne voulez pas donner, à l'heure du péril, l'exemple de la désertion. Si vous agissiez autrement, je penserais qu'en vingt ans de vie commune je vous ai mal jugé. Mais si j'aime que vous mettiez votre honneur au-dessus de tout, ne vous fâchez pas que je songe au mien. Dans toutes ces fermes isolées, qui recevraient l'ennemi les premières, en cas d'attaque, il y a des femmes. Est-ce que je leur donnerai

le spectacle de ce qu'elles appelleront ma fuite? Vous étiez de mon avis, monsieur le maire, avant que je parle. Vous n'en avez pas changé, parce que je dis ce que vous voulez tout bas. Les circonstances commandent que vous et moi nous restions au Ravin-Rouge et que notre fille en sorte.

— Soit! dit Mazurier. Chacun a la responsabilité de sa conscience. Faites ce que la vôtre vous ordonne. Mais au moins vous chargez-vous d'obtenir de cette enfant qu'elle se sépare de nous, à une minute où son instinct l'avertit que nous sommes en péril?

La mère répondit avec fermeté :

— Je m'en charge.

Et comme Mazurier semblait incrédule :

— Corona, dit-elle, est vraiment votre fille, monsieur le maire. Elle sait commander à son désir quand elle voit clairement le devoir. Vous userez pour la tromper de quelque subterfuge. Vous la chargerez d'une lettre pour les autorités de Bougie, vous lui direz que vous ne voulez confier ce message à personne. Il ne lui viendra point alors à l'esprit de demander : « Pourquoi n'envoyez-vous pas ma mère à ma place? » Ou je me trompe, monsieur le curé, ou ceci est un mensonge pieux?

Le prêtre dit en s'inclinant :

— C'est un artifice méritoire.

Et, malgré sa tristesse, Mazurier essaya de sourire.

— Voici ce que je vous propose, dit le curé. Comme je montais chez vous j'ai rencontré Gonzalès, le voiturier de Bougie. Je lui ai demandé s'il avait demain beaucoup de voyageurs pour son courrier. Il m'a répondu : « Une seule personne, Mme Santana. » Alors, à tout hasard, j'ai retenu des places. Je lui ai dit que deux de nos religieuses retournaient à Bougie à la maison mère et qu'il aurait à m'en ramener deux autres la semaine prochaine. Je ne voulais pas nommer votre fille, car si Gonzalès est discret, il me semble inutile de risquer que la nouvelle de ce départ s'ébruite. Mais, ce soir même, je vais passer à l'école communale et j'aviserai la Mère Saint-Léonard qu'elle se dispose à accompagner demain son ancienne élève. Au besoin, on pourrait faire accompagner la diligence par une petite escorte, des gens sûrs, monsieur le maire, que vous avertiriez au dernier moment.

L'insistance que le curé mettait à hâter ce départ augmentait encore les inquiétudes du maire. Il reconduisit son visiteur jus-

qu'au seuil de Fontaine-Froide. Avant de se séparer de lui, il demanda :

— Vous ne m'avez rien caché?

— Regardez, dit le prêtre, les heures sont comptées...

Le maire tourna la tête du côté où le curé levait le bras.

Dans la direction du Sébaou et de Fort-National, le long des crêtes de montagnes, de grands feux étaient allumés. Ils dansaient sur le rideau de ténèbres comme des flammes qu'on attise, clartés de phares entretenues pour le signal. Et Mazurier hocha sa tête grise, car il savait que le souffle du Djehad allait soulever ces brasiers, éparpiller, par toute la Kabylie, les étincelles de leurs tisons.

Hugues Le Roux.

(*A suivre.*)



Elle vit entrer une femme âgée.



VERNISSAGE

Par les matins de Vernissage,
Paris prend un air de gala,
Puisque, selon l'antique usage,
C'est de bon ton de venir là;

D'appeler un exposant : Maître!
Qui n'est souvent qu'un bon rapin;
D'avoir l'air de bien s'y connaître
En fait de choses que l'on peint;

Aussi, dès qu'on ouvre les portes,
Pris dans les dents des tourniquets,
Les fervents en saintes cohortes
Entrent là comme des criquets.

Le flot se répand, tache d'huile,
Dans les salons au jour blafard
Où de la peinture inutile
Veut nous dégoûter du grand art;

Le peintre, comme l'araignée
Près de sa toile, en vieux sondeur
Guette, la mine renfrognée,
Le problématique acheteur.

Parfois, un quolibet le cingle,
Mais, impassible sous l'affront,
Il reçoit chaque coup d'épingle
La rage au cœur, le calme au front.

Il prend en pitié les mondaines
Pimpantes sous leurs grands chapeaux,

Egrenant des calembredaines;
Des riens ou de méchants propros.

Les actrices et les étoiles
Venant là, c'était à prévoir,
Non pas pour regarder des toiles
Mais plutôt pour se faire voir.

Quant aux hommes, que leur importe
Le nu savant de Bouguereau,
Si la femme qui passe apporte
Le parfum du printemps nouveau?

Là, l'on peut causer à son aise,
Gentiment, les yeux dans les yeux,
Tournant le dos à la cimaise,
D'un rendez-vous très sérieux.

Et rien ne me paraît plus triste
Que ce jour de fête; on dirait
Que l'on enterre un vieil artiste
Sans une fleur, sans un regret.

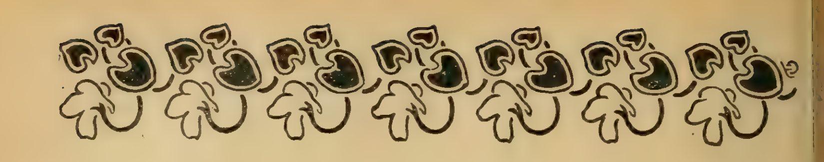
Et je songe à tous les déboires
De ces travailleurs obstinés
Ayant rêvé de longues gloires
D'honneurs et de fronts couronnés,

Qui, pendant de rudes semaines,
Courbés devant les chevalets,
Ont brûlé le sang de leurs veines
Pour trôner là, dans ce palais,

Et qui, le jour du Verni[illegible],
Perdus dans le flot grandissant,
Subissent le stupide outrage:
Le dédain du premier passant.

Voilà pourquoi je me demande
Comment, avec tous ses tracas,
Le Ciel, dans sa bonté si grande,
Met tant de peintres ici-bas!

Jacques [illegible].



LES SPIRITES[1]

— COMÉDIE EN QUATRE ACTES —

(*Suite et fin.*)

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I

LES DEUX VALETS DE PIED en livrée, FÉODOR IVANITCH et GRIGORI.

LE 1er VALET DE PIED, *avec favoris blancs.* — C'est notre troisième visite aujourd'hui. Grâce au ciel, les jours de réception sont tous dans le même quartier. Autrefois c'était le jeudi chez vous.

FÉODOR IVANITCH. — Après nous avons changé pour le samedi, le jour des Golovkine, des Grade von Grabe...

LE 2e VALET. — J'aime bien aller chez les Cherbakoff, quand il y a un bal, on régale les valets...

SCÈNE II

LES MÊMES, la PRINCESSE et la JEUNE PRINCESSE descendent l'escalier. BETSY les reconduit; la PRINCESSE regarde son calepin, puis sa montre, et s'assied sur un coffre dans l'antichambre. GRIGORI lui met ses bottines fourrées.

LA JEUNE PRINCESSE. — Je t'en prie, viens à cette soirée... Si tu refuses, Dodo ne viendra pas et tout sera manqué.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, et 10 et 25 mai 1897.

BETSY. — Je ne sais pas, je ne peux pas te le promettre... Je suis déjà engagée chez les Choubine, ensuite la répétition...

LA JEUNE PRINCESSE. — Tu trouveras bien le temps pour tout... Je t'en prie, ne nous fais pas faux bond. Nous aurons Fédia et Coco.

BETSY. — J'en ai par-dessus la tête de votre Coco.

LA JEUNE PRINCESSE. — Je suis étonnée de ne l'avoir pas trouvé chez toi, ordinairement il est d'une exactitude...

BETSY. — Oh ! il viendra...

LA JEUNE PRINCESSE. — Lorsque je le vois à côté de toi, il me semble toujours qu'il va te faire une proposition, sans crier gare...

BETSY. — Oui, il faudra sans doute en passer par là... c'est si ennuyeux !

LA JEUNE PRINCESSE. — Pauvre Coco, il est bien amoureux !

BETSY. — Prenez garde, les gens...

(*La jeune princesse s'assied sur un petit divan tout en continuant à parler à voix basse; Grigori lui met des bottines fourrées.*)

LA JEUNE PRINCESSE. — Donc, à ce soir...

BETSY. — Je ferai tout mon possible.

LA PRINCESSE MÈRE. — Vous direz à M. votre père que je ne crois pas, mais que je viendrai quand même pour voir son nouveau médium... Je le prie de me faire savoir quand il y aura une séance... Au revoir ma toute belle !... (*Elle l'embrasse et sort suivie de sa fille.*)

(*Betsy remonte l'escalier.*)

SCÈNE III

LES DEUX VALETS, FÉODOR IVANITCH et GRIGORI.

GRIGORI. — Je n'aime pas chausser les vieilles femmes; elles ne peuvent pas se ployer, leur ventre les empêche de voir... elles fourrent toujours le pied à côté... Mais quand c'est une jeune, cela fait plaisir de toucher les petits pieds...

LE 2e VALET. — Voyez-vous, comme il fait le difficile !...

LE 1er VALET. — Nous autres domestiques, nous n'avons pas à choisir...

GRIGORI. — Pourquoi pas ? Est-ce que nous ne sommes pas des hommes ? Ce sont les barines qui font cette différence. Pendant qu'elles se faisaient des confidences, elles m'ont regardé et aussitôt : « les gens ! » A dîner, c'est la même chose; toujours « les

gens ! » Vous dites qu'il y a une différence entre eux et nous ? Il n'y en a pas...

LE 1er VALET. — Une grande différence pour celui qui sait comprendre...

GRIGORI. — Et moi je ne vois aucune différence... Aujourd'hui je suis un valet et demain je vivrai mieux qu'eux... N'avez-vous pas vu des princesses épouser des valets ? Oui ! En attendant je vais en griller une. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins GRIGORI.

LE 2e VALET. — Il est bien hardi, ce jeune homme.

FÉODOR IVANITCH. — Un écervelé, incapable pour le service... il était auparavant employé par le régisseur, et j'ai déconseillé de le prendre, mais il plaît beaucoup à Madame. Il présente bien comme valet de pied.

LE 1er VALET. — Moi je voudrais le passer à mon comte, il l'aurait vite mis à la raison. Ah ! il n'aime pas les gens à embarras ; un valet doit savoir garder sa place et se montrer digne de sa profession... Cette fierté n'est pas de mise.

SCÈNE V

LES MÊMES et PÉTRITCHEFF. Il descend à la hâte et sort une cigarette

PETRITCHEFF, *il réfléchit.* — Oui, oui, mon premier est po... Pomme de terre... Mon tout... Oui, oui. (*Entre Coco Klingen en pince-nez, qui se heurte contre lui.*) Ah ! Coco..., popo..., d'où viens-tu ?

COCO. — De chez les Tcherbakoff. Et toi toujours occupé de tes charades ?

PETRITCHEFF. — Non, écoute cette charade : Mon premier est *kin*, mon second est *ka*, et mon tout chasse les veaux.

COCO. — Je ne sais, je ne sais pas, et je n'ai pas le temps...

PETRITCHEFF. — Où dois-tu aller ?...

COCO. — Où ? Chez les Ivine, pour la répétition du chœur, après chez les Choubine ; ensuite la répétition de la charade... tu en es aussi ?

PETRITCHEFF. — Je n'ai garde d'y manquer,... je serai à la répétition et à la *papotition*. J'ai eu le rôle du sauvage, et maintenant je dois être le sauvage et le général.

COCO. — Et la séance d'hier au soir ?

PETRITCHEFF. — Nous nous sommes tenu les côtes ; il y avait là un moujik, et tout le monde était dans l'obscurité, Wovo piaulait comme un bébé, le professeur expliquait, et Marie Wassilievna... tu connais cette grosse dame ?... commentait tout ce qu'elle voyait... Ah ! nous avons ri... nous t'avons regretté...

COCO. — Moi, j'ai peur, mon cher... toi, tu sais te tirer d'affaire par des plaisanteries, mais moi dès que je hasarde un mot, j'ai le sentiment qu'on le prendra pour une proposition. Et cela ne m'arrange pas du tout, du tout, mais du tout, du tout...

PÉTRITCHEFF. — Alors fais une proposition sans verbe, et on te laissera tranquille... Viens avec moi chez Wovo et ensuite nous irons ensemble à la *papotition*.

COCO. — Je ne comprends pas quel plaisir tu peux trouver dans la société de cet imbécile ? Car, c'est un véritable imbécile... un nigaud...

PETRITCHEFF. — Moi, je l'aime, j'aime Wovo ! Tu sais, je l'aime « d'un amour étrange » « et quarante mille frères ne pourraient l'aimer autant ! »

(*Il entre chez Wassili Léonidovitch.*)

SCÈNE VI

LES DEUX VALETS, FEODOR IVANITCH, COCO et BETSY ; elle reconduit une DAME.

(*Coco s'incline profondément.*)

BETSY, *elle serre la main de Coco sans le regarder, à la dame.* — Vous ne le connaissez pas ?

LA DAME. — Non...

BETSY. — Baron Klingen... Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ?

COCO. — Cela m'a été impossible... j'aurais été trop en retard...

BETSY. — Vous avez beaucoup perdu... C'était très intéressant. (*Elle rit.*) Vous avez manqué des manifestations extraordinaires !.. Et notre charade... avance-t-elle ?

COCO. — Oh ! oui, Mademoiselle... Les vers pour *mon second*

sont prêts, c'est Nick qui les a tournés, moi j'ai composé la musique...

BETSY. — Oh ! vite chantez moi cela ?

COCO. — Comment, comme ça, tout de suite... enfin... puisque vous le voulez. « Le Chevalier chante à Strelle. » (*Il chante.*)

> Qu*elle* b*elle* tour*elle*,
> C'est un palais pour *elle*,
> Str*elle*, Str*elle*, Str*elle*.

LA DAME. — C'est mon *second !* Quel est mon *premier ?*

COCO. — Mon premier, c'est *Mène*, le nom d'une sauvage.

BETSY. — Mène, voyez-vous, est une sauvage qui veut dévorer l'objet de son amour. (*Elle rit.*) Mène se promène et cherche son amoureux en chantant :

> Ah ! quel grand appétit !...

COCO, *il reprend :*

> Où est mon cher petit ?

BETSY : Il faut que je le mange,
Au persil je l'arrange !

COCO : Où donc est ce pauvre ange ?
Je ne le trouve pas...

BETSY : Pour hâter son trépas.

COCO : Mais je vois un radeau...

BETSY : Il arrive sur l'eau
Portant deux généraux.

COCO : Nous sommes des amis,
Chasseurs ayant permis
Pour tous les coins du monde
Où la chasse est féco-o-o-nde !

Puis le refrain reprend :

> Nous sommes des amis,
> Chasseurs ayant permis.....

LA DAME. — Charmant... charmant !

BETSY. — Admirez surtout comme c'est bête...

COCO. — Mais c'est ce qui en fait le charme...

LA DAME. — Et qui représente Mène ?

BETSY. — C'est moi, j'ai même commandé pour cela un costume, mais maman ne le trouve pas convenable, et je vous assure pourtant qu'il n'est pas plus décolleté qu'une robe de bal. (*A Féodor Ivanitch.*) Est-ce que l'homme de chez Bourdier est encore ici ?

FÉODOR IVANITCH. — Je l'ai envoyé à la cuisine.

BETSY, *à la dame.* — Mais je ne veux plus rien vous dire, je ne veux pas gâter votre surprise...

LA DAME. — Au revoir, ma chère ! (*Elle prend congé et sort.*)

BETSY, *à Coco.* — Venez voir maman.

(*Betsy et Coco montent.*)

SCÈNE VII

FÉODOR IVANITCH, LES DEUX VALETS et JACOFF. Il sort de l'office portant un plateau chargé de thé et de toutes sortes de biscuits ; il traverse l'antichambre tout essoufflé.

JACOFF, *aux valets.* — Bonjour, Messieurs, bonjour, Messieurs. (*Les valets saluent, à Féodor Ivanitch.*) Vous ferez bien de dire à Grigori de venir me donner un coup de main, je suis moulu rien que d'avoir préparé le buffet. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins JACOFF.

LE 1[er] VALET. — En voilà un qui n'est pas paresseux !...

FÉODOR IVANITCH. — Un excellent garçon, mais il ne plaît pas à Madame, elle dit qu'il n'est pas présentable, et puis hier on a raconté que c'est lui qui a laissé entrer les moujiks à la cuisine, je crains qu'on lui règle son compte.

LE 2[e] VALET. — Quels moujiks ?

FÉODOR IVANITCH. — Des moujiks sont venus du village de Koursk pour acheter des terrains. C'était la nuit ; puis ce sont des pays, on les a laissé entrer à la cuisine. Malheureusement il y avait un liseur de pensées, et tout le monde est venu à la cuisine chercher un objet... Madame a vu les moujiks, et comme elle a toujours peur de la contagion, elle a grondé, elle s'est mise en colère...

SCÈNE IX

Les Mêmes et GRIGORI.

FÉODOR IVANITCH, *à Grigori.* — Allez, Grigori, donner un coup de main à Jacoff... Je resterai seul ici... mais Jacoff ne peut en venir à bout tout seul...

GRIGORI. — Il est maladroit, voilà pourquoi il ne s'en tire pas... (*Il sort.*)

SCÈNE X

Les Mêmes, moins GRIGORI.

LE 1er VALET. — Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle mode de la contagion? Vos maîtres aussi en ont peur?

FÉODOR IVANITCH. — Une peur mortelle! Toute la journée on ne fait que fumiger, laver et asperger.

LE 1er VALET. — C'est pour cela qu'il y a une mauvaise odeur ici? (*Avec animation.*) A quoi est-ce que cela ressemble, je vous le demande?... Chez la sœur de notre barine, la princesse Mossoloff, sa petite fille est morte, eh bien, ni le père ni la mère ne sont entrés près d'elle pour lui faire leurs adieux. La petite pleurait et les appelait ils ne sont pas allés... Le médecin avait trouvé une contagion!... Et pourtant la femme de chambre et la garde qui l'ont soignée tout le temps n'ont rien eu.

SCÈNE XI

Les Mêmes, WASSILI LÉONIDOVITCH et PETRITCHEFF. Ils fument la cigarette.

PETRITCHEFF. — Monte avec moi, je veux seulement engager Coco-popo à venir avec nous.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Ton Coco est un imbécile je t'avouerai que je le déteste, un vrai frotteur! Il n'a aucune occupation et ne sait qu'aller de maison en maison. Hein?

PETRITCHEFF. — Attends-moi ici, il faut pourtant que j'aille prendre congé.

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Bon, j'irai en attendant voir mes chiens dans la chambre des cochers. Il y en a un qui est si méchant, à

ce qu'il paraît, que le cocher raconte qu'il l'a à moitié dévoré? Hein?

PETRITCHEFF. — Qui a été dévoré? le cocher a dévoré le chien?

WASSILI LÉONIDOVITCH. — Toujours tes coq-à-l'âne. (*Il met son pardessus et sort.*)

(*Pétritcheff monte.*)

SCÈNE XII

LES DEUX VALETS, FÉODOR IVANITCH et JACOFF. Il traverse les planches au commencement et à la fin de la scène.

FÉODOR IVANITCH, *à Jacoff.* — Qu'est ce qu'il y a encore?

JACOFF. — Il n'y a plus de tartines. (*Il sort.*)

LE 2e VALET. — Et chez nous, le tout petit barine est tombé malade, on l'a aussitôt transporté à l'hôtel avec sa niania, et il est mort sans avoir revu sa mère.

LE 1er VALET. — Il me semble, cependant, qu'on n'échappe pas à la volonté de Dieu?

FÉODOR IVANITCH. — C'est aussi mon idée.

(*Jacoff remonte en courant, il porte des tartines.*)

LE 1er VALET. — Enfin, lorsqu'on a peur comme ça, il faudrait rester enfermé entre les quatres murs, comme dans une prison, et ne plus sortir...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, TANIA et plus tard JACOFF.

TANIA, *elle salue les valets.* — Bonjour, Messieurs.

(*Les valets saluent.*)

TANIA. — Féodor Ivanitch, j'ai deux mots à vous dire?

FÉODOR IVANITCH. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

TANIA. — Les moujiks sont de nouveau venus.

FÉODOR IVANITCH. — Qu'est-ce qu'ils veulent encore? J'ai remis l'acte à Sémion.

TANIA. — Oh! l'acte, ils l'ont déjà et je ne peux pas assez vous remercier pour eux... seulement, ils demandent qu'on reçoive l'argent qu'ils doivent remettre.

FÉODOR IVANITCH. — Mais où sont-ils?

TANIA. — Ils sont dehors, devant le perron

FÉODOR IVANITCH. — Bon, je préviendrai le barine...

TANIA. — Mais j'ai encore quelque chose à vous demander, Féodor Ivanitch... Je voudrais obtenir la permission de retourner au village...

(Jacoff entre en courant.)

FÉODOR IVANITCH, *à Jacoff.* — Qu'est-ce que tu veux?

JACOFF. — Encore un samovar et des oranges...

FÉODOR IVANITCH. — Demande à l'économe.

(Jacoff sort en courant.)

FÉODOR IVANITCH. — Pourquoi veux-tu nous quitter?

TANIA. — Que voulez-vous, je ne peux plus rester...

JACOFF, *il entre en courant.* — Il n'y a pas assez d'oranges.

FÉODOR IVANITCH. — Sers ce qu'il y a... *(Jacoff sort en courant, à Tania.)* Tu as mal choisi ton moment... Tu vois quel tra la la aujourd'hui.

TANIA. — Mais vous savez bien que le tra la la ne finit jamais ici... Puisque vous êtes si bon pour moi, faites comme si vous étiez mon père, choisissez votre moment, et parlez à la barinia, sans quoi, elle peut se fâcher et refuser de me rendre mon passeport. Je ne peux plus rester ici.

FÉODOR IVANITCH. — Mais pourquoi es-tu si pressée de nous quitter?

TANIA. — Mais, Féodor Ivanitch, tout est décidé maintenant, j'irai chez ma marraine pour tout préparer, pour mon mariage... une fois mon trousseau cousu, la noce! Je vous en prie, cher Féodor Ivanitch, occupez-vous de moi?

FÉODOR IVANITCH. — Bon, mais plus tard... ce n'est pas l'endroit ici pour parler de ça...

(Un vieux barine descend et sort sans mot dire suivi du 2e valet. Tania sort.)

SCÈNE XIV

FÉODOR IVANITCH, le 1er VALET et JACOFF. Il entre.

JACOFF. — Voilà qu'elle menace de me congédier? Il paraît que je casse tout, que j'ai oublié le dîner de Fifi et que j'ai désobéi en laissant entrer les moujiks à la cuisine! N'est-ce pas une injustice, Féodor Ivanitch? Vous savez vous-même, que je ne suis pour rien dans toute cette affaire? Tania m'a dit de laisser

entrer les moujiks à la cuisine et je ne savais même pas que c'était défendu.

FÉODOR IVANITCH. — C'est Madame qui vient de te parler?

JACOFF. — A l'instant! Intercédez pour moi, Féodor Ivanitch. J'ai à peine remis sur pied ma femme et mes enfants au village... et, si je perds ma place, est-ce que je sais quand j'en trouverai une autre. Rendez-moi ce service, Féodor Ivanitch. (*Il sort.*)

SCÈNE XV

FÉODOR IVANITCH, le 1er Valet, ANNA PAVLOVNA, reconduit la vieille comtesse aux faux cheveux et aux fausses dents. Le 1er valet habille la comtesse.

ANNA PAVLOVNA. — Je suis très touchée... j'irai certainement...

LA COMTESSE. — Si ce n'était l'état de ma santé, je viendrais beaucoup plus souvent chez vous.

ANNA PAVLOVNA. — Je vous engage beaucoup à prendre mon médecin, il est rude, mais personne ne s'entend comme lui à calmer les nerfs, il explique tout si clairement.

LA COMTESSE. — C'est que je suis déjà habituée au mien.

ANNA PAVLOVNA. — Soyez prudente...

LA COMTESSE. — Merci, mille fois merci...

SCÈNE XVI

LES MÊMES et GRIGORI. Il entre en coup de vent de l'office, les cheveux en désordre, ému; derrière lui on aperçoit SÉMION.

SÉMION. — Je t'apprendrai à t'ennuyer de tes propositions...

GRIGORI. — Et moi, je t'apprendrai, canaille, à te conduire mieux... Le misérable! lever la main sur moi!

ANNA PAVLOVNA. — Qu'est-ce que tout cela signifie? Êtes-vous dans un cabaret?

GRIGORI. — Je ne resterai pas ici avec ce grossier moujik.

ANNA PAVLOVNA, *contrariée.* — Vous devenez fou? Ne voyez-vous pas que vous n'êtes pas seul. (*A la comtesse.*) Merci, mille fois merci, à mardi.

(*La Comtesse et le 1er Valet sortent.*)

SCÈNE XVII

FÉODOR IVANITCH, ANNA PAVLOVNA, GRIGORI et SÉMION.

ANNA PAVLOVNA, *à Grigori.* — Qu'est-ce qu'il vous prend ?

GRIGORI. — Je suis un domestique, mais j'ai ma fierté, et je ne permettrai jamais à un simple moujik de me bousculer...

ANNA PAVLOVNA. — Je veux savoir ce qui s'est passé ?

GRIGORI. — Il y a que Sémion a la tête tournée parce qu'il a été admis dans la société des maîtres... il croit que tout lui est permis, même de battre les autres.

ANNA PAVLOVNA. — Mais quand cela, et à quel propos ?

GRIGORI. — Qui peut deviner d'où lui viennent ses lubies ?

ANNA PAVLOVNA, *à Sémion.* — Que s'est-il passé ?

SÉMION. — Pourquoi la poursuit-il ?

ANNA PAVLOVNA. — Parle, je veux tout savoir.

SÉMION, *il sourit.* — Mais Grigori prend toujours Tania, la femme de chambre, par la taille, elle n'aime pas ça, et moi je l'ai poussé de côté un petit peu...

GRIGORI. — Poussé un petit peu !... Il m'a à moitié cassé les côtes, il a déchiré mon habit, puis il a crié « J'ai encore ma force d'hier ! » et il m'a presque étranglé.

ANNA PAVLOVNA, *à Sémion.* — Tu te permets de troubler la tranquillité de ma maison ?

FÉODOR IVANITCH. — Permettez-moi, Madame, de vous dire respectueusement que Sémion aime Tania, et qu'ils sont maintenant fiancés... et Grigori ne se conduit pas délicatement... et c'est pour cela que Sémion s'est fâché.

GRIGORI. — Ce n'est pas pour ça, c'est parce que j'ai découvert toutes leurs supercheries.

ANNA PAVLOVNA. — Quelles supercheries ?

GRIGORI. — Mais hier, pendant la séance, ce n'est pas Sémion qui a fait toutes les manifestations, c'est Tania ; je l'ai vue sortir de dessous le divan...

ANNA PAVLOVNA. — Comment ? Elle était sous le divan ?

GRIGORI. — Je peux l'attester sur l'honneur, elle a apporté le papier et l'a lancé sur la table ; sans elle, le maître n'aurait pas signé l'acte, et les moujiks n'auraient pas eu la terre.

ANNA PAVLOVNA. — Vous l'avez vu ?

GRIGORI. — De mes propres yeux vu. Madame veut-elle que j'appelle Tania? Elle l'avouera elle-même.

ANNA PAVLOVNA. — Appelez-la. (*Grigori sort.*)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, moins GRIGORI.

Dans les coulisses on entend du bruit et la voix du Suisse : « Non, non, vous n'entrerez pas! » Le Suisse entre, mais les trois Moujiks se forcent un passage et passent devant lui, le 2e Moujik vient en premier, le 3e trébuche tombe et porte la main à son nez...

LE SUISSE. — Vous n'entrerez pas, allez-vous en!

LE 2e MOUJIK. — Nous ne venons pas pour faire du mal, nous venons apporter de l'argent...

LE 1er MOUJIK. — Effectivement... Maintenant que le barine a signé, l'affaire est terminée et nous venons seulement pour remettre l'argent avec toute notre reconnaissance.

ANNA PAVLOVNA. — Ne soyez pas si pressés de remercier; la supercherie est découverte... les terrains ne sont pas vendus. Léonide! Léonide. Appelez Monsieur. (*Le Suisse sort.*)

SCÈNE XIX

LES MÊMES et LÉONIDE FÉODOROVITCH. Il entre, mais apercevant Anna Pavlovna et les Moujiks, il veut se retirer.

ANNA PAVLOVNA. — Non, non, restez... Je vous ai dit et tous les autres vous l'ont répété, qu'il ne faut pas vendre le terrain à crédit, et vous laisser duper comme un imbécile.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Qui est-ce qui m'a dupé?

ANNA PAVLOVNA. — N'avez-vous pas honte? Vous avez déjà des cheveux blancs et l'on se joue de vous comme d'un gamin. Vous refusez trois cents roubles à votre fils pour lui permettre d'améliorer sa situation sociale, et vous vous laissez duper pour des milliers de roubles.

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Mais, chère Annette, calme-toi, je t'en prie...

LE 1er MOUJIK. — Nous sommes venus seulement pour remettre l'argent...

LE 3e MOUJIK, *il sort l'argent.* — Pour l'amour du Christ prenez l'argent et laissez-nous partir.

ANNA PAVLOVNA. — Vous avez le temps, vous avez le temps...

SCÈNE XX

Les Mêmes, GRIGORI et TANIA.

ANNA PAVLOVNA, *à Tania, d'une voix courroucée.* — Hier soir pendant la séance tu étais cachée dans le petit salon ?

(*Tania pousse des soupirs et regarde Léonide Féodorovitch et Sémion.*)

GRIGORI. — A quoi bon nier, puisque je t'ai vue ?

ANNA PAVLOVNA. — C'est donc vrai ? Avoue, avoue, je ne te ferai rien ! (*Elle indique Léonide Féodorovitch.*) Je veux seulement dessiller les yeux à ton barine... C'est toi qui as jeté l'acte des moujiks sur la table ?

TANIA. — Je ne sais que vous répondre, madame, je veux seulement vous demander de me permettre de retourner au village.

ANNA PAVLOVNA, *à Léonide Féodorovitch.* — Vous voyez, vous êtes la dupe de ces gens ?

SCÈNE XXI

Les Mêmes et BETSY. Elle reste inaperçue jusqu'à la fin de la scène.

TANIA. — Laissez-moi partir, Anna Pavlovna.

ANNA PAVLOVNA. — Non, ma chère, tu nous as fait tort de plusieurs milliers de roubles, tu nous as fait céder un terrain qu'on ne devait pas vendre.

TANIA. — Permettez-moi de retourner au village.

ANNA PAVLOVNA. — Tu vas d'abord répondre de tes méfaits, c'est de l'escroquerie ni plus ni moins et je vais aujourd'hui porter plainte au juge de paix.

BETSY, *elle s'avance vers sa mère.* — Laissez partir Tania, maman, car si vous voulez porter plainte contre elle, portez plainte contre moi, j'étais de connivence avec elle...

ANNA PAVLOVNA. — Ah ! du moment que tu t'en es mêlée, en effet, c'est complet !...

SCÈNE XXII

Les Mêmes et le Professeur.

le professeur. — Bonjour Anna Pavlovna, bonjour, Mademoiselle Betsy... Je vous apporte, Léonide Féodorovitch, le compte rendu du treizième congrès des spirites de Chicago. Le discours de Schmidt est très, très fort.

léonide féodorovitch. — Ah! c'est très intéressant!

anna pavlovna. — Et moi je vous raconterai quelque chose de plus intéressant, c'est que vous et mon mari vous avez été menés par le bout du nez par cette vilaine fille. Betsy prend tout sur elle, mais ce n'est que pour me faire enrager, en réalité, vous avez été bernés par cette fille qui ne sait ni lire, ni écrire, et vous, vous prenez ses supercheries au grand sérieux! Il n'y a pas eu de manifestations médiumiques hier, c'est elle (*Elle désigne Tania.*) qui a tout fait.

le professeur, *il enlève son manteau.* — Comment donc?

anna pavlovna. — C'est elle qui a joué de la guitare dans l'obscurité, c'est elle qui a donné des coups sur la tête de mon mari et commis toutes les autres impostures, que vous prenez pour de l'argent comptant.

le professeur, *il sourit.* — Qu'est-ce que cela prouve?

anna pavlovna. — Cela prouve que votre médiumisme est une absurdité... voilà ce que cela prouve...

le professeur. — Parce que cette jeune fille a voulu nous tromper, le médiumisme serait une absurdité? (*Il sourit.*) Étrange conclusion! Peut-être cette jeune fille a-t-elle eu véritablement l'intention de nous induire en erreur... cela se voit souvent... Peut-être même s'est-elle permis quelques mauvaises plaisanteries, il n'en est pas moins avéré que ce qu'elle a fait, c'est elle qui l'a fait, et ce qui était la manifestation de l'énergie médiumique, était la manifestation de l'énergie médiumique... Il est plus que probable... Il est même certain que ce qu'a fait cette jeune fille a provoqué, sollicité, pour ainsi dire, la manifestation de l'énergie médiumique et lui a donné une forme déterminée.

anna pavlovna. — Une nouvelle conférence!

le professeur, *sévèrement.* — Vous dites, Anna Pavlovna, que cette jeune fille et peut-être même cette chère Mademoiselle, ont

compluté pour rire à nos dépens. Mais la lumière que nous avons tous vue, et l'abaissement de la température dans le premier cas, et son élévation dans le second, et la vibration de Grossmann... Est-ce aussi l'œuvre de cette jeune fille?... Et pourtant ce sont des faits, des f-a-i-t-s, Anna Pavlovna. Non, Madame; il y a des choses qu'il faut étudier à fond et bien saisir pour pouvoir en parler... des choses très sérieuses, trop sérieuses...

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Et le nouveau-né que Marie Wassiléovna a si distinctement vu?... Moi aussi je l'ai vu!... Ce n'est pas cependant l'ouvrage de cette jeune fille?

ANNA PAVLOVNA. — Vous vous prenez sans doute pour un homme intelligent?... Vous êtes un sot!

LÉONIDE FÉODOROVITCH. — Alors, je m'en vais. Venez chez moi, Alexis Wladimirovitch.

(*Il sort pour entrer dans sa chambre.*)

LE PROFESSEUR, *il hausse les épaules et suit le maître de la maison.* — Oui, nous sommes encore bien en arrière en Russie!

SCÈNE XXIII

ANNA PAVLOVNA, les trois Moujiks, FÉODOR IVANITCH, TANIA BETSY, GRIGORI, SÉMION et JACOFF.

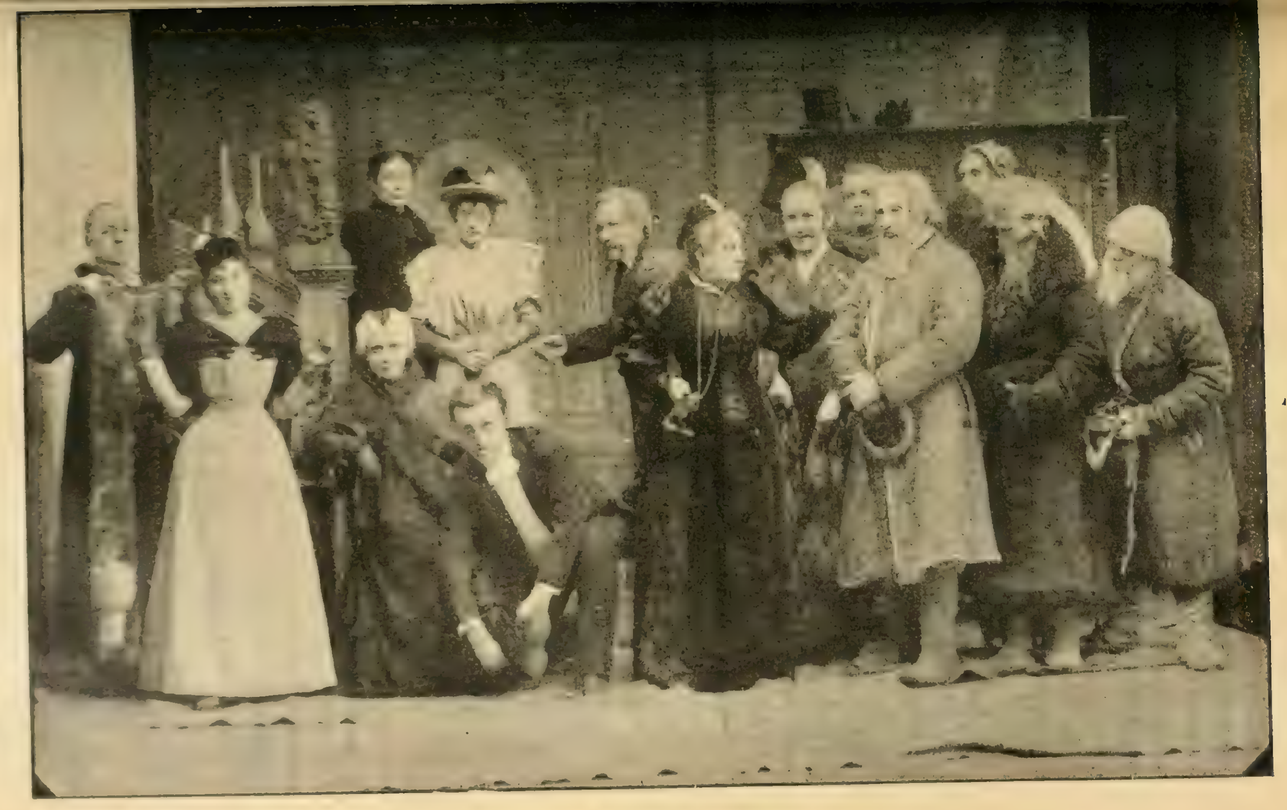
ANNA PAVLOVNA, *à Léonide Féodorovitch qui sort.* — On s'est moqué de lui comme d'un imbécile, et il n'y voit que du feu. (*A Jacoff.*) Que fais-tu ici?

JACOFF. — Je voulais demander à Madame combien je dois mettre de couverts?

ANNA PAVLOVNA. — Combien de couverts?... Retirez-lui immédiatement l'argenterie, Féodor Ivanitch, et mettez-le tout de suite à la porte! C'est lui qui est cause de tout le mal. Cet homme me conduira au tombeau. Hier, il a laissé mourir de faim ma pauvre Fifi, qui ne lui a jamais rien fait... Ce n'est pas tout, il a conduit ces moujiks contaminés à la cuisine et les voilà de nouveau ici. Il est cause de tout le mal... Hors d'ici, tout de suite, réglez-lui son compte. (*A Sémion.*) Et si tu te permets encore une fois de faire du tapage dans ma maison, vilain moujik, tu me le paieras cher...

LE 2e MOUJIK. — Puisqu'il est un vilain moujik, pourquoi le gardez-vous? Réglez-lui aussi son compte.

ANNA PAVLOVNA, *elle regarde les moujiks et aperçoit le nez*



Anna Pavlovna. — Ne soyez pas si pressés de remercier.... (Acte IV, Scène xviii.)

ensanglanté du 3e moujik. — Regardez, regardez, il a le nez plein de boutons, il est malade, c'est un réservoir de contagion !! Mais j'ai défendu hier de les laisser entrer et les voilà de nouveau ? Chassez-les, chassez-les !

FÉODOR IVANITCH. — Madame m'ordonne-t-elle de recevoir l'argent ?

ANNA PAVLOVNA. — L'argent ? prenez-le, mais faites sortir ces hommes, surtout celui-là, il est tout pourri...

LE 3e MOUJIK. — Pourquoi, petite mère, me fais-tu cette insulte ? Demande à ma vieille si je suis pourri ? Je suis propre comme du verre...

ANNA PAVLOVNA. — Il ose encore me tenir tête ! Chassez-les... chassez-les !... Ils sont tous contre moi, je n'y peux plus tenir... Le médecin... le médecin ! qu'on m'amène le médecin !... *(Elle sort en courant et en sanglotant.)*

(Jacoff et Grigori sortent.)

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, moins ANNA PAVLOVNA, JACOFF et GRIGORI.

TANIA, *à Betsy.* — Oh ! Mademoiselle, chère Mademoiselle, que vais-je devenir maintenant.

BETSY. — Ne crains rien ; pars avec tes pays... moi, j'arrangerai tout... *(Elle sort.)*

SCÈNE XXV

FÉODOR IVANITCH, LES TROIS MOUJIKS, TANIA et LE SUISSE.

LE 1er MOUJIK. — Eh bien, l'honoré Monsieur, veux-tu que je te remette l'argent ?

LE 2e MOUJIK. — Nous sommes pressés de partir.

LE 3e MOUJIK *se dandine, l'argent à la main.* — Si j'avions su ce qui nous attendait, je serions pas venu, des histoires comme ça vous sèchent le sang plus vite que la fièvre.

FÉODOR IVANITCH, *au Suisse.* — Conduis-les dans ma chambre ; il y a là tout ce qu'il faut pour compter, et je recevrai l'argent... Allez, allez...

LE SUISSE. — Venez, venez...

FÉODOR IVANITCH. — Mais remerciez Tania, sans elle vous n'auriez pas eu les terrains.

LE 1er MOUJIK. — Effectivement, comme elle l'a projeté, elle l'a fait...

LE 3e MOUJIK. — Elle nous a sauvé la vie!... sans cela... voyez-vous la terre était si petite que non seulement une vache, mais une poule ne pouvait s'y tourner! Adieu, ma belle! Quand tu viendras au village, viens manger du miel chez moi...

LE 2e MOUJIK. — Dès que je serai de retour, je ferai les préparatifs pour la noce, et je brasserai de la bière... Viens dès que tu pourras.

TANIA. — J'irai, j'irai!... (*Elle glapit.*) Quel bonheur, Sémion! (*Les Moujiks sortent.*)

SCÈNE XXVI

FÉODOR IVANITCH, TANIA et SÉMION.

FÉODOR IVANITCH. — Quand tu seras mariée, Tania, j'irai chez toi en visite. Me recevras-tu?

TANIA. — Oh! cher et bon Féodor Ivanitch, je vous recevrai comme un père! (*Elle l'embrasse.*)

(*Rideau.*)

Léon TOLSTOÏ.

Trad. inéd. de Michel Delines.





LES VOITURES DES *Poules* AUX COURSES Dessin de A. MARIE.)

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

A CHEVAL A TRAVERS LES COURSES

Les courses ! C'était, autrefois, un genre de sport à l'usage des grands seigneurs, une de ces nombreuses importations étrangères venues d'Angleterre avec les modes, avec la philosophie, avec les formes de l'organisme politique, à une époque où l'anglomanie sévissait sur nos mœurs et sur nos institutions, de façon intense. On ne faisait pas encore, il est vrai, blanchir son linge de l'autre côté du détroit, mais charbon de terre, philosophie et chevaux, tous les produits d'outre Manche avaient le don de nous charmer. Jardins, chapeaux, habits ne se pouvaient admettre qu'à la façon de Londres, et le bon ton voulait que l'on montât et que l'on conduisît à l'anglaise.

Les courses ! plaisir de riche, dont le populaire ne s'occupait guère. Tandis qu'en Angleterre de grandes planches en couleur popularisaient cet exercice qui, à l'origine, semble bien avoir eu pour objectif l'amélioration de la race chevaline, en France c'est dans les précieux petits almanachs de la fin du XVIII[e] siècle — telles les *Étrennes galantes des promenades et amusements de Paris* en 1780 — qu'il faut aller chercher les images donnant la figuration de la première course de chevaux dans la plaine des Sablons.

En Angleterre, ces grandes estampes constituent presque des documents historiques par le fait qu'on y voit figurer nombre de personnages appartenant à l'histoire, le roi, le prince de Galles et cette mistress Fitzherbert qui, si souvent, apparaît sur les images de l'époque. En France, ces petites vignettes nous donnent un sujet, un épisode quelconque, quand elles ne se contentent pas de représenter simplement une élégante conduisant une de ces hautes et légères voitures qui devaient être encore à la mode, sous le Consulat.



LA COURSE A LONGCHAMPS
D'après une vignette de l'almanach
Le Suprême Bon Ton ou Étrennes de la Mode (1801).

En Angleterre, tout l'indique, c'est une véritable institution nationale, un jour de fête, une des manifestations typiques de l'esprit local : en France, c'est une de ces exhibitions mondaines auxquelles se complaît et se complaira toujours la haute société, qu'elle appartienne au monde de la noblesse ou de la finance.

A quelle date eut lieu, en France, cette première course dont la représentation nous a été, je l'ai dit, conservée par une petite vignette d'almanach ? Sur ce point purement historique contentons-nous d'emprunter à Nestor Roqueplan le passage que voici, tiré de *Parisine*.

« Les souvenirs et les livres », dit le subtil chroniqueur de la *Vie Parisienne*, « fixent la date de la première course en 1776 ; elle eut lieu dans la plaine des Sablons, entre un cheval du comte d'Artois et un cheval du marquis de Conflens, mestre de camp, propriétaire du régiment de hussards de ce nom. Une autre course fut engagée à Fontainebleau, dans la même année, par un Anglais nommé Fitzgerald, contre un cheval du duc de Nassau, propriétaire du 25e régiment de cavalerie, Nassau-Saarbruck ; l'année suivante, le même duc de Nassau fit courir contre des chevaux du prince de Guéméné et du comte d'Artois. Rien jusqu'en 1783. Dans cette année, une course que je mentionne à cause du nom d'un cheval du comte d'Artois ; il s'appelait *Rantipole*, et de cette particularité que la course eut lieu à Vincennes » (l'hippodrome de Vincennes venait d'être inauguré au moment où l'auteur de

Parisine chroniquait). « La somme de 2,500 francs », ajoute notre chroniqueur, « était le prix ordinaire de ces courses qui avaient un caractère en quelque sorte privé. Elles étaient engagées capricieusement, sans méthode, sans périodicité, par de grands seigneurs anglomanes qui affectaient d'emprunter à nos voisins non seulement le chapeau rond, mais aussi les mœurs et le langage du *turf*. L'emploi des mots *poule*, *forfait*, distancer, proportion, courir ou payer, et autres extraits du vocabulaire spécial des courses, constituaient la suprême élégance du temps. » Est-il besoin d'ajouter qu'au premier rang des « grands seigneurs anglomanes » figurait le comte d'Artois qui, mettant en pratique ses principes, avait plus d'une fois traversé le détroit pour assister aux courses anglaises. Une de ces estampes à nombreux personnages, que je signalais tout à l'heure, nous montre ainsi en bonne place le futur roi Charles X.

Que pensaient de cette importation étrangère les écrivains, les chroniqueurs du jour que n'avait pas encore atteints l'anglomanie ? Nous allons le savoir en consultant Mercier, Mercier qui n'écrivait pas sans une certaine ironie gouailleuse : « Lorsqu'on hasarde de grosses sommes au sort d'une course, l'on purge, la surveille, les jockeis afin de les rendre moins lourds et plus dispos » ; les jockeis « adolescents aux cheveux tondus, qui se rendent poussifs ou asthmatiques pour faire gagner M. le duc, lequel remporte le prix de la course dans son lit. »

« On ne parle plus », dit-il dans un chapitre spécial sur les courses de chevaux, « que du cheval barbe, du petit duc; et le goût des chevaux qui courent a succédé à l'esprit de la chevalerie entièrement éteint. On se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués, qui passent comme un trait, tous couverts de sueurs au bout de six minutes, et nous mettons, ensuite, dans les discussions qui résultent de ces courses, un air de profondeur et une importance qui ont quelque chose de burlesque. »

« Cette singerie de nos voisins n'a pas rétabli, comme chez eux ainsi qu'on l'eût d'abord imaginé, la perfection des races ; c'est que l'on n'a permis ces jeux olympiques qu'aux princes et aux grands seigneurs. Ils eussent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés. »

Goût purement de parade, extravagance et spéculation, telle est donc l'opinion de Mercier qui veut que de grosses sommes

d'argent aient été ainsi, quelquefois, engagées et perdues. Et il n'est pas seul à le penser, puisque Mme de Genlis note quelque part : « A la dernière *course* de chevaux, M. de X... a perdu 7,000 louis ; M. le comte de X... en a gagné 6,000 ; le Roi a parié un petit écu ; c'est une leçon bien douce et de bien bon goût sur l'extravagance des paris. » Bon Louis XVI, qui se figurait que,



A LONGCHAMPS

D'après une lithographie du journal *Pandore* (1823-1828, Journal des Spectacles faisant suite au *Miroir*.

par courtisanerie, les grands seigneurs feraient désormais comme lui et se guériraient de la manie des paris !

Après le XVIIIe siècle *anglomane*, le premier Empire *anglophobe*. Or, sur ce sujet spécial, il fit taire son *anglophobie* et instituait, encourageait les courses de chevaux, non seulement à Paris, mais encore dans les départements. C'est ainsi que dès 1806 eurent lieu, au Champ-de-Mars, des courses qui, bien vite élevées à la hauteur d'une institution, se continuèrent périodiquement jusque sous le second Empire. M. Maindron, dans son volume consacré au Champs-de-Mars, commet donc une légère erreur quand il dit que la première course y eut lieu en août 1819. « Paris, la première ville du monde, n'eut pendant longtemps, qu'un hippodrome indigne de lui », a écrit Louis Enault, dans une

étude sur l'histoire des courses de chevaux. « Tout le monde connaît ce triste et misérable emplacement du Champ-de-Mars, aride, nu, presque désolé, terrain inégal, sablonneux, déshonoré par de hideuses baraques, aussi incommodes qu'insuffisantes. On se demande comment le choix d'hommes de goût et véritablement compétents a jamais pu se porter sur un tel terrain, et comment on fit pour se résigner si longtemps à de tels inconvénients. »



Sur l'écriteau on lit : *Ici a déjeuné le Jockey-Club.*
Caricature faisant allusion aux déjeuners en plein air des élégants se rendant à la Croix-de-Berny. (*La Mode*, 7 mars 1840.)

S'il faut en croire le même Louis Enault, les courses du premier Empire ne réussirent point, parce que le gouvernement, victime quand même de son *anglophobie*, avait promulgué des règlements « qui eurent le tort grave de prendre, plus d'une fois, le contre-pied absolu et systématique des idées anglaises, c'est-à-dire de l'expérience confirmée par le succès et du bon sens pratique ».

Le contraire devait avoir lieu sous la Restauration, avec Louis XVIII, qui, lui, régularisa les courses, s'occupant tout par-

ticulièrement, ainsi que son frère, Charles X, de l'élevage du cheval de pur sang.

Mais l'institution avait beau se développer graduellement, jeter de temps à autre quelque éclat, alimenter la chronique — tel fut



— Canailles de chevaux, s'ils se mettent à ruiner les hommes, qu'est-ce qu'il nous restera à faire à nous autres ? (Caricature de Cham. *Le Charivari*, 1865.)

le cas en 1819 lorsque le comte de Narbonne engagea son cheval *Lattitat* contre un cheval d'Horace Vernet, *Caleb*, lequel fut battu — et intéresser les personnages connus dont les noms, à partir de 1823, commencent à figurer parmi les propriétaires de chevaux, le public, le grand public restait froid. Les prix, peu nombreux du

reste. et d'un montant minime, — *Prix d'arrondissement, Prix principal, Prix royal* de la valeur de 6,000 francs, et c'était le plus important, — se couraient au milieu d'une indifférence générale. Les jockeys, il est vrai, devaient participer aux faveurs royales, car on lit dans le *Moniteur Universel* au sujet de la course de 1819 : « La course terminée, Madame et les princes ont quitté leur tribune, et, en rejoignant leurs voitures, le jockey qui avait monté le coursier vainqueur l'a présenté à LL. AA. RR. — Monsieur, avec son affabilité ordinaire, a parlé à cet homme d'une manière flatteuse. » — Tout était donc pour le mieux.

Voici, Louis-Philippe régnant, la fondation de la *Société d'encouragement*, le Derby importé en 1835, grâce à l'initiative des ducs d'Orléans et de Nemours, le Jockey-Club et les courses de Chantilly, donnant à la charmante ville un aspect anglais qui faisait battre le cœur des *sportsmen*. Et ici qu'il me soit permis de me citer moi-même, en empruntant ces lignes à mon *XIX*e *Siècle* :

« Le duc d'Orléans fut pour Chantilly, pour la Croix-de-Berny, ce qu'avait été la duchesse de Berry pour Longchamps. Il mit à la mode ces steeple-chase, dont Eugène Lami devait se faire l'illustrateur précis et spirituel, il donna naissance aux *gentlemen-riders ;* il popularisa grooms, jockeys, entraîneurs ; il implanta le langage et les mœurs du turf. En 1835, la suprême élégance consistait à louer une maison à Chantilly pour le temps des courses, à y envoyer ses gens de bouche et d'office, son argenterie, des tapis, des meubles ; en un mot, tout le luxe de Paris.

« La vie bruyante de la capitale se transportait elle-même tous les printemps en cet apanage du jeune duc où lord Seymour payait 1,000 francs un pavillon dont il se servait pour un déjeuner, où bals, spectacles, concerts sur les étangs donnaient au pays une singulière animation. Le défilé de la Croix-de-Berny devint autrement mondain, autrement luxueux que le défilé de Longchamps : journalistes, et romanciers ne cessaient d'en parler ; jusqu'au petit boutiquier, tout le monde s'en occupait. »

Louis Philippe, ce fut l'époque des courses fashionnables, des folies de lord Seymour, le vainqueur célèbre du Champ-de-Mars, et surtout des hommes du monde, éleveurs ou propriétaires de chevaux, affrontant eux-mêmes les périls du *steeple-chase* et de la course de *gentlemen*. Cette mode de monter soi-même son cheval paraît avoir été inaugurée en 1829 par le comte Walewski courant justement contre lord Seymour.

Mais les courses n'étaient point, alors, ce qu'un vain peuple pense : on chercherait vainement dans les lithographies de la première période du *Charivari*, cette période durant laquelle ce



— Vous me croirez si vous voulez, mais je donnerais bien six sous pour être en omnibus !... Caricature de Durandeau pour la série *les Inutiles*, publiée dans *le Boulevard*, 4 mai 1862.

journal satirique publiait des estampes de mœurs ou des tableaux de Paris, les brillantes représentations que devaient nous donner, plus tard, les illustrateurs du second Empire. Des tribunes primitives et quelques curieux clairsemés maintenus derrière des cordes, un ou deux gendarmes à cheval, et c'était tout l'appareil pom-

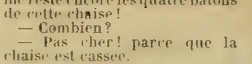
peux de ce plaisir pour lequel, cependant, se passionnait déjà la bonne société.

« Les courses ont-elles été belles ? dit Mme de Girardin, dans une de ses chroniques de 1844, en manière de dialogue. — Affreuses. — Qu'avez-vous vu là ? — Rien. — Qu'y avait-il ? — De la poussière. — Et puis.. — De la fumée. — Mais il y avait de jolies femmes ? — Il n'y avait pas de femmes. — Comment, pas de femmes !... et dans les pavillons ? — Ce n'étaient pas des femmes — Qu'était-ce donc ? — Des caricatures de Grandville. »



— Quelle horreur ! vouloir pervertir des animaux honnêtes qui ont le respect du mur mitoyen !





— Monsieur sera très bien là dessus avec ses trois dames ; il me reste encore les quatre bâtons de cette chaise !
— Combien ?
— Pas cher ! parce que la chaise est cassée.



— Monsieur, ayez la bonte de recommencer : ma femme et moi, nous ignorions que c'était là cette fameuse banquette irlandaise !

Croquis de CHAM pour *Les Courses*. (*Le Charivari.*)

Ainsi, malgré l'engouement, les courses prêtaient vivement à la satire. En fait d'amélioration de la race chevaline, disait Alphonse Karr, dans ses piquantes *Guêpes*, elles estropient et elles tuent les gens. Eugène Giraud, dans *la Comédie à cheval*, représentait sur leur fameux chariot — le prédécesseur des tribunes — les rois du sport se donnant en spectacle en leur élégance raffinée. Et le théâtre, lui aussi, s'en mêlait : en 1839, c'était *la Course au clocher*, de Félix Arvers ; en 1847, *l'École des familles*, d'Adolphe Dumas, qui fustigeait le « Paris sellé, botté, caparaçonné », allant jusqu'à imposer aux cochers des élégants la perruque de laine blanche, à boudins circulaires, des cochers anglais. Et tout cela pendant que les bons bourgeois se faisaient un malin plaisir d'appeler « gentilshommes ridés » les *gentlemen-rider's*.

Réservées à quelques oisifs et à quelques curieux, les courses étaient avant tout un spectacle d'élégance mondaine. Du jour où elles devinrent populaires, où elles attirèrent à elles le grand nombre, ce fut pour beaucoup un métier, une nouvelle forme de

spéculation : la bourse du cheval, comme il y a celle des titres, comme on devait voir celle des timbres. Et cette démocratisation d'un plaisir de riche commença à s'affirmer, timidement d'abord, puis avec la violence qui se trouve être la caractéristique de toutes les choses humaines soumises à la loi du nombre.

Jadis les grands seigneurs pariaient et, souvent, perdaient des sommes folles mais ils ne considéraient pas la chose comme



COURSES D'ÉTÉ
Caricature de Cham (*Le Charivari*, 1862.)

une affaire. Il n'y avait pas, de leur temps, des agences de paris, des poules; l'on jouait, l'on ne boursicotait pas. Pour connaître à l'avance l'issue probable de la course, on tâchait de faire causer les propriétaires des chevaux, de visiter leurs écuries et d'assister aux essais faits, en quelque sorte, en cachette, au point du jour, sur l'hippodrome. Et la presse était muette, et des boutiques ne vivaient pas de cette spéculation ; il n'y avait ni les pronostics des journaux quotidiens — la cote, le cours de la bourse du cheval — ni les tuyaux prêts à pomper l'argent des naïfs sur les comptoirs des liquoristes.

Sous le second Empire, la *coursomanie* battit son plein : c'est

le *Grand Prix de Paris*, fondé en 1862, ce sont les concours internationaux, les hippodromes du Bois de Boulogne, de la Marche, de Vincennes, de Versailles, de Fontainebleau, de Porchefontaine, le beau temps du *pesage*, ce parvis sacré qu'il fallait défendre de toute atteinte, de toute promiscuité dangereuse. En 1865, lors de la victoire du cheval français *Gladiateur*, ce fut comme un immense accès de folie. « Tout le monde se leva, toutes les mains battirent », dit Amédée Achard, dans l'article par lui consacré aux courses dans le *Paris-Guide*, « toutes les voix crièrent. Et il se trouva des gens pour dire que la France avait eu sa revanche de Waterloo ! Quelques hommes tout fiers et rayonnants, comme autrefois des chevaliers revenant de la *Palestine*, racontaient qu'ils avaient vu *Gladiateur*. Les plus heureux l'avaient touché. »

Et de fait, comme les grands hommes, *Gladiateur* eut les honneurs du portrait, de la photographie, de la caricature, du pain d'épices, et de mille objets à son nom.

Des courses contemporaines, devenues, comme à Londres, une véritable nécessité sociale, Émile Zola a, on le sait, tracé un merveilleux tableau. C'est donc bien la physionomie des courses à tous les âges qu'on pourra ainsi avoir par le témoignage des écrivains, à côté des attaques, quelquefois mordantes, des vaudevillistes ou des caricaturistes.

La caricature ! Sous Louis-Philippe, dans *la Mode* et dans *le Charivari*, elle avait surtout visé les membres du Jockey-Club, dont la suprême élégance n'était point à l'abri des traits de la satire. Sous Napoléon III, cheval, jockey, propriétaires, tous eurent à essuyer les attaques du crayon de Cham, de Vernier, de Daumier, de Durandeau, soit en de grandes vignettes allégoriques, symboliques, élevant sur l'autel du Veau d'or ou sur l'autel de l'amour, le cheval, véritable roi du jour, soit en une série d'images d'actualité, constituant la plus amusante collection qui se puisse voir.

Ici ce sont des calicots arrêtés devant un éloquent écriteau : *Courses de la Marche. Entrée par cavalier, 50 francs*, « un véritable obstacle sur lequel ils ne comptaient pas. » Là c'est l'indignation d'un propriétaire à la vue de son jockey ivre : « Saperlote ! mon jockey qui est ivre-mort !... me voilà dans de beaux draps !... — Dame... je n'avais pas le poids !... j' m' suis ajouté trois litres... et je n' pèse pas encore assez... aussi je vais m'ajouter

un litre. » Ailleurs, ce sont des matelas étendus sur le sol pour éviter les accidents trop fréquents à la Marche, ou des théories d'hommes maigres, avec des chevaux efflanqués prenant ainsi, grâce à leur carcasse, l'aspect de zèbres : « Les Conquérants modernes ! » Tandis qu'au-dessous des petits croquis, spécialité de Cham, se lisent les lignes suivantes :



Le veau d'or se trouvant complètement degomme par le cheval de course.
Caricature de Cham (*Le Charivari*, 1869.)

— Bourgeois, faut-il aller chercher un peu de colle? Monsieur ne tient pas !

— Gourmand! Déjà à la buvette! (Jockey tombant à la rivière.)

— En a-t-il des jambes de coq !

— Dame, pour courir les poules !

— Pas possible !... Je le connais, il est camus.

— Ton Édouard monte un cheval qui a une robe Isabelle.

— Quelle infamie! Il m'a refusé une robe, tandis qu'il en donne une à son cheval.

— Il a gagné d'une longueur de nez !

Et autres calembredaines qui ont toujours eu la spécialité de mettre le public en joyeuse humeur.

Mais la caricature ne devait point, seule, constituer l'iconographie des courses, car, dès la fin du second Empire, commencèrent à se répandre les portraits de jockeys aux casaques multicolores et les portraits de chevaux, tirés en couleurs... criardes, qui de nos jours, deviendront la galerie de peinture des établissements fréquentés par le monde palefrenier, je veux dire par tous les gens qui vivent du cheval.

Et quant aux courses elles-mêmes, si elles continuent à intéresser les riches désœuvrés, si elles sont plus que jamais une exposition de toilettes, comme l'indiquait déjà, aux approches de 1840, Mme de Girardin, un spectacle public à l'usage des couturières, elles n'ont plus, il faut bien le dire, le cachet d'aristocratie qu'elles comportaient autrefois. Conséquence forcée pour toutes les entreprises qui font appel au grand nombre. Le nombre se jette à corps perdu dans la mêlée et du tout fait une immense salade.

Quant au cheval, peu lui importe, il triomphe toujours : jadis, empereur chez les Romains ; aujourd'hui, dispensateur de la fortune. Combien meurent pour avoir tout perdu en de mauvais tuyaux ! Combien se suicident pour avoir fait choix d'un mauvais cheval ! Il ne s'agit plus d'amélioration de la race chevaline, mais bien de la dépopulation de la race humaine par le cheval.

John GRAND-CARTERET.



— Elle a un postillon ?
— Oui, pour faire croire qu'elle est venue en voiture, elle l'a amené avec elle par le chemin de fer.

Vignette de Cham. (*Charivari.*)

Le Gérant : F. JUVEN. Paris.-Imp.PAUL DUPONT (Cl.) 62 6.97.



SINGING-FLOWER

Pour Mary K. T.

Oh ! la fleur qui chante quand tout dort...
(*Légende arabe.*)

.... et voilà
Qu'elle parla à travers l'air calme
Sa voix était semblable à celle des étoiles,
Lorsqu'elles chantent en chœur.
(*La Demoiselle Bénie*, D. G. Rossetti).

Il y a près de trois ans, je m'installai en ces maritimes verdures... Pour la première fois, peut-être, je bénissais la vie, du moins pleinement. Après avoir parcouru longtemps lasse, anxieuse, parfois déchirée, la forêt périlleuse, je découvrais une clairière lumineuse et clémente !

C'est que j'avais enfin rencontré, et que vivait avec moi, un de ces exceptionnels êtres suaves, de ces êtres parfaitement purs et délicieux — oh ! délicieux, délicieux ! — qu'on dirait surgis en notre basse atmosphère pour la parfumer, l'éclairer, très précieuses fleurs d'humanité !...

C'était une jeune fille américaine, d'un doux état du Sud, venue chez nous pour faire de sa voix, exquise, un instrument d'art, supérieur... D'abord, en sa modestie et sa bonté, cette jeune fille n'avait pensé qu'à fonder, par ses gains futurs, le bonheur de sa mère et de son frère pauvres, malades, qu'elle chérissait. Pieuse, elle avait affirmé, afin qu'on la laissât partir étudier avec ses mêmes ressources, que, si Dieu l'avait ainsi douée, vocalement, c'était en ce dessein. L'amour vif de l'art, et le désir de

la gloire ne l'envahirent que peu à peu, à fréquenter les théâtres certains artistes.

Nous nous rencontrions chez des amis. On lui avait parlé de me quelques livres; elle avait pu lire un de mes romans; et, bie que son éducation anglicane, ses candides croyances chrétiennes eussent dû, plutôt, semblait-il, lui rendre odieuse ma trist philosophie, une sympathique curiosité la poussa ardemment ver moi, la fit me demander mon affection, les enseignements de m vieille expérience, ma protection désintéressée en cet exil dangereux.

Elle me fut infiniment agréable, l'offre franche de cette amiti liliale... Je vis bien tout de suite que lui donner en échange m plus profonde tendresse, répondre à sa confiance immaculée pa un dévouement de vraie mère, me prodiguerait les occasions d joie, mais aucune déception ni rancœurs, — au moins pendant ce deux années de vaillante et sage « student's life ».

Oh! promptement, ma satisfaction et ma fierté de cette maternité d'élection! Moi qui, malheureusement, n'en avais point d par la nature, j'acquérais soudain un enfant, une fille, et quelle fille! de par sa volonté et la mienne!

Je m'expliquerai une autre fois sur ce que, *maintenant*, je sais des anges... Chacun de nous a le sien, presque toujours, hélas! réfugié, séquestré aux caves de l'être, oublié, sinon moqué, et qui pleure... Mais elle, ma petite Daisy, son ange radieux l'habitait tout entière, nous regardait par ses yeux — bruns cependant — mais si joyeusement ingénus, si aimants! s'exprimait par son sourire de bébé joueur et confiant!...

Oh! le merveilleux rire qu'elle avait! révélation éblouissante d'une fraîcheur aurorale de tout l'être!... On riait moins entraîné par elle, qu'on n'écoutait ces mélodieuses cascades de gaîté naïve, qu'on ne s'amusait à l'épanouissement de cette claire fleur rouge et blanche, sa puérile bouche!...

Elle n'était pas blonde. Mais ses cheveux châtains poussaient si fins, si jeunes! si follets et enfantins sur la nuque, sur le front lisse qu'ils faisaient petit! Et puis, ils étaient illuminés par l'admirable teint nacré, rosé...

Comme elle semblait créée pour vivre et triompher! A tous ses dons extérieurs de grâce et de rayonnement, qui imposaient sa séduction, devaient l'envelopper toujours d'amitié, plus tard d'amour, lui livrer, dès l'abord, les publics de théâtres, — se joi-

gnaient, sans contradiction, mais d'une façon surprenante, la plus surprenante, la plus sérieuse énergie, une dignité superbe, et, par une volonté prodigieuse, une rare puissance de travail. On l'eût dite douée d'une vitalité qui vainc tout.

Cependant, quelque chose aurait dû nous inquiéter, s'attirer ma tendre préoccupation : de fréquents bobos, fièvres, rhumes, parfois annihilant les vouloirs laborieux.

En vérité, je ne sus que peu à peu, tardivement, ce qu'il lui avait fallu de courage, aux premiers temps de ses études, pour que son déjà faible corps, sans nourriture, repos, ni confort, ne trahît pas son dévouement !

Fière, elle disait, seulement, en son mignard langage :

— J'ai toujours été comme ça dans le Sud, et quand je fus petit j'étais bien plus malade. Oh ! j'ai eu tout ! Ma pauvre maman ! Elle me soignait ! A New-York, j'ai devenu plus forte, *because* il est un chaud moins humide... Ici, vous verrez, avec ce nourritioure et cette vin, je veux avoir un sang magnifique !

Et cela, nous faisant rire, nous rassurait. Tant de jeunes filles ont quelques mauvaises années !

Mais je n'ai pas encore décrit sa voix. C'est peut-être qu'avec nos mots elle était inexprimable.. C'était l'harmonieux parfum de son âme. Au parler, vraiment, un gazouillis de source limpide ou d'oiselets en allégresse ; pour le chant, — à l'écouter les yeux fermés, on pouvait se croire en assomption dans un ciel d'aube, lilas et rose, quelque séraphin jouant d'un idéal violon... Pourtant cette voix, elle était bien humaine, vibrante et chaude, mais toujours si légère, aérienne, captivante ineffablement !

... Après un hiver de surmenage musical et littéraire, aussi d'inévitable, d'inépuisable dispersion mondaine, nous séparant ma fille adoptive et moi, nous privant trop de l'intimité qui m'apprenait sa chère âme si pure ! nous eûmes enfin, en juillet, la délectation souhaitée, préparée, de venir ensemble, pour trois mois, sous ces hêtres, ces pommiers, près de cette mer, en ces rustiques et apaisantes campagnes... C'est alors que je crus pouvoir bénir la vie !...

... Par les chemins verts et les routes blanches, par les bois taillis et les champs, ou sur les grèves jaunes, durant des semaines ensoleillées, nous nous promenâmes, heureuses, gaies, et certes, jamais lasses de nous être associées !

Malgré la différence d'âge et des caractères, une tendre cama-

raderie avait vite existé d'abord, où j'étais, plutôt que la mère, la marraine peu sévère, — elle, la petite filleule gaminante, et despote avec quel charme! Puis, ici, dans la villa comme au dehors, j'eus tout à fait, pour elle, des petits soins de maman-gâteau, qu'elle recevait en bébé « qui y comptait bien! » Et je la sentis entrer aux profondeurs de mon vieux cœur affamé de maternité, s'y faire un berceau moelleux et chaud, pour longtemps!... Je rajeunissais, me rassérénais... On nous entendait rire des fermes lointaines, et les paysans nous donnant le bonjour, disaient, avec une triste expérience, —-sur laquelle ils ont le temps de réfléchir, —de la variabilité des choses terrestres : « Riez bien, faut profiter d'aujourd'hui! Demain est au diable! »

C'était surtout le merveilleux rire de Daisy qui intéressait ces braves gens. Et puis, son chant. Car, bien qu'elle eût à laisser reposer sa voix, elle aimait à chanter pour moi et les passereaux... Nous nous taisions, eux dans les branches, moi sur l'herbe, extasiés, quand vibrait le violon séraphique, pour les douces et nostalgiques mélodies du « Home, sweet home », ou les troublantes plaintes de Grieg, quand s'élançaient, tournoyaient, se précipitaient en cascades infiniment légères et joyeuses les vocalises de *Baucis!*

Alors, à ces moments de béatitude, la voyant si jolie, ma fillette, si lumineusement fraîche et gracieuse, si harmonieuse! sous son large chapeau en corolle, le poète que je voulus être ressuscitait, la comparait à quelque miraculeuse fleur, berçant en son calice un céleste oiseau chanteur... Et peu à peu, — la *daisy* est notre pâquerette — je l'appelai Fleur-Chantante, *Singing-Flower!*

Cette Darling, pitoyable aux malheureux, passionnée pour les enfants, les animaux, la nature, — à tout bienveillante, était d'autre part fort espiègle, avec une humour anglo-saxonne pleine de surprises, pas toujours très respectueuses, mais si réjouissantes et si spirituelles!

Une seule chose mettait parfois de la tristesse, de la fâcherie même entre nous : les questions religieuses et philosophiques!...

Ma Fleur-Chantante profitait de ses continuels loisirs pour m'interroger sur toutes les choses que son tempérament artiste et son intelligence audacieuse, plus âgée qu'elle, étaient intéressés à savoir. Et elle n'admettait point que je la privasse, par une pudeur ou une discrétion de mise avec d'autres jeunes filles, de

ce qui formerait son goût, son jugement, de ce qui la sauverait des pièges de sa vie future au théâtre, vie dont elle pressentait toute l'intime horreur sans reculer. Superbement, elle voulait s'approvisionner de connaissances et de force morale, afin de satisfaire à « son Idéal », de conserver sa chère, sa précieuse chasteté !

Je refusais parfois d'obéir. Elle suppliait :

— Puisque vous êtes ma seconde maman!... Je vous assure que ma maman d'Amérique me répondrait! Vous savez, je lui écris tout. Eh bien! elle est si contente que nous parlons sérieusement !

En dépit de mes principes d'éducation hardie, mais à cause de l'ancestrale dévotion à la double virginité, à l'ignorance que l'on confond avec l'innocence et la pureté, dire à cette « Rose mystique » les basses et laides pratiques de la vie courante, les procédés bestiaux de la nature, m'emplissait de gène et de regrets. C'est pourquoi, soutenue beaucoup par la littérature, j'agrandissais cela par de la physiologie générale, de l'éthique... Je lui résumais ce que la science décèle de la genèse de la terre, des hommes, des sociétés...

Si bien que, par ces paysages d'idylles mythologiques, par ces journées d'éblouissante vie solaire et végétale, j'arrivai peu à peu à lui lire, après de caressantes ou hautaines poésies, d'amusantes ou puissantes proses, — les pages qui m'étaient chères des philosophes contemporains pessimistes, celles qui évoquent le plus éloquemment la chétivité, la fatale misère, l'isolement tragique de l'Humanité, çà et là grouillante aux flancs d'un petit astre, heureusement éphémère, errant aux immensités cosmiques indifférentes!... Et les dieux, les religions, l'âme immortelle : créations de nos ignorances, de notre orgueil, de nos épouvantes, de nos désespoirs et de notre cœur!... Puis, venait l'aveulissante théorie des Apparences, de l'Inconnaissable!... Enfin, la logique conclusion, pour certains, à l'inutilité de l'Effort, — de l'Effort que l'instinct vital nous fait faire quand même, sous les plus généreux ou les plus égoïstes prétextes!

Effarée, la chérie m'écoutait, me poussait encore, se passionnant aux conflits de sa curieuse intelligence entraînée et de son Ange affligé, ardent pour Jésus... Et cet ange, fidèle et vaillant, se rebellait contre les assauts livrés au Dieu créateur et protecteur, à toutes les enfantines et douces croyances de l'immarces-

cible Fleur-Chantante!... Alors, la Darling discutait! Son abondante foi la faisait riposter — en son français progressant vite, pittoresque et ingénieux — par des arguments vraiment subtils et quelquefois déconcertants... J'y prenais un savoureux plaisir. Car si, — sous l'influence de ma nature, mon enseignement aboutissait aux plus décourageantes solutions, — du moins ne prétendais-je point que mes philosophes avaient l'immuable vérité. Hélas! je ne suis pas fanatique! Du reste, pour bien d'autres raisons, affectueuses, sentimentales, je n'eusse pas voulu vider de son Dieu le candide cœur de ma fille... C'était seulement sur des points de science, de dogme! que nous bavardions à grand fracas. Et je me complaisais à la voir s'animer, les yeux vifs, à l'écouter gazouiller comme un nid en querelle.

Quand, tout à coup, je riais et l'embrassais en l'appelant bébé charmant, elle rougissait, très humiliée de n'être pas prise au sérieux comme théologienne. Puis, elle riait aussi, pirouettait, s'en remettait à son Dieu !

Les dimanches, pour éviter d'involontaires taquineries — oh ! mes remords de plus tard ! — elle sortait en cachette, courait à la gentille *church*, au petit temple de la colonie anglo-américaine de la plage voisine. J'allais l'attendre au retour, ou je m'abstenais de réflexions malicieuses, tant elle était touchante en sa fierté souriante du devoir accompli, fortifiée à nouveau contre les doutes... Elle passait des après-midis dominicales dans la famille du pasteur et chez des dames américaines. On jouait au *tennis* entre jeunes filles et jeunes gens. Daisy parlait anglais ravie, faisant mille enfantillages salutaires... Cela m'enchantait.

Un soir, bleu et or, merveilleusement stellaire, nous nous promenions au jardin, ainsi que nous avions accoutumé, elle encapuchonnée de blanc, neigeuse, — ses rires, sa souple voix claire éveillant les mésanges, excitant les rossignols, — et nous causions des splendeurs astronomiques, des Paradis, espoirs des hommes !

Soudain, ma Singing-Flower me demanda ce que je pensais définitivement de la mort.

Je voulus m'en taire. J'étais calme, attendrie et résolue à lui laisser ses consolantes imaginations.

Mais avec son petit ton despotiquement suppliant, se servant de sa phrase habituelle :

— Si, il faut me dire ! il faut me dire !... Oh ! je vous en prie, Grande Amie, puisque c'est moi qui *veux* savoir !

— Je désire ne plus vous attrister, répondis-je, ni troubler votre cœur de bébé.

Elle prit un air piqué :

— Oui, je sais, vous me trouvez bête, je vous ennuie, vous croyez que je ne comprends pas !

Mais ses moues étaient aussi séduisantes que ses sourires, et peu à peu, j'avouai... que, bien qu'en cette matière plus peut-être qu'en aucune autre, l'affirmation fût insensée, — *mon tempérament* me portait vivement à admettre la fin complète de la personnalité par la mort. Et j'espérais être dans le vrai... Je lui résumai ce que les physiologistes expriment sur la mort organique, ce que les matérialistes en concluent, les hypothèses peu conséquentes des philosophes spiritualistes, les principales « révélations » sur l'Au delà des divers Occultistes, des Religions... Bien sincèrement, je terminai :

— L'Inconnaissable pour l'expérience de nos sens, celui qui nous sera l'éternel inconnaissable, ne saurait pourtant être en contradiction absolue avec ce que nous découvrons des lois de la Nature. Comment donc la partie qui survivrait de l'homme éviterait-elle ces lois, quel que fût le degré où elle atteindrait ? Hélas ! sûrement, elle serait encore soumise à des épreuves, victime d'obstacles, souffrirait encore !... Si, selon certains spirites, elle errait autour de nous, ah ! qu'il faudrait la plaindre !... Allez, la survie ne saurait être plus parfaite que la vie, même si elle est un progrès ! Progrès ne signifie pas bonheur... Alors ? alors, je continue à nous trouver bien misérables d'être nés... et le néant m'attire. C'est tout ce que je sais.

Ma petite fille m'embrassa, toute triste. Elle dit :

— Eh bien, Grande Amie, puisque vous ne savez rien, pourquoi n'essaieriez-vous pas de croire ce que je crois ? C'est si joli, si rassurant, tout ce qu'on nous apprend à l'église, pour après la mort ! Et tant pis si ça n'est pas très logique, puisque ça nous aide à vivre !

Puis, penchée câlinement, avec la voix des plus douces cordes de son idéal violon, elle dit encore :

— Oh ! je voudrais donc vous voir l'âme heureuse ! J'y pense beaucoup... en parlant au bon Dieu... Vous me faites tant de peine !... Oui, croyez, chère amie, croyez...

Et, dans un sourire de tendresse :

— ... Je vous en prie !... pour me faire plaisir !

Si j'avais pu être convertie, j'aurais vu en elle un ange du Seigneur envoyé à mon secours.

... Daisy eut, le lendemain, par lettre, une surprise enchanteresse : sa mère et son frère avaient enfin achevé la somme suffisante pour venir passer trois mois auprès d'elle, « leur courageuse adorée », d'abord dans cette intimité charmante de la campagne, à « se refaire », puis à Paris...

Oh ! les projets ! les projets ! la Terre Promise !

Cette Darling s'exaltait vite, toujours, pour les choses qu'elle désirait. Ainsi, elle vivait sans cesse dans le beau songe de l'avenir, elle y vivait intensément, impétueusement, m'entraînant en son enthousiasme...

La foi était si facile ici !...

Il est vrai, ses nerfs m'inquiétaient pour plus tard, comme sa tenace anémie, aux sources lointaines, profondes, de privations, de soucis amers, effacés de la seule mémoire !...

Cette attente d'arrivée l'enfiévra à organiser, enjoliver deux chambres. Elle courait tout le temps à la petite ville, chez les tapissiers, et pour les renseignements sur les paquebots, les trains... Elle ornait déjà de fleurs la chambre de sa mère, dansant, chantant, arrêtée quelquefois un peu par les palpitations de son cœur.

La vie me reprenait de plus en plus, m'amusait presque autant qu'elle. — Elle ! mon salaire de miséricorde !

Quand Daisy me taquinait trop de clowneries, de caprices, je lui déclarais d'un air très convaincu :

— Ah ! je suis vraiment contente que votre maman me débarrasse d'une aussi méchante fille !

Nous étions bien heureuses... La Chérie le chantait : « Enfin ! je suis heureuse, je suis heureuse ! »

Le dimanche, vers deux heures, — je lui refusais un chapeau, — le domestique des dames américaines accourut me chercher : Daisy s'était évanouie après la lecture d'une lettre prise à la rencontre du facteur... On ne pouvait la faire revenir. Ce garçon n'en savait pas plus...

Le sang figé, je m'élançai...

En route, l'angoisse me cordant la poitrine, je me mis instinctivement *à prier son Dieu*, son Seigneur, qu'il la sauvât !

Mais elle était déjà morte, et je ne pus que m'asseoir, en arrivant, quand, *sans vouloir le croire, je compris*, aux figures!...

La lettre qu'elle venait de lire lui annonçait le départ de son frère et de sa mère pour New-York, où ils allaient s'embarquer. L'émotion, trop violente, avait provoqué, sans doute, une embolie! — l'omnipotent *grain* de sang, l'ironique et minuscule abolisseur de réalités adorables, d'éblouissants rêves!

On m'affirma que l'enfant n'avait pas dû souffrir... du moins moralement... qu'elle avait tout de suite été inconsciente... On m'affirma tout ce qui pouvait atténuer l'horreur du *fait*...

Je promis d'être calme pour qu'on me menât la voir. J'embrassai, chaude encore, sa pauvre petite tête ballante, sa chère figure bouleversée, nez pincé, jaune, lèvres mauves, paupières serrées en creux, la joue droite, ainsi que la gorge, fouettées de sang violet... J'essuyai des larmes, à ses yeux : quelqu'un me dit que c'était de l'eau des aspersions... Je dis qu'*elle* avait l'air navré : « Altération simplement physique... puisqu'elle fut inconsciente »... D'ailleurs, étais-je bien certaine de regarder là ma Daisy? la joyeuse et brillante jeune fille de ce midi?...

On est surpris par certaines morts comme le montagnard par l'avalanche...

La raison tournoie, se cherche. *Ce qu'on voit* est trop inouï, trop déraisonnable, trop monstrueux. Ça ne peut être *réel*. Bien que ligoté de stupeur, d'effroi, il faut parler du *fait*, de ce qui s'est passé, de ce qui va suivre. On ressemble aux blessés dans les combats qui ne sentent pas d'abord leur douleur... Le désespoir, l'égorgeant désespoir, attend à l'entre-bâillement des portes de l'âme... C'est un peu plus tard qu'il se précipite, et vous poignarde, vous lacère, disparaît un instant, vous laissant idiot, puis revient, vous repoignarde, piétine...

... Trois jours, j'eus chez moi, à moi, le Cadavre!...

Pour la première fois de ma vie, je *touchais*, je *voyais* la Mort... Et les devoirs, le spectacle que j'avais toujours su éviter par lâcheté, — peur, dégoût peut-être! — subitement, ils m'étaient imposés!... Ah! pour qui? pour qui? Folie! pour ce que j'avais découvert de plus exquis dans le monde, ce que je pouvais le plus justement chérir, l'être d'élite, d'exception qu'on pouvait le plus regretter!

Du reste, mon affection, exaltée soudain en passion de mère par la chair, m'eût fait impétueusement revendiquer ce corps, ce

trop fragile corps ! Et, je l'eusse revendiqué pour deux, car la pensée de l'autre pauvre femme, impuissante en son effroyable éloignement, même si j'avais moins aimé l'exilée morte, m'aurait fait accomplir pieusement, tendrement, tous les saints devoirs...

Des parents américains, vivant à Paris, agirent pour toutes les formalités, toutes les extériorités sociales... On avait télégraphié en Amérique. La mère, débile, tombait malade à New-York, et le frère prit le paquebot pour venir chercher, ramener la petite sœur...

Je ne décrirai point mon chemin de croix. Déplorablement douée pour la souffrance et la tendresse, d'une véhémente sensibilité, je ne sais pas encore où je trouvai, en cette crise d'aberrantes épreuves, si nouvelles pour moi, tant de forces, tant d'endurance...

Maintenant, ma Daisy, ce n'était plus seulement ma chère fille adoptive, ma floréale fille intellectuelle, c'était tout à fait mon enfant, mon bien-aimé petit enfant, oui, l'enfant de mes entrailles !...

Je la dorlotais, l'embrassais, soignais, ornais, les mains caressantes et légères ! La voix mièvre, câline, je lui parlais beaucoup, comme à un bébé malade, qu'il faut égayer et rassurer... Allant, venant autour d'elle, pour des soins, les préparatifs de son départ, je surveillais *ses mouvements*... Je m'attendais à la voir remuer, me demander, comme aux jours de ses passagères indispositions, sa tisane sucrée, ou de lui lire quelque poète... Je voulais la faire rire !... Elle souriait, le visage apaisé, jolie de nouveau en sa pâleur d'ivoire, et je prenais pour une de ses nombreuses espiègleries, son grand allongement rigide sous le drap et les lis, sa bouche, ses yeux, obstinément clos... Alors, ainsi qu'il y avait encore peu de jours, la tenant aux épaules, je lui posais des baisers amis sur le visage. Mais... Oh ! la pierre froide, lisse, insoulevable, prodigieusement immobile... morte ! morte ! Je croulais auprès, j'appelais mon enfant, ma pauvre enfant, par tous ses noms, la suppliant, en des cris, de ne pas continuer *cela*, si stupéfiant, si horrible ! de redevenir Elle d'autrefois, alerte, souple avec grâce, parfumée !...

Je voulais aussi promener sur mes bras cet injuste cadavre, accusateur de *son* Dieu, en vociférant comme le vieux Lear, par les routes placides, aux malheureux humains :

— Hurlez ! hurlez ! hurlez ! hurlez !

Mais ce n'est pas ce qui importe.

Durant les heures d'accalmie, d'affaissement de mon corps, alors que ma raison pouvait remonter, je remarquai que ma philosophie, mes opinions étaient de bien frêles barques aux caprices de cette furieuse tourmente ! Devant la fin absolue de l'être charnel, ma passion maternelle, — irritée sans trêve par cette catastrophe absurde, inacceptable, ce crime — ne comprenait plus rien au stoïcisme que je me supposais, au scepticisme prudent dont je m'étais enveloppée... Oh ! que devenait-il, le mépris des contingences, quand j'avais le cœur arraché !

Je cherchais, en conscience, *ce que je pourais croire, ce que j'avais à espérer...*

Mais cela, pour *Elle*, l'angélique fleur humaine fauchée, *pour son bonheur*, — bonheur qu'On lui devait, certes, qu'On lui devait !... Mon soulagement viendrait ensuite. Ah ! il s'agissait bien de moi !

J'en étais à désirer que fût basée, sur des réalités, une des croyances dont je lui avais fait le dérisoire tableau huit jours auparavant...

Mais surtout, la puérile que ma chérie m'offrit, si aimable, si rassérénante ! Oh ! croire avec sa douce maman que cette âme pure, cette innocente, était au Ciel ! dans du rayonnement, des fleurs, chantant des Hymnes, parmi ses frères les séraphins, près de Jésus !... Ah ! le croire !... Et que cela fut vrai !!...

Ainsi, pensai-je, c'était par ma propre détresse et mon affection exaspérée, que s'avérait ce que j'avais appris à la chère Daisy sur l'origine humaine des Dieux, des Paradis, de l'âme immortelle.

Je souffrais si amèrement de ne *rien savoir* sur ce qui survivait *peut-être* de ma Singing-Flower, que même *la preuve* que les matérialistes ont raison m'eût convenu !... pour sa sécurité !

Mais parfois, trouvant intolérable que ces beaux dons artistes, cette ardente intelligence, ce cœur si héroïque et si pur, eussent d'un coup cessé d'exister, sanglotante, agenouillée contre elle, je demandais d'abord pardon à ma fille de ce que je lui avais enseigné, pouvant avoir gêné l'essor de *son âme* inquiétée, puis fougueuse, sincère, je la suppliais de me *manifester sa survie*, de m'éclairer ! « Sais-tu qu'on te pleure ?... Où es-tu, où es-tu ? »

Elle continuait de sourire impassiblement...

... On plaça le cercueil, — où je l'avais mise moi-même, avec

des lis et des roses, ses livres religieux, des choses de sa mère et de moi, — dans la petite chapelle-annexe du temple, en attendant le frère... J'allais chaque jour pleurer là, *lui parler, la prier...* au travers du chêne et du plomb!...

Un jour, mon affliction m'assaillant plus ravageante, je demandai, enlaçant son cercueil! à ma sainte Fleur-Chantante, — oh! point de me consoler! — mais de me calmer un peu. Et tout aussitôt, je ne pleurais plus, j'eus bien moins d'oppression... Comme je la remerciai, la bénis! Mais, *malgré moi*, ce que je lui avais dit autrefois des effets de la prière, me revint : « autosuggestion, simplement!... » Je m'exécrai!

... Peu à peu, cependant, m'observant bien, je compris ceci : que toujours mes yeux, mes oreilles, instinctivement, attentivement, cherchaient, guettaient, attendaient le Miracle!

Ah! un moment, combien je regrettai de n'être pas prédisposée aux hallucinations! Mais alors il n'y eût eu que moi d'heureuse?... A quoi bon!

Le frère emmena le cercueil — cercueil de tant d'espoirs, de tant de charmes, de lumière et de joies — à l'autre pauvre mère.

D'abord, ma solitude fut immense... Des amis m'entouraient, craignaient pour ma santé, mais mon esprit les ignorait presque.

Je ne vivais qu'au milieu de *ses* souvenirs dont je me faisais un musée, atteignant à un fétichisme de primitif; qu'au milieu de *ses* portraits, des images de ma mémoire... Je compris le culte des morts.

Je refaisais âpre, contractée, *nos* promenades.

Je m'épanchais avec nos bons camarades les arbres, les bêtes, peinés de me voir seule; à demi-voix, je leur confiais : Ma fille est morte...

... Le soir, j'errais au jardin où *ses* rires, *ses* gazouillements éveillaient les mésanges, excitaient les rossignols, — trois semaines plus tôt.

J'arrivais, certains jours, à mollement me noyer dans la douce erreur de son absence pour un simple voyage, ou à revivre mentalement, jusqu'à l'illusion, avec Elle! — joueuse ou grave, bébé souffrant, ou fraîche jeune fille!

Mais quels réveils dans les pleurs! dans l'horreur sans résignation! Morte! morte! Elle était irrémédiablement morte! Aurore reprise par la nuit!

... S'être sentie prête aux prodiges — ainsi que sa vraie mère

— pour réaliser un de ses souhaits, même un caprice, et se trouver impuissant témoin de la plus scélérate déception qui la pût frapper ! Car m'assaillant aussi, en affres horribles, l'idée qu'on m'avait menti, que lorsqu'on la soignait pour un simple évanouissement, — oh ! n'avoir pas été là ! — Daisy eut la compréhension, subite, l'incommensurable épouvante de l'extravagante Vérité ! Pauvre, pauvre petite ! Et pauvre moi !

Il me semblait alors, à ces instants-là, qu'elle m'habitait, — qu'elle *s'incarnait* en moi, selon l'expression spirite, me sachant plus apte que ses autres chéris, à juger quelle perte l'art de ses vœux avait faite, et le dommage qu'était pour un groupe d'humains l'arrêt, comme par un coup de hache, des floraisons futures de sa charmante personnalité... Dans mon cœur violent, elle se révoltait ; par ma bouche, elle gémissait : « Oui, oui, j'eusse été une délicieuse artiste ! » Avec mes yeux, elle pleurait, pleurait ses promesses, ses visions d'avenir !

... Une fois, je l'avoue, pour complaire aux amis que j'inquiétais, je demandai une trêve à des raisonnements contempteurs de l'existence : Daisy gagnait au change ; elle aurait trop souffert parmi les abjections, les ambiantes infamies, et qui sait, à la longue, quelque souillure eût moucheté sa robe nivéenne ! Elle était sauvée des fertiles misères de la vie ; elle mourait en beauté ; elle ignorait décadences et déchéances ; elle ne laissait qu'immaculés regrets !...

Puis, je voulus me désintéresser un peu : j'essayai de considérer l'infinie petitesse et l'innombrable répétition à travers les âges et les mondes du « phénomène » tragique dont j'étais une victime — milliardième, imperceptible...

Mais, brusquement, soulevée par une nouvelle houle de désespoir — abhorrant l'amorale Nature — je sentais bien que ma grande douleur n'était point égoïste, circonscrite ; au contraire, que je me lamentais par Solidarité, « des profondeurs de l'abîme » criant avec l'Ensemble des martyres !

Et toujours, comme par delà cette tumultueuse vie intérieure, l'instinctive attente du Miracle m'obsédait !

Je regardais sans cesse avidement dans l'obscurité, j'écoutais...

J'espérais presque voir, la nuit, ses portraits s'illuminer !...

...Entre temps quelques heures, cette philosophique interrogation, jaillie d'un deuil aussi, cette phrase de Renan, fut un séduisant reposoir à ma raison si lasse : « Nous ignorons les rapports

des grandes âmes avec l'infini ; mais si, comme tout porte à le croire, la conscience n'est qu'une communion passagère avec l'univers, communion qui nous fait entrer plus ou moins avant dans le sein de Dieu, n'est-ce pas pour les âmes comme celle-ci que l'immortalité est faite ? »

... Dès autrefois, tentée par les sciences psychiques, je me remis tout à coup, cinq jours durant, à questionner de sérieux documents spirites : Le Spiritisme, qui, si bien, se défend par l'ignorance, où nous sommes encore, des éléments de ce qu'on nomme matière, pouvait plus que toute autre hypothèse, pensai-je, m'ensemencer d'une foi consolatrice qui croîtrait... Mais les enfantillages médianimiques me repoussèrent : la fine, l'originale, l'esthétique Daisy, me répondant des niaiseries ! Oh ! non, pas cette profanation !... Pourtant ? pourtant ?... Je me raccrochais : si l'avenir démontrait que tout n'était pas seulement subjectivisme, maladies nerveuses, supercherie, accidents physiques en ces tâtonnantes expériences, en ces grossières et mesquines manifestations ? Si les prophètes balbutiants de cette naissante religion préparaient les voies à une Révélation scientifique et définitive, qui sauverait l'Humanité du suicide où la jetterait l'Inutilité d'Être ?...

Mais après ? quand notre Planète sera détruite ? puis notre Soleil ?... puis, tour à tour, les autres soleils ? recréés et redétruits, éternellement dans l'Infini ? Notre orgueil prétendrait-il à la permanence de nos individualités progressantes parmi tout cela ?... C'était trop comique !... Et j'étais folle !

Pleurez, pleurez, mes yeux !...

le voyez-vous, mon enfant, mon pauvre petit enfant déçu, sous la terre ? la voyez-vous, ma petite fille de clarté, de sourires et d'espérances, *seule*, dans le morne silence de son sarcophage de plomb, sa chère figure cireuse, figée, froide, sans regards, si triste ! si triste ! si triste ! — à jamais !...

O mes yeux, vous ne voyez *que ça, que ça !*

Et l'Oubli, — plus lourd que la glèbe, — qui bientôt cèlerait sa fugitive image aux mémoires déjà moins émues... Disparues enfin, sa mère et moi, où survivrait son nom, qu'elle rêva glorieux ? Pauvre, pauvre petite !

...Allons ! ce serait bien toujours sur l'eau noire et amère d'un

irréductible scepticisme, d'un pessimisme opiniâtre, que s'obstineraient à voguer les plus mystiques désirs de mon cœur !

. . . .

...Un soir, un soir resplendissant, bleu et or, merveilleusement stellaire, — pareil à celui où Elle et moi nous nous entretînmes de la mort — j'errais encore au jardin, et, en ma détresse morbide, instinctivement, je lui parlais à la Douce Envolée, comme si, vivante, elle avait marché à mes côtés. Pour la centième fois, sous une nouvelle poussée de ma tendresse anxieuse, je la suppliais, en sanglotant, de me répondre, de se manifester à moi :

— Ma mignonne Daisy, *my little Singing-Flower*, toi qui m'aimais tant, pourquoi m'abandonner ainsi ? Où es-tu ? où es-tu ?

Soudain, j'entendis, — oh ! ne doutez pas que *j'entendis*, — SA VOIX... Mais sa voix comme lointaine, plus que limpide, mieux qu'exquise, céleste cette fois, absolument divine, et qui chantait !

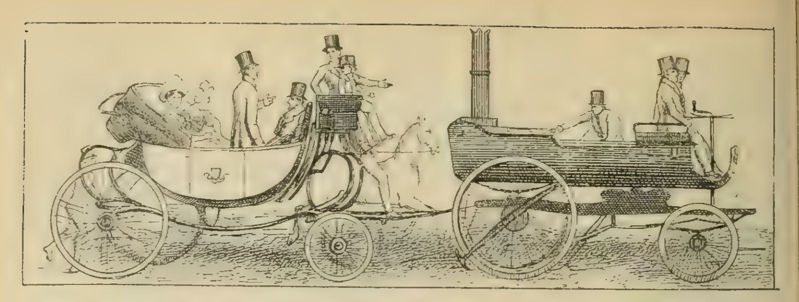
Éperdue de bonheur, je tombai à genoux, je regardai autour de moi, l'écoutant avec ivresse : et je vis — oh ! ne doutez pas que *je vis !* — une fleur, une prodigieuse fleur, de forme inexprimable, admirablement blanche, vaporeuse, lumineuse, dont le parfum unique, délicieusement pénétrant, printanier, ne m'était point tout à fait inconnu...

Oh ! les choses d'une ravissante suavité, sereinement tendres et consolantes, que chantait cette fleur miraculeuse ! Oh ! les paroles jusqu'alors imprononcées, et qui me révélèrent ce qu'il était à nous, chétifs, impossible d'imaginer ! Oh ! les harmonies indicibles, sublimes, sans pareilles, unies au parfum, pour l'ascension en la lumière, de ces paroles extra terrestres !... Prosternation ! extase ! extase !...

...De ce qui ne fut point un rêve, je suis restée comme au réveil d'un rêve... Je ne puis, — je ne dois, — retrouver les mots, les mélodies... Je ne puis rien dire de plus que ce que je viens de dire là, pour vous rendre courage, à vous, les affligés !

Moi, maintenant, je marche dans un souvenir radieux, adorant, bénissant ma Singing-Flower, ma Fleur-Chantante, qui m'apporta de quoi attendre, dans une incorruptible joie, la bienfaisante mort !

MARY LÉOPOLD-LACOUR.



Nouvelle voiture de M. Gurney attelée à vapeur ayant fait son apparition en 1831. Le duc de Wellington et autres personnes de distinction se trouvaient dans la voiture.

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

CHEVAUX CONTRE AUTOMOBILES

I

Le 20 janvier 1645, Guy Patin écrivait, en une de ces curieuses et nombreuses lettres pleines de renseignements dont il semble avoir eu le secret : « Il est vrai comme on vous l'a dit qu'il y a, ici, un Anglais, fils d'un François, qui médite de faire des carrosses qui iront et reviendront en un même jour, de Paris à Fontainebleau, sans chevaux, par des ressorts admirables. On se dit que cette nouvelle machine se prépare dans le Temple. Si ce dessein réussit, cela épargnera bien du foin et de l'avoine, qui sont dans une extrême cherté. »

Quoique Guy Patin ne nous fournisse aucuns détails, sur la nature, sur le genre de ces carrosses sans chevaux, — ce qui se conçoit, car ce n'était guère de sa compétence, — nous savons par Tallemant que les « ressorts admirables » dont il est, ici, question étaient des manivelles « remuées par deux hommes ».

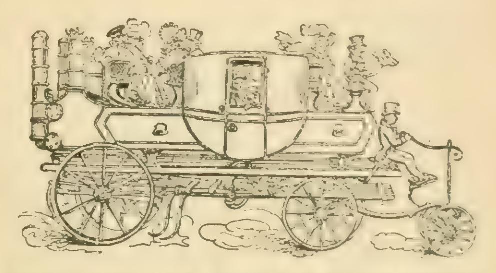
Le XVIIe siècle devait voir ainsi et les premières voitures publiques, les fameux carrosses à cinq sols, et les premiers tâtonnements qui, peu à peu, conduiront à la locomotion à vapeur.

La machine dont parle Guy Patin vit-elle jamais le jour ? On ne saurait le dire, car les mémoires du temps sont muets à ce

sujet, et lorsque, vers 1869, l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* posa la question, aucune réponse ne lui parvint.

La vapeur était dans l'air, cela est certain, attirant tous les esprits chercheurs, tous ceux que travaillent déjà l'idée de la locomotion individuelle, tant il semble que le besoin de se mouvoir avec rapidité, de franchir les espaces soi-même, je veux dire par une impulsion donnée personnellement, soit un besoin inhérent à la nature humaine.

Par cela même qu'il est doué de mouvement, l'homme éprouve sans cesse la tentation de communiquer la vitesse à la matière, de doubler, de tripler, d'augmenter dans des proportions considérables en un mot, les facultés locomotrices qu'il possède.



Voiture à vapeur de M. Gurney ayant fait son apparition à Regint's Park, à Londres, le 6 décembre 1827. (D'après le journal *Observer*.)

L'homme primitif marche ; l'homme des sociétés plus policées prend plaisir à se faire voiturer pour jouir sans fatigue des avantages de la promenade ; l'homme du *strugge for life* cherche, avant tout, dans les rapides communications, un moyen d'atteindre plus vite au but cherché. *Times is money* : il faut courir, fendre l'air, brûler le pavé pour employer un terme du crû, afin d'arriver bon premier.

De par la nature, un animal a reçu mission de transporter ainsi l'homme d'un point à un autre, de le mener avec rapidité, c'est le cheval. Créé, organisé pour courir, pour se porter en avant, le cheval tient, en ce domaine, la même place que l'homme dans l'usine, dans l'atelier, dans les travaux agricoles ou industriels. Or, de même que l'homme a vu, sur plus d'un point, son travail supplanté par la machine, de même, par le vélocipède, puis par l'automobile, le cheval est à la veille de se voir remplacé — ce qui ne lui serait peut-être que médiocrement désagréable — par la vapeur.

Donc, qu'il s'agisse de l'homme ou du cheval, tout être ayant une individualité personnelle ou remplissant une fonction spéciale tend à être absorbé par la machine.

Comme on a pu le voir par la mention de Guy Patin, le problème de la locomotion à vapeur a, depuis longtemps, *taquiné* nombre de gens. Ce n'est point cette histoire, je m'empresse de le dire, que j'ai l'intention de refaire ici, d'autant que les tentatives ou les expériences de Salomon de Caux, de l'Italien Branca, de Denis Papin, sont choses connues de tout le monde. Jusqu'à



LES PROGRÈS DE LA VAPEUR.

Prophéties modernes ou nouveautés de l'année 1829.

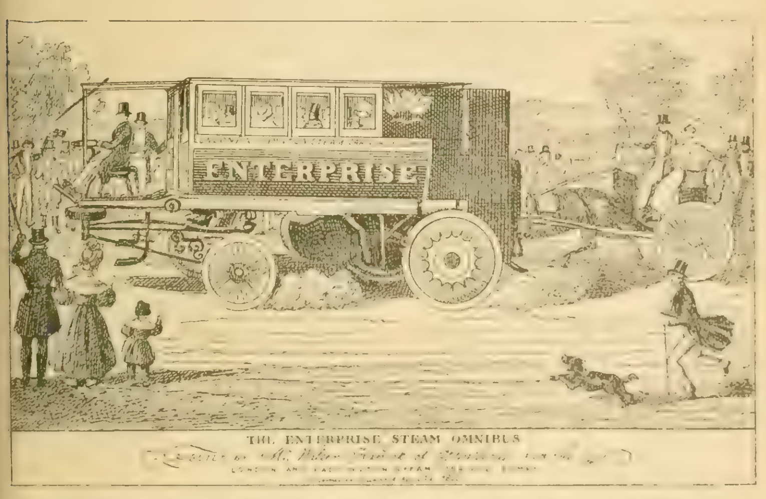
— Je dis au camarade : donne à mon cabriolet un chargement de coke, votre charbon de bois est trop coûteux. (D'après une caricature anglaise coloriée, 1829.)

Watt, l'histoire enregistre encore les noms de plusieurs inventeurs, de plusieurs chercheurs intrépides; tel l'ingénieur Nicolas-Joseph Cugnot dont le *cabriot* à vapeur quelque peu primitif a constitué, longtemps durant, une des principales attractions de l'image dans les articles consacrés aux moyens de locomotion. Entre la voiture que l'invalide classique fait mouvoir et les voitures mues par la vapeur, il peut y avoir, que dis-je, il y a un monde, mais voiture d'impotent ou voiture créée dans un but de

vitesse supérieure, toutes deux prennent leur source en la même origine : la recherche de la locomotion individuelle.

Et, ici, il me faut ouvrir une parenthèse, ou plutôt, remonter à la source pour expliquer les raisons d'être du mouvement actuel, je veux dire de la mise prochaine en circulation un peu partout, et, notamment, à Paris, d'automobiles de louage remplissant un service de voitures publiques.

« Ce ne fut qu'en 1802 » dit Daniel Ramée, l'auteur d'une *His-*

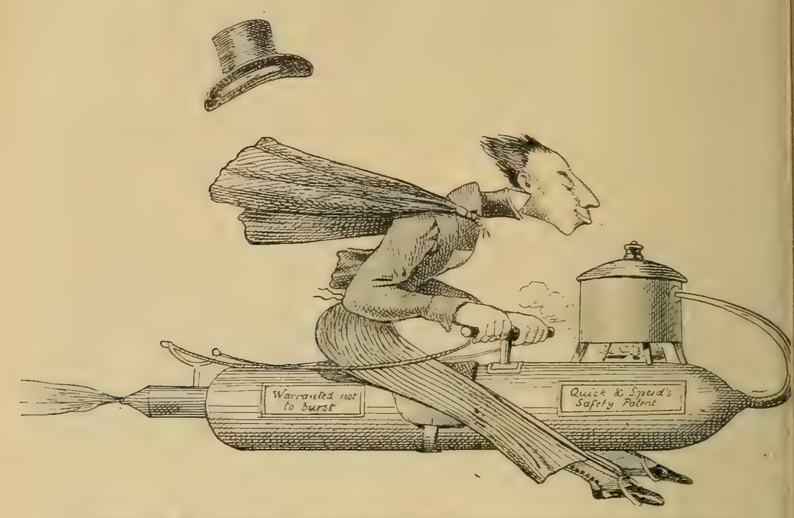


Entreprise d'omnibus à vapeur de M. Walter Hancock, de Paddington à Londres. 22 avril 1833. (D'après une estampe en couleurs de l'époque.)

toire des chars, carrosses, omnibus et voitures de tous genres qui eut son instant de célébrité, « que la voiture à vapeur réussit par les découvertes et les travaux de Trévithik et de Vivian qui employèrent le principe de la haute pression. Toutefois, on avait mal appliqué tous ces essais de voitures à vapeur. On les destinait à parcourir les rues et les routes ordinaires. »

Or, en ce simple fait, réside justement tout l'intérêt de la nouvelle période dans laquelle nous entrons. Et, chose curieuse, le siècle témoin des premières tentatives de locomotion à vapeur, voit, à son déclin, l'automobilisme triompher partout. Dans les villes, dans les campagnes, à travers les rues comme sur les grands chemins, ce ne sont plus que voitures à pétrole, voitures électriques, cars, motocycles, tous les systèmes, toutes les formes

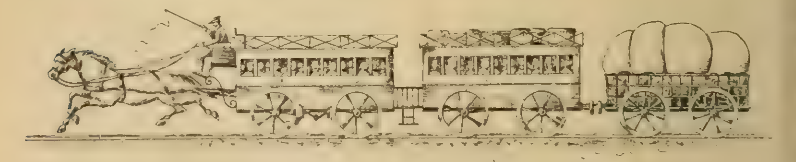
de la voiture sans cheval. Et c'est ainsi que les routes, ces grandes voies de terre qui, après les voies fluviales, avaient servi aux échanges et aux communications du monde entier, un



Portrait de M. Golightly expérimentant une nouvelle chaudière perfectionnée et patentée.

Une des nombreuses caricatures de l'époque de l'apparition des chemins de fer et visant directement la locomotive de Stephenson *The Rocket* (la fusée). La légende anglaise porte, en effet : *à cheval sur une fusée.*

instant détrônées par la voie ferrée, reprennent, grâce aux nouveaux moyens de locomotion, leur animation, leur vie, leur mouvement d'autrefois.



Chemin de fer économique, Système Henry. (Nouvel emploi de la locomotion sur voie de fer, pour rendre aux routes leur animation d'autrefois, vers 1851.)

La voie ferrée! c'était, après tout, une création factice, un système spécial, un moyen d'exception. Et c'est pourquoi, après avoir créé le chemin de fer, c'est-à-dire le convoi de voitures marchant sur rails, l'humanité revient à son but primitif : la loco-

motion individuelle accélérée à l'aide de la machine, que cette machine soit mise en mouvement par la vapeur, le pétrole, l'électricité ou tout autre procédé. Ces origines de l'automobile sont aujourd'hui aussi peu connues que les choses d'avant le déluge et c'est pourquoi il m'a paru intéressant de les remettre en lumière au moment psychologique.

II

Nous sommes, si vous le voulez bien, en 1837. Voici ce qu'une publication populaire, un almanach, un de ces « Messager boiteux » qui font, alors, les délices des gens de la campagne publie sous le titre pittoresque, singulier pour nous, de : *Diligences à vapeur.*

« Beaucoup d'essais de cette nouvelle et utile application des forces de la vapeur ont été faits récemment à Paris, et l'on dit même qu'il est question de l'établissement de semblables voitures, système Dietz, sur la route de Paris à Calais, et que des arrangements ont déjà été pris à cet effet entre l'inventeur et les messageries Laffite et Gaillard. Un autre inventeur, M. d'Asda, vient de faire aussi des expériences dans la capitale qui ont parfaitement réussi. Selon les feuilles publiques du 1 février, sa voiture est sortie ce jour-là, à deux heures et demie précises, de la rue de la Chaussée-d'Antin et a pris la direction de Neuilly par la rue de la Paix, celle de Rivoli et les Champs-Élysées. M. d'Asda a été présenté au roi et à la reine par le colonel d'Houdetot. Le roi, après avoir félicité M. d'Asda sur le succès de ses efforts, est entré dans les détails de la construction et de la formation de la machine motrice, qu'il a visité avec le soin le plus éclairé.

« M. le colonel d'Houdetot est ensuite monté dans la voiture qui a parcouru, sous les yeux de Leurs Majestés, un espace de mille mètres en huit minutes. Le roi et la reine ont adressé les félicitations les plus honorables à M. d'Asda et lui ont remis, en même temps, comme témoignage d'encouragement, une tabatière en or enrichie de leur chiffre.

« La voiture a mis vingt-deux minutes pour revenir du château de Neuilly à la place Louis XV. Dès lors, l'inventeur a fait, avec le même succès, de nouvelles promenades sur la route de Versailles.

« Mais pendant que nos concitoyens ne se livrent encore qu'à des expériences, on voyage, en Angleterre et en Amérique, dans les voitures à vapeur, et Londres possède déjà trois omnibus de ce genre jusque dans ses différents faubourgs. »

Et, plus loin, parlant des communications régulières ainsi établies entre Londres et Brighton, l'auteur de la notice ajoute : « L'une de ces voitures, élégamment construite, dans le goût des diligences françaises, a fait le voyage de Londres à Liverpool et le retour sans aucune espèce d'accident. Sa force, égale à celle de quarante chevaux, peut, sans inconvénient, être beaucoup moindre et, dans son mouvement ordinaire, elle fait, à l'heure, quinze milles anglais ou six lieues de poste ; on a même essayé avec succès de doubler sa vitesse. »

Tel est, en son intégralité, le récit de l'almanach : il peut manquer de variété et surtout de pittoresque ; il reste précieux pour l'histoire des premières tentatives de locomotion automobile.

« Élégamment construite, dans le goût des diligences françaises, » c'est peut-être beaucoup dire, car les voitures de cette période, d'où qu'elles viennent et quel que soit leur usage, ne brillent guère par la légèreté et l'élégance des formes. Bien au contraire, c'est la caisse profonde, lourde et massive, qui fait songer soit au panier à salade, soit au fourgon des pompes funèbres.

Qu'il s'agisse de transporter des morts ou des vivants, des personnes jouissant de toute leur liberté ou des individus que la société est en train de retirer de la circulation, pour les organisateurs de moyens de transport, tout cela se vaut. Aussi, sommes-nous en droit de supposer que le *dada de M. d'Asda*, — et dont il a été donné du reste une image — n'était, ainsi que l'appelait un journaliste facétieux, pas plus élégant que les diverses voitures ici reproduites.

Nombreux les automobiles qui virent ainsi le jour de 1827 à 1835, soit qu'ils n'aient été qu'une simple machine, comme ce rêve de 1829 devenu, de nos jours, une réalité, soit que, comme la plupart des inventions du moment, ils aient eu surtout en vue le transport en commun et se soient, alors, composés d'une locomotive et de sa voiture (1). De lourds omnibus, aux ins-

(1) Voir pour les détails des dites inventions le très important article récemment paru dans *la Lecture*. « La Locomotion Automobile » par J. H. Aubry (10 octobre 1896.)

criptions plus ou moins gothiques, aux armoiries criardes, de longues caisses oblongues telles qu'elles se montrent dans la curieuse série des omnibus de Raffet. Des boîtes dans lesquelles on entasse les colis humains, le public. Cependant, tous ne veulent pas ainsi étouffer la matière transportable, et des projets de landaus attelés se laissent voir qui durent réjouir les amateurs de plein air.

Voitures d'un siècle de progrès encore en gestation, qui apparaissent, à nos yeux, comme autant de machines antédiluviennes.

La vitesse, la rapidité, voilà ce que cherchait l'époque, non point tant pour elle-même, car elle marchait encore, à la façon des écrevisses, mais pour ce qu'elle pressentait, pour ce qu'elle sentait, déjà, devoir être l'avenir. Même en conservant le cheval, il lui fallait autre chose : sans cesse elle cherchera à diminuer le volume des moyens de locomotion et, sur ce point, ses idées se retrouveront dans plus d'une tentative moderne. Même en conservant le cheval, elle sera également toujours hantée de l'idée du chemin de fer, de l'idée des trains circulant sur rails et des projets, des systèmes de locomotion économique nous représenteront ainsi des voitures attelées les unes aux autres, formant convoi, et traînées par un quadrupède. On n'est pas pour rien dans la période moderne du fer.

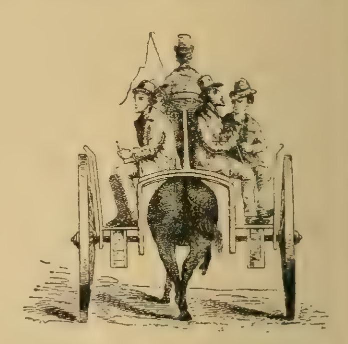
III

Révolution dans les moyens de transport ; cela n'a l'air de rien et, en vérité, cela est autrement grave, autrement important pour l'avenir des sociétés humaines que les révolutions politiques, ces dernières aient-elles même proclamé et promené de par le monde les immortels principes. Il est permis de ne pas avoir d'opinions politiques, on ne peut rester indifférent aux formes nouvelles que va revêtir la locomotion future.

Et, d'autre part, ce qui s'est produit dans le passé nous apprend que, de tout temps, l'homme a vu d'un mauvais œil ce qui pouvait changer ses habitudes et, surtout, porter préjudice à ses intérêts. L'histoire des nations est pleine de ces révoltes d'ordre économique. Révolte des petits contre les grands, contre ceux qu'on appelait déjà, sous la Révolution, les accapareurs. Et voyez quelle progression suivie depuis le commencement du siècle.

Protestation des propriétaires de *coucous* et de *gondoles* — moyens de locomotion plus pittoresques qu'agréables — contre les omnibus. Protestation des diligences contre les chemins de fer,





Voiture américaine. (Vue de côté et de derrière, vers 1880.)

des diligences qui ne trouvent rien de mieux, cependant, que de se faire voiturer tant qu'elles peuvent, par ce gueux de chemin de fer dû à quelque *invention diabolique*. Meetings, affiches, appels au public, rien ne manqua, mais rien ne fit non plus. Pas plus, du reste, que n'aboutiront les révoltes de l'homme contre la machine.



Projet de roues en caoutchouc pour les cabs perfectionnés : on écrasera les Parisiens sans douleur. (Caricature de Cham, *Charivari*, 1845.)

Assurément, les omnibus ont tué *coucoutiers* et *gondoliers* : assurément, les chemins de fer ont réduit les diligences à la portion congrue, comme, demain, les cochers de fiacre seraient écrasés dans la lutte que d'aucuns voudraient leur voir entreprendre contre les automobiles.

Ceci tuera cela. Et rien ne saurait arrêter dans sa marche en avant le progrès qui poursuit son but sans même s'inquiéter des morts et des blessés, sans s'occuper, surtout, des intérêts particuliers à tels groupes humains.

L'automobile tuera la voiture à traction animale, cela est certain; et, je le répète, ce ne sont point les chevaux qui se plaindront de la révolution.

Automobile contre cheval ! Automobile ! c'est-à-dire une caisse peu commode, bruyante, lourde, sonnant la ferraille, accusant son passage par une odeur au moins aussi désagréable que le musc des belles madames. A côté du cheval, la plus noble conquête de l'homme, même lorsqu'elle apparaît, piteuse et lamentable, au bas de nos rues montueuses, sous la forme du démocratique *côtier*.



Caricature anglaise sur les « Hobby-Horse », vélocipède à la mode, en 1819.
* Les chevaux et les garçons d'écurie réduits au repos.

L'automobile est laid, hideux même. Tout le monde est d'accord sur ce point et tout le monde, avec raison, peut lui dire : « Voiture coupée, sans brancards, que me veux-tu ? »

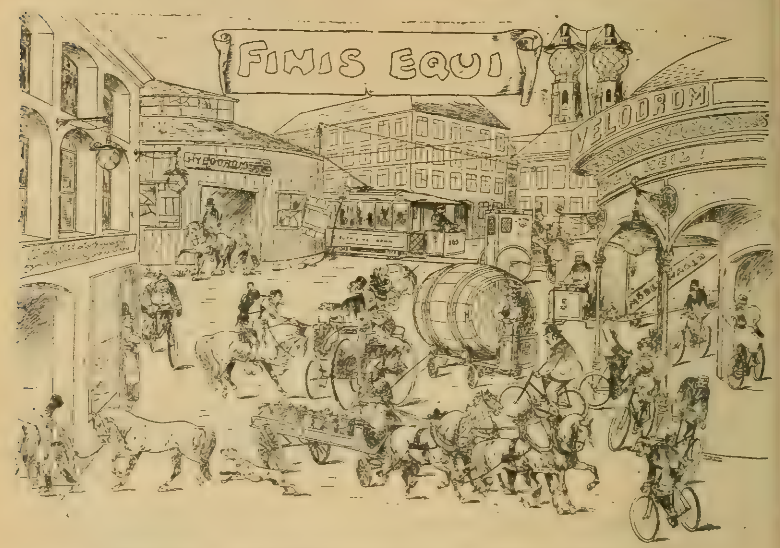
Ce qu'elle veut, la voiture de demain ? une forme nouvelle ; et ici, je suis heureux de me trouver d'accord avec M. Thiébault-Sisson lorsqu'il écrit dans *le Temps*, à propos du concours récent d'automobiles ouvert par les magasins du Louvre :

Une voiture dételée n'a rien de beau. De quelque atelier qu'elle sorte, elle est laide, tant qu'elle n'est pas complétée par l'attelage. Il est donc indispensable que la suppression de l'attelage entraîne, pour la voiture, un changement radical dans les formes.

Pour chercher ce type nouveau de véhicule, on s'est donné bien du mal sans se douter que ce type nouveau existait, qu'il avait même été créé depuis des siècles. Voyez au grand Trianon, à Cluny, l'opulente série de

carrosses où l'ancienne monarchie se prélassait, vous y trouverez, sous forme de traîneaux, une demi-douzaine au moins de modèles dont la forme s'adapterait à merveille à l'automobile, le principe de locomotion étant le même.

Infiniment pratique dans le traîneau, le plan triangulaire ne le serait pas moins dans l'automobile. A l'arrière, sur le siège le plus élevé, le conducteur, avec le moteur au-dessous de lui, dominerait la route, verrait venir de loin les voitures, porterait ses regards en arrière aussi commodément qu'en avant, tandis que ses invités, devant lui, placés sur un siège plus



Finis Equi. — Composition de E. Kneiss. (*Jugend*, de Munich, 1896.)

bas, jouiraient de la vue sans obstacle. En face d'eux, la caisse de l'automobile, rétrécie, s'effilerait en une sorte de proue qui pourrait être, à volonté, aussi simple que l'avant d'une lame de patin dont elle prendrait la courbe élégante, ou aussi luxueusement décorée que l'avant d'un traîneau Louis XV.

Eh bien ! oui, l'avant du traîneau ou la proue du navire, voilà ce qu'il faut à l'automobile. C'est très simple, si simple même, que personne n'y songe.

Point belles les premières diligences, point belles les premières locomotives, point beaux les premiers wagons — ou des tombereaux sur rails dans lesquels le plein air n'était pas toujours plein de charme, ou des caisses bouclées, si verrouillées qu'on pouvait y rôtir tout à son aise. — Dumont d'Urville et les siens en surent quelque chose. Avec le progrès tout cela a changé : il en sera donc de même pour les automobiles.

Qu'on se souvienne seulement des types de voitures, quelques-uns fort élégants, ayant pris naissance à la suite du concours ouvert par le *Figaro*, toujours bon premier dès qu'il s'agit d'une œuvre de progrès ou de charité.

Et quant aux pauvres chevaux, advienne que pourra ! Déjà, en 1819, une image satirique anglaise représentait les nobles bêtes allongeant leur cou pour voir de plus près le singulier instrument qui les mettait au rancart et, cinquante ans plus tard, c'est-à-dire en 1870, la caricature, par le crayon de Cham, nous montrait les écuries de Lagrange peuplées de vélocipèdes. Le volocipède est devenu légion, le cheval a tenu bon. Et s'il doit disparaître sous la poussée de l'automobile, l'animal cher aux conquérants et aux statuaires, les jardins d'acclimatation de l'avenir seront là pour nous conserver le type d'une race disparue.

L'Europe n'a plus de Grecs ; le monde peut bien n'avoir plus de chevaux.

Finis equi, comme dit l'amusante image du *Jugend*. Et ainsi aura pris fin, pour finir avec une citation de la *Muse historique* de Loret,

> l'établissement des carrosses
> Tirés par des chevaux non rosses,
> Mais qui pourraient, à l'avenir,
> Par le travail le devenir.

Hélas ! il y a longtemps qu'elles l'étaient devenues... rosses, les nobles bêtes !

John Grand-Carteret.



Calèche à vapeur de M. Bollée. D'après un croquis de A. Wagner dans *Über Land und Meer*, de Stuttgart (1885).



IMPLACABLE AMOUR [1]

(Suite.)

X

Ellen sauta la première hors de la barque. Elle prit la main de l'enfant et gravit en courant le talus qui nous séparait du banc où sa mère et sa sœur étaient assises.

Tandis que j'amarrais mon embarcation, la jeune fille parlait avec volubilité et à voix basse et les trois dames m'observaient attentivement.

— M. le docteur Holtz, maman, ma sœur, dit Ellen aussi timide qu'auparavant, lorsque je m'avançai. Mme Stradnitz, embarrassée, balbutia quelques paroles insignifiantes, la jeune femme me tendit aimablement la main, une main très petite, pareille à celle d'un enfant, auprès de laquelle la mienne parut ridiculement énorme.

A part quelques vagues traits de famille, les deux sœurs ne se ressemblaient guère; l'aînée était moins brune et beaucoup moins forte que l'autre. Elle avait des yeux moins grands, peu expres-

(1) Voir le numéro du 10 juin 1897.

sifs, un teint blafard, maladif, un visage étroit et sans beauté. Mais elle s'habillait avec recherche, sa toilette était la plus élégante, sa coiffure la plus soignée qu'on pût imaginer. Son sourire, son regard, sa façon de jouer avec ses pieds et ses mains lilliputiennes, tout trahissait son désir de plaire. Elle me plut en effet autant qu'une femme si peu faite pour le mariage et la maternité, peut plaire. A mes yeux, les femmes saines et fortes sont seules réellement des femmes. Cette pauvre petite créature semblait tout épuisée d'avoir à grand peine, donné le jour à un enfant... J'avais pitié d'elle et aussi de son mari. Hélas! ce n'est pourtant pas un cas si rare : on laisse toutes les jeunes filles se marier, quelle que soit leur santé. Le mari doit s'accommoder d'une femme qu'il ne peut même pas aimer sans risquer de la tuer par ses tendresses. Et on exige de lui qu'il reste fidèle! Il lui faut ménager sa femme et n'en point aimer d'autres. Je me demande comment il s'en tire, car, pour mon compte, je ne pourrais absolument pas me soumettre à des exigences si sottes et si injustes. D'ailleurs je n'eusse jamais épousé une jeune fille débile, incapable de remplir son rôle de mère, le seul raisonnable entre tous.

La jeune femme me fit asseoir à côté d'elle et m'accabla de compliments; elle me dit qu'elle avait entendu parler de moi dans des termes très élogieux, que mon habileté comme chirurgien était incontestée, etc. Je l'interrompis en lui demandant de qui elle tenait ces renseignements.

— De la meilleure source, me répondit-elle avec un air malin, de la bouche de vos adversaires.

Mme Stradnitz crut nécessaire d'intervenir.

—Je ne comprends pas que tu t'exprimes ainsi, balbutia-t-elle. Ton père et Paul sont les collègues et les amis du docteur et non pas ses adversaires.

Je souris. Cette défense précipitée me semblait suspecte. Je ne conservais aucune illusion sur la sincérité de l'amitié des deux Stradnitz. Je considérai plus attentivement Mme Stradnitz.

Elle avait été jolie autrefois, disait-on : rose, rondelette, gracieuse, avec une superbe chevelure blonde; on n'en voyait aucune trace à présent. La chétive petite personne, maigre, décharnée, assise à coté de moi, accusait au moins dix ans de plus que son âge. Elle devait avoir souffert beaucoup dans sa vie. Son mari l'avait épousée sans amour, puis délaissée et même

tenue à l'écart. Elle ne s'était jamais consolée de la perte de plusieurs enfants morts très jeunes. On l'estimait pour sa bonté de cœur, sa simplicité et sa réserve timide. Elle n'entendait rien aux exigences de la vie de société et les invités de M. Stradnitz se souciaient fort peu de cette maîtresse de maison qui faisait si mal les honneurs de sa table.

Nous parlâmes ensuite de la maladie d'Ada. Celle-ci d'abord, puis sa mère me donnèrent une foule de détails futiles et embrouillés. Ada s'efforçait de me persuader qu'elle n'éprouvait aucune inquiétude sérieuse ; elle essaya même de rire, mais ses lèvres se contractaient nerveusement et des larmes perlaient au bord de ses paupières. J'en avais pitié.

— J'ai écouté attentivement tout ce que vous m'avez raconté, madame, lui dis-je, mais néanmoins il sera indispensable que vous vous soumettiez à mon examen pour que je puisse juger de votre état.

— Très volontiers, répondit-elle, en fouillant la terre de la pointe de son ombrelle.

Mme Stradnitz était embarrassée et ennuyée :

— Il faudra d'abord parler à ton père et à ton frère, insinua-t-elle.

Ada releva la tête.

— Et pourquoi donc ? repartit-elle, impatientée. Je ne peux pas laisser partir le docteur sans fixer avec lui l'heure de sa prochaine visite. Où est donc Paul ? Peut-on jamais compter sur lui ?

— Il reviendra peut-être bientôt. Je l'ai averti qu'il nous trouverait ici, ajouta la mère.

— Chose bien inutile, chère maman, Paul n'a pas de temps pour nous. Je parierais qu'il est déjà aux trousses de la belle Roumaine.

— Pourquoi le lui reprocher ? murmura la maman d'une voix douce.

— Oh ! mon Dieu ! cela m'est absolument égal. Mais cependant il pourrait bien nous consacrer un quart d'heure par jour. Depuis qu'il connaît cette femme, il ne vit que pour elle. Qu'importe que sa sœur ait besoin de ses soins !

— Il peut venir me trouver, madame, ou même, si vous le désirez, je lui demanderai un instant d'entretien, ajoutai-je pour l'apaiser.

— Je vous en aurai bien de la reconnaissance, monsieur. Je ne puis consulter mon père ni mon mari. Papa fait une excursion et ne rentrera que dans quelques jours; mon mari est parti pour Ischl parce qu'il s'ennuyait trop ici, avec nous.

Sa voix tremblait; elle détourna rapidement la tête pour cacher ses larmes. Mais elle ne put se maîtriser et éclata tout à coup en sanglots : « Oh! quelle tristesse d'être malade! s'écria-t-elle en joignant les mains. Tout d'abord on a pitié de vous.. puis, quand on voit que la guérison tarde à venir, on s'impatiente et tout le premier...

Elle s'interrompit, se leva brusquement et s'éloigna avec précipitation.

« Tout le premier son propre mari » pensai-je en la suivant du regard. C'est ce qu'elle avait voulu dire.

Ellen, qui jouait sur la berge avec Alice, était accourue, perplexe.

— Qu'y a-t-il donc, demanda-t-elle, en me fixant d'un air qui semblait plein de reproches.

— Elle est plus nerveuse que jamais, remarqua Mme Stradnitz, troublée et gênée.

— Elle est malade, repris-je, tandis que les grand yeux d'Ellen me pressaient de questions. Je ne peux encore rien préjuger. Je voudrais parler à Paul le plus tôt possible. Quand le rencontrerai-je?

— C'est Paul qui ira vous trouver, répliqua Ellen. Quand pouvez-vous le recevoir?

— Quand il lui plaira. Je resterai à l'hôtel cet après-midi.

— Je ne sais comment vous remercier, monsieur, balbutia la mère, les yeux baignés de larmes.

— Oh! ne me remerciez point, lui répondis-je en lui baisant la main.

Elle était réellement émue.

— Vous avez un bien bon cœur, ajouta-t-elle.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— N'allons-nous pas rejoindre Ada, dit Ellen à sa mère.

— Oui, oui, insistai-je. Il n'est pas prudent de la laisser longtemps seule dans cet état d'irritabilité.

Ellen me tendit timidement sa main que je pressai, puis je me retournai vite vers l'enfant. Il était trop dangereux pour moi de rester si près de cette belle jeune fille.

— Ne veux-tu pas aussi me donner ta menotte, Alice?

Elle éleva sa petite main que je portai à mes lèvres, ce qui lui fit ouvrir de grands yeux. Puis la mère et la fille s'éloignèrent avec l'enfant qui se retourna plusieurs fois pour me voir.

Et je suivis longtemps du regard la gracieuse jeune fille dont la silhouette se profilait au loin. Je restais là, inconscient, inerte, incapable de me ressaisir. Ne venais-je pas de rêver? Était-il possible qu'en quelques heures, je me fusse épris d'une femme que je ne connaissais pas hier et pour laquelle j'étais désormais prêt à tout sacrifier? Devais-je à cette rencontre fortuite ce bouleversement de tout mon être? Je sautai dans ma barque et je gagnai le large à force de rames. Peu à peu, je devins plus calme. Le doux balancement des vagues, le travail continue de mes bras rétablissaient l'ordre de mes facultés. Je pensais à Ellen, rien qu'à elle; et, en silence, je la remerciais d'être au monde, pour mon bonheur. Je la bénissais de m'inspirer un tel amour. Il est vrai que cet amour, si soudainement éclos, me paraissait toujours un songe, mais un songe si beau que je ne demandais qu'une chose : le voir durer toujours, pouvoir aimer, aimer encore, tant que ma jeunesse, ma santé, ma force me le permettraient.

... Quel fou j'ai été de souhaiter cela!

XI

Dans l'après-midi je reçus la visite de Paul Stradnitz. Ses traits étaient contractés, il avait l'air contrarié et le son de sa voix trahissait une mauvaise humeur contenue. Il était probablement exaspéré de n'avoir pu se soustraire à une démarche désagréable.

— Me voilà! dit-il en grimaçant un sourire. Tout d'abord, je dois te prier d'excuser mes sœurs et ma mère pour leur importunité, d'ailleurs bien inutile. Si ma sœur trouve un soulagement à raconter l'histoire de sa maladie à tous les médecins qu'elle rencontre et s'il en existe d'assez patients pour l'écouter, tant mieux pour elle. Mais comme je me suis chargé de la soigner, je ne reconnais à personne le droit de s'occuper d'elle en même temps que moi.

— Comme il te plaira, répondis-je avec calme. Ne te fâche

donc pas. Je n'ai pas la prétention d'imposer mes services. Mais, comme collègues, nous pouvons toutefois échanger nos opinions. L'état de ta sœur me paraît très grave, à en juger d'après ce qu'elle m'a dit et je crois qu'une opération sera absolument nécessaire.

— Je le crains.

— Et tu t'en chargerais toi-même? questionnai-je avec une certaine énergie dans la voix.

— Pourquoi pas ? riposta-t-il avec arrogance.

— Tu es son frère, tu ne dois point te le permettre.

— Belle raison, ma foi ! A supposer que je ne fasse pas moi-même l'opération, je veux en avoir l'initiative et toute la responsabilité ; je choisirai le chirurgien quand le moment sera venu, je guiderai sa main et jusque-là, je ne souffrirai pas que quelqu'un s'immisce dans mes affaires, articula-t-il d'un ton hautain. Ne t'en déplaise, collègue. Tu agirais de même en pareille occasion.

En prenant congé il ne pouvait, sans se montrer ostensiblement impoli, se dispenser de m'inviter à continuer les relations que j'avais nouées avec sa famille. Aussi il ajouta en me tendant la main :

— Si les plaintes de ma sœur ne t'importunent pas, aie donc l'obligeance d'aller la voir de temps en temps. Cela ne t'amusera guère sans doute, mais Ada aime tant raconter à quelqu'un tout ce qu'elle a sur le cœur. Tu lui procureras un grand plaisir. Elle et ma mère sont déjà enchantées de toi.

Il ne dit pas un mot d'Ellen, dont je ne parlai pas non plus. Je ne tenais aucunement à initier ce sot personnage au mystère de mon amour. Je le priai de présenter mes respectueux hommages à sa famille et d'annoncer ma prochaine visite. Il me remercia par une grimace, salua et disparut.

Dès ce jour, c'en fut fait de ma vie solitaire. Pour revoir mon Ellen, — en mon esprit je la nommais déjà mienne — je devais me rapprocher non seulement de sa famille, mais aussi des amis et connaissances de celle-ci, ce qui ne me procurait qu'un médiocre plaisir. Le lendemain même, je rencontrai sur la promenade bordant le lac, le beau-frère d'Ellen, Georges Ferventhal, revenu d'Ischl, qui s'ennuyait gentiment en compagnie de sa femme et de sa belle-mère.

M. Ferventhal, Roumain de naissance, était ingénieur en chef des chemins de fer austro-hongrois ; il avait tout à fait la tour-

nure de l'amant dans les drames d'adultère : pâle, svelte, élégant, un visage intelligent aux traits délicats, de jolies moustaches, des cheveux bruns, de grands yeux noirs veloutés. Blasé, exténué par les aventures innombrables de son existence de viveur, il s'était réfugié dans le port du mariage en épousant une jeune fille de famille riche pour se créer un intérieur confortable et s'y reposer.

On devinait à première vue les sentiment qui animaient les deux époux. Mme Fervental aimait son mari avec passion ; celui-ci se laissait aimer sans cacher cependant qu'il était fatigué de la jalousie de cette femme toujours malade. Elle n'avait d'yeux que pour lui ; elle tressaillait nerveusement quand il paraissait s'intéresser plus particulièrement à une des promeneuses ; elle s'ingéniait à lui plaire par la recherche de ses toilettes, à l'intéresser par sa conversation, mais tout cela semblait peine perdue.

Il lui témoignait une excessive politesse, une politesse parfaite et froide qui doit humilier une femme plus qu'un grossier manque d'égards.

— Vous êtes médecin ? me dit-il avec un accent étranger très prononcé. Comment trouvez-vous la malade ? J'ai été très déçu à son retour de Franzensbad. Les eaux l'ont plutôt affaiblie que fortifiée ; elle a fort mauvaise mine.

On voyait à sa façon de parler que la maladie d'Ada le contrariait, mais qu'il n'avait pour sa femme aucun sentiment de pitié.

Elle pâlit jusqu'aux lèvres. Je me récriai naturellement ; mais, indifférent, il haussa les épaules et jeta ses regards sur un groupe de femmes qui passaient.

Je fis aussi la connaissance de Mlle Valesco, que Paul avait présentée à sa mère et à ses sœurs et j'entrai en relations avec beaucoup d'autres personnes. Je m'y prêtais de bonne grâce, pensant avoir plus souvent l'occasion de voir Ellen. Mais je n'y parvenais pas.

Quand j'arrivais, elle se disposait justement à partir, ou bien elle était déjà loin, soit en bateau sur le lac, soit en promenade avec sa nièce et sa bonne, et elle ne rentrait que bien après mon départ. Et le temps s'écoulait ainsi sans que j'eusse l'occasion de lui parler ; des jours se passaient où je ne l'apercevais même pas.

Je cherchais à me consoler, en me disant que c'était un effet du hasard ; puis je pensais qu'elle m'évitait avec intention ; mais je rejetais bien vite cette supposition. Elle ne me fuyait pas plus

que les autres. Elle aimait être seule ou avec sa nièce. Qu'y avait-il d'extraordinaire à ce qu'elle ne fît pas d'exception pour moi? Elle ne pouvait du reste pas savoir... Et même si elle avait su!... Je n'étais pas sûrement le premier homme épris de sa beauté. Elle m'eût tout aussi bien évité, sans doute. Elle n'avait cherché à me voir, à me connaître, que par amour pour sa sœur; sa mission remplie, elle s'était retirée. Le médecin lui était précieux, elle ne se souciait pas de l'homme. Je ne pouvais rien contre l'évidence.

Chaque soir je me mettais au lit en pensant : Je partirai demain. Et le matin suivant l'espérance renaissait; je reprenais courage, je m'imaginais que je la verrais sûrement dans la journée, que je lui parlerais... Et je restais. Une semaine s'était écoulée depuis notre promenade sur le lac; je me sentais réellement misérable et j'en voulais à Ellen à qui il aurait si peu coûté de changer en bonheur et en joie mon immense chagrin.

Combien modestes étaient alors mes prétentions! Quelques mots aimables, un sourire, un regard, un serrement de main m'eussent comblé de joie. Mais même ces choses-là, elle me les refusait.

Mon exaspération s'accrut tellement que je ne savais plus, parfois, si j'éprouvais pour elle de l'amour ou de la haine. Je croyais, du moins, posséder assez d'empire sur moi-même pour cacher ma ridicule situation aux yeux des autres. En société, je parvenais à me maîtriser, je bavardais et je riais comme tout le monde et, de désespoir, je flirtais avec Mlle Valesco.

Cependant, quand je me trouvais seul avec la sœur d'Ellen, et cela arrivait souvent, je tombais tout à coup et involontairement dans un morne silence qui dut sûrement me trahir.

Ada m'était sympathique. Elle m'accueillait toujours aimablement et, au bout de quelques jours, me traitait presque en ami.

Bien qu'elle ne me parlât pas de mon secret — ma réserve à son égard ne lui en eût donné ni l'occasion ni le droit — je remarquais pourtant qu'elle avait tout deviné et qu'elle désirait me rapprocher d'Ellen et me donner un peu d'espoir.

Cependant, il ne me convenait guère de me servir d'un intermédiaire pour me rapprocher d'une jeune fille que j'aimais. Je n'avais jamais compté que sur moi-même, et les sentiments que je pouvais inspirer aux proches d'Ellen me laissaient, en général, indifférent. Qu'importe l'amitié de toute une famille si la per-

sonne aimée vous repousse! Au contraire, aucune force ne pourra l'arracher de vos bras, si elle vous a choisi pour fiancé! Pourtant, la bienveillance d'Ada, la tendre et discrète façon dont elle m'encourageait me faisaient du bien. Un jour surtout, je le sentis plus vivement et je lui en sus gré.

Il avait plu abondamment toute la nuit et il pleuvait encore un peu quand je quittai l'hôtel. Personne ne se risquait à sortir et à se promener.

Je passai, comme par hasard, devant la maison des Stradnitz, en jetant les yeux par-dessus la haie qui borde le jardin.

Je m'arrêtai tout à coup. Dans la petite véranda garnie de lierre, Ada était étendue dans sa chaise longue, soigneusement enveloppée dans de chaudes couvertures. Auprès d'elle, Ellen, appuyée à une table, lisait à haute voix. Je m'arrêtai, indécis. Devais-je me montrer, aller auprès d'elles? Il n'est pas d'usage de faire des visites à une heure si matinale. Mais perdre cette précieuse occasion pour de sottes raisons de convention, n'était-ce point une folie? J'hésitais, incapable de prendre une résolution.

Par bonheur, Ada m'aperçut; elle se leva vivement.

— Entrez donc, monsieur, me cria-t-elle; nous nous ennuyons; voulez-vous nous tenir compagnie un instant?

Ellen la regardait avec surprise. « A qui parles-tu? » l'entendis-je questionner. Elle se tut lorsqu'elle me vit gravir les quelques marches de la véranda.

Je saluai un peu gauchement et je portai à mes lèvres la main d'Ada, qui m'accueillit avec un sourire amical et m'invita à m'asseoir.

Je pris un siège à côté d'elle. Ellen restait accotée à la table, tenant toujours son livre à la main.

— Je vous ai dérangées dans votre lecture, dis-je, pour rompre le silence.

— Oh! pas du tout, s'exclama Ada en riant. Ellen a le talent de choisir des livres qui m'endorment. Je n'aime que les romans les plus fous, les plus extravagants, tandis que ma sœur ne peut supporter cette sorte de littérature en général, pas même les candides romans allemands, à plus forte raison les œuvres françaises, vraiment intéressantes.

— Peut-on voir votre livre, mademoiselle? demandai-je à la jeune fille. Je serais heureux de connaître vos lectures favorites.

Elle me tendit l'ouvrage. J'en regardai le titre et je ne pus m'empêcher de laisser percer mon étonnement.

C'était la *Vie de saint Louis de Gonzague.*

— Qui donc vous conseille de pareilles lectures? lui dis-je, en esquissant un sourire.

— Personne; c'est moi qui les choisis, répondit-elle.

— Vraiment! Et ces livres vous amusent?

— Je ne les lis pas pour m'amuser, mais pour m'instruire.

Je me tus. Ada ajouta en riant :

— C'est parce que tu veux être une sainte, toi aussi, que tu t'occupes tant des saints ; mais sois tranquille, tu es en passe de le devenir.

— Ne déraisonne donc pas, Ada, repartit Ellen, contrariée et confuse.

— Oh ! j'aurais encore bien des histoires à raconter au docteur, si...

— Je t'en prie, épargne-moi ; tu sais que je n'aime pas qu'on s'occupe tant de ma personne.

Elle se tourna vers la porte qui conduisait à la salle à manger. Ada me jeta un rapide coup d'œil. Mon visage trahit probablement les sentiments que j'éprouvais... Ada eut pitié de moi.

— Reste donc ici, ordonna-t-elle d'un ton assez vif. Où vas-tu?

— Je vais chercher Alice ; je ne suis pas tranquille quand je ne l'ai pas auprès de moi.

— Maman et la bonne sont auprès d'elle.

— Maman vient de sortir et je ne me fie guère à la bonne. D'ailleurs, puisque tu es en compagnie...

— Tu es insupportable avec tes façons de quitter les gens, dit Ada réellement contrariée. Puisque tu y tiens, va voir ce que fait Alice, mais reviens ici, tu m'entends? Que doit penser de toi le docteur? Tu t'éloignes dès qu'il arrive.

Je souris, mais mon sourire dut paraître bien forcé. Ellen me regarda, consternée.

— Est-ce vrai? m'interrogea-t-elle d'une voix mal assurée. Croyez-vous que je m'en vais quand vous venez?

Il me fallut sourire encore à contre-cœur.

— Si vous nous quittez sans vous en rendre compte, je ne peux pas vous en vouloir, lui dis-je. Mais ignorez-vous que, depuis notre promenade sur le lac, nous ne sommes jamais restés plus de cinq minutes ensemble?

Elle hocha la tête. Il était clair qu'elle ne le savait pas.

— Tu es plus rêveuse que jamais, ajouta Ada. Tu ne sais ni ce que tu fais, ni ce que tu ne fais pas; j'ai peur qu'un jour tu n'oublies même ton nom.

— Je n'y puis rien, murmura Ellen à voix basse.

Et ses beaux yeux se fixèrent sur moi, comme pour s'excuser, avec une telle douceur que je fus désarmé. Je la regardai tendrement.

— Personne ne songe à vous en blâmer, mademoiselle, et moi moins que personne. Mais vous seriez bien aimable de rêver un peu moins et de vous occuper un peu plus des vivants.

Elle sourit, assez embarrassée.

— Puis-je vous quitter? demanda-t-elle.

— Naturellement. Pars vite, lui dit Ada, tu as besoin de te remettre de tant d'émotions. Mais, quand tu seras reposée, tu reviendras?

— Vous reviendrez, mademoiselle? ajoutai-je d'un ton suppliant. Vous m'en donnez votre parole?

— Oui, oui, répondit-elle, très vite.

— Et fais un nœud à ton mouchoir pour te rappeler ta promesse, lui cria Ada.

Elle était déjà loin.

— Quelle petite folle! dit Ada. Nous avons eu déjà bien du mal avec elle. Elle aime la solitude; elle ne souffre pas la compagnie de personnes indifférentes; elle ne fait aucun frais de toilette, n'étant ni vaniteuse, ni coquette. Et pourtant, elle a beaucoup de succès auprès des messieurs. Je puis bien le dire, quoique je sois sa sœur. Mais elle l'ignore; elle ne voit, n'entend et ne comprend rien. Je ne sais en quels termes un homme devrait s'exprimer pour qu'elle l'écoutât. A Vienne, nous ne la laissions jamais sortir seule : on la suivait quand elle n'était encore qu'une fillette de quatorze à quinze ans. Chacun se retourne sur son passage, et cette petite sotte s'en étonne, se demande si elle n'a pas quelque chose de ridicule pour attirer ainsi l'attention des passants. Elle a eu déjà des prétendants, mais jamais femme ne fut plus surprise lorsque ces messieurs lui ont offert leurs hommages. Elle ne pouvait se figurer qu'ils s'adressaient à elle. C'est une vraie enfant.

— Quel âge a-t-elle? hasardai-je, heureux de parler et d'entendre parler d'elle.

— Elle a eu vingt ans au mois de mai dernier... J'enrage sou-

vent de la voir si peu jouir de sa jeunesse. Je ne la comprends pas. Mais elle a tant d'excellentes qualités; elle est si bonne, si aimante, si dévouée, qu'on se sent forcé de ne pas lui en vouloir et de lui pardonner ses caprices.

— Non, on ne peut pas lui en vouloir, répétai-je avec un léger sourire. C'est impossible. — Et je me disais : « Dieu! être le premier dans ce cœur candide et virginal, le premier à lui parler d'amour, à recevoir ses baisers. Et savoir qu'on est le premier! Si un tel bonheur m'arrivait, ma vie ne serait pas assez longue pour en remercier le destin. »

La simple idée que cette félicité pouvait exister, qu'après tout, rien ne s'opposait à ce que j'en jouisse un jour, me fit monter le sang au visage. Je ne tenais plus en place ; je me levai brusquement et m'approchai de la balustrade de la véranda ; je me penchai si profondément que des gouttes de pluie tombèrent sur mes cheveux et sur ma figure en feu.

Une sorte de fièvre me dévorait. « Eh bien ! si je ne réussis pas à conquérir son amour, je me brûlerai la cervelle, pensai-je. C'est très simple. »

Ada feignit de ne pas s'apercevoir de mon trouble et attendit tranquillement que j'eusse repris assez d'empire sur moi-même pour retourner auprès d'elle. Et d'un ton aussi calme que précédemment :

— Où donc Ellen s'attarde-t-elle si longtemps ? dit-elle.

Dans l'état de surexcitation nerveuse où je me trouvais, je l'aurais prise dans mes bras, baisée sur les lèvres, si elle eût été là... Mais elle ne revenait même pas auprès de nous et sûrement ne songeait guère à moi... Ce contraste entre le rêve et la réalité m'exaspérait.

— Elle aura encore oublié sa promesse, dis-je en tirant ma montre si violemment qu'elle faillit tomber à terre.

— Mais non, répartit Ada aimablement. Avant son retour, je tiens à vous apprendre encore quelque chose... Ellen a été folle de vous.

— De moi ? répondis-je froidement et d'un air de doute. Mais je sentis en même temps que le sang me battait aux tempes. Cela aurait été possible ?

— Cela a été, reprit Ada. Je parle très sérieusement. Vous étiez son idéal alors qu'elle portait encore des robes courtes. Elle entendait souvent parler de vous par papa, par Paul et par

d'autres médecins et s'intéressait à tout ce qui vous concernait, à tous vos faits et gestes ; elle s'indignait à la pensée que vous supportiez une injustice ; elle se réjouissait de vos succès, car elle estime les natures bien douées et fortement trempées, toujours prêtes à la lutte. Et puis, elle vous croyait malheureux et c'était un supplice pour son tendre cœur. Elle est si bonne ! elle pleure même quand elle voit maltraiter un animal. Elle prend sous sa protection tout ce qui souffre injustement... Ce que je dis ne semble pas vous être agréable, ajouta Ada. Vous avez l'air contrarié. Alors je me tais.

Je m'empressai de la détromper,

— Comment pourais-je être contrarié de ce que vous me racontez, chère madame ? Mais je suis peiné de constater qu'il ne reste aucune trace de la soi-disant passion que j'ai inspirée. Votre sœur s'est montrée jusqu'ici à mon égard d'une indifférence sur la sincérité de laquelle on ne saurait se méprendre.

— N'oubliez pas que cette passion remonte à bien des années, à l'époque où ma sœur était encore enfant ; à cet âge on s'enflamme généralement pour des personnes qu'on ne connaît que de nom. Aujourd'hui, apprécié de tous, vous n'inspirez aucune pitié, vous occupez une des premières places dans la société ; or, la sympathie d'Ellen ne va naturellement qu'à ceux qui ont besoin de consolations. Elle veut réparer le mal causé par d'autres.

— Je dois donc regretter de n'avoir pas rencontré votre sœur plus tôt, alors que je comptais encore parmi les malheureux, dis-je en l'interrompant. Cet entretien m'irritait, m'énervait. A quoi bon évoquer un bonheur dont je n'avais pas joui ?

— Il me tardait beaucoup, à moi aussi, de vous connaître, dit Adèle après un court silence.

— Vraiment ?

— Oui, docteur, beaucoup. Mais ne soyez donc pas si morose, ajouta-t-elle d'une voix caressante.

— Je ne suis pas morose, madame, répliquai-je d'un ton maussade.

— Si, vous l'êtes, et même beaucoup. A dire vrai, je m'étais toujours représenté ainsi votre caractère : bourru, brusque et irritable. Aussi quelle surprise pour moi de trouver tout d'abord en vous un homme souple, se pliant à toutes les exigences mon-

daines, et semblable enfin à la plupart des hommes de notre société ! On m'avait fait de vous un tout autre portrait.

— C'est possible, murmurai-je contrarié. Veuillez m'excuser de vous avoir détrompée.

Ada rit de bon cœur.

— Vous me comprenez mal. Vous ne m'avez pas détrompée, puisque je vous retrouve tel que je vous imaginais autrefois.

Comme je ne répondais rien, elle reprit :

— On pourrait avoir peur en vous voyant sombre et taciturne comme vous voilà. Mais vous ne m'effrayez pas. Regardez-moi donc un peu. Êtes-vous toujours fâché ? Que vous ai-je donc fait ?

— Rien, grommelai-je, agacé.

— Eh bien ! donnez-moi la main. Elle me tendit sa petite main que je portai à mes lèvres. Sachez que vous m'inspirez beaucoup d'intérêt, continua-t-elle et que vous pouvez compter sur mon amitié en tout temps, en toute occasion ; vous entendez, en toute occasion.

J'étais touché.

— Je vous en suis bien reconnaissant, madame.

Et je me disposais à tout lui confier, lorsque Ellen apparut.

— Est-ce que je viens trop tôt ? dit-elle, en jetant un regard étrange sur nos mains encore réunies.

— N'ouvre donc pas de si grands yeux, petite, s'écria Ada en riant, tandis que je me levais rapidement. Le docteur me tâtait le pouls. Georges n'est pas de retour ?

— Il arrive à l'instant, répondit Ellen.

— Pourquoi ne vient-il pas auprès de moi ? Sait-il que je suis ici ?

— Je ne lui ai pas parlé. Je suis partie dès que je l'ai entendu rentrer.

Elle s'assit devant la petite table en feuilletant le livre qu'elle y avait laissé.

J'étais debout derrière elle et j'admirais cette magnifique et luxuriante chevelure brune. De légères boucles ornaient les tempes, de grosses tresses pendantes se nouaient sur la nuque d'une blancheur de lis et y jetaient leur ombre. Je tremblais d'émotion. Qui donc aurait jamais le bonheur de presser sur son cœur cette tête adorable, de dénouer ces beaux cheveux, de les faire glisser entre les doigts, de les secouer dans des rayons de soleil ? Mes doigts s'agitaient nerveusement. Je brûlais du désir

de m'approcher et de la toucher, ne fût-ce qu'une seconde. Mais ce Georges arriva au même moment, en se dandinant, toujours élégant ; il me salua avec son amabilité coutumière, baisa la main de sa femme et se tourna vers sa jeune belle-sœur.

— Ce n'est pas joli de prendre ainsi la fuite dès que tu m'aperçois, dit-il. Aussi je veux te punir. Il s'approcha d'elle et, avant qu'elle ait pu s'en défendre, il l'embrassa sur le front.

Ce baiser me fit éprouver une douleur aiguë qui me pénétra, comme une aiguille, jusqu'au fond du cœur; j'aurais voulu étrangler l'insolent. Les sentiments qui m'animaient durent contracter les traits de mon visage, car Georges, dont les yeux rencontrèrent les miens, s'éloigna aussitôt d'Ellen.

— C'est bien permis, n'est-ce pas, puisqu'elle est ma belle-sœur, déclara-t-il en manière d'excuse et de plaisanterie.

Incapable de répondre avec calme, je préférai me taire et me contentai de hausser les épaules. Ellen tira son mouchoir et le passa plusieurs fois sur son front, comme pour effacer la trace de ce baiser. Ses lèvres tremblaient. Ada jeta un regard irrité à son trop galant époux.

— Quelle idée te prend ? protesta-t-elle. Tu connais Ellen, tu sais qu'elle ne souffre pas qu'on l'embrasse, et d'ailleurs ces familiarités ne me plaisent nullement.

— Tant de bruit pour si peu de chose, répartit Georges. Allons, n'en parlons plus.

Et il s'assit à côté de sa femme et commença à raconter les nouvelles du jour. Je l'écoutai un instant, sans toutefois me mêler à la conversation, mais je ne pouvais dissimuler mes impressions. J'en voulais à ce fat, à Ellen, à Ada ; je m'en voulais à moi-même. Je pris mon chapeau, saluai sans dire mot, sans tendre la main à personne et me précipitai sous la pluie. « Je partirai demain » pensai-je en jetant un dernier regard de colère sur cette maison.

XII

Dès les jours suivants, Aussée perdit de son animation. Septembre touchait à sa fin, la pluie tombait sans désemparer, le froid commençait à se faire sentir et chassait la plupart des étrangers et, parmi ceux-ci, la jeune Roumaine. Aussi le séjour

de la campagne devint-il dès lors absolument insupportable à Paul Stradnitz. Il se décida subitement à aller passer le reste de ses vacances à Paris, où il savait retrouver Mlle Valesco. Son beau-frère se joignit à eux pour se « reparisianiser » disait-il.

Le professeur Stradnitz était rentré à Vienne depuis une semaine environ ; les dames, au contraire, voulaient prolonger leur séjour à la campagne jusqu'à la fin d'octobre.

Ada ne quittait guère son lit. Je me présentai plusieurs fois chez elle sans la voir. Mme Stradnitz, qui me recevait, m'étourdissait de plaintes sur l'état de sa fille. Cela ne me touchait pas beaucoup. Le souci de mes propres peines me rendait indifférent à celles des autres. Les pleurs de l'inconsolable mère me fatiguaient. Elle voulait m'amener à comprendre que maintenant, Paul étant absent, je pourrais me charger de la malade et la traiter à mon gré, mais je demeurais sourd à ses instances. Ellen ne quittait pas le chevet de la malade ; cette sœur lui était mille fois plus chère que moi, plus chère que tout au monde. Je ne comptais pas pour elle ; cela m'irritait contre Ada et je n'avais nulle envie de la secourir.

Quelques jours se passèrent encore. Puis vint le moment où je dus retourner à Vienne. Je me rendis une dernière fois chez les Stradnitz pour prendre congé.

Comme d'habitude je ne vis que Mme Stradnitz ; je la trouvais très émue et tout éplorée ; sa fille souffrait beaucoup... Naturellement je n'aperçus pas Ellen. Je fis de courts adieux et je partais déjà lorsque Mme Stradnitz m'invita bien timidement à leur rendre visite à Vienne. Je m'inclinai et la priai de nouveau de présenter mes hommages aux deux jeunes dames, puis je sortis.

— Je veux encore parcourir une fois ce lac qui m'a procuré tant de plaisir, pensai-je, avec une gaieté de parti pris, et je me dirigeai vers l'eau.

Mais je m'arrêtai subitement sous le coup d'une violente émotion. Une jeune fille svelte et élégante s'avançait, obliquant à mon approche, prête à passer sans m'avoir reconnu. Quelque irrité que je fusse contre Ellen, il était cependant au dessus de mes forces de la rencontrer sans lui parler. Je lui barrai le chemin. Elle resta interdite et rougit lorsqu'elle se vit en face de moi.

— Vous m'avez effrayée, dit-elle. J'étais si plongée dans mes pensées...

— Que vous ne me supposiez pas ici, n'est-ce pas ? continuai-je. Oh ! je sais bien que vous rêvez toujours, mademoiselle. Me permettez-vous de vous accompagner ?

— Oh ! oui, répondit-elle, embarrassée.

— Je quitte à l'instant madame votre mère. Je pars ce soir, car j'ai hâte de me remettre au travail. L'oisiveté ne me vaut rien. Elle ne peut donner que de folles idées.

Ellen baissait la tête et marchait rapidement, en silence.

— Pourquoi vous pressez-vous tant ? lui demandai-je.

— Est-ce que je marche trop vite ? Je n'y faisais pas attention.

— Il vous tarde peut-être, à votre insu, de retourner auprès de votre sœur, ajoutai-je, d'un ton ironique. Vous devez avoir peu de plaisir à vous promener ici, avec moi.

— Pourquoi me dites-vous cela ? murmura-t-elle d'une voix qui me remua étrangement et qui me parut presque un reproche. Vous ne le croyez pas, je suppose ?

— Pourquoi ne le croirais-je pas ? Est-ce que vous ne m'évitez pas le plus possible ? répliquai-je plus doucement.

— Non, certainement non, protesta-t-elle.

— Pourtant j'ai fait plusieurs visites à madame votre mère dans le courant de la semaine et vous n'avez point paru au salon. Dois-je en conclure que vous teniez à me voir ?

— Non, mais il n'y a pas de ma faute. Il fallait quelqu'un auprès de ma sœur. Et puis... je ne supposais pas que ma présence vous fût agréable.

— Vous ne le saviez pas ? vraiment ? Pas encore ? lui demandai-je, étonné.

— Vous paraissez toujours mécontent. J'en suis tout intimidée. Comment dois-je m'y prendre pour vous être agréable ? Je l'ignore absolument.

Ce ton enfantin et soumis me toucha.

— Chère mademoiselle, lui dis-je, restez toujours la même. Je ne vous demande qu'un peu d'amitié. Voilà ce que je désire.

— Vous savez que je vous suis très reconnaissante, ajouta-t-elle.

« Reconnaissante ! » Ce mot me fit l'effet d'une douche glacée. Souhaite-t-on, quand on est amoureux, la reconnaissance de la jeune fille qu'on aime ?

— De quoi m'êtes-vous donc reconnaissante ? m'écriai-je irrité.

— Mais de votre amabilité pour Ada, de votre empressement

à nous rendre service, répondit-elle en me jetant un regard étonné.

— Je n'ai pas été, que je sache, en mesure de vous rendre service, repartis-je.

— Vous en aviez le désir et cela me suffit.

Je savais dès lors à quoi m'en tenir. Ellen m'était reconnaissante parce que j'avais voulu soigner sa sœur. Sans cette sœur, je n'eusse pas existé pour elle. Une amère déception me serra le cœur. Je me sentais à la fois si désolé et si furieux que je ne pus résister à la tentation de la peiner à mon tour.

— Puisque nous parlons de votre sœur, repris-je, il me semble que je dois en conscience vous avertir que son état s'aggrave sensiblement.

Un frisson la secoua, elle s'arrêta subitement et me regarda, les yeux égarés.

— Je le craignais depuis quelque temps, murmura-t-elle d'une voix atone. Mais c'est terrible de l'entendre dire.

Je n'éprouvais pas de pitié pour elle, pas la moindre pitié ; elle avait été cruelle pour moi. Je voulais l'être pour elle.

— Qu'a-t-elle donc? Je vous en prie, ne me le cachez pas; ne me laissez pas dans cette cruelle incertitude.

— Vous l'apprendrez toujours assez tôt, ajoutai-je froidement, sans un mot de consolation.

Elle fit quelques pas. Son doux visage, décoloré par l'émotion, exprimait un douloureux étonnement.

— Papa et Paul se rendent-ils compte de la gravité de son mal?

— Je le crois, et, dès que vous serez de retour à Vienne, ils ne pourront pas vous celer plus longtemps la vérité.

Elle était profondément troublée. Nous atteignîmes la maison. Elle ralentit le pas.

— Alors vous partez aujourd'hui?

— Aujourd'hui même, mademoiselle, et je vous dis adieu.

— Adieu, monsieur le docteur, soupira-t-elle d'une voix triste et à peine perceptible.

Je la regardai, et en lui tendant la main, j'ajoutai d'un ton interrogateur :

— Au revoir?

Hésitante, elle mit sa main dans la mienne... mais sans prononcer une syllabe.

Pendant quelques minutes encore, je la considérai avec insistance, ce qui la gênait visiblement. A la fin, n'y tenant plus, je lui criai au visage :

— Je crains, mademoiselle, que vous ne me revoyiez plus tôt que vous ne pensez. Entre votre père et votre frère d'une part, et moi de l'autre, existe une longue inimitié dont vous avez ouï parler, sans doute. Ils ont uni leurs efforts pour m'empêcher de réussir. Je n'ai rien oublié. Un jour viendra où, tous, vous serez obligés de me supplier d'aller chez vous, dans cette maison dont on m'interdisait autrefois l'entrée parce que j'étais trop pauvre et de trop basse extraction.

Elle avait encore pâli davantage. Elle balbutia quelques mots que je ne pus comprendre

— C'est pour sauver votre sœur qu'on me suppliera de venir, repris-je, mais qui sait si, à ce moment, je ne resterai pas sourd à vos prières ?

Je parlais d'un ton si sec et si convaincu, qu'il était impossible de douter de ma sincérité. Elle n'en douta pas non plus ; elle songea aussitôt à intercéder pour sa sœur.

— Oh ! vous ne direz pas non quand nous implorerons votre secours, s'écria-t-elle d'une voix pleine de douleur et d'angoisse. Vous ne vous vengerez point sur ma pauvre sœur des mauvais procédés de mon frère à votre égard. Vous êtes trop bon, trop généreux.

— Vous croyez? lui répondis-je tout en traçant avec mon bâton de petites figures sur le sable. Au fait, vous avez peut-être raison.

Son émotion me gagnait.

— Si c'est *vous* qui me demandez un service, il me sera sûrement bien difficile de vous le refuser. Je lui tendis de nouveau la main et m'inclinai très près de son visage, poussé par un insurmontable désir de l'embrasser. Mais elle se retira si brusquement que je retrouvai la conscience de mes actes ; je balbutiai quelques mots en baissant les yeux pour que sa beauté ne me fascinât plus, puis je m'éloignai à grands pas. A une certaine distance je me retournai. Elle était toujours au même endroit, éperdue. Je la vis tout à coup porter vivement ses deux mains à son visage comme les enfants qui ont peur et rentrer vivement chez elle. Je levai la main comme pour la saluer : « Au revoir, ma belle, nous nous reverrons », pensai-je.

XIII

J'étais de retour à Vienne.

Alors seulement je sentis combien j'étais attaché à cette jeune fille. Nuit et jour sa pensée assiégeait mon esprit, même pendant mon travail. Je rencontrais tous les jours son père et son frère ; nous échangions à peine deux ou trois mots, et, quelque heureux que j'eusse été d'avoir des nouvelles d'Ellen, je réprimais ce désir, car je ne voulais pas me servir de leur intermédiaire. J'étais résolu à ne faire aucune avance. Il fallait qu'eux, mes ennemis, vinssent se courber devant moi. Je l'avais prédit à la jeune fille, et ma prédiction devait s'accomplir. Et je voyais qu'elle s'accomplirait en effet : le professeur modifiait son attitude à mon égard, il rôdait autour de moi comme s'il avait eu quelque chose à me dire : le moindre encouragement de ma part l'eût décidé à parler. Mais je restais toujours froid ; je tenais à ne leur épargner aucun sacrifice ; ils devaient s'humilier profondément, avant que je consentisse à prendre leur main suppliante.

Le professeur dit un jour, incidemment, que sa famille était rentrée à Vienne ; je feignis de ne pas entendre. Un autre jour, il me rappela que j'avais promis à sa femme d'aller la voir ; je répondis sèchement que, très occupé en ce moment, je ne pouvais consacrer de temps aux visites.

Paul lui, m'évitait. Quand, fortuitement, nous nous trouvions en face l'un de l'autre, il affectait un air farouche et tournait la tête. « Patience, mon ami » pensais-je, « il faudra que tu te courbes toi aussi, que tu viennes bien humblement me prier d'accueillir ta demande. Je ne te faciliterai pas les choses ».

Cette attente me semblait pourtant longue et pénible. Le désir de revoir Ellen me dévorait. J'avais souvent aimé, mais jamais je ne m'étais ainsi donné tout entier. Elle était la grande, la seule vraie passion de ma vie, la passion qui ne s'éveille qu'une fois — et de combien de vies est-elle absente ? mais qui ne revient jamais. Cette maladie amoureuse est inguérissable. J'en avais conscience. Je devais ou bien obtenir la jeune fille, ou bien me perdre : aucune autre alternative.

Combien de fois, après une journée que la soif de la revoir avait rendue interminable, ai-je été tiré de mon sommeil par une

brusque et violente émotion. Mes vœux se réalisaient, Ellen était auprès de moi, mille tableaux gracieux s'offraient à ma pensée... et tout à coup, quand j'étendais les bras pour embrasser ma fiancée, je ne saisissais que le vide, mon rêve s'enfuyait soudain. Je me tordais les bras de désespoir. Je saisissais ma couverture, mon oreiller, ce qui me tombait sous la main et je les déchirais dans une fureur impuissante. Je soupirais à la pensée de tant de charme, de beauté, et mes désirs s'exaspéraient, mon impatience n'avait plus de bornes, et je me consumais en de vaines réflexions, jusqu'au moment où je retombais, épuisé, sur ma couche.

Cette misérable et lâche consolation me manquait même, de me dire : « Elle ne t'aime pas, eh bien, fais-en ton deuil et n'y pense plus! » Comme d'autres croient en leur Dieu, je crois, moi, en la toute-puissance de la Nature. Il était impossible que ma grande déesse me trompât grossièrement et allumât dans le cœur d'un homme un désir si brûlant sans éveiller aussi, tôt ou tard, un écho dans le cœur de la femme convoitée. La jeune fille devait donc m'aimer. La Nature ne pouvait pas commettre une telle erreur. Cette croyance, ancrée en moi, aiguisait mes souffrances.

Puisque cette jeune fille m'était destinée, pourquoi ces atermoiements et ces hésitations ? Pourquoi donc ne pas s'aimer, ne pas jouir tout de suite du bonheur de s'appartenir ?

A certaines heures, je haïssais Ellen ; d'autres fois j'aurais voulu voler vers elle, la serrer dans mes bras, lui confier toutes les peines, les cruelles souffrances qu'on m'imposait, oubliant qu'elle seule en était la cause. Il me semblait que la voir, entendre le doux son de sa voix m'eût soulagé. Mais, en y réfléchissant, je me rendais compte qu'elle n'avait jamais éprouvé pour moi qu'une indifférence rêveuse, pour ma passion qu'une vide inintelligence. Et je la haïssais de nouveau, j'essayais d'anéantir mon amour, je fréquentais d'autres femmes... mais mon cœur restait froid ; je ne sentais que répugnance et dégoût ; tous mes efforts pour l'oublier demeuraient vains : c'était seulement dans ses bras que je pouvais guérir.

Trois, quatre semaines s'écoulèrent ainsi. Je fus souvent sur le point de perdre patience, tout mon être me poussait vers elle, et mes ennemis ne m'appelaient toujours pas ! Je devais calmer mon sang bouillonnant et attendre, attendre encore. La volonté de fer



… Je ne connais qu'un seul homme, c'est vous ! (Page 61[illegible].)

qui, dès ma première jeunesse, m'avait toujours soutenu dans l'accomplissement de mes projets les plus difficiles à réaliser, devait aussi l'emporter aujourd'hui. J'avais résolu de ne pas faire le premier pas ; je n'en voulais pas démordre. Quand je voyais mes ennemis s'approcher chaque jour davantage, n'eût-il pas été pitoyable de succomber si près du triomphe ?

Vers la fin du mois d'octobre, comme je me disposais à sortir, après mon heure de consultation, on sonna à ma porte ; c'était un de ces coups légers, timides, auquel on reconnaît d'habitude la main d'un mendiant. J'appelai mon domestique : « Joseph, lui dis-je, je ne suis visible pour personne. » Il s'inclina et disparut. J'entendis ensuite chuchoter assez longtemps dans l'antichambre et je commençais à m'impatienter contre l'importun quand Joseph revint, une carte à la main.

— Vous savez bien que je ne reçois plus, grommelai-je d'un ton mécontent. Je suis pressé et d'ailleurs...

— J'en ai averti ce monsieur et il a insisté, le cas étant urgent, paraît-il.

Je saisis la carte qu'il me tendait. C'était lui, mon ennemi, qui, là, à ma porte, demandait humblement que je voulusse bien le recevoir.

Enfin !... J'éprouvai d'abord une indicible joie : j'allais donc revoir celle que j'aimais ! La pensée que j'étais victorieux ne me vint qu'ensuite. Et l'orgueil, et le bonheur me rendirent généreux. Je n'avais pas des sentiments assez mesquins ni assez égoïstes pour goûter une basse satisfaction à laisser attendre cet homme, à l'écraser davantage. Cette dernière humiliation devait lui être épargnée. Je m'empressai d'aller à sa rencontre.

— Je vous en prie, monsieur, veuillez entrer, lui dis-je.

Debout dans l'antichambre, le chapeau à la main, le buste un peu incliné, lui qui d'habitude relevait fièrement la tête, il me salua et me suivit dans mon cabinet de travail ; il s'assit, gêné, n'osant pas me regarder en face, incapable, me semblait-il, de prononcer une parole.

Je lui vins en aide.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur ? En quoi puis-je vous servir ? lui dis-je.

Sa respiration était difficile.

— La démarche que je tente auprès de vous m'est pénible,

commença-t-il d'un ton hésitant, les yeux toujours cloués au tapis, et, sans l'inquiétude croissante que me cause l'état de mon enfant...

Il ne put continuer.

— Eh bien? fis-je d'une voix aussi douce et aussi aimable que possible.

— Nous lui avons annoncé aujourd'hui ce qu'il n'était pas possible de taire plus longtemps, reprit-il après une courte pause. Elle sait qu'elle doit être opérée... et je sais, moi, que, de la réussite de l'opération dépend sa vie. Je ne connais qu'un seul homme auquel je puisse confier ma fille... et cet homme, c'est vous.

Au bout de quelques minutes, il continua :

— Nous venons justement de parler de vous. Adèle a la plus grande confiance en votre habileté, comme tout le monde, du reste. Paul, il est vrai, prétendait que vous ne voudriez en rien avoir affaire à nous et me dissuadait d'essayer cette démarche ; mais, à Aussée, vous vous êtes montré si bon pour ma fille, vous avez montré tant d'intérêt pour notre malheur!... J'ai pensé que vous ne refuseriez pas à votre ancien maître le service qu'il vous supplie, comme père, de lui rendre.

Je ne pus me taire plus longtemps. Le vieillard, dont la voix s'étranglait dans la gorge, me faisait pitié. J'oubliai le passé déjà bien loin.

— La confiance que vous me témoignez m'honore beaucoup et je vous suis très reconnaissant, lui dis-je en lui serrant fortement la main. Nous allons nous mettre immédiatement à l'œuvre, n'est-ce pas ? Quand pourrai-je voir la malade ?

— Quand il vous plaira, répondit-il en se levant. Ma voiture est devant la porte. Si vous le voulez, je vais vous conduire directement chez moi où se trouve ma fille. Il est plus facile de lui donner à la maison tous les soins que réclame son état... Êtes-vous prêt à venir avec moi ?

— Je vous accompagne, acquiesçai-je, en prenant mon chapeau.

Dans la voiture, il voulut me remercier. Je l'en empêchai. Et quand, d'une voix entrecoupée, il me pria d'être indulgent pour son fils, de lui pardonner d'avoir été pour moi un mauvais collègue, je me contentai d'esquisser, en souriant, un geste d'indifférence. Que m'importait ce sot personnage! Je ne songeais qu'à Ellen. Tout le reste ne comptait pas.

XIV

En quelques minutes nous arrivâmes.

Le professeur demeurait, comme moi, sur le Schottenring, près de l'Église Votive. Dans l'antichambre, un domestique accourut et s'empressa de nous débarrasser de nos pardessus. M. Stradnitz, marchant le premier, ouvrit la porte d'un salon très luxueux provisoirement transformé en infirmerie. Tous les membres de la famille y étaient rassemblés, et on devinait à leur attitude qu'ils attendaient quelqu'un ou quelque chose. Tous s'avancèrent vivement quand le professeur entra. Mes yeux cherchèrent et trouvèrent bien vite celle que j'avais si ardemment souhaité revoir. Elle ne remarquait pas ma présence : pleine de crainte et d'espoir, elle regardait son père avec anxiété.

— J'amène ton docteur, cria-t-il à la malade étendue sur un lit au milieu de la chambre. Veux-tu le recevoir maintenant ?

— Oui, soupira-t-elle.

— Je me mets à vos pieds, madame, dis-je après m'être approché de son lit, et je portai à mes lèvres sa main décharnée, où les veines bleues se dessinaient saillantes. Vous a-t-on effrayée à propos de cette opération ? C'est fort peu de chose cependant. Vous pouvez m'en croire, d'autant plus qu'il serait de mon intérêt de vous dépeindre votre état sous des couleurs très noires. Mon peu de talent vous en imposerait davantage.

Ada me regarda d'un air reconnaissant. Je lus dans ses yeux que je possédais son entière confiance.

— Oserais-je vous prier de me laisser un instant seul avec la malade ? dis-je en m'adressant à tout le monde et en jetant dans la chambre un coup d'œil circulaire.

Ellen, retirée dans un coin de la salle, me regardait timidement, de loin. Elle inclina la tête en signe de salut. J'y répondis de même, puis je revins près d'Ada.

— Vous préférez que nous soyons seuls pendant que je vous examinerai, n'est-ce pas ?

— Oui, soupira-t-elle.

Ellen quitta aussitôt la chambre. Ses parents la suivirent lentement. Georges et Paul hésitèrent encore un instant. Paul qui, à mon arrivée, m'avait tendu la main en silence, se décida enfin à m'adresser la parole.

— C'est très beau de ta part de venir si vite chez nous malgré

tes occupations absorbantes, articula-t-il en grimaçant un sourire qui dissimulait mal une rage secrète et un sentiment de honte.

— Comment donc ? repartis-je négligemment. On a toujours le temps quand on veut vraiment. Ce n'est que pour se donner de l'importance que certaines gens se laissent désirer.

Au bout d'une heure, mon examen terminé, je passai dans la salle voisine où toute la famille attendait avec impatience le résultat de mes observations. Le professeur s'avança vivement à ma rencontre :

— J'ai fini, lui dis-je, et si vous le voulez bien, nous allons conférer ensemble quelques minutes et fixer le jour de l'opération.

— Certainement, dit-il ; allons dans mon cabinet, nous serons mieux. Viens-tu, Paul ?

Je saluai Mme Stradnitz, Georges et Ellen qui n'osait pas quitter son coin. Je ne pus m'éloigner sans céder au désir de lui parler. Je m'approchai d'elle.

— Êtes-vous contente de moi ? lui demandai-je, à voix basse, en lui prenant la main.

— Oh ! oui, très contente, répondit-elle en levant timidement ses beaux yeux vers moi. Je vous suis bien reconnaissante. Vous voyez que j'avais raison, que je vous connaissais mieux que vous-même. Vous êtes venu sans hésiter. Je le savais bien.

— Merci de votre bonne opinion, murmurai-je en me penchant vers elle. Ecoutez, Ellen... Mademoiselle Ellen... je crois que je sauverai votre sœur ; je ne le confie qu'à vous parce que je ne veux pas que vous vous inquiétiez plus que de raison. Mais il vaut mieux que vous ne le disiez à personne ; quoique je sois sûr de moi, je ne voudrais rien promettre d'avance à votre famille.

— Soyez tranquille, monsieur le docteur, je ne dirai rien, affirma-t-elle vivement, tandis que les larmes lui venaient aux yeux.

— Il ne faut pas pleurer, continuai-je avec bonhomie, en serrant sa main que j'avais gardée. Nous guérirons votre sœur. Soyez très courageuse.

Elle s'efforça de sourire. J'avais baisé sa main et me disposais à sortir quand je me ravisai :

— Dites-moi, mais en toute sincérité, si vous avez pensé à moi quelquefois ?

Un « oui », à peine perceptible, glissa sur ses lèvres.

— Et avez-vous du plaisir à me revoir, moi, non le médecin de votre sœur ?

— Oh! oui, répondit-elle, en levant franchement les yeux, comme pour y laisser lire sa pensée. Je serai très heureuse de vous revoir.

— Merci, lui dis-je. Et je l'enveloppai d'un regard si tendre qu'elle en fut toute confuse et tourna la tête. C'est ce que je voulais savoir; je suis content.

Je la quittai et je rejoignis le professeur et Paul qui m'attendaient à la porte. A cet instant, ils échangeaient justement un coup d'œil très significatif. Ma conversation avec Ellen avait attiré leur attention. Et alors seulement, et pour la première fois, je compris que j'étais devenu ce qu'on nomme un « bon parti » et que je n'avais à craindre nulle part, ni ici, ni ailleurs, d'essuyer un refus si je demandais la main d'une jeune fille. Pourtant, si quelques années auparavant je me fusse avisé de rechercher en mariage l'aînée des sœurs Stradnitz, on eût haussé les épaules devant mon audace, ou bien on m'eût jeté à la porte. Autres temps, autres refrains.

Aucun doute ne subsistait sur la nature et sur la gravité de la maladie d'Ada. Il était même dangereux de différer l'opération plus longtemps, et nous la fixâmes à un des premiers jours de novembre. Jusqu'alors, je devais chaque jour visiter la malade. J'y consentis volontiers... pour des motifs qui m'étaient tout personnels.

Émil Marriot.

Traduction inéd. de St. Beuque.

(A suivre.)





MILIEU DE SIÈCLE

MÉMOIRES D'UN CRITIQUE (1)

(*Suite.*)

En 1859, lorsque nous commencions d'écrire ou plutôt de publier, les jeunes c'était nous. A mesure que s'écoulèrent les années, d'autres jeunes, plus jeunes, survinrent, désirant aussi une part de cette publicité dont ils nous savaient ou nous croyaient les dispensateurs, et la revendiquant avec une vivacité qui aurait pu être quelquefois blessante si elle n'avait paru toute naturelle. J'ai dit les brusqueries de Bayeux ; Charles Bataille n'était pas non plus toujours commode, quoique vraiment reconnaissants. Ma situation de directeur littéraire me mettait sans cesse en contact, souvent aux prises avec des esprits impatients de se produire et que l'encombrement chaque jour croissant irritait. La lettre suivante, signée d'un nom que tout le monde connaît aujourd'hui, donnera une idée de ces impatiences :

« Monsieur,

« Il y a quelques mois, un de mes bons amis, M. Emmanuel des Essarts, étant de passage à Paris, a eu le plaisir de vous voir et vous a parlé d'un roman que j'ai déposé à l'*Opinion*

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars, 10 et 25 avril, 10 et 25 mai et 10 juin 1897.

au mois de juillet dernier. Le roman a pour titre : *l'Abbé Jérôme.*

« Ce qu'il est devenu, je l'ignore. Peut-être sur la recommandation d'Emmanuel avez-vous pris la peine de le lire. Si le temps vous a manqué pour cette corvée, je vous demande comme un service de confrère à confrère de vouloir bien me transmettre une décision. Songez que j'attends depuis un an et que cette attente peut être inutile.



Charles Bataille.

« Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

« Francis Magnard.

« *P. S.* — Serait-ce trop d'importunité que de vous prier de m'envoye un bout de réponse ? »

La vérité est que le secrétaire de rédaction, beaucoup plus occupé de la politique que de la littérature, avait enfoui le manuscrit de *l'Abbé Jérôme* dans les profondeurs d'un carton où nous eûmes quelque peine à le retrouver.

J'avais pris juste le temps d'aller à Paris et d'en revenir; j'ouvrais le manuscrit lorsque je reçus une deuxième lettre, dans laquelle l'auteur se recommandant d'un autre ami, Jules Claretie, me pressait encore davantage ; puis une troisième. Ah ! celle-là n'était pas mignonne. Des lueurs fulgurantes s'en échappaient et l'on y entendait comme le cliquetis des épées. Heureusement, j'avais déjà trop l'expérience des amours-propres pour me beaucoup émouvoir ; je répondis une lettre qui commençait par ces mots : « Mon cher confrère, si j'étais aussi vif que vous, nous ferions de belles affaires ! » Et qui se terminait par une très cordiale invitation à dîner, le temps me manquant pour lui expliquer en détail les causes du retard qui l'avait si fort irrité.

Magnard accepta, mais avec cette expresse réserve qu'il lui serait permis d'amener sa femme dont il ne voulait à aucun prix se séparer. Ainsi se forma une relation qui se prolongea pendant plusieurs années et qui a toujours laissé subsister entre nous une bienveillance réciproque.

Magnard, tel que je l'ai connu dans cette première période de sa vie littéraire, m'apparaissait comme un garçon très intelligent, d'un esprit fort dégagé, assez incertain de sa direction, tantôt s'amusant à des fanfaronnades de scepticisme, tantôt au contraire inclinant au mysticisme, et déclarant que s'il se faisait dévot il ne le serait pas à moitié. Il avait, je crois, en Belgique, passé par le séminaire, et quelque chose lui en était resté. Pourtant il n'était pas tendre pour ses anciens confrères, si j'en juge par ce mot que je lui ai entendu dire sur Vermorel, mot d'ailleurs parfaitement injuste : « Il a l'air d'un séminariste forçat. » La conversation de Magnard était spirituelle, mais très fatigante, parce qu'elle était trop décousue et trop visiblement paradoxale. Il faut avoir les reins solides et la main alerte pour jouer du paradoxe. C'est l'affaire d'un Baudelaire ou d'un d'Aurevilly. Le jeune Magnard n'était pas de force à soutenir cet exercice, et il y aurait gâté la très réelle finesse de son esprit si les avertissements du bon sens ne l'y avaient fait renoncer.



Francis Magnard.

Or, sous ses airs évaporés et à travers ses exagérations voulues, la qualité dominante et résistante de Magnard était justement le bon sens. Ajoutez-y, en dépit de sa nervosité de surface, une volonté de fer et une patience que rien ne lassait. Je l'ai vu quand

il débutait au *Figaro*, quand il s'exerçait à diriger *le Grand Journal*, en contact avec Villemessant. Certes le docteur Véron n'était pas poli, François Buloz était un brutal personnage ; mais pour la dureté méchante, déprimante et grossière, je n'ai jamais rencontré personne de comparable à Villemessant. Quand j'allais chercher Magnard aux bureaux de son journal et que je voyais ce qu'il avait à souffrir des incartades de son triste supérieur, je me disais qu'il faut une bien impérieuse nécessité ou une fameuse vertu pour se résigner à un pareil régime. Magnard a été tenace et il a eu partie gagnée. Il a beaucoup appris à cette rude école ; il en est sorti plus maître de lui et aussi des autres.

C'est surtout avec Claretie qu'il était lié, bien qu'il se fût recommandé auprès de moi d'Emmanuel des Essarts. Emmanuel n'était d'ailleurs qu'un visiteur intermittent. Arrivé très jeune à un grade supérieur dans l'Université, professeur de faculté à Dijon, puis à Clermont-Ferrand, il a toujours vécu en province et n'a jamais rêvé que de Paris. Pourquoi n'y a-t-il pas été appelé? Il aurait tenu sa place en Sorbonne aussi bien et même mieux qu'un autre.

Républicain, il l'était dès 1863, et républicain classique. Harmodius, Aristogiton, Brutus, Rienzi, les Constituants, Danton lui-même, tels étaient ses amis, les gens avec lesquels il frayait quotidiennement, familièrement. On raconte qu'un jour, apercevant l'un de ses camarades sur l'impériale de l'omnibus, il lui fit signe de descendre avec des gestes tellement expressifs, tellement désespérés, que l'on pouvait croire qu'il était en proie à quelque noir chagrin ou menacé de quelque catastrophe : « Qu'as-tu, que se passe-t-il ? — Je suis heureux de te voir, répond Emmanuel, j'avais à te parler. — Me voilà tout oreilles. — Eh bien ! mon cher, j'ai absolument besoin de savoir ce que tu penses de Charlotte Corday. » Tête du camarade !

Cette histoire légendaire et symbolique peint au naturel des Essarts. L'histoire, l'esthétique, la poésie ont été l'occupation, l'enchantement et le but de sa vie. Elles n'en ont pas fait seulement la joie, elles en ont fait aussi la pureté, la dignité. Il a eu la religion du beau, le culte de la Révolution française, il a même eu les superstitions de la famille. Son père, Alfred des Essarts, longtemps bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et l'un des derniers représentants de la courtoisie nationale, a toujours été aux yeux de son fils un grand poète. Il y a des illusions moins

respectables. En somme, si la part du rêve a été grande dans la vie d'Emmanuel, il faut reconnaître que ce rêve avait sa noblesse et je souhaiterais volontiers aux jeunes gens d'aujourd'hui d'oublier telle idole de passage pour se consacrer avec lui à célébrer Pallas Athênê.

On n'apercevait qu'à de rares intervalles des Essarts retenu en province par ses fonctions; il n'en était pas de même de Claretie qui ne manquait jamais une occasion de venir à Montretout et que l'on était toujours heureux d'y voir arriver. Nous étions entrés en rapports d'une manière assez bizarre. Un petit article, dans lequel Chesneau et moi nous étions tout doucettement égratignés, avait paru dans un journal littéraire, *le Diogène*, sous la signature « Pérégrinus ».



Emmanuel des Essarts.

L'égratignure était si gentille, que nous eûmes envie d'en connaître l'auteur. J'allai au bureau du journal et je trouvai là une espèce d'invalide à la tête de bois qui ouvrit des yeux démesurés quand je lui remis une lettre à l'adresse de Pérégrinus. « Le Régrinus, connais pas ça, dit l'invalide. Nous n'avons pas ça au journal. » J'insistai, et malgré ses grognements je lui laissai la lettre, qui parvint en bonnes mains. La relation commença et en même temps l'amitié. Elle n'a pas cessé depuis.

Souvent j'ai parlé de Claretie et je me suis extrêmement intéressé à sa carrière littéraire. Mais écrivant sur lui au fur et à mesure de ses productions, je n'ai jamais eu le loisir de me mettre en quelque sorte à distance, d'embrasser l'ensemble de cette vie si active et si brillante. Je ne le ferai pas encore aujourd'hui; au moins dirai-je pourquoi il nous a tous séduits; pourquoi

il a désarmé les inimitiés, gagné les confiances, conservé les affections. Un mot suffira. Claretie a été la jeunesse de son temps dans ce qu'elle avait d'aimable, de cultivé, de généreux. Nous qui n'étions plus jeunes et qui n'étions pas vieux, nous prenions un grand plaisir à retrouver dans ce jeune homme de talent, simple dans ses manières, droit dans sa conscience, sage en sa conduite, nos impressions d'antan auxquelles venaient s'ajouter les espérances de l'avenir.

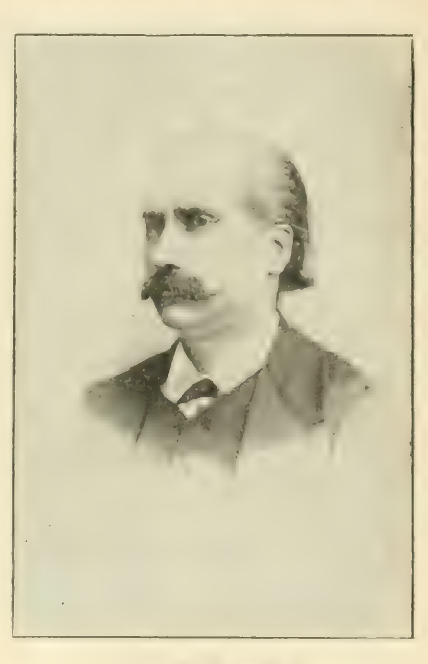


Jules Claretie (1869).

J'avais quarante ans lorsqu'un jour, un de nos jeunes collaborateurs de la *Libre Conscience*. Albert Baume, s'avisa de dire devant moi, sans y prendre garde : « Le père Levallois. » Cela me fixa ; j'étais classé et j'en pris mon parti. Puisque l'on m'élevait à la dignité de père, il m'était permis de me choisir des enfants. Sans en abuser, j'ai usé de la permission, et de ces enfants, quelques-uns n'ont pas laissé que de me faire honneur dans le monde intellectuel, témoin mes fils Vallery-Radot et Albert Cim. Je suis un assez heureux diseur de bonne aventure et, dans mes paternités, j'ai été généralement guidé par un sûr instinct. Dès le début, j'ai cru au succès de Claretie. Ce qui me frappait chez lui c'était la précision du coup d'œil et la netteté du rendu. « Il voit vite et bien, » ai-je écrit à propos d'un de ses premiers livres de voyages. L'éloge reste entier, toujours applicable malgré les années. Cette jeunesse qui allait avoir à traverser tant d'épreuves, et qui les pressentait, n'en était pas moins allègre, ayant comme une divination de l'affranchissement futur, de la rénovation inévitable. Chez nul peut-être cette inspiration de vaillance optimiste ne se marquait mieux que chez Claretie. Dieu

sait la bonne humeur qu'il apportait dans nos soirées de Montretout !

« L'administrateur de la Comédie Française à l'ancien directeur des Folies-Montretout », m'écrivait Claretie bien des années après, en m'envoyant une loge le jour même où il entrait en fonctions. Ces Folies-Montretout, on en a tant et si souvent parlé, avec une si grande bienveillance, que j'ose à peine en parler moi-même. Il faut bien pourtant qu'on le sache, il n'y avait là qu'un élément, tout-puissant, j'en conviens, la cordialité dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus sincère. Des gens de lettres qui se rencontrent avec plaisir, qui ne se jalousent point, qui mettent en commun leurs espérances et leurs ambitions, cela se voit-il donc si rarement qu'il convienne de se tant émerveiller ? La diversité des opinions ne nuisait nullement à notre mutuelle entente. Elle s'atténuait et se perdait dans un vif sentiment de sympathie. Les chansonnettes, les charades et la danse réunissaient bonapartistes, orléanistes et républicains. Le ballet des Pieuvres est resté célèbre. Il n'était alors, après *les Travailleurs de la Mer*, question que de pieuvres. Je ne sais pourquoi nous nous affublâmes de ce vilain nom, mais il est certain que parmi les pieuvres les plus distinguées figurèrent Francis Magnard, Claretie et Henry Maret.



Arthur Arnould.

C'est bien de nos réunions que Boileau aurait pu dire :

Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.

Un dimanche de grand entrain et de pleine gaîté, la foudre tomba sur la maison voisine sans que personne d'entre nous s'a-

gnât y faire attention. Nous étions trop agréablement occupés pour nous inquiéter de ces bagatelles. Nous ne connaissions pas la fatigue. Après une terrible promenade à la Malmaison, Mme Arthur Arnould (la première) ôtait ses souliers pour mieux danser.

Et ce n'étaient pas seulement les dimanches d'été où l'on se réunissait. En plein hiver nos amis n'étaient pas moins fidèles. Par le mauvais temps, le retour offrait quelquefois certaines difficultés. Quoique notre maison fût très petite, on gardait les hôtes d'humeur frileuse et de délicate santé. Chesneau, dont l'habitation se trouvait à côté de la nôtre, nous aidait volontiers dans ces sauvetages qui n'étaient pas toujours couronnés de succès.



Alfred de Bréhat.

Mal en advint — un jour des Rois dont on parle encore — à ce pauvre Maret que l'on installa dans un lit où les draps gelés se mirent à dégeler subitement. Il en sortit comme un fleuve et parcourut en grelottant toute la maison endormie. Après avoir ouvert plusieurs portes, il pénétra enfin dans la chambre de Chesneau en poussant des plaintes lamentables. Chacun se leva. On fit grand feu, on lui prodigua les boissons les plus chaudes et les plus réconfortantes, et le matin, quand il s'en vint déjeuner chez nous, on le plaça immédiatement contre le poêle de la salle à manger. Après avoir été gelé, il fut rôti, mais ne s'en plaignit pas. Le soir précédent, il avait joué dans une charade le rôle muet du cardinal de Richelieu couché sur son tombeau. A chaque instant, Magnard et Claretie, figurant le chœur antique, venaient lui dire : « Grande ombre, permets-nous de t'évoquer. » Vers la troisième ou la

quatrième sommation, nous assistâmes à un spectacle saisissant. Le cardinal, se dressant sur sa tombe, s'écria d'une voix forte : « Faudrait voir à ne pas tant m'évoquer que ça. » Le succès fut immense.

On ne venait pas uniquement à Montretout pour y danser. Nous avions des visiteurs sérieux qui formaient un public complaisant pour nos enfantillages. Par exemple Alfred de Bréhat, le romancier longtemps populaire, auquel nous devons des livres d'enfants qu'on lit encore. Il était doux, fin et mélancolique. Atteint d'une maladie de poitrine dont les progrès s'accentuaient chaque année, il avait le pressentiment d'une issue fatale trop prochaine; des ombres s'en répandaient souvent sur son front et voilaient son regard, qu'il avait fort beau. Tout le monde l'aimait et lui faisait fête pour adoucir autant que possible cette pénible impression. Bréhat n'avait qu'un défaut. Grand *écriveur* de billets et de lettres, il avait la plus illisible des écritures. Je n'ai connu que Mme de Gasparin qui fût, sur ce chapitre, en état de rivaliser avec lui. Dans l'impossibilité de rien déchiffrer, je m'étais arrêté à un parti fort simple. Je collectionnais les lettres de Bréhat, et lorsque j'allais à Paris, je les lui portais, le priant de vouloir bien me les lire, ce à quoi il ne parvenait pas toujours.



Dupont-White.

Un autre visiteur, plus important et plus imposant, était Dupont-White, l'économiste, le philosophe politique... J'allais dire bien connu, mais le mot ne serait pas juste. Sauf auprès de quelques bons esprits studieux, Dupont-White n'a ni la réputation ni l'autorité qu'il mérite. On ne rend pas non plus chez lui

suffisamment justice à l'écrivain. Son style est très personnel, très original, et je ne sais pourquoi Buloz lui répétait avec insistance : « Vous avez un style d'alluvion. » Il n'y avait au contraire aucune trace d'alluvion dans la prose si française, si nette de ce vigoureux penseur.

En Dupont-White je retrouvais un compatriote. Sa mère était une demoiselle White, du quartier Saint-Sever, à Rouen. De son mariage avec M[lle] Olympe Corbie (ou Piot-Fonval), il avait eu deux filles, l'une, aujourd'hui, si douloureusement frappée, veuve de Sadi Carnot, l'autre qui a épousé M. Gaston David. Dans son cabinet de travail, l'écrivain avait le portrait de M[me] Sadi Carnot dont la jeune physionomie apparaissait pleine de bonne grâce.



Albert Cim.

Aucun pressentiment ne l'éclairait relativement à la future élévation de son gendre. Il parlait de cet honnête homme avec considération, mais sans aucun enthousiasme. Quoique sa vie eût été traversée et comme coupée par de très grands et très bizarres chagrins, Dupont-White se montrait gai et familièrement mondain. S'il ne fut pas l'un des danseurs de Montretout, j'ai vu plus tard cet ancien et aimable *beau* « pincer » son petit quadrille dans l'intimité. Il n'avait qu'un ennemi, la goutte, qui le tracassait cruellement, sans altérer toutefois son humeur. Ce ne fut pourtant pas elle qui l'emporta, mais une fluxion de poitrine, en décembre 1878.

Les plus graves parmi nous étaient — et cela arrive souvent — les plus jeunes. Concentrés en leur passion littéraire, ils entraient dans la lutte quand nous nous flattions d'entrevoir déjà le repos.

Le plus distingué représentant de cette génération ardente et cultivée était Albert Cim. Nous en faisions grand cas, à cause de la sincérité qu'il apportait dans sa vocation et du soin qu'il mettait à son travail. Volontiers nous l'eussions offert en exemple aux autres jeunes gens. Claretie disait plaisamment : « Si Albert Cim n'existait pas, il faudrait l'inventer. » L'invention, certes, eut été bonne et nous n'aurions qu'à nous en féliciter.

J'avais rencontré Cim dans un journal impossible, *l'Ami des Arts*, dirigé par Henry Maret, et dont le bureau de rédaction était situé rue du Mail, au milieu d'un magasin de pianos. C'est là que nous nous mîmes à causer de toutes choses et plus spécialement de littérature, de cette langue française que Cim connaît si bien dans son histoire et manie avec tant de précision. Il nous a été donné de continuer jusqu'à présent ces bonnes conversations. Cim possède et la tradition éloignée, et la tradition plus voisine de ce milieu de siècle. Il est assurément l'écrivain qui a le mieux compris les rapports d'un passé récent avec l'époque actuelle et qui a le plus heureusement marqué cette transition.

XIII

LE SIÈGE ET LA COMMUNE. — UN DINER CHEZ VICTOR HUGO. — EDGAR QUINET. — GUSTAVE FLAUBERT ET FRÉDERIC BAUDRY. — POUCHET. — LES MORTS TRAGIQUES. — LOUIS SALLES.

Nous avions à Saint-Cloud un voisin lequel, — bien qu'il ait fait plus d'une folie — n'appartenait pas à la troupe des Folies-Montretout : c'était Napoléon III. On ne peut pas dire qu'il fût encombrant. Parfois, dès le matin, il accompagnait dans le parc public le prince impérial en train de prendre sa leçon d'équitation. Deux ou trois fois pendant l'été, il passa devant la fenêtre ouverte de notre salle à manger, au rez-de-chaussée, sur la route, pour s'assurer sans doute que ses sujets ne mouraient pas de faim. Un peu au-dessus de notre maisonnette, située sur le chemin de Garches, une route s'ouvrait à gauche, suivant le parc réservé et conduisait à l'entrée de Ville d'Avray, à deux pas des Jardies, doublement célèbres aujourd'hui par le séjour de Balzac et la mort de Gambetta. Au coude de la voie se trouvait une grille qu'on appelait, je crois, la grille d'Orléans. C'est de la

qu'un matin, avec quelques curieux clairsemés, je vis partir l'empereur pour la guerre de 1870. Je le distinguai très bien au milieu des officiers généraux qui l'entouraient. Sa physionomie était triste, soucieuse; l'immense fatigue des événements accomplis, le doute du succès, l'inquiétude de l'avenir semblaient s'y refléter. Vingt ans auparavant je l'avais vu en Normandie, à Rouen, à Laigle, mais combien différent, assuré du triomphe, le regard séduisant et confiant! En 1870 ce n'était plus cela. Bien qu'on fût au milieu de l'été, il faisait un ciel et un vent d'automne. Des arbres déjà quelques feuilles tombaient. Je rentrai le cœur serré, en proie à de pénibles appréhensions.

Et pourtant, ne nous faisons aujourd'hui ni plus clairvoyants, ni plus profonds que nous ne fûmes alors. Tout le monde maintenant se donne le genre d'avoir prédit la défaite et annoncé la débâcle. Nos conditions militaires n'étaient meilleures ni pires en Crimée et en Italie. Après Villafranca, un colonel avec lequel je dînais chez Michelet, nous dit, en parlant de Solférino : « C'est la victoire du soldat; les généraux n'y ont été pour rien ». Un même espoir n'était-il pas permis en 1870? Je laisse de côté les policiers qui criaient : « A Berlin! » et qui assommaient les gens paisibles. La masse moutonnière avait plutôt confiance. Dans l'opposition on redoutait, et avec raison, le réveil et la prépondérance du militarisme. Quelques casse-cou prenaient leurs mesures en vue d'un désastre. L'un d'eux vint me trouver, et à brûle-pourpoint : « Quelle préfecture désirez-vous? — Mais je ne sache pas qu'il soit question de moi. — Dans un mois nous serons les maîtres et nous manquerons de préfets. » Je déclinai *avant* cette préfecture que j'aurais refusée *après*. Toutefois, je l'avoue, cela me rendit rêveur. Un tel aplomb me confondait, au lendemain d'un suffrage de six millions. Il est vrai qu'il y avait de bien drôles de plébiscitaires, et bien peu solides. Je venais de déposer mon bulletin dans l'urne, un *non* calligraphié avec amour, lorsque le maire de Saint-Cloud, mon excellent compatriote, le docteur Tahère me dit tout bas : « Je parie que vous avez voté non ». Et il ajouta sans attendre ma réponse : « J'ai grande envie d'en faire autant ». Que de maires et de fonctionnaires aussi flottants que celui-là?

Pour moi qui ne songeais pas à être préfet et qui ne prévoyais ni Sedan ni Metz, je m'en allai passer mes vacances à Fontainebleau, où depuis plusieurs années m'attirait une relation très

agréable avec la vieille demoiselle de Senancour, la fille d'Oberman. Au bout de peu de temps, il fallut revenir. Les déroutes succédaient aux déroutes. Quand j'arrivai à Montretout, on avait déjà déserté la plupart des maisons. Les moyens de transport faisaient défaut. Les intermédiaires se montraient insolents et rapaces. Je pus à peine sauver quelques meubles et une faible partie de ma bibliothèque. On ne saurait se figurer, à moins de l'avoir vu, l'effondrement matériel et moral qui se produisit alors. La France semblait se réfugier dans la banlieue et la banlieue se précipitait dans Paris. Seuls, les gabelous, immuables comme le Juste d'Horace, voyant qu'on ne pouvait acquitter les droits, se payaient en nature, mangeant comme Gargantua et buvant comme Silène. Nous allâmes loger rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, dans une boutique que Chesneau avait louée pour y installer un journal illustré, et dont nous manœuvrions soir et matin la fermeture mécanique.

Le 4 septembre, quand on apprit par les affiches la défaite de Sedan et la captivité de l'empereur, il se fit dans Paris un mouvement extraordinaire et absolument unique en son espèce. Ce n'était ni une émeute, ni une révolte, ni une révolution, mais bien un soulèvement immense et pacifique, comme une marée montante et certaine que rien ne pourra l'arrêter. Maris et femmes endimanchés s'en allaient bras dessus, bras dessous, par les rues, suivis de la marmaille qui se croyait à la fête. Le même mot sur toutes les lèvres : « L'empire est fini ».

Mon métier de littérateur étant en chômage forcé, je suivis ma vocation de curieux. L'immense foule s'en allait roulant vers la place de la Concorde et se dirigeant vers le Corps législatif. Quelques escadrons de cavalerie en défendaient l'abord, mais rien qu'à les regarder, il était évident qu'ils ne tenteraient pas la plus légère résistance. Je me plaçai à l'entrée du cours La Reine et de là je vis arriver les légions de la garde nationale, peu brillante de tenue et très misérable de discipline. Tous les tortillards et tous les gavroches que la terre a produits gambadaient autour des soldats citoyens et leur formaient une escorte grotesque. Il y eut là un moment qui aurait été solennel si un semblant de conflit eût paru possible. Tout se passa en famille. Les cavaliers ouvrirent leurs rangs. La garde nationale et la foule passèrent. Dès lors l'issue de la journée n'était pas douteuse. Comme je ne me souciais pas d'être englobé dans le tourbillon, j'exécutai un mou-

vement tournant et je continuai ma flânerie jusqu'aux Invalides, comptant revenir au Palais-Bourbon en longeant le quai d'Orsay. Je le trouvai barré par un cordon de sergents de ville. Cela dura peu. Une immense clameur s'éleva, et chose que je n'oublierai jamais, un sergent de ville, me prenant les mains, me dit avec une émotion joyeuse : « La déchéance est prononcée ».

Quel prodigieux spectacle offrait le péristyle du Corps législatif. Toutes les marches étaient occupées par des hommes, des femmes et des enfants qui rigolaient, ne fût-ce que pour l'imprévu de l'événement et l'étrangeté du spectacle qu'ils s'offraient à eux-mêmes. Assis sur les degrés, les plus prévoyants partageaient avec leurs voisins les provisions qu'ils avaient apportées. On mangeait le cervelas, on cassait la croûte et les marchands de coco, surgissant à propos, prodiguaient comme à Venise l'acqua fresca. Ces braves gens n'étaient ivres que de joie, mais ils l'étaient bien. En ma double qualité de philosophe et de préfet récalcitrant, je ne pouvais m'empêcher de penser : Et les six millions d'électeurs! et le plébiscite et les neiges d'antan?

Ma curiosité n'était pas entièrement satisfaite, Je devais une visite aux Tuileries. C'était la première et ce devait être l'unique. Les grilles donnant sur la place du Carrousel étaient fermées. En arrière, contre le château se tenait une compagnie de chasseurs à pied. Près d'eux, un coupé. On disait que l'impératrice allait y monter. La foule d'ailleurs n'était point menaçante. On eût dit des badauds désheurés en quête d'un spectacle. Tout à coup j'entendis un cri qui remplissait la place : « Vive Trochu! » Et j'aperçus à deux pas de moi, sur son cheval, qui n'en pouvait mais, au milieu des fluctuations et des bousculades, le général que les Parisiens devaient idolâtrer, railler, maudire et finalement oublier. Il avait l'air d'un homme fatigué, maussade, peu touché des démonstrations populaires, impatient de s'y dérober.

Dans la rue Saint-Honoré, je rencontrai Georges Pouchet qui me dit : « Viens-tu à l'Hôtel de Ville? » Je lui répondis : « Non, je viens de donner ma démission de préfet et je m'en vais dîner. » Un peu plus loin, Auguste Dide et Vermorel se trouvèrent sur mon chemin. Tous deux, à mes questions, firent à peu près la même réponse : « Cela n'irait pas trop mal si nous n'avions les Prussiens à l'horizon. »

Du 4 au 18 septembre, la physionomie de Paris fut extrêmement curieuse. Une population d'écoliers, inopinément délivrée des maîtres, en congé et, comme on dit vulgairement, en ballade. Sur les places, dans les jardins, notamment au Palais-Royal, des francs-tireurs verts, bleus, bruns faisaient l'exercice avec acharnement. On prenait les bateaux-mouches pour aller voir à Charenton et surtout à Auteuil, les fortifications improvisées, les fameux pieux fichés en terre qui devaient être « le tombeau de la cavalerie prussienne », comme si Moltke s'était jamais proposé de prendre Paris avec des uhlans.

Le temps était splendide. On ne pouvait pas croire à un siège. Chacun disait : ça s'arrangera puisque l'empereur n'y est plus. Un honnête rêveur m'assurait qu'au seul nom de république les Prussiens tomberaient foudroyés. Je savais cependant par l'*Opinion Nationale* et par Martin-Paschoud, qui voyait les membres du Gouvernement provisoire, que ce foudroiement ne s'opérait pas. On en eut le sentiment quand on vit arriver dans Paris les troupes éreintées de Vinoy. Le 19 au matin, les forts commencèrent à tonner. Le concert d'artillerie s'ouvrit, qui devait nous bercer pendant de longs mois. J'étais à la porte de Châtillon quand nos soldats rentrèrent après une échauffourée où ils s'étaient très bien battus (j'ai été à même de le savoir plus tard), mais où le nouveau gouverneur de Paris n'avait pris la peine ni de s'inquiéter ni même de s'occuper d'eux.

Avant l'investissement, nous avions reçu un renfort sérieux. Victor Hugo et Edgar Quinet, rentrant de l'exil, étaient venus s'enfermer avec nous dans Paris. Je n'ai pas la moindre envie de plaisanter. C'était bien un renfort, et le plus précieux qui nous pût advenir, le plus propre à nous rehausser le cœur. Nous avions toujours suivi avec une fidélité passionnée cette littérature de l'exil. Dans l'*Opinion Nationale*, où l'on avait pleine confiance en moi, je n'avais laissé passer aucune production du maître sans en parler avec autant de sympathie que de respect. Une correspondance s'était établie entre nous à ce sujet, et je puis dire que les lettres de Hugo sortaient pour la plupart du cadre banal où trop souvent il a coulé ses félicitations.

Quand je connus son arrivée à Paris, j'allai porter ma carte au pavillon de Rohan où il s'était momentanément établi. Je reçus peu de jours après une lettre où le grand poète me disait qu'il désirait connaître personnellement le critique si bienveillant de

son œuvre, et il concluait en m'invitant à dîner frugalement le lendemain ou le surlendemain. Comme on le pense bien, je ne manquai pas au rendez-vous, et je fus très cordialement accueilli au pavillon de Rohan. Je trouvai chez Victor Hugo une très grande bonhomie, une simplicité de conversation et d'allures qui étonnaient au premier abord. Il n'avait rien d'Olympien, quelque chose plutôt de familier et de paternel. Dès le premier mot il me demanda si j'avais des enfants. Ce lui fut un thème pour s'étendre sur cette matière dont il aimait à parler et où il excellait.



Victor Hugo.

Au dîner, je fus placé auprès de Mme Drouet, la célèbre Juliette de jadis, belle encore sous ses cheveux blancs, très distinguée, causant avec finesse et répondant avec tact. Charles Hugo arriva au milieu du repas. Son père le gronda fort d'avoir manqué le potage, qu'il regardait comme la partie la plus substantielle et la plus nécessaire de la nourriture. Il lui en fit apporter une bonne assiettée et voulut qu'il la mangeât séance tenante. J'avais lu autrefois dans l'*Artiste* quelques jolies pages de Théophile Gauthier sur la manière dont se nourrissaient les écrivains illustres de notre temps, et j'y avais noté ce détail, que Hugo, gastronome formidable, se contentait pour tout le repas d'une seule assiette où venaient se succéder tous les mets. Ce jour-là je ne constatai rien de pareil, mais je pus voir que l'appétit du maître s'était maintenu à la même hauteur ; il fit disparaître en peu de temps une belle quantité de macaroni. Après quelques paroles graves et qui s'imposaient sur la situation, il donna cours à son humeur assez facétieuse et se hasarda jusqu'au calembour. Il nous raconta que pendant la guerre de 1859, une bonne femme de Jersey lui avait appris que les autruches avaient battu les sardines, voulant parler d'un avantage obtenu par les Autrichiens sur les Sardes.

Cela le divertissait beaucoup ; il avait le rire facile.

Vers la fin du repas, quelqu'un fit demander M[me] Charles Hugo. Elle sortit, rentra presque aussitôt : c'était un solliciteur, un pauvre. La jeune femme se pencha vers l'oreille de son beau-père et lui murmura quelques mots de pitié touchante que j'entendis distinctement. Hugo ouvrit son porte-monnaie et en tira, autant que je m'en souviens, une pièce de vingt francs, que sa bru alla remettre sur-le-champ au destinataire. Quelques personnes vinrent pendant la soirée, mais l'entrain relatif du dîner ne se soutint pas au salon. Les nouveaux arrivants étaient de jeunes littérateurs, des débutants poètes (1), qui venaient contempler une idole et l'encenser. Une sorte de cérémonial s'établissait, qui arrêtait l'élan et glaçait les paroles. Je trouvai la même étiquette aux visites suivantes, ce qui, malgré le bon accueil que je recevais, me fit les espacer de plus en plus.

Pour Edgar Quinet, je l'avais vu en Suisse, pendant l'exil. J'avais même passé quelques jours chez lui, à Veytaux. De cette visite et de ce séjour j'ai gardé un profond souvenir. Quoique la maison dominât le Léman, elle semblait triste et privée de lumière. On y parlait bas comme chez un malade, on y causait à peine. C'est là que j'ai senti combien c'est une chose amère, déprimante et décevante que l'exil. Sans doute Edgar Quinet ne regrettait pas les distractions de Paris, car je pense qu'il n'en prenait guère ; sans doute il ne connaissait point les longues heures accablantes et monotones de l'ennui, ayant toujours sur le métier quelque travail considérable, *Marnix de Saint-Aldegonde*, *Merlin l'enchanteur*, *la Création*, *la Révolution*. Ce qui le tourmentait et le faisait souffrir, c'était, avec son patriotisme blessé, une imagination ardente et assombrie. Dix ans après le 2 Décembre, je trouvai M. et M[me] Quinet persuadés que l'on vivait à Paris sous le régime des fusillades au coin des rues et des assassinats quotidiens. Aussi de très bonne foi s'étonnaient-ils que l'on pût se résigner à supporter des conditions semblables, et cet étonnement se nuançait de dédain pour les personnes demeurées en France et qui paraissaient accepter tacitement ces conditions.

Absorbé dans la continuité de cette vision lugubre, Quinet était peu expansif, presque toujours replié sur lui-même. Ce n'est

(1) Entre autres Paul Verlaine.

pas Mme Quinet qui aurait pu faire diversion à cette tendance d'esprit. Justement fière de son mari, justement froissée de l'ingratitude publique, sensible jusqu'à la susceptibilité à tout ce qui pouvait paraître de la part des étrangers un manque d'égards, de la part des compatriotes un commencement d'abandon et d'oubli, elle était sans cesse en éveil, et sa vigilance avait quelque chose de douloureux, de surexcité, d'exalté.

Je donne ici, non seulement mon impression personnelle, mais celle des personnes très distinguées que je vis en Suisse à cette époque, notamment de M. et Mme de Gasparin, de M. Ernest Naville, de Mme la comtesse Amélie de Sellon. Ni la bonne volonté ni la sympathie ne faisaient défaut, « mais pourtant, me disait un homme d'esprit, Genève ne peut pas déclarer la guerre à la France ». Ajoutez que l'état de santé de Quinet ne lui permettait guère de jouir des beautés de la nature qui l'entourait et de ce qu'elle pouvait avoir de réconfortant. Il était atteint d'une affection de l'arachnoïde qui lui faisait craindre la vive lumière de ce pays et lui interdisait les promenades pendant le jour. Chillon était à deux pas. Je proposai à mes hôtes d'y descendre. Quinet se contenta de me répondre : « Il y a bien assez de prisons en Europe sans aller visiter celles du passé ». Je sortais quelquefois avec Mme Quinet, mais malgré son amabilité et mon très grand désir de lui être agréable, je n'étais jamais à son diapason et je commettais fréquemment des maladresses. Une fois notre entretien roulait sur les régions danubiennes, d'où je la croyais originaire. Il m'arriva de lui dire : « Vous, madame, qui êtes Roumaine ». Elle me répondit avec une promptitude vibrante : « Non, Monsieur, je suis Française. » C'est cornélien, mais cela ne favorise pas le dialogue.



Edgar Quinet.

Resté très reconnaissant à ces bons cœurs de l'hospitalité charmante qu'ils m'avaient donnée, je faisais en les quittant des vœux pour que leur exil fût abrégé. Des années s'écoulèrent encore et il ne fallut pas moins qu'un cataclysme pour leur rouvrir les portes de la patrie. Plus d'une fois j'avais eu occasion de leur témoigner mon souvenir soit par des lettres, soit par des articles. Dès que je fus informé de leur arrivée à Paris, je m'empressai d'aller les trouver, d'abord chez M. Paul Bataillard, rue Notre-Dame-des-Champs, puis au 36 de la rue de Vaugirard, dans le modeste logement qu'ils occupaient en face de l'église des Carmes. Les circonstances au milieu desquelles ils revenaient n'étaient pas de nature à changer les dispositions acquises de leur esprit. Je les trouvai aussi sombres qu'à Veytaux, avec l'inquiétude fiévreuse en plus et le besoin d'activité qui d'ailleurs à ce moment nous dévorait tous. Quinet, se souvenant de son enfance militaire et des belles études de son *1815* se faisait tacticien, et chaque fois que j'allais le voir, il me déroulait des plans de campagne magnifiques, dont il confiait quelquefois des parties aux journaux. Sollicité à plusieurs reprises de prendre la parole dans des réunions publiques, il s'y refusa, je crois, constamment. « Voulez-vous me remplacer? » me demanda-t-il une fois. On était venu le chercher du fond des Batignolles. Je me récusai vivement, car j'étais muet encore, et ce périlleux honneur échut à Ferdinand Buisson. On sait que Quinet ne rentra point au Collège de France. Il préféra siéger à l'Assemblée constituante, où sa belle forme oratoire frappait les esprits, sans exercer peut-être beaucoup d'influence.

On ne saurait dire que dans ce Paris où les principaux journalistes étaient restés à leur poste, où Émile Bergerat écrivait sa belle pièce sur les cuirassiers de Reischhoffen, Théophile Gautier ses *Tableaux de Siège* et Théodore de Banville ses *Idylles prussiennes*, la vie littéraire fût absolument arrêtée. Ce qui est certain c'est que l'activité intellectuelle et morale était très grande. Une foule nombreuse se pressait aux matinées des théâtres pour entendre réciter des poésies patriotiques, politiques, particulièrement des morceaux tirés de l'œuvre de Victor Hugo, des *Contemplations*, des *Châtiments*. Il est à remarquer cependant que tout ce qui était empreint de violence satirique, tout ce qui débordait de ressentiments et de personnalités laissait généralement le public très froid. On aimait mieux entendre le *Crapaud* ou *Stella*,

dits par MM. Got et Montigny. La colère contre le passé faisait place à l'impérieuse préoccupation de l'avenir, à une secrète espérance qui surmontait toutes les tristesses du présent.

Jamais les cerveaux n'ont tant travaillé. Les clubs offraient un curieux spectacle. On n'y entendait que théories militaires et propositions stratégiques. Un chef d'institution, candidat futur à la députation de la Seine, Genillier, citait les exploits des Carthaginois et des Romains, et se faisait « enlever » par un auditoire peu érudit. Les discussions entre capitulards et outranciers se poursuivaient hors du club, dans la rue.

A ce sujet voici ce que j'ai vu de plus fort. Sur le boulevard Saint-Michel, devant moi, marchaient deux employés des pompes funèbres, des croque-morts, comme on les appelle, portant chacun sous le bras une boîte en bois blanc, le cercueil de quelque petit être, et Dieu sait s'il en mourait à cette époque. Ils se dirigaient tout en discutant vers le cimetière Montparnasse. Fatigués sans doute, ils s'arrêtèrent place de la Sorbonne et s'assirent sur un banc près de l'église, les deux cercueils placés entre eux; puis la discussion s'échauffant, ils appuyèrent leurs arguments de gestes démonstratifs, et finalement, dans le feu du discours, ils en vinrent à marteler de coups de poings les pauvres petites boîtes en sapin.

Et maintenant voici ce que j'ai vu de plus triste.

C'était le 25 décembre. L'exaltation des premiers jours diminuait à vue d'œil et faisait place à une crise d'abattement. Personne dehors. Dans la rue Saint-Jacques, entièrement déserte, je ne rencontrai qu'un gamin de dix ans qui chantait de toutes ses forces :

Monsieur de Bismarck
Sur la rout' de Châtillon,
Avecque son casque
A tête de cornichon.

Quand la voix de l'enfant se taisait, le canon se chargeait de rompre le silence. Bicêtre, Ivry, les Hautes-Bruyères tonnaient tour à tour. Je descendis jusqu'à l'Ecole de médecine. Là, sur l'un des piliers, des petites bandes de papier contenaient chacune une annonce manuscrite. La première annonçait une conférence déiste par M. Sordel; la seconde, un récit de la prise de la Bastille par M. Maurice Joly. J'entrai dans le grand amphithéâtre Nous étions une soixantaine de personnes. Le monsieur Sordel

dont je n'ai jamais revu le nom nulle part, était un vieux bonhomme très respectable, très peu éloquent et qui débita son modeste boniment sur l'existence de Dieu, sans que personne y fît attention.

J'attendais davantage de Maurice Joly; il avait une sorte de nom, un peu compromis, assez équivoque, mais on lui reconnaissait du talent. Il était en habit noir et grelottait. Son secrétaire, en habit noir aussi, ne faisait pas beaucoup meilleure figure. Évidemment ils avaient compté sur un public plus nombreux, plus cossu, et non sur cette poignée de pauvres diables à moitié morts de besoin, de froid, et qui n'écoutaient guère, ventre affamé n'ayant point d'oreilles. Le récit de la prise de la Bastille fut vite bâclé, sans aucun détail nouveau ni curieux, la conférence expédiée en quatre mots, et alors je vis, avec un serrement de cœur inexprimable, le secrétaire quitter les marches de la chaire et, tenant son chapeau comme une sébile, commencer humblement une quête qui ne paraissait pas devoir être fructueuse. C'était le dîner du patron et le sien qu'il s'agissait de conquérir. Cela parut poignant et fut senti de tout le monde : aussi chacun y alla-t-il de son gros sou, de sa petite pièce, j'allais presque dire de sa petite larme.

Je n'écris pas l'histoire et je n'ai à raconter ni le siège de Paris ni les commencements de la Commune. A servir dans les vétérans sous un ancien officier de marine, Chaplain-Duparc, à veiller nuit et jour sur les boucheries, les boulangeries et les marchés, j'avais pris des rhumatismes qui me contraignirent à un repos absolu. Le 27 mars, je partis pour Rouen, ce qui n'était déjà pas très facile, et je courus, sans m'en douter, un véritable danger. Dans le compartiment, en face de moi, trois messieurs avaient pris place, deux très jeunes, le troisième assez âgé. Quand le train eut passé le pont d'Asnières, il s'arrêta brusquement. Les portières du wagon furent ouvertes avec violence, et les fédérés, la baïonnette au bout du fusil, nous sommèrent rudement de montrer nos papiers. Ma pancarte de garde civique les contenta. Il se trouva que mes voisins étaient en règle également, et l'on nous laissa continuer notre route. Les trois messieurs gardaient un profond silence. Lorsque nous fûmes à Vernon, un des jeunes gens, se tournant vers le monsieur âgé, lui dit : « Eh bien, mon général, nous l'avons échappé belle ! » J'appris alors que je voya-

geais avec le général Blanchard et ses deux aides de camp. Or, le général était activement recherché par la Commune, et s'il avait été arrêté à Asnières, on m'aurait compris dans la rafle, et j'aurais bien pu finir rue Haxo ou dans quelque abattoir semblable.

L'impression que je reçus à Rouen fut celle d'un bain de glace en sortant d'une étuve. Nous autres Parisiens étions très fiers de nous être si bien et si longtemps défendus, mais en province on ne voyait pas les choses du même œil. On nous accusait d'avoir par notre obstination rendu la paix plus onéreuse et ruiné le commerce. Ce qui surprendra peut-être le lecteur, c'est que le personnage qui me débita le plus violent réquisitoire contre Paris et les Parisiens fut, non pas un notable commerçant ou un rentier troublé dans sa tranquillité, mais tout simplement Gustave Flaubert.

Nos relations avaient été fort inégales. Tout d'abord Flaubert m'avait su gré d'avoir quelque peu tourmenté Sainte-Beuve pour l'engager à lire *Madame Bovary* et, comme conséquence, à en parler favorablement. Le jugement sévère que je portai sur *Salammbô* l'irrita profondément. On sait qu'il lui était impossible de supporter la contradiction. Aussi dans la lettre où il répondait aux critiques de Sainte-Beuve et à d'autres encore, il m'appliqua un fort coup de patte ou de poing, comme vous voudrez. Je suis peu sensible à la mauvaise humeur littéraire et je ne bronche pas aisément. La boutade de Flaubert ne m'empêcha donc point, lorsque parut l'*Éducation sentimentale*, de rendre justice à cet ouvrage très étudié, très consciencieux. Le romancier fut touché, vint me voir à Saint-Cloud. Nous causâmes longuement, cordialement, étant du même pays, connaissant les mêmes personnes : un de mes cousins était l'un des meilleurs élèves de son père ; son frère Achille était le médecin de ma mère. Nous fîmes la paix en bons Rouennais, mais non pas une paix normande.

Il était donc tout naturel que, me trouvant à Rouen, j'allasse jusqu'à Croisset (et non pas au Croisset, ainsi qu'on l'imprime toujours) situé au pied des belles collines de Canteleu. Croisset regarde la Seine et rien n'est plus vivant que ce paysage, toujours animé par le passage des voiliers, des embarcations de plaisance, des vapeurs et du célèbre bateau de La Bouille. Flaubert, qui s'ennuyait mortellement dans cette solitude, se montra charmé de me voir. Il me félicita d'être sorti sain et sauf de la

gueule du loup et partit de là pour prononcer contre Paris une invective formidable. J'avoue que la Commune ne nous mettait pas en très bonne posture devant l'opinion, et que son succès possible se présentait comme une hypothèse peu rassurante. Etait-ce une raison pour déclarer que Paris était désormais un lieu condamné, funeste, qu'il ne pouvait plus être la capitale de la France, que jamais une personne riche, tranquille, civilisée, n'y voudrait rentrer ; que la populace s'en emparerait, le mettrait en ruines, n'en laisserait pas pierre sur pierre? Quant à la littérature, il n'en pouvait plus être question. Je m'enfuis tout épouvanté de cette sombre prophétie. Eh bien, par une ironie singulière, ce qui a été rasé, ce n'est point Paris, c'est la maison de Croisset, et non par des communeux, mais par des descendants de M. Homais qui ont construit à la place une belle raffinerie, dont la fumée réjouit le cœur des bourgeois en route vers La Bouille.

Les lettrés parisiens, dérangés de leur travail et réfugiés en province, n'étaient pas non plus d'humeur très mignonne. Avez-vous remarqué que le lettré, homme généralement très doux, devient aisément féroce quand on le trouble dans ses habitudes et qu'on intervient brutalement dans sa vie de recherches ou de méditations? Frédéric Baudry, que j'appelais mon cousin et qui l'était un peu, représentait à merveille ce type du mandarin jeté hors des gonds par quelque agression des barbares. Cette Commune alcoolique, qui brûlait les bibliothèques et qui ne se serait pas gênée pour fusiller les bibliothécaires, déplaisait essentiellement à Baudry, l'un des conservateurs de la Mazarine. Je le connaissais de longue date, l'ayant souvent rencontré chez Michelet et ayant eu pour condisciple, au collège de Rouen, son frère cadet, Alfred, le célèbre collectionneur. Nous nous étions retrouvés voisins à Montretout, où Baudry habitait près de son beau-père, Senard, l'un des confrères de mon père dans sa jeunesse, le défenseur bien connu de Flaubert, devenu, plus tard, président de l'Assemblée constituante et ministre de l'intérieur. Comme d'une maison à l'autre il n'y avait que la route à traverser, Baudry venait fréquemment flâner chez moi, et je ne m'en plaignais pas, car sa conversation, volontiers épigrammatique et mordante, était extrêmement instructive. Il savait beaucoup, de tout et sur tout.

Lorsque Frédéric Baudry apprit que j'étais à Rouen, il vint me

trouver et me proposa de faire à peu près tous les jours une promenade sur les boulevards qui entourent la ville. Du Mont-Riboudet à Cauchoise, à Beauvoisine, à Saint-Hilaire, finalement à l'Hospice général, il y a, comme on dit chez nous, une trotte, et bien que je fusse encore très souffrant de mes rhumatismes, je ne songeais nullement à la longueur du chemin, tant m'intéressait et me charmait la conversation de mon compagnon de promenade. Il me fallait bien, au début, essuyer quelques diatribes contre les communeux et les socialistes. Mon interlocuteur appelait sur Paris révolté toutes les foudres de la vengeance divine, à laquelle il ne croyait guère, et toutes les sévérités de la répression humaine, à laquelle il croyait davantage. Comment des théories de Saint-Simon, de Fourier, d'Auguste Comte en était-on arrivé à ces excès sauvages, à cette folie incendiaire, à cette spoliation éhontée? Cela le confondait et l'irritait. Il en prenait texte pour parcourir toute l'histoire des civilisations, et en même temps que le point de vue s'élargissait, le langage s'élevait aussi. Nous étions emportés et nous flottions sur le courant des âges.

Que de détails amusants et d'anecdotes curieuses! Baudry me fit un jour toute l'histoire de la pomme à cidre. Il m'assura qu'elle venait primitivement de Roncevaux, d'où les paladins de Charlemagne (comme compensation sans doute au désastre de Roland) l'avaient rapportée en Normandie. D'abord on y accueillit fort mal cette intruse. Orderic Vital raconte quelque part que les abbés du Mont Saint-Michel faisaient boire du cidre à leurs moines quand ceux-ci étaient en pénitence. La Normandie était alors une contrée « vineuse », et elle ne cessa de l'être (les changements de température aidant) que lorsque Louis XI, pour punir l'humeur indocile des Normands, eut fait arracher toutes les vignes du pays. D'autres fois, mon compagnon me parlait linguistique. Pendant son exil, il s'était mis à étudier le sanscrit, et voici qui est bien du savant exclusif : « Je souhaite ardemment, me disait-il, la chute de la Commune ; cependant, si ça pouvait durer encore quelques semaines, je n'en serais pas trop fâché, parce que je posséderais mieux mon vocabulaire. »

Tous les Rouennais ne se montraient point aussi effrayés que Baudry ou Flaubert. Chez Eugène Noël, qui gardait tout son sang-froid et ne croyait pas que la France allait périr, si rude pourtant et si cruelle que fût la secousse, je rencontrai l'illustre savant Pouchet, très calme, tout entier dans ses recherches, et bien que

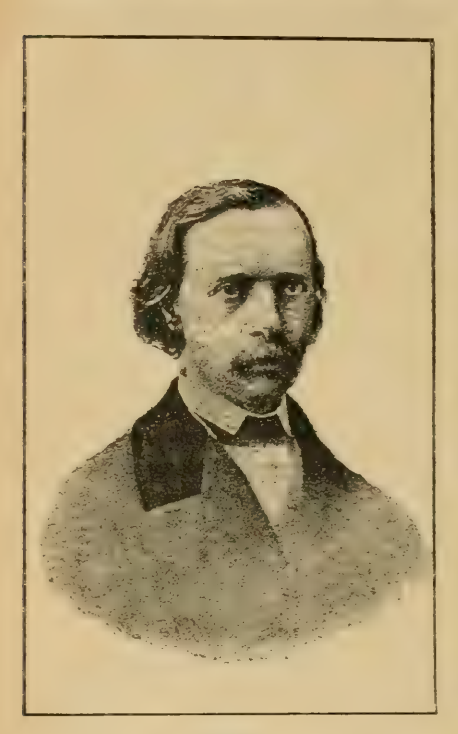
ses deux fils James et Georges fussent dans la fournaise, persuadé que l'ordre se rétablirait et que la violence de la crise en abrégerait la durée. C'était, au premier chef, une figure intéressante et respectable que celle de cet homme éminent, dont les beaux travaux n'ont pas été appréciés à leur juste valeur, et qui sera remis à sa vraie place par une équitable postérité. Sa surdité très grande empêchait avec lui toute conversation suivie, mais on profitait à l'entendre, et l'on recueillait toujours de sa bouche quelque notion nouvelle, quelque idée suggestive.

A mesure qu'on s'éloignait de Paris, le retentissement des événements s'atténuait. Dans les campagnes de la Manche que la guerre n'avait point touchées, où le fonctionnement de la vie régulière n'avait été altéré en rien, l'indifférence qui est au fond de nos paysans dominait presque exclusivement. Aussi fût-ce sans beaucoup d'émotion que les habitants de Marigny, la petite commune où j'avais transporté mes pénates, apprirent la chute de la Commune, le mort de Delescluze, de Vermorel et de Millière, « fameux par ses crimes », ainsi que le disait emphatiquement l'affiche collée dans la halle du village.

J'avais un peu connu ces trois hommes. Je m'étais entretenu avec Delescluze chez l'avocat Eugène Manchon, de qui j'ai parlé au commencement de ces *Mémoires*. Le personnage me parut froid, incisif, de manières distinguées, presque un aristocrate. Il me fit de grands compliments sur ma littérature, m'assura que sa sœur était ma lectrice habituelle et me demanda si je voulais entrer au journal qu'il allait fonder, *le Réveil*. Je déclinai l'offre poliment. Ce vieux révolutionnaire m'intriguait, mais ne m'attirait pas. Ses yeux perçants avaient une expression inflexiblement dure. Je remarquai qu'ils étaient jaunes comme ceux des oiseaux de proie.

Mes relations avec Vermorel ont été purement littéraires. J'avais rendu compte de son premier livre, un roman intitulé *Desperanza*. Il m'en sut assez de gré pour mettre plus tard son journal, *le Courrier français*, à ma disposition. L'un de mes amis qui faisait la chronique au *Courrier* s'étant absenté, je le remplaçai (ce dont personne ne s'est jamais douté) pendant quelques semaines. Vermorel était un homme instruit, sérieux, travailleur. Il avait de grands mérites comme publiciste, et son ferme jugement lui a valu certes plus d'ennemis dans son camp que, chez ses adversaires, la violence de ses opinions.

J'ai connu Millière de plus près. Un de mes parents avec lequel il dirigeait le contentieux d'une Compagnie d'assurances, l'amena chez moi. Je pus l'observer tout à mon aise. Ce n'était nullement un homme ordinaire. Ses défauts, à ce qu'il paraît, étaient insupportables, et ses passions poussées à l'extrême, mais ses qualités étaient fort réelles. Naturellement emporté, exalté, il avait eu beaucoup à souffrir, avait été fort maltraité lors de la création des commissions mixtes. Il en conservait une haine implacable, non seulement contre le régime impérial mais contre une société qui avait pu tolérer de si effroyables iniquités. Il parlait facilement, bien, avec lucidité, avec esprit. Au Parlement où il fut appelé et où il ne fit que passer, on l'avait remarqué cependant.



Millière.

Pourquoi brisa-t-il sa carrière politique qui s'annonçait fort brillante; et pourquoi se jeta-t-il dans la Commune? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Il périt victime d'une dénonciation et aussi, je crois, d'une confusion de noms. Un autre Millière, colonel de fédérés à Montmartre, était signalé par ses excès. Il réussit à s'enfuir lors de l'entrée des troupes; l'autre Millière paya pour lui. Quoi qu'en dise la proclamation de M. Thiers, le républicain démocrate qui tomba fusillé sur les marches du Panthéon en criant : Vive la République! n'était point fameux par ses crimes, attendu qu'il n'en avait commis aucun. C'était un honnête homme.

Dans ce petit bourg de Marigny, nous attendions impatiemment la possibilité de rentrer à Paris. Je m'étais remis tant bien

que mal au travail, préparant mon volume sur Sainte-Beuve et classant les notes qui devaient servir au *Corneille inconnu*. Un hasard heureux avait mis sous ma main, dans ce coin perdu de Normandie, une assez riche bibliothèque, celle du docteur Louis Salles. Il me permit d'y avoir recours, et j'usai largement de la liberté qu'il me donnait. Louis Salles n'était pas seulement un curieux, un érudit, il avait reçu aussi, comme quelques-uns des Normands de nos parages, comme Segrais ou Vauquelin de la Fresnaye, le don de poésie. Il me communiqua un manuscrit de très agréable lecture, d'une inspiration sincère, d'expression très délicate souvent.

Ce petit livre avait pour titre *les Amours de Pierre et de Léa*. J'eus l'honneur d'en être le parrain et le plaisir d'en écrire la préface. D'autres volumes suivirent où l'auteur cherchait une voie nouvelle, qu'il eût certainement trouvée si la mort n'était venue prématurément le frapper. *Les Amours de Pierre et de Léa* restent une œuvre originale que les fins connaisseurs apprécieront toujours. Pour moi, dans ce désarroi d'existence où nous étions tous alors, l'amitié de cet homme aimable et cultivé, et celle de sa compagne me furent assurément d'un précieux secours.

Pendant mon séjour en Alsace, on m'avait signalé auprès de Turckheim, dans un endroit nommé Saint-Gilles, d'immenses et très hautes fourmilières. Je m'occupais alors beaucoup des fourmis et je voulus faire à leurs dépens une expérience assez raide. Ce fut, au risque d'être fortement mordu par ces fauves peu accommodantes, de démolir avec ma canne un de ces édifices qu'elles avaient si laborieusement élevé. Trois jours après j'y retournai. La fourmilière était reconstruite comme si n'avait pas eu lieu le cataclysme provoqué par ma malice et ma curiosité.

Et nous autres hommes, dont la fourmilière venait d'être bouleversée si outrageusement de fond en comble, aurions-nous moins de ténacité et d'industrie que les fourmis de Saint-Gilles? N'était-il pas urgent de nous remettre à l'œuvre, de combler les brèches, de substituer aux ruines des constructions nouvelles? Un monde avait péri; c'était un monde à refaire et un monde différent. Le milieu de ce siècle était accompli. Une nouvelle époque commençait, et dans notre travail de réparation d'autres générations allaient nous venir en aide.

(Fin.)

Jules Levallois



CHOSES RÊVÉES

Je rêve une maison blanche, au fond des bois verts,
Une maison très calme, et gaie, — un peu rustique,
Où l'on serait heureux à la manière antique.

Tout autour, des buissons, mais des buissons couverts
De fleurs, et, près de là, suivant gaiement la pente,
Une source d'eau vive et claire qui serpente.

Au seuil, un chêne épais, un beau chêne vêtu
De majesté sereine et de calme vertu,
Où l'on ferait des vers au rythme lent des branches.

Car l'on ferait des vers ! Et même ils seraient beaux.
Ils ne sentiraient pas le spleen et les tombeaux,
Et les ailes du rêve y seraient toutes blanches...

Des livres, mais très peu : livres simples et forts,
Écrits avec le cœur et qu'on lit sans efforts,
Et qu'on aime, et qui sont un peu de la famille.

Et puis, c'est tout. Mais non, quelques amis encor :
Le soir, on les aurait, dans le joli décor
Que ferait le soleil couchant dans la charmille.

Et puis... Mais que disais-je ? Il y faudrait surtout
Il y faudrait d'abord, jeune et parfumant tout,
Cette femme qu'on rêve aux châteaux en Espagne ;

Oui, quelque chaste épouse — un peu simple — aux doux yeux,
Et qui vous donnerait, faisant le nid joyeux,
De petits paysans pour peupler la campagne.

Victor Pittié.



Un Khramès fidèle, rencontré à l'embouchure de l'Irzer...
(Page 659).

LE MAITRE DE L'HEURE[1]

(Suite.)

XIV

L'ENLÈVEMENT

Le voiturier Gonzalès, Aragonais d'origine, conduisait deux fois par semaine la diligence *La Célère* de la place du Ravin-Rouge à la porte de Bougie. Ses six chevaux trottaient par étapes huit heures sans relais. Selon la saison, il passait la nuit au Bordj de Taourirt, ou, après une halte, descendait jusqu'à El

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, et 10 juin 1897.

Kseur dans un orage de coups de fouet. C'était un Espagnol du genre taciturne. Sa conversation se bornait à peu près à ces deux syllabes d'encouragement qu'il jetait à ses chevaux, dans les montées, et qu'il répétait sans se lasser quelques milliers de fois pendant le trajet :

— Poulotte Akbar !... Poulotte Mohamed !... Poulotte !

Il se contenta donc de saluer d'un air bourru Mme Santana l'aubergiste, et la supérieure de l'école des filles, la Mère Saint-Léonard, qui se présentèrent pour monter dans la diligence avant qu'un seul cheval fût attelé à la flèche.

Le curé, pendant ce temps, passait en revue la petite troupe de cavaliers qui devait exceptionnellement faire escorte à la voiture. C'était, sous le commandement du garde champêtre Arezki, cinq ou six khramès du maire. Ces métayers auxquels le colon fournit pour rien des bœufs, une charrue, des semences, de la terre, qui sont payés par moitié sur la récolte forment en pays indigène une clientèle d'élite. Ils s'attachent à des maîtres justes, autant que le leur permettent le préjugé religieux et les secrètes rancunes d'un conquérant dépossédé pour le nouveau propriétaire du sol.

Ce déploiement inusité de cavalerie avait piqué la curiosité des oisifs. D'ailleurs, la nouvelle du départ avait si vite transpiré que, à leur arrivée sur la place de l'église, les Mazurier trouvèrent une trentaine de personnes qui venaient pour se renseigner sur le vrai motif du voyage. A la prière de sa fille, le maire arrêta la sylphide devant l'église et Corona, suivie de sa mère, se rapprocha de l'autel pour s'agenouiller un instant. Le colon ne s'était point trompé en estimant que la seule pensée du devoir pourrait déterminer la jeune fille à se séparer de ses parents dans une minute si critique. Tout de suite elle avait dit :

— Père, je suis à vos ordres.

Mais à l'approche du départ, ce cœur sensible avait fondu dans un flot de larmes ; à la minute de la séparation, la prière devenait un secours nécessaire.

Dans cet état de contrainte, Corona mit un peu de temps à s'apercevoir que le docteur Marc Henri tournait obstinément autour de la diligence. Il avait été informé de la nouvelle par le cordonnier Ducroc au moment où il mettait le pied à l'étrier pour aller assister la femme du Tueur de Panthères qui relevait de maladie.

— Si j'avais été prévenu plus tôt, dit le jeune médecin avec amertume, j'aurais envoyé un remède par exprès à ma cliente, et je serais monté à cheval pour vous faire un bout d'escorte, au moins jusqu'à Taourïrt.

— Alors, répondit Corona, je suis bien aise qu'on ne vous ait point averti. J'aime mieux, mon petit docteur, vous savoir au chevet d'une malade que de vous voir cavalcadant, comme un page de ritournelle, dans la poussière de mon carrosse.

Sur cette parole, dont un sourire corrigeait l'ironie, Corona monta dans la patache. Déjà Gonzalès occupait son siège, attendant un signe du maire pour partir.

La jeune fille s'était promis qu'elle n'attristerait point ses parents par des larmes. Pourtant, au moment où la voiture s'ébranlait, elle sentit le chagrin soulever son cœur. Elle se jeta dans l'étroite fenêtre avec un cri d'adieu. Elle oublia tout à fait que quelqu'un qui n'était point là possédait à présent la meilleure moitié d'elle-même. En retombant sur les coussins, elle cacha quelques instants dans ses mains son visage inondé de larmes et dit à la Mère Saint-Léonard :

— J'ai quitté tout ce que j'aime...

... La forêt d'Akfadou, que la voiture de la poste traversait d'ordinaire en une dizaine d'heures, est un des plus impénétrables repaires de la Kabylie. La route qui la traverse, tantôt rampant dans des bas-fonds de torrents, tantôt dominant les abîmes, n'est guère encore aujourd'hui fréquentée que par les touristes qui voyagent avec l'assistance des cavaliers de Bordj. On peut dire que, depuis vingt-cinq années, cette solitude n'a point changé d'aspect. A quelques mètres de la belle voie militaire qui, à travers le massif montagneux, relie les communes d'Azazga et du Ravin-Rouge à la fertile vallée de l'Oued-Amizour, c'est la forêt vierge qui se développe sans contrainte. Tous les bandits que des vengeances de « çof » ou des vols suivis de meurtre ont mis hors la loi ont trouvé, depuis un temps immémorial, les longues impunités dans cet asile.

Sauvages et isolés encore aujourd'hui, ces indigènes vivent de la forêt. Le chêne « zen », qui pousse les pieds dans l'eau et porte haut vers le ciel ses magnifiques ramures, leur fournit le gland doux qui, bouilli avec de la cendre, est le fond de leurs repas. La feuille des frênes est le seul fourrage dont ils nourrissent leurs bestiaux pendant l'automne et les premiers mois de l'hiver.

Le châtaignier, plus dense qu'ailleurs, est une autre mamelle de cette vie rustique. Le micoucoulier, qui atteint dans ces parages un développement magnifique, domine toutes ces verdures en géant.

Un impénétrable fourré forme à l'abri de ces hautes futaies une seconde forêt. C'est un inextricable enchevêtrement de houx, d'ifs en buissons, de rosiers et de pruniers sauvages, de bruyères arborescentes, de genêts épineux, de saules, de lauriers, d'érables, de myrtes, d'arbousiers, d'alaternes, de lentisques et de térébinthes. Quand la foudre vient à renverser quelqu'un des arbres énormes qui poussent sur ces contreforts, leur chute, écrasant tout sous son poids, ouvre un passage dans la brousse. C'est le commencement d'un sentier par où les carnassiers descendent au torrent pour se rafraîchir. Le lion se montre encore dans ces forêts, quand, après ses quartiers d'hiver, il descend des grottes du Djurjura. La panthère y est toute l'année nombreuse, ainsi que le lynx, le chat-tigre et l'hyène rayée. Le singe, le chacal, le sanglier et le porc-épic y sont partout communs. D'innombrables oiseaux, attirés par l'abondance de l'eau et la sûreté de l'asile, règnent en paix dans ce silence.

Suivie à belle distance par les hommes d'escorte, *La Célère* roulait dans les claquements de fouet de Gonzalès, ses « poulottes ! » et la fanfare des grelots, quand un coup de guides assez brusque jeta Corona sur l'épaule de la religieuse.

— Qu'y a-t-il ?

La jeune fille eut tôt fait de passer par la portière sa tête curieuse.

A vingt pas de l'attelage, une douzaine de cavaliers, des gens de montagne en burnous déchiquetés et souillés de boue, barraient la route. Plusieurs d'entre eux avaient mis pied à terre, comme s'ils attendaient là depuis longtemps. Un homme, qui avait de petites moustaches, un fez à gland de soie, un gilet bleu, une ceinture voyante et des bottes de maroquin, précédait cette troupe qu'il semblait commander.

Au-dessus de leurs têtes, à travers le parquet du plafond, les trois femmes entendirent que Gonzalès s'était levé sur le siège. Dominant le bruit des grelots, sa voix cria :

— Qui vive !

Soit que l'on n'eût point compris l'exclamation ou que l'ordre eût été donné de garder le silence, personne ne répondit.

Le voiturier crut-il qu'il avait affaire à des gens de mauvaise volonté ou bien, sentant que la partie devenait grave, espéra-t-il se tirer d'affaire par un coup d'audace ?

Il cria :

— Tas de canailles ! rangez-vous ! et vivement ! ou je vous écrase !... Poulotte !...

Il n'eut pas le temps d'enlever les chevaux. Le rekkab qui commandait à la troupe abaissa son fusil. Le coup de feu partit comme Gonzalès parlait encore. Il fut suivi par un bruit mou, la chute du conducteur qui s'affaissait, sans vie, sous la bâche de la voiture.

Effrayés par la détonation, les six chevaux bondirent dans leurs traits. Ils forcèrent cette barrière à s'ouvrir. Une seconde les trois femmes crurent qu'elles étaient sauvées. Sans doute leur escorte allait répondre par une fusillade nourrie à l'audace de ces coupeurs de routes. Elle rejoindrait ensuite la diligence emballée, avant que la folie des chevaux eût sauté dans quelque ravin. Mais tous ces burnous étaient d'accord. Ceux qui n'avaient point quitté leurs selles s'élancèrent à la poursuite. Ils eurent tôt fait de dépasser la diligence et de saisir aux coins des mors les chevaux effrayés. Une seconde fois la voiture s'arrêta, la portière s'ouvrit avec violence. L'homme qui avait tiré sur Gonzalès monta sur le marchepied, et, d'une voix impérieuse, commanda aux voyageuses de descendre.

Pour éviter le contact du bandit, Corona sauta de la voiture. Il en fallut extraire Mme Santana, puis la religieuse qui avait perdu connaissance. La jeune fille était pâle, mais son courage ne l'abandonnait pas. Croisant les bras, l'œil étincelant, la gorge soulevée de colère, elle interpella l'escorte :

— Holà ! dit-elle. Où sont les hommes qui ont mangé dans la main de mon père ? Ceux qu'il a vêtus, gorgés de viande, ceux qui accouraient au loin pour baiser ses vêtements, ceux qui ont promis de défendre sa fille contre les voleurs de la forêt...

On ne lui permit point d'en dire davantage. Comme elle s'avançait vers le garde champêtre Arezki afin de lui toucher la barbe, des bras vigoureux la saisirent aux coudes. En une seconde elle fut étroitement liée et déposée sur la lisière du bois.

Assurés de leur prisonnière, sans s'occuper de la religieuse ni

de l'aubergiste dont le destin ne les intéressait pas, les Kabyles commencèrent de dételer les six chevaux. Ils détachaient les traits, sans hâte, les roulaient autour des colliers, aussi soigneusement que s'ils eussent été des valets d'écurie dans une cour d'auberge.

Sur un ordre de l'homme au fez, ils mirent la diligence en travers de la route, et, poussant tous à la fois, ils s'efforcèrent de la renverser. Comme elle résistait, ils prirent la clef dans le coffre. Avec cet outil ils dévissèrent une des roues de la caisse. Alors, toute l'antique machine s'effondra au travers du chemin.

C'était une barricade qui devait arrêter les poursuites. Une pince trouvée sous le siège de Gonzalès servit ensuite à couper le télégraphe dont trois poteaux gisaient, vivement abattus.

Cependant, remise de sa défaillance, la Mère Saint-Léonard avait saisi le garde champêtre indigène par son burnous :

— Arezki, gémissait-elle, tu ne feras pas cela... tu ne vas pas nous trahir... Rappelle-toi... quand tu étais malade... tu avais la fièvre... je t'ai si bien soigné !... Tu m'appelais ta mère dans ce temps-là... tu baisais mes mains... Maintenant fais ce que je te dis... laisse-moi avec Mme Santana... en otage... chez ces brigands, et ramène cette jeune fille à son père... Qu'est-ce qu'ils veulent ?... De l'argent ?... Le maire payera notre rançon... celle de sa fille avec... et toi tu ne seras pas inquiété... on te récompensera... je te le promets !...

L'homme détournait la tête; mais soudain, la religieuse poussa un cri et s'affaissa. Le rekkab venait de lui décharger un coup de crosse sur la tête. Corona la crut morte.

— Misérables lâches ! s'écria-t-elle.

Malgré ses liens, la jeune fille avait réussi à se relever sur les genoux, mais comme elle faisait un nouvel effort pour se redresser, elle perdit l'équilibre et roula sur la terre. Ce fut le moment que ses ravisseurs choisirent pour s'emparer d'elle. Elle se sentit enlevée dans leurs bras, portée sur un cheval où on l'attacha. Comme dans les cauchemars sa voix s'était éteinte. A l'instant où le cheval, pris en main par un cavalier, s'élançait dans la brousse, elle réussit à tourner la tête. Une dernière fois elle vit la religieuse au bord de la route entre les bras de Mme Santana. Puis la secousse du cheval qui s'enlevait au galop la rejeta sur l'encolure.

XV

LES KHOUANS

La troupe s'était élancée en forêt, dans un de ces tunnels de verdure que forment les lits de torrents desséchés, après la saison des pluies. Sur ces pierres roulantes, les petits chevaux barbes bondissaient, hardis et sûrs comme des boucs, dans un galop qui n'était point l'inquiétude d'une poursuite, mais, pour les ravisseurs, l'ivresse du succès.

Ces soubresauts, la fraîcheur du sous-bois avivée par la rapidité de la course, rappelèrent Corona à la vie. Elle reprit connaissance dans la souffrance physique que lui causaient les liens dont elle était chargée. Dans l'abattement où elle était plongée, la jeune fille désira avant tout être débarrassée de cette douleur. Mais elle n'avait point encore la force d'élever la voix. D'ailleurs, dans ce tumulte de chevaux galopant sur la pierre vive, sa plainte eût été perdue.

Elle profita d'un repos, où l'essoufflement arrêtait la cavalcade, pour interpeller ses ravisseurs.

Elle demanda d'un ton raffermi :

— Y a-t-il ici un maître qui commande ?

Le rekkab se retourna sur sa selle ; il dit insolemment :

— Moi, que veux-tu ?

— Vous vous êtes mis vingt hommes pour enlever une femme par surprise. Est-ce qu'il ne vous suffit pas de l'entourer à présent de vos armes, et croyez-vous que cette entreprise vous rapportera plus de gloire si vous amenez la prisonnière à votre Amin liée comme une gazelle ?

Blessé de cette ironie, le brigand allait riposter par quelque brutalité, mais le garde champêtre Arezki lui mit la main sur le bras :

— Délie-la, dit-il, je réponds d'elle.

Sans attendre l'autorisation, l'indigène s'approcha de la jeune fille et dénoua les cordes en fil de palmier qui déjà avaient marqué leur empreinte dans l'enflure des poignets.

Ayant vérifié l'amorce de son fusil, pour donner à ses compa-

gnons un gage de discipline, Arezki se plaça à la droite de Corona. Il fixa solidement au mors du cheval qui portait la prisonnière une des cordes détachées, puis, avant de remonter en selle, il enroula autour de son propre poignet l'autre bout de ce lien.

La vitesse d'allure où la troupe s'emporta après cette pause ne permit point à Corona d'interroger le garde champêtre sur le but de cette trahison. Sa pensée, redevenue lucide, se porta donc sur ses parents. L'angoisse où ils seraient bientôt l'occupait plus que le péril où elle se trouvait elle-même. Il ne se passerait pas bien des heures avant que l'on fût averti au Ravin-Rouge de la rupture du télégraphe. Aussitôt les colons de Fontaine-Froide se mettraient à la recherche. Corona se refusait à se représenter leur désespoir devant ce spectacle : la diligence éventrée, Gonzalez mort, la sœur Saint-Léonard expirante entre les bras de Mme Santana, leur fille enlevée, emportée vers quelque cachette inconnue par un parti de brigands.

Pas une minute Corona n'avait craint pour ses jours. Elle se croyait tombée aux mains d'une de ces troupes de voleurs, si nombreuses dans le pays, qui souvent se procurent des otages pour ensuite négocier leur capitulation sans inquiétude. L'indifférence que ces brigands avaient témoignée pour les deux autres voyageuses fortifiait la jeune fille dans l'opinion qu'elle avait été personnellement guettée. N'avait-on pas obéi au désir qu'elle manifestait de sortir promptement des liens ? Un seul point demeurait obscur pour la prisonnière. Elle ne s'expliquait pas que son escorte tout entière eût pactisé avec un ennemi qui ne semblait pas mieux armé qu'Arezki et ses khramès.

L'étroitesse du chemin, qui maintenant obligeait les cavaliers à défiler un par un, rapprocha quelques instants la jeune fille et le garde champêtre. Elle lui demanda en français :

— Arezki, pourquoi m'as-tu trahie ? Mon père, ma mère, tous les miens, jamais nous ne t'avons fait de mal. Tu disais souvent que ton cœur était plein de reconnaissance pour nous. Et voilà maintenant que tu livres la fille de ton bienfaiteur à des voleurs de grande route !

Le garde champêtre tenait ses regards attachés à la terre. Il porta la main à son turban et dit, en évitant les regards de la jeune fille :

— Dieu est le plus grand !

Corona connaissait cette profession de foi fanatique. Mais sa

naturelle droiture se révoltait contre une excuse qui pouvait couvrir toutes les abominations. Elle dit vivement :

— Si nos prophètes sont différents, Arezki, toi et moi, nous prions le même Dieu. Il ne peut pas avoir recommandé la trahison aux musulmans, quand il a enseigné aux chrétiens que c'est une infamie.

L'homme secoua la tête pour indiquer qu'il refusait de discuter sur ces matières.

— Écoute bien, dit-il, cette parole a été écrite pour les frères qui honorent avec moi le Saint-aux-Deux-Tombeaux. « Exécute la volonté du Cheikh quand même les ordres qu'il te donnerait te sembleraient injustes. » Tes khramès et moi nous te respectons, car ton père nous a toujours traités avec justice. Mais nous t'aimons moins que la volonté du Cheikh, chéri de Dieu, médecin de nos âmes, qui par les sentiers de sa volonté nous mènera au paradis...

Et comme si ce discours avait réveillé dans son cœur la piété engourdie, Arezki, se haussant sur ses étriers, psalmodia à pleine voix le « diker » des Khouans :

— La ila illa Allah...

— Mohammed rassoul Allah ! répondirent les deux escortes confondues.

Le vent de la prière avait rafraîchi toutes les âmes. Ils ne songeaient plus à enlever leurs chevaux, mais chacun à leur tour, de toutes les forces de leurs poumons, ils jetaient aux échos les exclamations qui louent les beautés de la personne divine :

— O le Juste !... O le Vivant !... O l'Eternel !... O le Savant !... O le Vengeur !...

Ces manifestations eurent du moins ce bon effet qu'elles rappelèrent Corona à des pensées de foi qui étaient vives dans son âme.

— Il ne se peut point, pensa-t-elle, que Dieu s'intéresse plus à ces mécréants qu'à une jeune fille chrétienne qui se met sous sa garde...

Cette réflexion contribua à lui rendre la fermeté d'âme qui était son état ordinaire.

Au-dessus de sa tête elle commençait d'apercevoir le village de crête vers lequel montaient ses ravisseurs. C'était une forteresse naturelle et inexpugnable. A chaque instant les chevaux

franchissaient d'un saut des marches ou des crevasses. Et cet escalier tournait, s'enroulait avec des souplesses de serpent au flanc dénudé de la montagne.

Des guetteurs installés sur les aiguilles de roc qui flanquent comme des tours le village d'Aguemoun avaient aperçu les cavaliers et signalé la présence de la prisonnière. Cette nouvelle avait déchaîné un grand enthousiasme. Il éclatait en décharges de poudre et en stridents « you ! you ! » Quand le cortège déboucha entre les masures à un seul étage, irrégulièrement bâties, dont la place est cernée, la jeune fille la trouva pleine d'hommes, de femmes et d'enfants, sortis de partout, qui saluèrent son apparition par des cris de triomphe et des imprécations.

Calme, comme si cette foule était venue pour la saluer, Corona sauta légèrement à bas de son cheval. Elle posa une main caressante sur la tête d'un enfant roux, presque nu, qui s'était approché jusqu'à toucher sa robe. Puis, s'adressant au rekkab, elle dit, de bonne humeur :

— Je suppose que tu ne m'as pas amenée ici pour me laisser exposée à la curiosité de ces gens-là ?

La tranquillité de son attitude en aurait imposé à tout autre qu'à ce mamelouk qui, selon la profession de foi d'Arezki, semblait vraiment l'instrument d'un bras caché. L'homme au fez arracha une matraque des mains d'un spectateur ; l'ayant fait tournoyer vivement au-dessus de sa tête, il obligea la foule à s'ouvrir.

— Toi, suis-moi ! dit-il en interpellant la jeune fille.

Escortée par quelques-uns des cavaliers, Corona obéit à cet ordre brusque. Sur les pas de son ravisseur elle traversa plusieurs ruelles du village. Elle s'arrêta devant une maison voisine de la mosquée dont un des cavaliers avait la clef suspendue à sa ceinture. L'homme aux moustaches, ayant ouvert la porte, poussa sa prisonnière devant lui :

— Entre ici, et attends.

Corona entendit que la lourde serrure se refermait derrière son dos. Elle était seule.

La plus riche maison kabyle ne se distingue guère de la plus pauvre que par des nuances qui échappent tout d'abord à l'examen d'un visiteur européen. Mais Corona avait assez fréquenté les villages dans les environs du Ravin-Rouge pour reconnaître

qu'on l'avait enfermée dans la demeure de quelque personnage important.

Quand ses yeux se furent habitués à la demi-obscurité qui, même en plein soleil, règne dans ces maisons sans fenêtres, elle vit que la vaste et unique pièce du logis était, selon la mode kabyle, divisée en deux chambres inégales par un petit mur qui montait plus haut que ses genoux. Un pavé de maçonnerie élevait, un peu au-dessus du niveau de la ruelle, le sol de la chambre. Il était recouvert de nattes, de coussins de cuir, de tapis d'alfa. Un rideau de laine tissée dissimulait les profondeurs de la seconde chambre où jadis on avait dû abriter des bestiaux contre les rigueurs de l'hiver.

A cette heure, ce réduit devait servir de débarras, car la jeune fille, ayant avancé la main dans les ténèbres, tâta des formes de meubles et ces hautes jarres de terre dans lesquelles les Kabyles conservent l'huile, les provisions de fruits secs, de grains et de farine. Des vases de cuivre, des coffres complétaient le mobilier rudimentaire de cette demeure — et la netteté du foyer, creusé au fond de la pièce, au pied de la muraille, indiquait que la maison était depuis longtemps inhabitée.

Vaincue par les émotions et la fatigue des liens, la jeune fille s'était étendue sur une natte, et déjà elle sentait le sommeil l'envahir ; le grincement de la clef dans la serrure la réveilla.

Elle vit entrer une femme âgée qui apportait une cruche d'eau fraîche et, sur un plateau de cuivre, une tasse de café avec des gâteaux au miel. La vieille salua poliment la prisonnière, puis, comme si elle eût reçu l'ordre d'assister au repas de la jeune fille, elle s'accroupit sur ses talons.

Corona connaissait les nuances de l'hospitalité kabyle. Il y avait des marques d'égards, à cette heure inestimables pour elle, dans la façon dont ce repas lui était servi, dans la propreté du plateau et de la tasse, dans l'attitude respectueuse de la servante.

Ayant bu le café, elle se désaltéra longuement à la cruche fraîche, elle sourit à la vieille, puis demanda, dans le dialecte de la montagne :

— A qui dois-je cette gâterie ?

La matrone parut enchantée d'entendre son patois dans la bouche de cette jeune étrangère. Elle répondit avec un sourire édenté :

— Vraiment, ne le sais-tu pas ? Au Sultan de ton Désir ? Il

souhaite gagner ton cœur par des sucreries et par des présents?... N'as-tu pas vu les meubles français où il veut que tu sois installée.

La vieille avait allumé un falot de résine, elle soulevait le rideau de laine, éclairait les profondeurs de la seconde chambre.

— Regarde...

Corona sentit ses jambes faiblir.

Elle venait de reconnaître l'armoire à glace et le lit que Belkassem marchandait devant elle le jour où il l'avait insultée sur le marché du Ravin-Rouge.

XVI

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE

Un Beni-Flick d'Iacouren, qui s'était rendu pour ses affaires à Ksar-Kebouch, s'aperçut à la hauteur de Tala-Kitoun, que le télégraphe était coupé. C'était un homme modeste, un peu craintif. Il résista au désir de s'entourer une centaine de fois le corps avec les spirales de fil de fer; mais se souvenant que, par sa femme, il avait quelques liens de parenté avec les Beni-Idjeur, il quitta la route et s'enfonça dans la forêt, sur la gauche, pour informer ses amis d'alliance qu'il y avait une importante aubaine à récolter sur le chemin. L'indigène passa la nuit chez ses cousins, mangea en leur compagnie un couscous à la poule, puis se remit en route, de bon matin, afin de continuer son voyage. Chemin faisant, il réfléchit que s'il portait la nouvelle de l'accident aux colons du Sébaou, on ne pourrait équitablement se dispenser de lui offrir une gratification. Il prit donc au plus court à travers la forêt de Bou-Hini et se présenta à la mairie du Ravin-Rouge vingt-quatre heures après l'arrestation de la diligence et l'enlèvement de Corona.

Il trouva le village sur le pied de guerre.

A six cents mètres du gué, sur la rive gauche du fleuve, un groupe de fermes venaient d'être surprises, au milieu de la nuit, par un parti de rebelles. Ils s'étaient tout d'abord attaqués à la distillerie d'eucalyptus de l'ingénieur Bazire; ils avaient tiré quelques coups de fusil, pour jeter la panique, sur un groupe

d'ouvriers indigènes qui montaient la garde, en plein air, autour d'un feu allumé. Avec un appareil inconnu, l'ingénieur avait envoyé dans la direction des assaillants une bombe de sa fabrication. L'engin avait éclaté plus près de la distillerie que de l'ennemi et avait enflammé le toit d'une porcherie. A la première lueur d'incendie, les bandits s'étaient précipités sur les bâtiments de la ferme. Bazire avait eu bien juste le temps de sortir de sa maison par une porte dérobée, emportant sur ses épaules sa femme évanouie. Avec elle, il avait traversé le Sébaou à la nage. On les avait retrouvés le matin, à moitié fous de peur, sous la halle du Fondouk.

Tandis que l'incendie consumait la distillerie Bazire, une autre bande attaquait, dans le voisinage, le moulin à huile des frères Le Breton. L'aîné des trois, Yves-Marie, s'était rendu, pour le recouvrement d'une dette, au village de Mekla. En son absence, ses frères avaient résolu de se défendre jusqu'à la mort. Abandonnés dès le premier coup de feu par leurs khramès et leurs domestiques, ils s'étaient barricadés avec des fagots et des matelas. La fin de leurs munitions avait été celle de la lutte. Les forcenés qui les cernaient s'étaient jetés sur le moulin ; ils l'avaient entouré de broussailles sèches, puis enseveli les deux Le Breton dans l'incendie.

Plus haut, vers l'oued Djemâa, la ferme Hauser était cernée. La fille des colons, une jeunesse de dix-huit ans, avait eu la carotide coupée par une balle au moment où elle s'efforçait de fermer un volet. Alors la bande avait enfoncé la porte de la maison. Elle avait respecté la vie de l'homme et de la femme Hauser, penchés sur leur fille mourante, mais toute la ferme avait été pillée, les bâtiments saccagés.

Sur la même rive que le Ravin-Rouge au Vieux Tamda, les assaillants avaient usé d'un lâche subterfuge. Ayant trouvé les colons disposés à la résistance, ils leur avaient promis la vie sauve pour eux, leurs femmes et leurs enfants, s'ils livraient de bon gré les bestiaux, les provisions de grains et s'ils sortaient sans armes du Bordj. On avait laissé passer les chariots qui emportaient vers le Fondouk les femmes et les enfants, mais, au moment où les colons franchissaient la porte, quelques forcenés avaient fait sur eux un feu de peloton. Six Européens étaient restés sur la place ; les autres s'étaient enfuis dans la direction de la rivière.

Ce fut dans l'affolement de ces incendies et de ces meurtres, que le maire du Ravin-Rouge apprit du Beni-Flick les nouvelles de la forêt. Déjà il avait tenté plusieurs fois de télégraphier avec Bougie, et il avait constaté la rupture du fil. La facilité de cette destruction, dans une solitude où l'impunité était assurée, ne faisait pas prévoir au père de Corona l'attaque de la diligence. Avec l'entêtement qu'il apportait dans toutes ses résolutions, il s'était une fois pour toutes affirmé à soi-même qu'à cette heure sa fille était en sûreté. Il ne permettait pas à Mme Mazurier d'exprimer ses inquiétudes, sous prétexte qu'elle gaspillait dans de vaines angoisses des ressources d'énergie dont on aurait besoin.

Aussi bien la situation, désespérée dans la banlieue du Ravin-Rouge, était lamentable à l'intérieur même du Fondouk.

A la première nouvelle des attentats de la Djemâa, du Vieux Tamda et du Gué, le maire avait couru à la maison municipale pour organiser la défense du Fondouk. Il avait eu la stupéfaction de trouver la salle des délibérations envahie par des gens sans aveu, débris de l' « armée roulante », épaves des chantiers des Bibane, que trois personnages haranguaient avec de grands gestes.

C'étaient, à la droite de l'orateur, l'ingénieur Bazire, remis des angoisses de sa nuit ; à gauche, le cordonnier Ducroc ; au milieu, debout, à moitié ivre, les cheveux épars, les yeux exorbités, ce vieux fou de Fabulé prêchant la fraternité des peuples.

— Citoyens ! criait-il, parmi les clameurs de l'auditoire, les affreuses vengeances auxquelles nous assistons sont le résultat logique de la politique des sbires et des accapareurs qui, depuis vingt ans, écrasent de leur entente les prolétaires de toute race et de toute couleur, dans cette malheureuse colonie... Voulez-vous arrêter comme par enchantement ces incendies qui s'allument ?... Voulez-vous reconquérir en un jour les droits que vous avez perdus ? Hissez le drapeau rouge au sommet de cet édifice public. Envoyez aux indigènes des parlementaires qui leur disent : « Nous sommes vos frères, les ennemis de ceux qui ont accaparé pour eux-mêmes ce qui appartient à tous, la place où le courant d'eau peut faire tourner une roue de moulin, le versant de coteau où le soleil fait mûrir les vignes, le champ d'alluvion où le blé donne cent fois sa semence. Nous voulons partager également avec vous ces dépouilles des mauvais riches. Nous voulons vivre avec vous sur le pied de la fraternité républicaine, et si, par le



— Ma pauvre enfant ! Ma pauvre enfant ! (Page [illegible].)

chemin de Taourïrt, la réaction nous envoyait ses pantalons rouges, pour attenter encore à notre jeune liberté, nous nous alignerions avec vous — foi de patriotes! — pour recevoir ces capitulards à coups de fusils, pour les renvoyer aux prisons d'Allemagne qui n'auraient pas dû les rendre à la lumière!

Une écœurante odeur d'absinthe, tirée à même un tonneau, bue à pleine gamelle, eût suffi à expliquer l'enthousiasme qui accueillit cette péroraison.

Mazurier fendit la foule des ivrognes qu'il dominait de sa haute taille et, se campant devant le Patriote, les bras croisés sur la poitrine, il demanda :

— Vous trois... là... derrière ma table... qui êtes-vous?...

L'orateur demeura court au premier mot de la nouvelle période qui déjà soulevait son étroite redingote. Il n'était pas homme de riposte.

Ce fut l'ingénieur Bazire qui répondit :

— Nous sommes le Gouvernement provisoire!

Mazurier leva ses larges épaules ;

— Provisoire! répéta en se rengorgeant le cordonnier Ducroc.

Sans répondre, le maire s'avança vers la table. Il saisit par un pan le tapis vert qui la recouvrait. Il le tira violemment, entraînant les encriers, les buvards, le calepin de Bazire, le chapeau de Fabulé, toute la dignité du bureau. Puis, jetant de côté la table qui le séparait du Gouvernement provisoire, il déclara :

— Descendez vivement de cette estrade. J'ai un autre usage à faire de mes gendarmes que de les employer à vous mettre aux fers.

Une formidable huée répondit à cet acte d'énergie. Le maire se retourna comme si des chiens l'eussent mordu aux talons.

— Halte-là! cria-t-il, vous allez évacuer la salle, ou je déclare l'état de siège.

— Vous!

— Moi! sous ma responsabilité. Et je fais fusiller les mutins...

Une voix cria :

— Par qui?

Mazurier promena lentement ses regards sur l'assistance devenue silencieuse. Et ses prunelles flamboyantes rencontrèrent les yeux de l'homme qui avait parlé. C'était un terrassier échappé du chantier des Bibane. Il avait un visage de brute, un tatouage sinistre au milieu du front. Le maire le fixa sans crainte. De la

poche de son veston de toile, il tira un revolver de gros calibre, et, avec la familiarité qu'il employait envers ses gens :

— Ce n'est pas pour toi que je parle, Tatoué, je te connais, tu es brave, tu ne me refuseras pas de me suivre tout à l'heure, quand je te ferai donner un fusil. Mais il y a ici des gens qui veulent essayer du désordre. Je les avertis qu'ils doivent me supprimer d'abord, car, avant de tolérer leurs menées, je suis prêt à leur brûler la cervelle.

Le maire était un homme d'action et il avait de la finesse. Il profita de l'étonnement que causait cet acte d'autorité pour s'emparer de l'esprit des hésitants. Il monta sur l'estrade dont il venait de chasser le bureau et cria d'une voix vibrante :

— Voyons, mes amis, oublions toutes les sottises qui viennent d'être commises ou dites. Devant le danger, les gens de cœur n'ont pas deux opinions. Voulez-vous que nous, nous partions tous ensemble au secours de notre camarade Goupil qui, depuis ce matin, tient tête dans sa ferme à une horde de sauvages ? Les gendarmes et les pompiers encadreront notre troupe. Je tiens à votre disposition une vingtaine de fusils.

Ces paroles retournèrent l'assemblée. On acclama le maire assez fort pour que personne n'entendit cette exclamation désespérée du patriote Fabulé :

— Goupil ! C'est un faux frère !... Un bonapartiste !...

On sortit de la mairie en tumulte. Une heure plus tard ces volontaires armés de fusils de tous les modèles, de carabines et de fourches marchaient dans la nuit tombante vers la ferme du Tueur-de-Panthères.

Ils arrivèrent trop tard.

Un khramès fidèle, rencontré à l'embouchure de l'Irzer, leur découvrit son maître qu'il apportait, caché dans du fourrage sur un chariot. Goupil était évanoui : il perdait du sang par dix blessures dont aucune, par miracle, ne semblait mortelle.

Le khramès conta que son maître avait tenu tête aux Beni-Flicks pendant dix heures. Il en avait tué tout près d'une vingtaine, à genoux derrière une meurtrière, à côté de sa femme qui, à peine convalescente, rechargeait à mesure ses carabines. C'était elle, la fille du marabout Ben-Arba, la Kabyle d'Aguemoun, parjure à sa race, que les assiégeants voulaient atteindre à tout prix. Ayant fait un trou dans la toiture, ils l'avaient surprise les armes à la main. Sous ses yeux, ils avaient jeté son enfant sur une baïon-

nette ; puis, s'imaginant que le Tueur-de-Panthères brûlait vif dans l'incendie de la ferme, ils avaient emporté leur captive vers la forêt.

XVII

LES PROJETS DU CURÉ

Cette même nuit, au moment où le curé du Ravin-Rouge se disposait à se mettre au lit, l'indigène qui soignait sa mule et entretenait sa maison vint heurter à la porte de la chambre :

— Moussié Cu'é... ma Sour Saint-Liounard, Mme Santana, il est là...

— Qu'elles aillent au diable ! dit le prêtre.

Dans la fièvre des derniers jours, il avait oublié le voyage des deux femmes.

— Que me veulent ces deux folles à cette heure ?

Mais il recula de saisissement, à la vue de ces créatures couvertes de poussière et de sang, qui levaient les bras vers lui en poussant des sanglots.

Il lui fallut de la patience pour comprendre à travers les exclamations de Mme Santana, que Gonzalès était mort, Corona enlevée, que la Sœur avait perdu l'esprit sous un coup de crosse, enfin que, depuis deux jours et presque deux nuits, les pauvres femmes avaient erré dans la forêt de Bou-Hini, n'osant plus rentrer dans la grande route.

Estimant que ces nouvelles ne devaient point se répandre dans le village, le curé commença par enfermer dans son presbytère ces victimes des Khouans ; puis, s'étant pourvu d'une lanterne et de son revolver, il se mit en quête du docteur Marc Henri.

Le jeune médecin n'avait guère eu le loisir de se mêler aux bagarres. Dès la première arrivée des colons du Sébaou et de Mekla, que des chariots apportaient blessés, demi-morts d'épouvante et de fatigue, il avait organisé l'ambulance sous les halles du marché. Aidé de Mme Mazurier, des Sœurs de l'école, de Mme Piérantoni (la femme du forestier), et de quelques personnes charitables, il avait installé tout ce monde sur des matelas, sur

des litières, sous des tentes. Il venait de rentrer dans son logis pour prendre du repos, quand le curé le réveilla.

Les relations des deux hommes avaient toujours été froides. Le prêtre ne pardonnait point au docteur Marc Henri d'avoir accrédité les soupçons d'usure, dont, à tort ou à raison, il était poursuivi. Le médecin reprochait à l'ecclésiatique de lui attribuer sournoisement la paternité d'un enfant qu'une servante du Casse-Croûte Santana venait de mettre au monde. Mais, dans l'angoisse présente, ces commérages d'oisiveté fondaient comme un brouillard. Les deux adversaires, réciproquement édifiés sur leurs qualités viriles, se serrèrent la main.

Au premier mot que le prêtre dit de l'enlèvement de Corona, le docteur repoussa ses couvertures :

— Il faut aller la chercher ! dit-il, si résolu, qu'il semblait prêt à jeter sa carabine sur son épaule et à se mettre en route.

Sa bouillante ardeur organisait déjà le plan de l'expédition. Il donnait les noms des gens sur qui l'on pouvait compter, ceux qui, suivant son expression, « ne perdaient pas leurs balles ».

— Il y a Remy, le charron ; le vieux père Villot, qui a gagné le fusil d'honneur au dernier concours ; le coiffeur Lapauze et Gramardias, le fossoyeur, deux braconniers finis, mais qui connaissent tous les sentiers de Bou-Hini et d'Akfadou ; il y a Ducroc, qui est un bon garçon en dehors de la politique... Quel malheur, mon Dieu, que Goupil soit sur le dos ! Il est homme à vous tuer un cavalier au galop sans blesser une personne que le bandit enlèverait. Enfin on se passera de lui ! Le maire n'a qu'à se mettre à la tête de ces gens-là... Ils suivront ses bottes, jusqu'où il voudra les conduire.

— Hélas ! dit le curé, M. Mazurier ne voudra pas quitter le Fondouk, même pour arracher sa fille aux mains de ces brigands. Nous ferions comme lui à sa place. Vous n'étiez pas à la réunion de la mairie, quand il a bousculé Ducroc, Bazire et Tabule ? Il risquait un coup de couteau, car parmi ces terrassiers des Bibane, il y a de tout : des Calabrais, des Maltais, des garçons qui sont tout prêts à pactiser avec les incendiaires si seulement ils espèrent une part dans le butin. Le maire les a mis dans sa poche, hier au soir, mais pour combien de temps ?

Marc Henri demanda :

— Et Mme Mazurier ?

— Vous l'avez bien vue, dit le curé. Dès la première arrivée

des convois, elle a quitté Fontaine-Froide pour vous assister dans l'installation de votre ambulance. Elle y a passé toute la journée ; avec son tablier bleu, les manches retroussées jusqu'au coude, dans le sang et la charpie. Je crois bien qu'elle couche à la halle pour aider mes religieuses à soigner vos blessés. Sa fille, vous le savez, c'est toute sa vie. Je suis d'avis qu'on lui cache la nouvelle. Je compte que le maire nous y aidera. Mais à supposer qu'elle apprenne l'enlèvement, par quelque indiscrétion de la Santana ou de mon chaouch, Mme Mazurier est une femme de tête, elle comprendra qu'en s'engageant dans la forêt avec ceux qui vont se mettre à la recherche de sa fille elle diminuerait les chances de salut. Elle sait que le maire a besoin d'elle. Elle ne voudra pas l'abandonner dans l'angoisse où elle le voit.

Marc Henri gardait à la mère de Corona une secrète rancune à cause de l'accueil irrévérencieux qu'elle avait fait à ses projets matrimoniaux. Il ne répondit ni oui ni non aux éloges que lui décernait le curé. Après un silence, il demanda :

— Vous estimez, monsieur le Curé, qu'une troupe un peu grosse ferait trop d'éclat et que, dans l'occasion, il vaut mieux agir par surprise ?

— Je crois, dit le prêtre, que les ravisseurs de Corona ont un plan. Ils ne la rendront pas à la force. Si l'on en venait à l'assaut de la citadelle où ils la cachent, ils la tueraient au dernier moment plutôt que de la laisser reprendre. Dans cette inquiétude j'écarte tout à fait l'idée d'une démonstration armée. D'ailleurs le Fondouk a besoin de défenseurs et nous ne pouvons lui enlever ses meilleurs fusils.

— Alors ?

— Alors, je suis d'avis que des volontaires se mettent en route, qu'ils découvrent tout d'abord la retraite de Mlle Mazurier. Qu'ils se glissent ensuite dans la place où elle est, qu'ils entrent en relations avec elle, qu'ils lui facilitent les moyens de fuite, qu'ils l'assistent à cette seconde et qu'ils la défendent au besoin contre ses ravisseurs. Cela dépasse les ressources d'une seule personne, et, d'ailleurs, un homme isolé est suspect. On prend moins garde à deux camarades qui causent de leurs affaires. J'ai donc pensé que je me mettrais en route dès demain et que je vous proposerais...

— De vous accompagner ?

— Vous devinez, Docteur.

Le médecin mit sa main dans celle du prêtre :

— Monsieur le Curé, dit-il, je vous ai quelquefois taquiné à cause de...

Il ne trouvait pas le mot, ne voulant pas prononcer celui d'usure.

— De... Vous savez bien...

— De quoi voulez-vous parler? dit le curé avec une ignorance si bien jouée que Marc Henri pensa : « Je ne suis qu'un sot », et conclut avec bonne humeur :

— Enfin, monsieur le Curé, voilà ce que je voulais vous dire : c'est dommage que vous portiez des jupes, car la culotte vous va comme un gant!

Un sourire passa sur les lèvres du prêtre. Il répondit :

— Voici, mon cher Docteur, ce que j'ai décidé. Comme il est inutile de piquer la curiosité des gens qui nous entourent, je me rendrai, vers les dix heures du matin, à la lisière de la forêt de Bou-Hini. Mon chaouch m'y apportera les vêtements kabyles dont j'ai coutume de me vêtir quand je voyage à travers les tribus. Il est indispensable que vous vous déguisiez de la même façon, si vous ne voulez pas qu'on nous arrête à la première étape. Après cela, nous oublierons le français, et, si vous le voulez bien, nous ne parlerons plus que patois, même pour causer de nos affaires, ma bouche contre votre oreille. Avez-vous chez vous une défroque indigène?

Au-dessous de la panoplie qui soutenait la guitare, les fleurets et la tête de mort, le docteur ouvrit un coffre :

— Voici, dit-il, la dépouille d'un client de la montagne qui méditait de me frustrer de mes honoraires. Je l'ai fait saisir et je me suis payé en nature. Ces haillons ne me déguiseront pas trop mal, et, pour le patois de la montagne, je le parle mieux qu'un Arabe de la Mitidja. J'enverrai, s'il vous plait, toute ma garde-robe chez vous, pour que le chaouch me l'apporte avec la vôtre. Mais ne craignez-vous pas, après notre départ, les indiscrétions de ce garçon?

— Si je doutais de lui, dit le curé, vous le savez bien, sitôt travesti je m'arrangerais pour qu'il ne rentrât jamais au Fondouk...

Puis, changeant de ton, il conclut avec une sincère tristesse :

— Il me reste, mon cher ami, un mélancolique devoir à remplir. Je vais me mettre à la recherche du maire pour lui apprendre, tout ensemble, la triste nouvelle et notre décision.

Après le départ du curé, le docteur Marc Henri sortit les vêtements du coffre et, pour les examiner, il les étala sur la table. Puis, il choisit dans sa panoplie un mousqueton Colt, à neuf coups, dont il vérifia le bon fonctionnement, le règlement de hausse et la gachette.

Il n'osait point s'avouer que la nouvelle de l'enlèvement lui causait autant de satisfaction que d'angoisse. La demi-ironie avec laquelle Corona avait pris congé, sur le marchepied de la diligence, lui avait laissé une souffrance au cœur. Il se prenait à espérer de nouveau, maintenant qu'il entrait en campagne pour l'amour d'elle.

— Il faut croire, pensa-t-il, qu'après cela Mme Mazurier ne me traitera plus comme un enfant ! Les bonnes dispositions du maire n'auront pu que s'accroître, et Corona elle-même, comment ne serait-elle pas touchée, à la fin, par le spectacle d'une constance, si vaillante à la servir ?

A ce point de sa rêverie, une ombre passa sur le front du docteur. Il songéa à ce qui aurait pu advenir si, au lieu du curé, il avait eu pour compagnon de recherches le capitaine La Vendôme. Mais il sourit à la pensée que son rival était plus occupé de Mokrani que de Corona. Quant au curé, il n'y avait pas à craindre qu'il se défroquât, après le succès, pour demander la main de la jeune fille.

L'amoureux en était là de ses espoirs lorsque la porte du salon se rouvrit. Le curé était de retour, suivi du maire de Fondouk qu'il avait rencontré à la gendarmerie.

Mazurier avait vieilli en une heure. Le poids de la nouvelle courbait ses larges épaules ; ses jambes semblaient incapables de le soutenir. Il tomba sur une chaise, puis, faisant un effort pour se reconquérir :

— Mon cher enfant, dit-il au médecin, M. le Curé m'a dit ce que vous entreprenez par amitié pour nous. Vous savez dans quels sentiments nous avons causé la dernière fois que je suis venu ici pour vous voir. Ramenez-nous-là seulement... Et...

Il s'arrêta. Sans doute il venait de songer que la mort n'était pas le plus cruel danger que sa fille eût à courir. Alors, ne résistant plus, il s'écroula sur la table et fondit dans un gémissement où le docteur distingua seulement ces paroles :

— Ma pauvre enfant !... Ma pauvre enfant !...

XVIII

LES MASSACRES DU RAVIN-ROUGE

Dans le bassin du Sébaou, comme sur tous les points de la province où les indigènes se livrèrent à des excès de pillage et de meurtre, la propagande religieuse des Khouans trouva le terrain préparé par des querelles locales entre les colons et les tribus.

Les Beni-Flicks et les Aït-Fraoucen, qui se signalèrent dans ces violences insurrectionnelles par d'affreuses atrocités, nourrissaient contre les Européens de la région une rancune vivace. Pour la commodité des colons, l'autorité avait récemment ouvert le marché du Ravin-Rouge. C'était la ruine du marché des Beni-Flicks, c'était aussi l'amoindrissement du marché des Aït-Fraoucen. Les tribus protestèrent longtemps par leur abstention. En effet, les Kabyles ne considèrent pas seulement le profit que la tribu tire de ces réunions. La possession d'un marché est pour eux un titre d'honneur.

D'autre part, les procès innombrables que les gardes forestiers ne cessaient d'intenter aux indigènes de la région, les frais exagérés des procédures par où beaucoup d'indigènes s'étaient vus totalement ruinés, excitaient contre les forestiers une haine sans merci qui rejaillissait sur toutes les autorités françaises. Le garde général Pierantoni avait reçu des menaces de mort. Deux fois, des Kabyles, sortis de la brousse, essayèrent de s'emparer de son fils, un enfant d'une douzaine d'années. Ils en voulaient faire un otage. Enfin, huit jours avant l'attaque de la diligence dans la forêt de Tifrit, un Amin des Aït-Fraoucen s'était présenté subitement devant Mme Pierantoni. Il lui avait dit avec des gestes effrayés :

— Par la vérité de Dieu, crois-moi, madame, laisse là ton mari, va-t'en à Bougie, avec ton fils... Toi, tu es bonne, les autres sont mauvais, il ne faut pas que tu restes ici.

Ce fut chez cette tribu des Aït-Fraoucen, au lendemain de l'incendie de la distillerie Bazire, du moulin Le Breton, de la ferme Goupil et des attentats de Tamda, que les chefs de douze tri-

tions de tribus se réunirent à la Kouba de Baba-Lounis pour décider du plan d'attaque. Le fidèle rekkab que Belkassem avait chargé d'enlever Corona présida à cette veillée d'armes et de prières. Pour ne point exciter la défiance des colons, on avait éteint les feux. Ce Khouan d'élite, tout ensemble courrier diplomatique et fondé de pouvoir de son chef religieux, fit répéter aux assistants la formule de l'obéissance ; puis, au nom de son supérieur dans la sainte hiérarchie, il déclara que tous les hommes valides devaient se grouper dans les ravins, autour du Fondouk, pour attaquer le village dès la pointe du jour.

... La nouvelle de ce conciliabule fut apportée au maire du Ravin-Rouge, en même temps que les lettres de La Vendôme, par Campasolo. Le guide du capitaine s'était séparé de son chef au bord de l'oued Sahel. Il avait remonté la vallée de l'oued Mellikench, celle de l'oued Djemâa, traversé, sous un burnous, les tribus des Aït-Yahia et des Aït-Fraouçen.

« Soyez sans inquiétude, écrivait La Vendôme ; je ne m'attar-
« derai pas à Bougie. Avant dix jours, vous me verrez débou-
« cher, à la tête d'un escadron de spahis, par la route de Bou-
« Hini. Fortifiez d'ici là le Bordj des Gendarmes et tous les bâti-
« ments qui couvrent votre ferme. »

Le maire décida qu'il garderait le secret sur le message du capitaine et la promesse de sa prompte intervention. Il fit sonner le tocsin. A trois heures du matin, toute la population régulière du Fondouk, les colons réfugiés, les ouvriers de l'armée roulante étaient assemblés sur la place. L'éventualité de l'attaque était prévue depuis la veille. Les armes avaient été distribuées ; la Gendarmerie et la Maison Forestière étaient désignées pour servir de refuge.

Le brigadier Séguin s'enferma dans la Gendarmerie avec deux de ses hommes, cinquante colons armés, une vingtaine de femmes et d'enfants. M. Pierantoni se fortifia dans la Maison Forestière avec ses six gardes, une cinquantaine de personnes de tous âges. Le maire prit le chemin de sa ferme avec les hommes, les femmes, les enfants et les blessés qui restaient sur le pavé du Fondouk, en tout cent dix Européens dont quarante-deux fusils. Selon le conseil du capitaine, il les installa dans ses caves. Les murailles, épaisses d'un mètre, pouvaient résister au feu des indigènes. Mazurier fit monter les hommes valides sur la terrasse d'où ils découvraient la plaine. Puis, dans l'attente de l'assaut,

chacun des trois groupes se barricada avec des fagots, des matelas, de la terre et des meubles.

A peine ces préparatifs étaient-ils terminés que le rekkab de Belkassem hissa au-dessus de sa tente la bannière des Khouans. Aussitôt, de la brousse, des dunes du Sébaou, de tous les ravins, des groupes de gens armés surgirent, en poussant le cri de guerre. Hommes et chevaux gravirent au galop les pentes du Ravin-Rouge, mais, au lieu de fondre sur le village, ils se divisèrent en trois groupes, qui se tinrent à portée respectueuse des maisons fortifiées. Attendaient-ils la nuit pour agir? Les assiégés le crurent en voyant que la journée finissait sans qu'une seule attaque se fût franchement dessinée.

En effet, à peine une nuit sans lune eût-elle enseveli la vallée dans les ténèbres que des coups de feu commencèrent à partir de toutes parts. Les Kabyles ne se disposaient point à donner l'assaut, mais ils voulaient tenir les colons en éveil et les fatiguer par des gardes. D'ailleurs, au lever du jour, il parut qu'ils s'étaient rapprochés.

A la tête du corps principal, le marabout Ben-Arbi, des Beni-Flicks, dont le Tueur-de-Panthères avait enlevé la fille, tournait autour de la Maison Forestière. Aveugle, monté sur une mule noire que ses fils conduisaient en main, il se promenait au pas, impassible, psalmodiant à pleine voix ses prières, indifférent aux balles qui pleuvaient autour de lui et de son groupe, sans l'atteindre.

Électrisés par son exemple, les Khouans avaient rampé jusque dans le village. Vers le soir, au nombre de quelques centaines, ils occupaient l'église et une douzaine de maisons. La fusillade des colons avait tué ou mis hors de lutte une trentaine de combattants. Sans s'effrayer de ces pertes, l'ennemi avançait toujours. Il faisait converger son feu sur la Maison Forestière.

Attaquée par une autre bande, la Gendarmerie repoussa trois assauts pendant la nuit. La porte était en cœur de chêne. Elle avait résisté aux pesées; elle s'écroula sous le battement d'une poutre. Il y avait derrière le corps de garde une grille intérieure contre laquelle le flot des envahisseurs se brisa. Tandis qu'ils la descellaient, le brigadier Seguin fit sortir sa garnison par une issue de derrière. Les hommes armés formaient un bataillon carré. Au centre, on avait placé les enfants et les femmes. Profitant des ténèbres, les évadés se présentèrent devant la Maison

Forestière qui leur jeta des échelles de corde. Mais il avait fallu passer sous le feu des indigènes et une douzaine de morts jonchaient le pavé des rues. Un des gendarmes et cinquante colons se hissèrent ainsi, sains et saufs, par les fenêtres des forestiers. Le brigadier Séguin et son compagnon étaient restés derrière la grille. Ils furent massacrés à cette place. On retrouva plus tard, dans les ruines de la Gendarmerie, leurs corps carbonisés.

Au lever du jour, le maire aperçut, du haut de sa terrasse, la ruine de cette première redoute. Il aurait voulu faire une sortie, se porter au secours de M. Pierantoni, mais les colons, séparés du Fondouk par une armée de cinq ou six cents Kabyles, refusèrent d'ouvrir leurs portes.

Découragés par les pertes nombreuses qu'ils avaient essuyées depuis la veille, les Aït-Fraouçen venaient d'envoyer leur Amin en parlementaire au garde forestier. Il offrait aux colons qui rendraient leurs armes la vie sauve et une escorte pour gagner le chemin de Bougie. Débordé par les blessés et par le renfort inattendu qu'il avait reçu de la Gendarmerie, le garde général écouta ces propositions. Il exigeait seulement que les assiégés sortissent avec leurs armes. Il affirmait que cette précaution serait aussi profitable aux colons qu'aux Kabyles d'escorte.

L'Amin allait accepter ces conditions raisonnables, lorsqu'un flot de Beni-Flicks, à la tête desquels se distinguaient les fils du marabout Ben-Arbi, se ruèrent sur les parlementaires en vociférant :

— A mort les forestiers! A mort!

La porte était gardée par le cordonnier Ducroc. Il croisa la baïonnette pour arrêter ce flot. Une décharge presque générale le tua à bout portant, et, par-dessus son corps les assaillants se ruèrent. A ce moment, l'Amin des Aït-Fraouçen vit un enfant européen qui se levait devant son cheval. C'était le fils de Pierantoni.

— Amin! criait le petit garçon. Amin, sauvez mon père et ma mère!...

Le cavalier l'enleva de terre, le mit doucement en travers de sa selle, lui adressa quelques bonnes paroles. Mais, soudain, il couvrit la tête de l'enfant avec son burnous, et, mettant l'étrier dans les flancs du cheval, il s'éloigna au galop. Il venait d'apercevoir au bout d'une fourche la tête du garde général.

D'ailleurs, aucun des colons qui avaient cherché asile dans la

Maison Forestière n'en sortit vivant. Les Khouans s'étaient engouffrés si nombreux dans l'escalier qu'ils ne purent même pas se servir des armes à feu. Ils massacrèrent avec des matraques, des hachettes et des pioches. A dix heures du matin, une explosion annonça aux colons réfugiés à Fontaine-Froide que les murs de la Maison Forestière écrasaient les derniers combattants sous leurs ruines.

Ce n'était point par hasard que les rebelles avaient commencé leur plan d'attaque par l'assaut de ces deux redoutes. Séculairement habitués à la guerre de partisans, ils savaient quelles ressources ils pourraient tirer des constructions abandonnées pour battre en brèche les fortifications de leurs adversaires. Ils attendaient la minute où ils pourraient concentrer toutes leurs forces avant de monter à l'assaut du mamelon que Fontaine-Froide dominait, comme un fort.

Si l'avenue d'eucalyptus et les plantations d'orangers formaient un rideau de verdures à l'abri desquelles on pouvait espérer se glisser jusqu'au pied de la colline, un large espace dénudé séparait le Fondouk de la ferme Mazurier. Les armes rayées, dont beaucoup de colons étaient pourvus, fauchaient à belle portée les imprudents qui essayaient de forcer cette zone dangereuse. Une trentaine de corps, hommes et chevaux, jonchant les sentiers de la vigne, indiquaient suffisamment le péril de ce passage.

Profitant de ces hésitations, le maire avait fait évacuer sur les bâtiments mêmes de la ferme la moitié de sa garnison, les blessés, tous les inutiles. Il n'avait gardé que les tireurs expérimentés et quelques femmes courageuses qui refusaient de quitter leurs maris. Mazurier estimait que les rives abruptes du Sébaou, grossi par des pluies récentes, le mettaient à l'abri d'une surprise du côté de l'orangerie, et il dirigea tout l'effort de son tir vers les vignes.

Ces raisonnables prévisions furent déjouées par l'audace de l'ennemi. Aux approches de midi, au moment où la chaleur accablante ralentissait le feu des assiégés, un hurlement sauvage s'éleva soudain au pied des caves. En même temps les coups d'un bélier avertirent que les Khouans ébranlaient la porte. En un instant, la terrasse fut envahie par tous ceux que le maire avait fait descendre dans les caves, et, comme les craquements sinistres du bois annonçaient la chute prochaine de la porte, Mazurier ordonna de couper l'escalier à coups de hache. La garnison

était perdue. En effet, le parapet, haut de quarante centimètres à peine, obligeait les tireurs à rester couchés et à se découvrir pour lâcher leur coup. Quarante-cinq personnes étaient entassées sur un espace qui n'avait pas quarante mètres carrés de surface. Un soleil de plomb tombait sur les têtes nues, des flammèches brûlaient les vêtements des femmes ; une grêle de pierres, lancées avec adresse, ne cessaient de meurtrir et de blesser dans le tas. Un colon s'était suicidé. Les femmes, affolées, demandaient qu'on se rendît coûte que coûte, et le maire, entêté dans la résistance, allait être débordé par ces désespoirs, quand le bruit formidable d'un coup de canon emplit le Ravin-Rouge. Un projectile, lancé des hauteurs de Bou-Hini, décrivit sa courbe, vint tomber au milieu des goums, en même temps, des uniformes de spahis apparaissaient à la lisière de la forêt, dévalant les pentes, au galop de charge.

Hugues Le Roux.

(*A suivre.*)

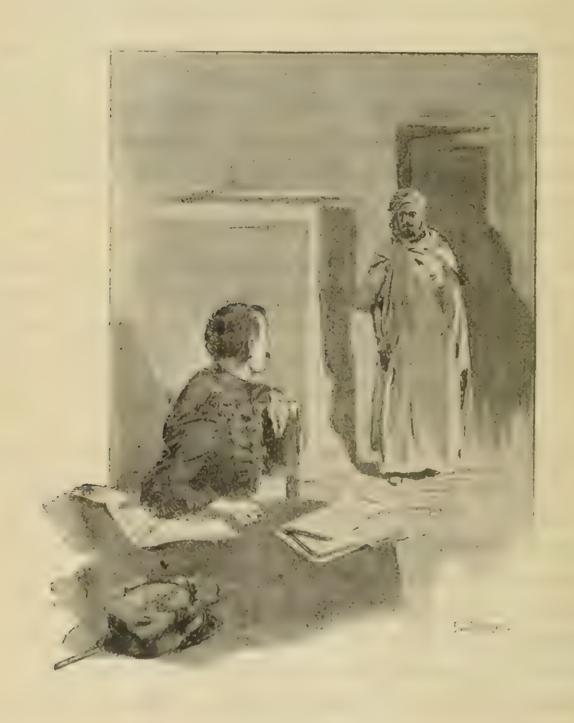


TABLE DES MATIÈRES

Du 5e volume (10 avril au 25 juin 1897).

ROMANS

NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

POÉSIES

THÉATRE

ÉTUDE MORALE

FANTAISIES HUMORISTIQUES

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

VARIÉTÉS ILLUSTRÉES

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont 63.6.97.

27

